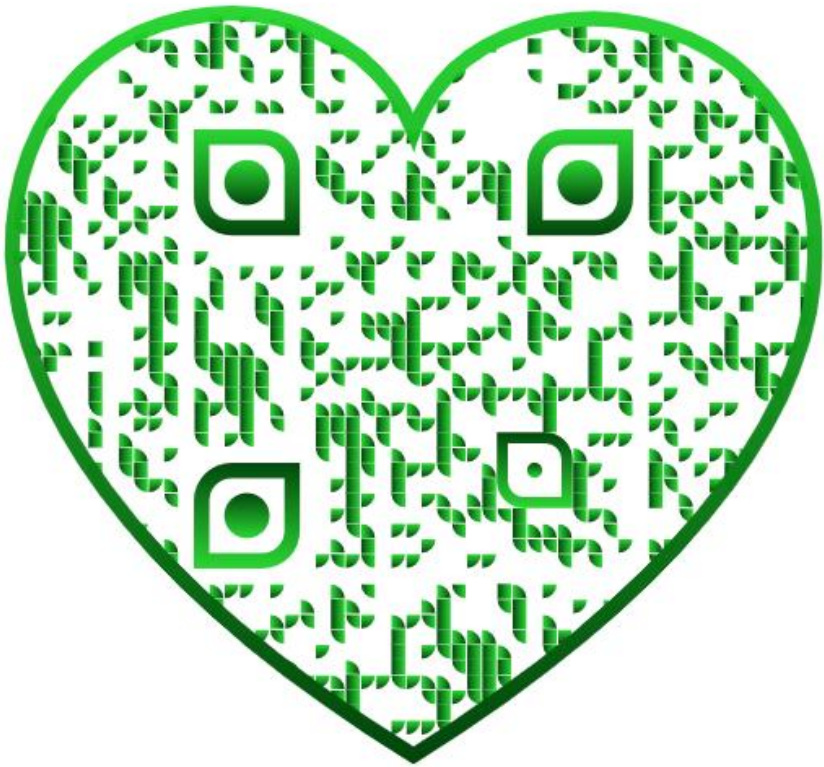
Xavier
Darcos

Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Plon

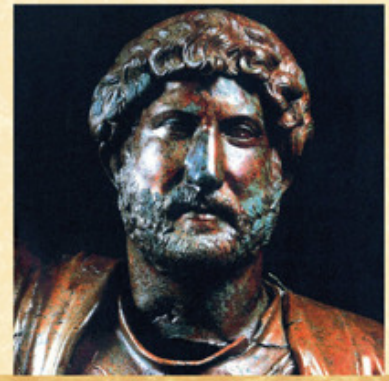


Xavier
Darcos

Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Plon

Xavier
Darcos



Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Plon

XAVIER DARCOS

Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Dessins d'Alain Bouldouyre

Plon

www.plon.fr

COLLECTION DIRIGÉE PAR
Jean-CLAUDE SIMOËN

La liste des ouvrages
du même auteur
figure en fin de volume

© Plon, 2011

© Couverture : Détail de la statue équestre de Marc Aurèle restaurée, bronze, vers 166, Rome, musées Capitolins Scala

ISBN : 978-2-259-21638-8

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

MAURICII DRUON
(MCMXVIII – MMIX)
EGREGII STRENUIQUE SCRIPTORIS
CUI ROMANORUM MODO
PATRIA CIVITAS LITTERAE
CURAE FUERUNT
IN MEMORIAM
FIDELITER DEDICATUM

Fidèlement dédié à la mémoire de Maurice Druon (1918-2009).
écrivain exceptionnel et énergique,
qui, à la manière romaine, veilla sur la patrie, l'État et les lettres.

« Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme ; et je me disais en soupirant : que ne suis-je né Romain ! »

Jean-Jacques Rousseau,
Confessions, 1, 6.

« Si vous n'êtes romain, soyez digne de l'être. »

Pierre Corneille,
Horace, 2, 1.

« Ils sont fous, ces Romains ! »

Leitmotiv d'Obélix dans la série *Astérix*
de R. Goscinny et A. Uderzo.

Préambule

Autant prévenir tout de suite les pointilleux, les spécialistes affûtés et les obsédés de l'exhaustif. Comme le veut le genre du « dictionnaire amoureux », ce livre procède d'un choix subjectif, partiel et partial. Je ne prétends pas rédiger un guide romain méthodique et complet, ni rivaliser avec les ouvrages savants et spécialisés – pari impossible, d'ailleurs. Je propose simplement d'évoquer ce qui me touche, m'étonne ou m'enchante dans la Rome antique.

Voici comment j'ai procédé : j'ai commencé par rédiger, d'un premier jet, tout ce que je me rappelais et qui avait pu frapper mon cœur ou ma raison ; puis j'ai repris l'ensemble, que j'ai réparti en rubriques ; enfin, une relecture complète m'a permis de vérifier les données historiques ou scientifiques, tout en faisant divers ajouts. Je me suis efforcé, autant qu'il était possible, de présenter des articles brefs, dépassant rarement quatre-cinq pages, pour ne pas lester l'intérêt. Mais je suggère partout des renvois, pour que le lecteur aille « à sauts et à gambade » et qu'il fasse à son allure le tour du sujet. Le rêve serait qu'il soit tenté ensuite d'approfondir par d'autres voies.

J'espère ne pas avoir laissé d'inexactitudes, de longueurs ou d'erreurs manifestes. On me pardonnera, çà et là, quelques possibles anachronismes, mais il est difficile d'aimer une époque sans la comparer à la sienne. J'ai travaillé d'abord en n'écoutant que mes souvenirs et en puisant dans ma seule bibliothèque personnelle. Car quel intérêt pourrait présenter un « dictionnaire amoureux » s'il était le carrefour des opinions d'autrui ou des idées reçues ? Je me suis parfois fondé sur les traces archéologiques, car les pierres parlent, *saxa loquuntur*, mais plus encore sur les textes latins, que je fréquente assidûment depuis cinquante ans et auxquels je me réfère partout.

Je n'en suis pas dupe pour autant : je sais bien que les écrivains (et pas seulement les doctrinaires ou les satiriques) mettent en exergue des détails qui choquent ou qui amusent. Il serait absurde de les généraliser pour en tirer le portrait d'une civilisation. Les témoignages sont souvent perfides. Je m'explique. Lit-on, chez Ovide, qu'une grande dame a lardé de coups d'agrafe une esclave qui la coiffait mal ? Aussitôt on en conclut que les matrones romaines martyrisaient leurs servantes. L'exception, le petit fait vrai monté en épingle (c'est le cas de le dire), devient loi commune. De même, Suétone adore les commérages et les bagatelles scabreuses. Au service de Trajan dont il fut le secrétaire, il accable les Julio-Claudiens, transformés en

repoussoirs par comparaison avec les Antonins. Il prend vaguement la précaution de signaler que ce sont des ouï-dire, des racontars (*traditur*, « on rapporte que… »), mais le lecteur tient ces histoires pour argent comptant, avant de les extrapoler à d'autres personnages ou à d'autres situations.

J'ai donc essayé, à partir de *realia* parfois pittoresques, de rendre intelligibles une culture, des valeurs, des croyances, des comportements – sans nostalgie ou idéalisation rétrospective. Car je ne m'illusionne pas. Nous sommes distincts de nos ancêtres latins. Nous sommes semblables à cet Hector dont le fantôme apparaît à Énée qui s'écrie : « Combien il diffère de ce qu'il fut », *Quantum mutatus ab illo* (*L'Énéide*, 2, 274). Je sens la pertinence de ce que disait Paul Veyne à propos de *L'Inventaire des différences*, lors de sa superbe leçon inaugurale au Collège de France, en 1976 : « Il y a une poésie de l'éloignement. Rien n'est plus loin de nous que cette antique civilisation. […] Entre les Romains et nous, un abîme a été creusé, par le christianisme, par la philosophie allemande, par les révolutions technologique, scientifique et économique, par tout ce qui constitue notre civilisation. Et c'est pourquoi l'histoire romaine est intéressante : elle nous fait sortir de nous-mêmes et nous oblige à expliciter les différences qui nous séparent d'elle. » Oui, les Romains n'avaient pas le même rapport que nous avec l'espace et le temps. Et leur culture respectait des codes de bienséance ou de componction (la *gravitas*), face au regard d'autrui, qui nous paraîtraient bizarres ou incompréhensibles.

Mais cette altérité n'exclut pas des filiations. Outre que la nature humaine est permanente et éternelle, notre lexique, notre droit, nos rites, nos canons esthétiques viennent directement du monde romain : il nous est le moins étranger de tous. Nous nous y référons sans cesse, parfois même sans en avoir conscience. L'homme moderne est *alius et idem*, « autre et identique », comme dit Horace dans son *Chant séculaire* (v.10). Dans un essai précédent, *Tacite : ses vérités sont les nôtres*, j'ai essayé de montrer, par exemple, comment Tacite parle pour tous les temps et comment son jugement a valeur universelle, qu'il ne fut pas l'historien, mais « le résumé du genre humain », selon le mot de Lamartine. On pourrait faire de même avec bien d'autres penseurs de Rome, sans parler de la sensibilité de ses poètes, dont la beauté, l'adresse et la profondeur ne cessent d'émouvoir, et qui ont tissé la trame de toute la poésie occidentale.

Parler de Rome suppose d'embrasser l'espace romain et la « romanité » : on ne saurait comprendre cette civilisation, comme l'a analysé Hervé Inglebert dans son *Histoire de la civilisation romaine* (Puf, 2005), sans « étudier principalement les aspects de la culture romaine qui se sont diffusés dans le monde romain et les modalités de cette diffusion », jusqu'à ce que « l'Empire prime sur la Ville ». Il nous faut cerner l'unité structurelle de cet idéal de civilisation, héritière de la Grèce, qui a su diffuser ses modèles et transformer les peuples vaincus en citoyens. Car, ainsi que l'a brillamment montré Rémi Brague dans *La Voie romaine* (Gallimard, 1999), les valeurs qui

caractérisent encore notre Europe relèvent d'un art de s'approprier l'étranger, d'en faire une synthèse et de les fusionner. Cet humanisme et cet œcuménisme nous viennent des Romains. Depuis les écrits des Lumières, on avait tenté de fonder l'héritage de l'Europe uniquement sur une opposition entre Athènes (l'hellénisme antique) et Jérusalem (la tradition hébraïque). Mais il faut en revenir à la *romanité*, qui est accueil, assimilation, capacité à accepter l'emprunt. Cette plasticité est notre dignité. Ce fut notre chance. C'est désormais notre risque, face à d'autres cultures obtuses qui récusent et oppriment toute diversité.

La civilisation romaine ne nous envoie plus que les mortes reliques de ses clartés et de ses splendeurs. Certes, on peut lire des *revivals*, comme ces sortes d'emploi du temps complet du citoyen romain que rédigèrent des savants comme Jérôme Carcopino (*La Vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'empire*, 1939) ou, plus récemment, Florence Dupont (*La Vie quotidienne du citoyen romain sous la République*, 1989). Plus fugaces et plus émouvantes, des images de la vie quotidienne antique nous touchent encore, comme celles qu'on voit à Pompéi : un paysan, adossé à un mur, parlant à son chien qui lui tend la patte ; une distribution de pain à des enfants ; des scènes érotiques… Toutefois, on ressent toujours une sorte de dépit, presque une frustration, à n'atteindre que des décombres ou des voix éteintes. Nous partageons la douleur des humanistes qui ont redécouvert, à la Renaissance, les ruines de la cité éternelle, tel Joachim du Bellay. Mais c'est un bonheur de pouvoir imaginer cette vie passée et d'amplifier ses lointains signaux, d'être en alerte et en empathie. Nous sommes maintenant bombardés de 3 D (*Google Earth* permet même de se promener dans les rues de Rome telles qu'elles étaient en l'an 320) ou de reconstitutions grandioses, notamment grâce au projet « *Rome reborn* » des universités de Caen et de Virginie. Nous sommes éblouis par des images de synthèse sidérantes. C'est magnifique. Mais retrouvons aussi un peu de liberté, d'imagination et d'autonomie en prenant le temps de capter par nous-mêmes les minces indices d'un temps qui nous a façonnés.

Ce dictionnaire, hommage reconnaissant à ce que je dois aux Romains et à ceux qui me les ont fait aimer, espère manifester une vertu romaine majeure à laquelle je suis très attaché, la *pietas*.

Xavier Darcos

Affranchis, même un peu trop

On pense tout de suite à l'exubérance assez *trash* de Federico Fellini, mettant en scène, en 1969, le *Satyricon* de Pétrone. L'affranchi Trimalcion, un nouveau riche, la bedaine enflée et la trogne suante, s'y répand en largesses ostentatoires et en dépenses vulgaires. Il donne un banquet dispendieux, mixte de « grande bouffe » et de partouze. Il ne conçoit pas qu'un dîner ne soit pas une orgie, puisqu'il s'agit de faire étalage des excès de sa fortune. Il bâfre et engloutit. Cette mangeaille, on l'a compris, est la métaphore d'un autre appétit : le pouvoir. Celui de tout acheter, de tout dévorer, donc de tout contrôler. C'est sous l'empire que cette captation s'est accomplie. « Rome à trois affranchis fut longtemps asservie », dit Racine (*Britannicus*, I, 2). Il se souvient sans doute d'un mot de Tacite à propos des empereurs romains : « Ils sont les maîtres des citoyens et les esclaves des affranchis. »

Dès qu'on s'intéresse à l'histoire politique ou aux mœurs privées de Rome, on tombe sur ces affranchis, personnages à la fois obscurs et dominants, impliqués dans les intrigues et mêlés aux crises. Ce sont d'anciens esclaves, domestiques des villes ou des campagnes. Leur maître les a libérés, par testament, pour services exceptionnels, souvent pour qu'ils le servent encore ou autrement, puisqu'ils restent ses « clients ». Le rite est rapide : un témoin suffit. Les vieux citoyens oublient vite les origines de ces libérés (*liberti* ou *libertini*) qui sont dans un état médian, plus esclaves, pas encore citoyens libres. Ils ont su se rendre indispensables. En théorie, ils ne possèdent guère de droits civiques. Mais ce sont forcément des débrouillards. Ils se mettent à leur compte. Ils font du commerce ou de la petite industrie et ils s'entremettent pour manigancer au profit d'une classe supérieure qui ne sait plus rien démêler par elle-même.

Car, dans cette affaire, tout le monde est gagnant. L'affranchi prend le nom et le prénom de son maître, qu'il reconnaît comme parrain, patron ou protecteur (*patronus*). Il lui doit respect (*obsequium*). Quant au maître, il s'est inventé un indispensable agent. Car les sénateurs, par exemple, ne pouvaient monter un commerce : leur affranchi sera leur truchement pour de lucratives activités. Il ne leur fera d'ailleurs pas d'ombre : toutes les précautions sont prises. Il ne peut accéder aux magistratures ni au *cursus honorum*. Il ne peut ni voter ni être élu. Mieux, il reste à la disposition de son ancien maître et n'a pas le droit de l'attaquer en justice. Il ne peut épouser une femme libre. Voilà

pourquoi, au cours de l'empire, l'affranchissement est fréquent et parfois collectif, au point qu'Auguste devra limiter l'âge minimum (vingt ans) du maître qui affranchit et l'âge (trente ans) de l'esclave à affranchir (*Lex Aelia Sentia*). Une génération passée, les choses se fluidifient : les enfants d'affranchis deviennent des citoyens à part entière, comme le poète Horace, le protégé de Mécène, ou comme Polybe, l'historien.

Finalement, les rouages économiques, voire politiques, de la société romaine passent aux mains d'affranchis : ils sont médecins, architectes, grammairiens, banquiers, précepteurs, administrateurs, bureaucrates, confidents, ambassadeurs. Ils s'insinuent dans la cour impériale où ils régentent tout, pendant que leurs maîtres se dissipent en bains, fêtes et banquets. Ils les poussent à se dévergonder et à leur laisser les charges, quitte à les trahir si le vent tourne. Ainsi, c'est l'affranchi Calliste qui encouragea l'insane Caligula dans sa folie et ses crimes, avant de tremper dans son assassinat.

Mais voyez plutôt des personnages comme Narcisse et Pallas, âmes damnées de l'empereur Claude, un hésitant balourd : ils ourdissent la chute de Messaline (voir ce nom) pour garder seuls de l'influence sur le prince. Et quand Messaline, mariée à Claude, prétend convoler avec Caius Silius, ils l'achèvent froidement. Ils s'arrangent pour qu'elle ne puisse venir s'expliquer devant son époux bafoué et la font trucider. Pauvre Messaline, nymphette écervelée, qui croyait pouvoir résister à la ruse et à la force sans scrupule d'un affranchi impérial !

Pallas choisit ensuite de soutenir Agrippine la Jeune comme nouvelle impératrice car, selon Tacite, Pallas et Agrippine étaient amants. Puis ils se seraient arrangés pour assassiner Claude et pour favoriser l'avènement de son successeur Néron. Mais Néron ne tardera pas à convoiter la fortune de Pallas et, malgré les protestations de Sénèque, il finira par le condamner à mort, en 63. Son complice, Narcisse, ambitieux et comploteur du même acabit, est un ancien esclave grec. Racine en dresse un portrait peu flatteur dans *Britannicus*, suivant Suétone et Tacite, qui le peignent en aventurier véreux et concussionnaire, calculateur et rusé. Conseiller privé de Claude, sorte de Premier ministre, il abuse de l'apathie de l'empereur pour prendre en main toutes les affaires de la Rome impériale, nommant les légats, monnayant des trafics d'influence, vendant les charges, spéculant sur les importations, prêtant à usure, etc. En matière de prise illégale d'intérêts, comme on dit désormais, ils ont tout essayé.

Pour le moraliste, l'affranchi est l'envers du héros, légendaire ou réel, de la Rome républicaine : le militaire désintéressé, le propriétaire terrien généreux, l'homme politique lettré, l'orateur défenseur de justes causes. Un idéal qui est devenu mythe ou fiction dans un monde de trafics et de cynisme.

Voir : Clientèle et clientélisme ; Esclaves.

Âge d'or, utopie première

Les Romains eurent, comme nous, leurs histoires de bon sauvage.

« Que l'homme était heureux sous le règne de Saturne, avant que la terre fût ouverte en longues routes ! Le pin n'avait point encore bravé l'onde azurée, ni livré une voile déployée au souffle des vents […] On ne connaissait ni la colère, ni les armées, ni la guerre ; l'art funeste d'un cruel forgeron n'avait pas inventé le glaive. Aujourd'hui sous l'Empire de Jupiter, toujours les meurtres, toujours les blessures et la mer ; mille routes conduisent en un moment à la mort. » On le voit avec ce petit passage de Tibulle (*Élégies*, 1, 3) : les Latins, comme nous, étaient des nostalgiques. Ils idéalisaient le passé, surtout parce qu'ils s'inquiétaient de la rapidité avec laquelle une bourgade du Latium avait pu croître au point de devenir une nation colonisatrice, puis un empire universel. Ils craignaient, à juste titre, que toute cette mutation continuelle ne finisse mal. Les historiens (comme Salluste ou, plus tard, Tacite) sont tous taraudés par la thématique de la décadence : les mœurs qui se dissolvent, les vertus légendaires qui sont tournées en dérision, l'assimilation d'étrangers qui rompent avec les traditions civiles ou religieuses, les cultes importés… Tite-Live, dans sa grande fresque historique qui débute avec la création de la Cité (*Ab Urbe condita*), se pose d'emblée la question, dans sa préface : est-ce pur hasard ou destin voulu des dieux si Rome est devenue maîtresse du monde ?

En contraste, les récits poétiques évoquent donc cette ère première : un âge heureux, un « âge d'or », une sorte de paradis terrestre dont le déroulement des temps ne cessait d'éloigner les modernes, de plus en plus enclins aux conflits fratricides. On parlait du « règne de Saturne », par allusion à la légende selon laquelle ce dieu aurait été accueilli en Italie par le roi Janus. Ils régnaient ensemble, garantissant à tous prospérité et équité. Ni travaux ni guerre : les hommes subsistaient grâce à la cueillette et vivaient en harmonie avec la nature. « Ce que le soleil et les pluies leur donnaient, ce que la terre produisait spontanément était un présent suffisant pour contenter leurs cœurs », écrit Lucrèce (*De natura rerum*, 5). Ce beau mythe était déjà formulé par le poète grec Hésiode, vers le VIIIe siècle av. J.-C. Il distinguait cinq âges : l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain (ou de bronze), l'âge des héros et l'âge de fer (le présent). Six siècles plus tard, les poètes latins se saisissent de cette série pour analyser la crise qui va des guerres civiles et de la fin de la République à la « paix augustéenne ».

Le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide décrit cet Éden : « L'âge d'or commença. Alors les hommes gardaient volontairement la justice et suivaient la vertu sans effort. Ils ne connaissaient ni la crainte, ni les supplices ; des lois menaçantes n'étaient point gravées sur des tables d'airain ; on ne voyait pas des coupables tremblants redouter les regards de leurs juges, et la sûreté commune être l'ouvrage des magistrats. Les pins abattus sur les montagnes n'étaient pas encore descendus sur l'océan pour visiter des plages

inconnues. Les mortels ne connaissaient d'autres rivages que ceux qui les avaient vus naître. Les cités n'étaient défendues ni par des fossés profonds ni par des remparts. On ignorait et la trompette guerrière et l'airain courbé du clairon. On ne portait ni casque, ni épée ; et ce n'étaient pas les soldats et les armes qui assuraient le repos des nations. La terre, sans être sollicitée par le fer, ouvrait son sein, et, fertile sans culture, produisait tout d'elle-même. L'homme, satisfait des aliments que la nature lui offrait sans effort, cueillait les fruits de l'arbousier et du cornouiller, la fraise des montagnes, la mûre sauvage qui croît sur la ronce épineuse, et le gland qui tombait de l'arbre de Jupiter. C'était alors le règne d'un printemps éternel. Les doux zéphyrs, de leurs tièdes haleines, animaient les fleurs écloses sans semence. La terre, sans le secours de la charrue, produisait d'elle-même d'abondantes moissons. Dans les campagnes s'épanchaient des fontaines de lait, des fleuves de nectar ; et de l'écorce des chênes le miel distillait en bienfaisante rosée. »

Évidemment, aucun Romain normal ne croyait à cette fable. Toute utopie est une représentation de l'histoire et une interprétation du monde. Il s'agissait surtout de participer à la propagande augustéenne en présentant le Prince comme celui qui ramène la paix et l'abondance, qui renoue avec l'ordre premier du monde et donc qui clôt la fuite du temps – et les dégradations qui l'accompagnent. Virgile proclame que l'agencement des siècles renaît à sa source : « *Magnus ab integro saeclorum nascitur ordo* » (*Bucoliques*, 4). Horace prend, lui aussi, un ton prophétique : « Il nous conduira dans ces champs fortunés, ces plaines de l'âge d'or, ces îles fécondes, où chaque année une moisson nouvelle apparaît sur une terre ignorante de la charrue !… Nous irons de miracle en miracle ! […] – Et voilà où je vous mène, ô braves gens, qui fuyez l'âge de fer » (*Épodes*, 16).

D'une manière plus intime, l'âge d'or renvoie à une hantise fondamentale : celle du temps qui use et abîme. Ce rêve d'une durée immobile est un déni de la chute ou de la fuite en avant. Il prépare les thèmes chrétiens du paradis, où l'éternité et l'apesanteur se substituent à la fragilité et à la décrépitude. L'absence de saisons y symbolise clairement l'arrêt des siècles qui se succèdent. Dans la pensée gréco-latine, le temps est perçu moins comme un progrès ou une ascension que comme un probable déclin. Le temps gâte, dégrade, dévore : *Tempus edax rerum*. Là encore Ovide le dit tout net : « Mortels, c'est contre vous-mêmes que vous avez été industrieux ; et vous avez trouvé, dans votre génie, une source de maux sans nombre. Homme, qu'as-tu gagné à entourer les villes de murailles et de tours ; qu'as-tu gagné à armer l'une contre l'autre des mains ennemies ? Qu'avais-tu à démêler avec la mer ? La terre aurait pu te suffire. Pourquoi ne pas envahir le ciel, comme un troisième royaume ? » (*Amours*, 3, 8).

Ainsi, l'âge d'or est une forme parfaite de l'utopie. Cette supposée nostalgie n'est qu'une pensée inquiète sur l'avenir, face au relâchement moral ou à la corruption d'une société de plus en plus urbaine. Ce mythe trahit la lucidité des Romains sur la caducité de leur civilisation.

Voir : Bucoliques ; Saturnales : lâchez tout ; Sibylle, fée latine.

Agriculture, nécessité et vertu

Le Latin, par atavisme, est un paysan superstitieux. Tout en découle : son univers mental, son lexique, sa conception des rapports humains et de la famille, son attachement à la terre, ses fêtes calquées sur les rythmes agraires, son opiniâtreté dans les querelles d'héritage ou de bornage, son côté procédurier… Tout Romain aisé reste habité par une nostalgie de la vie auprès de la nature. Rien ne lui paraît plus honorable et vertueux que d'être propriétaire terrien, de vivre des produits de son propre domaine, faire son pain, boire son vin, se chauffer avec son bois. Même un grand seigneur citadin et courtisan comme Pline le Jeune se construit une retraite prétendument rurale. Tacite se moque de lui, quand il prétend avoir couru le sanglier (*Lettres*, 1, 6), alors qu'il s'est contenté d'accompagner ses chasseurs, caché derrière des rabatteurs. Sous l'empire, le retour dans les provinces est aussi un moyen d'échapper à la vindicte impériale, car, comme dit Tacite, « si les bons princes profitent au monde entier, les mauvais pèsent surtout sur leur voisinage ». Mieux vaut ne plus s'approcher trop du soleil.

Les divinités les plus populaires ont souvent quelque lien avec la vie agricole : Liber Pater (assimilé ensuite à Bacchus) protège la vigne et le vin (dont il abuse). Pomone est une nymphe à croquer comme les arbres fruitiers qu'elle favorise : elle se cache dans son bois sacré pour fuir les assiduités de Vertumne, divinité des saisons changeantes. Le dieu Terminus veille aux démarcations qui limitent les parcelles. Toute la mythologie romaine émane du terroir et du climat. L'argent lui-même, *pecunia*, c'est ce que produit le

bétail, *pecus*. Un bon Romain se ménage toujours un jardin potager, un *hortus*, y compris dans la Ville elle-même, où il fait pousser ses choux, ses salades, ses fèves ou ses lentilles.

Il est vrai que le fondateur de Rome, Romulus, était un berger. Et quand tout va très mal, c'est naturellement vers un homme qui incarne ses vertus premières que l'on se retourne : souvenez-vous de l'histoire de Cincinnatus, en 458 av. J.-C. Tout va mal à Rome : la Ville est en guerre contre les Èques (une peuplade du nord-ouest du Latium) et contre les Sabins, qui ont pris l'avantage ; une armée d'esclaves s'est révoltée et a envahi le Capitole ; les tribuns de la plèbe refusent qu'on mobilise ou enrôle d'autres citoyens ; les consuls sont dépassés par les événements ; le peuple et les patriciens sont prêts à en découdre ; la guerre civile menace. Il faut se résoudre à nommer un dictateur, c'est-à-dire un chef absolu et provisoire. Ce sera Lucius Quinctius Cincinnatus, qui, ruiné par un fils prodigue, compte sur ses récoltes pour nourrir sa famille. L'historien Aurelius Victor résume ainsi l'épisode : « Les envoyés du Sénat le trouvèrent nu et labourant au-delà du Tibre : il prit aussitôt les insignes de sa dignité, et délivra le consul investi. Aussi Minucius et ses légions lui donnèrent-ils une couronne d'or et une couronne obsidionale. Il vainquit les ennemis, reçut la soumission de leur chef, et le fit marcher devant son char, le jour de son triomphe. Il déposa la dictature seize jours après l'avoir acceptée, et retourna cultiver son champ. » Une vie conduite « par l'épée et par la charrue », *Ense et Aratro*, devise du maréchal Bugeaud. On refera le même coup à Cincinnatus, neuf ans plus tard, alors qu'il est octogénaire, quand un riche plébéien, Spurius Maelius, menacera de faire un coup d'État.

Il n'est donc pas étonnant que l'agriculture occupe une telle place dans les livres anciens. La plupart sont carrément des traités techniques, expliquant les bonnes recettes de l'élevage et des productions fourragères, légumières ou fruitières. Et ces éditions couvrent toute l'histoire de Rome. Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.), la vieille figure légendaire du rustaud incarnant le bon sens paysan, a laissé, outre quelques bons mots, un *De agricultura*. Longtemps plus tard, Pline l'Ancien (l'oncle du Jeune), qui sera assez sot pour aller observer de près l'éruption du Vésuve (24 août 79) et s'y faire calciner, a compilé tout ce qui touche à la terre et aux animaux qui la peuplent dans son *Histoire naturelle*, sorte d'encyclopédie de référence. Au sommet de ce genre : les *Géorgiques* (voir ce mot) de Virgile. Nous en reparlerons.

Le Latium, avec ses vastes plateaux encadrés de forêts, est fécond pour l'élevage. Les Latins y cultivent des céréales et la vigne. Ils y élèvent moutons, chèvres et bovins. Ils aimaient la nourriture frugale et les fromages frais. Virgile idéalise ce mode de vie, tel qu'il l'évoque à la fin de la célèbre première *Bucolique*. Le berger Tityre invite son ami Mélibée à dormir finalement chez lui, puisque s'allongent les ombres qui tombent des montagnes, en l'alléchant ainsi : « Nous avons de doux fruits tendres, des châtaignes tendres, abondance de lait caillé. » Le succès de ce beau poème s'explique d'abord parce qu'il trouvait un écho immémorial dans l'âme latine. Car l'idéal de tout Romain, dès qu'il a quelque bien, est de devenir le propriétaire d'un petit domaine ou d'une *villa*, exploitation organisée autour d'une vaste demeure, sur le modèle actuel des *haciendas* sud-américaines, par exemple. Ce sont souvent des esclaves, membres de la *familia*, qui travaillent la terre. On estime qu'au Ier siècle près du tiers de la population active travaillait dans le secteur agricole, dispersé en 600 000 fermes.

Bien sûr, il faudra que Rome, face à son expansion qui lui fera atteindre le million d'habitants, aille chercher ailleurs sa nourriture. En Sicile et en Grèce pour la vigne, l'olive, les fruits. En Égypte et autour de la mer Noire (le Pont-Euxin) pour les céréales. Les petits paysans vont peu à peu quitter les campagnes pour grossir la plèbe urbaine. Après une première crise, due à la famine de 23 av. J.-C., la question du ravitaillement prendra, avec Jules César, puis sous l'empire, un tour politique. L'empereur crée un contrôle des ressources vivrières, la *cura annonae*, gérée par un préfet, le « préfet de l'annone », terme qui intriguait naguère les jeunes latinistes. Deux sénateurs, choisis par les plus élevés dans la hiérarchie, « curateurs au froment », sont chargés d'y veiller (*curatores frumenti*). Mais le commerce agricole suppose surtout de contrôler les voies maritimes et les provinces. Une partie de l'impérialisme romain a trouvé sa justification dans le besoin de maîtriser son approvisionnement.

Mais, chez les Romains, tout est politique. Bien avant l'exode rural du Ier siècle, le problème de la répartition des terres, de leur transmission ou de leur remembrement n'a cessé d'attiser des querelles civiles et de susciter de mémorables procès. Le partage entre le domaine public (*ager publicus*) et les terres privées fut le principal facteur de confusion. Les chicanes, voire les empoignades, en vinrent au point qu'il fallut créer un collège de magistrats spécialisés dans le recensement, la surveillance et la distribution des pâturages de l'État, les *Decemviri agris dandis adsignandis* (« les dix hommes pour désigner les terres à donner »).

Les propriétés ainsi constituées étaient nommées *latifundia* (un *latifundium* : littéralement « une large assise »). Par extension, le terme désignera ensuite toutes les grandes colonies agricoles, qui s'étendront en Sicile d'abord, puis en Grèce et dans les provinces d'Afrique. Leurs dimensions géantes les rendaient très rentables, ce dont l'ordre sénatorial se rendit vite compte. Interdites d'exercer d'autres métiers, les familles patriciennes fondèrent leur puissance économique sur d'immenses propriétés foncières. Les petits fermiers, incapables de les concurrencer, durent leur vendre leurs terres et connaître l'exode. On comprend pourquoi la question agraire fut *la* source de conflits entre plèbe et patriciens. Les gens de peu grondaient. Auguste comprit qu'il pouvait asseoir son autorité et sa popularité en mettant un peu d'ordre dans ces inéquitables disparités. Là encore, Virgile accrédite la propagande de l'empereur, dans la première *Bucolique* : il raconte l'errance de déracinés qui doivent fuir leur patrie (« *nos patriam fugimus* »), en attendant qu'Auguste rétablisse la justice et la paix en donnant quelques lopins de terre à des vétérans ou à des nécessiteux…

Voir : Bucoliques ; *Géorgiques*.

Agrippine, intrigues et tragédie

Les historiens latins ne l'ont pas gâtée, cette pauvre Agrippine ! D'après Suétone, son frère Caligula, dès son adolescence, lui imposa ses mœurs incestueuses et « la prostitua à ses mignons », notamment à son amant préféré, Lepidus. Tacite en trace aussi un portrait effrayant : celui d'une débauchée, obsédée de pouvoir, tueuse en série. La mémoire collective a rangé Agrippine aux côtés des empoisonneuses célèbres, telles La Voisin ou la marquise de Brinvilliers. Mais ne soyons pas trop naïfs. L'histoire de l'avènement de Néron ne repose pas seulement sur la nature perverse de sa mère. Les intrigues et les crimes sont, sous la dynastie des Julio-Claudiens, la condition même de l'accès au pouvoir. Le salut dynastique de l'Empire romain est manipulé par un cercle étroit. Agrippine est une mère possessive, obnubilée par une seule ambition : que son fils Néron monte sur le trône impérial. Elle veut le pouvoir suprême, comme d'autres de la famille (au sens sicilien ou mafieux). Elle utilise tous les moyens dont elle dispose pour arriver à ses fins.

C'est tout.

À défaut de relire l'histoire romaine (même si vous ratez un chef-d'œuvre absolu en délaissant Tacite), je vous recommande l'extraordinaire bande dessinée-péplum intitulée *MURENA* (scénario de Jean Dufaux et dessins, vraiment superbes, de Philippe Delaby, aux éditions Dargaud, 2005) : l'ambition et les manipulations d'Agrippine y jouent un rôle central. Vous retrouvez tous les protagonistes de cette période néronienne, pleine de violence et de rebondissements, tels Pallas, Pétrone, Poppée, Claude ou Britannicus. J'en suis un fan. C'est épatant.

Mais qui est donc Julia Agrippina dite Agrippine la Jeune (15-59) ? Cette fille du général Germanicus, petit-fils adoptif d'Auguste, n'est pas une parvenue ni une pièce rapportée. Elle circule dans tout l'arbre généalogique impérial et se trouve liée à cinq empereurs : descendante d'Auguste ; petite-nièce et petite-fille adoptive de Tibère ; sœur de Caligula ; épouse de Claude ; mère de Néron. Mais il faut d'abord s'imaginer de quel prestige était entouré son père Germanicus, qui avait mérité ce surnom pour avoir soumis des légions rebellées en Germanie (et c'est dans cette période périlleuse qu'Agrippine y naquit, à Trèves). Extrêmement populaire, adulé par ses troupes, archétype du chef vertueux, le général vainqueur fut reçu à Rome par un triomphe, le 26 mai 16. Agrippine est un bébé, mais elle est déjà là : selon Tacite, « ce qui ajoutait encore au spectacle, c'était la beauté de Germanicus et son char, sur lequel se trouvaient ses cinq enfants ».

Germanicus est promis aux plus hauts destins. Il est le seul descendant mâle de la *gens* des Julii, la famille de César (car *Jules*, ce n'est pas son prénom mais son nom) et d'Auguste. Tous ces mérites insupportent l'amer Tibère qui l'envoie aussitôt en Orient où il mourut subitement, empoisonné. Personne ne fut dupe de ce crime. Suétone prétend que la mort de Germanicus provoqua une hystérie collective : « On lança des pierres contre les temples, on renversa les autels des dieux, certains particuliers exposèrent leurs enfants

nouveau-nés. On raconte même que les barbares alors en guerre entre eux ou contre nous consentirent à une trêve, comme s'ils avaient perdu l'un des leurs et partagé notre affliction […] Aucune consolation, aucun édit ne put faire cesser le deuil du peuple, qui se prolongea même pendant les fêtes de décembre. Les horreurs des années suivantes augmentèrent encore la gloire de Germanicus et le regret de sa perte, car tout le monde estimait, non sans raison, qu'en inspirant à Tibère du respect et de la crainte il avait contenu sa férocité, qui éclata bientôt après. »

Bref, Agrippine avait failli être princesse impériale par filiation directe. Il lui faudrait trouver autre chose. Sa mère, Agrippine l'Aînée, est une veuve désemparée. Elle navigue mal dans ce monde de rivalités sordides et n'entend rien aux affaires d'État. Tibère commence par lui interdire de se remarier. Ensuite, il lamine les descendants de Germanicus : les deux aînés, Nero Julius Caesar et Drusus Julius Caesar, sont assignés à résidence, puis déportés. Agrippine l'Aînée, de son côté, est condamnée à l'exil. Ils disparurent vilement tous trois, séquestrés, dans une affreuse misère.

Mais que faire d'Agrippine ? Elle a à peine quatorze ans. Mais c'est une beauté qui laisse tous les hommes pantois. Tibère décide de la marier à Cneius Domitius Ahenobarbus, qui sera consul en 32. À Antium, le 15 décembre 37, Agrippine, qui a vingt-deux ans, accouche d'un fils, son seul enfant, Lucius Domitius Ahenobarbus, le futur Néron. Les années qui suivent sont terribles : Caligula, qui succède à Tibère, est un fou. Il associe ses sœurs à sa lubricité et à ses manies. Puis, les accusant d'adultère et de conjuration, il les expédie en exil sur les îles Pontines (aujourd'hui les *isole Ponziane*), sur la mer Tyrrhénienne. Il fallut l'avènement de l'empereur Claude, en 41, pour qu'elles puissent retourner à Rome, mais toujours en liberté surveillée. La trêve est brève : on l'accuse de comploter avec son amant Sénèque et on les exile à nouveau tous les deux.

Son premier mari ayant eu le bon goût de disparaître à temps, ce que personne n'attribua au hasard, Agrippine se remarie aussitôt avec l'homme le plus riche qu'elle puisse trouver. C'est Caius Sallustius Crispus Passienus qui fera l'affaire. Il meurt à son tour sans tarder. Voici Agrippine libre et riche. Le Tout-Rome est certain qu'elle a dû l'empoisonner. Nous sommes en 48. Messaline, qui le ridiculisait, étant éliminée, l'empereur Claude souhaite se remarier. Les affranchis Narcisse et Calliste intriguent et ils parient chacun sur une candidate. Agrippine, elle, s'est entendue avec Pallas et l'emporte. Elle va pouvoir épouser… son oncle. Les patriciens dénoncent un inceste. Mais le mariage est officialisé en 49 grâce à un subterfuge : une motion votée par le Sénat qui oblige l'empereur à se remarier. Claude obéit, tout en exigeant que les pontifes offrent des sacrifices expiatoires, « ce qui fit rire tout le monde », ironise Tacite.

Agrippine est au sommet. Elle commence par faire revenir Sénèque de son exil. Elle fiance son fils Néron avec Octavie, la fille de son propre époux, « la triste Octavie », comme dit Racine, que Néron n'aimera jamais. Elle

élimine ses rivales passées ou potentielles. Elle spolie quelques fortunes. Son amant Pallas, le richissime affranchi, tient les rênes d'un pouvoir sans limites que Claude ne sait gérer. Enfin, elle obtient que son fils soit adopté par Claude. Ainsi devient-il le rival de Britannicus, le fils que Claude a eu de Messaline.

Toutes ces opérations sont à haut risque. Elle le sait. Il faut conclure. Le 13 octobre 54, Claude meurt opportunément. On assura qu'Agrippine avait fait mettre du poison dans sa nourriture. Tacite, plus retors, considère qu'elle choisit « une drogue raffinée qui troublât la raison et différât la mort ». Cette agonie fit perdre à l'empereur la parole et la conscience, le temps qu'Agrippine appelle un médecin, Xénophon, pour écarter tout soupçon. Enfin, dès que Claude a rendu son dernier soupir, elle joue les veuves affolées, demande qu'on ne proclame pas encore son deuil, s'arrange pour que Britannicus ne quitte pas les lieux. Pendant ce temps-là, Néron se fait proclamer empereur par la garde prétorienne. Le tour est joué.

Reste Britannicus. Quatre mois plus tard, la veille de ses quatorze ans, au cours d'un banquet en présence de l'empereur, il s'effondre, comme asphyxié. Tacite dit qu'aucun des convives, paralysés par la peur, n'osa bouger. Néron lui-même fit l'indifférent. Agrippine avait-elle décidé aussi cet assassinat, si c'en fut un, ce qui est fort discuté ? Ce n'est pas sûr. Car elle avait entamé un rapprochement avec Britannicus, elle-même commençant à craindre les libertés que s'accordait Néron. Elle avait besoin d'un contrepoids, d'un allié, d'un élément de chantage. La mort de Britannicus fait tomber tout obstacle aux ambitions de Néron, son fils qui n'a plus besoin d'elle. Telle est prise qui croyait prendre.

Son pressentiment était juste. Pendant cinq ans, Néron supporte de plus en plus mal son autoritarisme. Il l'évite, la brime, la tance. Agrippine est peu à peu abandonnée de tous. On supprime sa garde. Les flatteurs et profiteurs se retirent sur la pointe des pieds. L'opinion publique place d'ailleurs Néron au pinacle : il est populaire au point qu'on est prêt à tout lui pardonner. La suite sera terrible, on le sait. Cette descente aux enfers commence au printemps 59 quand Néron, en digne fils de sa mère, se résout à s'en débarrasser. Il tente d'abord de la noyer, pendant « une nuit brillante d'étoiles et tranquille, par mer calme », tandis qu'elle navigue de Naples vers Rome. Il l'a reçue dans sa cour napolitaine, il l'a cajolée, couverte de baisers, avant de la raccompagner avec tous les égards. La servante d'Agrippine est folle de joie devant ce retour de tendresse. Entre-temps, Néron a tout prévu. Un attentat a été savamment programmé pour couler son bateau, et pour camoufler le meurtre en naufrage. Mais Agrippine en réchappe, nage jusqu'à la rive, feint de ne rien comprendre.

Les dieux n'ont donc pas permis qu'on croie à un hasard ou à un accident. Agrippine, qui avait voulu le pouvoir pour son fils, fonda cette accession sur l'inceste (en épousant son oncle Claude) et sur le crime. Elle donna à Néron l'exemple des pires transgressions et elle eut conscience de ce

qu'elle avait engendré, dès qu'elle vit Britannicus s'écrouler près d'elle : « Elle comprenait bien que son dernier appui lui était enlevé et que c'était un degré vers le parricide », écrit Tacite. En tout cas, il faut en finir : Néron envoie sa garde l'éventrer. Au centurion qui va l'achever, elle exhibe son corps qui engendra le fils pour qui elle avait tout osé : « Frappe au ventre. »

Quelle belle tragédie politique, l'histoire d'Agrippine ! Pierre Grimal (1912-1996), le maître incontesté à qui les études latines doivent tout en France, put rédiger de passionnants *Mémoires d'Agrippine*, un vrai roman (éditions de Fallois, 1992). Ce drame humain enseigne que l'exercice de la puissance passe par la suppression de ceux à qui on le doit. Néron suit la leçon maternelle : il doit éliminer Agrippine pour vivre. Le maître tue pour exister encore. Le dernier mot du Caligula de Camus : « Je suis encore *vivant*. » Et Néron, selon Racine (*Britannicus*, v. 1324), résume ainsi son envie du pouvoir : « Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma *vie*. »

Voir : Caligula, l'Ubu romain ? ; Féminisme, osons le mot ! ; Tacite, explicite.

Albe, sœur rivale

Dans toutes les mythologies, il faut des duels : deux villes, deux frères, deux chefs, deux rivales… De leur affrontement inévitable naîtront une unité et une vigueur nouvelle. Voyez l'antagonisme final de Romulus et Rémus, nécessaire à la fondation de la Cité.

Rome elle-même, dès son émergence, eut donc sa concurrente, Albe-la-Longue, *Alba longa*, située à vingt kilomètres au sud-est de Rome, près de l'actuel Castel Gandolfo, où le pape prend ses quartiers d'été. Cette compétition est surtout connue par son illustration classique, sur laquelle suèrent des générations de collégiens *via* la pièce de Corneille (1640), *Horace*, inspirée de Tite-Live : le combat des Horaces, champions de Rome, et des Curiaces, champions d'Albe.

Albe avait une sorte d'antériorité et de préséance puisque, selon la légende, elle avait été fondée par le fils d'Énée, peu de temps après la destruction de Troie (que les Anciens situaient en 1184 av. J.-C.). Ce fils s'appelait Ascagne, puis *Iule* – ce qui permettait à la famille de César, la *gens Julia*, de se prétendre sa descendance directe. Ascagne fonda donc la dynastie des rois albains. Vous connaissez l'histoire. Souvenez-vous. Un des descendants d'Ascagne-Iule, aux alentours de 800 av. J.-C., est Numitor. Il est délogé par son frère Amulius, qui usurpe le trône. Pour éviter tout risque de succession, il contraint Rhéa Silvia, la fille de Numitor, à devenir vestale : une prêtresse de Vesta doit rester chaste à vie, sans espoir de progéniture. Mais Rhéa Silvia, séduite par le dieu Mars, donne naissance aux jumeaux Romulus et Rémus. Amulius, sorte d'Hérode avant la lettre, est hors de lui : « Qu'on tue ces rejetons ! » Pour les protéger, on les abandonne sur le Tibre. Une louve

les sauve, les adopte, les nourrit. Une fois adultes, ils réclament leurs droits, trucident Amulius et rendent son trône à Numitor. En échange, Numitor leur permet de fonder une nouvelle cité. Ce sera Rome. Albe est bien la ville mère des Romains.

Toujours est-il que, le temps ayant passé, les deux cités se font de l'ombre et se menacent mutuellement. Tullius Hostilius, roi de Rome, s'apprêta donc à déclencher une guerre définitive. Mais le roi albain Metus Fuffetius proposa une solution moins ravageuse. Il suggéra, en substance, une autre tactique : « Nous sommes des peuples latins tous deux. Nous nous querellons sans cesse. Nos voisins, les Étrusques, attendent que nous soyons assez affaiblis pour nous assujettir. Allons-nous donner aux Étrusques le spectacle de notre destruction mutuelle ? Réglons notre différend à l'économie, en faisant s'affronter trois guerriers albains contre trois Romains. »

Imaginons la scène, digne des tournois moyenâgeux. Les deux armées sont face à face, à distance, l'arme au pied, au repos. Soudain, les six hommes s'élancent de part et d'autre, dans un assaut frontal. L'altercation est violente. Deux des Horaces s'écroulent, frappés à mort. Les trois Curiaces sont tous blessés. Les soldats romains commencent à paniquer. On entend des cris de désespoir, tandis qu'en face on entonne les premiers cris de victoire. D'autant que le dernier survivant des Horaces fait mine de s'enfuir à toutes jambes, poursuivi par les trois Curiaces, qui tentent de le rattraper, chacun à leur rythme, aussi vite que leurs blessures respectives le permettent. Tout d'un coup, le Romain se retourne et fait front : le premier adversaire est tué ; le deuxième s'abat à son tour. Arrive, épuisé par sa course et par ses plaies, le troisième Curiace. Horace l'achève en proclamant : « J'ai immolé les deux

premiers aux mânes de mes frères, j'abats maintenant le troisième pour que Rome prévale sur Albe-la-Longue ! »

Albe connut le sort des vaincus. Elle fut rasée et ses habitants déportés vers Rome, où on leur permit de s'installer sur la colline de Caelius. Quant à Horace, dans sa lancée, il fit aussi un sort à sa sœur Camille : il la tua parce qu'elle se lamentait sur la mort d'un Curiace, son fiancé, au lieu de prendre le deuil de ses frères.

Nous sommes en 665 av. J.-C. Rome reprend le rôle fédérateur d'Albe, y compris sur le plan religieux. Au sommet du *Mons Albanus* se trouvait un sanctuaire très ancien consacré à *Jupiter Latiaris*, où l'on célébrait chaque année les Fêtes latines, les *Feriae Latinae* : toutes les cités liées à la confédération des peuples latins s'y réunissaient pour sacrifier au dieu un taureau blanc. On édifia donc à Rome un nouveau temple dédié à *Jupiter Latiaris*, sur le Capitole, en 509 av. J.-C. La légende dit même que c'est en pierres d'Albe que furent réalisées les fondations du Capitole. Ainsi, tout était achevé. *Vae victis*, « malheur aux vaincus ».

Voir : Énée, une force qui va ; Horaces et Curiaces ; Romulus et Rémus.

Alea jacta est

Voir : Rubicon, petit ruisseau, grande rivière.

Alix au pays des merveilles

Vous vous souvenez d'*Alix l'intrépide* ? C'est une bande dessinée dont les aventures se déroulent à l'époque de Jules César. Cet intrépide Alix est un jeune Gaulois, adopté par Honorus Galla, un riche patricien romain. Il est inséparable de son ami Énak, issu d'une famille princière d'Égypte. Ensemble, ils affrontent le fourbe Arbacès, un spartiate, le méchant de l'histoire. Comme ils ne reculent devant rien, ils croisent Jules César (qui a un faible pour Alix), Cléopâtre (qui a un faible pour Énak) ou Pompée (qui a un faible pour lui-même)… J'ai dévoré ces albums quand j'étais enfant. Les titres suffisaient à exciter mon imagination : *Le Sphinx d'or*, *L'Île maudite*, *La Tiare d'Oribal* (ça sonne comme du Flaubert), *La Griffe noire*, *Les Légions perdues*, *Le Dernier Spartiate*, *Le Tombeau étrusque*, etc.

Il paraît qu'Alix est devenu un héros revendiqué par les gays et qu'Énak était évidemment son amant. Sa nudité musclée et svelte, sous sa courte tunique, exercerait le même magnétisme sensuel que les shorts des beaux scouts de la collection *Signe de piste*. Admettons. J'avoue que je ne percevais pas tout cela. Et je gobais ces péripéties, malgré leur invraisemblance. Elles ont contribué à mon intérêt précoce pour Rome, d'autant qu'on les disait impeccablement documentées. Depuis, j'ai pu constater quelques anachronismes énormes. Juste un exemple : Alix visite Carthage aux environs de 50 av. J.-C., alors que cette ville a été rasée à la fin de la Troisième Guerre punique, soit cent ans plus tôt, et que la nouvelle Carthage, *Nova Carthago*, ne commencera à pousser que vingt ans plus tard. Il y a d'autres perles de ce genre. Qu'importe ces remarques de pion ! La vérité, c'est que je regrette vivement de m'en rendre compte, désormais. Il était plus amusant de se laisser embarquer, pour le plaisir, sans barguigner. Par bonheur, d'autres inexactitudes doivent continuer à m'échapper.

Gloire à Jacques Martin (1921-2010), concepteur et dessinateur d'Alix ! Les quinze millions d'albums qu'il a vendus, traduits en dix langues, ont concouru à faire apprécier l'Antiquité romaine, bien plus que d'érudites gloses. Il mérite une place d'honneur dans ce dictionnaire amoureux.

Amphithéâtre, marqueur romain

L'amphithéâtre est le lieu typique et décisif de l'Antiquité romaine, et pas seulement dans notre imaginaire. Courses de chars, vierges chrétiennes livrées aux fauves, combats de gladiateurs (voire de gladiatrices), reconstitutions de chasses (*venatio*) ou même de batailles navales (*naumachia*) : les mises en scène de jeux (*ludi*) sont diverses, mais elles reflètent toutes le goût caractéristique de la civilisation romaine pour une

violence réelle ou simulée. C'est là que le peuple se sent uni et assiste au simulacre de sa propre puissance. Quand viendra la possible décadence, avec son cortège de moralisateurs, chrétiens (saint Augustin au IVe siècle) ou non (Sénèque ou Pline le Jeune dès le Ier siècle), on fera le procès de ces débauches de brutalité comme signe avant-coureur d'une société qui fut perdue par sa démesure et son immoralité.

Nous avons tous en tête ce qu'est un amphithéâtre. Toutes nos cités gallo-romaines en portent encore les traces, surtout en Provence, ruines et reliques frustrantes dans leur chaos silencieux désormais. Dans ces lieux secs et morts, il faut se figurer les splendeurs d'antan, les couleurs des statues peintes, les mosaïques, les cris d'une foule excitée, les appels des parieurs, les boutiques sous les voûtes, les étalages improvisés, les baisers furtifs à l'abri des arcades, étreintes dont témoignent encore des graffitis. Nos corridas n'en sont qu'un pâle reflet.

L'amphithéâtre est un vaste édifice elliptique, avec une arène centrale entourée d'un anneau de gradins (*cavea*), à l'origine en bois puis en pierre taillée. Les spectateurs y accèdent par des escaliers et des couloirs qui permettent l'accueil et l'évacuation, grâce à de vastes « vomitoires ». Dans des loges, en hauteur, s'installait l'élite, qui affectait parfois d'être dégoûtée par la vulgarité de ces joutes. Un podium spécial permet à celui qui organise ou finance les jeux (l'éditeur) de donner le départ, en laissant tomber une serviette qui, touchant le sol, provoquait l'assaut. Pour éviter les carambolages, une barrière centrale en forme d'arête (*spina*) sépare la piste en son milieu. Un voile (*velum*) peut être déployé pour éviter la chaleur.

On imagine mal, sauf à les comparer, par exemple, avec nos Coupes du monde de football, à quel point les courses de chars provoquaient un engouement dans tout l'empire. En attestent les amphithéâtres, souvent gigantesques, qui furent édifiés partout et qui pouvaient recevoir la quasi-totalité de la population de leur cité. Voyez l'amphithéâtre de Pompéi, édifié dès 70 av. J.-C. : il avait une capacité de 20 000 personnes, donc bien plus que de Pompéiens. On en trouve des vestiges dans tout le bassin méditerranéen. En Afrique : à Utique, Cherchell, Sétif, Sousse ou Carthage, l'un des plus grands qui soient. En Espagne : à Tarragone, Sagonte, Tolède, Calahorra et Mérida. En Gaule : à Lyon, Vienne, Arles, Nîmes. En Orient : à Antioche, Tyr, Alexandrie. En Italie : à Pouzzoles, Capoue, Vérone.

À Rome même et dans ses environs, les sites laissent des vestiges encore impressionnants : le Circus Flaminius ; le cirque de Caligula (près du Vatican) ; ou le *Trigarium*, avec ses écuries, où les grandes factions entraînaient leurs chevaux ; le Colisée, haut de près de 50 mètres, bien conservé, qui fait 527 mètres de circonférence. Mais c'est le Circus Maximus, utilisé pendant douze siècles, qui constitua un sommet : il pouvait contenir environ 350 000 spectateurs. Situé entre les deux collines de l'Aventin et du Palatin, il avait été construit par les Étrusques au début du VIe siècle av. J.-C. Le bâtiment a une taille de 620 mètres sur 180. Pour donner une idée de ses

proportions, l'arène du Colisée rentrerait douze fois dans celle du Circus Maximus.

Saint Augustin, dans ses *Confessions* (6, 8, 13), raconte comment un de ses amis, un bon et docte jeune homme, Alypius, fasciné par la fréquentation des amphithéâtres, fut saisi par une « volupté du sang qui l'enivra » et y perdit son âme. Quelle populace se pressait jadis aux exécutions publiques ! Les émotions du corps sont fortes mais elles ne vous lâchent plus et elles vous plombent.

Au fond, l'amphithéâtre est bien une allégorie du destin romain.

Voir : Colisée, colossal ; Théâtre : *plaudite cives*.

Âne d'or, baudet isiaque

Nous n'avons pas conservé beaucoup de textes anciens qui ressemblent à des romans, si l'on excepte le *Satyricon* de Pétrone, qui ne nous est d'ailleurs pas parvenu intact. Autre exception, *L'Âne d'or*. Son auteur, Apulée (123-170), fut un homme aisé, originaire de Numidie. Parlant berbère, latin et grec, il enseigna à Carthage, puis à Athènes, une philosophie teintée de mysticisme, inspirée de Platon et de Pythagore. On l'accusa d'ailleurs de pratiques occultistes, et il dut rédiger sa propre *Apologie*, pour se défendre lors d'un procès où il était mis en cause pour avoir ensorcelé une riche afin de l'épouser. Il s'intéressait à l'ésotérisme et s'initia à des cultes mystérieux, ceux d'Isis notamment. Un cas intéressant, donc.

L'Âne d'or (ou *Les Métamorphoses*) est un long récit en prose, en onze livres, raconté par le héros, Lucius, un étudiant un peu balourd, qui a été transformé en âne par magie. Pendant une année, sous la peau de cette bête de somme, il va traverser, sans se départir de son humour et de sa curiosité, les aventures les plus bizarres et les plus libertines. Le rythme est mené tambour battant. Mais ce qui me frappe surtout chez Apulée, c'est l'humour et l'absence totale d'angoisse. On prétend que le déclin de la religion officielle entraîna à Rome une anxiété métaphysique nouvelle et des dérives sectaires. Rien de ce déchirement ne transparaît dans *L'Âne d'or*, roman décontracté et souriant. Le style lui-même s'est délivré de tout carcan, recourant à des expressions fantasques et à des sous-entendus coquins. Cette langue inventée incite le lecteur à gambader et à s'amuser. C'est à ce jeu de complicité que nous invite le conteur Apulée dans son préambule : « Lecteur, sois attentif, et tu seras satisfait. »

Et comment ne pas l'être ? On pénètre des lieux fantastiques et on côtoie partout des individus surprenants. Le lecteur ne sait plus très bien s'il est encore dans le réel ou dans le rêve, car il croise des sorcières, des magiciens, des marginaux, des dragons, des adeptes de croyances ésotériques, des faux devins… tous ceux qui abolissent les frontières entre raison et imagination. Les scènes prennent alors une couleur mystérieuse, comme un festin nocturne

de bandits, un esclave dévoré vivant par des fourmis ou des descriptions de rites occultes. Les péripéties se bousculent de manière décousues, passant du burlesque à l'étranger, mais cette apparente incohérence est comme la vie même, imprévisible et brusquée.

C'est l'amour, incarné par Isis, qui sauvera le pauvre Lucius du cycle infernal de sa métamorphose humiliante. Au milieu du roman, dans les livres 4 à 6, une fable enchâssée célèbre l'amour sublime de Cupidon et Psyché. Cette idylle fait contraste avec la grivoiserie du réel, si déconcertant. Mais elle montre comment sortir de la souffrance d'un monde erratique et brutal. Ainsi, l'œuvre prend une dimension symbolique : les péripéties du baudet sont l'image des épreuves de l'âme en marche vers l'initiation et le salut. Devenu serviteur de la déesse Isis, Lucius, « âne » devenu « d'or », transmettra à d'autres les voies de la délivrance spirituelle : « Divinité sainte, source éternelle de salut, protectrice adorable des mortels, qui leur prodigues dans leurs maux l'affection d'une tendre mère, pas un jour, pas une nuit, pas un moment ne s'écoule qui ne soit marqué par un de tes bienfaits. Sur la terre, sur la mer, toujours tu es là pour nous sauver ; pour nous tendre, au milieu des tourmentes de la vie, une main secourable ; pour débrouiller la trame inextricable des destins, calmer les tempêtes de la Fortune, et conjurer la maligne influence des constellations… » Là, on sent que c'est Apulée qui parle, en pèlerin isiaque, converti et bienheureux.

Voir : Isis, déité des amalgames ; Magie.

Antonins, despotes éclairés ?

Parmi eux, on connaît surtout Hadrien. Nous reviendrons sur son cas. Mais ils sont tous intéressants, et leur période, le IIe siècle, est un apogée.

Comme pour faire contraste avec les horreurs des Julio-Claudiens, après la brève dynastie des Flaviens (Vespasien, Titus, Domitien, de 69 à 96), la dynastie des Antonins semble sereine et capable. Les sources antiques en font un éloge appuyé et mérité. Elle régna longtemps, de 96 à 192. Au demeurant, on parle abusivement de dynastie, puisque les quatre premiers empereurs, à défaut d'héritiers mâles, adoptèrent leur successeur, s'assurant ainsi que leurs héritiers seraient vertueux et compétents. De même, on les appelle les Antonins non pas en se fondant sur le nom de leur fondateur, Nerva, mais à cause du règne de l'un d'entre eux, Antonin le Pieux (138-161), qui incarna à la perfection les qualités de sérieux et d'équilibre de cette longue lignée.

La dynastie des Flaviens avait fort mal terminé à cause du second fils de Vespasien, frère de Titus, Domitien. Un brutal, un sanguinaire, qui régna par la terreur, rappelant les pires heures de Caligula ou Néron. On l'assassina dès que possible et on décida qu'il fallait passer à un autre système. On prétend que la première préoccupation des Antonins fut donc d'éviter le piège de l'hérédité et de la consanguinité. Toujours est-il que Nerva (96-98), Trajan

(98-117), Hadrien (117-138) et Antonin le Pieux (138-161), hasard ou nécessité, s'en tinrent à ce dispositif de succession par adoption, même s'ils choisirent toujours un enfant mâle proche de leur propre parentèle. On les surnomma « les adoptés ». Seul l'avant-dernier, Marc Aurèle (161-180), dérogea, en destinant son propre fils Commode (180-192) au trône. Erreur fatale : Commode est un malade mental qui se prend pour Hercule (au point d'en porter la peau de lion et la massue), qui ne rêve que plaies et bosses, et qui se laisse gouverner par des affranchis venus d'Orient. Sa mère, Faustine la Jeune, dit la tradition, était elle-même fort portée sur les gladiateurs. En tout cas, c'est avec cet énergumène, enfin étranglé dans son bain par un de ses esclaves, que finirent les Antonins.

Les cinq Antonins (oublions Commode) furent des despotes éclairés. C'est sous leur règne que l'Empire romain attint l'apogée de sa puissance et de sa stabilité. Ils firent du IIe siècle un *siècle d'or*, selon la formule en usage d'emblée chez leurs contemporains et qui a subsisté dans les livres d'histoire. Il s'agissait d'abord de mettre fin aux guerres de conquête ou aux éternelles expéditions destinées à « pacifier » les territoires colonisés. Le dernier conflit important se déroulait en Parthie, vaste contrée près de l'Iran actuel et au sud-ouest de la mer Caspienne, recouvrant l'Arménie et l'Assyrie. En fait, les batailles contre les Parthes n'avaient jamais cessé depuis l'époque de Jules César. C'est Trajan qui comprit que Rome ne pouvait plus se permettre d'épuiser ses légions dans ces vastes terres arides, aux frontières floues. Malgré leurs trois cent mille soldats, les armées romaines, épaisses et lourdes, s'enlisaient dans ces déserts. Toute cette énergie coûteuse était dépensée en vain. Il fallait admettre que l'Empire romain était désormais limité à l'est par le royaume des Parthes. D'ailleurs, toute nouvelle conquête achopperait devant des problèmes logistiques presque insurmontables, tels que l'éloignement des bases et la maintenance de l'ordre dans des provinces nouvelles excentrées.

Ainsi fut posée la question qui avait agité tous les penseurs de Rome depuis les débuts de l'empire : comment fixer une bonne fois pour toutes les limites du territoire romain ; comment en dessiner et en protéger les frontières ; comment fortifier les bordures pour résister à des invasions éventuelles. Cette ligne périphérique, le *limes*, prenait donc une valeur défensive pour contrer les Barbares. Le *limes* devenait une ligne de séparation entre le monde romain civilisé et le monde sauvage, avec ses guérites, ses douanes, ses camps (*castra*), ses fortins (*castella*), ses places fortifiées (*oppida*). Une route de rocade allait peu à peu le longer, pour en favoriser la protection et l'entretien.

Les Antonins incarnent donc un rêve de fixité. Ils voulaient que la forme, gigantesque et parfaite à leurs yeux, de l'Empire romain soit intangible. Ils y ont réussi, ce qui permit la paix et l'expansion économique. Mais ce bel agencement ne résistera pas éternellement à la pression extérieure et aux divisions intérieures. En 476, tout l'empire d'Occident se sera écroulé.

Voir : Hadrien, *multiplex*.

Apiculture, technique et modèle

« Poursuivant mon œuvre, je vais chanter le miel aérien, présent céleste » : dans ses *Géorgiques*, au livre 4, Virgile consacre un très long chapitre à l'apiculture, détaillant les méthodes et les techniques pour « retenir les abeilles dans un jardin fleuri ». La plus ancienne des miniatures peintes, imageant la récolte du miel, conservée à la Bibliothèque vaticane (vat. lat. 3225), est une illustration de ce passage virgilien.

Pourquoi cette insistance ? Quel intérêt et quel plaisir un Romain cultivé pouvait-il trouver à lire les procédés savants auxquels avoir recours pour attirer des abeilles, pour fixer des ruches, décoller la cire ou pour réussir une récolte ? Certes, pour les Latins, le miel est un produit essentiel, le seul édulcorant qu'ils connaissent. Ils en font usage pour sucrer leurs boissons, faire de la pâtisserie, réaliser de l'hydromel, malaxer diverses médecines, offrir des libations aux dieux, etc. Ils s'en servent enfin pour conserver le vin, au point qu'Ovide attribue à Liber-Bacchus l'invention du miel (*Fastes*, 3) : « Le miel est apprécié du Père Liber, et c'est à juste titre que nous offrons à son inventeur des coulées de miel éclatant sur un gâteau chaud. Pourquoi des galettes pétries par une femme ? La raison en est claire : ce sont des chœurs de femmes que Liber excite avec son thyrse. »

Toujours est-il que les auteurs anciens y consacrent de longs développements, parfois avec des théories bizarres, doutant notamment que ce soient bien les abeilles elles-mêmes qui produisent le miel. Pline l'Ancien, qui en traite dans un livre entier de son *Histoire naturelle*, considère que l'apparition du miel s'explique par l'influence du ciel, à des moments particuliers, par exemple quand les constellations se lèvent (mais jamais avant l'apparition des Pléiades) ou quand apparaît un arc-en-ciel. Voilà pourquoi, dit-il, les rayons se remplissent parfois de miel subitement, en un jour ou deux seulement. Le polygraphe Varron (*De l'agriculture*, 3, 16), plus savant et moins imaginatif, détaille la merveilleuse industrie qui anime les ruches, où l'abeille construit ses cellules et « bave son nectar ».

Mais tout cela n'est que prétexte.

Les auteurs latins aiment la nature et ils en déroulent le lexique avec bonheur. Dire le miel, c'est ouvrir le grand herbier des champs, où butinent les abeilles. Virgile s'en délecte : outre le thym (celui de Sicile, surtout), il évoque l'asphodèle, le myrte, le saule, la rose, le serpolet, la sarriette, la violette, le laurier-tin, l'arbousier, le safran rougeâtre, le tilleul, l'hyacinthe… Columelle, dans son traité d'agronomie *De re rustica*, lui répond en citant en outre l'origan, le romarin, les jujubiers rouge et blanc, la marjolaine, le poirier, le pêcher, la bruyère. Il s'agit aussi de décliner la nomenclature des fleurs odorantes : acanthe, asphodèle, narcisse, lis blanc, giroflée. Bref, on l'a

compris, l'apiculture donne à chanter bouquets et floraisons, avec en arrière-fond le mythe d'une nature bonne et belle que l'on ne saurait quitter sans se dégrader, dans un sorte de rousseauisme avant la lettre.

Mais il y une autre raison, plus subtile. Poursuivons la lecture de Virgile. Il révèle les instincts merveilleux des abeilles qui « élèvent leur progéniture en commun, possèdent des demeures indivises dans leur cité, et passent leur vie sous de puissantes lois ; seules, elles connaissent une patrie et des pénates fixes ; et, prévoyant la venue de l'hiver, elles s'adonnent l'été au travail et mettent en commun les trésors amassés. […] Toutes se reposent de leurs travaux en même temps, toutes reprennent leur travail en même temps. […] J'ajouterai que ni l'Égypte ni la vaste Lydie ni les peuplades des Parthes ni le Mède de l'Hydaspe n'ont autant de vénération pour leur roi. Tant que ce roi est sauf, elles n'ont toutes qu'une seule âme ; perdu, elles rompent le pacte, pillent les magasins de miel, brisent les claies des rayons. C'est lui qui surveille leurs travaux ; lui qu'elles admirent, qu'elles entourent d'un épais murmure, qu'elles escortent en grand nombre ; souvent même elles l'élèvent sur leurs épaules, lui font un bouclier de leurs corps à la guerre et s'exposent aux blessures pour trouver devant lui une belle mort ».

Les poètes latins ont sans doute de l'attachement pour l'ordre naturel des choses, mais ils y voient surtout un modèle de vie pour les hommes, une leçon politique. La ruche, c'est la cité idéale, où le citoyen consacre son énergie à la survie collective, autour d'un seul maître. *Apes debemus imitari*, « il nous faut imiter les abeilles », nous dit Sénèque (*Lettres*, 84, 3), insectes laborieux, dévoués à l'espèce et jamais fatigués. Oui, « il faut retenir les abeilles dans un jardin fleuri ». Autrement dit, il faut maintenir les individus dans une Cité cultivée et ordonnée.

Apothéose, de la terre aux astres

« Je sens que je deviens dieu », s'exclama le sceptique Vespasien entrant en agonie. Mais tous les Romains ne manifestaient pas une telle ironie face à l'apothéose, passage de l'état de mortel à celui de divinité. Cette croyance n'est pas inscrite précocement dans les conceptions religieuses latines. C'est surtout avec la divinisation des empereurs que la notion se fit plus commune, sous l'influence probable des cultes venus d'Orient et d'Égypte : les pharaons étaient des dieux, et leurs successeurs, les rois grecs de la dynastie des Ptolémées, les imitèrent. Mais la mythologie gréco-latine est également peuplée de demi-dieux ou de héros, fruits de passions hybrides, qui se partagent entre l'humain et le divin. Le fondateur de l'empire lui-même, le *divus Augustus*, le divin Auguste, en prétendant faire remonter sa lignée à Énée et à son fils Ascagne-Iule, se retrouvait d'emblée descendant direct d'une déesse, Vénus. Observez que, dans ses statues monumentales, un petit dieu, sous la forme d'un enfant, l'accompagne, manifestant que la déesse de l'amour est son aïeule.

Ce mythe de piété est advenu à Rome par le biais de l'histoire légendaire. On disait, par exemple, de Romulus qu'il disparut dans une tempête ou en pleine séance au Sénat, et qu'il fut enlevé au ciel, où il serait devenu le dieu des vaillants Romains (les *quirites*) sous le nom de Quirinus. De même, plusieurs écoles de pensée croyaient à une survie de l'âme des défunts les plus purs. Les stoïciens, les platoniciens et les pythagoriciens affirmaient que les êtres supérieurs et bienfaisants s'étaient ouvert la voie vers une divinisation. Mais toutes ces crédulités restent assez floues, à mi-chemin entre une simple allégorie et une vraie foi. Dès la République, dans certaines provinces, on vit s'élever des temples dédiés à des proconsuls, parfois de leur vivant. Même le revêche Cicéron, dans le *De republica*, imagine que l'âme des hommes d'État, bienfaiteurs de leur patrie, se change en astre et va se perdre dans la Voie lactée. On parlait, pour cette apothéose particulière, de *catastérisme*, de métamorphose en étoile. *Sic itur ad astra*, « voilà comment on va jusqu'aux astres » (*L'Énéide*, 9, 641). C'est tout simple.

Cette imagerie tourna à la doctrine officielle dès le début de l'empire. On commença par « catastériser » César. Une étoile filante issue de son bûcher funèbre, une comète qui brilla pendant sept jours pendant les jeux commémoratifs de sa mort, en juillet 44 av. J.-C. : il n'en fallut pas plus pour que le peuple fût invité à croire que l'âme du dictateur s'était envolée au ciel. Dès 29 av. J.-C., César, devenu le divin Jules, *divus Julius*, eut son temple sur le Forum. Dès lors, la famille des souverains qui succédèrent à César s'attribua le titre de famille divine (*domus divina*). Personne ne discuta quand Auguste, consacré de son vivant, reçut divers signes d'adoration ou se laissa attribuer des honneurs habituellement réservés aux dieux. Ensuite, ce fut le Sénat qui décréta quels princes étaient « divinisables », un peu à la manière catholique des béatifications et canonisations. L'aigle des légions devint même le symbole de l'ascension céleste.

Certains empereurs furent difficiles à transformer en bonté divine sans ridicule ou scandale. On voit mal comment des affreux tyrans comme Tibère, Caligula ou Néron, par bonheur arrachés à l'affection de leurs victimes, seraient subitement devenus objets de culte et d'intercession bienfaisante. On fut moins regardant, en revanche, pour diviniser des membres de la famille impériale, telle la sœur de Caligula, Livia Drusilla, future épouse d'Auguste. Il reste que des arbitrages discutables suscitèrent les protestations des esprits sensés. Quand l'apothéose fut décernée à l'horrible Claude, cet abus choqua tout le monde. Sénèque s'en moqua en imaginant la transformation de Claude… en citrouille, dans une satire très féroce intitulée *L'Apocoloquintose du divin Claude*. On y voit les dieux chasser leur indécent nouveau collègue, arrivé clopin-clopant, et l'envoyer à sa vraie place, en enfer. Lucain ironise aussi en estimant que la divinisation des empereurs est faite pour châtier les dieux, à qui l'on impose cette odieuse compagnie, puisqu'ils n'ont pas su sauver la République à temps.

Les artistes, même s'ils n'y croient pas, trouvent dans l'apothéose un

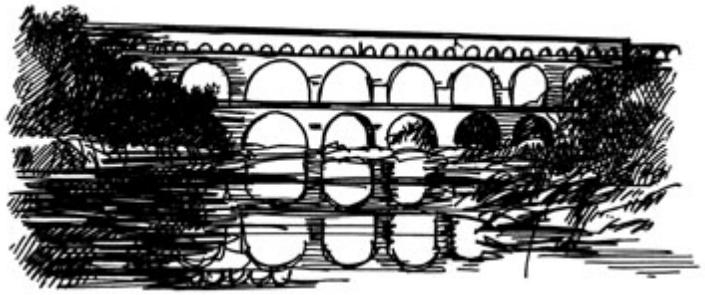
intéressant motif esthétique. Les poètes, influencés par l'orphisme qui promet peu ou prou une immortalité aux génies, multiplient les variations sur ce thème et se mettent en scène dans des chroniques d'une apothéose annoncée. Mais les peintres et graveurs tentent aussi de figurer la divinisation : on voit, sur des médailles ou des mosaïques, l'empereur emporté vers les cieux par un aigle ou par un char attelé à des chevaux ailés. Sur des peintures murales de Pompéi on découvre un décor plus complexe : l'âme humaine est symbolisée par une femme, un voile flottant au-dessus de sa tête, recevant une torche qu'un génie ailé a ramenée du ciel.

Dès lors, l'apothéose se confondra vite avec la glorification du génie, devenant une simple allégorie et un procédé iconographique : on verra, par exemple, les apothéoses de Nicolas Poussin, de Venise, de Napoléon, ou d'abstractions, comme la Justice ou la Charité. Ainsi en reviendra-t-on aux origines romaines, car il s'agissait bien initialement d'immortaliser une forme d'excellence ou de perfection pour servir de stimulant et d'exemple aux mortels. Une sorte de communion des saints.

Voir : Cultes, prière de ne pas déranger.

Aqueduc, roi des eaux

Ils émergent encore, çà et là, dans nos paysages. Quelques arcades, des morceaux de colonnes carrées, des restes de canalisations. Certains ont survécu, restaurés et parfois même utilisés encore en partie. Le pont-aqueduc de Vers-Pont-du-Gard, avec ses trois niveaux, qui enjambe le Gardon, est l'exemple le plus connu. Il a fasciné des générations, et c'est Prosper Mérimée qui a entamé son sauvetage. Voyez comment Jean-Jacques Rousseau en fut ébahi (*Confessions*, 1, 6) : « On m'avait dit d'aller voir le pont du Gard ; je n'y manquai pas. C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente, et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive, car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'en habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ces immenses voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'élevait l'âme ; et je me disais en soupirant : que ne suis-je né Romain ! »



Bâti au début du Ier siècle, exploité pendant cinq cents ans, il était un maillon de la coulée l'eau qui allait de la source d'Eure, près d'Uzès, à Nîmes (*Nemausus*). La canalisation dont il fait partie a 50 kilomètres de longueur. C'est à juste titre qu'il impressionne : sa dimension en fait le plus haut pont-aqueduc connu du monde romain, et sa conception est un chef-d'œuvre d'ingénierie. Car le cours de l'eau, qui serpente entre les collines et les vallées de la garrigue de Provence, n'est assuré que par la déclivité. C'est la simple gravité qui pousse l'onde (il lui fallait une journée pour couvrir la distance) de son point de captage au château d'eau final : les vestiges de cette citerne sont encore visibles rue de la Lampèze à Nîmes. Le dénivelé, entre le départ et l'arrivée, n'est que de 12,6 mètres, la pente moyenne générale étant de 24,8 centimètres par kilomètre. Et l'aqueduc, pour garder son inclinaison, doit beaucoup ruser avec le relief provençal.

D'autres sites spectaculaires témoignent du génie romain dans le domaine vital de l'adduction d'eau : à Metz, Ségovie ou Carthage. Ils sont l'émergence de systèmes souterrains compliqués, comme celui de Mons, à Fréjus, qui surgit au bout de 40 kilomètres de canalisations enterrées.

Mais revenons à Rome, cité de fontaines et de thermes. On a calculé que les onze aqueducs de Rome permettaient de distribuer plus de 1 000 litres par jour et par habitant, soit le double de ce que reçoit un Romain d'aujourd'hui ! Nous disposons d'informations précises sur la gestion des eaux grâce à Frontin (Sextus Julius Frontinus) qui en fut le conservateur sous le règne de Nerva et qui publia en 97 un traité « sur les aqueducs de la ville de Rome » (*De aquaeductibus urbis Romae*). La question de l'accès à l'eau est évidemment un souci constant. Les Romains ont toujours une vague hantise de pénurie en ce domaine. Ils ménagent toutes les sources. Les puits sont vénérés, les fontaines sont sacrées, tout surgissement fait l'objet de cultes divers. Le fleuve Tibre est lui-même un dieu. On s'arrangea d'abord avec ce qui était disponible à proximité, jusqu'en 312 av. J.-C. Les deux censeurs décidèrent, à cette date, d'édifier un premier aqueduc qui allait capter l'eau depuis les collines de la Sabine (au nord de Rome entre le Tibre, l'Anio et l'Apennin) et la conduisait dans la Ville par des canaux souterrains.

Ensuite, l'histoire de Rome est jalonnée de nouvelles prouesses

technologiques : tout au long de la République romaine, des aqueducs sont édifiés, en commençant par ceux de l'Anio Vetus (au IIIe siècle av. J.-C.) et de l'Aqua Marcia (91 kilomètres) qui arrivent à Rome au même point, près de l'Esquilin, là où se dressera plus tard la Porte Majeure. Dès qu'il arrive au pouvoir, Auguste comprend que l'eau est un enjeu politique essentiel. Il crée une édilité de « curateur des eaux », qu'il confie à l'ancien consul Marcus Vipsanius Agrippa, et il accepte de contribuer sur sa fortune personnelle au financement de nouveaux édifices – dont un, la démagogie ne perdant jamais ses droits, aura pour seule fonction d'emplir un amphithéâtre afin de donner au peuple le spectacle de combats navals, des « naumachies ».

Mais, comme toujours à Rome, ces histoires d'approvisionnement sont à l'origine de querelles, de feintes, de malversations et de procès. Sous les Julio-Claudiens, au Ier siècle, les volumes d'eau produits ne suffisent plus au luxe des piscines et des bassins. Bien que l'eau soit une propriété publique, les Romains pratiquent des captages irréguliers ou des détournements sans autorisation. On a beau construire l'aqueduc de l'Anio Novus et celui de la Claudia, les fraudes continuent, avec beaucoup de gâchis car on mélange des eaux de qualités différentes. C'est l'empereur Nerva qui tentera de mettre un peu d'ordre dans cette confusion, en séparant toutes les eaux par des canaux distincts, de sorte que chaque source, selon sa pureté, soit réservée à des usages adaptés : boisson, bains ou arrosage des jardins. Enfin, pour qu'un habitant bénéficie d'un branchement particulier, il devait obtenir une concession spéciale, accordée par l'empereur, par l'intermédiaire du curateur des eaux.

Ces règles ne convenaient guère à la débrouillardise romaine. Dans les campagnes, les propriétaires dont les champs sont à proximité d'un aqueduc y font des percées. En ville, les fontainiers publics opèrent des « piqûres » illégales sur les tuyaux enterrés, normalement protégés par le poinçon du curateur des eaux, en se faisant payer de la main à la main. Dès qu'une concession d'eau change de propriétaire, un trafic s'organise pour la détourner ou la redistribuer en partie. Ce marché noir transforme l'eau en lucratif objet de négoce, caché et permanent, pratiqué aussi par les riches patriciens dont les villas abondent en jardins, vasques et baignoires. Toutes ces formes de corruptions et de complaisances révèlent finalement la dégradation générale des services publics de Rome. Un symptôme de plus, malgré la beauté maîtrisée des superbes aqueducs.

Rémi Brague, dans *La Voie romaine* (cf. notre Préambule), voit dans l'aqueduc une image de la romanité : être romain, c'est se sentir dans la pente d'un entre-deux : en amont l'hellénisme, à imiter ; en aval la barbarie, à soumettre. La culture est ce trésor fragile, qu'il faut transmettre, qu'on ne tient pas de soi et qu'on possède fugitivement. La civilisation romaine tient du passage et de la « voie ». Elle est aqueduc.

Voir : Hygiène, *salus per aquas*.

Arc de triomphe, laurier de pierre

Nouveau venu, qui cherches Rome en Rome
Et rien de Rome en Rome n'aperçois,
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'est ce que Rome on nomme.

C'est à juste titre que Joachim du Bellay, dans ses *Antiquités de Rome* (sonnet 3), assimile l'identité de la cité romaine à ses « vieux arcs ». Rien n'est plus propre à la culture latine que ces monuments purement décoratifs, qui mêlent l'ostentation politique et la fière conservation de l'histoire. Les arcs de triomphe qui ont été érigés plus tard, par exemple en France au XVII^e^ siècle et sous Napoléon, comme l'arc du Carrousel, ne sont que des répliques du modèle romain, insurpassable.

Les Latins aiment les honneurs. Leurs rites sont des célébrations. Leurs lauriers et leur gloire doivent être taillés dans la pierre : le terme « monument » lui-même est issu du verbe *moneo* qui signifie à la fois « rappeler » et « avertir ». Ces façons démonstratives n'ont guère cessé en Italie, notamment dans les édifices religieux où, partout, des dalles gravées ou des bas-reliefs exaltent à jamais les vertus de princes, de généraux ou de cardinaux tombés dans l'oubli. La forme la plus achevée de cet art de magnifier l'éphémère, c'est l'arc de triomphe, avec ses passages (de un à trois) et ses entablements décorés. On en trouve des centaines dans tout l'Empire romain : 36 en Gaule et 118 en Afrique du Nord, par exemple. En Italie, ils sont presque cent à tenir encore debout, même fort dégradés.

Originellement, ces arches monumentales avaient une valeur religieuse et expiatoire. Après les massacres obligés de la bataille, les soldats venaient se purifier en passant sous une porte cintrée, sous un baldaquin spécial ou sous une arcade sacrée (en latin *fornix* – d'où vient aussi, curieusement, « forniquer », car on entre au bordel par de petits passages voûtés). Ce franchissement les libère symboliquement des puissances néfastes et leur ouvre les voies d'une renaissance et d'une reconnaissance. Le chef de guerre, qui veut que soit sauvegardée la mémoire de son combat et de sa victoire, dresse à jamais l'arc de son triomphe.

Cette signification rituelle ne disparut jamais complètement des esprits. Mais le rôle politique l'a rapidement emporté, d'autant que les triomphateurs qui font édifier ces arches de gloire vont forcément rivaliser de taille et de décoration. Elles commémorent la victoire en représentant le défilé des vainqueurs. On y sculpte des épisodes de la bataille gagnée, des légions portant leurs trophées, des militaires brandissant les trésors arrachés à l'ennemi, des prisonniers enchaînés et humiliés, des animaux prêts pour un sacrifice, le général en chef debout sur son char.

À Rome, les plus majestueux sont dédiés à des empereurs.

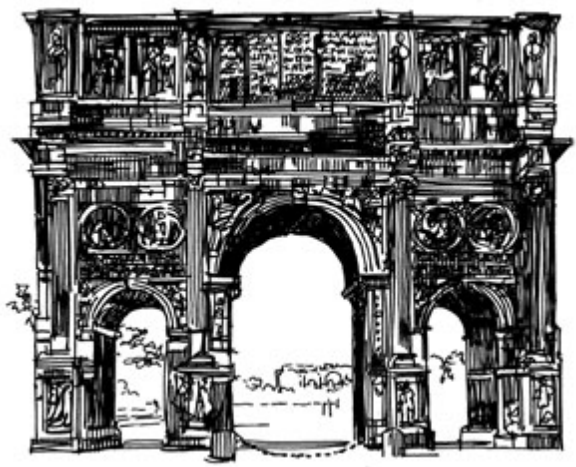
Voyez l'arc de Titus (*Arcus Vespasiani et Titi*) qui fut érigé par l'empereur Domitien en 81 pour commémorer la victoire de son frère Titus – fort brutal d'ailleurs – en Judée, depuis l'écrasement des Juifs jusqu'à la prise de Jérusalem (en 70). À l'intérieur de l'arche est gravé le récit de la campagne victorieuse. D'un côté, les porteurs du butin sont représentés précisément en train de passer sous un arc, surmonté d'un double quadrige, que mène Titus, guidé vers le ciel par un aigle. Les bas-reliefs figurent les objets sacrés, pillés dans le Temple de Jérusalem : chandelier à sept branches, table et trompettes sacrées. Titus lui-même est montré franchissant l'arc et coiffé de lauriers. La dédicace est sobre, « le Sénat et le peuple romain au divin Titus Vespasien, Auguste, fils du divin Vespasien » :

SENATVS
POPULVSQUE•ROMANVS
DIVO•TITO•DIVI•VESPASIANIF
VESPASIANO•AUGVSTO

Sur une autre extrémité du Forum, au pied du Capitole, tout en marbre, l'arc de Septime Sévère fut dressé en 203 pour chanter la gloire de l'empereur vainqueur (provisoirement pourtant) des Parthes. Mais le plus frappant, c'est le dernier qui fut inauguré à Rome (en 315). Il s'agit de l'arc de Constantin, situé entre le Colisée et le Palatin. Il permet de comprendre pleinement le rôle de tels édifices. Certes, il a subi bien des restaurations, et certains éléments décoratifs, tels que statues ou placages en marbre coloré, ont disparu. Mais la frise raconte la conquête du pouvoir par Constantin et ses campagnes guerrières. L'empereur est donc célébré dans sa double fonction, militaire et

civile, à la suite de sa campagne italienne contre Maxence. D'autres motifs iconographiques, empruntés ailleurs, réemployés et replacés là, ont une signification idéologique : ils citent Trajan, Hadrien et Marc Aurèle, pour situer Constantin dans la lignée de ces empereurs modèles.

Ces reliefs forment un récit, une sorte de bande dessinée, destinée à toucher à jamais l'imagination populaire, à une époque où peu savaient lire. On contemple donc une série de scènes emblématiques : les troupes impériales quittant Milan pour partir en campagne ; l'entrée de l'empereur dans Rome après la victoire ; l'empereur distribuant des aumônes (*largitio*) ; l'empereur interrogeant un prisonnier germain ou faisant face au chef des ennemis, prisonnier ; les adversaires repoussés en train de se noyer dans le Tibre ; l'empereur haranguant ses troupes ou se préparant à sacrifier un porc, un mouton et un taureau (ce qu'on nomme un *suovetaurile*).



Les diverses facettes du bon prince sont ainsi manifestées comme autant de vignettes. Et l'inscription votive résume toutes ces vertus : « Au pieux et heureux empereur César Flavius Constantin le Grand, Auguste, parce que, sous l'inspiration de la divinité et par grandeur d'esprit, avec son armée et de justes armes, en un seul coup décisif, il a vengé l'État contre un tyran et toute sa faction, le Sénat et le peuple romain dédient cet arc en signe de son triomphe. »

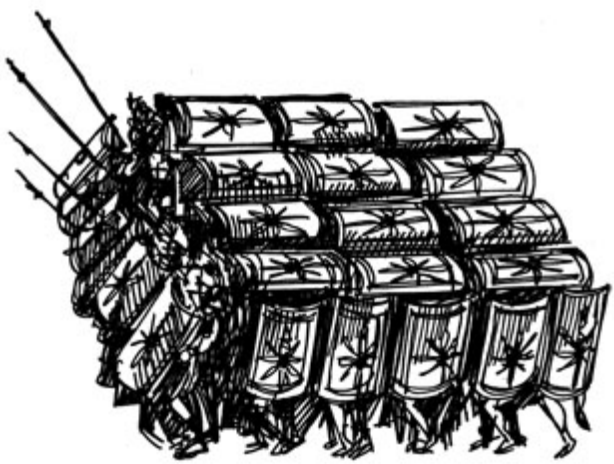
Ces apothéoses et ces splendeurs n'ont laissé que de froides traces. On comprend la désillusion de du Bellay, qui n'arrive plus à ressentir l'enthousiasme des foules éteintes et les jubilations évanouies des grandes fêtes inaugurales de la Rome impériale. C'est le même silence nocturne que perçoit aussi Gérard de Nerval, tel qu'il l'évoque dans l'énigmatique *Delphica* de ses *Chimères* :

Cependant la sibylle au visage latin
Est endormie encor sous l'arc de Constantin

Voir : Triomphe.

Armée, la grande machine

Astérix a beau moquer leur balourdise, les soldats romains étaient des endurants, fort disciplinés, et, malgré un équipement encombrant, ils avançaient comme un rouleau compresseur. Rome fut une nation dominatrice et militaire. Son histoire est une interminable succession de guerres. L'armée joua d'emblée un rôle central dans son organisation sociale. Dès que la Cité fut stabilisée et fortifiée, vers 600 av. J.-C., l'armée romaine se structura. Chacune des trois tribus de la Rome archaïque (*Ramnenses, Titienses* et *Luceres*) dut fournir mille hommes et cent cavaliers, recrutés dans les riches familles, sous l'autorité d'un « tribun » militaire (dont le nom vient de tribu). À l'origine, la légion, *legio*, c'est cette « levée » des recrues. Le principe de cette conscription générale ne changera guère par la suite, allant simplement croissant.



Le cinéma nous représente l'armée romaine « en tortue », sous la forme de carrés humains (*cunei*) entourés de boucliers, qui progressent comme des chars modernes. De fait, les soldats sont surtout des fantassins lourdement armés, en rangs serrés, protégés par casque, cuirasse, bouclier et jambières, lance dans une main et épée dans l'autre, les godillots (*caligae*) aux pieds. Tous ces équipements, en bronze ou fer, ne devaient pas favoriser la vélocité. Mais, évidemment, cette manière d'imaginer la soldatesque romaine est inexacte. Après leur défaite face aux Gaulois, sur l'Allia en 390 av. J.-C., les Romains ont commencé à diviser la légion en groupes plus mobiles, les « manipules », elles-mêmes composées de deux centuries, et disposées en trois lignes de bataille qui pouvaient se relayer.

Vers le début du Ier siècle av. J.-C., par la volonté de Marius, l'unité tactique devient la cohorte, qui regroupe trois manipules. La légion est un vaste ensemble de dix cohortes, soit six mille hommes. Tous les citoyens sont contraints au service militaire (*militia*). Tout Romain est à la fois citoyen et soldat (*civis et miles*) : les jeunes (*juniores*, de dix-sept à quarante-six ans) sont mobilisés sur les champs de bataille ; les plus âgés (*seniores*, de quarante-six à soixante ans) assurent l'arrière dans les « légions urbaines ». À chaque mois de mars, on organise l'armée qui sera licenciée à l'automne : les Comices tributes se réunissent sur le Champ de Mars, elles élisent les tribuns militaires et procèdent à l'intégration de tous les citoyens. Un vieux soldat prête serment d'obéissance et tous les autres s'exclament : *Idem in me !* (« Pareil pour moi ! »)

La discipline est si sévère que les légionnaires vouent un culte à une déesse mineure, *Disciplina*, pour qu'elle les aide à supporter leur vie frugale et qu'elle leur donne le sens du devoir. Tout est fait pour briser les fortes têtes. Les récalcitrants s'exposent à des peines qui vont de la flagellation publique à la décimation (exécution d'un soldat sur dix), lorsque toute la légion semble concernée par une grave incartade ou par une défaite honteuse. De toute façon, la pression est constante, notamment par les cadences de marche. L'armée romaine, entraînée constamment à la course d'endurance, se déplace avec une rapidité qui a toujours étonné ses adversaires (et les historiens). Cette tactique permet de masser les troupes avant que l'ennemi ait trouvé le temps de réagir.

Les unités sont réparties selon des fonctions diverses, comme dans toutes les armées. La plus prestigieuse est la garde prétorienne, un groupe d'élite qui entoure les généraux, puis assurera la sécurité de l'empereur. Mais la cavalerie est également le corps réservé à de riches prétoriens, aristocratie sociale et financière : ils jouissent du titre de « chevalier romain ». Sous l'empire, ce sont eux qui se partageront les postes d'officiers supérieurs et de hauts fonctionnaires. Ce sont eux aussi qui reçoivent les honneurs, notamment les couronnes (*coronae*) attribuées selon les exploits accomplis.

Le général en chef (*dux*), lui, peut avoir droit à des ovations et, pour les grandes victoires, à un triomphe (voir ce mot), c'est-à-dire une entrée solennelle dans Rome, vêtu d'une toge pourpre et or, la tête ornée de laurier. Voilà pourquoi le pouvoir se méfie des généralissimes, trop adulés du peuple. Jusqu'aux débuts de l'empire, aucun chef n'avait le droit de rentrer avec son armée dans Rome. César, en franchissant le Rubicon à la tête de ses troupes, enfreignit cette loi et exposa sa vie. Ensuite, des casernes autour de Rome permirent d'accueillir l'armée, essentiellement dans le Camp prétorien (*Castra Praetoria*), sur la rive gauche du Tibre, au bas de la colline des Jardins. Dans ce campus, qui est aussi un terrain d'exercice, les cohortes bivouaquent, s'entraînent et connaissent une vie de garnison, avec son débit de boissons, son lupanar, ses autels et ses temples.

La réputation belliqueuse des Romains a enflammé les imaginations

poétiques. Voulant rivaliser avec Homère, les poètes latins se sont essayés à l'épopée, à commencer par Ennius, puis avec le chef-d'œuvre de Virgile, *L'Énéide*, ou avec *La Pharsale* de Lucain. *L'Énéide* se situe d'entrée dans une telle perspective : « je chante les armes et leur héros » (*arma virumque cano*). Cette influence fut durable, jusqu'à la période où des moralistes tardifs commenceront à s'interroger sur la valeur d'une puissance imposée par le sang. Mais la fabuleuse aventure militaire de Rome reste un motif artistique majeur. Nous avons tous vaguement en mémoire, par exemple, ce passage des *Trophées* de José Maria de Heredia (1842-1905) :

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums. […]

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

Voir : Cohorte : « *marchons, marchons*… » ; Légion, le pack romain.

Asinus asinum fricat

Notre professeur de latin, en classe de 4e, lorsque, avec mon camarade assis à côté de moi, nous commettions quelques bévues ou nous livrions à des bavardages intempestifs, nous attrapait tous deux par les cheveux et faisait cogner nos têtes en clamant : *Asinus asinum fricat* – « L'âne frotte l'âne ».

Cette facétie l'amusait. Elle ne nous impressionnait guère et elle ne provoquait pas encore l'ire sourcilleuse de quelque comité citoyen de vigilance éthique contre la maltraitance scolaire. Et toute la classe mémorisait la formule, plus amusante que « qui se ressemble s'assemble ». Aussi la sais-je encore.

Sauf que, je l'ai découvert plus tard, il se trompait sur le sens du proverbe. Il ne s'agit pas de dénoncer la complicité entre personnes comparables. Cette maxime moque les éloges outrés que peuvent se faire mutuellement des individus qui ne les méritent pas. C'est bien ainsi qu'Érasme (*Éloge de la folie*, 1512) saisira le sens du dicton : « Et rien n'est plus plaisant que de voir des ânes s'entre-gratter soit par des vers, soit par des éloges qu'ils s'adressent sans pudicité. » Ou bien, voyez encore ce qu'en dit La Fontaine, dans *Le Lion, le Singe et les Deux Ânes* :

L'autre jour, suivant à la trace
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot

L'homme, cet animal si parfait ? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot.

Qu'importe, le propre des maximes, c'est d'avoir un écho pluriel et, étymologiquement, une portée universelle (*maxima sententia*). Voilà encore une des formes éternelles de l'humanisme latin. Longtemps après, je remercie tous les jours mon professeur de latin, tireur d'épis.

Astronomie, science et espérance

« Qui m'empêchera de chanter aussi les étoiles, comment chacune se lève et se couche ? Que ce soit là une part de ce que j'ai promis. Heureuses les âmes qui les premières s'en soucièrent et qui accédèrent aux demeures d'en haut ! » En latin :

Quid vetat et stellas, ut quaeque oriturque caditque,
dicere ? Promissi pars sit et ista mei.
Felices animae, quibus haec cognoscere primis
inque domos superas scandere cura fuit !

Ovide ouvre, au mois de janvier, le vaste catalogue des fêtes romaines (les *Fastes*) par cette proclamation au ton doctoral et religieux. Il sait que les Romains ont le regard tourné vers le firmament : ils y trouvent, la nuit, leur orientation (notamment les marins) et, le jour, leurs horaires. Nous autres, modernes, nous ne sommes plus à l'écoute des constellations, sauf quelque soir d'été quand contempler « le silence éternel de ces espaces infinis » nous étreint, pour parler comme Pascal.

Mais les Anciens vivaient au rythme des saisons, donc des cieux. Ils croyaient vaguement (allégorie ou conviction ?) que les âmes des élites et des princes s'envolaient vers les nues et devenaient des étoiles. Leur mythologie considère que les astres sont des avatars de divinités, dont ils portent le nom et reflètent l'histoire. Leur ciel étoilé est découpé en 88 constellations, et les cartes célestes modernes continuent d'emprunter aux récits et aux dessins issus de la mythologie gréco-latine. Les sept jours de la semaine, les mois et les grandes fêtes doivent leur désignation aux astres mobiles qui glissent dans le zodiaque et observables à l'œil nu. Le lundi est le jour de la Lune, le mardi de Mars, le mercredi de Mercure, le jeudi de Jupiter, le vendredi de Vénus et le samedi de Saturne.

Le poète et astronome Marcus Manilius (né vers l'an 10 av. J.-C.) nous fournit une illustration du savoir composite des Romains sur la question. Il nous a laissé un vaste poème didactique, *Les Astronomiques* (*Astronomica*). S'y confondent science et magie. Le livre 1 décrit le ciel (étoiles, constellations, planètes) ; le livre 2 est consacré au zodiaque ; le livre 3 est un horoscope qui expose l'influence des astres sur les âges ; le livre 4 passe en revue les peuples du monde et leurs caractères dominants selon leur influence astrale.

Il n'est pas surprenant que Manilius mélange un peu tout. Dans la Rome antique, dès l'époque républicaine, l'astrologie est en vogue. C'est un apport oriental. Les praticiens de cet ésotérisme sont généralement surnommés les « Chaldéens ». Les prêtres officiels (auspices, haruspices, ou oracles) voient d'une fort mauvais œil cette concurrence en divination. Leur influence est si grande sur la crédulité populaire qu'il faut prendre, périodiquement, des mesures de sanction ou d'éloignement, tel cet édit de 139 av. J.-C. qui décréta l'expulsion, sous dix jours, hors de Rome et d'Italie, de tous les Chaldéens. Ils revinrent, puisque le gendre d'Auguste, Agrippa, longtemps plus tard, en sa qualité d'édile chargé de la police de la rue, leur interdit le séjour à Rome. Il est vrai qu'Auguste, dans sa volonté de mainmise politique, devait mettre de l'ordre dans les pratiques religieuses et souhaitait restaurer le formalisme contrôlé des rites officiels d'antan. Il interdit les textes de charlatanisme, met sous tutelle les cultes orientaux et jette au feu les vieux « recueils prophétiques ».

Ce qui intéressait Auguste et ses successeurs, en revanche, c'est d'établir un parallélisme entre l'ordre céleste, le macrocosme, et l'Empire romain, le microcosme : tous deux sont des systèmes clos et hiérarchisés, animés de mouvements prévisibles et ordonnés. Parler de cosmologie, c'est dire un modèle parfait que Rome doit imiter, l'empereur étant le soleil central. Néron finira même par y croire et se mit en scène comme soleil du monde. Dans sa dispendieuse et folle Maison dorée (*Domus aurea*), il fera réaliser une cartographie céleste dont il est figuré en principe ordonnateur, annonçant une démarche esthétique et un projet idéologique que l'on retrouvera, par exemple, à la cour de Louis XIV. Jean-Pierre Néraudeau, dans *L'Olympe du Roi-Soleil* (Les Belles Lettres, 1986), a très intelligemment démontré cette récupération de la mythologie dans la constitution de l'idéologie monarchique à Versailles.

Il est vrai que Néron, facilement dérangé, croyait à ces thaumaturgies, comme le raconte Suétone (*Vie de Néron*, 36) : « Une comète, phénomène qui, suivant l'opinion vulgaire, annonce malheur aux souveraines puissances, avait paru pendant plusieurs nuits consécutives. Troublé par cette apparition, il apprit de l'astrologue Balbillus que les princes avaient coutume de détourner ce funeste présage par des meurtres expiatoires, et de le faire tomber sur la tête des grands. Dès ce moment, il résolut la perte des personnes les plus illustres. […] Même les enfants des condamnés furent chassés de Rome, et périrent par le poison ou par la faim. On sait que plusieurs furent égorgés dans un même repas avec leurs précepteurs et leurs esclaves, et que d'autres furent privés de toute nourriture. »

Sans en arriver à de telles extrémités, il y avait longtemps que les esprits les plus lucides se méfiaient de ces sornettes. C'est même un sujet de raillerie usuel chez les auteurs romains. Juvénal (*Satires*, 6, 570 et suivants) se moque des Chaldéens qui s'effraient eux-mêmes en évoquant les conjonctions de Saturne ou de la niaiserie de cette matrone qui ne prend sa médecine qu'à

l'heure fixée par Pétosiris. Trimalchion, notre affranchi (voir ce mot), fait dîner ses invités sur une table qui reproduit le zodiaque et il se croit né sous le signe de… « l'écrevisse ». Pline le Jeune affronte un adversaire véreux et captateur de testament, Regulus, qui justifie ses turpitudes par le déterminisme de son horoscope.

Ainsi, en attendant le christianisme, les Romains ont surtout peuplé le ciel de leurs fantasmes, de leurs prédictions ou de leurs crédulités. Et l'astrologie a permis à des croyances étrangères d'entrer dans Rome. Quoique officiellement vilipendée, elle s'est intégrée dans la vie de la Cité et a fini par faire partie intégrante de la culture populaire, sous le regard dédaigneux des patriciens qui consultaient pourtant les devins en cachette. Bref, il n'y a rien là de saugrenu pour nous, puisqu'il paraît que, même à la demande de responsables politiques raisonnables (en est-il ?), les « Madame Irma » et autres extralucides continuent à faire florès.

Atrium

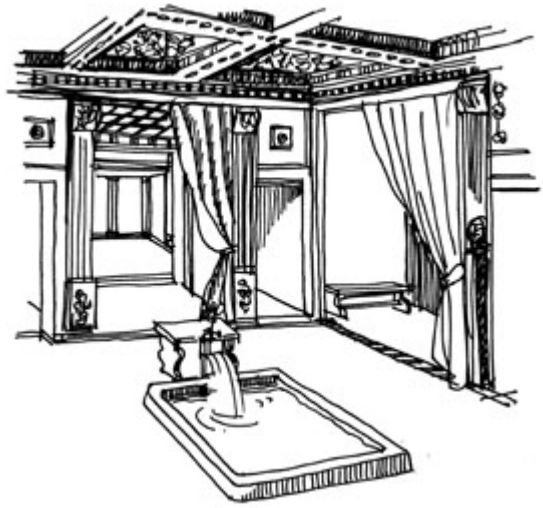
C'est sans doute le seul élément architectural des demeures romaines que même un collégien puisse citer. Rien de surprenant, puisque c'est la pièce centrale, autour de laquelle se distribuent les divers accès au reste de la *domus*, la maison familiale. Nos poètes commencent aussi par ce lieu commun, si l'on ose dire :

> *Elle est dans l'atrium la blonde Lycoris*
> *Sous un flot parfumé mollement renversée,*

écrit Mallarmé (*Rêve antique*) qui se souvient visiblement de Victor Hugo (*Les Contemplations*, 3) :

> *Il est dans l'atrium le beau rouet d'ivoire ;*
> *La roue agile est blanche, et la quenouille est noire.*

De fait, l'étymologie la plus probable prouve que l'*atrium* fut la cour primitive, voire la pièce unique et commune des maisons romaines archaïques. Le mot semble issu de l'adjectif *ater*, qui signifie *noir, noirci*. Cette source lexicale suggère que, dans l'*atrium*, on cuisinait et que l'on s'y chauffait. En tout cas, c'est le lieu où l'on va et vient, ouvert aux hôtes et aux visiteurs. C'est là aussi que les clients viennent faire salutations et sollicitations.



Les sites archéologiques de demeures romaines, dispersées dans le monde méditerranéen, prouvent que l'*atrium* ne changeait guère de configuration : une vaste pièce couverte en son pourtour, carrée ou rectangulaire (*cavaedium*). Le toit est ouvert au centre : un bassin (*compluvium*) y recueille l'eau de pluie, conservée ensuite dans la citerne domestique enterrée. Selon le rang ou la fortune de la famille, les cloisons sont décorées, parfois revêtues de marbre à mi-hauteur, et peintes à fresques. Le *lararium*, l'autel des dieux Lares, ainsi que les effigies des ancêtres, voire des arbres généalogiques, sont installés dans cette sorte d'antichambre, pour que le passant sache à qui il a affaire.

L'*atrium* est un reflet d'un mode de vie double : d'un côté un lieu de repli, où l'on se met à l'abri de l'extérieur, derrière des murs aveugles, la vie familiale s'organisant autour de la cour centrale ouverte ; de l'autre, un espace d'accueil où sont figurés, parfois avec luxe, les signes des héritages et des distinctions. Cette dualité, entre intimité et cité, entre foyer et collectivité, entre cloître et étalage, résume la bipolarité de l'âme romaine.

Voir : Colonne, support et signal.

Auctoritas

À propos de l'autorité, principe produisant obéissance et soumission, Paul Valéry écrit dans un de ses *Cahiers* (*Les principes d'anarchie pure et appliquée*) : « L'autorité est le pouvoir d'être obéi sur la seule injonction, sur parole, obéi physiquement, ou intimement, c'est-à-dire cru. Ni force, ni preuves à exhiber – telle est sa condition. »

Cette définition correspond assez bien à l'*auctoritas* des Anciens. On a pourtant du mal à trouver son correspondant en français, même si nous

parlons de l'« autorité judiciaire ». Et l'historien romain Dion Cassius (155-235 env.), qui écrivit une gigantesque *Histoire romaine*, ayant eu à traduire *auctoritas* en grec, ne réussit pas à trouver dans cette langue un terme qui pût refléter toutes les acceptions de cette notion spécifiquement latine, les Romains s'étant employés à établir la distinction entre puissance et autorité.

Dans le système républicain, le peuple détient la puissance et le Sénat l'autorité, comme le résume Cicéron : *potestas in populo, auctoritas in senatu*. On parlait de l'autorité des pères-sénateurs (*auctoritas patrum*), gardiens du legs des ancêtres, de ceux qui avaient fondé Rome, des aînés, les *majores*. Sous l'empire, les choses sont encore plus simples : l'empereur est le premier des citoyens (*princeps*, d'où vient « prince »), et il en tire une autorité qui lui permet d'éviter que son pouvoir judicaire, militaire et administratif (*imperium* ou *potestas*) puisse être discuté. À l'origine, c'étaient les vertus du Prince qui légitimaient son autorité. En 27 av. J.-C., les sénateurs avaient offert à Auguste un bouclier d'or : y étaient gravées les quatre qualités morales qui devaient guider son action : courage, clémence, justice, respect des valeurs.

Le mot est intéressant. Car l'autorité, c'est le poids (le mot dérive du verbe *augere*, augmenter, développer, rendre plus fort) que confèrent la primauté et l'excellence. Elle légitime l'exercice d'une puissance qui n'appelle pas d'autre justification. Auguste l'emporte sur tous, non pas tant par la nature ou l'étendue de ses pouvoirs, mais par l'*auctoritas* qu'il tient de sa généalogie et de ses vertus, reconnues par le Sénat. Voici comment l'empereur devient « augmenté » (*Augustus*) et a autorité sur tout. Les magistrats, représentants supposés du peuple, ont certes quelques pouvoirs, mais seul l'empereur est la source suprême de l'*auctoritas*.

On voit alors que l'autorité comporte une dimension sacrée. Elle implique une adhésion sans condition de ceux à qui elle s'adresse. Le pouvoir peut naître dans la violence et subsister par la force. L'autorité s'impose comme un idéal, accréditée par un prestige (l'ascendance, l'expertise, l'âge ou le savoir) ou par une sacralité (Auguste est le « pape » de la religion romaine, le *pontifex maximus*). D'ailleurs, même les premiers chrétiens n'ont jamais contesté l'autorité impériale mais le culte qui divinisait l'empereur.

Ainsi, c'est l'autorité et non la vérité qui fabrique la loi : *auctoritas non veritas facit legem*, comme l'écrira Thomas Hobbes (*Léviathan*, 26). Tout le monde y trouvait son compte, car le bien suprême, pour le Romain, c'est la concorde, mélange de paix et d'ordre. À l'inverse, le monde moderne n'aime pas beaucoup l'autorité, dont il dénonce les dérivés : « autoritarisme » ou « autoritaire ». Avoir aujourd'hui recours à l'argument d'autorité, c'est un crime de lèse-modernité, puisque tout le monde dit tout ce qui lui passe par la tête. Les professeurs en savent quelque chose, eux qui désespèrent de restaurer l'autorité du savoir. N'importe quel *a priori* du premier crétin médiatique a la même valeur qu'une opinion réfléchie. Un bavard relativisme ambiant règne partout, ce que connut Rome dans la dernière phase de sa décadence.

Augure, la clarté des oiseaux

Encore une preuve que nous parlons couramment latin. Nous disons, sans plus trop savoir l'origine de la formule : « C'est de bon augure *ou* de mauvais augure ; j'en accepte l'augure », etc. Dans ce genre de présage, il faut surtout être bon interprète. Les Romains citaient la mésaventure de Crassus, le triumvir, celui qui avait écrasé la révolte de Spartacus, et qui partait en expédition contre les Parthes (en 53 av. J.-C.). Il croisa un marchand de figues qui criait « *Cauneas* » (ce qui devait signifier « [achetez mes] figues de Caunos [une ville de Carie] ». Crassus ne comprit pas le présage qui l'avertissait : « *Cav[e] ne eas* » – « Prends garde à ne pas y aller. » Il prit une raclée. Un bon augure, lui, aurait mieux traduit et lui aurait évité la déroute.

Les Romains ne plaisantent donc pas avec les augures. Tout acte public important doit d'abord obtenir l'agrément divin sur la décision qu'on se prépare à appliquer. Avant de livrer aux utilisateurs une rue, un temple, une colonie nouvelle, il faut l'*inaugurer*, il faut que l'augure sacralise le lieu et vérifie que l'avenir est dégagé. Les augures interprètent les desseins de Jupiter, le maître des signes. Sans eux, impossible de partir à la guerre, de nommer un magistrat important ou de choisir un candidat pour une fonction politique.

L'augure, c'est le prêtre lui-même qui assure l'oracle, l'interprétation ou la prédiction. Mais le mot signifie aussi la prophétie en soi, le message envoyé par les dieux qui doit être élucidé. L'essentiel est de déterminer la conduite à tenir pour que la volonté des dieux s'accomplisse. Les augures interprètent les volontés de Jupiter, maître des signes : il était hors de question de partir à la guerre, notamment, sans cette précaution.

Ces ministres de la prémonition jouissaient d'une grande considération. Leur acte divinatoire consiste surtout à avoir les yeux tournés vers le ciel. Ils y délimitent un espace et ils y observent le vol des oiseaux et leur comportement. On parle alors d'*auspices* (de *aves spicere* : « regarder les oiseaux »). Ils savent distinguer les pronostics que suggèrent les divers volatiles : l'aigle, le vautour, le milan, le hibou, le corbeau ou la corneille. Globalement, si le vol passe à droite (*dextra*), le signe est favorable ; s'il passe à gauche (*sinistra*), il est… sinistre, défavorable. D'autres considérants entrent en jeu, comme le nombre d'oiseaux. La légende raconte que Romulus et Rémus, en désaccord sur le lieu où fonder leur ville, prirent les augures, chacun sur sa colline de prédilection. Rémus, sur l'Aventin, vit d'abord six vautours. Romulus, sur le Palatin, aussitôt après, en vit douze. C'est le Palatin qu'avaient agréé les dieux. Personne n'en douta plus.

L'augure, épaule et bras droits découverts, ne se sépare pas de son bâton recourbé, qui rappelle une crosse d'évêque, le *lituus*. C'est avec cet objet qu'il trace dans le ciel ou sur le sol, le *templum* (du grec *temno*, « couper », « délimiter »), le périmètre sacré à l'intérieur duquel le monde divin va entrer en relation avec l'ici-bas. De même, il sait examiner le tonnerre, les éclairs,

les vents et les bourrasques. Une jolie statuette en bronze, au Louvre, nous montre un augure, *lituus* à la main, scrutant le ciel.

Les augures sont aussi des *haruspices* (de *haru-spicere*, « regarder les entrailles ») : ils inspectent l'appétit des poulets sacrés et sondent leurs viscères : foie, estomac, poumons, cœur et reins. Ces auscultations éclairent les décisions à prendre. Voilà pourquoi le chef d'une armée garde à sa disposition des augures et leurs cages à poulets sacrés. Ils veillent sur leurs volailles, et ils sont prêts à les consulter ou à les éventrer à tout moment décisif.

À Rome la divination concerne aussi la sphère privée. Là, les méthodes sont innombrables et les charlatans de tout acabit sont à disposition partout : devins itinérants, prophètes, magiciens, « Chaldéens », diseurs de bonne aventure, marchands de drogues diverses, etc. Mais, dans le domaine public, quand la sagacité des augures ne suffit pas ou que la volaille demeure hermétique, il reste la consultation des « livres sibyllins », de vieux grimoires remplis de fatrasies. Un collège sacerdotal de quinze augures, les *quindecemviri sacris faciundis*, est chargé de leur analyse. Ensuite, le Sénat décide des rites qui apaiseront les dieux. Le tout est de réguler les rapports entre le monde céleste et les hommes. Soit en contrôlant si les dieux donnent leur aval à telle décision, soit en réparant une rupture dans l'harmonie entre la volonté divine et les projets de Rome.

Les augures ont suscité bien des ironies, dès la République romaine. Caton l'Ancien disait que deux d'entre eux ne pouvaient se regarder face à face sans finir par éclater de rire. Cicéron, lui, trouve étrange qu'on interprète le chant du coq comme un présage et conclut : « Le vrai prodige serait que des poissons se mettent à chanter » (*De la divination*, 2, 26). Sur cet aspect des choses, il faut lire ce que dit Voltaire dans l'article *Augures* de son *Dictionnaire philosophique* : « La folie religieuse des augures était originairement fondée sur des observations très naturelles et très sages. Les oiseaux de passage ont toujours indiqué les saisons ; on les voit venir par troupes au printemps, et s'en retourner en automne. Le coucou ne se fait entendre que dans les beaux jours, il semble qu'il les appelle ; les hirondelles qui rasent la terre annoncent la pluie ; chaque climat a son oiseau qui est en effet son augure. Parmi les observateurs il se trouva sans doute des fripons qui persuadèrent aux sots qu'il y avait quelque chose de divin dans ces animaux, et que leur vol présageait nos destinées, qui étaient écrites sous les ailes d'un moineau tout aussi clairement que dans les étoiles. »

Voir : Haruspice, curieux tripier ; Prêtres, donneurs de sacré ; Superstition.

Auguste ou comment devenir tout

Ses derniers mots, d'après Suétone, furent : *Acta est fabula*, « Le

spectacle est terminé ». De fait, sa vie fut une série de calculs et de feintes. Ce grand acteur a mené le jeu de sa vie avec un talent et un succès dont l'histoire des hommes offre peu d'exemples comparables. Après l'assassinat de Jules César, le 14 mars 44 av. J.-C., aux ides de mars, le futur Auguste, qui ne s'appelle encore qu'Octave, n'a que dix-neuf ans. Il débarque à Rome, venant de Brindisi, pour faire exécuter le testament de son grand-oncle et père adoptif, César. La période est terrible : de tous côtés, des dissensions internes déchirent la République.

C'est dans ce contexte de proscriptions (voir ce mot) et de guerres civiles qu'Octave (63 av. J.-C.- 14 apr.) entre dans la vie publique. Si les mémoires en dressent un portrait assez flatteur, c'est d'abord parce qu'il est parvenu à laisser à la postérité l'image d'un pacificateur, restaurant la prospérité et renouant avec les traditions ancestrales des Romains, imposant une ère de grandeur, « le siècle d'Auguste ». Conseillé notamment par son ami Mécène, il favorise les arts et les lettres, tout en réformant l'administration et en modernisant la Ville. Suétone, reflétant un avis unanime, le dessine, même physiquement, comme un dieu vivant : « Auguste était d'une rare beauté, qui garda son charme tout le long de sa vie […] Ses yeux étaient vifs et brillants ; il voulait même faire croire qu'il y avait dans son regard une autorité divine et, comme il le fixait sur quelqu'un, il aimait à lui voir baisser la tête, comme ébloui par le soleil. »

Mais avant d'atteindre à ce pinacle et à cette idéalisation, il y eut des années noires et obstinées. Octave, un dieu vivant ? Peut-être. Un saint, certainement pas. Ce fut un ambitieux habile, cruel et retors comme on en connaît peu d'exemple, un très médiocre général et un chef de guerre sans panache. Dans la série télévisée *Rome*, il est même présenté comme une sorte de sadique, avec une tête de jeune nazi aux yeux clairs. On le voit annoncer tranquillement à sa fiancée, la fade Livie, estomaquée, qu'il devra la battre et la fouetter pour arriver à en jouir sexuellement.

On ne peut ici entrer dans le détail de son ascension, mais suivons, à grandes enjambées, par quel parcours il combla son avidité. Le principal obstacle dans la conquête du pouvoir, pour Octave, c'est Marc Antoine, ancien lieutenant et collègue de César au consulat l'année de sa mort. Il faut s'en débarrasser. Octave fait alliance avec Cicéron, qui exerce un grand ascendant sur les sénateurs. Oubliant toute légalité, Cicéron lui fait accorder par le Sénat les pouvoirs de *propréteur*, sans qu'il ait entamé le *cursus honorum* indispensable pour atteindre une telle charge et sans qu'il ait l'âge minimal requis.

Après avoir tenté d'éliminer Marc Antoine en face à face, par la bataille de Modène, Octave, décidément trop jeune, n'obtient pas du Sénat d'être nommé consul. Vexé, il opère un brutal renversement d'alliances et se réconcilie avec Marc Antoine. Ensemble, ils décident, avec Lépide, de créer à trois une nouvelle magistrature collégiale pour contrôler les institutions républicaines, le triumvirat. Ils soumettent Rome et décrètent une proscription

générale de tous leurs adversaires respectifs, dont le pauvre Cicéron, berné, assassiné aussitôt. Cette répression est atroce : par centaines, chevaliers et sénateurs sont éliminés sans pitié. Les historiens flagorneurs de l'empire auront du mal à faire oublier la férocité sans limites et le cynisme dont fit preuve à ce moment-là le bel Octave.

Mais le pouvoir absolu ne se partage pas longtemps. Il faut d'abord en finir avec ceux qui avaient conjuré contre César, notamment Brutus et Cassius. Ils sont écrasés en octobre 42 av. J.-C., à la bataille de Philippes, en Grèce, et les triumvirs peuvent se répartir, sans vergogne, le monde romain : Antoine reçoit l'Orient, Octave l'Occident, et Lépide l'Afrique. Ensuite, il faut achever le fils du grand Pompée, dont le prestige militaire et politique reste immense : Sextus Pompée est défait à Nauloque (au sud de Messine, en Sicile) en 36.

Lépide ne fait pas le poids. « Quand on est trois, il faut être l'un des deux », dira Bismarck. Il est vite marginalisé, devant se contenter du titre de *Pontifex maximus*. Le duel entre Antoine et Octave arrive au dernier acte. Il sera romanesque et tragique : Antoine vit luxueusement en Égypte, comme un monarque oriental, auprès de Cléopâtre dont il est fou amoureux. Les sénateurs hésitent sur le parti à prendre, ne sachant qui va gagner, puis, sentant le vent tourner, ils finissent par autoriser Octave à lancer une campagne militaire contre l'Égypte. Marc Antoine est écrasé à la bataille navale d'Actium, en septembre 31 av. J.-C., combat décisif qu'il aurait pu gagner si la flotte égyptienne n'avait pas battu en retraite trop vite : l'histoire bascula de peu. Il se suicide avec Cléopâtre.

Voilà qui est fait. Octave, à trente-six ans, est le détenteur unique et absolu du pouvoir. Il cumule désormais les plus hautes fonctions de la République. En 28 av. J.-C., il est reconnu comme le « premier des

sénateurs », le *Princeps*, le Prince. Et le 16 janvier de l'année suivante, en 27 av. J.-C., le Sénat lui décerne le surnom d'*Augustus*, habituellement réservé aux divinités, qui lui reconnaît une *auctoritas* (le mot a la même racine) quasi innée et en tout cas absolue. En apparence, les structures traditionnelles de la République n'ont pas été bouleversées. Mais l'empire a commencé : Auguste est général en chef (*Imperator*), souverain pontife (*Pontifex maximus*), et il a reçu une *puissance tribunicienne* à vie qui lui garantit l'inviolabilité. On ne l'appelle plus qu'*Imperator Caesar Augustus*, l'empereur César Auguste. Il est le chef unique et officiel de l'État romain, protégé par sa garde prétorienne qui désormais réside au cœur de Rome.

Tacite (*Annales*, 1, 2) résume lucidement : « Lorsqu'il eut séduit le soldat par ses cadeaux, le peuple par les distributions de blé, tout le monde par la douceur du calme retrouvé, il s'éleva peu à peu et attira vers lui les prérogatives du Sénat, des magistrats et des lois, sans rencontrer de résistance. » La monarchie a de bons côtés : elle permet de décider de tout et de faire exécuter sans trop de délais. Auguste a tiré avantage de ses privilèges pour transformer l'empire en vaste chantier. À Rome même, il se vante « d'avoir trouvé une Rome en briques et de l'avoir quittée en marbre ». Il stabilise les rives du Tibre, construit de nouveaux aqueducs, rénove tous les sanctuaires (plus de quatre-vingts), modifie le vieux Forum et y place une nouvelle Curie (la *Curia Julia*), d'où partent toutes les routes du monde (comme pour nous le parvis de Notre-Dame). Il crée le Forum d'Auguste et inaugure le temple du divin Jules, à l'endroit exact où avait été brûlé le corps de César, dès lors divinisé. Sa propre demeure, sur le Palatin, est à la fois un palais impérial et un temple à Apollon. Enfin, pour se mettre en valeur comme pacificateur universel, il fait dresser sur le Champ de Mars un monument pour célébrer la paix : l'*Ara Pacis*, l'Autel de la Paix. Aujourd'hui, *l'Ara Pacis* est conservé dans un imposant et lumineux bâtiment moderne, conçu par l'architecte américain Richard Meier, et situé entre le Tibre et le mausolée d'Auguste.

Le siècle d'Auguste fut indéniablement une période féconde pour la littérature romaine. Les plus grands poètes de l'Antiquité ont écrit sous le regard vigilant de l'empereur : Virgile et Horace chantent la gloire de sa maison et les bontés de son règne. Tibulle et Properce déroulent les élégies de l'amour débarrassé des horreurs de la guerre civile. Ovide propose une revue des mythes et des fêtes (commettant cependant une faute inexpliquée qui le fit brutalement exiler, ce qui prouve qu'Auguste veillait à tout). Tite-Live rédige un panorama complet de l'histoire de Rome.

Ce mécénat n'est pas désintéressé, bien entendu. Auguste veut fixer une idéologie. Il souhaite que soient mis en valeur ses choix traditionalistes. Il restaure les cultes et les liturgies des anciens. Il valorise l'agriculture et un mode vie prétendument frugal. Il donne en exemple le mode de vie des ancêtres (*mos maiorum*) et les vertus de leurs héros. Il veille aux bonnes mœurs. Il rejette les religions orientales importées. Bref, il met en place un

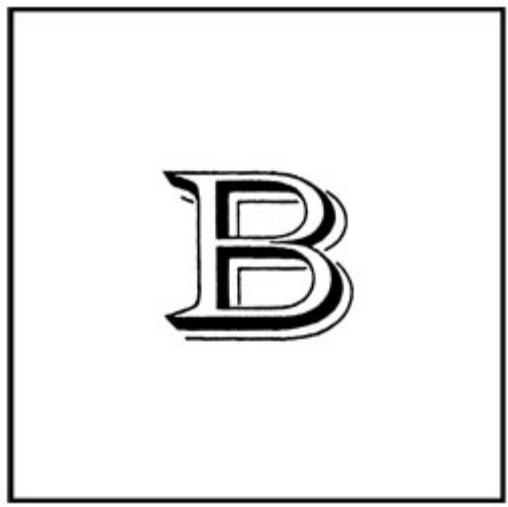
programme politique réactionnaire, fondé sur l'ordre apollinien et sur la canalisation de tous les débordements.

Malgré les folies de quelques-uns de ses successeurs, notamment les plus immédiats (Tibère, Caligula, Claude et Néron), ivres de puissance, de cabotinage et de dévergondage, le système impérial dont Auguste fut le concepteur et fondateur a résisté à tous les assauts, sans mutation fondamentale, pendant plus de cinq siècles. Dans nos mémoires, face aux témoignages de l'archéologie, des arts et des lettres, il s'est finalement confondu avec Rome, dont il fut l'apogée.

Voir : César, ou comment forcer le destin ; Empereur ; Julio-Claudiens, les Césars fous.

Auspices

Voir : Augure, la clarté des oiseaux.



Bacchanales

Elles provoquèrent une sale affaire en 186 av. J.-C. et, depuis, elles traînent une réputation plus que sulfureuse. Quand Tite-Live raconte l'histoire, cent cinquante ans plus tard, il en semble encore tout émoustillé (*Ab Urbe condita*, 39, 8) :

« Un Grec de naissance obscure était venu, […] un de ces ministres d'une religion mystérieuse qui s'entoure des ombres de la nuit. Il n'initia d'abord à ses mystères que très peu de personnes, mais bientôt il y admit indistinctement les hommes et les femmes et, pour attirer un plus grand nombre de prosélytes, il mêla les plaisirs du vin et de la table à ses pratiques religieuses. Les vapeurs de l'ivresse, l'obscurité de la nuit, le mélange des sexes et des âges eurent bientôt éteint tout sentiment de pudeur, et l'on s'abandonna sans réserve à toutes sortes de débauches ; chacun trouvait sous sa main les voluptés qui flattaient le plus les penchants de sa nature. Le commerce infâme des hommes et des femmes n'était pas le seul scandale de ces orgies. C'était comme une sentine impure d'où sortaient de faux témoignages, de fausses signatures, des testaments supposés, de calomnieuses dénonciations, quelquefois même des empoisonnements et des meurtres si secrets qu'on ne retrouvait pas les corps des victimes pour leur donner la sépulture. Souvent la ruse, plus souvent encore la violence, présidaient à ces attentats. Des hurlements sauvages et le bruit des tambours et des cymbales protégeaient la violence en étouffant les cris de ceux qu'on déshonorait ou tuait. »

Bref, un scandale énorme éclata. Le Sénat chargea les préteurs d'enquêter, des partouzeurs furent attrapés, on interrogea les gourous de ces cultes indécents, des délateurs (on les payait pour cela) témoignèrent de tout ce qu'on voulait, et la répression fut terrible. On dit que sept mille personnes furent emprisonnées, suppliciées, bannies ou condamnées à mort. Désormais, il fallut attendre César pour que les Bacchanales puissent être à nouveau pratiquées.

Mais de quoi s'agissait-il, originellement ? Les Bacchanales sont des fêtes religieuses en l'honneur de Bacchus, version romaine de Dionysos, le dieu du vin, de l'ivresse et des plaisirs. Elles annoncent le printemps, quand

les sens se réveillent, étant fixées aux environs du 17 mars. Comme on s'y laissait aller à tous les débordements, sexuels notamment, elles étaient célébrées en secret, d'abord entre femmes, puis de façon mixte. D'ailleurs, on caricatura sans doute les « bacchants » en les présentant comme une troupe de débauchés. Bien des spécialistes considèrent le récit de Tite-Live comme malveillant.

Car cet aspect orgiaque, malgré une légende paillarde obstinée, était marginal. Plus sobrement, les Bacchanales, sous la surveillance de solides matrones, donnaient lieu à des représentations théâtrales et à des défilés publics. Les gens se déguisaient, se moquaient des puissants ou imitaient des transes sacrées, annonçant directement nos carnavals, surtout ceux du Moyen Âge, qui en sont le prolongement au même moment de l'année, à la veille du début du Carême. De même, les Saturnales, qui étaient fêtées à proximité du solstice d'hiver, où l'on faisait mine d'inverser les rôles sociaux, ont laissé des traces sous la forme (plus convenable) de nos réveillons de Noël et du jour de l'an.

Ces distractions débridées ont évidemment excité l'imagination des créateurs. C'est un motif courant dans les mosaïques antiques, voire de fresques grossières, comme on le voit dans la maison dite d'Apollon, à Pompéi. Bien des peintres se sont essayés à des Bacchanales ou à des danses de Bacchantes et de Satyres, tels Titien, Poussin ou Dalí. On est saisi au musée Pouchkine, à Moscou, par une toile de Pierre-Paul Rubens (*Bacchanale*, 1615) où l'artiste semble même exprimer sa libido sans trop de nuances. Dans les ballets, c'est le moment où la troupe se lâche avec grand bruit. Et l'opéra n'est pas en reste : on assiste à une sacrée Bacchanale à l'acte III du *Samson et Dalida* de Camille Saint-Saëns. Et, même, on en entend une dans le *Tannhäuser* de Richard Wagner, ce qui fit dire à Prosper Mérimée, peu wagnérien : « On s'y tanne aux airs. »

Bande dessinée

La moisson romaine est abondante. Reportez-vous aux articles suivants : Agrippine, intrigues et tragédie ; Alix au pays des merveilles ; Brutus, martyr ou renégat ? ; Casque pompier ; César, ou comment forcer le destin ; *Vae victis* ; Varus, Varus…

Barbare, l'autre

L'Empire romain a une ambition claire : enraciner sa culture dans tout l'univers. La ville et le monde ne font qu'un : *urbi et orbi.* Les particularismes doivent céder à cet universalisme. La « romanité » est l'humanité de tous les hommes : « Il t'appartient de diriger les peuples sous ta loi, Romain, souviens-t'en », proclame Virgile dans *L'Énéide.* La frontière périphérique de l'empire, le *limes*, sur près de dix mille kilomètres, enclôt cet espace idéal. Au-delà, ce sont les « barbares » et les « peuples du dehors », rejetés dans

l'attente de leur éventuelle soumission future.

Ce sont les Grecs qui nommèrent « barbares » ceux qui maniaient un parler inaudible. Ceux dont la langue ressemble à un bégaiement informe, à des borborygmes qui font « *bar-bar-bar-bar* ». Ce qui signifie qu'à leurs yeux les Romains furent d'abord des barbares avant d'être hellénisés, soit dit en passant. Mais les Romains n'y pensent plus. Ils ont désormais le même préjugé. Cette disqualification langagière est une manière d'opposer l'harmonie latine, avec son ordre et sa raison, à la confusion des Nordiques ou des Orientaux, les ennemis héréditaires, enflés, hurleurs, outranciers. César décrit les Gaulois et, plus encore, les Germains comme des brutes braillardes et impudiques, des brigands sommaires et irréductibles, des animaux sur deux pieds, des primitifs dangereux. Et Cicéron se réjouit que son frère Quintus soit gouverneur en Asie, et non « chez des Africains, des Espagnols ou des Gaulois, races inhumaines et barbares » chez qui « l'*humanitas* n'est pas encore parvenue » (*Lettres*, 1, 1).

Cette dévalorisation de l'autre, notamment par le dénigrement de son langage, est une constante chez les Romains. Il suffit de lire les poèmes d'Ovide, écrits pendant son exil sur la mer Noire. Dans « ce pays affreux de Scythie et de Dalmatie », il décrit des hivers interminables, des habitants « aux voix sauvages », « plus féroces que des loups », des tribus grossières et hargneuses, des peuplades menaçantes. Mais lorsqu'il s'agit de résumer la « barbarie » de ces êtres frustes et belliqueux, Ovide en revient à la langue : chez ces sauvages, il ne trouve personne « à qui déclamer ses vers » ou « qui sache la langue latine ». « C'est moi qui suis le *barbare* face à eux, qui ne me comprennent pas », résume-t-il, en une formule que Jean-Jacques Rousseau, seul et incompris parmi les siens, placera en exergue de son *Discours sur les sciences et les arts*. C'est pour sauvegarder son identité, pour éviter d'être contaminé par les « barbarismes », qu'Ovide s'oblige, dit-il, assidûment, à l'exercice poétique : « Pour que je ne devienne pas muet aux sons de ma patrie, je me parle à moi-même et redis des mots oubliés. »

Mais les frontières ne sont pas étanches. Et des barbares de naguère, colonisés, sont peu à peu assimilés. Ils ne sont pas si barbares que leur nom l'indique : ils ont des savoirs, des techniques, une organisation sociale et politique. Les Romains ont fini par admettre l'idée que tous les habitants de l'empire, vaste et composite, pouvaient être considérés comme des citoyens égaux. La carrière des honneurs s'ouvrit aux notables des provinces, des Gaulois en particulier. Tacite relate longuement les polémiques que cette politique inévitable souleva. D'un côté, l'habituelle phobie de l'invasion : « Ils allaient tout envahir, ces riches, dont les ancêtres, à la tête des peuplades ennemies, avaient battu et massacré nos légions. » De l'autre, une conscience plus prospective, celle que l'intégration éteint les communautarismes : « Leur amour pour notre patrie n'est pas inférieur au nôtre. Pourquoi Sparte et Athènes, si puissantes par les armes, ont-elles péri, sinon pour avoir ostracisé les vaincus comme des étrangers ? Au contraire, Romulus, notre fondateur, a

été assez sage pour voir presque tous les peuples en un même jour ennemis et citoyens. Des étrangers ont régné sur nous. Des fils d'affranchis obtiennent des magistratures. Ce n'est point une innovation. » Les intellectuels des Ier et IIe siècles ont même pensé que ce sang neuf contribuerait à régénérer l'aristocratie romaine, languissante et asservie au despotisme impérial. Une renaissance pourrait venir de l'extérieur.

Ce sentiment d'ouverture est contrebalancé par une crainte durable. Celle d'un empire écrasé tôt ou tard par la pression des « barbares », par des raids de plus en plus fréquents à ses frontières. Cette prévision est juste : bientôt, au IIIe siècle, les Francs et les Alamans vont dévaster la Gaule, l'Espagne et l'Italie du Nord. Les guerres au sein même de la péninsule italienne vont obliger l'empire à trouver des renforts et donc à dégarnir ses frontières du Rhin. La frontière sera franchie par les Vandales et les Suèves qui traverseront la Gaule et iront occuper l'Espagne. Et en 410, avec la mise à sac de Rome par le Wisigoth Alaric, c'en sera fini de l'Empire romain. Son successeur Athaulf fondera un royaume wisigothique, en attendant que le roi des Huns, Attila, investisse la Gaule à son tour, en 451. Rome sera pillée une seconde fois. Le dernier pseudo-empereur, fantoche à la solde des chefs barbares, qui porte (par ironie de l'histoire) le nom du fondateur de Rome, Romulus Augustule, sera déposé à Ravenne par Odoacre, un barbare qui commande les armées d'Italie du Nord.

D'ici là, par bonheur, les barbares restent impulsifs et désunis. Leurs discordes et leurs guerres intestines ont longtemps favorisé le jeu des Romains. Il n'y eut pas, d'ailleurs, à proprement parler, de « chute de l'Empire romain » sous les coups des barbares, mais un phénomène progressif d'immigration. Les peuplades du Nord et de l'Est, les tribus germaniques surtout, se sont massivement incorporées dans la population romaine, en particulier dans l'armée, un peu comme dans notre Légion étrangère. Par diverses alliances et intégrations, le peuplement rural se métissa et les légions romaines se « barbarisèrent ». Des colonies ou des provinces « romano-barbares » adoptaient des modes de vie mixtes, des cultes composites (en attendant que le christianisme arrive par le sud) et des langues hybrides, mêlant latin et idiomes locaux. Ces brassages ne menèrent pas moins à une perte d'unité et à l'effondrement de Rome. Le multiculturalisme est « une des dix-sept causes de la chute de Rome », selon Montesquieu (*Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, 1734) : dès le Haut-Empire, il faudra, avant de juger un citoyen, lui demander de quelles lois et de quels dieux il se réclame. Il s'ensuivra d'ailleurs un discrédit des lois : acceptées d'abord parce qu'elles garantissaient la paix globale, la *pax romana*, elles seront bientôt contestées car elles ne visaient plus qu'à drainer un maximum de ressources vers la capitale. Mais il reste que nous sommes, par nos ancêtres les Gaulois, les rejetons croisés de ces fusions et que la civilisation européenne est le fruit de cette féconde mixité.

Voir : Bas-Empire, pas aussi « bas » qu'on croit ; Ovide, version exil ; Sac de Rome.

Bas-Empire, pas aussi « bas » qu'on croit

Pourquoi « bas » ? Parce que plus proche de nous, moins loin, moins « haut » dans le temps. Mais, pour l'usage courant, ce n'est pas ce qu'on comprend spontanément.

On perçoit forcément l'expression comme péjorative et il en émane une odeur de décadence, de préjugés négatifs, d'imagerie scabreuse. Dès qu'un imprécateur politique ou un caricaturiste veulent dénoncer quelque dissolution des mœurs, ils en réfèrent au « Bas-Empire ». Mais examinons les choses de plus près.

Quand Dioclétien arrive au pouvoir, en 284, quarante-cinq empereurs l'avaient précédé sur le trône impérial. Les deux tiers d'entre eux étaient morts par assassinat. C'est dire que l'organisation politique de l'empire restait fragile et risquée. Entre-temps, la société romaine avait beaucoup changé, les institutions semblaient inadaptées, le territoire impérial était trop élargi et instable. Dans les provinces et dans les régions périphériques, un esprit national se réveillait, menaçant l'immense édifice romain, qui s'étend de l'Écosse à la Palestine. Les barbares faisaient assaut aux frontières et s'infiltraient. Le désordre et la corruption avaient affaibli l'administration et l'armée.

Le Bas-Empire avait déjà commencé cinquante ans plus tôt, quand cessa la dynastie des Sévères (235). Il s'ensuivit une longue période d'instabilité politique et une anarchie indescriptible, même si, le 21 avril 247, Rome fêta le millième anniversaire de sa légendaire fondation. Dioclétien tenta d'abord de restaurer un régime monarchique fort, voire absolu, le « Dominat » (de *dominus*, le maître), par opposition au « Principat » qui prévalait depuis Auguste. Il renforça le contrôle économique. Il rétablit la tradition religieuse, notamment en persécutant sans ménagement les chrétiens. Il nomma des hommes de confiance aux postes clés.

Il lui fallait une telle autorité pour espérer rétablir l'ordre. Les gouverneurs de la Gaule étaient en révolte ouverte et s'autoproclamaient autonomes. Les Alamans franchissaient le Danube. Les Saxons envahissaient la Bretagne. Les Francs occupaient l'Espagne, circulaient en Italie et avaient atteint la Sicile. Un général romain dépêché par l'empereur pour les arrêter, un certain Carausius, se faisait proclamer lui-même empereur… Bref, la machine craquait partout et les chefs militaires, dont le salut général dépendait, ne rêvaient que de coups d'État.

Dioclétien comprit qu'il devait partager la tâche. Il associa au pouvoir un coempereur, Maximien (*Marcus Aurelius Maximianus*), surnommé Hercule. Les deux « Augustes » se répartirent les insurrections à mater et ils y arrivèrent provisoirement. Ensuite, il fallut réorganiser le pouvoir. Chacun des

deux empereurs s'adjoignit un coadjuteur, surnommé « César ». Ces deux Césars remplaceraient les Augustes à leur mort, pour garantir une continuité et pour éviter des querelles de succession. Ces quatre cosouverains (les « tétrarques ») se distribuèrent les commandements : Dioclétien eut l'Orient ; Maximien l'Afrique et l'Italie ; les Césars reçurent diverses provinces.

Ce système tint vaille que vaille jusqu'à la fin de l'Empire romain d'Occident, en 476, lorsque le dernier simulacre d'empereur, Romulus Augustule, fut déposé. Côté Orient, les choses se métamorphosèrent moins brutalement, avec la naissance de l'Empire byzantin. Sa capitale, créée par Constantin en 300, Constantinople, va prendre son essor et devenir la nouvelle Rome d'Orient. Cet empire durera jusqu'en 1453, quand elle passera sous le contrôle ottoman et prendra le nom d'Istanbul.

La mode historique actuelle est une réévaluation de cette longue et confuse période. On a renoncé à l'adjectif « bas », entendu comme négatif. On préfère des formules plus neutres telles qu'« Empire romain tardif » ou « Antiquité tardive », suivant les terminologies allemande (*spätrömische Zeit*) ou italienne (*tardo Impero*). Il est vrai que dans cette période, si l'on regarde par provinces ou grandes villes, ce ne fut pas la débandade générale. Nous savons, par exemple, que la ville gallo-romaine de Lutèce, futur Paris, sous le règne de Julien l'Apostat, aux alentours de 350, était sûre, affairée et prospère.

Mais, bientôt, une autre autorité va croître et s'imposer : celle du pape. L'Église va servir de réceptacle à la culture et à l'éducation latines. Elle va ranimer ses rites et ses monuments. Rome n'est plus la métropole politique du monde civilisé. Mais sa primauté renaîtra quand le pape Léon Ier le Grand (440-461) en fera la capitale de la chrétienté, apostolique et romaine.

Voir : Décadence, un mythe qui a la vie dure.

Basilique

C'est un mot grec : « le portique du roi ». Non que les Grecs eussent des rois (*basileus*) mais parce qu'ils nommaient « archonte-roi » le plus haut de leurs magistrats, celui qui était le « guide suprême » dans les questions juridico-religieuses. Il rendait ses avis dans sa « basilique ». Mais on y commerçait aussi, on échangeait, on débattait. Bref, c'était une sorte de place publique, d'*agora*, protégée des intempéries.

Les Romains aimaient emprunter au lexique grec dès qu'il s'agissait d'art ou d'architecture. Ils reprirent le terme, assez pompeux, pour désigner de longues galeries couvertes entourant une halle volumineuse. Dès le IIe siècle av. J.-C., la basilique romaine possède sa forme propre : un vaisseau central, flanqué de deux collatéraux, avec un mur du fond en forme de demi-cylindre, en hémicycle : l'*abside*. C'est là que peuvent se tenir les procès publics.

À Rome, on connaît les vestiges d'une dizaine de basiliques : elles ont chacune leur nom, lié à quelque promoteur ou protecteur : *Aemilia*, *Argentaria*, *Julia*, *Junii Bassi*, *Neptuni*, *Opimia*, *Porcia*, *Sempronia*, *Ulpia*, etc. Mais la plus remarquable est sans doute la basilique de Maxence et Constantin (*Basilica Maxentii et Constantini*), édifiée au début du IVe siècle : une énorme plate-forme de 100 mètres de long sur 65 de large, entourée par des murs épais de quatre à six mètres. Son entrée principale, à l'est, faisait face au Colisée. Des placages en marbre, des plafonds décorés de profonds caissons, un toit recouvert de tuiles de bronze doré : l'ensemble était admirable.

On visite encore ce site grandiose, sur la partie est du Forum. On y a retrouvé des fragments lapidaires magnifiques, conservés dans la cour du Palais des Conservateurs, notamment des morceaux d'une statue colossale, en marbre, de Constantin Ier. Une de ses colonnes monolithiques fut récupérée par le pape Paul V, en 1613, et placée sur la *Piazza di S. Maria Maggiore* (où elle se trouve toujours) pour devenir une « colonne de la Paix ».

Les architectes ont trouvé dans la basilique de Maxence et Constantin un modèle qu'ils n'ont cessé d'imiter. Dès le Moyen Âge, on en réalisa une copie à l'échelle 1/5, pour l'abbatiale Saint-Valérien et Saint-Philibert de Tournus. À la Renaissance, elle inspira des monuments baroques, et notamment la nef de la basilique Saint-Pierre du Vatican. Plus prosaïquement, vous verrez des tribunaux ou des gares qui la pastichent. Même Victor Laloux, le concepteur de la gare d'Orsay (en 1900), voulut retrouver les caissons décoratifs et les formes architecturales de la basilique antique. Il y voyait un beau portique d'accueil pour les touristes venus visiter Paris. Le résultat parut si convaincant que des architectes de gares américaines comme la *Grand Central Station* à New York ou la *Union Station* à Washington s'en inspirèrent…

Bois sacré

Les Latins l'appellent *lucus* (de *lux*, la lumière). Il s'agit donc d'une clairière, d'un espace intact et désert. La création y est restée dans sa pureté originelle. Les influences naturelles et les présences divines n'y ont pas été dérangées. Le vocabulaire romain est assez précis sur le monde des arbres : il distingue la forêt épaisse (*silva*), le bosquet ordonné (*nemus*) et ce bois où l'on pressent quelque vie mystérieuse.

Le paganisme est d'abord une religion de la présence divine en tous lieux rustiques : sources, cavernes, collines, rochers en surplomb, futaies… Les nymphes sont la forme physique que prennent ces esprits latents et omniprésents, naïades dans les eaux, dryades sous les écorces. Les Romains, très sensibles à l'émotion que suscitent les beautés de la nature brute, à la manière de nos romantiques, gardent ce fond panthéiste et animiste. Quand Énée arrive sur la colline, encore sauvage, du futur Capitole, il sait intuitivement qu'une divinité y a déjà trouvé refuge : « Quel dieu, je ne sais, mais un dieu y habite » (*L'Énéide*, 8, 352). Sénèque, citant ce passage

virgilien, recommande à son disciple Lucilius de ne jamais oublier que tout espace inconnu est *a priori* sacré (*Lettres à Lucilius*, 3, 41).

Qui veut aller au contact des influx divins peut oser approcher le bois sacré. Tout près de Rome, au-delà de la porte Capène, dans un frais vallon ombragé des chênes séculaires, la légende évoquait le refuge d'une nymphe, protectrice d'une source fraîche, nommée Égérie. Le sage Numa arpentait à pied les environs de la Ville pour mûrir ses pensées. Soudain, il sentit un appel intérieur, entra dans les fourrés, entendit les clapotis du ruisseau surgissant. Il écouta, comme en extase. Égérie apparut, daigna lui parler, devint sa conseillère – son égérie –, lui prodiguant désormais ses conseils éclairés.

La légende de Numa est évoquée souvent, dans les témoignages latins. Car, pour un Romain, selon la formule baudelairienne, « la Nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles » (*Correspondances*). Le *lucus* se trouve partout : il y en avait même un en plein Forum romain, qui fut détruit par un incendie en 64 av. J.-C., où les Vestales célébraient des rituels autour de feux sacrés.

Dans chaque province, on peut citer telle grotte ou tel repli de terrain inaccessible où se cachent un faune, une nymphe, une déité quelconque. On ne va pas leur chercher noise. On les ménage. On leur laisse quelque offrande ou un *ex-voto*, à distance. On leur célèbre un culte dans un temple à proximité ou sur un autel improvisé. Arnold Böcklin (1827-1901) suggère ces liturgies mystérieuses dans un tableau étrange et superbe (*Le Bois sacré*, 1886, Kunsthalle de Hambourg). Cette forme archaïque de la religion a reculé à Rome sous les effets de l'urbanisation. Le thème du bois sacré est devenu un sujet de nostalgie et de poésie. Subsistaient quelques arbres divinisés, tels le « figuier Ruminal », sur le forum, au pied duquel un bronze représentait Romulus et Rémus allaités par la louve, ou bien un chêne vert (*ilex quercus*) devant le temple de Vulcain, au Vatican. Mais les empereurs ou les riches patriciens, quand ils se mirent à créer des jardins, tentèrent de retrouver le caractère mystérieux des sanctuaires bruts de la légende. Ils les agençaient avec des reliefs, des guirlandes végétales, des décors arborés, des rocailles, des bruits d'eau courante. Ils mettaient tout le génie des artifices à faire naturel.

Nos poètes de la Renaissance, éblouis par la culture latine, aimèrent beaucoup le thème du bois sacré, confondu chez eux avec l'idée même d'inspiration, qu'ils voyaient comme un souffle divin. Le *lucus* irradie les clartés dont l'âme du poète a besoin pour exercer son sacerdoce. Tel est le sens du « vert tapis » des *Regrets* de Joachim du Bellay :

> *Où sont ces doux plaisirs qu'au soir sous la nuit brune*
> *Les Muses me donnaient, alors qu'en liberté*
> *Dessus le vert tapis d'un rivage écarté*
> *Je les menais danser aux rayons de la Lune ?*

Et c'est peut-être l'inspiration qu'espérèrent aussi des générations d'étudiants, entassés dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, face à la

gigantesque fresque de Pierre Puvis de Chavannes, *Le Bois sacré* (1889).

Voir : Numa, le premier homme.

Brutus, martyr ou renégat ?

Il n'a pas le beau rôle, ce Brute. Il porte les stigmates du parricide, du fils ingrat et comploteur, finissant par frapper d'un coup fatal son père adoptif qui, incrédule, l'interpelle dans un dernier soupir : « Toi aussi, mon fils ! », en grec « καὶ σύ τέκνον » (« *kaì su teknon* ») ou en latin « *Tu quoque mi fili* », on ne sait trop. Le résultat pour César ne diffère guère. Pourtant, César s'était toujours méfié des maigres (Plutarque, *Vie de Brutus*) : « Ce ne sont pas, répondit César, les gens si gras et si bien peignés que je crains, mais ces hommes maigres et pâles. Il désignait par là Brutus et Cassius. » Shakespeare s'en souvient, dans son *Julius Caesar* (I, 2). Sa réplique à Antoine est célèbre : « *Let me have men about me that are fat…* » – « Je veux près de moi des hommes gras, des hommes à la face luisante et qui dorment les nuits. Ce Cassius là-bas a l'air bien maigre et famélique ; il pense trop. De tels hommes sont dangereux… » Vous retrouverez Cassius dans la série de bandes dessinées intitulée *Cassio*, *le premier assassin*, sorte de thriller fantastique à la romaine, scénarisé par Stephen Desberg (celui des séries *IR$* et *Le Scorpion*) et dessinée par Henri Reculé.

Les choses sont cependant un peu plus compliquées qu'une simple affaire de taille. Pour ses contemporains, Brutus fut d'abord un héros qui préféra renoncer à ses devoirs familiaux pour sauvegarder l'intérêt supérieur de l'État. C'est ce que lui fait proclamer William Shakespeare dans son *Julius Caesar :* « S'il y a parmi vous quelque vrai ami de César, eh bien, qu'il sache que l'amour que Brutus portait à César n'était pas moindre que le sien. Et s'il me demande pourquoi Brutus s'est dressé contre César, voici ma réponse : je n'aimais pas César moins, j'aimais Rome davantage. Préférez-vous César vivant et mourir esclaves ? Ou César mort, et tous vivre libres ? César m'aimait et je le pleure. Il connut le succès, je m'en réjouis. Il fut vaillant, je l'honore. Mais il fut ambitieux et je l'ai tué. Pour son amitié, des larmes. Pour sa fortune, un souvenir joyeux. Pour sa valeur, du respect. Et pour son ambition, la mort. » Grâce au film de Joseph Leo Mankiewicz, réalisé d'après la pièce de Shakespeare, en 1953, on se souvient d'un autre discours, perfide, celui Antoine, joué formidablement par Marlon Brando, maniant l'ironie pour retourner la foule contre Brutus.

Alors, un saint ou un démon, un kamikaze désintéressé ou un arriviste assassin ?

Sans les lettres de Cicéron, qui l'aima, nous aurions du mal à répondre à cette question. Ils se fréquentèrent pendant dix ans et leur correspondance, volumineuse, permet de cerner un individu complexe. Brutus (Marcus Junius Brutus Caepio, 85-42 av. J.-C.) est le fils de Servilia Caepionis, qui fut la maîtresse de Jules César. Comme la mode était aux généalogies les plus anciennes et flatteuses, il prétendait descendre d'un Lucius Junius Brutus qui, après le viol de Lucrèce, renversa le dernier roi de Rome, Tarquin le Superbe (509 av. J.-C.). Ce Brutus passait jusque-là pour un fou (car *brutus* signifie « idiot », « abruti ») et devint du jour au lendemain le fondateur de la République et son premier Consul.

Notre Brutus s'emploie à répliquer l'héroïsme de son aïeul supposé. Comme lui, il refuse la monarchie et la tyrannie. Dans ses *Vies des hommes illustres*, Plutarque l'inscrit dans cette perspective et il en trace un portrait flatteur qui ne correspond pas à ce que la postérité en a retenu. Il raconte la vie d'un orphelin, passionné de philosophie, lecteur de Platon, écrivant des traités sur la vertu, brave et réfléchi, ami très proche de Cicéron, qui lui dédiera son *Brutus ou Dialogue sur les orateurs illustres*. Ce jeune homme valeureux fut donc idéaliste au point de rallier le parti de Pompée (pourtant meurtrier de son père) parce qu'il résista aux menées factieuses de César et de ses partisans. C'est donc un démocrate et un républicain qui ne veut pas du césarisme, qu'il voit comme une forme du despotisme.

Voilà pourquoi on retrouve Brutus dans les troupes pompéiennes battues à la bataille de Pharsale (en 48 av. J.-C.). Mais César fut magnanime. Il lui pardonne cet épisode, l'accueille auprès de lui, le considère comme son propre fils, l'aide à gravir rapidement les échelons du *cursus honorum*, le nomme gouverneur de Gaule cisalpine, puis préteur urbain l'année même où il sera tué, en 44 av. J.-C. Toutes ces largesses ne convertirent pas Brutus, semble-t-il, à la dictature que César préparait en douceur.

Il fomenta donc un coup d'État pour sauver l'idéal républicain menacé et, avec quelques comparses, dont Cassius Longinus, il décida et exécuta l'assassinat de César. Après le meurtre, les conjurés ne savent plus vraiment quoi faire. Brutus s'enfuit en Grèce, puis en Crète. Marc Antoine l'y poursuit, bientôt rejoint par Octave, le futur Auguste. Les troupes de Brutus sont écrasées lors de la bataille de Philippes en Macédoine. Vaincu, Brutus se suicide en se transperçant de son propre glaive, le 23 octobre 42 av. J.-C., s'écriant théâtralement : « Vertu, tu n'es qu'un nom. » Sa veuve, Porcie, le suivit dans la mort, en avalant, dit-on, des charbons ardents, procédé inhabituel qui inspira une tragédie à Robert Garnier (*Porcie*, 1568).

Mais ce héros traîne la faute inexpiable du meurtre paternel qui fait encore sa notoriété populaire. Feuilletez simplement les albums d'Astérix : Albert Uderzo lui a dessiné une tête carrée de fruste et de frustré. Il semble intimidé par César lors des jeux du cirque dans *Astérix gladiateur*, agacé, comme déjà absorbé par ses projets funestes. Mais c'est dans *Le Fils d'Astérix* qu'il a le rôle principal, prêt à tout pour dénicher et tuer un autre rival, Césarion, le fils que César eut de Cléopâtre. Au cinéma, c'est Benoît Poelvoorde, agité de mimiques, qui prolonge cette caricature d'un hypocrite prêt à soigner son complexe d'Œdipe à l'arme blanche.

Bref, le pauvre Brutus est devenu un mauvais sujet, sournois et mégalomane. L'histoire est injuste. Et inexacte. Voyez quand même ce qu'en dit le perspicace Érasme, dans son *Éloge de la folie* (1509) : « Les princes se méfient des gens trop sensés et les ont en horreur, comme faisait, par exemple, César pour Brutus et Cassius, alors qu'il ne redoutait rien d'Antoine, l'ivrogne. Sénèque était suspect à Néron, Platon à Denys [d'Halicarnasse], les tyrans n'aimant que les esprits grossiers et peu perspicaces. »

Voir : César, ou comment forcer le destin.

Bucoliques

C'est, parmi tous les textes latins, le recueil le plus abondamment lu, appris par cœur, commenté et cité. Heureusement, car c'est une pure merveille. On connaît une bonne cinquantaine de traductions différentes, y compris celles de Montaigne, de Victor Hugo, de Paul Valéry ou de Marcel Pagnol. Des générations de jeunes lycéens ont dû avoir en mémoire, au minimum, le premier vers : « *Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi* » – « Tityre, tu es là, allongé, à l'abri d'un large hêtre ». On tenta même des reconstitutions musicales.

Cette destinée littéraire n'est pas un mystère. Les *Bucoliques* réussissent la synthèse parfaite du chef-d'œuvre reflet de son temps : des poèmes d'une grande fraîcheur ; une fine méditation sur une époque, au moment où Rome bascule vers l'empire, sous Auguste. Virgile les publie en 39 av. J.-C., s'inspirant d'un genre grec, illustré surtout par Théocrite (env. 315-250 av. J.-

C.). Ces courtes « églogues » (on nomme ainsi les élégies pastorales) se présentent sous la forme de dialogues entre bergers, en vers scandés, les « hexamètres dactyliques » (six fois deux syllabes longues ou une syllabe longue suivie de deux courtes : -˘ ˘ ou - -).

Quel est le contexte historique ? Nous sommes dans les semaines qui suivent la bataille de Philippes (octobre 42 av. J.-C.) : Octave (le futur Auguste) et Antoine ont vaincu le parti anticésarien, mené par Brutus et Cassius. Le régime républicain est terminé. Virgile, un provincial de Mantoue, se rend à Rome. Il est accueilli par Mécène, présenté à Auguste. Le futur empereur a déjà saisi quel parti tirer d'artistes associés à sa gloire. Auguste lui accorde la restitution de ses terres et de ses biens, dont il avait été spolié pendant les guerres civiles. Ces déchirements interminables avaient dévasté et dépeuplé les campagnes. Les soldats s'étaient emparés des fermes, qu'ils ne savaient cultiver.

Le programme politique d'Auguste était de ramener la paix, en commençant par remettre au travail les petits propriétaires et les paysans, dans leurs exploitations rurales. Il voulait ranimer l'amour originel des Romains pour l'agriculture. Virgile accepta de fournir son concours, qu'il prolongera mieux encore avec, huit ans plus tard, les *Géorgiques*.

Virgile évite tous les pièges de la poésie officielle. Les *Bucoliques* chantent un monde agreste et intime : le titre vient du grec *boukolos*, le bouvier. On y évoque, par des conversations de gardiens de bœufs ou de brebis, les joies et les peines de l'amour, du partage, des saisons et d'une vie frugale, même si le style de ces concours de poésie rustique sublime beaucoup le langage ou les mœurs de bergers réels. On chante aussi l'Arcadie, cette région de Grèce que la mythologie représentait comme un pays idyllique peuplé de bergers, vivant en harmonie avec la nature, le paysage idéal, le *locus amoenus*.

Les allusions aux événements politiques sont discrètes, tournant autour d'un thème, le nouvel Âge d'or apporté par Auguste : « C'est un Dieu qui nous a fait don de cette paix. » Mais les *Bucoliques* de Virgile se font l'écho de l'actualité tragique de la fin de la guerre civile. Le poète sympathise avec le malheur des humbles, ballottés par l'accélération de l'histoire politique. Il évoque la mort de César (églogue 5). Il attend d'Auguste une nouvelle ère de bonheur.

La composition du recueil est symbolique. Les églogues se répondent deux à deux (1 et 9 ; 2 et 8 ; 3 et 7 ; 4 et 6), la centrale (5) glorifiant l'apothéose de Daphnis-César. Cette structure allégorique suggère d'interpréter l'œuvre comme une image de la quête des hommes, à travers les épreuves et les souffrances, pour atteindre une harmonie avec le cosmos. Une telle lecture mystique est renforcée par la quatrième *Bucolique*, que les premiers chrétiens ont considérée comme une prédiction de l'avènement du Christ et de sa civilisation de l'amour, par la rédemption, la réconciliation et la prospérité : « Le dernier âge prédit par la Sibylle est arrivé : le grand ordre des

siècles recommence ; déjà revient aussi la Vierge ; déjà du haut des cieux descend une nouvelle race. Chaste Lucine, favorise seulement la naissance de cet enfant sous lequel cessera l'âge de fer et renaîtra l'âge d'or pour le monde entier […] Cet enfant vivra la vie des dieux… etc. » Ne soyons donc pas étonnés si Virgile figure toujours au milieu des prophètes du Christ dans l'iconographie chrétienne.

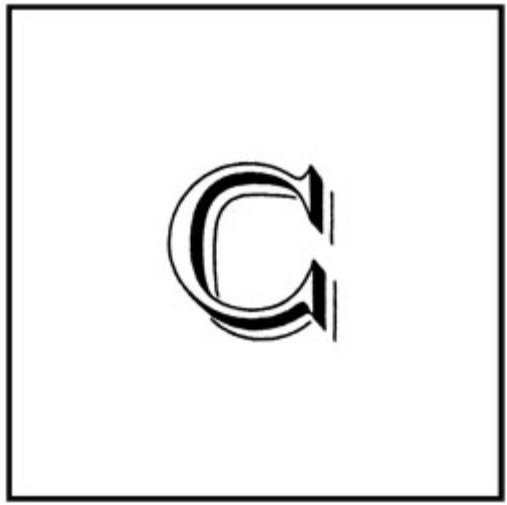
L'influence du genre littéraire des *Bucoliques*, consacré à célébrer l'univers campagnard (en contraste avec celui de la ville, dénaturée et corrompue), n'a pas cessé. Il fut immédiatement imité dans l'Antiquité, sans que personne retrouve la même simplicité sensuelle. Et dès que les manuscrits de Virgile furent diffusés, vers les Xe et XIe siècles, on parla d'un « âge virgilien » (*aetas virgiliana*) tant sa personne et sa poésie furent divinisées. Mais c'est à la Renaissance qu'il y aura un véritable engouement « pastoral », auquel Ronsard et ses épigones apportèrent un concours fervent. Ensuite, le genre pastoral dégénérera complètement : au siècle suivant, c'est *L'Astrée*, roman d'Honoré d'Urfé paru de 1607 à 1627, *best-seller* pendant cent ans, qui prétendit s'inscrire dans cette lignée, avec ses bergers artificiels, déguisés et raisonneurs. Le charme est rompu.

Les *Bucoliques* illustrent aussi la difficulté de rendre en français le rythme incantatoire des vers virgiliens. Voici quelques versions du « nocturne » de deux derniers vers de la première églogue :

> *… et puis déjà loin d'ici*
> *Vont fumant tout autour les coupeaux des villages,*
> *Et tombent allongés des hauts monts les ombrages* (R. et A. d'Agneaux, 1583).
> *Déjà les toits des hameaux fument au loin,*
> *Et les ombres grandissantes tombent des hautes montagnes* (Désiré Nisard, 1850).
> *Déjà les toits au loin fument dans les campagnes,*
> *Et l'ombre en s'allongeant descend de ces montagnes* (V. Hugo, à quatorze ans).
> *Vois : au lointain déjà les toits des fermes fument*
> *Et les ombres des monts grandissent jusqu'à nous* (P. Valéry, 1956).

À vous de choisir… ou d'essayer à votre tour.

Voir : Apiculture, technique et modèle ; *Géorgiques* ; Virgile, suites.



Calendrier, de la lune au soleil

D'abord, il fallait savoir quelle année on était. Les Romains dataient à partir de la fondation de la Ville, *ab Urbe condita*, *A. U. C*. Le jour J se situait le 21 avril de l'an 753 av. J.-C. Il y avait accord sur cette datation un peu trop précise, et l'historien Tite-Live arriva même à la démontrer, en reconstituant l'histoire de Rome année par année.

Si vous souhaitez transcrire une année de notre calendrier grégorien en calendrier romain, il vous suffit donc d'y ajouter le nombre 753. Ainsi, par exemple : en 2000, nous étions en 2753, soit MMDCCLIII A. U. C. Ensuite, il fallait rebondir de fêtes en fêtes. Et le défilé n'arrêtait pas. Dans la Rome antique, on dénombre seulement 55 jours ouvrables sans autres conditions. Les autres sont des fêtes religieuses (*Fasti dies*) les plus diverses, soit autant de prétextes à quelque réjouissance ou célébration. Toutes ces festivités, expressions publiques d'une religion où les pratiques sont très formalisées, sont inscrites dans le calendrier. La plupart d'entre elles sont fixes (*stavivae*), quelques-unes, plus rarement, sont mobiles (*indictivae*).

Car des rites, parfois assez sophistiqués, accompagnent chaque étape de la vie de la Cité : élections, comices, anniversaires ou commémorations diverses (d'un décès, d'une victoire, d'un événement marquant quelconque). Certaines de ces fêtes donnent lieu à des jeux publics, soixante fois par an. Sous l'empire, on en arrivera à dénombrer 175 jours de fêtes célébrant l'anniversaire d'empereurs, voire de leur famille.

Dans la tradition étrusque, le calendrier ne comportait que dix mois. Il débutait avec l'équinoxe de printemps, vers le 1er mars, et comptait 304 jours : voilà pourquoi septembre, octobre, novembre et décembre (qui signifient septième, huitième, neuvième et dixième mois) ont des noms décalés de deux mois, depuis que l'année commence au 1er janvier. Avant la réforme qui créa les douze mois, il restait donc 61 jours à répartir, selon les lunaisons.

C'est Numa Pompilius (715-673 av. J.-C.) qui décida une première réforme en créant deux mois supplémentaires de 28 jours, janvier et février. Restait un mois supplémentaire (*mens intercalaris*) de 29 jours qu'on ajoutait tous les 4 ans. Aussi l'année comptait 354 jours (et 383 jours tous les 4 ans). Chaque mois était initialement divisé en trois décades (*decadi*) de 10 jours. Pour résumer grossièrement un système complexe, disons que le premier jour, ce sont les *calendes*, et le milieu du mois, ce sont les *ides*. Le neuvième jour

avant les ides est appelé *none*.

En tout cas, le système mensuel, fondé sur le cycle lunaire, avec des jours intercalaires, restait assez compliqué, mal respecté, et il se prêtait à diverses manipulations. Quand trop d'intercalations étaient omises, comme lors de la Deuxième Guerre punique ou des Guerres civiles romaines, les citoyens ne s'y retrouvaient plus. Des intercalations étaient décidées dans l'urgence, fort tardivement, mal communiquées. La date officielle n'était plus exactement la même sur tout l'empire. On surnomma à juste titre les dernières années avant la réforme julienne « années de la confusion ».

Jules César y mit fin, en 45 av. J.-C. En tant que *pontifex maximus*, il avait la charge de fixer le début de chaque année. Il en profita pour imposer un nouveau calendrier, le *calendrier julien*. Nous l'utilisons encore, à quelque chose près, même si, en 1582, le pape Grégoire XIII promulgua des ajustements indispensables, avec le *calendrier grégorien*. Car le calendrier julien se faussait d'un jour tous les cent trente-quatre ans : en 1582, il était décalé de dix jours par rapport aux phénomènes astronomiques, ce qui rendait notamment problématique le calcul de la date de Pâques, fondement du calendrier liturgique romain.

Nous suivons donc le soleil et non plus la lune. Nous allons des journées les plus sombres (fin décembre) au jour le plus long, au milieu de l'année, fin juin, avant que la courbe de la lumière diurne ne s'inverse. Le solstice d'hiver, à Noël, est devenu une sorte de point de départ : le *brev[issi]ma dies*, le jour le plus bref, ou *bruma*, d'où vient « brume », en français. J'aime beaucoup cette image du jour de l'an, entrée progressive vers des lueurs quotidiennement plus grandes.

Voir : Fastes, le génie du paganisme ; Numa, le premier homme.

Caligula, l'Ubu romain ?

Oderint, dum metuant : « Qu'ils me haïssent, pourvu qu'ils me craignent ! »

Régnant, selon cette maxime, par la terreur, Caligula (12-41) est resté dans l'histoire comme l'archétype de la folie au pouvoir. Il ne fut empereur, pourtant, que brièvement, de 37 à 41, mais il accumula les décisions démentes et les provocations les plus insanes.

Sa pathologie se manifestait par des obsessions morbides, notamment l'envie de couper des têtes. Sur cette manie de la décollation, Suétone, qui ne le flatte pas, cite sa formule habituelle : « Ah ! Si seulement le peuple romain n'avait qu'un seul cou ! » Mais on sait aussi qu'il aimait jeter un froid dans des moments de liesse ou d'attendrissement. En plein milieu d'un banquet, il est saisi d'un fou rire. Les deux consuls, allongés près de lui, s'en étonnent : « Quand je pense, leur réplique-t-il, que sur un seul geste de moi vous pouvez être égorgés tous les deux à l'instant ! » Et il n'embrassait jamais le cou d'une

femme sans ajouter : « Une si jolie nuque sera tranchée dès que j'en donnerai l'ordre ! »

Peut-être était-il simplement un amateur d'humour noir. Rien ne l'amusait plus que de créer des situations loufoques. Il fit proclamer la fausse annonce que les greniers de Rome étaient vides, dans le seul but de contempler les émeutes qui découleraient de la panique inutile ainsi créée. Il obligeait le peuple à assister, sous un soleil de plomb, à d'interminables jeux de cirque débiles, donnés par des gladiateurs séniles et des fauves exténués. Sa dernière frasque, qui décida sa garde prétorienne à l'éliminer, fut son cheval Incitatus. Il le considérait comme le favori de sa cour, sa Pompadour. Son écurie était un petit palais en marbre, avec des mangeoires en ivoire, où le servait un important personnel d'esclaves. Caligula exigeait le silence dans tout le voisinage du logement d'Incitatus, car rien ne devait troubler son auguste repos. Quand il projeta de le faire consul, les prétoriens trouvèrent que la plaisanterie avait assez duré.

Caligula (en latin « petite sandale »), Caius Augustus Germanicus, est pourtant le fils du célébrissime et adulé général Germanicus. Petit-neveu (et petit-fils adoptif) de l'empereur Tibère, son prédécesseur, il descend directement d'Auguste par sa mère. Mais son enfance ballottée a dû laisser quelques traumatismes. Il n'a que deux ans quand il suit son père en Germanie. Il vit dans les camps, au milieu de la piétaille, avec des sandales faites pour lui, ces *caligae* qui lui valent son surnom. Il accompagne encore son père en Syrie et assiste à sa mort brutale. Il a sept ans. Confié à sa mère, Agrippine l'Aînée, il la voit partir en exil et se retrouve seul, finalement adopté par son arrière-grand-mère, Livie, qui décède à son tour quand il a dix-sept ans. Finalement, il s'insinue dans l'entourage de Tibère. L'empereur avait désigné son fils Gemellus pour lui succéder. Mais Caligula intrigua pour être proclamé par le Sénat et fit exécuter Gemellus quelques mois après.

Il y eut six mois d'état de grâce. Puis Caligula commença à dérailler, peut-être à cause d'une maladie. Il se prenait pour Jupiter et se déguisait en diverses divinités. Il couchait avec sa sœur Drusilla pour imiter, dit-on, les usages pharaoniques. Cet inceste n'est qu'un aspect d'une débauche libidineuse dont les échotiers, les historiens et les cinéastes se sont délectés. Vérité ou légende, la liste de ses excès est longue. Suétone et Dion Cassius les détaillent sur un ton horrifié et voyeur : il organisait des orgies, prostituait les femmes des sénateurs, obligeait ses proches à toutes les lubricités, avant de les faire torturer ou assassiner, parfois en sa présence.

Après quelques conjurations infructueuses, il fut tué par les soldats chargés de le protéger. C'est Claude qui le remplaça. Mauvaise pioche : Claude épousera bientôt l'autre sœur de Caligula, Agrippine la Jeune, la mère du futur Néron, le dernier des Julio-Claudiens. Une vraie série noire…

Le cas pathologique de Caligula a fasciné. Avec le temps, son étude s'est orientée vers l'analyse d'un vertige moderne : celui d'un individu dépressif et dupe de rien, ivre de toute-puissance, qui trompe son ennui en s'amusant à tout transgresser. On lui prête cette phrase, qui résume un tel point de vue : « J'aime le pouvoir car il donne toutes ses chances à l'impossible. » C'est l'angle retenu par Albert Camus dans sa pièce, *Caligula*. Désespéré par la mort de Drusilla, sa sœur-amante, le jeune empereur comprend que « les hommes meurent et ne sont pas heureux ». Il joue alors à devenir un monstre d'une cruauté jamais assouvie, exploitant tous les ressorts d'une liberté absolue. Caligula incarne ici le symbole d'une tentation commune au genre humain : la passion qui prend le dessus quand l'âme a perdu le sens moral, et l'expérimentation du « *no limit* » chez un être sans repères ni projet : « Caligula, prince relativement aimable jusque-là, s'aperçoit à la mort de Drusilla, sa sœur et sa maîtresse, que le monde tel qu'il va n'est guère satisfaisant. Dès lors, obsédé d'impossible, empoisonné de mépris et d'horreur, il tente d'exercer, par le meurtre et la perversion systématique de toutes les valeurs, une liberté dont il découvrira pour finir qu'elle n'est pas bonne. » « Je tue, j'exerce le pouvoir délicieux du destructeur, auprès de quoi celui de constructeur paraît une singerie […] Quand je ne tue pas, je me sens seul. » On atteint ici à l'essence du tragique : une démesure ravageuse et grandissante, qui ne peut s'achever que dans une élimination violente et dans une autodestruction.

Caligula n'a pas fini d'intéresser les écrivains. Voyez *Le César aux pieds nus*, de Cristina Rodriguez et Domenico Carro. Les chorégraphes, même, s'en inspirent : en 2005, Nicolas Le Riche, danseur étoile à l'Opéra national de Paris, lui a consacré un ballet en cinq actes. Mais ce sont les cinéastes qui ont trouvé là un filon, souvent « hard ». Citons le pornographique et totalement « trash » *Caligula* de Tinto Brass (avec Malcolm McDowell dans le rôle-titre), produit par Bob Guccione, propriétaire de *Penthouse*. Auparavant, on s'était contenté de montrer Caligula en persécuteur de chrétiens, grâce auxquels il alimente ses fauves, comme dans *La Tunique*, péplum moralisateur paru en

1953, avec Richard Burton et Victor Mature. Mais Caligula sert encore de prétexte à des films érotiques mineurs, sans souci de véracité historique, et dont les titres suffisent à révéler le niveau et les intentions : *Les Folles Nuits de Caligula* ; *Caligula, la folie du pouvoir* ; *Caligula et Messaline* ; *Les Orgies de Caligula* ; etc.

Voir : Folie ; Julio-Claudiens, les Césars fous.

Candidature, provisoire blancheur

Vous vous souvenez du vers de Victor Hugo, à propos de *Booz* : « Vêtu de probité candide et de lin blanc ». L'expression est d'une majesté toute latine, car « blanc » et « candide » ont le même sens. Le *candidat*, pour montrer la pureté de ses intentions, se présente aux suffrages du peuple revêtu d'une simple toge *blanchie* (*candidata*) à la craie.

Car, en apparence en tout cas, c'est le peuple qui délègue la puissance publique, à Rome comme en toute démocratie : « *Potestas in populo, auctoritas in Senatu* » – « Le pouvoir est dans le peuple, l'autorité dans le Sénat », résume Cicéron (*Les Lois*, 3, 12). La course aux électeurs est donc nécessaire. On a l'impression que, chez les Romains, elle est permanente, vu le nombre de magistratures. Cicéron, là encore, nous renseigne sur les campagnes électorales romaines, grâce au petit manuel qu'il a rédigé à l'intention de son frère Marcus, qui briguait le consulat (en 64 av. J.-C.). Il lui recommande de s'assurer le soutien des personnages influents et de savoir montrer quelques largesses. Il lui donne des conseils pour manipuler la masse des électeurs et pour activer une « clientèle ».

Autrement dit, une campagne coûte cher : jamais Jules César n'aurait été élu consul, en 59 av. J.-C., sans la fortune immense de Crassus. Non seulement parce qu'il faut se concilier les bonnes grâces des votants, les acheter, mais aussi parce qu'un magistrat, pour obtenir sa charge, doit obligatoirement s'acquitter d'un fonds de garantie, fixé librement par la Cité, la *summa honoraria*. À cette somme, il lui faudra ajouter des dépenses importantes, pour distribuer de la nourriture ou faire des cadeaux, pour ériger une statue ou quelque monument, pour organiser des jeux, pour restaurer un bâtiment public, etc. Ces engagements généreux et onéreux forment « le contrat en vue d'obtenir un honneur » (*ob honorem*).

Certes, selon un adage bien connu que je vous confirme, les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent. Mais le peuple veille, il réclame, il s'insurge. Le droit romain, notamment sous l'empire, dispose de codes précis à ce sujet : la Cité peut légitimement réclamer l'exécution des engagements pris par le candidat. Le livre 12 du *Digeste*, compilation législative romaine tardive, fixe même à six mois leur délai maximum d'accomplissement. Sinon, des pénalités financières sont infligées à l'élu récalcitrant, de l'ordre de 6 % de la somme promise par année de retard. Et, pis encore, si le candidat élu

traîne trop, au point de disparaître, ce sont ses héritiers qui doivent assumer sa dette, pénalités et intérêts compris.

On est candidat à quoi ? À une magistrature. On appelle magistrat (*magistratus*), dans la République romaine et au début de l'empire, tout citoyen élu pour exercer des fonctions exécutives, législatives, judiciaires. Dans l'ordre de la carrière politique classique (le *cursus honorum*), ces « honneurs », hiérarchiquement, sont la questure (trésoriers et comptables), l'édilité (police publique et gestion des marchés), la préture (juges et commandants militaires) et le consulat. Pour éviter tout abus de pouvoir, les magistrats vont par paire (il y a deux consuls, par exemple) : chacun dispose d'un droit de cassation (*intercessio*) des décisions prises par son collègue.

Pour se porter candidat, il faut simplement être citoyen (*civis*), ne pas avoir d'infirmités physiques (c'est jugé de mauvais augure), avoir servi dix ans dans l'armée et ne pas avoir été condamné en justice. Comme les candidats sont élus pour un an, les campagnes électorales ne cessent pas. De toute façon, sous l'empire, c'est l'empereur qui détiendra tous les pouvoirs, et les candidats seront peu à peu des fantoches proposés par lui. Pourquoi s'endetter, s'exposer et se démener ainsi ? La question pourrait aussi être posée aux hommes politiques, d'hier et d'aujourd'hui, qui acceptent compromissions, avanies et contraintes. Car l'engagement politique, si décrié par ceux qui ne se risquent à rien, relève du parcours du combattant et il impose une abnégation. L'emploi du temps du candidat tient de la centrifugeuse et du presse-purée. Et l'ingratitude guette la fin. Mais, à Rome, les anciens préteurs et consuls ont au moins une consolation : ils deviennent propréteurs et proconsuls, ce qui leur permet dès lors de faire fortune, comme gouverneurs de province par exemple. Telle sera la réussite finale, au bout de la carrière, de l'immaculé candidat.

Une exception, tout de même : la classe sociale la plus modeste et la plus nombreuse, celle des plébéiens, élit les tribuns de la plèbe. Ce ne sont pas les plus aisés. Mais ils jouissent d'un droit de *veto* sur tout, et ils sont protégés par l'inviolabilité (*sacrosanctitas*) : quiconque lève la main sur eux est voué à la mort. De grands ambitieux et de vrais démagogues ont compris l'intérêt de commencer par là, comme les Gracques (lynchés lors d'émeutes en 133 et 121 av. J.-C.), Clodius Pulcher, haï par Cicéron (tué en 52 av. J.-C. dans une rixe) ou Marc Antoine, qui ne faisait guère dans la nuance. Auguste lui-même, qui voulait être intouchable (*sacer*), se fit attribuer la puissance tribunicienne.

Quand on est empereur, le mieux est donc d'être candidat à tout. Mais les électeurs se doutent que la blanche innocence du postulant n'est plus garantie.

Voir : Magistratures.

Capitole, des hauts et des bas

Le dicton a bien survécu : « Il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne. » Autrement dit, la gloire et le prestige peuvent être vite suivis par une chute brutale. Car, sur le Capitole, resplendissent les temples consacrés à Jupiter, Junon et Minerve, la « triade capitoline », symbolisant la puissance de la Cité. C'est là que les généralissimes vainqueurs, remontant depuis le Champ de Mars sur un char doré, viennent parader en héros, couronnés de lauriers, pour recevoir les vivats du triomphe. Mais c'est là aussi que la roche Tarpéienne, surplombant le vide, sert de dernier plongeoir aux condamnés à mort, aux traîtres en particulier.

Le premier à avoir connu ces haut et bas, selon la légende, fut Marcus Manlius Capitolinus : alerté par les cris des oies du Capitole, il sauva Rome des Gaulois qui l'assiégeaient, en 390 av. J.-C. Les assaillants, privés de l'effet de surprise, furent repoussés et battus. Manlius est couvert de louanges et d'honneurs. Il est ivre de popularité, au point qu'il rêve de se faire reconnaître comme roi. C'en est trop : il est expédié du haut de la roche Tarpéienne.

Le Capitole (*mons capitolinus,* aujourd'hui *Campidoglio*) est la plus petite des sept collines de Rome (460 mètres sur 180) mais il représente le cœur politique et religieux de la ville. Piton rocheux entouré de falaises abruptes, il n'est accessible qu'au sud-est, en longeant la vallée du forum romain. Cette forme explique peut-être son nom, qu'on rapproche de *caput*, le crâne ou le sommet. Cette structure géographique en fait une forteresse naturelle, d'où l'on domine le Tibre et les voies d'accès terrestres. Entre la partie la plus haute (l'*Arx*) et les édifices publics, un plateau, « l'entre-monts », ouvre une esplanade, où se trouve l'actuelle place du Capitole.

Le Capitole garde les traces de la Rome archaïque et royale. Le premier temple de Jupiter Capitolin y a été édifié à l'initiative du roi Tarquin l'Ancien et terminé à la fin du VI^e^ siècle av. J.-C., juste avant que naisse la République. Celui de Junon remontait au consul Lucius Furius Camillus, vers 345 av. J.-C. Quand Nicolas Poussin (en 1634) ou Jacques Louis David (en 1799)

veulent représenter « l'enlèvement des Sabines » ou « les Sabines s'interposant entre les combattants », événements légendaires censés se dérouler vers 750 av. J.-C., ils peignent tous deux, en arrière-plan, une « vue du Capitole antique ».

Mais la République et l'empire ont continué à y implanter les édifices où se manifestent la puissance et le pouvoir. Autour du temple de Jupiter Capitolin, une foule de statues et de bustes : chefs de guerre, héros, consuls ou empereurs. Chaque époque a érigé ses temples, ses portiques, ses autels, ses arcs de triomphe. On sait que celui de Scipion l'Africain, l'un des plus riches, était décoré de sept statues de bronze doré. Auguste dut finalement procéder à des aménagements et déplacer des sculptures, tant les effigies abondaient.

C'est en suivant les aménagements ou les constructions du Capitole que se dessinent les étapes de l'histoire de Rome. Par exemple, le sanctuaire de Vénus Érycine (*Venus Erycina,* Vénus du mont Éryx) rappelle la cuisante défaite des Romains, commandés par le consul Flaminius, face aux troupes d'Hannibal, au lac de Trasimène (217 av. J.-C.) Mais c'est surtout le temple de Jupiter, symbole de la force, qui fut souvent remanié par les empereurs pour magnifier leur puissance, reflet de celle du roi des dieux. Auguste (26 av. J.-C.), Vespasien (75 apr. J.-C.) et Domitien (83), notamment, procédèrent à des reconstructions coûteuses.

Le Capitole reste aujourd'hui le centre de Rome, puisque la mairie y est installée dans le « palais du sénateur ». Cette continuité fut pieusement assurée à travers l'histoire. Michel-Ange lui-même en dessina la renaissance. Dès 1471, le pape Sixte IV y créa le plus vieux musée moderne du monde et y installa les pièces les plus emblématiques de la culture latine, tel le bronze de la « Louve capitoline », sous les mamelles de laquelle on rajouta ensuite Romulus et Rémus tétant leur mère adoptive. Bref, le Capitole reste le lieu clé. L'historien Edward Gibbon (1737-1794), dont l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* reste une référence, y trouva la source de son inspiration : « C'était le 15 octobre [1764], dans l'obscurité mystérieuse de la soirée, alors que j'étais assis à méditer sur le Capitole, tandis que des fidèles aux pieds nus chantaient leurs litanies dans le temple de Jupiter, que m'est venue la première conception de mon histoire. »

Le nom de Capitole s'est maintenu ailleurs. Chaque grande cité antique avait le sien. Capitole et capitale vont de pair. Cette tradition a laissé des traces, comme à Toulouse où l'hôtel de ville se situe au milieu de la place du Capitole. Et, aux États-Unis, le Congrès américain, à Washington, siège dans un Capitole, tout comme, dans chaque État américain, il abrite le palais des Législatures.

Et puis, terminons avec un mot de Clemenceau. À des journalistes qui lui reprochaient la médiocrité de ses ministres, il lâcha : « Ce ne sont pas des aigles qui ont sauvé le Capitole »…

Carpe diem

Le film eut un succès considérable à sa sortie, en 1989, souvenez-vous, et il fut couronné par trois oscars : meilleur film, meilleur acteur (Robin Williams) et meilleur réalisateur (Peter Weir). *Le Cercle des poètes disparus* (*Dead Poets Society*) raconte l'histoire d'un professeur de lettres qui bouscule l'austérité d'une académie rigide et prestigieuse en incitant les élèves au non-conformisme et à la liberté. Il ne leur a proposé qu'une règle : « *size day* », « *carpe diem* », « *cueille le jour* ».

Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres de la féconde postérité de cette expression. L'association inattendue des deux mots, admirée dès l'année où elle fut imaginée (en 23 av. J.-C.), s'est banalisée. Elle reste pourtant difficile à traduire, car le verbe *carpere* appartient au champ sémantique du fruit que l'on détache et déguste. Il faut lire le vers en entier : *carpe diem quam minimum credula postero* (littéralement : « Cueille le jour en étant la moins curieuse possible de l'avenir »). C'est ainsi que le poète Horace (*Odes*, 1, 11, 8) veut persuader la belle Leuconoé de savourer pleinement le moment présent, sans souci du futur, c'est-à-dire de la mort. L'ombre de ce conseil, c'est évidemment le *memento mori*, « souviens-toi que tu mourras ». Horace l'explique : *nunc est bibendum*, « c'est maintenant qu'il faut boire », car, dans l'au-delà, il n'y aura plus ni boisson ni fête.

Comme toute formule célèbre, on en donna des interprétations grossières, voire inexactes. On y vit une incitation au plaisir, à l'hédonisme, à la jouissance immédiate. Ce serait mal comprendre Horace qui cherche au contraire un équilibre serein, un contentement raisonnable. Car tous les excès finissent par avoir une fin, laissant amertume, lassitude, ou manque. Horace est un disciple de l'épicurisme, qui prône un art de vivre équilibré : éviter la souffrance et esquiver la dictature des sens. Vivre au présent est un projet de sage, qui relève d'une ascèse.

Or, c'est ce que nous ne savons pas faire. Relisons Pascal (*Pensées*, 47) : « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours ; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt ; si imprudents, que nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres, et ne pensons point au seul qui nous appartient ; et si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont plus rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent, d'ordinaire, nous blesse. […] Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé et à l'avenir. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. »

Cette thématique horatienne a laissé un sillage sans fin en poésie, même si le fruit de la cueillette a été remplacé par la rose trop vite fanée : « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie », chante Ronsard (*Sonnets pour Hélène*). Le *carpe diem* est devenu un lieu commun : Corneille (*Les Stances à Marquise*, encore fredonnées par Brassens), Lamartine (*Le Lac*), Baudelaire (*Remords posthume*), Queneau (« *Si tu t'imagines* », dans *L'Instant fatal*).

Finalement, la maxime a servi à résumer une platitude : l'inexorable fuite du temps. Aussi la retrouve-t-on sur les cadrans solaires, à côté d'une autre plus abrupte : *Omnes vulnerant, ultima necat* (« Toutes [les heures] blessent, la dernière tue »). Comme tout succès a ses inconvénients, la devise d'Horace a aussi donné leur titre à bien des chansons de qualité inégale (Heavenly, Metallica, Will Haven, Lara Fabian, M. C. Solaar, Dream Theater, Quentin Mosimann, etc.).

Terminons par une survivance inattendue : le plus important club mondial de course à pied, la *Dead Runners Society* (nom imité du *Cercle des poètes disparus*). Ces galopeurs, dont le site internet est un des plus fréquentés au monde, ont comme devise, à l'imitation de *carpe diem*, ce slogan (qui veut dire « profite de la route ») : *carpe viam*.

Soit : courez, si m'en croyez, n'attendez à demain.

Voir : Épicurisme, aride bonheur ; Horace, biface.

Carré magique sous la cendre

Dans un carré dit magique, les mots se croisent en carré et on peut les lire dans les deux sens, à l'horizontale et à la verticale. On en a trouvé un, fort énigmatique, gravé sur un mur, dans la villa de Pasquius Proculus, à Pompéi. On n'en connaît pas de plus ancien, mais il a été repris souvent dans divers sites, chrétiens notamment.

Voici comment il se présente :

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

On ne sait trop ce que signifie AREPO, mot inconnu par ailleurs. Peut-être est-ce un nom propre. Pour le reste on comprend : « Le laboureur (*sator*) maintient (*tenet*) avec son travail (*opera*) les roues (*rotas*). » La traduction la plus directe sera donc : « Le laboureur Arepo conduit les roues avec zèle. »

Mais cette transcription parut trop simple pour les amateurs d'exégèse. Une autre tradition voit dans ce carré un signe de ralliement pour les premiers chrétiens – vraiment les tout premiers, puisque l'éruption du Vésuve qui détruisit Pompéi date de 79. Le mot *TENET* forme une croix dont les quatre branches sont terminées par la lettre T, lettre qui imite elle-même les croix primitives. Et cette lettre-image est entourée chaque fois de A, l'*alpha*, et de O, l'*oméga*, première et dernière lettres de l'alphabet grec, expression biblique du Dieu unique qui embrasse la création et l'apocalypse.

Enfin, avec les vingt-cinq lettres du carré, il est possible de former une croix écrivant *Pater Noster* entourée encore des deux mêmes lettres symboliques :

Il existe d'autres versions chiffrées, cabalistiques, ésotériques, initiatiques, etc. Alain Le Ninèze en a même fait le point de départ d'une sorte de roman policier latin (*Sator*, Actes Sud, 2008). À vous de juger ou d'imaginer votre propre décryptage…

Carthage, sans partage

Delenda est Carthago ! « Il faut détruire Carthage ! » L'exclamation que Caton l'Ancien réitérait à chacune de ses interventions devant le Sénat résume le duel : Carthage (aujourd'hui Tunis), fondée par les Phéniciens à la fin du IXe siècle av. J.-C., est une prospère cité-État. Mais c'est surtout l'ennemi juré, l'adversaire principal et permanent de la République romaine, le grand rival méditerranéen. Toute la première histoire romaine est obsédée par le « punique » – nom que les Latins donnent aux Carthaginois (*punicus* est issu du grec *phoinix*, phénicien).

De fait, les trois conflits puniques ont été la guerre de Cent Ans des Romains. Ce fut si long que notre mémoire s'y perd un peu. Pourtant, l'enjeu est simple. Tout repose sur un conflit d'intérêts : l'Italie est une puissance en expansion, Carthage domine un vaste empire maritime. Un des deux est de trop. L'antagonisme est inévitable.

La concurrence concerna d'abord la Sicile, contrôlée par les Carthaginois qui occupent Messine et son détroit. C'est le prétexte déclencheur de la Première Guerre punique, qui dura plus de vingt ans (264-241 av. J.-C.). Appius Claudius Caudex prend position dans l'île, assiège Messine, Ségeste et Agrigente, s'allie au roi de Syracuse. Les Carthaginois s'installent alors dans une guerre d'usure, faite de raids et de guérilla. Sur mer, la marine romaine n'a pas l'expérience navale de la flotte carthaginoise et elle connaît quelques revers. Mais, finalement, le chef carthaginois, Hamilcar Barca, lassé de ces combats ruineux, propose un accord de paix à Rome. La Sicile, puis la Sardaigne et la Corse passent sous domination romaine, tandis que les Carthaginois progressent dans le sud de l'Espagne (l'*Hispanie*) où ils fondent la ville de la Nouvelle Carthage, l'actuelle Carthagène. Ce sera la tête de pont du conflit suivant.

Car le parti revanchard reste actif à Carthage. La Deuxième Guerre punique (218-202 av. J.-C.) va être plus périlleuse pour Rome. C'est celle qu'on se rappelle, à cause des éléphants dans les glaciers alpins. Hannibal Barca parvient à traverser les Alpes avec ses pachydermes caparaçonnés. Auparavant, il a remonté l'Espagne et franchi les Pyrénées. Les Gaulois se sont joints à lui. Le voici en Italie, qui marche vers Rome. Mais (miracle, lucidité, trac ou folie) il renonce à assiéger la capitale. Il la contourne et va dévaster le sud de la péninsule. La bataille de Cannes (2 août 216 av. J.-C.), désastre total, achève les légions romaines, pourtant deux fois et demie plus nombreuses (70 000 soldats), grâce à une géniale manœuvre de contournement d'Hannibal, qui reste, aujourd'hui encore, étudiée dans les écoles de guerre. Rome se ressaisit. Les Romains menés par Fabius Maximus dit « *Cunctator* » (le « temporisateur ») reprennent l'avantage. Scipion, le futur « Africain », est envoyé en Hispanie, où il coupe Hannibal, bientôt asphyxié et isolé en Italie du Sud, de tout renfort possible. L'Hispanie punique

s'effondre et les armées romaines peuvent débarquer en Afrique du Nord. Hannibal traverse la mer pour se précipiter au secours de Carthage. C'est la bataille de Zama (204). Scipion prend l'avantage et reçoit désormais le surnom d'Africain. La flotte carthaginoise est incendiée, toute remilitarisation punique est interdite, le territoire carthaginois passe sous tutelle romaine.

Malgré cette victoire, les Romains ne sont pas rassurés. Ils sont convaincus, comme Caton l'Ancien, qu'il faut en finir définitivement avec cette menace permanente pour l'impérialisme romain. Saisissant le premier prétexte venu, le Sénat romain décide de lancer l'offensive finale pour raser la cité rivale. La Troisième Guerre punique se résume au cruel siège de Carthage, qui dure trois ans (149-146 av. J.-C). Scipion Émilien, le « Second Africain », fait plier les assiégés, pille et détruit tout. La ville est rasée. Son périmètre est déclaré *sacer*, c'est-à-dire maudit. La légende prétend même qu'on y sema du sel pour que rien n'y repousse.

L'exotisme carthaginois, luxueux mais anéanti, n'a, du coup, laissé que peu de traces. Il a pourtant enflammé l'imagination des voyageurs, tel Châteaubriand. Il fut ranimé surtout par Flaubert. Tout le monde a en tête la sonore première phrase de *Salammbô* : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar », le roman ayant pour trame une révolte de mercenaires barbares employés pour la Première Guerre punique.

Mais les Romains, longtemps plus tard, sous Auguste, retenaient surtout de Carthage le souvenir légendaire de sa reine fondatrice, Didon, princesse de Tyr, auprès de qui Énée et ses compagnons se réfugièrent après le sac de Troie. Tombée amoureuse d'Énée qui dut repartir vers son destin, Didon (voir ce nom) se sentit trahie et se suicida. Décidément, ça commençait tout de suite très mal, entre Carthage et Rome.

Voir : Hannibal, l'ogre de Rome.

Casque pompier

Le tableau de Jean-Léon Gérôme (1873), *Pollice verso*, doit son titre au « pouce renversé », geste prétendument utilisé par la foule antique pour condamner à la mort un combattant terrassé dans l'arène. On y voit un gladiateur, armé comme l'étaient les Thraces, qui vient de dominer son adversaire et le tient cloué au sol, à sa merci. Il est tourné vers la tribune des vestales, qui demandent la mort avec des gestes d'hystériques. Ridley Scott, après d'autres cinéastes, s'est inspiré de cette scène dans son film *Gladiator* (2000).

Ce tableau m'a toujours fasciné, pas tellement à cause de sa dramatisation mais surtout à cause du casque qui couvre la tête du vainqueur. On ne voit que lui, énorme et mordoré. La casquette de Charles Bovary est un galurin de moine, à côté. Je n'en suis pas le premier admirateur, puisqu'on se mit à appeler « pompier » l'art académique, à la fin du XIX^e^ siècle, pour se moquer de sa précision clinquante, grâce à ce mot qui fait allusion aux casques rutilants des sapeurs-pompiers. Et puis « pompier », c'est un adjectif qui flotte entre « pompeux » et « pompéien » (de Pompéi). Vous retrouverez un très beau dessin de ce casque sur la couverture du volume 3 de la série *MURENA*, que je vous ai déjà chaudement recommandée à propos d'Agrippine.

On doit à Gérôme d'autres scènes romaines pathétiques, jouant sur le sensationnel et le spectaculaire, comme *La Dernière Prière des martyrs chrétiens*, *La Rentrée des félins*, *La mort de César* ou *Morituri te salutant*. Ce sont de vrais documentaires, grandiloquents, qui représentent avec précision l'architecture, les vêtements, les équipements, la distribution des spectateurs autour de la tribune impériale, la lumière tamisée par le *velum,* etc. Ici, le Thrace, bombé comme son casque, apparaît conforme à ce que l'histoire nous apprend : son bouclier, en latin *parma*, est rond et petit, ce qui faisait dire à Martial (*Épigrammes*, 14) que « c'est une arme de nains », et, pour compenser cette étroite défense, il se protège avec des jambières et avec une cotte de mailles sur le bras droit. Gérôme a reproduit un casque de bronze, richement décoré, découvert à Pompéi, avec sa grille couvrant le haut du visage et ses larges rebords.

Les peintres pompiers détestaient les impressionnistes, et *vice versa* :

Gérôme méprisait Édouard Manet, qui fit un bide avec son *Déjeuner sur l'herbe* en 1863, et il proposa qu'on accroche son *Olympia* aux Folies-Bergère. Mais ils furent à leur tour moqués par les modernes, après avoir été adulés de leur vivant. Par exemple, on ne parle plus guère du prolifique Georges-Antoine Rochegrosse (1859-1938), fils adoptif de Théodore de Banville. Il illustra les œuvres exotiques de Flaubert comme *Salammbô* ou *Hérodias*, mais aussi celles de Victor Hugo ou Baudelaire. Avant de se tourner vers l'orientalisme, il fit une série d'illustrations du *Satyricon* de Pétrone, donnant un tour très sensuel et exubérant aux escapades « gays » de Giton et d'Encolpe. Il n'alla pas jusqu'à prouver par le dessin ce que Pétrone raconte du troisième comparse, Ascyltos (« l'infatigable » en grec) : « Il avait des agréments d'un tel poids que l'homme tout entier semblait une dépendance infime de sa verge prodigieuse » au point qu'un « chevalier romain le couvrit de son manteau et l'emmena chez soi, apparemment afin d'accaparer, pour lui seul, un mérite si énorme ».

Pour en revenir au casque, il faut voir également celui du chef gaulois, athlétique et moustachu, dans le tableau de Paul Jamin (1853-1903) *Le Brenn et sa part de butin* (musée des Beaux-arts de La Rochelle). Ce *Brenn*, c'est Brennus, bien sûr : reportez-vous à l'article « *Vae victis* ». Deux petits plumets à l'horizontale, de chaque côté de son heaume, semblent rivaliser avec ses bacchantes barbares. Le pillage de Rome est achevé, comme le signale sa lance sanguinolente. Le vainqueur contemple avec envie son butin : des objets précieux et surtout cinq jeunes femmes nues, roses et splendides, vaguement ligotées, dans des postures dignes d'*Histoire d'O*. De telles toiles atteignaient des prix astronomiques, tandis que les amis de Zola dénonçaient la complaisance lubrique de ces peintures hypocrites qui prétendaient à la vérité morale et à l'académisme tranquille. Il est vrai qu'on dut renoncer à les utiliser dans les manuels scolaires.

Qu'importe. Je reste ébahi par ces créateurs d'images antiques qui annoncent les grands panoramas du cinémascope. Je pense aussi au Montpelliérain Alexandre Cabanel (1823-1889), dont Napoléon III acheta la *Naissance de Vénus*, grassouillette et alanguie. Sa *Cléopâtre essayant des poisons sur des condamnés à mort* rassemble tous les tics du kitsch moderne avec son côté décalé, morbide, voyeur et sensuel. Je m'étonne que Jeff Koons n'ait pas encore retenu ce casque pompier dans la panoplie de ses marchandises esthétiques.

Voir : Cinéma, stéréotypes en bobines ; Esclaves ; Gladiateurs, vedettes et victimes ; *Vae victis.*

Catilina, mauvais cas

Quo usque tandem… ? Cette colère de Cicéron vous dit-elle quelque chose ?

Le problème, avec Catilina, c'est qu'il ne nous est connu que par ce qu'en disent ses adversaires, Cicéron en particulier. Et ils sont sévères : un jeune débauché sans foi ni loi, un noble déclassé devenu chef de bande, un conspirateur permanent, un danger public. La vie de Lucius Sergius Catilina (109-62 av. J.-C.) apparaît donc comme une longue série de scandales et d'exactions. Issu d'une famille patricienne, mais ruiné et endetté, c'est un carriériste en maraude continuelle pour changer de condition sociale. Un premier scandale fut sa liaison, en 73 av. J.-C., avec une vestale, prêtresse vouée à la chasteté sous peine d'être enterrée vivante. Malchance pour lui, la vestale adultère en question, Fabia, était de surcroît la belle-sœur de Cicéron, la demi-sœur de son épouse.

D'abord protégé par Sylla, Catilina obtient d'être préteur en 68. Puis on l'envoie gouverner la province d'Afrique. Il y commet sans vergogne prédations, pillages et abus de pouvoir, ce qui lui vaut un deuxième procès pour concussion, dès son retour. Il est acquitté de justesse, mais l'affaire l'a rendu suspect et la route vers le Sénat lui est barrée. Dans les jours qui suivent, en 66, nullement calmé, il est compromis dans une première conspiration factieuse qui reste mal connue.

Nous sommes en 63 av. J.-C. Cicéron est consul. Catilina, qui s'était déjà en vain porté candidat contre lui, brigue de lui succéder l'année suivante. Mais tout le monde se méfie de ce personnage. Furieux de son éviction, il fait de l'agitation et excite les esprits. Il se pose désormais en défenseur des pauvres, des vétérans, des paysans dépouillés, des inactifs et des non-citoyens, des *populares*. Ces *populares* ne forment pas un parti politique mais un groupe de pression, vindicatif et populiste, manipulable face au conservatisme des élites aisées. Un complot subversif se trame autour de Catilina. En province, des manifestations sporadiques deviennent menaçantes. Des troupes sont mobilisées partout. Rome est en alerte.

Dès fin octobre, les agissements des conjurés ont été dénoncés par Fulvia, la maîtresse de l'un d'eux, Quintus Curius. Le 8 novembre pourtant, Catilina, plus insolent que jamais, paraît au Sénat. Cicéron est très énervé. Il affirme qu'on a tenté de l'assassiner la veille. Il interpelle Catilina : *Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ?* (« Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? ») La harangue est terrible. Le Sénat est en ébullition. Cicéron atteint là le faîte de sa gloire politique et de sa réputation d'orateur. Son discours, qu'il publia sous le titre de *Catilinaires*, reste un exemple d'éloquence et de rhétorique.

Catilina doit battre en retraite. Il fuit en Étrurie. Ses complices, réels ou supposés, sont immédiatement arrêtés, accusés d'atteinte à la sûreté de l'État. Dès le 5 décembre (les *nones* de décembre), ils sont jugés, condamnés à mort et exécutés aussitôt. La procédure de cette justice expéditive, décidée par un simple avis du Sénat (*senatus consultum*), parut d'une légalité discutable. Qu'importe : *Vixerunt* (« Ils ont fini de vivre »), put annoncer froidement Cicéron aux Romains. Il restait à rattraper Catilina qui projetait de fuir vers l'Espagne et de reconstituer une armée. Le dernier combat fut livré à *Pistorium* (Pistoia). Catilina se battit comme un lion, forçant même l'admiration de ses adversaires, mais il fut écrasé et tué, et ses trois mille hommes périrent avec lui.

La conjuration de Catilina a suscité bien des analyses. En fait, il s'agit d'une classique coalition d'ambitieux disparates, en vue de prendre le pouvoir, dans une période où Rome est traversée par des tensions sociales très fortes. Le dictateur Sylla, avant son abdication en 79 av. J.-C., a confisqué les terres des partisans de son rival Marius pour les distribuer à des vétérans. Les petits propriétaires et les paysans spoliés sont prêts à en découdre. À Rome même, la rue gronde. Les sénateurs sont accusés d'incapacité et de corruption. Le peuple en vient à regretter la dictature qui avait mis fin à la guerre civile et aux révoltes d'esclaves, comme celle de Spartacus (entre 73 et 71 av. J.-C.). La noblesse s'est appauvrie et a été écartée des affaires pendant la période despotique de Sylla. Bref, personne n'est content. Catilina surfa sur cette vague d'aigris ou d'arrivistes et il réussit, par son énergie et sa faconde, à les

liguer.

Cette machination romanesque et dramatique a été immédiatement un objet d'étude historique, depuis Salluste (*De conjuratione Catilinae*, en 41 av. J.-C.) jusqu'à Prosper Mérimée (en 1844) qui présente d'ailleurs, dans un long préambule, un inventaire de tout ce qui fut écrit sur le sujet avant lui. Sans compter des pièces de théâtre comme celle de Prosper Crébillon père (*Catilina*, 1748) ou de Voltaire (*Rome sauvée*, 1752). Cet intérêt est perspicace. Car, au fond, Catilina a anticipé et raté ce que réussira Jules César, puissance encore en pleine ascension, qui venait d'être désigné comme préteur pour l'année 62. Pour l'instant, Rome voyait en Catilina l'archétype honni de l'ennemi de la République, haineux et subversif, et elle colportait à son sujet des ragots horribles : qu'il aurait tué lui-même sa femme et son fils ou qu'il aurait fait des sacrifices humains. Elle ne sait pas ce qui l'attend.

Quant à Cicéron, malgré son autojustification perpétuelle, il devra toute sa vie porter la responsabilité d'exécutions illégales. Et l'affaire Catilina n'avait rien réglé des tensions civiles. Ni défenseur des *populares*, ni descendant des grandes familles patriciennes, Cicéron sera bientôt isolé. Et sa vanité d'homme nouveau (*homo novus*), enflant son rôle dans toute cette période, suscitait des quolibets et préparait son affaiblissement futur.

Bref, tout était en place pour le grand acte suivant : l'avènement de César.

Voir : Cicéron, le meilleur, hélas !

Caton l'Ancien, bougon en chef

« Il faut devenir vieux de bonne heure pour rester vieux longtemps. »

Cette bizarre formule de Caton l'Ancien (234-149 av. J.-C.), empruntée à une devise proverbiale antique, il semble se l'être appliquée à lui-même. Son image chez les Romains est restée, à jamais, celle d'un vieux grognon et d'un vétéran bourru, défenseur des vertus antiques. Il est cité dès qu'on veut solliciter les formules d'un rugueux bon sens paysan. Il incarne cette *virtus* romaine, mélange de rigueur morale et de courage patriotique.

Marcus Porcius Cato est un *homo novus*, un homme nouveau, né pendant la Deuxième Guerre punique, issu d'une famille rurale du pays des Sabins. C'est d'abord un soldat opiniâtre et irréprochable, qui monta tous les degrés de la carrière des armes : tribun militaire, questeur auprès du consul Scipion l'Africain (en 204), préteur en Sardaigne, puis proconsul en Espagne et en Grèce. Son dévouement et ses succès lui valurent même les honneurs d'un triomphe (en 195 av. J.-C.).

Revenu à la vie civile, il entre en politique, pour continuer à servir les valeurs de l'ordre moral auquel il croit. Sa vie est un combat. Il dénonce l'influence dépravante de la civilisation hellénistique. Il stigmatise les mœurs laxistes des Romains. Il méprise le luxe et le libertinage. Quand il devint

censeur (titre qui lui va comme un gant), en 184 av. J.-C., il prit des mesures coercitives sévères, voyant et chassant la corruption partout. Il fut un peu idéalisé. C'est en souvenir de cette période qu'on lui édifia plus tard une statue portant cette inscription : « À Caton, qui a corrigé les mœurs. » Il faut voir le portrait révérencieux que trace Tite-Live (39, 40) de ce juge sourcilleux et avare – car il se méfiait des riches : « Les voleurs privés vivent dans les chaînes, les voleurs publics dans l'or et la pourpre. »

Une des affaires où il dut pourtant reculer fut sa défense de la loi Oppia, du nom d'un certain tribun Oppius qui avait, en temps de guerre, cent ans auparavant, fait interdire aux dames romaines d'employer plus d'une demi-once d'or en bijoux personnels et de porter des tenues trop ostentatoires. Les femmes libérées en demandaient l'abolition. Caton protesta et harangua, mais il n'eut pas gain de cause. Son antiféminisme ne s'en améliora pas.

À la fin de sa vie, il se rendit à Carthage, l'ennemi juré. Il vit son essor retrouvé et prit conscience que le danger n'était pas écarté. Rapportant à Rome une figue cueillie à Carthage et toujours fraîche, il en tira argument pour démontrer la proximité de l'éternel adversaire, prêt à bondir encore. Dès lors, il fut le champion d'une politique anticarthaginoise obtuse et systématique. Toutes ses interventions publiques s'achevaient par cette chute : *Et ceterum censeo Carthaginem esse delendam* – « En outre, je pense que Carthage doit être détruite ». Il eut gain de cause, mourant au moment du déclenchement de la Troisième et ultime Guerre punique.

Obstiné dans les études aussi, on lui prête une culture universelle acquise à force de laborieuses lectures. Plutarque le montre rédigeant une sorte d'encyclopédie et servant de précepteur à son propre fils. Voilà pourquoi Cicéron fait de Caton l'Ancien un modèle. Il le met en scène comme un sage pythagoricien, dans son *De senectute* (*De la vieillesse*). Pour Cicéron comme

pour Caton, l'orateur a une fonction moraliste et didactique. C'est « un homme de bien qui sait parler ». Admettons, mais ces bons sentiments suffisent-ils ?

J'aime mieux sa gouaille et son humour grincheux, comme quand il affirme que deux augures ne peuvent se regarder en face sans éclater de rire. Ou quand il encourage un jeune homme qui hésite à entrer au bordel pour y perdre son pucelage : « Allons, petit, un peu de courage ! » – *Macte animo !*

Voir : Censeur, le bien nommé.

Cena, caricature

Encore un cliché qui a la vie dure.

Combien de livres ou de films nous présentent des Romains banquetant, vautrés sur leurs lits pour s'empiffrer et s'enivrer, tout en regardant des stripteaseuses se trémousser en musique ? Ce poncif ne rend pas justice à la manière dont la plupart des Latins, à l'origine, considéraient la table, la *cena*. Ils se méfiaient des nourritures trop grasses ou abondantes, privilégiant les céréales. Ce n'est qu'avec l'empire que les produits venus d'Orient seront à la mode, et que quelques rares personnages fortunés, pour étaler leur luxe et asseoir leur puissance, feront ripaille.

Ainsi, la *cena* est devenue, assez tôt, un sujet pour moraliste, une sorte de marqueur de la décadence. Les historiens, les satiriques et les philosophes rappellent sans cesse que l'alimentation des Anciens était, au sens propre, frugale, à dominante légumière : haricots, salades, poireaux, chicorée, fenouil, céleri, concombres, choux, fèves. On mangeait peu de viande, ou seulement pour les fêtes. Le repas s'organisait autour du gruau, une sorte de bouillie (*pulmentum* ou *pecumia*) à base d'orge, de blé ou de froment, relevé par des aromates comme le thym, la ciboulette, l'ail ou la menthe. La famille cuisait son pain : à Pompéi, détruite en 79, on voit que chaque maison possède en propre son moulin à grains et son four à pain. De même, on fabriquait ses fromages, avec du lait de brebis ou de chèvre, que l'on assaisonnait d'huile d'olive ou de miel.

Autrement dit, la *cena* initiale était à l'image de la sobriété un peu austère des « vrais » Romains. Ensuite, ils s'empâtèrent et se ramollirent. Cette caricature n'est pas trop exagérée. C'est à la fin de la République qu'on voit apparaître, dans l'architecture des demeures romaines, la salle à manger, nommée *triclinium* (littéralement : « les trois couches »). Les convives s'allongent sur des lits couverts de coussins et disposés en fer à cheval autour d'une desserte. Les menus comportent désormais des poissons et des produits de la chasse, notamment du sanglier. Le foie gras est une invention romaine. On gavait les oies avec des figues : « foie » vient de l'adjectif *ficatum* (« à la figue »).

Cette révolution des mœurs alimentaires provoqua bien des débats, et le Sénat tenta d'y remédier, par le biais de lois dites « somptuaires », destinées à canaliser les signes extérieurs de richesse. Dès 182 av. J.-C., on tenta d'imposer un nombre limité de couverts par banquet et d'interdire le vin aux femmes.

Ensuite, face à l'abondance et au superflu, des problèmes nouveaux apparaissent, en particulier le transport et la conservation des aliments. Dès que l'on fouille en Italie, sur un site urbain ou sous les eaux, on tombe sur des amphores ou sur des jarres. Remplies d'huile ou de saumure, elles servaient de boîtes de conserve. Le sel devenait encore plus précieux comme moyen de garder les aliments. C'est incroyable à quel point les auteurs anciens s'intéressent aux questions de nourriture : des esprits aussi sérieux que Caton l'Ancien, Columelle, Pline l'Ancien, Varron, et bien d'autres, nous livrent leurs petits secrets culinaires.

Car, avec les mets plus raffinés, il fallait cuisiner ou inventer des recettes nouvelles. Nous connaissons bien les livres de gastronomie de l'époque,

comme ceux d'Apicius (25 av. J.-C.-35 apr.) qui fut le cuisinier d'Auguste et de Tibère (*De re coquinaria*). Par un renversement de situation, on se moqua de ceux qui ne savaient pas faire bonne chère. Une épigramme de Martial (3, 17) ridiculise un certain Bæticus qui mâche des câpres plutôt que jambons, lièvres ou faisans. S'il n'avait pas de pain, que ne mangeait-il de la brioche ! Mais il est vrai aussi que le thème du repas ridicule est un lieu commun des satiristes, comme on le voit dans la *Satire* 5 de Juvénal, ou chez Horace et chez Pétrone.

Nous avons hérité de Rome l'habitude des trois repas. Un petit déjeuner, collation prise au petit matin, car on se lève tôt à Rome (*jentaculum*) ; un repas assez rapide à midi (*prandium*) ; un dîner copieux et tardif, vers neuf heures du soir (*cena*). C'est là que l'on s'enivrait parfois : on élisait un « roi » du banquet qui distribuait les gages et faisait trinquer. On ne se contentait plus des vins résinés et grossiers d'autrefois, mais on dégustait les grands crus venus de toute l'Europe, notamment de Falerne, de Capoue ou de Sicile. Nous avons déjà évoqué l'exemple de la *cena* pantagruélique donnée par l'affranchi (voir ce mot) Trimalcion, dans le *Satyricon* de Pétrone. Elle a nui à la réputation de la table romaine.

On sait bien que la manière de manger est une marque identitaire et culturelle. « Dis-moi ce que tu manges… » Les Romains étaient fiers de leur longévité. Peut-être avaient-ils inventé sans le savoir le célèbre « régime méditerranéen », préconisé aujourd'hui par les diététiciens : riche en huiles végétales, en féculents, en fruits et en légumes, gage de bonne santé. « *The Roman paradox* », en quelque sorte.

Voir : Gastronomie, chacun la sienne.

Censeur, le bien nommé

Pour les personnes de ma génération, qui ont connu le lycée de naguère, le mot évoque une sorte d'austère surveillant général en chef, un intraitable, qui persécutait les absences indues et les indisciplines.

Cette impression, passée de mode, renvoie assez justement aux missions du censeur romain, un magistrat rigoriste qui avait, lui aussi, pour fonction de contrôler les mœurs et d'en sanctionner les dérives : la *cura morum*. Il pouvait même déshonorer une personne officiellement, la mettre au pilori, en publiant une appréciation dégradante : une censure honteuse (*nota censoria*) dont on ne se relevait pas.

Les deux censeurs, élus tous les cinq ans (et plus tard tous les dix-huit mois) parmi les anciens consuls, détiennent un pouvoir absolu et ne rendent compte à personne. Nul ne peut contester leurs arbitrages et ils ne sont pas rééligibles. Leur rôle est à la fois politique et spirituel. Ce sont des purificateurs publics et des nettoyeurs religieux : ils procèdent au rite de la lustration du peuple romain pour que les dieux oublient les fautes des

individus, qui rejaillissent sur la Cité entière. Comme la corruption se cache surtout dans les transactions financières, les censeurs sont attentifs aux appels d'offres et aux contrats. Ils attribuent les marchés publics et ils inspectent les collecteurs d'impôts. On comprend pourquoi, dès l'instauration de l'empire, Auguste s'attribua à soi seul cette mission, et ses successeurs l'imitèrent.

Domitien, en 85, décida même, carrément, que l'empereur serait désormais automatiquement « censeur perpétuel ». Espérons qu'il prit cette décision par goût de l'ironie, car Domitien, jaloux, fou de vanité, violent, plein de haine pour les philosophes et les chrétiens, fut à ce point odieux à tout le monde que, dès le lendemain de son assassinat, le Sénat décida de bannir à jamais sa mémoire et de faire disparaître toute trace de son passage ici-bas.

On a un plaisir sadique, tout de même, à imaginer ce Domitien « censeur perpétuel », si l'on en croit Suétone, convoquer le Sénat pour lui demander comment faire cuire un turbot. Ou passer ses moments d'inactivité à transpercer des mouches avec une épingle. Un sénateur, auquel on demandait si quelqu'un se trouvait avec l'empereur, répondit en souriant : *Ne musca quidem*, « Pas même une mouche ». Ce bon mot lui coûta aussitôt la vie.

On ne plaisantait pas avec la censure.

César, ou comment forcer le destin

Il incarne tellement l'homme de pouvoir que son nom est devenu un titre. Tous les empereurs romains et leurs héritiers sont des Césars. L'usage s'est prolongé en allemand (Kaiser) ou en russe (Tsar). Son destin est si prodigieux que, dès son vivant, on en chercha des explications ésotériques. Il prétendait descendre directement de la déesse Vénus, par le Troyen Énée et par son fils Iule (ou Ascagne), sa famille, les *Iulii,* réalisant avec Rome la nouvelle Troie. Il fut un dieu vivant, un *divus*. Peu après sa mort, le peuple romain, littéralement sidéré, crut voir son âme se transformer en comète. Tout ce qui le concernait était imputé à une grâce surnaturelle. Son épilepsie ? Des transes divines. Il était gaucher ? Signe prophétique. Et lui-même se sentait soutenu par la chance que lui accordait sa protectrice la déesse Fortuna. Un sacré personnage, quoi.

Qu'elle soit le résultat d'une prédestination ou du hasard, sa vie a changé de monde. Caius Julius Caesar (100-44 av. J.-C.), chef de guerre habile, orateur éloquent et stratège politique génial, a clos la République romaine pour préparer l'empire. Il fallait beaucoup de talent pour opérer une telle mutation, en une vingtaine d'années. Il a évidemment fasciné les grands ambitieux, et inspiré les romanciers imaginatifs, tel Alexandre Dumas qui en rédigea une biographie en 1855. Même Napoléon III s'y essaya, pour en faire un modèle politique. C'est ce pauvre Mérimée qui fut son nègre pour ce best-seller oublié, lui qui décrivait ainsi César (*Correspondance générale*, 25 mai 1838) : « Un homme qui a été le plus grand capitaine de tous les siècles

puisqu'il n'a jamais été battu, le plus intrépide paillard, grand orateur, bon historien, si joli garçon que les rois s'y trompaient et le prenaient pour femme, qui a fait cocus tous les grands hommes de son temps, qui a changé la constitution politique et sociale de son pays, qui, qui, trente mille qui… »

Quand on parle de lui, on aligne des dates, des titres et des sites. Mais on oublie souvent de dire d'abord qui il fut : un séducteur. Il répétait que « les hommes croient ce qu'ils désirent », et il utilisait un entregent très enveloppant. Tous les témoignages concordent pour souligner sa tempérance (Caton, qui le haïssait, lui avoue une qualité : celle de ne pas s'enivrer), sa courtoisie, le charme de sa conversation, sa générosité. Il plaisait aux hommes au point que des rumeurs, sans doute calomnieuses, sur son homosexualité passive le poursuivirent toute sa vie : « Ce ne sera pas facile à une femelle », lui lança un de ses adversaires quand il partit soumettre la Gaule. Une satire le nomme « mari de toutes les femmes et femme de tous les maris ». Il aimait captiver les femmes, en tout cas : on lui prête des aventures innombrables. Suétone prétend que ses soldats, au retour de la guerre en Gaule, chantaient : « Citoyens, surveillez vos femmes : nous ramenons un adultère chauve [car César était affecté de calvitie] qui a forniqué en Gaule avec l'or emprunté à Rome. »

Cette aptitude à charmer et à louvoyer lui permit de traverser sans trop de dommages ses années de jeunesse, pendant la sanglante et confuse période des guerres civiles. Rome est sans cesse le théâtre de combats de rue, de morts expéditives, de traques, de rafles, de proscriptions. La lutte entre les partisans de Sylla et de Marius est sans merci. César apprit vite à ruser. Bien que proche des *populares*, il évite de trop se démarquer et finit par quitter Rome en s'enrôlant dans l'armée. Il a vingt ans. Il rejoint les légions qui se battent en Asie. Il est courageux au point de recevoir une « couronne civique », décoration glorieuse qui n'est décernée que lorsqu'on a sauvé des vies au péril de la sienne.

Sylla meurt en 79. César peut revenir à Rome. Le temps de la prudence est passé. Il faut prendre des initiatives. Il tente d'attirer l'attention en mettant en difficulté des proconsuls véreux ou des personnalités fragilisées, qu'il attaque en justice. Il multiplie relations et promesses, dépense sans compter et, se sentant assuré, il entame le *cursus honorum* : tribun militaire, questeur (69 av. J.-C., en Espagne), puis édile. Enfin, grâce à la fortune de Crassus, il se fait élire *pontifex maximus*, fonction qu'il exercera jusqu'à sa mort, ce qui lui assure un palais de fonction et une situation publique incontournable.

César est préteur urbain, l'année suivante, quand éclate la conjuration de Catilina (63 av. J.-C.). Il est probable qu'il a fermé les yeux sur ce qu'il en savait, car il y voyait le premier signe de la faillite des institutions républicaines, à la recherche d'un système différent, fondé sur un pouvoir unique. Il part ensuite comme propréteur en Bétique (Espagne), en 60 av. J.-C., y soumet les populations et revient à Rome en triomphateur. Il reste maintenant à franchir la dernière marche : être consul. Rien n'est possible

sans « le grand Pompée », figure phare du moment. César s'entremet pour se liguer avec lui, puis avec Crassus. Cette alliance aboutit au premier triumvirat, pacte de non-agression mutuelle et de services réciproques. Pour faire bonne mesure, César marie sa fille Julia avec Pompée. En 59 av. J.-C., c'est chose faite : le voilà consul.

Au faîte de sa popularité, César obtient, par un plébiscite qui prit le Sénat à revers, que lui soient confiées pour cinq ans deux provinces, la Gaule cisalpine et l'Illyrie. Totalement dépassé et ne voulant pas être en reste, le Sénat vole au secours de la victoire et lui accorde en plus la Gaule transalpine. Ce commandement lui permet d'échapper à la meute de ses adversaires, car un général en chef, au moment où il est sur les champs de bataille hors de l'Italie pour la patrie, est intouchable. Au demeurant, depuis ses cantonnements, il garde contact avec ses obligés et intrigue sans cesse avec les grands acteurs politiques. Il surveille de près tout ce qui se passe à Rome, ayant laissé sur place son secrétaire avec qui il échange par courriers chiffrés.

La suite est mieux connue de tous. Survolons. Il eut deux années difficiles. En 53 av. J.-C., sa fille, l'épouse de Pompée, meurt avec l'enfant qu'elle venait de mettre au monde. Pompée se remariera bientôt avec la fille de Scipion Metellus, figure du clan conservateur. Une rupture se profile. En 52, Vercingétorix fédère les Gaulois pour s'insurger contre l'occupant. Après la victoire d'Alésia, où il reçoit la reddition de Vercingétorix et ne fait pas de quartier, il veut en finir. Il brûle de retourner à Rome pour s'y imposer à nouveau, d'autant que sa gestion de la campagne militaire en Gaule y est contestée, critiques auxquelles il répond par ses brillants *Commentaires sur la guerre des Gaules*.

César, le délai obligatoire de dix ans depuis son précédent consulat approchant, souhaiterait redevenir consul. Le Sénat voudrait d'abord que Pompée et César renoncent simultanément à leurs commandements et dispersent leurs légions. César est prêt à obtempérer si l'on accepte sa candidature au consulat. Mais les sénateurs y font obstacle. César peut se prévaloir désormais d'être la victime de l'acharnement des aristocrates, des *optimates*. Avec le soutien des tribuns de la plèbe, il s'exhibe en défenseur des intérêts de cette dernière. Provoqué, il joue son va-tout et, en janvier 49, il pénètre en Italie, à la tête de son armée, en franchissant la frontière symbolique du Rubicon (voir ce nom). Conscient que c'est son destin qui bascule, en ce tournant historique, César lâche : *Alea jacta est*, « Le sort en est jeté ».

Le conflit entre César et Pompée sera sans merci et aboutira à la bataille de Philippes (en octobre 48), puis à l'assassinat de Pompée en Égypte. À Rome, le génie politique de César, qui est élu consul pour l'année 48, est à son apogée : il cajole les sénateurs, qui n'en reviennent pas, il offre au peuple une distribution de blé, il promet un don personnel à chaque citoyen et il accorde la citoyenneté romaine aux habitants de la Gaule cisalpine. Les campagnes militaires de César se poursuivent, de succès en succès, en Égypte, en Asie, en

Afrique. Le peuple a son héros.

César peut retourner à Rome qui connaît la paix. Il a fait le choix de la clémence, en renonçant à toute épuration. En août et septembre 46, César reçoit les honneurs de quatre triomphes, avec des cérémonies fastueuses, où s'étale l'immense butin de ses conquêtes. Il offre des représentations théâtrales, des courses et des jeux, la reconstitution de combats terrestres et (pour la première fois) nautiques (naumachies). Des banquets accueillent jusqu'à 200 000 convives. L'argent coule à flots : les distributions promises au peuple et aux légionnaires sont même augmentées. Il fait venir à Rome Cléopâtre, reine d'Égypte, dont il aura (nez trop long ou pas) un fils, Césarion, enfant au destin tragique.

Il y aura des sursauts dans le clan pompéien et d'autres batailles, notamment celle de Munda, en Espagne, particulièrement acharnée, en avril 45. Tout cela sera raconté dans son livre sur la guerre civile, *De bello civile*. Mais César, nommé dictateur pour dix ans, détient désormais tous les pouvoirs. Obtenir une magistrature, un titre ou une faveur nécessite son approbation. Cicéron, rallié comme les autres, fait surenchère de louanges et de servilité. On nommera César *Liberator*, et surtout *Imperator*, titre transmissible à ses enfants. Il pourra s'habiller de pourpre et d'or en permanence. Il siégera au Sénat sur un siège plaqué or. Certains sénateurs veulent lui accorder un droit de cuissage universel. Ces flatteries, d'une bassesse sans limites, avaient peut-être aussi pour but sournois de l'enivrer d'orgueil et de le rendre odieux aux braves gens. Ce qui ne manqua pas de se produire.

Cassius regroupe les rares opposants, d'anciens pompéiens, des vétérans déçus, des aigris. Il s'agit, dit-il, d'éviter la tyrannie d'un homme qui veut se faire roi, hantise ancestrale des Romains. Il convainc Brutus (voir ce nom), issu d'une prestigieuse famille, de se joindre au complot. César, informé, n'y croit guère. Le 14 février 44 av. J.-C., le Sénat confère à César la dictature

perpétuelle. Ne sentant plus le risque, toujours confiant dans sa *Fortuna*, César décrète une amnistie générale et, ce qui reste incompréhensible, licencie sa garde personnelle. Pis, aux yeux des Anciens, il méprise les présages qui l'avertissent de se méfier des ides de mars et n'écoute pas non plus son épouse Calpurnia, qui a un cauchemar prémonitoire la veille de son assassinat. De tout cela, César, comme assuré de son immortalité, ne se soucie pas.

Le 15 mars 44, jour des ides, le Sénat se réunit dans la *Curia Pompeia*, sur le Champ de Mars. César est encerclé par les conjurés et reçoit vingt-trois coups de poignard, dont l'ultime, fatal, porté par Brutus. « Le crime le plus stupide de l'histoire », selon Goethe, est accompli. Le « dictateur à vie » est mort. Mort ? Pas totalement : son héritier, Octave, prolongera son œuvre prémonarchique en créant bientôt, sous le nom d'Auguste, l'empire. Cet événement a inspiré tous les artistes et tous les penseurs, vous le savez. On le retrouve même dans la bande dessinée, notamment dans la série *Les Fils de la Louve*. Un étudiant de Turin, Luca Marini, fait des recherches sur la sculpture antique quand il croise dans la rue une jeune Romaine ravissante, dont il s'éprend. Après une première nuit d'amour, par un sortilège, voilà Luca projeté dans les rues de Rome à l'époque de Jules César, et bientôt mêlé au complot qui aboutira à l'assassinat du Prince. L'histoire, scénarisée par Patrick Weber, retrouve un ressort habituel des contes fantastiques (le saut dans le temps), mais le dessinateur Fernando Pasarin recrée avec talent le décor antique.

Les funérailles furent grandioses et pathétiques. Le bûcher funèbre, en or et en ivoire, posé sur le Champ de Mars, était surmonté de la toge ensanglantée, exposée comme un trophée. Une psalmodie ininterrompue, à la manière des griots, récitait ses titres et ses hauts faits ou déclamait des vers. La foule, grondante et bouleversée, improvisa un grand feu où chacun jetait, comme un *ex-voto*, armes, bijoux, effets personnels, souvenirs. En juillet, pendant une cérémonie pour l'anniversaire de la naissance de César, une comète brillante apparut dans le ciel et l'Etna entra en éruption. À l'emplacement où il fut incinéré, Octave-Auguste fit ériger un temple qui est, aujourd'hui encore, fréquenté par des fidèles.

Car sa gloire posthume ne cessa plus. Dès le XIIe siècle, il est pris, dans les chansons de geste, comme symbole du roi chevalier et donne son nom, dans les jeux de cartes, au roi de carreau. Sa vie extraordinaire stimule les savants (les Jérôme Carcopino, Pierre Grimal *et alii*) mais aussi les auteurs dramatiques comme William Shakespeare (*Jules César*, 1599), Voltaire (*La Mort de César*, 1731) ou G.-B. Shaw (*César et Cléopâtre*, 1898). Il est vrai aussi que Cléopâtre a excité l'imagination, notamment des cinéastes, et que son idylle avec César a servi à bien des scénarios.

Voyez son portrait, dans les musées de Turin et d'Arles. Son visage sec et long, son profil aquilin, son regard distant, ses lèvres serrées : tout en lui transcrit une volonté infrangible. Il semble encore nous regarder de haut. Il n'engage pas à la familiarité. On pense à Astérix, qui lui parle en le traitant à la troisième personne : « Merci à Lui. – Qui ça, lui ? – Ben, Vous… – Ah ! Lui ! »

Chevaliers, noblesse de robe

Une question pratique se posa très tôt dans l'organisation politique romaine. Comment maintenir les hiérarchies sociales, notamment le rôle de l'aristocratie, tout en donnant un espace de promotion aux familles enrichies ? Comment ne pas frustrer les jeunes générations fortunées et ambitieuses, dans la société romaine très stratifiée ?

On y répondit en inventant un ordre intermédiaire, bien identifié et honoré, qui ne viendrait pas chercher noise à la classe sénatoriale. C'est l'ordre équestre, *ordo equester*, composé à l'origine de trois cents hommes, les cent plus riches de chacune des trois tribus. Pour que les choses soient bien cadrées, ce sont les censeurs qui désignent et inscrivent dans un répertoire officiel ceux qui sont dignes de devenir chevaliers, *equites*, parmi lesquels se recrutent les officiers de l'armée romaine. Chaque année, une grande parade

se tient sur le Forum pour procéder à cette reconnaissance, la *recognitio equitum*. Il faut remplir trois conditions : jouir d'une réputation d'honorabilité, renoncer (théoriquement) à briguer les magistratures et posséder une fortune plus qu'honorable (un *cens* de quatre cent mille sesterces au moins). Bien entendu, il n'est pas inutile d'être bon cavalier.

Un chevalier, il faut que ça se remarque, sinon à quoi bon ? Il a donc le droit de revêtir une tunique à bande pourpre et de porter au doigt un anneau d'or. L'État pouvait prendre à sa charge une partie des frais, en offrant le cheval et en assurant une dotation pour son entretien.

Ainsi fut créée une sorte de noblesse de robe, une caste faite de riches propriétaires et de hauts fonctionnaires. Sous Auguste, les chevaliers occupent des postes de confiance : ils encadrent la garde prétorienne, assurent les fonctions de préfets, commandent des troupes, administrent le Trésor. Ils gèrent aussi la fortune des familles proches de l'empereur : Mécène, par exemple, remplit ce genre de tâches administratives et financières. Plus tard, on leur confia même des provinces à gérer.

Il faut bien le dire : les censeurs, lors de leur vérification de principe, ne se risquaient pas trop à rayer des listes un chevalier dont le patrimoine et la famille pesaient leur poids. Si bien que la qualité équestre devint héréditaire. Il y eut bien quelques purges, notamment sous Tibère, sans doute dictées par d'autres ressentiments ou règlements de comptes. Mais, comme toujours à Rome, on sauvait les apparences. On maintenait le formalisme officiel de la grande revue équestre, le 15 juillet. Plutarque (*Pompée*, 22) raconte que même le grand Pompée se prêta au jeu : « Ce jour-là, précisément, les censeurs siégeaient revêtus de leurs insignes, et le défilé des chevaliers à examiner se poursuivait, quand on vit Pompée descendre sur le Forum dans tout l'appareil de sa dignité, mais conduisant lui-même son cheval à la main. Quand il fut près des censeurs et qu'on put le voir, il fit écarter ses licteurs et amena le cheval devant l'estrade. Le peuple émerveillé gardait un profond silence à cette vue, qui pénétra les deux magistrats de respect et de joie. Le censeur le plus âgé lui posa ensuite cette question : "Je te demande, Pompée le Grand, si tu as bien fait toutes les campagnes requises par la loi." Pompée répondit à haute voix : "Je les ai toutes faites, et toutes sous mon propre commandement." Cette déclaration souleva l'enthousiasme du peuple, dont on ne pouvait arrêter les clameurs joyeuses. Mais les censeurs se levèrent et reconduisirent Pompée chez lui, à la grande joie des citoyens, qui suivaient en battant des mains. »

Plus jeunes et plus actifs, les chevaliers occuperont, sous l'empire, un rôle de plus en plus important, au détriment des sénateurs. Les empereurs, qui pouvaient plus aisément les manipuler et les employer que les vieilles familles aristocratiques, les chouchoutaient. Martial (*Épigrammes*, 5, 8) s'en offusque avec humour, notamment quand Domitien leur accorda des places réservées au théâtre : « Phasis rutilait sous son manteau de pourpre, et, gonflé d'orgueil, lançait ces paroles d'une voix dédaigneuse : "Enfin, on peut s'asseoir plus à

l'aise, maintenant que la dignité de l'ordre équestre est rétablie ; nous ne sommes plus écrasés ni souillés par la foule." Tandis qu'il tenait ces propos et d'autres du même genre en se rengorgeant, Leitus invita cet arrogant manteau de pourpre à décamper. »

Le côté nouveau riche remonte toujours à la surface.

Christianisme

Les amateurs d'horreur sont servis lorsqu'ils lisent le détail des diverses tortures qui furent infligées aux premiers chrétiens. Dépecés, rôtis, déchiquetés par les fauves, mis en croix, enduits de poix pour servir de torches vivantes : on leur a tout fait. Tout.

Certes, l'époque n'était pas à la méthode douce, mais cet acharnement spécial a intrigué – même s'il a été fort exagéré plus tard, pour construire un martyrologe édifiant. Tous les premiers saints du christianisme sont des suppliciés, notamment les vierges qui semblent avoir enflammé l'imagination sadique des bourreaux d'antan. L'iconographie religieuse, morbide, les représente, dénudées, les yeux vers le ciel, la palme du martyr à la main, à côté des instruments de leur supplice : tenailles, crocs, faux, grils, hachoirs, poulies et cordes… Souvenez-vous de l'ironie de Flaubert, exaspéré par les clichés de l'imagerie romantique : « Martyrs. Tous les premiers chrétiens l'ont été » (*Dictionnaire des idées reçues*).

On ne les plaignait guère. Pour les Romains du début de notre ère, les chrétiens étaient des gens bizarres et séditieux qui ne suscitaient pas de sympathie spontanée. On les accusait de crimes rituels, notamment d'infanticides, de magie noire, d'envoûtements. On les disait obsédés, pervers, incestueux. On leur reprochait de fuir la société, de vivre en sécession, de considérer « les forums, les théâtres et les temples comme des déserts », selon l'expression de Tacite (*Annales*, 16, 28). Et puis, tout simplement, ils faisaient injure aux dieux par leur impiété.

Du coup, les empereurs ne se gênèrent pas pour s'en servir comme boucs émissaires dans les périodes de crise. En cas de séisme quelconque, comme le dira par ironie Tertullien (*Apologétique*, 40), on a le remède : *christianos ad leones*, « les chrétiens aux lions ». Moyen digne des autodafés de Lisbonne, chers à Voltaire dans son *Candide*. On pense, par exemple, à Néron qui, après l'incendie de Rome qu'il avait lui-même provoqué, en 64, les en rendit responsables et illumina ses jardins impériaux avec des chrétiens crucifiés et enflammés. Tacite constatera que ces horreurs n'étaient pas dictées « en vue de l'intérêt public, mais pour la cruauté d'un seul » (*Annales*, 11, 44). Même Marc Aurèle, empereur pourtant à peu près sensé, après des émeutes considérées comme une insurrection chrétienne, décida une répression sévère : il ordonna la décapitation des chrétiens citoyens romains, les autres furent brûlés et leurs esclaves livrés aux bêtes du cirque, parmi lesquels sainte Blandine. Plus tard, même sans arriver à ces extrémités, on les tracassa de

toutes les manières : expulsions, *apartheid* dans les lieux publics, interdiction d'accès aux thermes, etc.

Pourtant, les Romains étaient habitués à la pénétration de superstitions exogènes et ésotériques, notamment les cultes orientaux. Ils furent accueillants à des croyances venues de Grèce et d'Égypte. Mais ces infiltrations étaient immémoriales. Le christianisme, lui, peut se dater précisément et il se diffusa assez vite : dès les années 40 sa présence est attestée à Rome, puisque Claude procède à une première expulsion en 42 (Suétone, *Claude*, 25). Certes, l'enseignement et la mort de Jésus, sous le règne de Tibère, passèrent totalement inaperçus, d'autant qu'aux yeux des Romains le christianisme se confondait avec le judaïsme. C'est dans la communauté juive de la diaspora qu'il évolua d'abord.

Ce qui fascine toujours, c'est la manière dont le christianisme a pu capter les aspirations spirituelles du moment. Le formalisme officiel des liturgies romaines, avec ses lourdeurs absurdes, devenait frustrant pour des esprits en quête d'un dieu personnel. Et les doctrines du salut, qui perçaient déjà dans diverses crédulités, tels le pythagorisme ou l'orphisme (voir ces mots), pouvaient trouver dans la doctrine de Jésus un creuset idéal. Enfin, le christianisme offrait à tous, sans distinction de culture ou de fortune, de participer à leur communion, comme le dit l'apôtre Paul : « Il n'y a ni Juif ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus » (*Épître aux Galates*, 3, 27).

Au début du IIe siècle, les chrétiens ont pris un essor si visible que Pline le Jeune trouve nécessaire de s'adresser directement à Trajan pour savoir comment il faut les traiter (*Lettres*, 10, 96 et 97). Il le fait même en utilisant un inconnu vouvoiement (*indulgentia vestra*), si bien que le savant Étienne Pasquier (1529-1615), dans ses *Recherches sur la France*, y voit la première

trace de cet usage courtisan. L'empereur répond par des propos assez tolérants, interdisant les violences gratuites et les dénonciations anonymes, mais permettant à des plaignants déclarés de les poursuivre en justice. Mais ces garanties de circonstances voilent la vérité. Pour l'élite romaine de cette époque, le christianisme reste une superstition « maléfique » (Suétone), « très nuisible » (Tacite), « démente et sans mesure » (Pline le Jeune), « fanatique et rebelle » (Marc Aurèle).

L'empire a ainsi trouvé sa victime expiatoire : le chrétien est rendu responsable des fléaux occasionnels, tels qu'épidémie ou famine. Pendant les deux siècles qui suivent, des lynchages et des pogroms sont attestés partout, comme à Lyon en 177. Tacite justifie cette répression par le fait que les chrétiens sont toujours en sécession, se refusent aux cérémonies publiques, comme habités par « une haine du genre humain ». Et, malgré leur éventuelle ouverture d'esprit, tous les empereurs veulent conserver le ciment de la religion traditionnelle. Ils détestent les pratiques incontrôlées. Le christianisme, avec sa ferveur missionnaire et ses cultes occultes, ne pouvait que les indisposer.

Peine perdue. Au tout début du IIIe siècle, Rome est déjà devenue, aux yeux des communautés chrétiennes disséminées dans l'empire, la capitale du christianisme, d'autant que, selon la tradition, c'est là que Pierre (le premier des disciples de Jésus) fut crucifié et que Paul, le grand évangélisateur, fut décapité. Les écrivains chrétiens se font raisonneurs. Ils se mettent à réfuter les critiques et à éclairer la doctrine de Jésus. Dès la fin du IIe siècle, Tertullien publie son *Apologétique* qui démonte, avec les arguments du droit et de la raison, la censure antichrétienne.

On connaît la suite. La petite secte de Judée a prospéré et elle s'est bien vengée. Tout est romain au Vatican, la pompe et le lexique, de la curie au souverain pontife.

Cicéron, le meilleur, hélas !

Difficile d'être bref sur cet abondant, qui rédigea quatre-vingt-huit plaidoiries, de longs traités rhétoriques, des synthèses philosophiques épaisses, huit cents lettres et quelques poésies. Et, disons-le tout net, les jeunes latinistes suant sur leurs versions latines ne furent pas seuls à pester contre lui. Il fut respecté, supporté ou utilisé. On l'admira. Mais personne n'aima vraiment sa personne, ni ses contemporains ni ses commentateurs futurs. Il eut des amis, comme Brutus ou Atticus. Mais on ne connaît pas de « cicéronistes ». Parodiant Cocteau à propos de Hugo, on serait tenté de dire : « Le plus grand prosateur romain ? – Cicéron, hélas ! » Même le beau livre laudateur de Gaston Boissier, *Cicéron et ses amis*, écrit en 1884, à une époque où l'on cherchait moins la petite bête qu'aujourd'hui face aux gloires académiques, s'interrogeait sur les origines de sa fortune immense, sur le flottement de ses choix politiques, sur ses relations avec Brutus. N'empêche :

c'est un môle, un brise-lames, largué dans le grand chambardement général du dernier siècle av. J.-C.

Marcus Tullius (106-43 av. J.-C.) a comme nom (*cognomen*) Cicero, « le pois chiche », on ne sait trop pourquoi. On disait, sans doute pour se moquer de lui, que le mot venait du défaut physique d'un de ses ancêtres qui avait une verrue au bout du nez. Malgré le rôle majeur qu'il a tenu dans la transmission aux Latins de la philosophie grecque, et malgré la richesse de son œuvre de penseur, d'avocat ou d'homme d'État, Cicéron est souvent présenté comme un lourdaud opportuniste, peu sympathique, orgueilleux, affairiste. On dénonça très tôt en lui le plébéien parvenu, *homo novus* arrivé de sa province, s'insinuant à Rome en pleine mutation politique et qui dut, pour faire carrière, se renier souvent et finalement tolérer la captation de tous les pouvoirs par César. Même son humour nous paraît pesant. Pourtant, un siècle après sa mort, Quintilien cite encore une des ses reparties : Cicéron défend Milon, coupable d'avoir trucidé le pire ennemi de Cicéron, Clodius Pulcher ; on lui demande quand est mort Clodius ; Cicéron répond d'un mot : *sero*, ce qui signifie « en fin de journée » ou « bien trop tard ». Cette plaisanterie eut son petit succès, paraît-il. Une autre fois, il signa une lettre avec cette formule : *mitto tibi navem prora puppique carentem*, « je t'envoie un navire [*navem*] sans proue ni poupe ». Navem, sans « n » ni « m », c'est *Ave*, le salut romain. Rions.

Après de brillantissimes études de droit et de philosophie (qu'il complétera en Grèce), il entame, à vingt-cinq ans, une carrière d'avocat d'affaires. On le remarque aussitôt. Sa réputation grandit vite. Il multiplie les relations et les interventions : il veut tout dévorer. Dès qu'il atteint les trente ans nécessaires, il se lance dans la course aux magistratures. Questeur en 75, il exerce en Sicile. Là, une première chance : ses administrés lui révèlent les turpitudes de l'ancien gouverneur de Sicile, Verrès, qui avait monté un système mafieux de pillage d'œuvres d'art. Cicéron saisit cette chance, plaide, fait condamner Verrès, se construit une réputation de pourfendeur des corrompus. C'est un coup de maître et son *cursus honorum* peut se dérouler sans délai : édile (en 69 av. J.-C.) puis préteur (en 66).

C'est à cette époque qu'il essaie de définir sa stratégie politique. Ne sachant quel parti l'emportera, il se fait le champion d'une sorte de centrisme. Il se propose de réunir les « hommes de bien » (*viri boni*), pour faire charnière entre le conservatisme méprisant des *optimates* et le réformisme très déstabilisant des *populares* – parmi lesquels s'activent des ambitieux populistes comme César ou Catilina. Mais Cicéron voit vite qu'il ne sera jamais consul s'il ne se rapproche pas du parti conservateur. Qu'à cela ne tienne : il fait un virage à droite. La tactique lui réussit : il est élu consul, contre Catilina, pour l'année 63 av. J.-C., premier consul *homo novus* depuis plus de trente ans. On sait la suite : Catilina prépare un coup d'État. Cicéron en est informé. Le 8 novembre, il apostrophe violemment Catilina en pleine session du Sénat. Voyez toutes ces péripéties dans notre article « Catilina ».

Désormais, Cicéron va incarner la morale et le faire savoir avec quelque vanité. On connaît ses exclamations vertueuses, comme *O tempora ! O mores !* (« Quelle époque ! Quelles mœurs ! »). Il se fait décerner le titre de Père de la patrie (*Pater patriae*). Le jeune Montesquieu (*Discours sur Cicéron*) prétend que « tous les ennemis de la République furent les siens : les Verrès, les Clodius, les Catilinas, les Césars, les Antoines, enfin tous les scélérats de Rome lui déclarèrent la guerre ». Admettons, mais la situation politique évoluait vite et la « troisième voie » cicéronienne fut toujours étroite.

Les démagogues s'agitent. Les grands ambitieux se concertent, tels Pompée, César et Crassus qui forment le premier triumvirat. Juste après le consulat de César (en 59), Cicéron est pris à partie par un virulent tribun de la plèbe, Clodius Pulcher, qui arrive à le faire exiler pour avoir agi illégalement contre les partisans de Catilina, exécutés sans avoir pu faire appel. Clodius, vainqueur, fait détruire la maison de Cicéron, sise sur le Palatin, et y consacre à la place un temple à la Liberté. Cette relégation ne sera pas longue. Le flibustier Clodius Pulcher n'est plus tribun. Son successeur, Titus Annius Milon, fait revenir Cicéron à Rome, en 56. Le cabinet d'avocat de l'ancien consul retrouve une activité intense. Dans son discours de retour au Sénat (*Post Reditum in Senatu*), il obtient que l'État l'indemnise de deux millions de sesterces pour la destruction de sa maison. Et, malgré les harcèlements de la bande à Clodius (qui sera assassiné dans une rixe trois ans après), Cicéron peut procéder à cette reconstruction. Pompée est intervenu en ce sens, en échange de quoi Cicéron, obligé, va désormais soutenir l'alliance Pompée-César.

En 51 av. J.-C., Cicéron accepte le proconsulat de Cilicie, une petite province d'Asie Mineure. Se rappelant ses lectures de jeunesse, il tente de mettre en pratique les principes platoniciens de bonne gouvernance. Il mate aussi une révolte et, ne doutant de rien, essaie d'obtenir les honneurs d'un

triomphe à son retour à Rome. Cette prétention fit rire tout le monde. De toute façon, les choses se compliquent dans la Ville : César et Pompée s'affrontent désormais ouvertement. Cicéron, qui déteste choisir, tente de ménager l'un et l'autre. Mais quand César, revenant de Gaule, franchit le Rubicon (en 49 av. J.-C.), Cicéron s'affole et s'enfuit de la capitale. César, qui a besoin de se concilier les modérés, tente de le récupérer. Tempête sous un crâne : Cicéron hésite, puis finit par rejoindre Pompée en Grèce, où il se rend inutile autant qu'il peut. Pompée est battu. Cicéron rentre à Rome, passe le plus de temps possible dans sa maison de campagne, file doux avec César, qui le traite bien.

L'assassinat de César, aux ides de mars 44 av. J.-C., surprit tout le monde, Cicéron en particulier. Marc Antoine, exécuteur testamentaire de César, le déteste. Cicéron essaie de se liguer avec le jeune Octave, héritier de César, et il le pousse au conflit ouvert avec Marc Antoine. Mais les deux loups Octave et Marc Antoine décident de ne plus se manger entre eux et ils se livrent leurs ennemis respectifs. Cette réconciliation signe la mort de Cicéron, piteusement assassiné le 7 décembre 43 av. J.-C. Comble d'humiliation, sa tête et ses mains sont exposées sur les Rostres, au Forum, là où avait brillé son talent. Ce crime n'a pas grandi la mémoire de Marc Antoine, un bravache mal léché que les Romains n'aimaient guère. La série télévisée *Rome* en donne une image très antipathique que je crois juste, celle d'un sauteur brutal et arrogant. Voyez le libelle que lui adresse l'historien Velleius Paterculus (20 av. J.-C. - 35 apr. J.-C.) dans son *Histoire romaine* (9, 2, 66) : « Cicéron vit et vivra dans la mémoire de tous les siècles et, tant que subsistera ce corps que constitue l'univers, qu'il ait été formé par le hasard, la providence ou une autre cause – lui qui fut presque le seul parmi les Romains à le contempler avec son intelligence, à embrasser avec son génie et à éclairer avec son éloquence –, toute la postérité admirera ce qu'il a écrit contre toi, détestera ce que tu as fait contre lui, et le genre humain disparaîtra du monde plus vite que son nom. »

Cette emphase montre combien son renom et son œuvre furent considérables. Son endurance force le respect. Mais il n'avait pas le caractère de son ambition, surtout dans cette époque : Rome était une foire d'empoigne où régnaient liquidations physiques, machinations et répressions. Il en fut la dupe. Il aurait mieux fait de suivre ses propres préceptes, qui invitent au détachement, à la philosophie, à la vertu et à la raison : peu excitant, mais moins fatal.

Cinéma et péplums, stéréotypes en bobines

Rome est le pont-aux-ânes des cinéastes. L'Antiquité romaine a servi de décor ou de sujet à bien des films, dès l'apparition du muet : on tourne un *Néron* et un *Spartacus* dès 1910, un *Quo Vadis ?* et une *Chute de Troie* en 1912, des *Ben-Hur* en 1907 et 1925.

Les stéréotypes s'y sont immédiatement figés : un contexte souvent

lubrique et sensuel, avec des courtisanes dénudées et des bodybuildés en jupettes à franges de cuir ; un scénario violent, supposant des affrontements guerriers, des combats de cirque et des catastrophes naturelles (éruptions volcaniques, incendies ou tremblements de terre) ; un climat de décadence, avec orgie obligatoire ; une complaisance perverse pour des maîtres dépravés, sadiques ou fous ; une jolie héroïne bien roulée et un peu niaise, trop sensible au charme physique de quelque proscrit (esclave, chrétien, étranger) ; une fin édifiante, où les oppresseurs finissent par perdre la partie.

Évidemment, on perçoit des nuances dans les points de vue, selon l'époque de réalisation. Par exemple, l'Italie fasciste idéalise le Romain civilisé et colonisateur. Sa propagande s'appuie sur la gloire de la Rome antique, comme dans le S*cipion l'Africain* de Carmine Gallone (1937) qui magnifie les campagnes africaines de Mussolini. Un omniscient comme Jean Tulard, incollable sur Napoléon et sur le cinéma[1], conçut sa passion cinéphile à travers ce genre de productions, qu'il voyait, enfant, à Albi pendant l'Occupation. L'Amérique de l'entre-deux-guerres insiste sur la persécution des juifs et des chrétiens par d'obtus fanatiques. Chaque œuvre reflète donc les enjeux idéologiques de son temps. Voyez même comment Ridley Scott fait de son *Gladiator* un pamphlet assez noir contre la corruption du pouvoir et contre la violence de la société du spectacle. Dans les années 70, la déclinaison prend plutôt un tour érotique : les titres parlent d'eux-mêmes, comme *Messaline, impératrice et putain,* ou *Les Aventures sexuelles de Néron et Poppée*. Et que de « nanars », genre *Zorro contre Maciste* ou *Hercule contre les vampires* !

Il était donc inévitable que ces films soient dénommés de manière péjorative. Le terme « péplum » est apparu au début des années 50 pour désigner ces productions, y compris celles à gros budget. Le péplum rivalise avec le western en poncifs et clichés. Bons et méchants sont immédiatement repérables (blonds / bruns ; tenue claire / tenue noire ; sereins / sardoniques, etc.), et on sait d'avance où l'on va. L'histoire est un peu malaxée et le scénario mêle la mythologie et les événements réels, en piochant éventuellement dans l'Antiquité biblique. On voit des Caligula ou des Néron circuler devant les bustes de leurs lointains successeurs. Ou César s'en prendre à des chrétiens quelques années av. J.-C.

En latin *peplum* signifie « tunique » : le genre est peut-être ainsi dénommé en référence à un film de 1953, *La Tunique*. Ce n'est pas vraiment en tunique courte, mais dans une sorte de kilt moulant à franges dorées que les héros survivent de films en films : on sollicite des culturistes pour jouer l'invincible Hercule, l'insoumis Spartacus ou le musculeux Maciste, que l'on verra même en… chasseur alpin ! Pour ne citer que des Français, des acteurs aussi prestigieux que Michèle Morgan, Michel Simon ou Brigitte Bardot débutante (dans une *Hélène de Troie*, en 1956) se prêtent au jeu. Peu importe, le péplum a partout ses *fan-clubs*, qui animent des sites spécialisés sur internet.

La tentation de pastiche sera inévitable. Dans ce genre parodique, je garde un souvenir hilarant de Francis Blanche en Romain bigleux à lunettes, dans *L'Enlèvement des Sabines* de Richard Pottier (1961), aux côtés de Roger Moore en roi de Rome, de Mylène Demongeot en princesse sabine, et de Jean Marais en dieu Mars. Et je ne vous parle pas de *Deux heures moins le quart avant Jésus-Christ*, de Jean Yanne (1982), délirante caricature nourrie d'anachronismes où un « *charagiste* », Ben-Hur-Marcel, finit délégué syndical face à un César acariâtre et veule.

Certains films ont fait événement, comme *Les Dix Commandements* de Cecil B. DeMille (1956, mais on s'éloigne de Rome), *Barabbas* de Richard Fleischer, avec Anthony Quinn (1961) ou *La Chute de l'Empire romain* (1963) d'Anthony Mann, avec Sophia Loren et Alec Guinness en Marc Aurèle à la barbe fleurie. Les immenses studios de Cinecittà permettent le tournage d'épopées telles que *Ben-Hur* de William Wyler (1959) ou *Cléopâtre* de Joseph Mankiewicz (1963) – qui mit au bord de la faillite la 20th Century Fox (le film coûta quarante millions de dollars et en rapporta vingt-six). Le genre a repris des lettres de noblesse avec des films comme le magnifique *Gladiator*, de Ridley Scott, en 2000. Mais on s'y éloigne de l'idéalisation hollywoodienne : on y montre une époque boueuse et dangereuse. Ce même réalisme glauque domine dans la série télévisée *Rome*. Réalisée à grands frais en 2006, elle offre vingt-deux épisodes de pur bonheur (malgré une complaisance excessive à l'extrême violence), réalisés avec une précision historique admirable. Quelques grincheux y ont dénoncé des détails incongrus et une chronologie accélérée. Laissons cela : c'est à juste titre que cette formidable série a été récompensée par sept *Emmy Awards*. Ni la brutalité ni le sexe n'y ont été occultés, en conformité aux lois actuelles du genre. Ce qui explique sans doute, en partie, son succès auprès du grand public.

Cirque, sable et sang

Les jeux du cirque, les *ludi circenses*, étaient et restent l'opium du peuple. Les puissants s'en servaient pour l'amuser ou pour gagner ses suffrages. *Panem et circenses*, « du pain et des jeux » : on connaît cette revendication aliénée sur laquelle tous les moralistes anciens ont glosé avec un ton navré. Aujourd'hui, on dirait « des allocs et du foot », ou quelque chose dans ce genre. La comparaison ne s'arrête pas là, nous l'allons voir.

Quiconque a vu un péplum se souvient forcément du « clou » de ce genre de films : une course de chevaux, le grand spectacle du cirque. Ben-Hur et Messala, char blanc contre char noir, continuent à cavaler dans nos mémoires, comme dans le film de William Wyler (1959) ou dans l'exhibition de Robert Hossein au Stade de France (2006). Ce souvenir ne nous trompe pas, car le cirque, dans le monde romain, c'est le lieu de tous les excès populaires. Il s'agit d'un hippodrome, d'un immense circuit oblong pour compétitions hippiques. Aux deux extrémités, des écuries et des garages. De

part et d'autre, des gradins, sur toute la longueur de la piste, séparée en son milieu par un muret, nommé l'« arête », *spina* – dont les concurrents devaient faire sept fois le tour.

Imaginez l'engouement des Romains pour les courses ! Le seul Circus Maximus, construit dès le VIe siècle av. J.-C. et embelli par César, pouvait accueillir 350 000 spectateurs. Parfois, on y proposait aussi des compétitions d'athlétisme, avec des sportifs professionnels qui avaient leurs *fan-clubs*, excitaient les midinettes et gagnaient des sommes astronomiques. Les femmes aussi concouraient : on voit à *Piazza Armerina* une mosaïque montrant une femme athlète qui brandit la couronne de sa victoire. Les casaques de meneurs de char, attelés généralement de quatre chevaux (*quadrigae*), se partageaient les couleurs (vert, rouge, bleu, blanc) des quatre saisons. Debout, le cocher, l'aurige (*auriga*), risquait de verser à chaque virage. Ces compétitions déchaînaient des passions : des supporters énervés se partageaient en factions violentes et provoquaient des règlements de comptes, tout en engageant des paris énormes.

Sur la vaste arène, outre les courses de chars, on simulait des combats de cavalerie ou des sortes de chasses à courre, parfois avec des animaux exotiques, tels que lions, rhinocéros ou éléphants, voire crocodiles ou serpents énormes, tout ce qui était dispendieux et impressionnant. Quant aux « jeux troyens », qu'on disait inventés par Énée (Virgile les décrit dans le chant 5 de *L'Énéide*), ils permettaient aux fils des familles aristocratiques de Rome de jouter à cheval, une forme de polo avant l'heure.

Mais le cirque, c'est aussi une incroyable violence, celle des gladiateurs, des fauves et des mises à mort. Le poète Martial a rédigé sur un ton badin un *Livre des spectacles* qui est un musée des horreurs : il y fait la revue des supplices les plus atroces qui furent imaginés, souvent à l'imitation de scènes mythologiques. Apulée (*L'Âne d'or*, 3, 17) raconte aussi l'histoire de ce riche

notable qui rachète des condamnés à mort et les engraisse dans une cage afin qu'ils soient plus appétissants pour les félins. Je me suis souvent demandé comment le spectacle de ce sang répandu pouvait ne pas répugner aux spectateurs. Je connais l'ambivalence de la cruauté, repoussante et fascinante : elle explique la foule qui se pressait encore aux exécutions publiques au siècle dernier. Et le succès des films d'horreur ne se dément pas. Comme disent les Latins, *nil novi sub sole*, rien de neuf sous le soleil. Passe pour un criminel condamné, un ennemi haï. Mais allait-on voir *pour le plaisir* un jeune chrétien brûler vif sur une croix ou une gamine déguisée en Danaïde se faire déchiqueter par un fauve ? Il faut lire le poète chrétien Prudence (*Contre Symmaque*) quand il décrit le public ivre d'une morbide volupté, dressé pour mieux voir les blessures béantes et pour ne pas manquer le dernier coup d'épée qui égorge le vaincu. On entassait les cadavres pour que chacun les voie bien. J'ai déjà dit (dans l'article « Amphithéâtre, marqueur romain ») l'étonnement de saint Augustin devant son ami Alypius, un esprit raffiné, transformé en obsédé féroce au spectacle d'une mise à mort qu'il refusait d'abord de regarder.

Je suppose que les élites romaines supportaient parfois ces excès brutaux par pure démagogie. Sénèque, toujours ambigu, assiste avec plaisir aux joutes viriles et courageuses, tout en philosophant sur le sacrilège d'une agonie donnée pour divertir : « Au milieu de ce spectacle qui devrait nous réjouir, il arrive qu'une ombre de tristesse se glisse en nous » (*Lettres à Lucilius*, 7, 3). Marc Aurèle, autre adepte du stoïcisme, personnage austère, transformera sa loge, au cirque, en une bibliothèque. Toute cette dépense de vies humaines, inutile et répétitive, l'ennuyait. À son propos, Marguerite Yourcenar met dans la bouche d'Hadrien ce commentaire désabusé : « Je n'emportais pas comme toi mes livres dans la loge impériale ; c'est insulter les autres que de paraître dédaigner leurs joies. Si le spectacle m'écœurait, l'effort de l'endurer m'était un exercice plus valable que la lecture d'Épictète. » L'atrocité comme ascèse.

Voir : Gladiateurs, vedettes et victimes ; *Panem et circenses.*

Citoyens, de la Ville au monde

Le débat sur l'immigration et les « sans-papiers » a agité les Romains pendant toute leur histoire : qui est citoyen, qui ne l'est pas, qui peut le devenir et comment ? Ils ont ratiocinié sur ce point, presque à l'infini.

Le citoyen (*civis*) est celui qui détient le droit de cité (*civitas*). La citoyenneté romaine s'acquiert par naissance, pour l'enfant d'un citoyen ou d'un affranchi. Elle donne les droits fondamentaux : voter, devoir s'enrôler dans une légion, être propriétaire, accéder aux honneurs et aux magistratures (au *cursus honorum*), participer à des cérémonies religieuses publiques. Le vote se formule dans le cadre des comices tributes, car tout citoyen appartient à une tribu. Jusque-là, pas de problème. Mais la délicate question qui a

accompagné l'évolution de Rome, au fur et à mesure de son extension, c'est l'éventuelle attribution de la citoyenneté à de nouveaux ressortissants. Dès le IIIe siècle av. J.-C., le citoyen latin (c'est-à-dire du Latium, puis au-delà) peut s'installer à Rome : il a un droit de migration (*jus migrationis*). Il lui reste à s'inscrire dans une tribu et d'y être accepté.

Les populations italiennes ou grecques, puis celles de colonies les plus proches, la Gaule notamment, ont évidemment cherché à obtenir cette clé de l'intégration et cette voie vers toutes les promotions. Les empereurs ont toujours hésité sur la tactique à suivre. Rome a flotté beaucoup entre la répression contre les tentatives d'usurpation et la volonté de protéger ou d'intégrer des résidants riches ou utiles – un peu comme nous nous débattons, aujourd'hui, avec la question de la naturalisation des migrants. Les milliardaires y arrivent toujours plus facilement.

Pour éviter toute dérive collective, c'est seulement à titre personnel qu'un homme libre pouvait être naturalisé citoyen. Le nouveau citoyen prenait le nom de famille du puissant personnage (souvent son *patron*, dont il est le *client*) qui l'a aidé dans cette démarche et il s'inscrivait dans sa tribu. La chose restait rare pendant la République. Ensuite, Auguste trancha seul. Il décida la méthode la plus radicale : seul l'empereur peut accorder une telle dérogation, si bien que les nouveaux citoyens s'appelaient du nom de la famille impériale *Iulius* ou *Claudius* sous les Julio-Claudiens, *Flavius* sous les Flaviens, etc.

On reconnaît un citoyen au port de la toge et à son triple nom, les *tria nomina* (prénom, patronyme et surnom), dont il n'est pas peu fier. Moins visible mais plus pratique, il jouit de droits civils nombreux : se marier, commercer, intenter toute action judicaire, transmettre son patrimoine. De même, diverses protections lui sont garanties, en particulier de faire appel d'une décision de justice en s'en référant directement au peuple. Il a même le droit d'être proprement décapité, et non supplicié de diverses manières, en cas de peine de mort – ce qui était exceptionnel puisqu'il pouvait y substituer un exil volontaire.

Avec l'extension de l'empire, la demande devint explosive. On colmata. On conféra la citoyenneté à des soldats de province qui avaient valeureusement combattu. Puis à tous ceux qui avaient servi vingt-cinq années. De même, des services exceptionnels rendus à Rome étaient ainsi récompensés, ce qui permettait de romaniser les élites autochtones et de les fidéliser. Il y aura, plus tard, des villes entières, voire des territoires pacifiés, qui recevront le droit d'attribuer la citoyenneté romaine, tout cela dans la plus grande confusion.

Les moralistes à l'ancienne ronchonneront, tels Sénèque ou Tacite, de voir des Gaulois ou des Espagnols en toge, et bientôt siégeant au Sénat, tel Saint-Simon face aux parvenus qui accèdent aux « honneurs du tabouret ». Mais les empereurs voulaient maintenir ainsi un équilibre entre autonomie et rattachement, jusqu'à ce que Caracalla, en 212, règle le problème une bonne

fois pour toutes en reconnaissant la citoyenneté romaine à tous les hommes libres de l'empire.

Finalement, ils furent plus expéditifs (ou plus lucides) que nous…

Cléopâtre, la star

Quelle star ! Et quel roman que sa vie !

Rien d'étonnant si son rôle a été distribué, au cinéma, à des vamps ravageuses et à des vedettes dans son genre : Claudette Colbert, Vivian Leigh, Elizabeth Taylor ou dernièrement Monica Bellucci (dans l'adaptation d'*Astérix & Obélix : Mission Cléopâtre*, en 2002). On aurait peine à dénombrer le nombre d'œuvres qu'elle a suscitées : littérature, théâtre, peinture, sculpture, opéra, films, récits fantastiques, bandes dessinées, autobiographies imaginaires, séries télévisées (dont la plus récente, *Rome*), livres de jeunesse, navets pornographiques ou parodiques, et même une récente comédie musicale. On l'a mise à toutes les sauces.

Objet de désir, fantasme oriental (bien qu'elle fût grecque), tentatrice et destructrice, Cléopâtre trouve sa place, dans l'imaginaire occidental, aux côtés de Dalila, Salomé-Hérodias ou Judith. Les tableaux classiques la représentent toujours lascive et pathétique, à moitié dénudée, le sein à l'air, pour l'offrir à la morsure mortelle du serpent par laquelle elle se suicide. Ou bien on la voit paraître en déesse, dans un décor magique et oriental, comme dans *Le Débarquement de Cléopâtre à Tarse*, de Claude Gellée dit le Lorrain. Au théâtre, c'est plutôt sa destinée de double amante (de César et de Marc Antoine) qui sert de trame à une dramaturgie baroque, où se mêlent les fracas de l'histoire et le repos du guerrier. Dans l'art lyrique (G. F. Haendel, Hector Berlioz, Jules Massenet, Samuel Barber), sa vie aventurée correspond aux archétypes de l'héroïne d'opéra : une exaltée, d'abord manipulatrice puis bientôt emportée par ses sentiments.

Mais, pour le grand public, c'est le cinéma qui a modelé son image. Elle a été un sujet favori tout de suite, dès Méliès en 1899 (où on voit sa momie surgir du tombeau) et dès l'époque du muet, entre 1913 et 1920. Après le succès d'un film de Cecil B. DeMille, en 1934, le *must* absolu reste la superproduction de la Fox (qui a failli la ruiner), dirigée par Joseph Mankiewicz, en 1963, avec Elizabeth Taylor (et ses soixante-trois robes différentes, toutes fort décolletées), Rex Harrison (Jules César) et Richard Burton (Marc Antoine). Tous les hommes du monde furent dingues de cette Cléopâtre-là, à l'image de Richard Burton, un franc buveur avec qui elle vécut longtemps une scène de ménage perpétuelle.

A-t-elle failli changer la face du monde, comme le dit Pascal dans un raccourci (si j'ose dire) fameux : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait été changée » ? (« et la sienne, donc ! », commentera Paul-Jean Toulet, entre autres humoristes, après Lautréamont et avant Valéry). La légende et le romanesque se sont emparés d'elle si tôt qu'on

en oublie la réalité. On la disait polyglotte (et c'était vrai), d'une beauté divine, d'un charme irrésistible. On rapportait que tous ses visiteurs étaient sidérés par son intelligence et par le brio de son esprit. On faisait mille récits de ses manies, comme celle de boire du vinaigre où elle aurait fait fondre des perles, ce qui m'a toujours laissé perplexe. On savait qu'elle avait réussi à détenir la totalité du pouvoir pharaonique, d'abord partagé avec son frère Ptolémée XIII, qu'elle sut circonvenir.

Soit. Mais Cléopâtre VII Théa Philopatris (69-30 av. J.-C.), reine d'Égypte, issue de la dynastie macédonienne des Lagides, est surtout célèbre pour ses liaisons avec César et Marc Antoine. Sinon, les sources antiques sont assez maigres : par exemple, que fait-elle à Rome au moment où César est assassiné ? On ne sait. Que furent son enfance et son adolescence ? On l'ignore aussi. Ce qui est sûr, c'est que les historiens antiques ne lui font pas de fleurs, car Auguste eut tout intérêt à la calomnier, en la présentant comme une ensorceleuse, la malfaisante corruptrice du pauvre Marc Antoine, qui n'était pas un saint pourtant.

Cette déformation historique n'empêche pas de constater que Cléopâtre fut assez puissante pour inquiéter Rome et assez exceptionnelle pour enjôler les deux plus grandes figures romaines de l'époque, qui n'étaient pas des Roméo imberbes ni des perdreaux de l'année. Avec César, l'aventure débute au lendemain de la bataille de Pharsale (juin 48 av. J.-C.). Pompée, définitivement écrasé, tente de trouver refuge en Égypte. La cour royale égyptienne, pour s'attirer les bonnes grâces de César, le fait aussitôt assassiner. César débarque à son tour à Alexandrie, fait mine d'être furieux, décide de rester un peu. Vers la fin de l'année 48, il convoque les deux cosouverains, Cléopâtre et son frère-époux Ptolémée XIII, au palais royal d'Alexandrie. Une coterie a décidé d'empêcher Cléopâtre d'accéder jusqu'à

César, pour que Ptolémée soit seul à négocier. Qu'importe : elle se fait enrouler dans un tapis et, dit-on, déboule en roulé-boulé aux pieds de César, éberlué. Ptolémée XIII a l'heureuse idée de se noyer dans le Nil peu après. La romance peut commencer. Cléopâtre a vingt ans. César cinquante. Le démon de midi.

Le protectorat romain sur l'Égypte se confirme par la même occasion. César doit partir, pour réduire les derniers partisans de Pompée, en Afrique. Dès son retour à Rome, il souhaite la présence de Cléopâtre. Les raisons politiques de cette exigence sont nombreuses mais il est vraisemblable qu'il voulait aussi, tout simplement, disposer de sa maîtresse auprès de lui. Les Romains de l'aristocratie sont choqués. Ils l'appellent « cette putain de reine », *regina meretrix*. Cicéron, qui la rencontre, comme tout le monde, bref pour une fois, est lapidaire : « Je la déteste. » Le scandale est à son comble quand on apprend qu'elle est enceinte : son fils, Césarion, naîtra sans doute peu de temps après la mort de César. Auguste, plus tard, se chargera de faire éliminer cet enfant bâtard, qui aurait pu devenir un rival.

Au lendemain des ides de mars, Cléopâtre profite de la confusion pour fuir de Rome. Dès qu'elle touche le Nil, elle fait disparaître son deuxième frère-époux, Ptolémée XIV. La voici seule souveraine d'Égypte. Les assassins de César, Cassius et Brutus, sont poursuivis par Octave et Marc Antoine. Après bien des hésitations, Cléopâtre prend le parti des césariens et leur apporte le soutien de sa flotte. Sans doute espérait-elle ensuite faire reconnaître les droits de Césarion.

Vient, encore, une scène de cinémascope à grand spectacle. Nous sommes en 41 av. J.-C. Marc Antoine a reçu le commandement de l'Orient. Il veut s'entretenir avec les souverains de ses territoires. Il convoque donc Cléopâtre. Elle veut l'éblouir d'emblée. Elle le rejoint, par le Nil, sur un navire d'or et de pourpre, elle-même trônant sous un dais d'or entourée d'une escorte de nymphes ou de naïades. Elle lui offre à bord un fastueux banquet. Antoine est médusé. Coup de foudre. L'affaire se concrétise le soir même. Leur liaison va durer dix ans, jusqu'à la mort.

Au printemps 40 av. J.-C., après une lune de miel passée à Alexandrie, Marc Antoine doit défendre son territoire, face aux Parthes, en Syrie. Puis il rejoint Rome, à l'été, pour trouver un *modus vivendi* avec Octave, dont il épouse la sœur Octavie pour sceller leur accord. Pendant ce temps, Cléopâtre met au monde des jumeaux, un garçon et une fille. On ignore, là encore, comment elle ressentit cette période, de plus de deux ans, où elle fut séparée de son amant. Les retrouvailles auront seulement lieu à l'automne 37 av. J.-C.

Mais les choses vont vite se gâter. D'abord, Antoine n'arrive pas à contenir les Parthes, toujours agressifs en Asie Mineure, et sa campagne de l'hiver de janvier-février 36, en Arménie, tourne au fiasco. Quant à Cléopâtre, seule à Alexandrie, elle met au monde un troisième enfant. De son côté, Octave commence à suspecter l'alliance d'Antoine et Cléopâtre et à y voir une menace. Il ordonne à sa sœur Octavie, la femme légitime d'Antoine et la mère

de ses deux filles, Antonia *l'Aînée* (la future grand-mère de Néron) et Antonia *la Jeune* (future mère de Germanicus et de Claude), de rejoindre son mari en Égypte. Antoine exige qu'elle rebrousse chemin. Elle s'obstine et s'installe. On imagine le vaudeville.

Antoine doit reprendre l'initiative. Sa dernière campagne militaire en Arménie est un succès. Il veut en tirer avantage. Il le célèbre bruyamment et organise une cérémonie de triomphe à Alexandrie. Cléopâtre et ses trois enfants, à qui il donne des titres ronflants en leur partageant son demi-empire, y sont associés. Césarion, le seul fils légitime de Jules César, est même, à cette occasion, intitulé « roi des rois ». Toutes ces manifestations ostentatoires exaspèrent Octave, on s'en doute, notamment la promotion de Césarion qui pourrait un jour venir réclamer son héritage paternel. Une sale campagne de dénigrement est donc décidée à Rome, où Antoine est encore populaire et soutenu par le Sénat. Il s'agit de faire craindre que Cléopâtre, l'ensorceleuse d'Antoine, la semeuse de désordre, l'inspiratrice du conflit entre Romains, ne veuille désormais devenir reine de Rome. L'opinion romaine se révulse. Ainsi en viendra-t-on à l'affrontement de la bataille navale d'Actium, en septembre 31 av. J.-C., gagnée par Octave, pourtant réputé pour être un piètre stratège militaire.

De toute façon, Antoine semble avoir perdu pied. Il a mal préparé son duel avec Octave, s'est fâché avec plusieurs de ses officiers les plus fidèles, qui lui reprochent de se faire gouverner par une femme. Les historiens le peignent alors en fêtard inconscient, se consumant en banquets, beuveries et festivités. Octave arrive à Alexandrie au milieu de l'été 30 av. J.-C. Marc Antoine ne compte pas lutter. Il se transperce de son épée et Cléopâtre le fait déposer dans son propre tombeau. Curieusement, Octave ne tente rien contre Cléopâtre, peut-être parce qu'il voulait la traîner à Rome, pour qu'elle figure en soumise dans son triomphe. Mais la reine se donne la mort, le 12 août, en plongeant ses bras dans un panier de figues contenant deux aspics au venin mortel. C'est en tout cas ce que rapporte la tradition, mais il est possible que le cynique Octave ait joué un rôle dans l'exécution de Cléopâtre, avant d'ordonner la mort de Césarion. Quant aux trois autres enfants d'Antoine et Cléopâtre, la fidèle Octavie, épouse d'Antoine, point jalouse, les conduisit à Rome et les éleva.

Aucune imagination fertile de romancier n'aurait pu produire une telle saga.

Nos poètes aussi ont aimé ce mirage féminin si troublant. Vous vous souvenez de la fin d'*Antoine et Cléopâtre* de José Maria de Heredia, dans *Les Trophées*, 1893 :

> *… Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns*
> *Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,*
> *Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires ;*
>
> *Et sur elle courbé, l'ardent Imperator*
> *Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or*
> *Toute une mer immense où fuyaient des galères.*

Mais c'est encore Victor Hugo qui voit le plus juste, quand il relie Cléopâtre au mythe décadent de la « sphinge », chimère qui hallucine et envoûte, dans *La Légende des siècles* (*Dix Sphinx*, 1859) :

> *Passants, quelqu'un veut-il voir Cléopâtre au lit ?*
> *Venez ; l'alcôve est morne, une brume l'emplit ;*
> *Cléopâtre est couchée à jamais, cette femme*
> *Fut l'éblouissement de l'Asie et la flamme*
> *Que tout le genre humain avait dans le regard ;*
> *Quand elle disparut, le monde fut hagard ;*
> *Ses dents étaient de perle et sa bouche était d'ambre ;*
> *Les rois mouraient d'amour en entrant dans sa chambre…*

Clientèle et clientélisme

Ne nous méprenons pas sur le sens du mot, un faux ami, qui n'a rien à voir avec le sens usuel moderne. Ou bien, parlons plutôt de « clientélisme » : là, on toucherait plus juste.

Chez les Romains, le « client » est un plébéien qui se soumet : le verbe *cliere* signifie « obéir ». À qui ? À un « patron », à un aristocrate, à un patricien influent et fortuné, qui le protège et le nourrit. Rien n'est négligé pour que cette sujétion soit visible : le client reçoit même une tenue décente, une toge propre, pour venir saluer son parrain, *salutatio* qu'il fait tous les matins, fort tôt, à domicile. Il vient lui confirmer son allégeance, lui baiser la main, lui exprimer des vœux, en échange de quelque don, un repas (la *sportule*) ou une pièce. Cette petite foule matutinale s'amasse et reste un peu sur place, pour que la puissance du maître de maison soit bien évidente à tous.

Le patron, en retour, se montre généreux : il fournit des places pour les jeux et spectacles, il assure les frais engagés pour les fêtes (notamment les mariages), il apporte divers secours, il peut laisser quelque donation en héritage. Toutes ces largesses encourageaient les plus vils flagorneurs : les satiriques latins, tels Martial et Juvénal, ont beaucoup daubé sur la servilité obséquieuse de la clientèle. C'est un lieu commun littéraire.

Une sorte de pacte fixe cette mutuelle dépendance. Ce contrat tacite est fondé sur une confiance réciproque : la *fides* (voir ce mot), la foi jurée, la loyauté. Le client consent à « une démarche en fidélité » (*in fidem venire*). Cette notion centrale, quasi religieuse, stabilise l'organisation sociale des Romains – et elle annonce ce que sera le servage au Moyen Âge. La contrainte morale est aussi valable pour le patron qui serait maudit des dieux, *sacer*, s'il trahissait ses engagements.

Mais, comme dira Diderot, dans *Le Neveu de Rameau*, à propos de « la pantomime des gueux », tout le monde est le vassal de quelqu'un. On trouve toujours plus puissant que soi. Seul l'empereur n'est le client de personne – à moins que sa maîtresse ne le fasse chanter ou ne le plume. En revanche, il a une pléthorique dépendance : au début du IIe siècle, l'empereur compte plus de cent cinquante mille clients, à qui il garantit de quoi vivre. Quand un personnage puissant se déplace dans la Cité, surtout s'il se rend au Forum, il est entouré du cortège bruyant de ses affidés, qui lui donnent publiquement du « maître » ou « seigneur », *dominus*. On dit qu'un tribun de la plèbe comme Tiberius Gracchus se faisait suivre de plusieurs milliers de clients.

Cette relation maître / client est bénéfique aux deux, car le patron s'assure ainsi un réseau électoral, fait de petites mains et d'appuis populaires. Ils lui seront toujours utiles dans l'accès aux honneurs, dans les transactions commerciales ou en cas de coup dur. Les clients sont surtout des paysans ou des fermiers attachés aux terres de leur patron, ou bien des anciens esclaves qu'il a affranchis – et donc qui portent son nom. Les citoyens endettés ou désœuvrés ont vite fait de rejoindre la cohorte de ces louangeurs subordonnés et stipendiés. Ils lui font la claque dans les réunions politiques.

On voit, finalement, que c'est à tort qu'on prétendrait que ces mœurs ne sont plus d'actualité.

Voir : Sportule.

Cloaca maxima

Le mot coasse un peu. Mais c'est mimétique : la *cloaca maxima*, « le très grand cloaque », est l'immense égout qui collecte les eaux usées de Rome, depuis le Forum jusqu'au Tibre. Victor Hugo (*Les Misérables*, 1) n'a pas tort : « L'histoire des hommes se reflète dans l'histoire des cloaques. Les gémonies racontaient Rome. L'égout de Paris a été une vieille chose formidable. Il a été sépulcre, il a été asile. Le crime, l'intelligence, la protestation sociale, la liberté de conscience, la pensée, le vol, tout ce que les lois humaines poursuivent ou ont poursuivi, s'est caché dans ce trou. »

À Rome, ce fut d'abord un grand canal à ciel ouvert qui permettait de pomper les eaux stagnantes ou marécageuses. Puis, dès le IIe siècle av. J.-C., il fut transformé en conduit souterrain, bâti de maçonnerie et de briques, pour des raisons d'hygiène et de commodités, si l'on ose dire. À Rome, il était en effet « maxime » : près d'un kilomètre de long sur cinq mètres de large. S'y déversaient les eaux de pluie, les fluides salis, les latrines. Mais il y avait des cloaques dans toutes les villes, comme on le voit bien dans les vestiges de Pompéi.

À part dans les très riches demeures, surtout sous la République, les Latins ne possédaient pas de toilettes privées à domicile. Les Romains se retrouvaient donc dans les latrines publiques, confortables, souvent en marbre et décorées. Elles pouvaient accueillir parfois une centaine de personnes à la fois. On y discutait les potins du jour. On y séjournait un peu, même, car elles jouxtaient les bains et les thermes. Vers le IIIe siècle apr. J.-C., on dénombrait à Rome environ cent quarante W-C publics et plus de deux cent cinquante urinoirs. On les utilisait moyennant un paiement modeste, depuis que Vespasien avait compris que « l'argent n'a pas d'odeur », *non olet*. Sous les cuvettes, des réseaux d'écoulement récupéraient ce qu'on y laissait et tout s'évacuait par la *cloaca maxima*.

C'était du solide : il en subsiste des éléments aujourd'hui encore. Mais il y a plus étonnant en matière de survivance : on a découvert récemment une compagnie de centaines de crabes d'eau douce, qui continuent à y prospérer en toute tranquillité, à l'abri de ces canaux qui datent des Étrusques. Les savants qui les observent pensent que leur espèce était déjà présente avant la création de Rome et qu'ils ont colonisé le cloaque dès sa création. Je n'en mangerais pas.

Un des avatars de la déesse Vénus, déesse de l'amour, avait pour nom la *Venus Cloacina*. Elle protégeait le système des égouts. Son sanctuaire était construit près du principal chéneau d'évacuation, sur le Forum. Curieux, non ? L'amour propre, en quelque sorte.

Cohorte : « *Marchons, marchons…* »

C'est le pack en marche, le bataillon qui progresse. Voyez comment ce terme militaire est utilisé aujourd'hui pour définir un groupe d'individus qui,

avançant dans le temps, partagent la même expérience dans une période commune. On parle de suivre la « cohorte » des élèves d'une génération ou celle des mères qui ont accouché telle ou telle année.

Les classiques ont aimé ce vocable sonore, dont émane une impression de force et de cohésion : « Pouvions-nous le surprendre ou forcer les cohortes / Qui de jour et de nuit tiennent toutes les portes ? » (Corneille). « Il parle, et, défiant leurs nombreuses cohortes, / Du palais à ces mots il fait ouvrir les portes » (Racine). « Il sort demi-paré ; mais déjà sur sa porte / Il voit de saints guerriers une ardente cohorte » (Boileau). Le mot fleure bon l'antique et la pompe. Le lexique catholique, volontiers emphatique, évoque les cohortes des anges et des archanges ou d'autres bienheureux : « Debout sainte cohorte ! »

La cohorte romaine, *cohors*, c'est une division, au sens militaire, une des unités de base, de cinq à six cents hommes, dont est constituée l'armée. Une légion rassemble dix cohortes, numérotées de I à X. Chacune forme un corps d'infanterie, distribué en trois lignes de combattants. Les plus jeunes vont devant, équipés de javelots (les *hastati*, car *hasta* signifie la lance, la pique). Quand leur rang cède, ils laissent leur place aux plus expérimentés qui sont derrière eux, à des grognards qui garantissent le cœur solide du dispositif (*principes*), eux-mêmes adossés aux troisièmes lignes (*triarii*).

Au moment où commence l'empire, Auguste décide d'appeler « cohortes » les garnisons spécialisées qui veillent sur Rome. Par exemple, la « cohorte prétorienne » qui assure la garde personnelle de l'empereur. La « cohorte urbaine » est une sorte de police municipale, aidée par la « cohorte des vigiles » qui veillent la nuit et interviennent en cas d'incendie.

Napoléon, qui connaissait la force des symboles, nomma cohorte les décorés de la Légion d'honneur. Ainsi tiré vers une solennité déclamatoire, le mot finit par faire un peu écrasant. Jules Supervielle, à Oloron-Sainte-Marie, face aux Pyrénées abruptes, « se sent surveillé par leurs rugueuses cohortes ». Immobiles, pourtant.

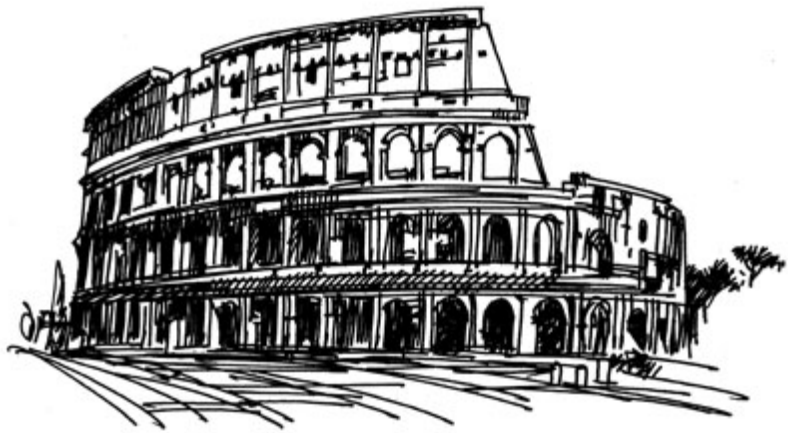
Voir : Armée, la grande machine ; Légion, le pack romain.

Colisée, colossal

Regardez la pièce italienne de cinq centimes d'euro : y figure le Colisée, en italien *Coloseo*. C'est un juste retour des choses, sonnantes et trébuchantes, car ce monument est sans doute une des attractions touristiques les plus visitées de Rome. Son cirque ovale est tellement au cœur de la Cité et de son histoire que le pape Jean-Paul II eut l'intuition d'y renouveler une tradition, celle de la procession du chemin de croix, avec flambeaux, le soir du vendredi saint. Car l'Église considérait, depuis le XVIIIe siècle, que c'est dans cette enceinte que s'étaient déroulées les premières exécutions des martyrs de la foi.

Il faut reconnaître que l'ouvrage est massif : le Colisée est un des plus

vastes amphithéâtres jamais construits dans l'Empire romain : une ellipse de 190 mètres sur 156, soit une superficie de six hectares, avec des murailles de 50 mètres de haut. C'est Vespasien qui en commença les travaux, en 72. Il fallut huit années pour l'achever, sous Titus. Les Romains le nommaient donc « l'amphithéâtre flavien », du nom de famille, la *gens Flavia*, des deux empereurs.



Il pouvait recevoir jusqu'à 75 000 spectateurs, venus assister à des combats de gladiateurs. Mais on y donna aussi d'autres représentations qui exigeaient une vaste arène : batailles navales (*naumachies*), chasses d'animaux sauvages, reconstitutions de combats militaires, scènes mythologiques. Une toile énorme, un *velarium*, pouvait couvrir sa surface pour protéger du soleil. Dion Cassius prétend que 9 000 bêtes sauvages furent tuées lors des jeux inauguraux. On dit aussi que Trajan, en 107, a fêté sa victoire sur les Daces en donnant des jeux où 10 000 gladiateurs, durant cent vingt-trois jours, s'affrontèrent, aux côtés de 11 000 animaux fauves ou exotiques.

Son nom doit dériver de la statue colossale de Néron, en bronze, qu'il avait lui-même fait édifier à proximité. Elle signalait l'entrée de sa luxueuse Maison dorée, sa *Domus aurea*, qui disposait aussi d'un lac artificiel cerné de jardins et de portiques. La statue était si gigantesque qu'on la conserva, en lui changeant simplement sa tête pour la remplacer par celle de quelque autre empereur. Finalement, on lui rajouta une couronne d'étoiles pour en faire une figure de l'Apollon solaire. Cette présomptueuse sculpture finit par s'écrouler et par être brisée, comme le reste. Ne subsiste que sa base, qui donne une idée des proportions.

Pour édifier le Colisée, il fallut combler le lac néronien et dégager un ample espace en faisant place nette, car Vespasien voulait dépasser tout ce qu'on avait connu. Il s'agissait de célébrer, par ce bâtiment orgueilleux, ses victoires triomphales. Il le paya, selon une inscription gravée sur le site,

« avec sa propre part de butin », sans doute avec les trésors ramenés de Jérusalem et de Judée, après la première guerre judéo-romaine de 70. L'Église, dès la fin du VIe siècle, utilisa les lieux comme sanctuaire et comme cimetière. Ils accueillirent même, plus tard, à la Renaissance, une congrégation religieuse. Le grand tremblement de terre de 1349 provoqua des effondrements, et c'est à cette occasion surtout que l'on récupéra des blocs pour construire ailleurs. Même ruiné et démantelé, il en impose encore.

Le soir, quand la foule des touristes est partie et que les ombres descendent, on se prend au vertige du temps, face à ce monstre dégradé. On renoue avec tant de poètes qui ont erré ici pour saisir la vanité humaine ruinée, de du Bellay à Lamartine (*Le Lézard*). On pense à Byron, dans son pèlerinage romain (*Childe Harold's Pilgrimage*), qui voit là le symbole des forces qui céderont finalement à l'usure : « Quand le Colisée tombera, Rome tombera, et avec Rome, le monde. » On médite la nostalgie d'Edgar Poe, traduite par Stéphane Mallarmé (*Le Colisée*) :

« Ici où tomba un héros, tombe une colonne ! Ici où l'aigle théâtral éclatait d'or, la brune chauve-souris fait sa veille de minuit. Ici où des dames de Rome agitaient au vent leur chevelure dorée, maintenant s'agitent le chardon et l'ajonc. Ici où le monarque s'inclinait sur un trône en or, glisse, comme un spectre, vers sa demeure de marbre, par la faible lumière des cornes de la lune éclairé, le silencieux lézard des pierres. »

Cette mélancolie du poète était prophétique : le Colisée va mal, victime de ses trois millions de visiteurs annuels, de la trépidation du trafic et d'un « cancer de la pierre » né de la pollution ou des pluies acides. Le mortier se défait, la pierre se corrompt. Ainsi finira, pour chaque petit colosse que nous sommes, l'arrogant voyage. René Char resserre tout d'une formule, dans *Le Visage nuptial* : « Je cours au terme de mon cintre, colisée fossoyé. »

Voir : Cirque, sable et sang.

Collines (sept)

Pourquoi vont-elles toujours par sept ? Le chiffre sonne trop beau pour être vrai. Et Rome n'est pas seule capitale à s'en réclamer. Citons, pêle-mêle et entre autres : Jérusalem, Constantinople, Lisbonne, Nîmes, Vaison-la-Romaine, et même… Yaoundé. Toutes ces villes et tant d'autres se seraient développées sur des sites comparables.

Sept, c'est un peu le chiffre sacré à tout faire. Vont en septuor : les jours de la semaine ; les miracles du Christ et ses dernières paroles ; les péchés capitaux ; les couleurs du blason ; les ans de malheur si vous brisez un miroir ; les nains de Blanche-Neige… L'énumération serait sans fin. La légende a donc dû jouer un rôle pour imposer le logo de « Rome, la ville au sept

collines ». Certains étymologistes y soupçonnent même une méprise initiale : les premiers Romains auraient fini par confondre, en maniant leurs grimoires ancestraux, les *saepti montes* (les « collines encloses », qui formaient un cirque naturel où se sont abritées les fondations de la Cité) avec les *septem montes* (les « sept collines »). Ils auraient construit, sur ce malentendu, la fable des sept monticules (car ils ne culminent guère à plus de cinquante mètres) : Aventin, Palatin, Capitole, Quirinal, Viminal, Esquilin et Caelius.

Il est vrai que l'emprise de Rome offre une protection naturelle : elle se love, à l'est, au milieu du demi-cercle de ces buttes et, au sud-ouest, le cours du Tibre offre une frontière naturelle. On dirait un amphithéâtre. Les collines jouent un rôle dans la trame des récits fondateurs : c'est sur l'Aventin boisé que Rémus consulte les divinités pour savoir qui devra régner sur Rome. C'est là encore que la plèbe, au Ve siècle av. J.-C., en conflit avec les aristocrates, se retire jusqu'à ce qu'elle obtienne reconnaissance de ses droits – d'où l'expression « se replier sur son Aventin ». C'est sur le Palatin (où plus tard les empereurs établiront leur palais et leur cour) que des bergers découvrent la Louve allaitant les deux jumeaux Romulus et Rémus.

Pour le voyageur, aujourd'hui encore, ces hauteurs offrent de contempler la Ville en perspective et avec un peu de répit. Sinon, on étouffe dans la profusion des trois cents hôtels, des deux cents palais, des trois cents églises, des deux cents fontaines monumentales, des sites archéologiques à chaque coin de rue, des huit parcs, des édifices publics, des terrasses bondées, des chats fugueurs, des voitures klaxonnant ou de la foule qui semble en agitation bavarde et perpétuelle.

C'est ce que retient Julien Gracq, venu sur le tard, presque à regret, faire enfin son pèlerinage romain. Il cherche les hauteurs, pour que son regard, en surélévation, permette des « vues lointaines et plongeantes sur la ville dorée par la poussière du couchant ». Sinon, Rome échappe à toute emprise et elle fuit celui qui veut l'embrasser : « Quelle étrangeté que d'enclore l'idée d'empire universel dans un nom de ville ! Et de l'y laisser oubliée depuis quinze cents ans. Il y a une atmosphère de déshérence distraite qui est propre à Rome. On se promène dans ses rues, on est retenu par l'échelonnement démesuré au long des siècles des souvenirs monumentaux, par la prolifération des édifices insignes, par l'entassement des œuvres d'art – cependant que le sentiment diffus d'une absence, d'une vacance centrale se fait jour. Comme si on parcourait les salles d'un palais où le maître fabuleux de céans, par quelque lubie incompréhensible, n'y est plus pour personne » (*Autour des sept collines*, 1988).

Sans ses collines, Rome serait l'absente de toutes les villes.

Colonies

Rome fut impérialiste avant d'être impériale.

Elle a assis sa puissance sur un système politique de protectorat, exécuté

avec méthode. Ne comparons pas avec les comptoirs puniques ni avec les colonies grecques, comme « la grande Grèce » (c'est-à-dire la Sicile et le sud de l'Italie) qui fut fondée par des émigrants, au hasard des échanges commerciaux. Ces cités grecques de la diaspora jouissaient d'une autonomie politique relative. Tandis que les dépendances romaines restaient subordonnées à l'État central, colonisateur et assimilateur. Je sais que les notions modernes d'impérialisme, de colonialisme et de nationalisme ne sont pas totalement adéquates pour décrire l'expansion de la Ville (et donc de la citoyenneté) sur un espace illimité, comme l'a montré Jean-Noël Robert dans *Rome, la gloire et la liberté* (Les Belles Lettres, 2008). Mais nous devons ici simplifier.

Les colonies furent d'abord un moyen de fixer des paysans sans terres, des citoyens pauvres ou des vétérans démobilisés à qui l'on donnait un territoire à faire fructifier. On maintenait ainsi des lotissements et des peuplements, à l'écart du Forum, à distance. Une fois déplacés et établis, ils assuraient le lien tutélaire de Rome avec ces contrées dépendantes. Ainsi se diffusaient la culture et la langue romaines. Jules César projeta ensuite la colonisation méthodique de toutes les provinces : il voulut y implanter des mini-répliques de la Cité, avec un cadre urbain et des institutions identiques. C'est ce que nous voyons bien dans nos vestiges gallo-romains. Nous sommes les enfants de la colo. Au fond, le processus est commun à toutes les civilisations conquérantes : il n'en ira pas différemment aux Amériques lors de la ruée vers l'Ouest, si l'on peut oser cette comparaison anachronique.

L'histoire des implantations coloniales colle parfaitement à l'accroissement de la domination romaine. On peut y suivre l'extension des emprises guerrières ou diplomatiques de Rome, de l'Italie à la Sicile et la Sardaigne, avant l'Espagne, la Gaule et l'Afrique. Il s'agissait d'abord de sites de garnisons, puis de terrains agricoles, enfin de vraies provinces. Mais le débordement fut plus fort au début de l'empire, quand Jules César puis Auguste procédèrent à de vastes démobilisations qui touchaient plusieurs centaines de milliers de légionnaires : on les envoya s'établir plus loin, comme en Bretagne et le long des frontières (du *limes*), vers le Rhin, la Moselle ou le Danube.

Les Romains ont poussé leurs emprises au-delà de tous les horizons. Figurez-vous qu'une analyse génétique, grâce à des tests ADN effectués sur les habitants d'un village nommé Liqian, à l'ouest de la Chine, a même montré que sa population avait des origines européennes ! Les yeux verts et les cheveux blonds de ces Chinois-là proviendraient de leurs ancêtres, des soldats romains du Ier siècle av. J.-C. Cette étude scientifique conforte la théorie émise dans les années 1950 par Homer Dubs, professeur d'histoire à Oxford, selon lequel cent quarante-cinq légionnaires romains auraient déserté en 53 av. J.-C., lors de la défaite de Crassus face aux Parthes, et, *via* l'Iran actuel, auraient poursuivi leur route vers l'est, avant d'être enrôlés comme mercenaires chez les Huns, pour finir en Chine… La chose est discutée, mais

elle éclaire la capacité expansionniste romaine.

Mais, une fois l'extension accomplie, la question qui s'ensuivit fut évidemment celle de l'octroi de la citoyenneté, sujet perpétuel de débat, comme nous l'avons vu dans notre article « Citoyens ». Quand la colonie était peuplée de citoyens migrants (*colonia ciuium Romanorum*), elle s'organisait comme une Rome en miniature, avec ses magistrats, ses notables et son Conseil, imité du Sénat. Ailleurs, se mélangeaient les citoyens romains et latins.

Cette mixité finira dans une certaine confusion et dans la généralisation de la citoyenneté. Mais la colonisation romaine dut aussi sa réussite à une mixité sans heurts et à une véritable assimilation. Il n'y eut pas de conflit de race entre colonisateurs et colonisés. Les Romains s'unirent peu à peu aux familles autochtones, tandis que les peuples vaincus, à commencer par les Gaulois, insufflèrent un sang neuf à leurs vainqueurs. Bientôt, l'administration des territoires conquis, tous unis dans le culte impérial, s'achèvera avec cet octroi de la citoyenneté à la quasi-totalité des hommes libres. Les habitants de l'empire, divers par leur culture d'origine, pourront tous se dire Romains.

Le grand dessein expansionniste sera ainsi achevé. La Ville et le monde ne formeront plus qu'un seul et même espace romanisé : *spatium est urbis et orbis idem*, comme dit Ovide (*Fastes*, 2, v. 684). La première mondialisation. On connaît la suivante…

Colonne, support et signal

Vous vous souvenez peut-être que Gustave Courbet, lors de l'insurrection de la Commune de Paris, à l'automne 1870, exigea (et obtint) que l'on fît écrouler la colonne Vendôme. Nous sommes loin de Rome, mais son argumentaire d'excité radical cernait bien la fonction ostentatoire de la colonne : « Un monument de barbarie, un symbole de force brute et de fausse gloire, une affirmation du militarisme, une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à la fraternité. »

Pas d'architecture antique sans colonne, puisque Rome aime exalter une idéologie de la puissance, des honneurs et du triomphe. La colonne délimite ou rythme tous les espaces officiels, notamment le Forum. C'est l'élément caractéristique, symbole de virilité et de richesse, qu'on exhibe comme une affirmation en soi. Un signe absolu, presque arrogant, qui conduisait tout personnage aisé, pour faire montre de sa réussite, à en dresser chez soi ou dans quelque espace public. La divinisation des empereurs, comme la célébration des hommes illustres, supposait d'ériger une colonne, balise permanente fixant la mémoire. Un rêve d'immortalité, en quelque sorte, comme le chante Paul Valéry dans son *Cantique* de *Charmes* :

> *Un temple sur les yeux*
> *Noirs pour l'éternité,*

Nous allons sans les dieux
À la divinité !

Mais y pense-t-on vraiment, à tout ce fatras de vanité et de hauteur ? Les colonnades font vite oublier leur allure altière ou guindée, car elles opèrent un miracle : elles cloisonnent sans fermer, elles délimitent l'espace tout en laissant passer la vision et la lumière, comme dans ces péristyles d'atrium romain qui strient l'ombre et la clarté. On sent cette même vibration quand on fait le tour du cloître de quelque abbaye : les lieux semblent habités et les colonnes tremblent sous notre regard mobile. Sous l'empire, comme on le voit par exemple dans le site de Palmyre, en Syrie, les villes nouvelles s'organisaient, de façon géométrique, autour d'un axe imposant, une chaussée dallée, bordée de colonnades. Des boutiques s'installaient tout au long. On nommait ces allées du mot grec *plateia*, c'est-à-dire « larges passages », en latin *platea*, d'où nous viennent « *piazza* » et « place ». Sur ce modèle, la *Via Lata*, à Rome, longue de deux kilomètres, traversait tout le nord de la ville jusqu'au Forum, ornée de centaines de colonnes. Sa trace subsiste, sous le nom de *Corso*.

Ce n'est pas le seul cas. Car, aujourd'hui encore, à Rome, bien des colonnes s'imposent aux yeux du promeneur. La plus majestueuse, dressée au milieu du forum de Trajan, est l'énorme colonne Trajane, haute en tout de quarante mètres. Elle fut édifiée vers 112 par l'empereur, après sa victoire contre les Daces, ces insoumis ancestraux vivant au nord du Danube. Son pilier superpose dix-sept tambours de marbre de Carrare, de quarante tonnes chacun, à l'intérieur desquels un escalier en spirale permet d'accéder au sommet. Les bas-reliefs qui ont été ciselés tout autour forment une sorte de bande dessinée qui déroule une grande chronique. Les sculptures en à-plat font varier l'optique. On aperçoit des gros plans, des perspectives plongeantes ou des panoramas d'ensemble, ce qui permet de figurer le temps et l'espace.

Mais le projet est ici politique : la dramatisation des scènes a une visée édifiante, montrant la générosité du vainqueur ou exaltant les valeurs romaines. Cette vaste frise, enroulée autour de la colonne, à la manière de la tapisserie de Bayeux, valorise à chaque scène l'omniprésence décisive du prince. Les vertus et la force du chef sont ainsi éternisées. Éternité provisoire, tout de même : le pape Sixte Quint, en 1588, fit remplacer la statue sommitale de Trajan, *imperator* couronné, en armure et tenant un globe, par l'apôtre saint Pierre. La Trajane a fait des émules, et pas seulement la colonne Vendôme, dédiée à Napoléon, celle que l'anarchiste Courbet fit écrouler et que Mac-Mahon releva. Dès le IVe siècle, on en réalisa des copies à Constantinople, telles les colonnes de Théodose et d'Arcadius. À Londres, on en croise plusieurs : le monument rappelant le grand incendie de 1677, la colonne du duc d'York et surtout celle de Nelson. Le culte de Nelson s'en est même fait une spécialité, puisqu'on trouve des colonnes comparables qui lui sont consacrées à Montréal ou Dublin.

Mais revenons à Rome. On reste aussi admiratif, *Piazza Colonna*, devant

la colonne Aurélienne, celle que Marc Aurèle, imitant Trajan, érigea, vers 180, après ses guerres contre les Sarmates (des nomades d'Asie centrale établis au nord du Danube) et contre les Germains. Elle mesure exactement 100 pieds romains, soit 29,617 mètres. Elle fait défiler le récit des deux campagnes militaires. Le relief est plus marqué, mieux détaché, avec des dessins très lisibles. Et le scénario semble suivre une intention différente : l'empereur ne paraît plus au cœur de la bataille, parmi ses soldats, mais il les surplombe dans les hauteurs, déifié, croisant des génies et des divinités. La narration fait même appel au merveilleux : on y distingue par exemple un Jupiter ruisselant, qui dispense une pluie miraculeuse pour sauver les Romains de la soif.

Les « vivants piliers » de l'Antiquité ont beaucoup souffert du temps, des tremblements de terre, des pillages. Dans tous les sites archéologiques, on tombe sur des fûts décapités, des rondelles écroulées, des sortes de pieux incomplets, des pilastres tronçonnés, des assises bancales. On saisit concrètement ce qu'est la « chute » des empires. Par un juste retour des choses, le monument de l'orgueil par excellence est aussi celui qui a le plus souvent subi l'outrage des ans.

Voir : Atrium ; Péristyle ; Temple, périmètre sacré.

Comédie

Voir : Rire.

Comices, assemblée du peuple

Rien à voir avec nos comices agricoles : ce sont les assemblées du peuple, au cours desquelles étaient élus les divers magistrats.

Jean-Jacques Rousseau, dans son *Contrat social* (4, 4), admire le système des comices de Rome, grâce auxquels « le peuple romain était véritablement souverain de droit et de fait ». Venu après celui de Montesquieu, cet hommage, un peu idéaliste, est toutefois justifié. Malgré le jeu des démagogies, des voix achetées et des pressions diverses, ces meetings électoraux, qui se tiennent dans les enclos sur le Champ de Mars, permettent en principe une démocratie directe, à la manière des « votations » suisses. Dans le genre, on n'a guère fait mieux depuis.

On ne peut pas réunir les comices n'importe quand. Ce n'est permis que les jours dits *comitiales*, marqués C dans les calendriers anciens. Dans les débuts de la République, on procédait par vote à main levée ou par expression orale. Mais, dès la fin du IIe siècle, on passa à un scrutin secret. Les bulletins se présentent sous la forme de petites plaques en bois. On choisit une des deux inscriptions, V R ou A : *Uti Rogas* (« comme tu le demandes » = oui) ou *Antiquo* (« je suis contre » = non). Les comices servent aussi de tribunal, qui châtie ou acquitte sans autre appel possible : D (*Damno*, « je condamne ») ou

L (*Libero*, « j'absous »). Un condamné à la peine capitale peut toujours faire appel à la sanction du peuple.

Sans entrer dans le détail, disons que ces réunions publiques peuvent se convoquer selon trois répartitions, qui font varier les tendances et les résultats de l'arbitrage populaire. Les *Comices tributes* : ce rangement par tribus territoriales favorise les vieux propriétaires fonciers, au détriment des citadins du centre-ville. Les *Comices centuriates* : là, le classement dépend des centuries, donc du rang qu'on a obtenu, en payant, dans l'armée, méthode qui conforte les plus riches. Les *Comices curiates* : le peuple est réuni en curies, sortes de castes en fonction du nom de naissance et de la lignée (*gens*), ce qui favorise les patriciens ou les aristocrates – et leur clientèle qui vote comme eux.

À chaque comice sa spécialité. Les *Comices tributes* élisent les candidats aux premiers degrés du *cursus honorum* (édiles curules, questeurs et tribuns militaires). Les *Comices centuriates* décident la levée ou la constitution des légions et, surtout, elles élisent les magistrats supérieurs (préteurs, censeurs et consuls). Les *Comices curiates*, la plus ancienne assemblée politique romaine, jouent un rôle plus symbolique : ils veillent par exemple au maintien des cultes mais, dès la fin de la République, ils ne sont plus composés que de trente licteurs, un par curie.

Évidemment, dès que l'empire prit son essor, ces référendums perdirent de leur poids, voire de leur utilité. Peu à peu, leurs attributions législatives disparurent et leur pouvoir de nomination fut transféré au Sénat, totalement contrôlé par l'empereur. Mais la dérive commença dès Jules César. Dans sa *Pharsale* (livre 4), Lucain critique vertement la mascarade de la réélection de César (qui vient de franchir le Rubicon) au consulat, ratifiée dans l'euphorie d'un plébiscite : « Cependant il marche vers Rome. Quoique sans escorte, il est sans peur. Rome avait appris à fléchir devant la toge […] Pour que rien ne manque au droit des armes, il réunit dans ses mains les haches et l'épée, les aigles et les faisceaux ; et sous le vain nom d'empereur, il s'attribue tout le pouvoir d'un maître. Ce fut pour lui qu'on inventa tous ces titres menteurs dont nous avons flatté l'orgueil de nos tyrans. On feint, pour son élection, de tenir les comices, d'assembler les tribus, et de recueillir les noms dans l'urne mensongère. »

Où l'on voit que de « démocrate » à « démagogue », le glissement est vite fait. À Rome aussi.

Commerçants

Une cité de rentiers : telle est la vision que les satiriques latins nous dessinent de la Rome impériale.

Rome : une ville d'assistés ? D'où vient cette caricature usuelle ? Autour de la cour du Prince, ces « rentiers » semblent fort actifs. Les sénateurs (à qui il est interdit de commercer) et leurs coteries vivent d'intrigues, d'honneurs et

de luttes d'influences, entourés de collaborateurs zélés et corruptibles. Les fonctionnaires d'une administration pléthorique veillent à tout, dans la ville comme dans l'empire, suppléant les magistrats au quotidien. Les propriétaires fonciers laissent à d'autres le soin de cultiver leurs terres, tandis qu'ils séjournent dans la Cité, pour faire prospérer leurs affaires, pour tenter la politique ou pour s'encanailler. Les scribes, copistes et secrétaires en tout genre s'échangent des services, grâce à leurs charges lucratives qui s'achètent et se revendent. Les clients, chômeurs continuels et épanouis, errent toute la journée sur les places ou dans les tavernes, une fois leur salutation à leur généreux patron assurée et payée.

Mais cette satire traditionnelle cache une autre réalité. L'activisme romain n'était pas stérile, dans une organisation urbaine tentaculaire, où l'on ne cesse de commercer. Cette énergie répondait à une nécessité vitale : Rome est la métropole économique du monde. Toutes les routes d'Italie viennent y converger. Toutes les lignes méditerranéennes aboutissent à son port sur le Tibre. Toutes les richesses des provinces y sont importées et échangées. On a l'impression que l'univers entier est un vaste marché dont les Romains sont les exploiteurs uniques. C'est ce que dit Pétrone, dans le poème qui précède son *Satyricon* :

« Le monde entier était aux mains des Romains victorieux. Ils possédaient la mer et les étoiles et le double champ des étoiles mais ils n'étaient pas rassasiés. Leurs carènes alourdies par les cargaisons sillonnaient les ondes. S'il y avait, au loin, quelque golfe caché ou quelque continent inconnu qui prétendaient exporter de l'or fauve, c'était un ennemi et le destin préparait des guerres meurtrières pour conquérir ces nouveaux trésors. »

Pétrone reprend ici l'ancestrale critique du luxe inassouvi, signe d'amollissement. Mais, une fois les armes déposées, c'est grâce à ses commerçants que Rome a accru sa puissance et imposé durablement son emprise mondiale, d'autant que l'esclavage permettait une main-d'œuvre corvéable à bas coût. Rome importait des denrées de partout, mais surtout d'Espagne, de Gaule, d'Asie Mineure et d'Afrique du Nord. On transportait céréales, huile, vin, dattes, figues, viande, textiles, animaux sauvages (pour les jeux notamment), marbres, tuiles et briques, argent, étain, cuivre, ivoire, verreries, étoffes, épices, etc. De tout… Régulièrement, des fouilles maritimes nous ramènent à la surface les maigres restes de ces profusions. On s'extasie devant un bout de miroir, un flacon de parfum, un morceau d'assiette, un fond d'amphore, une fibule (sorte de grosse épingle de nourrice), un petit bijou – minuscules traces d'une vie plus intime, abîmée au sens propre.

Dans la Cité, des centres commerciaux sont spécialisés, tels le Forum Suarium pour la viande de porc, ou le Forum Vinarium, sur l'Aventin, pour le vin. On stockait le froment et le blé dans des dépôts énormes et fortifiés, les *horrea*. Le marché de l'importation était assuré par des grossistes, les

« négociateurs » (*negatiores*). Tandis que le conditionnement et la distribution des marchandises passaient par les détaillants (*mercatores*). On imagine le vacarme de Rome, avec ses porteurs et ses crieurs, arpentant une ville qui était un chantier permanent et assourdissant. De ces bousculades et de ce raffut, légendaires, les écrivains se plaignaient aussi.

On a trouvé, autour du port d'Ostie, les vestiges de vastes hangars et de magasins généraux. On croirait Rungis. Il s'agissait de sortes de bazars, de larges souks, où chaque métier trouvait sa place : ébénistes, cordiers, pelletiers, ferronniers, orfèvres, etc. Un signe ne trompe pas : juste à côté, est aménagé un forum des corporations – on en a dénombré plus de cent cinquante. Et là, un temple, celui de l'*Annone d'Auguste*. L'annone, c'est le service public, géré par un préfet, qui garantit à tous la distribution du blé.

Décidément, notons que les Romains ne plaisantent pas avec le commerce. Comme eux, saluons leur veau d'or, le Temple du Ravitaillement impérial, divinisé. Ou faisons un tour à la Bourse. C'est tout un.

Conclamatio

Ce rite m'émeut. Il consiste à interpeller le mort, à son décès, en criant son nom. Comme si le pire, à mourir, c'était de n'être plus désormais nommé par personne. Oblitéré.

Comme tous les Anciens, les Romains étaient superstitieux. Ils considéraient qu'il fallait respecter scrupuleusement les rites légués par la tradition, notamment quand il s'agit de la mort. Non seulement parce qu'il n'était pas question de mécontenter l'âme du défunt, toujours prompte à revenir, errante, pour chercher quelque querelle, mais aussi parce que le déroulement précis des funérailles garantissait que le trépassé réussirait son voyage dans l'au-delà et qu'on n'en entendrait plus parler.

Le rituel semble pointilleux. Surtout avant l'incinération, puisque le bûcher funéraire était de pratique habituelle, en particulier chez les gens aisés. Dans le cercle familial, on veille l'agonisant, on lui ferme les yeux, et le membre de la famille le plus proche (son fils, souvent) lui donne un dernier baiser sur la bouche pour recueillir symboliquement son dernier soupir. C'est alors qu'on appelle le mort, déposé sur son lit funéraire. On s'exclame à voix haute, par trois fois, selon la coutume de la *conclamatio*.

Que cherchait-on par cette triple apostrophe sonore ? Vérifier le décès, retenir quelques instants l'âme qui fuit, exprimer un ultime adieu ? La valeur du rite est plus profonde. La « conclamation » renvoie à cette idée romaine que l'on ne meurt que si le nom s'efface. Il n'y a pas de pire punition que la condamnation à disparaître des mémoires (la *damnatio memoriae*), comme on le décida pour quelques tyrans sordides, tel Domitien, en 96. Cette tradition s'est maintenue. Quand on visite la salle capitulaire du palais des Doges à Venise, on voit que la frise des Doges s'interrompt çà et là : le portrait du mauvais chef, sans doute corrompu, donc rayé de l'histoire, est remplacé par un voile noir, anonyme.

De là vient l'obsession romaine des dédicaces publiques, des invocations gravées dans le marbre ou des plaques commémoratives. Ils en mettent partout. Mais voyez aussi la tradition des derniers mots, des *ultima verba* : la phrase finale ou la formule insolite qui illustreront une vie, qui ramasseront l'essentiel d'un destin, qui resteront comme signal et qu'on pourra citer, comme pour réanimer le défunt à jamais. Néron, histrion vaniteux jusqu'au bout, proféra : « Quel artiste meurt avec moi » (*Qualis artifex pereo*). Mais la sentence pouvait devenir épitaphe, tracée sur l'urne ou le tombeau. Marcel Pagnol se souvient de ce bel usage. Il légua cette sobre épitaphe virgilienne : *Fontes, amicos, uxorem delixit*, « Il aima les sources, ses amis, son épouse ».

De même, la mythologie antique prolonge la vie des héros trépassés en donnant leur nom à un lieu, souvent celui où ils ont disparu. Nous, nous n'avons à nommer que des rues ou des places. Voyez, pour rappeler un exemple célèbre, la chute d'Icare. Son père Dédale l'a aidé à voler avec des ailes collées par de la cire. Icare ne se sent plus et il s'approche du soleil. La cire fond. Chute d'Icare. Le père est désespéré. Ovide raconte (*Les Métamorphoses*, 8, 232-235) : « Icare, où es-tu ? Icare ! Dans quel endroit

dois-je te chercher ? Icare ! répétait-il. Il aperçut des plumes à la surface de l'eau, maudit son art et honora d'un tombeau le cadavre de son fils, et cette terre fut désignée par le nom du défunt inhumé. »

Rome nous a également légué une interminable galerie de personnages admirables qui affrontent la mort (volontaire ou subie) avec stoïcisme. À l'image de Socrate dans *Phédon*, ils réfléchissent sereinement au passage qui les attend. Je pense, pour ne donner qu'un exemple méconnu, à ce Valerius Asiaticus, calomnié par l'infâme Messaline (car elle convoite de lui dérober ses jardins). Tacite ajoute ce détail : « Il se trancha les veines ; il avait au préalable examiné son bûcher funéraire et ordonné qu'on le change de place, de peur que la verdure des arbres ne soit endommagée par les flammes. »

Les autres règles mortuaires paraissent alors dérisoires. Une pièce de monnaie placée dans sa bouche permettrait au défunt de payer Charon, celui qui transporte sur sa barque les morts pour traverser le fleuve des enfers, le Styx. Les Romains ne croyaient guère à tout cet attirail de la mythologie infernale. Mais ils ne cherchaient pas à trop approfondir le sujet. En revanche, ils ont ressenti et analysé souvent le sentiment douloureux de l'incommunicabilité entre le vivant et l'être aimé perdu. Il y a un beau passage dans Catulle, quand le poète se rend en Bithynie sur la tombe de son frère. Là, il sent l'abîme qui les sépare et tente de lui parler, de réveiller un dialogue, vainement : « J'ai traversé bien des pays et bien des mers pour venir, ô mon frère, apporter à tes restes infortunés la suprême offrande due à la mort et interroger en vain ta cendre muette » (*Carmina*, 101).

On pense au mot de Valéry : « La mort nous parle d'une voix profonde pour ne rien dire. » Alors, comme les Romains, nommons nos morts, pour qu'ils nous enrichissent encore de leurs dons.

Voir : Mort, la grande hantise ; Nécropole.

Concorde, car l'union fait la force

Les Romains avaient aussi leur place de la Concorde. On en voit encore les ruines sur le Forum, là où se dressait justement le Temple de la Concorde, qui accueillait des réunions du Sénat lorsqu'il traitait de questions judicaires.

On ne sait pas exactement ce que recouvre cette *Concordia* (littéralement « l'union des cœurs ») : une divinité particulière (qui avait sa fête le 16 janvier), un vague symbole politique, une simple valeur conjugale, un permanent rappel à l'ordre ? Sans doute tout cela à la fois, car les Romains, obsédés par le risque permanent de la guerre civile, exaltent l'union, en particulier celle qui soude nécessairement le peuple et le Sénat : *Senatus populusque romanus*, SPQR.

On sait que la déesse Concorde, fille de Jupiter, avait déjà eu un premier temple, en bas du Capitole. C'est le dictateur Camille qui l'érigea, au IVe siècle av. J-C., pour appeler à la pacification des querelles intestines entre

Romains, après les incursions gauloises. Mais Auguste, longtemps plus tard, en revint à honorer des vertus plus privées. Soucieux d'un retour à la morale, il édifia un autre sanctuaire, tout neuf, vers 15 av. J.-C., en l'honneur de son épouse Livie, « en témoignage de la concorde qu'elle assura à son époux aimé », dit Ovide dans les *Fastes*. On nomma ce temple *Concordia Augusta*. Il abritait les deux statues du couple impérial, représenté sous les traits de Mars (la guerre) et Vénus (l'amour) : toujours ce même flottement entre fraternité sociale et communion des amants.

Cette confusion volontaire est riche d'enseignements sur la mentalité latine. Qui ne vit pas en harmonie avec ses proches ne saurait faire alliance avec ses concitoyens. Seul un être en paix avec soi et avec son cercle privé peut s'insérer dans le corps social. Vieille idée romaine. Salluste l'exprime par une sorte de proverbe : « Avec la Concorde les petites choses grandissent, avec la discorde elles se flétriront » (*Concordia parvae res crescunt discordia delibuntuur*).

Voilà pourquoi les Romains honorent, à côté du Panthéon officiel, des dieux privés, sans clergé ni culte précis. Ce sont des divinités mineures, presque toutes féminines, qui personnifient les valeurs du quotidien et qu'on évoque en cas de besoin. Ces « dieux indigènes », *di indigetes*, on leur parle dans l'intimité, on les sollicite, on connaît les recettes pour les amadouer. Ils protègent la santé ou les naissances, ils donnent de la chance et du succès, etc. La Concorde fait partie de ces forces divines qui veillent, favorisent ou fécondent.

Très utilisée dans l'iconographie romaine et, plus encore, sur les monnaies impériales, la Concorde y est parfois représentée sous l'aspect d'un oiseau : cigogne, colombe, paon. Mais, toujours, la Concorde est femme. Vous verrez, dans des vitrines de nos musées, des pièces anciennes qui la figurent sous l'aspect d'une jeune fille, généralement assise, tenant des symboles de fertilité et de prospérité : une branche, un vase, une corne d'abondance, des épis de blé.

Cette féminisation de la sérénité domestique était peut-être une manière de prendre le contrepied d'une autre tradition populaire, selon laquelle les disputes naissent toujours par la faute d'une femme. Juvénal (6, 232) est abrupt pour résumer ce cliché : *Desperanda tibi salva concordia socru*, « La paix des ménages est sans espoir tant que ta belle-mère est en bonne santé ».

Car, sans aller jusqu'aux excès de Messaline ou d'Agrippine, les femmes ont rarement le beau rôle, chez les historiens ou les satiriques latins. Certes, on trouve des figures héroïques, à peine crédibles, inspirées par les modèles de la mythologie tragique : des vierges sacrifiées, des épouses renonçant à la vie par devoir ou honneur, des viragos appelant à une mâle vengeance. La misogynie prévaut cependant, les femmes semblant généralement des passionnées qui compliquent les choses, voire des pousse-au-crime.

La bonne déesse Concorde a donc le mérite de nous réconcilier aussi avec la vérité, en subvertissant ce vieux poncif macho.

Constantin, saint mais pas trop

On comprend que l'Église l'ait canonisé – avec sa mère, Hélène. La chrétienté lui doit beaucoup, peut-être tout.

Constantin avait déjà évolué, au cours de sa vie, vers une sorte de monothéisme qui s'organisait autour du culte du Soleil Invaincu, le *Sol Invictus*. La tradition chrétienne explique sa conversion par un songe prémonitoire. Constantin, qui a le pouvoir sur la Gaule, veut se débarrasser de Maxence qui règne sur l'Italie et l'Afrique. Il va l'affronter à Turin, en 313, puis il le poursuit au pont Milvius, dans les faubourgs de Rome. La veille de l'assaut final, Jésus lui apparaît et l'illumine par un symbole solaire, lui promettant : *In hoc signo vinces*, « Par ce signe, tu vaincras ». Ce signe, c'est le « chrisme », la juxtaposition de deux lettres grecques en majuscules, X (khi) et P (rho), initiales du Christ. Le Soleil va faire place au Christ. L'empereur fait apposer le chrisme sur les armures et les boucliers. L'ennemi est en déroute. Le christianisme a pris le dessus, définitivement.

Aussitôt Constantin publie un édit de tolérance religieuse, l'édit de Milan, qui autorise les cultes chrétiens. Lui-même vivra, en principe, comme un croyant et il recevra le baptême à sa mort, le 22 mai 337. Certes, les chrétiens ne sont pas encore très nombreux, mais c'est une minorité prosélyte et missionnaire. L'empereur voit l'avantage qu'il peut tirer de ces agents prêts à tout pour leur foi – et donc pour lui. Il encourage la construction de basiliques, fait du dimanche un jour férié obligatoire, reconnaît l'autorité des tribunaux épiscopaux, apporte des dons à l'Église, autorise qu'on lui fasse des legs. La christianisation de l'empire se fait en douceur, mais irréversiblement.

Il dut affronter deux crises qui révèlent l'état nerveux, abscons et sectaire de l'Église naissante. Il y eut d'abord le « donatisme », du nom d'un évêque de Carthage, Donatus, que ses partisans avaient élu à la place d'un autre et qui ne voulaient pas en démordre. S'ensuivaient querelles absurdes, anathèmes réciproques, affrontements, occupations d'églises, processions antagonistes. Constantin ne sait comment apaiser le schisme qui se profile. Il convoque deux synodes, au Latran (313) et en Arles (314). Le calme revint sans que personne ait changé d'avis. Mais le donatisme n'était qu'une secte locale : les antagonismes restèrent confinés en Afrique du Nord. Plus compliquée à gérer fut une croyance qui se répandait dans tout l'Orient, l'« arianisme », du nom d'un prêtre, Arius. En (très) gros, il considérait que le Fils, Jésus, est subordonné au Père, dieu seul et unique d'où tout procède. Le concile œcuménique de Nicée (aujourd'hui Iznik, en Turquie), en 325, eut beau condamner cette hérésie, elle ne s'est jamais vraiment éteinte. La question du *filioque* reste encore un sujet de partage entre catholiques et orthodoxes.

Constantin I^er^, dit le Grand (272-337), a donc fait basculer l'empire. Mais il l'a aussi stabilisé. Il sait que Rome, sous la pression des peuplades germaniques, est une capitale fragilisée. Il veut une « nouvelle Rome ». Ce sera Constantinople, blottie sur un site naturel qui la rend imprenable, au cœur de l'empire, entre Occident et Orient. Inaugurée en grande pompe après douze ans de travaux, en 330, Constantinople imite le modèle romain, avec ses sept collines, son Capitole, son Forum, sa Curie sénatoriale, son palais impérial, son cirque (l'hippodrome). Métropole chrétienne, peuplée d'églises et de sanctuaires, dominée par l'immense basilique de la Sagesse Sacrée, Sainte-Sophie, elle compte aussitôt plus de cent mille habitants.

Plus admirable encore, quand on imagine la dimension tentaculaire et disparate de l'empire, fut la mise en place d'une administration efficace, qui s'est maintenue quasiment jusqu'à l'invasion ottomane. Une armée de fonctionnaires, de scribes et de notaires, d'agents secrets et de trésoriers installent une redoutable bureaucratie, notamment fiscale. Pour assurer la cohésion et la stabilité monétaire de l'État, Constantin institue une nouvelle monnaie d'or, le *solidus*, d'où vient le « sou ».

Mais Constantin a lu son catéchisme, si l'on peut dire : il essaie de faire régner l'ordre moral, en se fondant beaucoup sur la valeur du mariage, qui est un sacrement dans le credo chrétien. Il promulgue des lois qui répriment la prostitution, les relations extramaritales, l'adultère, le divorce ou les naissances illégitimes. Il fait censurer les textes impies. Un vrai père la pudeur.

Ne soyons pas trop dupes, cependant. Constantin fut un stratège vindicatif et brutal. Il pratiqua les méthodes expéditives de son temps. Il fit la chasse à tous les concurrents possibles. Converti ou pas, il fut sujet à des crises de jalousie terribles, au point d'ordonner la mort de sa propre épouse, qu'on fit cuire dans un bain bouillant, ou d'éliminer (froidement, cette fois-ci) son fils Crispus qu'il voyait comme un rival. Du classique, jadis.

Un drôle de saint, quand même !

Voir : Christianisme.

Consul

Le titre, identique en latin, a beaucoup plu et il a été souvent réutilisé.

Dans les grandes cités du Moyen Âge, les affaires économiques étaient gérées par des juges élus, appelés consuls. Aujourd'hui encore, on parle de « justice consulaire », à propos de tribunaux de commerce ou des prudhommes, et de « chambres consulaires ». Nous gardons aussi nos consuls, des diplomates qui administrent et protègent les ressortissants français à l'étranger ou veillent aux visas.

Mais, spontanément, on pense surtout au Consulat, qui mit un terme à la Révolution française, quand la Constitution de l'an VIII leur confia le pouvoir. Des trois consuls, il n'en resta vite plus qu'un, le « Premier consul », bientôt empereur, en 1804. Napoléon aimait la pompe romaine. Si vous tentez de déchiffrer une plaque commémorative consacrée à quelque gloire romaine, vous pouvez être assuré qu'il a été consul. Vous verrez donc, à côté de son nom, un long défilé de titres, dont celui-ci : COS, abréviation usuelle de *consul* en épigraphie. On indique aussi combien de fois il a exercé la charge : COS VI ou COS VII, par exemple, pour six ou sept fois.

Élus par les « Comices curiates », les consuls vont par deux, comme leur nom l'indique : ils partagent ensemble le siège (de *con-sedeo*), ils forment conjointement conseil, *con-silium*. Cette dualité collégiale renvoie à l'ancestrale hantise romaine du pouvoir personnel et de la royauté. Sous la République, ces magistrats détiennent la plus haute autorité, un *imperium* civil et militaire qui leur ouvre le droit de tout administrer. Bien entendu, ils se recrutent généralement parmi les patriciens, même si quelques plébéiens ou quelques « hommes nouveaux » (comme Cicéron) ont pu atteindre à cette magistrature suprême. Mais c'est rare. Il est vrai que les tribuns de la plèbe sont autonomes et que les consuls ne peuvent rien leur imposer. Le peuple a ses propres garanties.

À lire les témoignages latins, on a l'impression que les consuls paraissent ivres de fierté et de superbe. On peut le comprendre. Ils donnent leur nom à l'année de leur mandat : ils sont « éponymes » (autre mot revenu à la mode). Quand on veut situer l'histoire d'un événement, on dit : c'est quand X ou Y était consul. Par exemple *Cicerone consule* : « Sous le consulat de Cicéron », soit l'année 63 av. J.-C. Cicéron ne s'en remit d'ailleurs jamais. Cette année de gloire consulaire lui était montée à la tête. Il composa un poème enflé pour s'autocélébrer. On y trouve ce vers redondant, célèbre car malheureux : *O fortunatam natam me consule Romam !* (« Ô Rome fortunée sous mon consulat née »). Juvénal (*Satires*, 10) et d'autres, y compris Voltaire, s'en moquèrent peu charitablement mais à juste titre.

Comme toujours à Rome, il faut que des dehors glorieux accompagnent

les dignités. Leur puissance se manifeste par le cortège des douze licteurs qui les précèdent, portant leur faisceau (voir ce mot) de verges liées autour d'une hache à deux tranchants. Ils sont revêtus d'une toge bordée de pourpre. Au Sénat, ils prennent place sur leur « siège curule » en ivoire. Mais ce n'est pas seulement une question d'apparence. Les consuls convoquent le Sénat et les assemblées du peuple, qu'ils président. Ils intiment des ordres immédiatement exécutables (*potestas*). Ils surveillent les élections, prennent les auspices et sont les chefs des armées (*imperium militiae*). En cas de danger, les sénateurs peuvent, par un « sénatus-consulte », leur accorder pour un temps les pleins pouvoirs.

C'est beaucoup. Sous l'empire, tant de latitude ne sera plus toléré. Ils deviendront vite des fantoches aux ordres du Prince, qui détient tout. On créa même des consuls supplémentaires, dits « suffects », ce qui permettait à l'empereur de donner un titre encore prestigieux, en réalité un hochet, à ses obligés.

Chacun sa Légion d'honneur.

Voir : Cursus honorum.

Cultes, prière de ne pas déranger

Rome n'est pas un État laïque, et cette nation si fière avait peur de fâcher ses dieux. Nous autres modernes, nous voyons la religion comme un contact intime et personnel avec le divin. Les Romains, pas du tout : ils pensent en être quittes si le formalisme des cultes a été respecté. La notion de liberté religieuse leur est totalement étrangère.

On n'imagine pas à quel point ils étaient sourcilleux dans l'observation maniaque des cultes. La moindre négligence ou le plus petit ratage obligeaient à tout recommencer, parfois à dix ou vingt reprises. Car « la *religio*, c'est la justice à rendre aux dieux et aux morts », résume Cicéron. Autrement dit, exécuter un culte, c'est remplir un devoir moral codé et s'acquitter d'une sorte d'obligation légale. Une erreur dérangerait les prescriptions et rendrait le rite invalide.

La piété (*pietas*) consiste donc à observer scrupuleusement des rituels sophistiqués auxquels, souvent, plus personne ne comprenait plus rien. Ovide, dans ses *Fastes*, tente justement de les décrire et d'en justifier les règles immémoriales. Il a du mal et il divague ou extrapole souvent, d'autant que les dieux sont nombreux et que s'y ajoutent des cultes dédiés à des héros, comme Hercule ou Énée. Pour veiller à ces cultes, les prêtres sont des sortes de magistrats, reconnus et entretenus par l'État. Le collège sacerdotal des « pontifes », sous la vigilance du *pontifex maximus*, élu à vie, réglemente toutes les pratiques, surveille les éventuelles innovations, sanctionne les dérives. Les autres prêtres sont les « flamines » (voir ce mot), une quinzaine, chacun attaché à un dieu particulier, à commencer par le flamine de Jupiter.

Les empereurs en créeront d'autres, voués à leur propre vénération, au « culte impérial ». De leur vivant, on célèbre le génie (*genius*) qui les protège. Après leur mort, le Sénat les décrète dieux en leur conférant l'apothéose. Des flamines étaient alors créés pour officier à leur dévotion. Dans les provinces, des autels mêlent le culte de Rome, divinisée, et de l'empereur. On voit l'utile fondement politique de cet amalgame.

Un seul collège est féminin, celui des Vestales, du nom de Vesta, la déesse du foyer et du feu sacré, entretenu en permanence dans le temple. Fonction prestigieuse, à laquelle on est appelée dès l'enfance, cette prêtrise exige la virginité – faute de quoi, la peine capitale consistait à être enterrée vivante. Quand je vous dis qu'on ne plaisante pas avec les règlements.

Les cultes publics prennent la forme de prières, d'offrandes ou de jeux. Mais les plus importants reposent sur le sacrifice d'un animal, exécuté devant le temple où est abritée la statue de la divinité, les dieux étant censés se nourrir des fumées de leur cuisson. On consultait aussi les entrailles de la victime, pour connaître les avis divins ou pour prédire l'avenir. Même dans le cercle domestique, les conventions étaient précises. Mais l'essentiel consistait à honorer la mémoire des morts de la famille, les Pénates et les Mânes (voir ces noms).

Il est probable que ce formalisme officiel, décevant sur le plan émotif, a aidé au développement de cultes mystiques importés, où une spiritualité plus intériorisée pouvait s'épanouir. Une fois pratiqué le culte de Rome et des tutelles de l'empire, les initiés pouvaient s'adonner à ces religions dites « orientales » ou « à mystères », sortes de franc-maçonneries spiritualistes qui promettaient des miracles, le salut éternel, la résurrection ou la réincarnation. Certaines venaient d'Égypte, comme celle d'Isis. D'autres avaient des origines perses, notamment le culte de Mithra dont les liturgies ésotériques étaient populaires dans les armées. Pour Isis et Mithra, reportez-vous aux articles qui leur sont consacrés. Le christianisme naissant fut d'abord perçu comme une secte comparable.

Toutes ces ferveurs exigeaient la disponibilité des fidèles. Le calendrier consacre soixante jours aux cultes publics célébrés à date fixe, auxquels s'ajoutent diverses festivités et les anniversaires, surtout ceux de la famille impériale. Auguste, soucieux de cimenter son empire autour d'une foi partagée, demanda un respect accru de tous les cultes ancestraux, réorganisa les collèges sacerdotaux, fut sévère envers les impies, embellit ou releva plus de quatre-vingts temples. Ainsi, la religion, gérée comme une administration tatillonne, se structure (comme l'organisation politique) autour des empereurs, « divins » et « très saints », adorés bientôt de leur vivant, sous le contrôle de corporations religieuses particulières.

Le grand historien de l'Antiquité romaine, Numa Denys (quel prénom !) Fustel de Coulanges, le résume de brillante façon, dans *La Cité antique* (1864) : « Le Prince n'était pas un représentant de Dieu ; il était un dieu. Il pouvait être un homme fort médiocre, être même connu pour tel, ne faire

illusion à personne et être pourtant honoré comme un être divin. Il n'était nullement nécessaire qu'il eût frappé les imaginations par de brillantes victoires ou touché les cœurs par de grands bienfaits. Il n'était pas dieu en vertu de son mérite personnel ; il était dieu parce qu'il était empereur. Bon ou mauvais, grand ou petit, c'était l'autorité publique qu'on adorait en sa personne. Cette religion n'était pas autre chose en effet qu'une singulière conception de l'État. »

Voir : Prêtres, donneurs de sacré ; Superstition ; Vestales.

Curie

Quand nous parlons aujourd'hui de curie romaine, nous pensons au Vatican et à la lourde administration du Saint-Siège, avec ses dicastères, tribunaux, conseils, congrégations, commissions pontificales diverses. Mais le terme, comme tant d'autres, est repris de l'Antiquité.

Dans la Rome primitive, la *curia*, c'est le bâtiment où se réunit le Sénat. On peut voir encore, sur le Forum, ce qui reste de la restauration décidée par Dioclétien au IIIe siècle, avec les copies de ses belles portes en bronze – car les originaux sont à la basilique Saint-Jean-de-Latran, paroisse dont le président de la République française est chanoine.

César et ses successeurs ont veillé à entretenir ou rénover ce lieu suprême du pouvoir : selon les témoignages anciens, il était décoré de marbre, de statues d'albâtre et de porphyre. Les murs étaient richement ornés de bas-reliefs polychromes. Le sol se couvrait de mosaïques précieuses qu'on a essayé de restituer. Après la bataille d'Actium, où il défit Marc Antoine (la chance aidant), Auguste y déposa une statue ailée de la Victoire, en or. Par analogie, on appela « Curie », dans les grandes villes de province, l'édifice où siègent les conseils municipaux.

Tout se jouait là, dans cet édifice qui exprimait la puissance romaine. Contrairement à ce qu'on voit dans la plupart des péplums, la salle était rectangulaire. Les sénateurs s'y déplaçaient du côté de celui qu'ils soutenaient, en guise de vote. Les tribuns de la plèbe restaient dehors, près de la porte ouverte, pour pouvoir éventuellement opposer leur *veto*. L'imagination vagabonde quand on pense à ce qui y fut débattu, en joutes oratoires et en harangues mémorables. On entend Cicéron apostropher Catilina. On croit voir les sénateurs en toge prétexte, commençant leurs séances par la consultation des augures, puis se répartissant, de part et d'autre, sur leurs sièges curules, disposés en trois gradins circulaires. On les sent s'assoupir, en fin de journée, quand un des leurs fait de l'obstruction pour éviter un vote, puisqu'il n'était pas permis d'interrompre un orateur. On pense aux intrigues et aux manœuvres de cette assemblée retorse ou aux *combinazione* pour s'imposer dans une élection.

Bref, rien à voir avec la curie romaine d'aujourd'hui.

Voir : Sénateurs, honneur et soumission.

Cursus honorum

Le jeu de l'oie du pouvoir, la « course aux honneurs ».

Tout le monde sait vaguement de quoi il s'agit. Mais c'est pourtant un système assez rigide : l'ordre hiérarchisé des magistratures électives qu'il convient de traverser entièrement pour finalement décrocher la timbale, accéder au consulat. Avant le IIe siècle, il semble que tout citoyen pouvait briguer une quelconque magistrature sans être passé par d'autres cases. Mais on y mit bon ordre, pour éviter les démagogues et les immatures.

Chacun des mandats dure un an (les campagnes électorales sont donc incessantes) et il faut un intervalle de trois ans minimum entre chaque étape. Cette ascension par paliers, obligatoire, permet de former des hommes compétents et expérimentés. Tous ceux qui aspirent aux « honneurs » doivent être des citoyens romains, disposer de moyens conséquents et avoir fait leur service militaire. Ils occupent tour à tour les magistratures suivantes : la questure (trésoriers, trente ans minimum), l'édilité (police et gestion des marchés, trente-six ans), la préture (juges et commandants militaires, quarante ans), le consulat (quarante-trois ans). Au bout de cette carrière, les anciens préteurs et consuls deviennent propréteurs et proconsuls et peuvent être gouverneurs de province par exemple. Retour sur investissement.

Les exceptions à cette échelle ascendante sont rarissimes. On signale quelques entorses, en situation de crise aiguë, tel Scipion l'Africain qu'on décida d'élire consul avant l'âge requis. Le grand Pompée aussi fut consul à trente-six ans. Avec l'empire, tout le pouvoir étant entre les mains d'un seul, l'intérêt de « courir les honneurs » diminua. Dès Jules César, on augmenta le nombre de questeurs et de préteurs à qui l'on assura des carrières de gestionnaires dans les provinces. Ainsi se forma une élite administrative, mobile et dynamique, à côté des sénateurs qui n'avaient aucune envie de s'expatrier de Rome et que n'habitait guère le goût du service public. Ils voulaient plutôt faire des affaires. Et l'empereur préférait les avoir sous la main, pour les surveiller et pour les assujettir aux intrigues ou aux étiquettes de sa cour. Louis XIV n'a rien inventé, à cet égard. Il faut lire comment un historien comme Tacite se désole que de belles intelligences sombrent volontairement dans le crétinisme et l'abjection. Il regarde avec consternation des patriciens et des sénateurs, issus des plus vénérables lignées romaines, faire concours de courbettes et de compromissions, ivres d'obséquiosité. Il comprend que les cadres supérieurs de l'empire viendront par d'autres voies que le *cursus honorum*, les affranchis notamment.

J'ai l'impression que l'expression s'est aujourd'hui galvaudée et qu'elle a pris le sens péjoratif de carriérisme. On l'utilise à tout-va pour évoquer la vaniteuse poursuite de la réussite matérielle et des glorioles mondaines. C'est

injuste, car on n'a jamais trouvé mieux que ce dispositif, qui permettait de faire ses preuves, au fil d'une vie, et d'accéder finalement, en pyramide, au pouvoir. Je ne suis pas sûr que ces filtres lents soient pires que la brutalité versatile des opinions qui mènent le monde des urnes. Surtout, les Romains étaient très attachés à l'idée qu'il y a un âge pour tout. Le « jeunisme » leur est inconnu. Comme l'écrit Horace dans son *Art poétique* : « Les années apportent avec elles maints avantages. Ne confie donc pas à un jeune homme un rôle de vieillard, à un enfant un rôle d'homme, et donne à chaque âge la vie extérieure et le caractère qui lui conviennent. »

Ainsi, le *cursus*, c'est tout simplement la capacité de tirer le meilleur des divers moments d'une existence, un art de vivre traduit en politique. C'est mieux que le zapping électoral. Il n'y a pas de quoi ironiser.

Voir : Candidature, provisoire blancheur ; Magistratures.

Cybèle, bonne mère

On disait qu'elle avait engendré tous les autres dieux. On adorait en elle une sorte de vitalité première et féconde. Apparue en Phrygie (que les Anciens nommaient aussi le Bérécynthe), c'est une déesse majeure et matricielle, personnifiant la vigueur de la nature et sa force reproductrice. Importée à Rome, elle est invoquée sous divers noms : *Bona Dea*, Grande Mère, Mère des dieux, Grande Déesse. Elle finit même par symboliser la puissance de la Cité, comme s'en souvient le lettré Joachim du Bellay (*Antiquités de Rome*, 6) :

> *Telle que dans son char la Bérécynthienne*
> *Couronnée de tours, et joyeuse d'avoir*
> *Enfanté tant de dieux, telle se faisait voir*
> *En ses jours plus heureux cette ville ancienne [Rome]…*

Le tableau d'Andrea Mantegna (1505), intitulé *L'Introduction du culte de Cybèle à Rome* (*National Gallery* de Londres), illustre son imposant cortège, qui a inspiré bien d'autres peintres après lui. Varron nous a décrit cette procession : la divinité est placée sur un char traîné par des lions (images de son énergie sauvage), ou même assise à califourchon sur le dos du lion, la tête ceinte de tourelles représentant les villes qu'elle protège, tenant un tambourin qui figure le disque terrestre. Son clergé était castré, comme le signale Horace (*Satires*, 1, 2), manière qui n'est guère du goût romain : ces prêtres eunuques, les Galles, s'émasculaient rituellement pour rappeler les amours de Cybèle et d'Attis, son fils, son amant, son favori, qui perdit la raison et se trancha le sexe avant d'être métamorphosé en pin (Ovide, *Les Métamorphoses*, 10, 104). Les aventures amoureuses de Cybèle et d'Attis ont inspiré les poètes, toujours friands de mythologies gaillardes, Catulle notamment (*Carmina*, 63). Mais on les retrouve aussi dans *Atys*, l'opéra tragique de Jean-Baptiste Lully, sur un livret de Philippe Quinault, créé à

Saint-Germain-en-Laye en 1676 et magnifiquement ressuscité en 1987 par William Christie.

Mais ce qui est intéressant ici, c'est la méthode employée : l'adoption pure et simple d'une déité étrangère par Rome, durant les guerres puniques, en 205 av. J.-C. Les Romains, affolés par l'avancée de l'armée d'Hannibal, consultent les Livres sibyllins. Ils leur commandent d'aller en Phrygie quérir Cybèle qui les sauvera de ce péril. Tite-Live nous raconte cette bizarre ambassade (*Histoire romaine*, 29, 14) : le roi de Pergame Attale, après avoir hésité, remet aux envoyés de Rome une pierre noire tombée du ciel, un aérolithe, où la déesse est supposée habiter. Rapportée en grande pompe par mer, la pierre est attendue à Ostie. Mais, là, à l'embouchure du Tibre, le bateau s'échoue. Une jeune vestale du nom de Claudia Quinta, injustement accusée d'avoir rompu son vœu de chasteté, invoque l'arbitrage de Cybèle. Puis, en halant avec sa fragile écharpe, elle libère la lourde embarcation, prouvant ainsi son innocence et sa virginité. Un beau tableau de Lambert Lombard (1505-1566), *La Vestale Claudia tirant le Bateau de Cybèle* (église Saint-Armand à Stokrooie, en Belgique), représente joliment ce prodige.

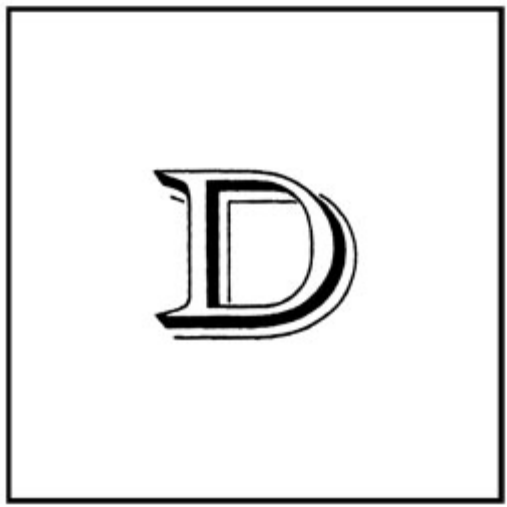
Accueillie, comme l'exigeaient les oracles, par le meilleur citoyen de Rome, le *vir optimus*, en l'occurrence Publius Cornelius Scipio Nasica, le jeune cousin de Scipion l'Africain, Cybèle est installée dans le temple de la Victoire, sur la colline du Palatin. Le miracle militaire attendu s'accomplit : Hannibal est écrasé à Zama. Les Romains donnèrent à Cybèle un titre officiel : *Mater deum Magna Idaea*, « Grande Mère des dieux, venue du Mont Ida ». Ces événements seront célébrés, tous les ans, au début d'avril, au cours des *Megalesia*, comme le rappelle Ovide dans ses *Fastes* (livre 4).

Observez comment toute cette affaire a un caractère aristocratique : les ambassadeurs sont choisis parmi les plus nobles familles ; le jeune

« excellentissime » Scipion est parent du plus prestigieux général romain ; la vestale Claudia Quinta est fille et sœur de consuls ; c'est le Sénat qui va réglementer strictement le culte cybélien, exigeant que toutes les cérémonies soient confinées à l'intérieur du temple palatin, sauf sa procession annuelle. Bref, il s'agit de récupérer une divinité choisie par et pour les meilleurs, tout en évitant qu'elle ne donne lieu à des débordements populaires. On a l'impression que les patriciens d'alors anticipent un risque, celui des religions à mystères (telles les Bacchanales, ou tels les cultes d'Isis et de Mythra : voyez à ces noms), incontrôlables et potentiellement scandaleuses. En quoi, ils avaient raison de se méfier, même si ces efforts pour canaliser la foi populaire, dès les débuts de l'empire, seront ruinés par l'appétit mystique qui s'emparera de Rome.

Voir : Cultes, prière de ne pas déranger ; Superstition.

1- Je renvoie à son *Dictionnaire amoureux du cinéma*, dans cette même collection, et spécialement à son article *Péplums*.



Décadence, un mythe qui a la vie dure

La langueur… Tel est le titre choisi dans *Jadis et naguère, par Verlaine* :

> *Je suis l'Empire à la fin de la décadence,*
> *Qui regarde passer les grands Barbares blancs*
> *En composant des acrostiches indolents*
> *D'un style d'or où la langueur du soleil danse.*

Le thème de la décadence de l'Empire romain fonctionne comme un mythe. Il nourrit notre imaginaire. Il nous aide à nous confronter à notre probable chute, à la certitude que « les civilisations sont mortelles », selon un mot fameux de Valéry. Voyez, par exemple, au musée d'Orsay, le tableau de Thomas Couture (le maître de Manet), *Les Romains de la décadence* (qui fut l'événement majeur du Salon de 1847) : il y peint des êtres avachis et repus de plaisirs charnels. En réalité, il s'agissait d'exploiter les poncifs d'un monde faisandé et alangui pour critiquer la monarchie de Juillet, en citant Juvénal (55-140) : « Plus cruel que la guerre, le vice s'est abattu sur Rome et venge l'univers vaincu. »

Ce cliché est un moyen de méditer sur l'histoire, puisque, comme les individus, les États évoluent, vieillissent et, peut-être, dégénèrent, avant de sombrer. Voilà pourquoi il a même son vocable spécifique : on ne dit pas « déclin » ou « déchéance », mais « *la* décadence », et tout le monde pense au modèle de Rome. Et on y a volontiers recours pour établir des comparaisons inquiétantes, comme le fit Oswald Spengler avec son ouvrage *Le Déclin de l'Occident*, dans les années 1920.

Les Romains eux-mêmes ont entretenu cette parabole morale. Des esprits chagrins, comme Caton l'Ancien, Cicéron ou Salluste, ont très tôt dénoncé le luxe et le dérèglement des mœurs qui ne manqueraient pas d'affaiblir la vertu romaine ancestrale. Les historiens ont sollicité les figures mi-légendaires mi-réelles du passé pour les offrir en modèles d'abnégation et de frugalité, par contraste avec des contemporains amollis et corrompus. Sous l'empire, un poète satirique comme Juvénal peint le tableau d'une Rome devenue un lupanar. Montesquieu dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* gardera la même optique, jugeant que l'opulence et la débauche ont déstabilisé l'ordre social, entraînant des déséquilibres fatals. À sa suite immédiate, Edward Gibbon, un historien anglais du XVIIIe siècle (qui sera très admiré de nos penseurs français du XIXe,

notamment de son traducteur François Guizot, et plus encore de Winston Churchill), présentera une analyse judicieuse de la faillibilité des régimes politiques à prétention universelle. Il servira de modèle à Isaac Asimov, figure majeure de la science-fiction, pour son cycle de *Fondation*, un best-seller.

Ces censeurs décrivent une société ludique et gâtée, où le peuple de se souciait plus que « de pain et de jeux ». Mais raisonnons : si le libertinage, l'enrichissement des élites politiques et la passion populaire pour le cirque avaient dû faire trébucher Rome, c'en serait fini depuis longtemps. Et, paradoxalement, l'ordre moral a été davantage promu sous le Bas-Empire : voyez, par exemple, les édifiants décrets de Constantin sur la vie maritale – sans compter l'extraordinaire vitalité artistique de cette période. La véritable origine des tensions qui finiront par faire exploser l'ancien monde, c'est sa dimension et sa complexité hétéroclite. Cohabitaient deux types de société : les citoyens romains et les colonisés des marches de l'empire, de plus en plus rétifs au pouvoir central, subissant les pressions aux frontières de peuplades agressives, vivant en tribus, tentés par la sécession. C'est moins la dégénérescence des Romains que la brutalité barbare extérieure qui a renversé l'empire, par à-coups, lentement.

Aussi, aura-t-on du mal à situer précisément le moment où cette décadence se déclare et s'impose. On cite toujours la date de 476, quand Romulus Augustule, le dernier empereur (qui portait, par ironie de l'histoire, le nom des fondateurs), est déposé par Odoacre. Mais depuis plus de deux cents ans, l'empire avait connu des crises et des regains. Et la prise de la métropole italienne (ce n'était d'ailleurs pas la première) n'a pas empêché que l'Empire romain ait survécu en Orient, avec l'Empire byzantin, pendant encore dix siècles.

Dès le IIIe siècle, la *pax romana* commença à céder la place à diverses formes d'anarchie, avec des mutineries militaires, suivies de revers face aux peuplades du Nord et de l'Est. Rome subit des difficultés économiques, y compris d'approvisionnement. L'empire, tentaculaire et multiculturel, ne sait plus de quelle loi unique et de quels dieux universels il faut se réclamer. C'est alors que s'est répandue l'idée chez les Romains eux-mêmes que les générations à venir auraient un sort moins enviable que celui de leurs parents ; que la natalité régressait en Italie mais non ailleurs ; que l'expansion et la croissance avaient trouvé leurs limites ; que les forces vives allogènes étaient incontrôlables et menaçantes ; que l'éducation se dégradait ; que l'État, endetté, s'appauvrissait et ne contrôlait plus rien.

On voit l'actualité de ces angoisses.

La décadence était confusément ressentie parce que l'espoir périclitait et que la confiance en soi faiblissait. Mais, comme dit Tacite, « c'est une erreur de la méchanceté humaine de louer toujours le passé et de dédaigner le présent ». L'Antiquité tardive, comme on la nomme plus volontiers aujourd'hui, a permis des renouvellements magnifiques dans tous les domaines : spirituels, sociaux, artistiques, notamment avec le premier art

byzantin et avec l'art préroman. La civilisation romaine tardive ne cesse de survivre en nous. Et ce n'est pas ce qui, en nous, gît de pire. Elle nous préserve sans doute de la décadence.

Voir : Bas-Empire, pas aussi « bas » qu'on croit.

Dictateur, version aimable

Un titre qui fait froid dans le dos, malgré Charlot. Nous viennent aussitôt à l'esprit les noms d'antipathiques despotes, parvenus au pouvoir à la suite de quelque coup d'État, voire de criminels répugnants qui ont ensanglanté l'histoire humaine.

Mais le sens moderne du mot ne convient guère aux Romains qui se considéraient comme inaptes à la servilité, du moins jusqu'à l'empire, et qui avaient en horreur le souvenir de la royauté. Ils pensaient, comme Aristote, que seuls les barbares, notamment les peuplades d'Asie, supportent le pouvoir despotique sans gêne. On connaît, par Plutarque, une lettre du même Aristote, adressée à Alexandre. Il lui conseille de traiter « les Grecs en père et les barbares en maître absolu » puisqu'ils sont habitués « à vivre dans la sujétion et la servitude » : il faut en user « comme on ferait d'animaux ou de plantes ».

Les Romains, après avoir chassé les rois, se croyaient débarrassés de toute tyrannie. Ils aspiraient à un fonctionnement politique sans ukases ni guerre civile, d'où leur système complexe de « magistrats » élus. Ils détestaient le despotisme qui, comme l'a montré Montesquieu, a pour seul ressort la crainte des sujets. Mais, en même temps, ils préféraient une injustice à un désordre. Quand les choses publiques commençaient à aller vraiment mal, ils choisissaient de s'en remettre à un *dictator*, en latin « celui qui parle », c'est-à-dire « celui qui a le dernier mot », qui va « dicter » les comportements.

Il s'agissait d'une magistrature suprême, hors normes et exceptionnelle, qui déléguait les pleins pouvoirs (l'*imperium*) à une seule personne, pour une durée limitée, qui ne pouvait excéder six mois. Toutes les autres magistratures étaient alors suspendues, sauf les tribuns de la plèbe, toujours intouchables. On veillait à sauver les apparences : pour respecter le principe de collégialité des magistratures (tous les élus vont par paire) le dictateur commençait par désigner son binôme, un chef d'état-major des armées, qui recevait le titre ronflant de maître de la cavalerie, *magister equitum*, et qui n'avait rien à faire pour autant.

Dès le IIe siècle avant notre ère, Rome ne court plus de réels dangers mortels. Le recours à la dictature devint désuet, car inutile. C'est quand commencèrent les luttes civiles pour instaurer un pouvoir personnel, de Sylla à Octave-Auguste, que les ambitieux remirent la dictature à la mode. En 81 av. J.-C., Sylla se fit nommer dictateur, pour pouvoir réformer en profondeur les institutions romaines, sans délais ni discussions : il réorganisa l'État par

ordonnances, en quelque sorte. Jules César fut plus radical encore : il se fit reconnaître dictateur pour dix ans, en 46 av. J.-C. C'est la raison pour laquelle il ne le fut que deux ans, son assassinat mettant un terme à cette expérience qui irritait les vieux Romains et que Marc Antoine s'empressa d'abolir ensuite. Et on n'en parla plus, la fin de César ayant refroidi (si j'ose dire) les présomptueux. Auguste, en particulier, s'en garda prudemment.

Mais revenons au bon vieux temps de la République romaine naissante. Nous sommes aux alentours de 460 av. J.-C. Une fois encore, les patriciens et les plébéiens se chicanent brutalement et l'anarchie menace Rome. Cincinnatus, un patricien, unanimement respecté mais ruiné par les frasques de son fils prodigue, accusé de meurtre, s'est retiré sur ses terres, près du Tibre. Dans la solitude et le labeur, il vit en paysan. Attelé à sa charrue, il est en train de tracer un sillon dans son champ quand on vient le chercher. On le supplie d'accepter la dictature et de mettre bon ordre à cette pagaille. Il laisse ses rênes, interrompt son labour, part à Rome, obtient une trêve entre les rivaux, et retourne finir sa tranchée. Deux ans plus tard, on réveille encore l'homme providentiel : on le tire de sa ferme car les Èques, un peuple de l'Apennin, résistent aux armées romaines commandées par un consul incapable, Minucius. Cincinnatus, dictateur pour la seconde fois, rétablit la situation, vite fait, et se retire sur la pointe des pieds. Le voilà installé dans la liste légendaire des héros romains désintéressés et vertueux.

Un dictateur fort obligeant et fort humain. Une sorte d'inversion du sens moderne, hélas pour nous.

Didon, *infelix*

Infelix Dido, « malchanceuse Didon » ! Elle incarne, avec d'autres héroïnes, telle Médée, l'amante abandonnée. Dans *L'Enfer* de Dante, elle est une des figures majeures du suicide par passion.

Son histoire tragique a inspiré tant d'œuvres qu'on ne saurait par où commencer. Dans un musée, si vous apercevez le tableau d'une jeune femme se suicidant d'un coup de glaive, c'est Didon ou, peut-être, Lucrèce. Après Francesco Pétrarque (vers 1360) et Christopher Marlowe (vers 1600), Pietro Métastase écrivit, vers 1725, en se fondant sur le récit de Virgile, un livret d'opéra, *Didone abbandonata*, qui fut mis en musique par plus de cinquante compositeurs rien qu'au XVIIIe siècle. Purcell (*Dido and Aeneas*), aussi, et Berlioz (*Les Troyens*) l'ont célébrée. Et les dramaturges ne sont pas en reste, ni les écrivains, même ceux qui s'adressent à la jeunesse : voyez *Les Brûlures de Didon,* de Gilles Massardier (2005). J'aime beaucoup aussi le rapprochement qu'on fit avec Mme de Mortsauf, dans le roman de Balzac *Le Lys dans la vallée* (1836) : on la qualifia de « Didon chrétienne », car, bien que trahie par Félix de Vandenesse, elle refuse de se donner à un autre et préfère mourir de chagrin.

Didon, autrement nommée Élissa, issue de la dynastie des rois de Tyr,

aurait fui sa patrie, et se serait échouée sur la côte africaine, où elle aurait, vers 815 av. J.-C., fondé Carthage, pour donner une nouvelle capitale aux Phéniciens. Les anecdotes légendaires qui la concernent sont nombreuses, à commencer par l'astucieuse façon dont elle obtint les terres nécessaires à son implantation. Elle demande à un propriétaire du coin un bout de terrain « autant qu'il en pourrait tenir dans la peau d'un bœuf ». Il le lui accorde. Elle choisit une étroite péninsule et, avec la peau du bœuf découpée en fines lamelles, elle délimite un vaste territoire.

Mais c'est par *L'Énéide* qu'elle a survécu dans l'imaginaire occidental. Virgile raconte comment Énée s'est enfuie des ruines fumantes de Troie, avec son père Anchise (celui qu'il porta d'abord sur ses épaules : voyez le tableau de Carle Van Loo, au Louvre) et son fils Ascagne (ou Iule, pour faire plaisir à la famille de César, les *Julii* qui prétendent descendre de lui). Énée sait qu'une prédestination l'appelle à fonder la nouvelle Troie, en l'occurrence Rome. Avec ses compagnons, il dérive sur la Méditerranée et finit par échouer dans la région de l'actuelle Tunisie. Didon l'accueille. Elle est subjuguée par son aventure. Ils tombent amoureux l'un de l'autre. Tout irait pour le mieux, si les dieux ne rappelaient pas à Énée que son destin est ailleurs.

Il lui faut donc repartir. Didon, trahie et effondrée, se perce la poitrine avec l'épée qu'Énée lui a offerte. Plus tard, dans le splendide chant VI de *L'Énéide* (si vous ne l'avez jamais lu, arrêtez tout et hâtez-vous de le faire), on accompagne Énée qui descend aux Enfers. Il y croise le fantôme de Didon, tente de lui parler et de se justifier. Mais Didon s'éloigne en silence, refusant tout pardon. Cette scène poignante, dont le climat fait penser à l'histoire d'Orphée, a touché les cœurs durablement.

Ovide en fit le thème d'une de ses *Héroïdes*, ces lettres fictives d'amantes exilées ou trahies. C'est un très beau chant d'amour blessé :

> *Reçois, descendant de Dardanus, le poème d'Élissa qui se meurt :*
> *Ces mots que tu lis sont les derniers que tu liras de moi.*
> *C'est ainsi qu'à l'appel du destin chante aux eaux du Méandre*
> *Le cygne blanc qui s'écroule dans une herbe mouillée. […]*
> *Tu as malgré tout décidé de partir, de laisser Didon malheureuse,*
> *Et ta promesse, tout comme tes voiles, va être emportée par le vent. […]*
> *Est-ce qu'un autre amour t'attend ? Auras-tu une autre Didon ?*
> *Lui feras-tu d'autres serments que tu trahiras de nouveau ?*

Plus près de nous, le général de Gaulle, qui connaissait ses classiques, après un revers électoral, demanda à Michel Debré, en Conseil des ministres, d'en faire le compte rendu et s'exclama en latin : *Infandum, regina, jubes renovare dolorem*, « C'est une indicible douleur, reine, que tu me demandes de réveiller ». Tels sont les premiers mots d'Énée (livre 2, v. 3 de *L'Énéide*), relatant à Didon la chute de Troie. Heureuse époque où culture et politique faisaient si bon ménage !

Voir : Énée, une force qui va.

Dioscures

Que font ces jumeaux grecs chez nos Romains ?

La gémellité occupe une place privilégiée dans la mythologie romaine, à cause de Romulus et Rémus. Il n'est pas surprenant que Rome ait récupéré aux Grecs les « Dioscures » (Διόσκουροι / *Dióskouroi* signifie « les fils de Zeus »), Castor et Pollux, qui figuraient déjà dans l'*Iliade* et dans la légende des Argonautes. Mais leur cas est surtout intéressant car ils illustrent des valeurs de fraternité auxquelles les Romains, effarés par leurs guerres civiles, sont officiellement attachés. Du coup, on les retrouve dans des contextes très variés, voire confus. Ils émergent dans des légendes romaines disparates, comme secouristes ou sauveurs, voire comme gardiens des libertés. Généralement, ils sont figurés en cavaliers.

Il y a un joli passage dans Horace (*Odes*, 1, 3) où le poète s'adresse au bateau qui va conduire Virgile en partance pour la Grèce. José Maria de Heredia en a ciselé une traduction, plus belle que fidèle :

> *Que vos astres plus clairs gardent mieux du danger,*
> *Dioscures brillants, divins frères d'Hélène,*
> *Le poète latin qui veut, au ciel hellène,*
> *Voir les Cyclades d'or de l'azur émerger…*

Horace, à cette occasion, élargit sa réflexion sur la quête de l'homme qui est tenté par le risque inutile, comme celui d'affronter les flots, au lieu de rechercher le bonheur dans ce qui est à sa mesure, avec ses proches, dans la concorde.

Cette ode fraternelle est logiquement placée sous l'invocation à Castor et Pollux, présentés comme les frères d'Hélène, fils de Zeus et de cette pauvre Léda que le roi des dieux métamorphosa en cygne avant de l'engrosser. Car les Romains les ont aussi convertis en divinités qui protègent les voyageurs ou qui tirent des malheureux d'une situation désespérée. Par exemple, sur les mers, ils avertissent du danger avec des flammes phosphorescentes, par temps d'orage, ce que les marins appellent aujourd'hui « feux Saint-Elme ». Mais Horace, pensant à Virgile, cite aussi les Dioscures parce qu'ils symbolisent, à ses yeux, l'amitié dominant la mort. Selon la mythologie grecque, Pollux, devenu immortel, accepta de partager la vie de son frère mortel, et leur fusion fut éternisée par la constellation des Gémeaux. C'est une version, parmi d'autres.

Ces mérites divers leur ont valu bien des égards. Le sanctuaire de Castor et Pollux est situé en plein cœur du Forum, à Rome, près des temples de Vesta et de César. Il en impose. Auguste, après d'autres, le fit restaurer somptueusement : il est entouré d'un péristyle de trente hautes colonnes, et son podium surélevé, à l'entrée, a servi comme tribune pour les orateurs qui voulaient faire entendre au peuple les bienfaits de l'unité combative.

On a ici un exemple éclairant de la manière dont les Romains ont capté des mythes très anciens, quand ils nourrissaient leurs propres obsessions : ici

celle de la jeunesse virile et vaillante qui, dans l'unanimité, peut conjurer tous les malheurs et dominer tous les obstacles. C'est une des clés idéologiques de la romanité, puis de l'empire, valorisant l'idée que « l'union fait la force ». On comprend qu'Auguste, garant omnipotent d'un accord social que rien ne doit fragiliser, les ait bichonnés, ces Dioscures.

Jean-Philippe Rameau et son librettiste Gentil-Bernard avaient visiblement perdu de vue cet idéal, quand ils firent de Castor et Pollux des rivaux en amour, pour leur opéra (1737 et 1754), souvent remanié et, à juste titre, quelquefois parodié.

Domus aurea

Vous vous souvenez de l'histoire de ces deux gamins qui, jouant dans la campagne près de Montignac, en Dordogne, virent leur chien tomber dans un trou et, plongeant pour le récupérer, découvrirent la grotte de Lascaux, « la chapelle Sixtine de la préhistoire ».

Il arriva semblable aventure à un jeune Romain, à la fin du XV^e^ siècle : chutant dans une crevasse sur les pentes de l'Oppius, il se retrouva dans une vaste salle richement ornée de peintures qui ne ressemblaient à rien de connu. Tout le monde se précipita pour voir ces fresques aux dessins bizarres et aux figures fantaisistes. Il fallait les baptiser : on les nomma « grotesques ». Des artistes comme Raphaël et Michel-Ange en furent ébahis. Tous les esprits curieux de la Renaissance voulurent les avoir contemplées. Plus tard, des personnages comme le marquis de Sade ou Casanova évoqueront cette visite singulière et inoubliable dans leurs mémoires respectifs.

Mais où était donc tombé ce découvreur impromptu ? Dans la Maison dorée, la *Domus aurea*, le palais somptueux que Néron, saisi par une sorte de frénésie architecturale et de folie des grandeurs, édifia à la fin de son règne, à

partir de 65. Le site construit était gigantesque, comportant des salles d'apparat, plusieurs demeures distinctes, reliées par des colonnades, des parcs, des fontaines, des thermes et un lac artificiel. Tacite (*Annales*, 15, 42) évoque le gigantisme de cette nature réinventée : « Des champs, des étangs et, comme on le voit dans les campagnes désertes, des forêts, là des espaces ouverts, des perspectives. » L'ensemble était donc immense et ne semblait jamais devoir s'achever. Si bien que les Romains se demandaient si Néron n'allait pas accaparer toute la ville de Rome dans sa passion des espaces et des dépenses. Suétone rapporte ce qui se chantait dans les rues : « Rome entière deviendra sa maison. Citoyens, émigrez à Véies, si cette maudite maison n'englobe pas Véies aussi. » Véies est une ville d'origine étrusque qui se situe à quinze kilomètres au nord de Rome.

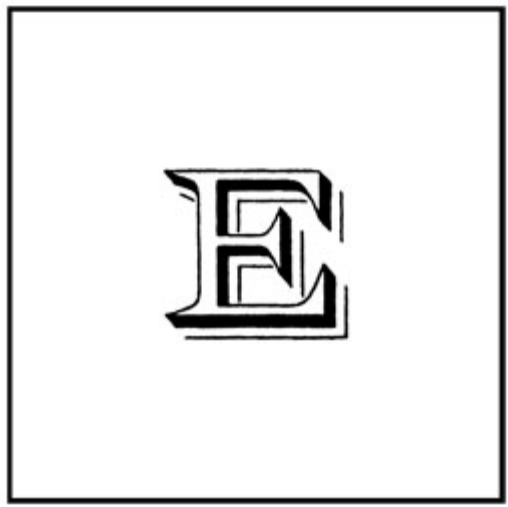
Cette découverte, à la Renaissance, vint conforter les témoignages emphatiques que les auteurs anciens nous avaient laissés. Suétone, hésitant entre réprobation et stupéfaction, répète ce que tout le monde disait : « [Néron] se fit bâtir une maison qui s'étendait du Palatin à l'Esquilin […] Dans son vestibule on avait pu dresser une statue colossale de Néron, haute de cent vingt pieds ; la demeure était si vaste qu'elle renfermait des portiques à trois séries de colonnes, longs de mille pas, une pièce d'eau semblable à la mer, entourée de maisons formant comme des villes, et par surcroît une étendue de campagne où se voyaient des cultures, des vignobles, des pâturages et des forêts, contenant une multitude d'animaux domestiques et sauvages. Dans le reste de l'édifice tout était couvert de dorures, rehaussé de pierres précieuses et de nacre. Le plafond des salles à manger était fait de tablettes d'ivoire mobiles et percées de trous afin qu'on pût répandre sur les convives des fleurs ou des parfums. La principale salle était ronde et tournait continuellement sur elle-même, alternant jour et nuit comme l'univers. » Pline l'Ancien aussi rapporte que la décoration mêlait des fresques compliquées, aux couleurs vives, et du stuc recouvert de feuilles d'or. Néron fut aussi le premier à faire réaliser des mosaïques verticales.

Le despote ne vit pas l'achèvement de son palais, annonciateur des rêves illimités d'un Louis II de Bavière. Un des ses éphémères successeurs, Othon, dut faire voter par le Sénat, en 69, un énorme crédit pour « terminer la *Domus aurea* ». Mais il fallut bien, ensuite, mettre un terme à ces folies et rendre ces domaines aux Romains : Vespasien en fit un jardin public et combla le lac pour y construire le Colisée (voir ce nom), dont le nom, *Colosseum*, vient de la statue colossale de Néron, qu'on métamorphosa en statue du Dieu-Soleil. Hadrien récupéra le vestibule pour implanter un temple dédié à Vénus et à Rome. Ces remblaiements enfouirent les restes de la *Domus aurea*. Il fallut le hasard d'un adolescent en goguette, quatorze siècles plus tard, pour qu'on les redécouvre.

Mais la surprise ne s'arrête pas là : il semble que rien de ce qui est nécessaire à la vie quotidienne (cuisines, commodités, latrines, etc.) n'ait été installé dans le palais. Comme si le chef-d'œuvre se suffisait à lui-même, en

tant que splendeur esthétique. Néron se considérait avant tout comme un artiste génial : sa demeure n'est qu'une de ses créations. En revanche, les fouilles continuent à dégager des pièces, près de deux cents, et, notamment, cette fameuse salle à manger circulaire qui tournait sur elle-même, autour de Néron-Soleil.

Une histoire à éclipses.



Éducation, pas si ludique !

Qu'on se rassure : nous n'allons pas, ici, essayer de faire un chapitre complet sur l'éducation chez les Romains. Quelques pistes, simplement.

Les Romains s'intéressaient-ils à l'enfance ? Curieusement, la question a souvent été posée, notamment dans le beau livre de Jean-Pierre Néraudeau, *Être enfant à Rome* (Les Belles Lettres, 1984), car les témoignages directs de l'Antiquité romaine sur les enfants ne sont pas si fréquents. C'est l'homme ou le jeune adulte qui font l'objet de toute l'attention. Et quand les Anciens parlent d'éducation, le ton devient subitement simpliste, moral et rigide. Il s'agit de transmettre la *virtus* et des préceptes sévères. Toutefois, les instituteurs sont souvent des esclaves ou des inférieurs, que les jeunes de bonne famille méprisent et charrient, quand ils ne les battent pas – comme le prétend Juvénal (*Satires*, 7). Les comédies, notamment chez Plaute, en font leur cible. Un graffiti de Pompéi traite un maître, nommé Julius Hellenus, de « vaurien » et de « vieux mignon » (Néraudeau traduit « vieux pédé »). Le petit homme est essentiellement un citoyen en puissance. Il faut le tirer de son incapacité d'enfant (*infans* signifie « qui ne parle pas ») pour le mettre au service d'un idéal collectif.

L'individu est donc, d'emblée, préparé à être citoyen, pour qu'il sente son appartenance à la Cité et à son histoire. Les écoliers sont invités à imiter les figures de l'héroïsme antique, où histoire et légende se confondent. Cette dépendance collective exige aussi un attachement aux traditions familiales et un culte des ancêtres dont la jeunesse devra, là encore, perpétuer les mérites. La *virtus* a aussi une dimension religieuse, résumée par la notion de *pietas*, la « piété », qui mêle les devoirs à l'égard des parents et la croyance dans les dieux. On apprend très tôt à en respecter les signes et les rites. Cette formation éthique magnifie forcément des valeurs austères : activité physique, travail, frugalité, abnégation. Dès le berceau, le bébé est serré dans des bandelettes qui le tiennent droit, la main gauche immobilisée pour éviter qu'il ne devienne gaucher. Les bains sont d'eau froide jusqu'à l'âge adulte. Le fond paysan italien marque, ici encore, les mentalités : le jeune doit pouvoir travailler de ses mains, connaître des rudiments d'agriculture, savoir ce qu'est gérer un patrimoine.

Quand il atteint sept ans, le fils quitte l'influence maternelle de la *matrona*. Ce sont les pères qui s'investissent : Caton l'Ancien se vante d'avoir

lui-même tout enseigné à son rejeton (qui ne devait pas rire tous les jours). Et Horace raconte que c'est son père qui le conduisait quotidiennement à l'école. Cette proximité paternelle permet aussi de découvrir la vie publique, jusqu'à seize ans, âge où l'adolescent dépose sa toge bordée de pourpre (la *toga praetexta*) et la bulle qu'il a autour du cou, pour revêtir la toge virile. Il a rejoint la communauté des citoyens. Il devra encore à l'État deux années de service militaire.

Mais ce sont les Grecs qui restaient les éducateurs du monde antique. Leur influence sera vite primordiale dans ce domaine. À Rome, on va se détacher un peu du rural et de l'utilitaire. Les élites se rendent à Athènes pour compléter leur formation. Plus prosaïquement, des pédagogues, parfois de simples esclaves, sont invités en Italie. Dans les familles aisées, à partir de la fin de la République, on sollicite un professeur à domicile (le *praeceptor*) ou un accompagnateur qui guide le jeune à l'école et dans les divers lieux de sa formation, le « pédagogue » au sens propre (*paedagogus*, celui qui « conduit l'enfant »).

Car on va aussi à l'école, *ludus* : bizarrement, l'école et le jeu ont le même nom en latin. Les filles aussi, mais plus brièvement. De sept à onze ans, on apprend à lire, écrire et compter (heureuse époque !), puis on se rend chez le *grammaticus*, à la fois grammairien et rhétoricien, qui enseigne le maniement des textes et l'art oratoire. On imite, on apprend par cœur, on récite sans fin. Et les récalcitrants sont malmenés : gare à la férule (une baguette de bois) ou au fouet en cuir (la *scutina*) ! Les écrivains semblent en avoir gardé de cuisants souvenirs : Plaute, Juvénal et Martial, tous, évoquent la férocité des maîtres qui les battaient. On voit, à Pompéi, une scène de maltraitance scolaire : un gamin dénudé, porté sur le dos d'un de ses camarades, immobilisé par un autre, est flagellé dans l'indifférence générale.

Horace écrit même que son enfance fut gâchée par un certain Orbilius, un professeur sadique qui le frappait à toute occasion. Il l'a ainsi rendu célèbre. La tradition littéraire, dès qu'il convient de citer un maître colérique et méchant, cite ce pauvre Orbilius. Même Arthur Rimbaud, en 1868, à quatorze ans, s'essayant à des vers latins, commence ainsi son poème de surdoué :

Ver erat, et morbo Romae languebat inerti
Orbilius : diri tacuerunt tela magistri
Plagarumque sonus non jam veniebat ad aures,
Nec ferula assiduo cruciabat membra dolore…

« C'était le printemps, et à Rome languissait d'une maladie paralysante
Orbilius : les flèches du maître cruel s'étaient tues
Le bruit des coups n'atteignait plus les oreilles,
Et le fouet ne tourmentait plus mes membres d'une douleur incessante… »

Quand, en 392, le christianisme deviendra la religion de l'empire, les clercs créeront une école plus proche de ce qu'elle ne cessera plus d'être, en principe : un cadre juste et modéré, qui forme un être sensible et autonome, un

lieu d'instruction, de culture et d'épanouissement. Émile Durkheim, dans *L'Évolution pédagogique en France*, considéra, en 1904, que c'est à ce moment qu'a été créée l'école moderne.

Il ne disait pas combien de temps ça allait durer.

Égérie

Bel exemple d'antonomase. Oui, antonomase : un nom propre utilisé comme nom commun, tels poubelle, silhouette, harpagon ou don juan. Le terme est d'usage courant, pour évoquer une femme qui inspire ou influence. L'extension est si largement galvaudée que j'ai lu cette formule, à propos de Mme de Gaulle, dite « tante Yvonne » : « Elle fut l'égérie de ses silences. » Comprenne qui pourra.

Mais revenons à la nymphe Égérie, la vraie (si l'on peut dire quand il s'agit d'une légende). Voyez, par exemple, le tableau de Nicolas Poussin, *Numa et la nymphe Égérie*, au musée Condé de Chantilly. On y aperçoit Égérie, allongée et lascive, devisant avec le roi romain Numa Pompilius, qui est venu la rejoindre dans son bois sacré pour recevoir ses conseils. Le peintre se souvient de l'historien Tite-Live (*Histoire de Rome*, 1, 19) qui localise ces tête-à-tête à proximité d'une grotte d'où jaillit une source. La lumière est assez sombre, pour respecter une autre tradition selon laquelle leurs entrevues se déroulaient la nuit : Juvénal (*Satires*, 3, 11) surnomme Égérie « la nocturne amie ».

Que croyaient les Romains de ce genre de récits ? Ils rationalisaient. Ils cherchaient à voir ce que la fable cachait de possible. Ils devaient estimer, comme Tite-Live, qu'il s'agissait d'une tromperie habile pour cacher une passade amoureuse, tout en impressionnant un peuple fruste et crédule. Plutarque acquiesce à cette version et explique ainsi le bonheur personnel de Numa, heureux en ménage, donc réussissant son œuvre de grand législateur (*Vie de Numa,* 4). Même l'imaginatif Ovide relativise le mythe : il présente Égérie, tout simplement, comme une jolie fille campagnarde que Numa épousa et qui l'aidait dans l'art de gouverner. Puis il brode autour de la fin de l'idylle : la mort de Numa plonge Égérie dans le désespoir. Elle s'enfuit, inconsolable, jusqu'à ce que Diane, prise de compassion, la métamorphose en fontaine (*Les Métamorphoses,* XV). C'est un lieu commun mythologique : les pleureuses (voire les pleurnicheuses) finissent en fontaines. Dès lors, on en fit la déesse des sources.

Un autre tableau, de Claude Lorrain, au musée de Naples (*Paysage avec la nymphe Égérie*), semble inspiré par le site qui se visite encore à Rome, près de la porte Capène et des thermes de Caracalla, dans le vallon de Caffarella, où subsistent tant de beaux vestiges, comme le Temple de Cérès et Faustine ou le Tombeau d'Anna Regilla. Ne survivent, aujourd'hui, des bois denses de jadis, que trois chênes méditerranéens, sur une butte en face de l'église de Saint-Urbain.

On ne pourrait plus guère y cacher des rendez-vous galants.

Voir : Bois sacré ; Numa, le premier homme.

Élégiaques, l'amour et non la guerre

Il m'a toujours semblé que la lancinante *Élégie* de Gabriel Fauré (*op.* 24) devait refléter assez justement le rythme et le *legato* des poètes élégiaques latins. Car l'élégie, c'est d'abord le choix d'une cadence, qui fait entendre une vibration affective. Elle s'exprime exclusivement avec deux vers accouplés, les « distiques élégiaques ». Un vers de six syllabes (l'hexamètre, six fois - ˘˘ ou - -) alterne avec un vers de cinq syllabes (le pentamètre, deux fois -˘˘ / -˘˘ / -). Longue, brève / brève ; longue, brève / brève ; longue. Présenté ainsi c'est abstrait, je le reconnais. Ce tangage est mimétique des intermittences du cœur et de son battement, comme l'analysa Paul Claudel. Il colle à l'émotion suggérée par une poésie qui évoque la douleur d'aimer, la solitude, le regret ou la mort.

Mais rangeons les mouchoirs.

Il faut comprendre que cette façon d'écrire était en soi une subversion, ou du moins une insolence de jeunesse dorée. Au moment où Auguste prône un retour à l'ordre moral et aux valeurs collectives, les poètes élégiaques s'isolent et se mettent en scène, faisant étalage de leurs états d'âme individuels, se désintéressant des idéaux officiels, préférant leurs ébats érotiques et leurs afflictions privées. Non seulement ils sont démobilisés mais encore ils tournent en dérision les classiques vertus guerrières : ils jouent aux soldats du plaisir. Leur champ de bataille, c'est le lit. Leurs victoires, ce sont leurs conquêtes sensuelles. Leurs défaites, la trahison de leurs maîtresses qui les a rendus serviles. Ils font l'amour et pas la guerre. Ils accomplissent leur service militaire, mais au service de Vénus : *militia Veneris*.

Cette posture, inédite à Rome, a déconcerté. Elle implique une conception de la vie fondée sur une marginalité qui ne colle pas à la mentalité romaine. Le « culte du moi », pour reprendre la formule romantique, et sa complaisance autobiographique contredisent les figures légendaires de la tradition latine, viriles et désintéressées. On a beaucoup dit qu'Ovide, qui abusa de cette manière licencieuse et narcissique, donna à Auguste, irrité, un prétexte pour l'exiler, histoire de faire un exemple. Admettons.

Le vrai innovateur fut Catulle (85-53), un précurseur. Souvent provocateur et grossier, il se démarque, traitant par exemple les *Annales* de l'historien Volusius de *cacata carta*, de « papier merdeux ». Le premier, il assume sans complexe le personnage du jeune homme râleur, boutonneux et languissant, d'habitude raillé dans les comédies latines, et il raconte sans pudeur ses errements sentimentaux. Il s'exprime à la première personne et donne un nom à son amante infidèle, Lesbie. Il la cajole ou l'invective. Mais qui est le « je » qui se défoule ainsi ? Il ne faut évidemment pas être dupe de

cette personnalisation et de cette supposée authenticité. Catulle est un érudit. Il imite les modèles grecs, dont Sappho, reprend à son compte des situations typiques, comme la plainte de l'amoureux devant la porte close, et il décline les archétypes de la jalousie. Le lecteur moderne est toujours saisi d'un sentiment d'étrangeté, tant l'écrivain, tout en visant à créer les accents de la sincérité, s'emberlificote dans de longs et fades récits conventionnels et mythologiques. On retrouve ici le vieux débat de la sincérité en art.

Mais c'est la génération suivante qui est la plus féconde, celle de Tibulle, Properce et Ovide. Ils ont lu Catulle mais, surtout, ils admirent Virgile qui a chanté, avant eux, les délices d'une retraite auprès de la nature. Comme lui, ils se méfient de la politique et de ses violences. Influencés par ses *Bucoliques*, ils mettent en scène des pastorales de la passion, un peu à la manière de nos romans précieux du XVII^e^ siècle. Ils délaissent la poésie héroïque et en renversent les valeurs. Ils louent la pauvreté, la sécession, l'indifférence aux honneurs. Lisons simplement le début de la première élégie de Tibulle : « Qu'un autre amoncelle les richesses de l'or fauve et possède mille arpents d'un sol bien cultivé, il tremblera au milieu d'un labeur assidu devant l'ennemi voisin et les accents des trompettes de Mars chasseront le sommeil loin de lui ! Pour moi, que la pauvreté me laisse à ma vie de loisir, pourvu que mon foyer s'éclaire d'un feu constant. »

Leur influence sera considérable, puisqu'ils codifient une forme du lyrisme moderne et en fixent les grandes thématiques. Il est symptomatique que Joachim du Bellay, à côté des *Regrets* ou des *Antiquités de Rome*, ait écrit, à Rome, huit *elegiae* en vers latins. Ces *Poemata* permettent au poète exilé, tout en exprimant sa nostalgie de sa terre natale, de s'intégrer à une tradition, de reconnaître une filiation, d'exprimer une dette. Ce travail d'« innutrition », comme on dira plus tard, est une des clés de la Renaissance, ainsi qu'on le voit chez Louise Labbé. Ensuite, le genre élégiaque sera vite galvaudé par tous les poètes en deuil ou en rupture, comme chez André Chénier, avant le prolixe XIX^e^ siècle où les pleurnicheries abondent.

Peu de temps avant sa mobilisation pour la Première Guerre mondiale, Rainer Maria Rilke, accueilli chez la princesse Marie von Thurn und Taxis, dans son château de Duino, compose pour elle les *Élégies de Duino*, à la beauté mélancolique et lumineuse. Il retrouve alors le cœur du sentiment élégiaque latin : le manque et le regret. Toute avancée est une perte encore. Comme dit la fin de sa huitième élégie : *So leben wir und nehmen immer Abschied*.

> *Qui nous a si bien retournés qu'ainsi*
> *nous soyons, quoi que nous fassions, dans la posture*
> *d'un départ ? Comme celui qui, s'en allant, fait halte*
> *sur le dernier coteau d'où sa vallée entière*
> *s'offre une fois encor, se retourne et s'attarde,*
> *nous vivons en prenant congé, sans cesse.*

Voir : Poésie, perle de la pensée.

Éloquence, voie et voix politiques

Chez les Romains l'homme s'impose, en société, par la magie du verbe. Il est orateur. Sans l'éloquence, point de salut – notamment politique.

Les jeunes étudiants romains, pour entrer dans la vie civile et y grimper, apprenaient quelques techniques afin de convaincre. Ces méthodes se partageaient entre deux tendances : une forme nerveuse et directe (on la disait « attique ») ou une manière plus maniérée et plus chargée (celle des « asiatiques »). Personne n'était tout l'un ou tout l'autre. Atticisme et asianisme se combinaient, évidemment. Cicéron se flattait d'avoir trouvé l'équilibre parfait entre les deux. Ses traités sur la question décrivent l'orateur idéal : lui-même, bien sûr. Et il est vrai que sans son talent d'avocat, il n'aurait jamais été consul.

Cicéron rappelle aussi, à juste titre, que l'éloquence obéit à trois impératifs : démontrer, plaire, émouvoir (*probare*, *delectare*, *flectere*). Cette triple exigence permet de varier l'énonciation, entre l'exposé laconique des faits et les envolées qui impressionnent. On distinguait ainsi des genres « simple », « tempéré » et « sublime ». Il convient aussi de s'adapter à l'auditoire, donc de commencer par capter son attention bienveillante (*captatio benevolentiae*). Bref, les recettes classiques.

Il faut lire le *Dialogue sur les orateurs*, que Tacite publia vers 105, pour comprendre pourquoi l'éloquence occupe une telle place dans la pensée romaine. À l'origine, elle est le moyen d'accéder à tout, aux magistratures en particulier. Le *cursus honorum* consiste en une succession de séductions populaires obtenues par l'art oratoire. Les hommes nouveaux, comme Caton l'Ancien, doivent toute leur carrière à ce talent. Mais Tacite sait que les promotions viennent désormais d'en haut. Il voit dans le déclin des bons orateurs le signe certain d'une décadence plus générale des mœurs politiques. Il s'interroge sur les raisons d'une dérive morale et sociale dont les effets se font sentir sur le langage, notamment sur celui des hommes publics. Il sait que les transformations politiques restreignent la liberté des grands orateurs, laissant le champ libre aux démagogues et aux superficiels, voire aux courtisans et aux délateurs. La faveur du Prince ne se conquiert pas comme le suffrage populaire. Voltaire, dans son *Dictionnaire philosophique,* résume bien ce débat : « L'éloquence sublime n'appartient qu'à la liberté : c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons et des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, et aime mieux un compliment délicat que de grands traits. »

Autrement dit, la faillite de l'éloquence, judiciaire ou politique, est corollaire d'une « dé-romanisation », d'une perte de nature, d'un abaissement. Rome cessera le jour où l'éloquence disparaîtra, tout bon Romain en est convaincu. Pourquoi ? Parce que si on renonce à valoriser l'esprit d'examen, à la persuasion et à l'arbitrage rationnel, la violence civile s'installe, la discorde règne. S'imposera alors la raison du plus fort qui fait taire les tensions. Sur les

canons des rois de France était gravé : *Ultima ratio regum*, « Le dernier argument des rois ». Obliger à gagner par des mots, c'est garantir la cohésion sociale et sauvegarder la République. Les armes doivent céder à la toge. Sinon, le despote aura le dernier mot. La question de l'éloquence est donc un raccourci de la réflexion politique romaine.

Qui ne sait, aujourd'hui aussi, que c'est la perte du discours raisonné qui engendre frustration et brutalité ? La leçon romaine est encore à apprendre.

Voir : Lecture publique ; Rhétorique.

Empereur

Voilà un titre sans ambiguïté. Il ne devrait pas appeler beaucoup de discussions ni de contestation. On imagine aussitôt un pouvoir absolu, autocratique, illimité et sans partage. Et on n'a pas tort.

Pourtant, rien n'est plus compliqué, voire indéterminé, que ce terme et cette fonction qui n'eurent jamais de valeur institutionnelle. Le mot vient d'*imperator*, appellation accordée à un général en chef victorieux que ses troupes ont acclamé et qui a eu droit aux honneurs du triomphe. C'est donc d'abord une qualification martiale, liée à l'*imperium militiae*, au commandement militaire. Après Auguste, c'est le nom par lequel on désigne le maître de Rome.

Mais la fonction reste imprécise, l'empereur détenant plusieurs pouvoirs, qui lui sont en principe délégués par le peuple et le Sénat romains. Il est le premier des sénateurs, le Prince (*Princeps*), et il s'exprime avant tous les autres, simulant d'être un *primus inter pares*, alors qu'il a droit de vie et de mort sur tout le monde. Il est le magistrat supérieur, donnant en tous domaines ordres et jugements, garantissant le salut public. Il est entouré d'un culte de la personnalité qui le sacralise, au point qu'il fera l'objet de liturgies au même titre que les dieux.

Une fois reconnue cette omnipotence, ne subsista qu'un seul débat : comment une telle domination peut-elle se transmettre ? La question de l'hérédité dynastique se posait forcément. Elle fut à l'origine de bien des crises, à chaque succession, puisque les Césars successifs faisaient théoriquement l'objet d'une sorte de cooptation sénatoriale et/ou d'investiture militaire. Il faudra attendre les Antonins pour qu'un prince régnant puisse laisser le trône à son fils et non plus passer par un système d'adoption plus ou moins avoué. Car un des devoirs majeurs de l'empereur était de préparer la transmission de ses pouvoirs sans heurts, puisque les Romains avaient accepté la création de l'empire précisément pour mettre un terme aux guerres civiles. Tout était justifié et pardonné au nom de la quiétude publique, la *pax romana*.

Il reste que l'empereur régente tout. Il commande aux civils et aux armées ; il décide de la paix et de la guerre ; il délègue les administrateurs de la Cité et des provinces (préfets, légats, proconsuls) ; il lève l'impôt ; il désigne qui doit accéder aux magistratures importantes ; il coordonne les cultes (en sa qualité de *pontifex maximus*) ; il légifère par décret ou édit ; il dicte au Sénat, qui fait mine d'en délibérer, ses injonctions ; il peut éliminer sans jugement qui lui déplaît. « Père de la patrie », il continue cependant à simuler d'être un simple mandataire au service de l'État. Ce double jeu a un nom : le *césarisme*, mélange de despotisme et de procuration fictive, manière de se démarquer d'une royauté, depuis toujours honnie à Rome. Le culte impérial aidant, les sujets de l'empire entrèrent dans une sorte de servitude volontaire, prêtant, chaque année, serment de servir aveuglément le Prince et les siens, quitte à dénoncer qui leur serait hostile. Le peuple est fasciné par ces stars impériales, même quand il s'agissait d'odieux satrapes. Un tyran comme Néron eut ses *fans* : ses exhibitions amusaient. Sa mort affligea de pauvres gens qui continueront à déposer des fleurs sur sa tombe ou à le croire encore vivant et prêt à réapparaître. À la mort d'Othon aussi, certains de ses soldats se donnèrent la mort auprès de son bûcher funéraire, par une niaise fidélité.

Quand la paix aux frontières commença sérieusement à être menacée, à la fin du IIe siècle, cette fiction politique fonctionna moins bien. Les légions, qui détenaient la sauvegarde de l'empire, imposèrent leurs chefs, des guerriers qui méprisaient les manières romaines et ignoraient les sénateurs. L'empereur devra souvent son ascension à la soldatesque. En quelque sorte, il s'agissait d'un retour aux sources, à l'*imperator* initial, au Maréchal qui fait don de sa personne à la patrie.

Tombé en désuétude après l'Empire byzantin, ce titre pompeux eut une résurgence avec Charlemagne, couronné « empereur d'Occident » par le pape Léon III, en 800. Mais c'est une autre histoire qui commençait.

Voir : Auguste ou comment devenir tout.

Énée, une force qui va

Pius Aeneas, « le pieux Énée » : cette qualification virgilienne contient tout le sens de cette belle figure mythologique, en qui prédominent la fidélité et la renaissance. Sa légende illustre la chaîne de continuité de notre histoire humaine, privée et collective, celle qui relie l'attachement au passé et le désir de procréer.

Énée, héros de la guerre de Troie, est d'emblée un modèle de piété filiale : il sauve son père et il sauvegarde les reliques sacrées de ses ascendants, qu'il emporte avec lui. Mais, plus encore, fuyant Troie en ruine, il va fonder la nouvelle capitale du monde, Albe-la-Longue (d'où naîtra Rome), assurant ainsi une filiation plus large et plus féconde. Cette fable ravissait les Romains qui se voyaient confirmés dans leur rôle de relais de la métropole troyenne. Elle convenait aussi à l'idéologie d'Auguste qui se présente comme le successeur direct d'Énée et de son fils Ascagne dont le deuxième nom, Iule, semble la source généalogique de la famille impériale, la *gens Julia*. Et comme Énée est fils d'une déesse, Vénus, c'est tout naturellement qu'Auguste peut être divinisé.

Voilà pourquoi, au beau milieu de *L'Énéide*, au chant VI, apparaît le thème de la métempsycose, de la réincarnation des âmes. Énée, guidé par la Sibylle et tenant le rameau d'or des initiés, a pu descendre aux Enfers. Il y retrouve son père adulé et regretté, Anchise, qui lui ouvre les yeux sur la vie, toujours recommencée : « Les âmes à qui les destins réservent d'autres corps viennent boire dans l'onde du fleuve Léthé les liqueurs rassurantes des longs oublis. Certes, depuis longtemps je désire les évoquer devant toi, te les montrer en face et énumérer cette lignée de mes descendants, pour que grâce à moi tu sois plus heureux d'avoir retrouvé l'Italie. — Ô père, faut-il penser vraiment que des âmes remontent d'ici vers le ciel, et retournent à nouveau dans des corps pesants ? Que signifie donc chez ces malheureux ce si cruel désir de lumière ? »

Selon la tradition classique, Énée est le fils d'un mortel, Anchise, issu de la famille royale de Troie, et de la déesse Vénus. Il participe à la guerre interminable provoquée par l'enlèvement d'Hélène, la plus belle et plus infidèle femme du monde, épouse du pauvre Ménélas, roi de Sparte. À la mort d'Hector, Énée devient la figure dominante du camp troyen. Et quand Troie succombe face aux Grecs, grâce à la ruse du cheval de bois imaginée par Ulysse, Énée s'échappe avec père, femme et enfant. Il transporte les traces vénérées de ses ancêtres, les *Lares* et les *Pénates*, pour les installer dans la nouvelle Troie que les dieux lui commandent de fonder en Hespérie, c'est-à-dire en Italie.

Son errance méditerranéenne le conduit à Carthage, où la reine Didon s'entiche de lui, histoire passionnelle qui finira mal. Nous avons évoqué cette tragédie en parlant de Didon. Enfin parvenu en Italie, Énée est accueilli par le roi des Latins, Latinus, et s'installe dans le Latium. Latinus lui offre la main

de sa fille Lavinia, malgré la colère d'un autre prétendant, Turnus, roi de Rutulie. Énée et Lavinia eurent un fils, Silvius, dont la descendante, Rhéa Silvia, aimée par le dieu de la guerre Mars, mettra au monde Romulus et Rémus.

Tout ce que nous savons vraiment sur Énée, nous le devons au chef-d'œuvre de Virgile, *L'Énéide*. C'est un merveilleux récit poétique, une épopée pleine de rebondissements et une méditation sur la destinée humaine. Sans cesse, le monde divin vient se mêler de l'aventure des hommes, parsemant des signes, des prophéties, des songes prémonitoires et des prodiges dont la signification ne s'éclaire que peu à peu. Le héros doit apprendre à interpréter, à se défaire de son égoïsme, à dépasser même les chaînes de l'amour qui freinent l'appel du destin et ne laissent jamais de repos : « Ceux dont le dur amour a rongé le cœur de son poison impitoyable trouvent, à l'écart, des sentiers secrets ; et des forêts de myrtes tout autour les protègent : le mal d'aimer ne les quitte pas jusque dans la mort même. »

Énée, comme presque tous les grands mythes, nous donne à réfléchir sur le sort des mortels. Il convient de le dépouiller de son fatras légendaire et dramatique pour le voir en pauvre homme, ballotté par le poids de son histoire, mais guidé par l'ambition de sa liberté. Il faut sympathiser avec son personnage, l'écouter comme un frère, *pieusement*. Il est à mes yeux, mieux qu'Œdipe ou Ulysse qui semblent aveuglés et toujours dépassés par leur erratique destin, un héros moderne car affranchi de tout, sauf des devoirs qu'il a contractés avec les siens. Solitaire et solidaire.

Voir : Albe, sœur rivale ; Didon, *infelix* ; *Ibant obscuri*…

Épicurisme, aride bonheur

« Les pourceaux d'Épicure » : l'épicurisme a souvent été mal compris, déformé, caricaturé. On y dénonçait une glorification du plaisir et de la jouissance. On considérait que la doctrine, prônant matérialisme et athéisme, était une solution de facilité et une sécession égoïste, qui détournaient l'esprit de la collectivité et des devoirs du citoyen. Des interprètes peu nuancés, notamment chez les premiers penseurs chrétiens, y ont décelé un ferment de la décadence romaine, adopté par des désœuvrés et des médiocres. Bref, ces commentaires ont affadi ce mode de pensée, voire l'ont inversé.

Pourtant, aucune philosophie n'a connu, à Rome, une aussi large diffusion. Elle est la seule qui ait bénéficié d'une propagation rapide et d'un porte-parole particulier, l'écrivain Lucrèce (98-55 av. J.-C.). Il fit l'éloge du maître à penser Épicure (un Grec de Samos, 342-270 av. J.-C.) et il en expliqua les théories dans un long poème « sur la nature du monde », le *De natura rerum*, qui eut un fort retentissement – et dont l'éditeur fut Cicéron lui-même.

Dans l'épicurisme, il y a deux aspects liés : la physique et l'éthique.

Épicure entend expliquer tous les phénomènes par des causes naturelles. Il développe une théorie des atomes à partir desquels tout s'est constitué, sans agent surnaturel, sans miracle. Cet athéisme, qui fascinera tous les courants matérialistes de l'histoire, rompait profondément avec les superstitions romaines, mais il pouvait être une consolation dans la période violente où Lucrèce écrit. Il offrait une invitation à ne pas craindre la mort et les fariboles de l'Au-delà. Il libérait les esprits du pathos métaphysique et des rituels religieux absurdes, où une spiritualité profonde n'avait plus sa place. L'homme, ainsi rendu à des vérités simples, pouvait rompre avec des hantises confuses ou des crédulités désordonnées. Il retrouvait son calme. Il lui restait à apprivoiser cette sérénité et à l'entretenir patiemment, avec frugalité et distance. On voit que cette démarche globale est aux antipodes d'une quelconque débauche de plaisirs.

Bizarrement, l'épicurisme rejoint ainsi le stoïcisme : dans les deux systèmes, on propose de se soustraire aux impulsions et à l'irrationnel, en organisant une sorte d'autosuffisance. Les stoïciens cherchent l'« autarcie », notion centrale à leurs yeux. Les épicuriens préfèrent parler d' « ataraxie » : une absence totale de trouble intérieur – qui peut parfois faire penser aux exercices bouddhiques. Quand l'âme se maîtrise et méprise les contingences, elle atteint une félicité et un calme qui donnent le vrai bonheur, le seul durable. Car une volupté donnera sans doute un moment de joie, mais elle sera passagère et son manque recréera une souffrance. Il faut donc éviter ces « plaisirs négatifs » et éphémères, pour privilégier l'absence de douleur. On le voit, il s'agit d'une véritable discipline de vie, afin d'atteindre à une inaltérable quiétude qui, selon une maxime d'Épicure, « rend semblables aux dieux de l'Olympe ».

Offrant un équilibre face à l'hédonisme vulgaire du « bon vivant » ou au mysticisme divaguant, cette philosophie du contentement a suscité, à Rome, des cercles nombreux, où les vertus de l'amitié ou de la bienveillance étaient prépondérantes, ce qui pouvait préparer l'attitude des communautés chrétiennes. Nietzsche proposa ce rapprochement, voyant dans l'épicurisme un « christianisme païen », sans la notion de péché et sans l'attente de la rédemption des âmes. Il s'agissait donc d'un art de vivre prudent qui pratique un « quadruple remède » (l'expression est d'Épicure) : 1. vivre sans peur ; 2. dans le bonheur de l'amitié ; 3. en se dépouillant des hantises religieuses qui angoissent ; 4. en évitant les douleurs, les passions et les excès.

Reste la question de la mort, pourvoyeuse en idolâtries. Car on idéalise la sagesse antique, comme si seuls les modernes n'acceptaient pas l'idée de mourir, à l'encontre de la docilité de Socrate avalant sa ciguë dans le *Phédon*. Il suffit de feuilleter l'élégie latine, où la mort rôde sans cesse, dans une époque où les guerres civiles ont rendu les dangers plus présents et, partant, le temps plus précieux. Les poètes – tels Catulle, Horace Virgile, Tibulle, Properce – glosent tous sur la fragilité de la vie et esquissent une espérance d'immortalité. Ils exaltent le mythe d'Orphée, dont les incantations vainquent

la mort, tandis qu'Ovide chante la métamorphose, symbole poétique d'une renaissance perpétuelle.

L'épicurisme est un contrepoison à ces fantasmes. Vous verrez parfois sur des tombes cette inscription funéraire : N F F N S N C. Cette énigmatique suite de lettres signifie : *non fui, fui, non sum, non curo*, « je n'étais pas, je fus, je ne suis plus, qu'importe ». C'est l'épitaphe des épicuriens. Épicure écrit : « Le plus effrayant des maux, la mort, ne nous est rien : quand nous sommes, la mort n'est pas là, et quand la mort est là, c'est nous qui ne sommes pas. » La formule a été ressassée par tous les moralistes jusqu'à nos jours. Voyez comment Montaigne la recopie (*Essais*, 1, 20) : « La mort ne vous concerne ni mort ni vif : vif, parce que vous êtes ; mort, parce que vous n'êtes plus. »

Facile à dire…

Voir : Carpe diem ; Horace, biface.

E pluribus unum

« De plusieurs, un » : c'est la devise du club portugais « Benfica Lisbonne ».

Non, je plaisante : c'est surtout celle des États-Unis, depuis 1776. Elle figure sur tous leurs sceaux officiels, sur leur monnaie, sur la rotonde du Capitole, partout. Elle rappelle la pluralité et l'unité de l'État fédéral. L'Union européenne a trouvé une formule comparable, plus molle évidemment : *In varietate concordia*, « l'union dans la diversité ».

Mais ce qui est amusant dans cette solennelle affirmation, c'est son origine. Elle est extraite d'un poème attribué à Virgile, le *Moretum*, « Les herbes du jardin », qui fait l'éloge de la vie rurale. On y voit un berger qui prépare son casse-croûte en mélangeant du fromage blanc avec de l'ail et des fines herbes. La mixture, liée à l'huile d'olive, prend une couleur unique, produite par le mélange des teintes, d'où la citation.

N'est-ce pas curieux qu'une recette de salade italienne, venue de l'Antiquité, finisse en slogan américain ? C'est la version latine du *melting-pot*.

Esclaves

Nos peintres dits « pompiers » ont aimé ce sujet pathétique et grivois : le marché aux esclaves, à Rome. On y voit généralement une jolie fille nue, exposée à la concupiscence d'acheteurs éventuels, comme dans *La Vente d'esclaves à Rome*, de Jean-Léon Gérôme (1886), où une femme, vue de dos, est visiblement là pour réveiller les fantasmes masculins. Ce marché se tenait à l'angle sud du Forum, près du temple de Castor et Pollux. Les « produits » étaient dénudés, entravés et juchés sur des estrades, les pieds enduits de craie, un écriteau autour du cou indiquant origines, compétences, état sanitaire. La

vente se faisait par un procédé d'enchères.

Le lieu était fréquenté par les badauds, bien sûr, même si les marchands d'esclaves paraissaient odieux à tout le monde. Chacun convenait qu'ils exerçaient un sale métier de trafiquants, en récupérant leur butin humain auprès de pirates ou parmi des peuplades vaincues. Aucun citoyen respectable n'imaginait entretenir une relation autre que commerciale avec cette profession honnie. Dans les textes anciens, notamment dans les pièces de théâtre, on traite ces maquignons dégoûtants de tous les noms. C'était sans doute une manière de se donner bonne conscience face à un système qui n'a jamais été loué par les élites antiques, sans qu'ils pensent pour autant à le supprimer, comme l'observe Joël Schmidt (*Vie et Mort des esclaves dans la Rome antique*, Albin Michel, 2003). Même les tenants de la philanthropie, issus des couches supérieures de la société romaine du début de notre ère, tels Sénèque ou Marc Aurèle, n'ont jamais transformé leur compassion en idée d'abolition.

La servitude nous répugne par principe, mais elle a rarement pris chez les Romains un tour aussi horrible que ce qu'on prétend parfois. Les esclaves, quoique exploités sans vergogne ni pudicité, ne furent pas traités avec cruauté. Certes, ils en restaient théoriquement à leur statut de choses, de biens, de matériel humain. Mais, dans la réalité, ils faisaient partie de la maisonnée. Ils pouvaient recevoir primes et récompenses, assez pour amasser un *pécule*, reversé pour s'affranchir, ce qui arrivait fréquemment. De nombreux témoignages montrent qu'ils étaient associés aux fêtes familiales et aux cultes ou que certains reçurent des sépultures avec des épitaphes reconnaissantes. Avec le temps, la puissance du maître (*dominica potestas*) fut encadrée et la capacité de l'esclave accrue. Les Romains, par sens pratique ou par simple humanité, les ménageaient, avant même que des lois ne les protègent plus systématiquement : interdiction de livrer un esclave aux bêtes ou au supplice sans jugement ; impossibilité de les revendre à un proxénète ou à un

organisateur de combats publics ; affranchissement d'office des malades ou infirmes ; etc. Néron, sous l'influence de Sénèque, leur accorda aussi le droit de saisir la justice en cas de maltraitance gratuite.

Les satiriques latins s'en donnent donc à cœur joie contre les mauvais maîtres. Juvénal en fait la revue : l'avare qui affame ses esclaves ; le joueur qui se ruine alors que les siens grelottent sous des haillons ; la mondaine ridicule, jamais assez fardée, qui donne du fouet à sa femme de chambre ou aux porteurs de sa litière. À l'inverse, on loue les bonnes maisons où la domesticité est considérée, aimée, soignée. Pline le Jeune, qui converse sur tous sujets avec ses esclaves, offre même un voyage en Égypte ou une cure thermale en Provence à des serviteurs égrotants. Il faut dire qu'ils étaient indispensables et nombreux (le tiers de la population romaine). L'esclave (*servus*) et la servante (*ancilla*) remplissent des fonctions multiples et indispensables : domestiques, secrétaires, comptables, précepteurs, fermiers, artisans et artistes. Ce sont parfois des intellectuels, comme Épictète, un des maîtres à penser du stoïcisme, qui commença comme esclave d'un brutal affranchi de Néron.

C'est dans les zones rurales qu'ils sont le plus à la peine. Dans les grands domaines, on exploite leur labeur jusqu'à l'épuisement. On peut comparer leur condition avec celle des Noirs dans les champs de coton ou de canne à sucre des Amériques. Les révoltes d'esclaves, dites « guerres serviles », qui furent assez rares, démarrèrent souvent dans ces régions agricoles, où les asservis étaient à la fois excédés, nombreux et condensés. Le gladiateur Spartacus, en 73 av. J.-C., sut manier ces effets de masse et rassembler une troupe de cent cinquante mille insurgés que Rome eut bien du mal à vaincre. Reportez-vous à notre article sur Spartacus. Mais ce fut la dernière mutinerie de cette dimension. Il est vrai que la répression de ces soulèvements fut terrifiante et dissuasive.

Et puis, dès les débuts de l'empire, l'affranchissement se développa. Dans les grandes maisons, le maître, à sa mort ou lors de quelque événement heureux, libérait une partie de sa domesticité. Cette pratique devint usuelle au point qu'Auguste créa un impôt sur les affranchissements et en plafonna le nombre pour ceux qui procédaient par testament. Ensuite, les descendants des affranchis devenaient des citoyens comme les autres. Une fusion s'opérait, une assimilation, des mariages. On estime qu'à la fin de l'empire 80 % de la population avait une ascendance servile, par un métissage plus ou moins ancien où des généalogistes auraient perdu tout repère.

Avec cette mixité sociale, on en revient donc à la question initiale : pourquoi les Romains furent-ils, relativement ou globalement, assez charitables avec leurs esclaves ? Peut-être se souvenaient-ils que chacun peut devenir un jour prisonnier et asservi. La chose arriva à bien des soldats romains. Cette pensée disposait à manifester de la sympathie pour des malheurs dont on ne se sentait pas à l'abri. Il s'agit finalement moins d'altruisme ou de philanthropie que de prudence ou de précaution : « Ne fais

pas à autrui… »

Faisceaux

Regardez votre passeport. Les symboles de la République y figurent en couverture, sous la forme d'un *faisceau*, c'est-à-dire d'un gros fagot de baguettes, attachées ensemble par des lanières de cuir, en cylindre, enserrant une hache.

Ce curieux signal, qui fait partie des écussons républicains, nous l'avons emprunté aux Romains : il manifestait la puissance et l'autorité des magistrats. Il était porté sur son épaule gauche par un *licteur*, un officier public qui tenait une verge dans l'autre main. Plus on montait dans la hiérarchie des magistratures, plus on était précédé par un nombre de licteurs important, jusqu'à douze pour un consul. En tout cas, cet insigne a des origines anciennes, puisqu'on en a retrouvé trace, au XIXe siècle, à Vetulonia, dans une tombe étrusque datant du VIIe siècle av. J.-C., même si la chose est discutée chez les archéologues.

On voit quelle terrible conception du pouvoir cet emblème reflétait initialement : les verges sont là pour frapper ; la hache, parfois double, sert à décapiter. C'est ce qu'on appelle la capacité à trancher. Il n'est pas étonnant que l'on ait vu ressortir cette enseigne capitale quand le souffle d'une révolution radicale s'est levé : en France, c'est en 1789 qu'on a coiffé le faisceau du bonnet phrygien.

Les Latins nomment *fascinus* le phallus dressé, d'où vient notre « fascination », ressentie quand on est pétrifié. Mais surtout, de « faisceau » est venu « fascisme ». Mussolini, en mars 1919, voulant renouer avec le nationalisme romain, reprit ce symbole et intitula son premier groupe paramilitaire les *Fasci di Combattimento*, les « Faisceaux du Combat ». Sinistre présage. D'autres mouvements d'extrême droite firent de même ailleurs en Europe, y compris en France.

Mais, chez nous, on en resta le plus souvent à l'emphase cocardière, comme chez Victor Hugo entonnant son Ode claironnante *À l'arc de Triomphe* dans les *Voix intérieures* :

> *Paris, qui garde, sans y croire,*
> *Les faisceaux et les encensoirs,*
> *Tous les matins dresse une gloire,*
> *Éteint un soleil tous les soirs ;*
> *Avec l'idée, avec le glaive,*
> *Avec la chose, avec le rêve,*

Il refait, recloue et relève
L'échelle de la terre aux cieux ;
Frère des Memphis et des Rome,
Il bâtit au siècle où nous sommes
Une Babel pour tous les hommes,
Un Panthéon pour tous les dieux !

Voir : Licteur.

Fastes, le génie du paganisme

Fas, *nefas* : « permis », « pas permis ». Cette distinction scrupuleuse, fixée par le collège des Pontifes, permet de classer les jours du calendrier romain. Un sigle visible les y signale clairement : F ou N. Les jours fastes, *dies fasti*, sont favorables pour toute action. Ils occupent plus des deux tiers de l'année : on peut réunir les comices, rendre la justice, vaquer à toute occupation publique. Les jours néfastes, *dies nefasti*, sont fériés : on chôme, mais il se peut aussi qu'on doive alors se consacrer à quelque fête dévote.

Nous n'entrerons pas ici dans la complexité de ce catalogue – d'ailleurs changeant au fil des jours et selon les lubies des prêtres – où s'entremêlent les pratiques officielles, les interdits, les jeux, les foires, les anniversaires, les obligations religieuses, les sacrifices, etc. Toujours est-il que les Romains s'y tenaient scrupuleusement.

Par extension, on nomme « Fastes » la totalité du calendrier. C'est en ce sens qu'il faut entendre le titre du poème d'Ovide. Ses *Fastes* font la revue détaillée des usages propres à chaque journée. Il suit le cours des astres, décrit les fêtes quotidiennes, analyse leurs rituels et tente d'en expliquer les origines ou les raisons. Ses commentaires sont pleins de sympathie et d'humour. Hélas, l'œuvre d'Ovide nous est parvenue inachevée : elle ne traite que des mois de janvier à juin. Ses récits étiologiques (c'est-à-dire qui remontent aux *causes*) sont présentés tantôt par lui, tantôt par des personnes qu'il interroge : un prêtre, un vétéran, une sorcière, un devin, etc. Il va même jusqu'à interviewer directement tel ou tel dieu. Dès le livre 1, on voit Janus, le dieu biface, consentir à répondre aux questions d'Ovide, transformé en chroniqueur religieux. Le lecteur a une curieuse impression, la ferveur se combinant avec le reportage malicieux.

Mais ce qui est le plus fascinant dans cette démarche, c'est le besoin que ressentent les Romains, après les bouleversements de la guerre civile, de s'interroger sur leurs légendes primitives. Ils veulent y retrouver la force de croire encore en leur destin, pour renouer avec une histoire glorieuse, où le monde divin prit part. Ils se mettent à l'étymologie (parfois fantaisiste), comme le font Varron et Valerius Flaccus. Avant Ovide, le passé mythologique ou fabuleux a déjà intéressé Properce qui, dans le quatrième livre de ses *Élégies*, a exposé l'origine de monuments romains et de cérémonies latines. De même, Virgile parsème ses poèmes de contes mystiques ou de récits ancestraux ; tandis que Tite-Live poursuit la rédaction

de ses *Histoires,* qui font une large place aux légendes originelles.

Bref, les antiquités nationales et patriotiques sont en vogue. Et Auguste, délibérément, encourage cette exaltation nostalgique qui stabilise et unifie la Cité. Indépendamment de ce travail idéologique, cette atmosphère valorise les traditions irrationnelles. Elle correspond donc à la mentalité profonde des Romains, dont le sentiment religieux est diffus, sensible aux influences divines et aux puissances agissantes cachées dans la nature. Ils croient aussi à l'efficacité des pratiques qu'Ovide décrit. Ils en respectent les prescriptions, jusqu'à la maniaquerie. Car la religion, la *religio*, est ce qui *relie* les hommes au monde surnaturel (du moins est-ce une des étymologies probables). Ovide dit souvent quelle impression firent, à l'enfant qu'il fut, les contes féeriques des veillées, les fêtes rustiques, les traditions paysannes, les histoires d'apparitions, les cultes et les sacrifices, etc. Il réveille ainsi un vieux fonds de crédulités fantastiques, avec fantômes et loups-garous, qui ne nous ont pas quittés vraiment.

S'adressant carrément à Romulus, dans ses *Fastes*, à propos de sa division primitive de l'année en dix mois, Ovide l'apostrophe : « Tu connaissais mieux les armes que les astres ! » Autant dire que les temps ont changé et qu'est venu le temps du cessez-le-feu. Avec le nouveau Romulus, Auguste, il vaut mieux tourner les regards vers lui, en haut, ou vers le ciel, plutôt que de saisir le glaive fratricide. Les *Fastes* nous montrent Rome, capitale spirituelle de l'univers, rassemblée en une seule doctrine, manifestée quotidiennement. Un spécialiste d'Ovide, Émile Ripert, en 1934, proposa cette comparaison ingénieuse : « Quand le Premier consul, après la Révolution, restaurait en France les églises et le culte catholique, Chateaubriand élevait cet admirable monument, qu'il appelait le *Génie du christianisme* ; ainsi, tandis qu'Auguste rebâtissait les temples romains, Ovide, célébrant les dieux des poètes et ceux de la cité, écrivait à sa manière un *Génie du paganisme*. »

Voir : Calendrier, de la lune au soleil.

Fatum

« C'était écrit », dirions-nous. Les Latins préféraient formuler la *fatalité* par « c'était dit », le mot *fatum*, « le destin », venant du verbe *fari*, qui signifie « parler ». Les oracles, les prophéties, les paroles religieuses sont des *fata* (pluriel de *fatum*). De ces *fata* proviennent aussi nos « fées », qui ont un don de prédiction et qui révèlent les formules magiques utiles pour changer le cours du temps. Mais les Romains voient souvent dans le *fatum* son versant le plus sombre : le malheur, le fléau, la mort. Ils croient que les aventures de ce monde, donc de la vie humaine, ne dépendent pas uniquement de notre volonté. Des déterminismes divers fixent notre sort. L'école stoïcienne, très influente à Rome, enseigne que le monde est ce qu'il est, gouverné par la

destinée. Nous n'y pouvons rien. Seule la pensée dépend de nous. Et puis, on peut toujours faire confiance à la providence, comme le dit Énée : *Fata viam invenient*, « Les destins trouveront la voie que je dois suivre » (*L'Énéide*, 3, 395 et 10, 113).

Mais le fatalisme n'est pas le défaitisme : la destinée grandiose de Rome suffirait à le prouver. Les intellectuels romains flottaient sur cette grande question. Ils ont en mémoire l'exemple de Carthage, immense et puissante civilisation, maîtresse de toute la Méditerranée, qui avait bien failli engloutir Rome, avant de sombrer. Ils citent l'anecdote selon laquelle Scipion Émilien, devant le spectacle de Carthage en feu, avait pleuré, constatant la chute inévitable des empires, prévoyant le probable destin de sa propre patrie. Mais ils privilégient une attitude probabiliste face aux dieux et au destin. Car le dessein collectif ne supprime pas les surprises individuelles et les événements particuliers. La morale romaine croit à l'action, à la recherche de solutions concrètes et justes. Elle ne peut admettre totalement l'impuissance d'une vie, soumise au caprice des astres.

D'ailleurs, les crédulités fatalistes ne donnent aucune solution à la conduite humaine, qui ne dépend que de nous. Lisons, une fois encore, le profond Tacite (*Annales*, 6, 22) : « Je me demande si les choses humaines sont régies par un destin ou par une fatalité immuable, et si elles se déroulent au hasard. En effet, les plus sages d'entre les anciens et leurs successeurs professent sur ce point des doctrines opposées. Beaucoup sont convaincus que notre commencement, notre fin, que les hommes en un mot, ne sont pour les dieux le sujet d'aucun soin, et que par suite les malheurs sont très souvent le partage de la vertu et les prospérités du vice. D'autres, au contraire, subordonnent les événements à une prédestination. Mais, indépendante du cours des étoiles, ils la voient dans les principes premiers et l'enchaînement des causes naturelles. Toutefois, ils nous laissent le choix de notre vie, ce choix entraînant, dès qu'il est fait, une suite de conséquences inévitables. D'ailleurs les biens et les maux ne sont pas ce que pense le vulgaire : plusieurs semblent accablés par l'adversité et sont heureux ; et un grand nombre, au sein de l'opulence, sont très malheureux, parce que les uns supportent courageusement la mauvaise fortune, ou que les autres usent follement de la prospérité. Au reste, la plupart des hommes ne peuvent renoncer à l'idée que le sort de chaque mortel est fixé au moment de sa naissance… »

Tacite prolonge ici de vieux débats. Cicéron, l'homme des grandes synthèses philosophiques à Rome, fit le tour de la question du *fatum* dans son traité *De la divination*. Au fond, chaque penseur tricotait la même idée : tout ne peut pas dépendre de la seule fatalité, puisque, d'évidence, nous avons le pouvoir d'agir ou de réagir, et le devoir de prendre nos responsabilités. Mieux : l'adversité nous change, elle nous rend plus maîtres de notre sort. Ces réflexions cicéroniennes semblent annoncer l'*amor fati*, « l'amour du destin », formule latine que Nietzsche théorisa. Tout événement que la fortune nous

envoie, même douloureux ou horrible, nous fait progresser en nous obligeant à nous dépasser. Toute réalité tourne à notre bénéfice : « Tout ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort. » Devise bien utile dans les moments difficiles. Tâchons d'y croire…

Mais j'en reviens au *fatum* latin. Nous lui devons beaucoup. Il a donné, en portugais, *fado*. En écoutant la poignante mélancolie de ce chant habité par le chagrin, j'ai l'impression de sentir la présence des élégiaques antiques, d'y retrouver leurs thèmes et leur lancinance. La mélopée du destin. Une sorte de *blues* romain.

Voir : Élégiaques, l'amour et non la guerre ; Mort, la grande hantise ; Stoïcisme, chemin de liberté.

Féminisme, osons le mot !

Pardon. Ce n'est sans doute pas le mot juste : on ne trouvera guère de traces, dans l'Antiquité romaine, d'une lutte pour l'égalité concrète des droits entre les sexes. D'autant que ce sont des hommes qui ont écrit l'histoire. C'est leur regard sur la représentation féminine qu'ils nous ont légué. Mais retenons-le tout de même, pour évoquer rapidement la situation des femmes à Rome, qui n'est pas déshonorante, si l'on compare avec tant d'autres civilisations, et pour en signaler quelques figures.

Vous avez sans doute été touchés par ces tombeaux étrusques, où le couple est figuré, figé dans un sourire serein, allongé et aimant, les deux regards tournés dans une même direction. On reste stupéfait devant ces superbes sarcophages de terre cuite où l'union dans la mort illustre la force d'un lien conjugal sincère. Cet art a laissé sa trace dans les prémices de la culture latine. Certes, dans la Rome primitive, le père de famille, le *pater familias*, détient la totalité de l'autorité sur les siens, épouse et enfants. La femme passe pour mineure vis-à-vis de la loi et ne possède guère de droits civiques, et c'est l'homme qui détient la puissance paternelle, *patria potestas*. Mariée à un âge très précoce (quinze ans en moyenne), la femme dépend de l'époux mais elle peut conserver la tutelle de sa propre famille. Toutefois, ces principes généraux vieillots ne reflètent pas la réalité vécue, car la jurisprudence romaine laissait des latitudes et, surtout, parce que la mentalité romaine profonde n'est pas spontanément antiféministe.

Les femmes mariées jouissaient d'une condition digne et remplissaient un rôle majeur dans la conduite publique du couple. Dès la République, il est courant qu'une femme puisse se marier en conservant une partie de son autonomie. Elle pouvait gérer ses biens, grâce à un intermédiaire. Celles qui avaient trois enfants avaient aussi la possibilité de redevenir indépendantes. Les Romaines étaient libres de leurs mouvements : elles vaquaient comme elles l'entendaient hors de leur demeure, en portant une tunique particulière, longue et retenue par des rubans, qui suscitait le respect, la *stola matronalis*.

Cette robe pouvait être teinte de diverses couleurs, selon les modes, et Ovide, dans son *Art d'aimer*, invite à choisir des couleurs assorties au teint : « Qu'importent ces riches bordures ou ces tissus de laine deux fois trempés dans la pourpre de Tyr ? Il est tant d'autres couleurs d'un prix moins élevé ! Voyez ce bleu azuré, pareil à un ciel pur et dégagé des nuages pluvieux que pousse le vent du midi ; voyez ce jaune d'or ; ce vert a reçu son nom de l'eau qu'il imite. Cette teinte ressemble au safran […]. Choisissez avec goût ; car les couleurs ne conviennent pas également toutes à toutes ; le noir sied à la blonde ; le blanc convient aux brunes. »

Dans tous les lieux publics, les femmes se rendent librement, contrairement à ce qui se pratiquait à Athènes : boutiques, temples, forum, théâtres, fêtes, cirques ou tribunaux leur sont accessibles. Les témoignages de l'histoire romaine en tracent un portrait plutôt flatteur, si on excepte les inévitables caricatures misogynes. Bien éduquées, souvent présentées comme fort intelligentes et raisonnables, elles exerçaient une influence sur les affaires. On voit ainsi se dresser des personnalités d'exception : telles Camille, la sœur d'Horace, ou Veturie, la mère de Coriolan. Plus réelles furent la riche et très politique Fulvia (77-40 av. J.-C.) qui se maria trois fois (avec le tribun ennemi de Cicéron, Clodius Pulcher, avec le sénateur césarien Gaius et avec Marc Antoine) ; ou Clodia, la première épouse d'Octave. L'une des figures admirables que la tradition cite le plus volontiers reste Cornélie, la mère des Gracques (189-100 av. J.-C.). Seconde fille de Scipion l'Africain, elle grandit dans un milieu épris de culture grecque et épousa Tiberius Sempronius Gracchus, deux fois consul. Mère de douze enfants, dont Tiberius et Caius, tous deux assassinés, elle se consacra elle-même à les éduquer. On rapporte une de ses reparties : à une coquette qui exhibait ses bijoux, elle désigna ses enfants, en rétorquant : « Voici mes parures à moi », *Haec ornamenta mea.*

Cette autonomie fit que, sous l'empire, les femmes hésitaient à s'encombrer du mariage au point qu'il fallut prendre des mesures pour pénaliser les célibataires. Auguste recommanda la lecture d'un discours prononcé au Sénat en 131 av. J.-C. par le censeur Caecilius Metellus Macedonius : « Si nous pouvions, Romains, nous passer d'une femme, nous éviterions tous ces ennuis, mais puisque la nature a décrété que nous ne pouvons ni vivre aisément avec elles ni vivre du tout sans elles, nous devons songer à notre bien-être durable plutôt qu'au plaisir du moment. » Des lois matrimoniales fixèrent à vingt ans l'âge maximum de la première maternité. Mais ces injonctions natalistes rejoignaient les rodomontades ancestrales sur la femme, épouse soumise et mère féconde. Tout le monde s'en moquait. Au point que le râleur Juvénal enrage. Antiféministe obligé, vu sa profession de chansonnier, il déplore la fin de la morale publique à cause de la débauche féminine.

La littérature romaine a toujours aimé, cependant, exalter des mariages heureux. Diverses inscriptions en attestent. Voyez celle qui est connue sous le nom de « louange de Turia », *laudatio Turiae* (CIL VI 1527) : un certain

Lucretius Vespillo (consul en 19 av. J.-C.) y décrit longuement les mérites de son épouse qui le protégea pendant les proscriptions, obtint son pardon et demeura l'unique femme de sa vie, dans un amour partagé durant plus de quarante années de bonheur conjugal. Pline le Jeune (*Lettres*, 4, 19) aussi file le parfait amour avec sa Calpurnia qui versifie et chante : « Nous nous réjouissons chaque jour, moi qu'elle soit mon épouse, elle que je sois son mari. » Nous savons qu'il y eut à Rome des femmes artistes, poètes, écrivain(e)s, même si les témoignages restent lacunaires. Elles admiraient la poésie de Sappho, qui vécut sur l'île de Lesbos au VII^e^ siècle av. J.-C. Elles savaient que les devins sont souvent des devineresses, telle la Pythie de Delphes, ou des prêtresses, telles les Vestales romaines. Elles voyaient que les puissances masculines les respectaient, voire les vénéraient.

Au fond, elles ne doutaient pas de leur talent et de leur influence. C'est pourquoi la tradition livresque s'en est parfois vengée, en y dénonçant souvent une emprise néfaste, comme celle qu'exercèrent Agrippine ou Messaline. Le vieux fonds machiste remonte toujours à la surface. Mais même les vieux porte-parole de cette tradition-là finissent par rendre les armes. Voyez l'âpre Caton le Censeur : « Nous commandons à tous les hommes mais nous obéissons à toutes les femmes. »

Voir : Ubi tu Gaius, ibi ego Gaia.

Fides

La notion de *fides*, la loyauté promise et respectée, est un fondement des relations sociales romaines. On la retrouve partout. Le vocabulaire moderne peine à rendre la force initiale du mot : nous parlons aujourd'hui de « foi » pour indiquer une croyance religieuse, voire une conviction morale supérieure partagée. Plus proche des origines, notre expression « bonne foi » renvoie à la sincérité ou à l'intégrité. Mais l'acception ancienne ne persiste en réalité que dans des expressions vieillies ou juridiques, comme « par ma foi ! » ou « la foi du serment ».

Dans la mythologie antique, *Fides* est une valeur essentielle, divinisée et honorée. Elle a son temple au Capitole, qu'on disait édifié par Numa en personne, tout près de celui de Jupiter dont elle est un des attributs, car Jupiter est, notamment, le dieu qui protège les contrats. C'est par son nom qu'on prête serment, de la main droite, ou qu'on conclut un contrat. C'est dans le sanctuaire de *Fides* que sont déposés et conservés les engagements essentiels de l'État, notamment les traités avec les nations étrangères, documents contractuels dont le nom latin, *foedus*, vient de la même racine.

Les Romains l'opposaient à la raison froide et stricte. Donner sa foi n'était pas forcément rationnel. Mais un impératif s'imposait désormais, contre lequel la force des arguments logiques ne pesait plus. La « perfidie » est perçue comme le pire des vices. Aussi l'accolait-on à l'ennemi,

notamment aux Carthaginois, adversaires héréditaires. Dans le langage courant, pour désigner un menteur, on parle par antiphrase de « sa parole de Punique », *punica fides* – comme nous disions « la perfide Albion ». De même, la poésie amoureuse des élégiaques abuse de l'expression pour stigmatiser la trahison amoureuse et l'inconstance des amants, un de ses inévitables leitmotive. À l'inverse, la *Fides* est associée à toutes les qualités majeures : piété, pudeur, justice, concorde, etc. Les poètes lui accordent des épithètes sublimes. Ils la disent « rare », « sainte », « chaste », « inaltérable », « pure », « immaculée », etc. Ils la célèbrent avec emphase, comme ce pauvre Ovide exilé, plein de gratitude pour ses rares amis qui ne l'ont pas lâché : lisez, en particulier, un passage des *Tristes* (1, 5) qui fait l'éloge de la fidélité intangible : c'est superbe.

On fête *Fides* les jours de pleine lune, aux ides, car la clarté lui convient. Aux ides d'octobre, les flamines célébraient un rituel symbolique : ils se rendaient à son temple, sur un char couvert, tiré par deux chevaux blancs, et ils y sacrifiaient avec les mains gantées de laine blanche intacte, pour rappeler l'inviolabilité d'une promesse loyalement engagée. Sous l'empire, ce rite devenait surtout un insistant signal à l'adresse des citoyens, incités à la fidélité envers l'empereur, lui-même assimilé à la *Fides publica*, comme on le voit inscrit sur les monnaies de l'époque. La *Fides* y est représentée en pied, telle une Victoire, drapée et majestueuse, tenant dans les mains épis, corbeilles ou cornes d'abondance. Autrement dit, confondue avec la *pax romana* et avec l'empereur qui donne tout, la « foi » est celle que l'on doit « jurer » au maître du monde. Dans *L'Énéide*, quand Didon tombe en arrêt devant le bel Énée, l'ancêtre de César en principe, elle s'exclame : *Credo equidem, nec vana fides, genus esse deorum* – « Je le crois, et ce n'est pas une creuse croyance, il est de la race des dieux ». Les mortels contemporains d'Auguste devaient se le tenir pour dit : ils savaient à qui se « fier ».

En septembre 1998, le pape Jean-Paul II publia l'encyclique *Fides et Ratio* qui méditait sur la façon dont les philosophies et les religions antiques avaient traité la relation particulière de ces deux valeurs liées. Car, pour un Romain, rien n'est plus raisonnable que de ne pas rompre le lien collectif. Foi et raison cessent alors de s'opposer. Observez que le mot se retrouve dans bien des adages privés ou publics : il est fréquent en héraldique comme dans les devises de nos cités. Je pense à celle de Périgueux : *Fortitudo mea civium fides* – « Ma force, c'est la foi jurée entre mes citoyens ». Quand on se sent l'âme romaine, on a en horreur la dissimulation, la servilité, la fourberie, le mensonge, la parole non tenue, l'imposture. Ce culte du véridique reste, espérons-le, une noble part de notre héritage romain – inégalement partagé.

Comme le dit Horace : *Fide sed cui vide* – « Fais confiance, mais vérifie à qui »… Sage conseil.

Voir : Pietas.

Flamines (Les) et leurs tabous

Dès qu'on veut illustrer la complexité ridicule des interdits rituels des Romains, auxquels eux-mêmes ne comprenaient plus rien, on pense aux quinze *flamines* (pluriel de *flamen*), reconnaissables dans les représentations antiques à leur long bonnet pointu en laine blanche, au bout duquel se balance une aigrette fragile, l'*apex*. Les Anciens s'en gaussaient volontiers, mais sous cape.

Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques* (10, 15), fait une liste partielle des tabous pour démontrer qu'un flamine majeur ne peut pas se rendre en Grèce sans sacrilège. Voyez plutôt (en substance et en abrégeant beaucoup) : « La religion interdit au flamine de monter à cheval ; de voir l'armée équipée et des troupes sous les armes ; il est sacrilège que le flamine prête serment ou qu'il porte un anneau s'il n'est pas rompu et creux ; il ne porte pas de nœud sur son bonnet, ni à sa ceinture, ni nulle part ; c'est impiété de fouetter un homme en sa présence ; seul un homme libre peut lui couper les cheveux, uniquement avec un bronze effilé ; il ne doit ni toucher ni nommer la chèvre, la viande crue, le lierre ou la fève ; il ne passe jamais sous une treille de vigne et ne cueille pas de raisin ; les pieds de son lit, où personne d'autre ne peut coucher, doivent être enduits d'une légère épaisseur de boue, avec, tout près, une boîte pleine de gâteaux de sacrifice ; ses coupures d'ongles et de cheveux sont enfouies dans la terre sous un arbre fécond ; pour lui, tous les jours sont jours de fête, mais il lui est formellement défendu d'être dehors sans bonnet ni de toucher la farine mêlée de levain. Il n'entre jamais en un endroit dans lequel se fait une incinération, il ne touche jamais un mort, etc. » Vous voyez le poids des interdits dans la vie quotidienne de ce pauvre flamine ! Dans son *Encyclopédie*, Diderot, après Érasme, fait la même recension, pour ridiculiser implicitement tout cérémonial superstitieux.

Georges Dumézil (1898-1986), le comparatiste, philologue et grand théoricien des Indo-Européens, estime que ces prescriptions obsessionnelles sont la preuve qu'elles ont été héritées d'un fonds religieux protohistorique. Considérant que les mots *flamine* et *brahmane* ont la même étymologie, il établit des rapprochements avec des castes de prêtres intouchables, en Inde. Victor Hugo le pressentait-il déjà quand il écrivait (*Les Contemplations*, 23, 6) :

> *Du brahmane au flamine romain*
> *De l'hiérophante au druide*
> *Une sorte de Dieu fluide*
> *Coule aux veines du genre humain.*

De même, Georges Dumézil observe que les trois flamines dits « majeurs » servent la « triade capitoline », c'est-à-dire les trois divinités principales honorées au Capitole et qui représenteraient les trois ordres de la société primitive indo-européenne : le religieux et souverain (Jupiter, *flamen Dialis*) ; le guerrier (Mars, *flamen Martialis*) ; le citoyen productif (Quirinus,

flamen Quirinalis). En tout cas, la fondation des flamines remonte au passé immémorial des Romains, puisqu'on les disait créés par le roi Numa, le successeur immédiat de Romulus.

À côté de cette trinité supérieure, les flamines mineurs se vouaient à des divinités moindres, la plupart liées à la fécondité, comme Cérès (la fertilité), Flore (végétation et floraison) ou Pomone (les fruits) – ce qui confirme encore le caractère primitif de leur création. Après la mort de César, en 44 av. J.-C., on créa un flamine supplémentaire chargé de son culte. Il y eut ensuite d'autres flamines désignés pour entretenir la mémoire des divins empereurs. Mais, forcément, c'est le flamine de Jupiter qui jouissait d'un prestige immense. Accompagné de licteurs, logé aux frais de l'État, gardien du feu sacré sacrificiel, il avait droit de siéger au Sénat. On espère pour lui qu'il tirait satisfaction de cette considération publique, car les contraintes devaient lui rendre la vie pénible, à commencer par cette tunique pesante, tricotée en laine épaisse, qu'il gardait été comme hiver – sans oublier son bonnet pointu. Et il lui fallait y veiller : Valère Maxime raconte (1, 1, 4) que le flamine Sulpicius perdit sa dignité pour avoir laissé l'*apex* tomber de sa tête pendant un sacrifice. On souhaite aussi au flamine d'être amoureux de son épouse, qui subissait les mêmes prohibitions et dont il lui était interdit de divorcer. Il perdait même son sacerdoce s'il devenait veuf.

Inutile de dire que cette fonction, à l'origine, n'attirait guère les ambitieux qui voulaient rester libres de leurs mouvements. Les patriciens tâchaient d'y caser un raté de la famille. Ainsi affublé, rien d'étonnant qu'il ait été la cible de bien des ironies. Par la suite, au cours du Ier siècle, lorsqu'on commença à donner cette fonction à des politiques, parce qu'elle impressionnait et semblait lucrative, on se débrouilla pour les affranchir de telles tutelles. Tacite raconte comment un flamine de Jupiter alla jusqu'à revendiquer le proconsulat d'Asie (*Annales*, 3, 59), ce qui provoqua des arguties sans fin chez les augures et la perplexité du Grand Pontife. Tibère les laissa patauger, puis les fit taire et trancha comme bon lui semblait : il refusa tout net.

Voir : Prêtres, donneurs de sacré.

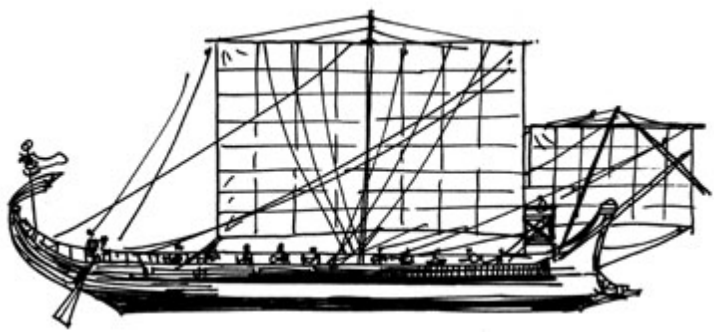
Flotte, *nec mergitur*

On s'imagine toujours les Romains voguant sur la Méditerranée, alignant une flotte (*classis*) digne des plus puissantes armadas. Vous avez vu ces gigantesques escadres dans quelque péplum, forcément, au moins dans *Ben-Hur* ou *Cléopâtre* : elles sont spectaculaires ! La flotte vogue, et elle ne coule pas, *nec mergitur*, comme on dit à Paris.

Voguer, ce n'est pourtant pas ce que préféraient nos fantassins latins, si attachés à leur terre et si méfiants face à l'humeur des ondes. Chaque fois qu'un poète veut évoquer les dangers ou les aléas de la vie, il sollicite l'image

de l'homme livré aux flots, ballotté et bientôt submergé. Horace le ressasse : « Ô navire ! De nouveaux orages t'emportent sur les flots. Ah ! Que fais-tu ? Reste au port sur tes ancres. Ne vois-tu pas tes flancs dépouillés de leurs rames, et ton mât demi-brisé par les autans, et tes antennes qui gémissent ? Si tu ne veux être le jouet des vents, prends garde. » Même Lucrèce, dans un passage célèbre (*De natura rerum*, 2 : voyez notre article *Suave mari magno*…), dit que le vrai bonheur, c'est d'être en sûreté sur un rivage, un jour d'orage, et de regarder, au loin, un bateau qui se débat vainement contre une tempête déchaînée. C'est une idée de moderne d'aimer la mer. Les Anciens s'en méfiaient.

Mais ils n'avaient pas le choix. L'histoire de Rome est jalonnée de quelques batailles navales cruciales, notamment lors des guerres puniques, qui s'achèvent toutes sur une victoire de la flotte romaine, mais après des catastrophes répétées. Les Carthaginois, habiles marins, obligeaient leur adversaire à les affronter sur mer, entre Sicile et Afrique du Nord. Ils perçaient les coques grâce à des proues en éperons (les « rostres »), ils incendiaient les flancs de navires en utilisant des miroirs concentriques qui renvoyaient la chaleur du soleil, ils utilisaient des catapultes. Toutes ces techniques seront ensuite reprises par les Romains, échaudés. Ils y réussirent. Plus tard, lors de la guerre civile qui suivit l'assassinat de César, Auguste poursuivit ses ennemis en Grèce ou à Rhodes et au-delà : c'est dans des combats maritimes qu'il défit les forces de Pompée, et surtout qu'il battit Marc Antoine et Cléopâtre, lors de la décisive bataille d'Actium en 31 av. J.-C.



Pour Rome, dont la Méditerranée formait le cœur et les principales voies du vaste empire, la maîtrise des mers était une nécessité. Il fallait contrôler les pirates, protéger la circulation économique, rejoindre aussi vite que possible l'actuel Moyen-Orient où les révoltes étaient endémiques. C'est donc par obligation, plus que par vocation, que les Romains (à la différence des Grecs ou des Égyptiens, par exemple) sont devenus des marins aguerris. On sait qu'au IIIe siècle av. J.-C., quand il s'est agi de conquérir la Sicile, Rome avait si peu d'expérience et était si démunie de vaisseaux qu'elle dut faire appel à des alliés d'origine grecque et leur emprunter leurs « trirèmes », des navires à

trois rangs de rameurs.

La piraterie était un fléau redouté car les prédateurs n'avaient peur de rien. En 72 av. J.-C., le chef pirate Héraclon osa une attaque surprise contre la flotte romaine postée à Syracuse (Sicile) et l'anéantit. Il y eut d'autres assauts du même genre, en Crète et même en Italie (à Naples, à Ostie). Les adversaires de Rome se servaient des pirates comme mercenaires. Il faut attendre la fin de la République pour que Pompée, vers 65 av. J.-C., organise l'arme navale, entretienne un arsenal de bâtiments modernes et désigne des amiraux. La première mission, réussie, fut d'éradiquer la piraterie. Puis, avec la continuelle extension de l'empire, on construisit des ports aux frontières naturelles (notamment en mer du Nord et au sud de la Gaule), on plaça des flottilles le long du Rhin et du Danube, on prit pied dans toutes les têtes de pont de la Méditerranée et de la mer Noire (le Pont-Euxin), on s'installa sur les côtes de la Judée… La flotte servit d'appui dans les tentatives de conquêtes ultramarines, notamment de la Bretagne, de l'Écosse et de l'Irlande.

Bref, Rome fut une vraie puissance des mers, bon gré mal gré. Ses alliés regardaient avec crainte ses gros bâtiments, puissants, lourds et hauts. Plus tard, c'est l'Empire byzantin qui poursuivra cette domination maritime avec une dextérité qui, à la chute de Constantinople, en 1453, reviendra vers les côtes vénitiennes. La maestria des gondoliers de Venise doit plus aux caboteurs du Bosphore qu'à la vieille galère romaine.

Folie

Les Romains n'aimaient pas la déraison. Ils voyaient toujours dans la folie quelque maléfice à l'œuvre : *Quos deus perdere vult, dementat prius*, « Ceux qu'il veut perdre, dieu les rend d'abord fous ». Ils croyaient dangereux de croiser une telle déviance. Leur culte des morts, par exemple, servait surtout à éviter que les défunts, devenus vengeurs et incontrôlables, ne viennent égarer les esprits des vivants.

Au reste, rien de plus ardu que de définir ceux qui sont fous, on le sait. Pascal, longtemps avant les tenants de l'antipsychiatrie, y voyait même « les plus sages ». Chez les Anciens, une hantise commune faisait de la folie une possession surnaturelle, souvent une punition divine. Dans la tragédie grecque, c'est la démence qui punit celui qui a transgressé : les Grecs nommaient *hybris* (ὕβρίς) cet excès qui, après avoir déréglé les comportements, emportait la raison et la vie. Les auteurs latins s'en souviennent quand ils observent les dérives du pouvoir, conduisant des empereurs mégalomanes à perdre tout bon sens, voire à devenir de nuisibles psychopathes. Qu'on feuillette Suétone, certes malveillant et cancanier, décrivant la dynastie des Julio-Claudiens : c'est un défilé d'aliénés cabotins, extravagants et dangereux, passant de simples hallucinations à des exactions furieuses. Tares organiques ou condamnations célestes ? On ne sait, et cela ne

changeait pas grand-chose pour Rome, victime de ces forcenés.

L'art médical, à Rome, reste donc une affaire de pratiques magico-religieuses. Les médecins sont des prêtres qui invoquent des dieux guérisseurs et qui utilisent des potions magiques. La folie est d'abord perçue comme une maladie de l'âme, dont le cerveau et le corps subissent les conséquences. Certes la médecine grecque, avec Hippocrate (460-377 av. J.-C.), avait commencé à cerner les troubles mentaux de manière plus objective, en définissant le système des quatre *humeurs* (sang, biles jaune et noire, lymphe) dont l'équilibre assure la santé : toute maladie devait provenir d'un dysfonctionnement des fluides corporels. La mélancolie, comme l'étymologie le montre, est un excès de « bile noire ». Ne disons-nous pas « je me fais de la bile » ? Mais ces théories, dont Molière se moque encore, n'expliquaient pas le pourquoi : d'où venait le dérangement des humeurs. L'origine pouvait rester d'ordre magique.

Aulus Cornelius Celsus, le « Cicéron de la médecine », qui soigna Auguste, dit-on, a laissé un traité de médecine, *De arte medica*. Il y propose des méthodes de traitement plus antimaléfiques que curatives. Par exemple, il décrit l'épilepsie (mal dont on disait que César était parfois victime) comme une sorte de possession maligne. Son ordonnance consiste en privations et exercices sévères, destinés à effrayer les mauvais esprits. Ces exorcismes ne semblent pas avoir eu beaucoup d'effet. Plus rationaliste est Galien (131-201), qui adapte à Rome les idées d'Hippocrate en recherchant les troubles physiologiques qui ont des conséquences sur le mental. Il retrouvait ainsi les doctrines d'Asclépiade (124-40 av. J.-C.) qui fut le premier hygiéniste de l'histoire : installé à Rome, ce Grec prescrivait, pour soigner les fous, des bains, des massages, des potions alcoolisées, de la musique… À défaut d'efficacité, on avait l'agrément.

Mais, fondamentalement, la mentalité romaine considère que c'est à notre volonté de prendre le dessus sur nos errements mentaux. La pensée doit commander au corps, et tout s'arrangera. Cicéron l'explique dans un passage célèbre (*Tusculanes*, 3) : « Pour moi, je trouve que les maladies de l'âme sont plus dangereuses et plus nombreuses que celles du corps. Et ce qu'elles ont de plus fâcheux, c'est qu'elles attaquent l'âme pour en troubler la tranquillité. Voilà ce qui arrive quand on se livre au chagrin ou à l'ambition : deux maladies de l'âme qui, sans parler des autres, valent les plus violentes dont le corps puisse être attaqué. La guérison du corps dépend souvent de sa constitution, et l'art du médecin n'est pas toujours garant du succès. En revanche, tout esprit qui aura vraiment envie de se guérir et qui obéira aux préceptes des sages réussira infailliblement. Oui, sans doute, la philosophie est la vraie médecine de l'âme : nous n'avons point à chercher hors de nous-mêmes ses remèdes. Il faut seulement ne rien négliger de ce qui dépend de nous. » Autrement dit, pour guérir, il faut le désirer vraiment.

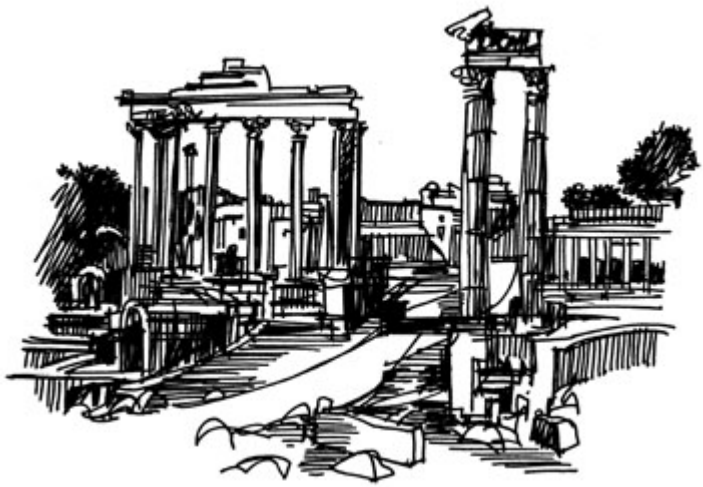
Cicéron anticipe par là sur la psychothérapie moderne, qui fait verbaliser le malade, pour rendre intelligible ce qui met son âme et son corps en

souffrance. Mais, surtout, nous touchons ici à l'idéal de l'humanisme romain : à côté de la sainteté ou de l'héroïsme, il y a place pour une sagesse commune et pour un bon sens cartésien, qui exigent détermination, courage et réflexion. C'est en ce sens qu'Horace, qui se méfie des surhommes, parle d'*aurea mediocritas*, « un juste milieu, précieux comme l'or » (*Odes*, 2, 10). La folie comme la barbarie émergent quand un être ne sait plus reconnaître en soi sa propre humanité. Les fanatiques, les résolus et les excités : voilà les vrais fous, sources potentielles de malheurs et de dérives.

L'histoire du monde nous l'a suffisamment prouvé, et pas à Rome seulement.

Forum romain

Étymologiquement, c'est le « dehors ». Venir au *Forum*, c'est d'abord sortir. Quitter le « chez-soi », aller à la rencontre de la vie commune, rejoindre la collectivité. Sur cette place publique, les citoyens se frottent. Ils vont et viennent, ils parlent politique, ils négocient, ils font des courses, ils demandent justice, ils débattent de tout et de rien. Cette fonction originelle s'est bien conservée sur nos places de marché, bordées de cafés, dans les petites villes de province. Par la suite, les forums se sont guindés : ils sont devenus des sites prestigieux, avec temples, statues, bibliothèques, bâtiments officiels, etc.



On s'en rend compte lorsqu'on erre dans la confusion des vestiges du *Forum Romanum*, aujourd'hui, au milieu des touristes visiblement déçus de ne pas y retrouver la magnificence qu'ils espéraient. Sortant du Vatican polychrome, des colonnes du Bernin, et des chapelles rococo, les lieux leur paraissent sévères, abîmés et hétéroclites. Il est vrai que le Forum fut dépouillé, justement, pour embellir l'Église et la Rome catholique. Le pape

Jules II s'en servit comme carrière : la basilique Saint-Pierre, construite entre 1540 et 1550, a emprunté une grande partie des pierres arrachées aux temples de Saturne et de Vespasien, ainsi qu'à la basilique Émilienne.

Il faut donc avoir un esprit d'archéologue pour sentir ce site magnifique. Il date pour l'essentiel de l'époque de Jules César, qui l'implanta au pied du mont Quirinal et qui y édifia le temple à la *Venus Genitrix*, la « Vénus engendreuse », dont il prétendait descendre par l'intermédiaire d'Énée. Tous ses successeurs y empileront des monuments prestigieux, pour laisser leur trace architecturale. Malgré le grand incendie de 64, qui détruisit sa partie sud, et en dépit des pillages divers, le Forum continue de manifester la puissance militaire de Rome, avec l'Arc de Septime Sévère (édifié en 203), et son attachement à ses traditions religieuses, avec la Maison des Vestales. La grande place rectangulaire est encore bordée par de belles colonnades en marbre et par le Temple d'Antonin et Faustine, transformé en église baroque en 1602. Se dressent surtout, comme décalées, les trois superbes colonnes corinthiennes qui subsistent du Temple de Castor et Pollux : on ne voit qu'elles dans les dépliants touristiques.

Mais imaginons ce qu'était cet espace à l'apogée de Rome ! Les élections s'y déroulaient dans l'excitation populaire. Depuis « la tribune aux rostres » (c'est-à-dire décorée de proues-éperons prises à des navires ennemis), les plus illustres orateurs se sont exprimés. C'est de cette estrade que Cicéron annonça l'exécution des complices de Catilina. Chaque événement militaire ou politique y fut débattu publiquement, au point qu'on en vint aux mains souvent. On y déposa le cadavre de César pour sa veillée funèbre, devant le peuple rassemblé. On y exposa les mains et la tête de Cicéron, assassiné sur l'ordre d'Antoine. On y entendit les éloges des héros et des empereurs défunts, comme celui d'Auguste par Tibère. Ce lieu fut l'écho sonore de toute l'histoire romaine.

On voudrait réveiller les échos débridés des fêtes antiques, souvent animées et gourmandes, comme les Saturnales qui y commençaient dès le 17 décembre pour sept jours de liesse, puisque Saturne a son petit temple dans un coin du Forum. Mais désormais, selon la formule crispée de du Bellay : « Rome de Rome est le seul monument. » Il faut se contenter du silence et, comme Chateaubriand, exceptionnellement si laconique, se redire : « Le Forum : sa beauté au clair de lune. »

Fourches caudines

Nous sommes tous passés dessous une fois ou l'autre, hélas ! Le sens commun est bien connu : accepter des conditions humiliantes, reconnaître une défaite sévère, se soumettre sous une contrainte impérieuse, courber l'échine.

Mais d'où vient l'expression ? D'un épisode de la guerre que les Romains, en 321 av. J.-C., menaient contre les Samnites, un peuple montagnard d'Italie centrale, particulièrement rétif et vaillant. Les Samnites,

par une habile opération d'encerclement, piégèrent et capturèrent dans un étroit défilé toute l'armée romaine, soit quarante mille hommes, avec les deux consuls qui la dirigeaient. Pris dans ce traquenard, sans issue possible, menacés d'être enterrés vivants sous des éboulements de rochers, les Romains capitulèrent. Comme dit Victor Hugo (*La Légende des siècles*, 21, 12) :

> *Rome avait trop de gloire, ô dieux, vous la punîtes*
> *Par le triomphe énorme et lâche des Samnites…*

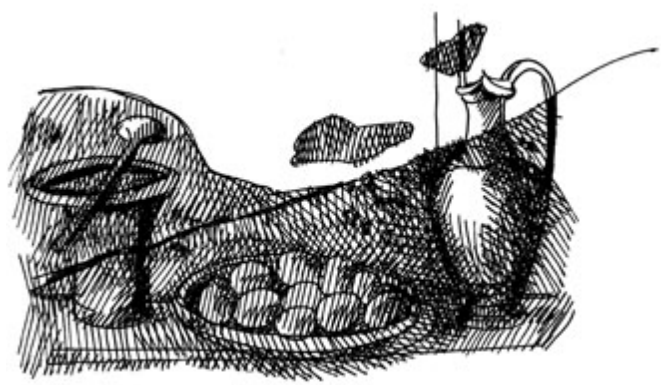
Ce passage étroit se nommait les *Furculae Caudinae*, les « Fourches Caudines ». Chaque soldat dut se dévêtir de son équipement et, ainsi dépouillé, sortir de la nasse en passant, courbé, sous le « joug » des lances, placées à l'horizontale, de l'ennemi vainqueur. Puis tous repartirent, démunis, à la queue leu leu, pour Rome. La honte. Le Sénat ne savait comment réagir. On décida finalement de faire comme si rien ne s'était passé et on réarma les légions qui repartirent au combat. Les deux consuls, aussi sottement vaincus, furent réexpédiés chez les Samnites pour qu'ils en fassent ce qu'ils voudraient. Mais le chef des Samnites gracia ces boucs émissaires, comme pour achever de montrer plus de grandeur que les Romains.

Cet épisode infamant laissa un souvenir cuisant et indélébile. La preuve, c'est que la formule a survécu jusqu'à nous.

Gastronomie, chacun la sienne

Nous avons déjà évoqué la table des Romains. Reportez-vous à l'article *Cena*. Mais tout homme doit se nourrir. Quelques-uns seulement savent manger – ou le prétendent. La gastronomie étant, selon certains, l'art de parler la bouche pleine. Parlons-en !

On cite souvent Lucius Licinius Lucullus (né en 117 av. J.-C.), un aristocrate, consul en 74. À la tête des légions romaines, il écrasa Mithridate, le roi du Pont, ramena ses trésors et obtint un triomphe pour cet exploit. Victime de jalousies et de cabales, détesté par Pompée, mais milliardaire, il fit retraite et s'installa à Tusculum, dans une magnifique villa. Il y menait une vie de plaisir et donnait des banquets somptueux. Trop riche, trop dépensier, trop gourmand, l'opinion publique romaine n'aimait guère son mode de vie luxueux et égoïste. Il tenta en vain de se la concilier par sa générosité, puisqu'il fit construire une bibliothèque à Rome, avec des galeries accessibles à tous. Mais, comme Plutarque, on se moquait de sa solitude jouisseuse : « Ce soir Lucullus dîne chez Lucullus. » On se racontait aussi les recettes, réelles ou fictives, dont il était censé se régaler, notamment la langue de sanglier fumée et les tripes de chien !



Le plus célèbre des gastronomes romains reste Marcus Gavius Apicius, le cuisinier de Tibère. Son traité *De re coquinaria* – « Des affaires culinaires » – est encore édité de nos jours. C'est un personnage controversé, qui passait pour être l'amant de Drusus, le fils de Tibère. On dénonçait les mœurs et le

goût de ce mignon dont la cuisine reflétait, disait-on, les perversions. Les satires de l'époque et, plus tard, les textes chrétiens le décrivent débauché et extravagant, inventant des recettes immondes et ruineuses. « Il infecta le siècle de ses leçons », dit Sénèque. Apicius est un homme étrange, en effet. Par exemple, il cherchait à reconstituer le goût d'un aliment sans s'en servir, anticipant l'actuelle « cuisine moléculaire » : nous avons conservé sa recette de « poisson salé sans poisson salé », où il utilisait l'oursin. Il abusait des abats. Il imaginait des plats excentriques où l'on trouvait des langues de flamants roses ou de paons, des crêtes de rossignols, des talons de chameaux ou d'autruches, des tétines de truies farcies… Malgré ces mixtures bizarres et cette réputation sulfureuse, ses écrits ont survécu et il reste une référence. La preuve : un des meilleurs restaurants de Paris en porte le nom.

Apicius empruntait beaucoup à des traités grecs. Car c'est par la Grèce et l'Asie qu'une gastronomie sophistiquée est arrivée à Rome. Dès le début du IIe siècle av. J.-C., on avait cessé de s'y contenter de bouillies légumières et de céréales en gruau. Les conquêtes expansionnistes permettaient le contact avec des traditions raffinées, incitant à la diversification. On insistait aussi sur la présentation. On avait recours à des colorants. On reconstituait à l'identique les pièces de gibier ou des oiseaux entiers, avec aigrettes et plumes. On y ajoutait des parfums. On faisait défiler huit ou dix services de viandes et de poissons, comme dans les banquets bourgeois ou républicains de la IIIe République. Les Romains aimaient beaucoup, également, les épices venues des provinces orientales.

On voit finalement que les gastronomes n'avaient pas si bonne presse à Rome. Les penseurs romains restaient sceptiques face à ces excès de table, et ils continuaient à considérer les complexités culinaires comme des goinfreries inutiles. Sénèque s'insurge : « Ils vomissent pour manger, mangent pour vomir et ne daignent même pas digérer ces festins qui ont mis la terre entière à contribution. »

Le fonds frugal et économe du vieux Romain remontait sans doute à la surface.

Gémonies, on y gémit

On gémit, aux gémonies. Les Latins considéraient que l'appellation du lieu venait du verbe *gemere*, « faire entendre des gémissements ». L'étymologie pourrait se discuter, mais le rapprochement, objectivement, est fondé, puisqu'il s'agit d'un escalier, au pied du Capitole, où l'on exposait les suppliciés. Cette proximité topographique permettait une variante à « la roche Tarpéienne proche du Capitole ». Les gémonies voisinent le triomphe capitolin. Charles Marie Leconte de Lisle retrouve ce contraste quand il évoque le sort des héros : « Après l'apothéose, après les gémonies… » (*Aux morts*).

On ne sait plus bien où situer ces marches, précisément. Sans doute sous

la prison de Tullianum, près de l'actuelle *Via di Santo Pietro in Carcere*. « Vouer aux gémonies », c'est donc abandonner à la honte et à la mort. Ce lieu, si mal identifié, presque incertain, a pourtant survécu dans les mémoires comme un symbole d'opprobre, sinistre et tourmenteur. Les poètes le citent dès qu'ils imaginent d'horribles cachots. Ils le font volontiers rimer avec « agonie ». Voyez A. de Lamartine (*Jocelyn*, cinquième époque) :

J'entrai dans la prison. Des escaliers rapides
La descente était longue et les marches humides,
Et dans leur froid brouillard chaque pas, en glissant,
Semblait sur les degrés se coller dans du sang.
Je ne sais quelle odeur de larmes sous les voûtes,
Quelle sueur des murs coulant à larges gouttes,
Des angoisses de l'homme y peignaient les tourments.
Chaque dalle y rendait de longs gémissements
On eût dit que ces murs, ces froides gémonies,
Comme des condamnés suaient leurs agonies.

Finalement, les gémonies sonnent comme un avertissement. Il me semble que le succès de l'expression repose sur le goût propre aux Romains de souligner la fragilité de la puissance et le tragique qui menace l'orgueil. Queneau s'amuse : c'est « les "j'aime" honnis ». Mais c'est Victor Hugo, encore, si sensible à la fugacité des hauts et des bas de la vie, qui touche juste (*Les Châtiments*, 2) : « Les césars, oubliant qu'il est des gémonies, / S'endorment dans les symphonies. »

Géorgiques

Labor omnia vincit improbus – « Le travail acharné vient à bout de tout » : cette phrase, devenue proverbiale, se trouve dans les *Géorgiques*, admirable recueil écrit autour de 30 av. J.-C. Virgile s'y consacre à chanter l'agriculture, comme l'indique le titre, issu du grec : *gè* (terre) et *ergon* (travail). « Ah ! Trop heureux les agriculteurs, s'ils connaissaient leur bonheur ! » s'écrie-t-il (livre 2), pensant, en réalité, à tous ceux qui produisent quelque chose de leurs mains.

Car il s'agit bien d'un poème du travail, valeur positive première. Virgile évoque le mythe de l'âge d'or, durant lequel la terre offrait spontanément aux hommes de quoi satisfaire leurs besoins. Mais s'ensuivirent la paresse, la mollesse, la sottise. Jupiter décida alors que la vie sur terre devait redevenir difficile, pour obliger les humains à aiguiser leur intelligence et leur habileté. Toutes les techniques en ont découlé : l'agriculture est la mère de tous les métiers, de tous les arts et de toutes les ingéniosités. On le voit : les *Géorgiques* sont au confluent du discours moral et du manuel pratique. Il ne faut pas être grand clerc pour transposer cette vision sur le plan politique.

Sous l'incitation de son protecteur Mécène, Virgile vient ainsi participer à la restauration augustéenne. Pour tourner le dos aux guerres civiles, qui avaient dévasté le territoire et les esprits, les Romains doivent retrouver les

valeurs terriennes et les mœurs frugales de leur passé. Les *Géorgiques* ne traitent donc pas des futilités botaniques ou de l'art des jardins mondains. L'œuvre résume, décrit ou exalte la vraie culture des champs et des arbres, la viticulture, l'élevage ou l'apiculture, bref ce qui est nécessaire ou utile à la vie paysanne. Et elle se conclut par la prophétie d'un règne de paix sous l'autorité d'un prince éclairé et respecté : « Voilà ce que je chantais sur les soins à donner aux guérets et aux troupeaux, ainsi que sur les arbres, pendant que le grand César lançait ses foudres guerrières contre l'Euphrate profond, et, vainqueur, donnait des lois aux peuples soumis, et se frayait un chemin vers l'Olympe. »

Les Anciens voyaient dans ce poème didactique un prolongement à un texte grec majeur, *Les Travaux et les Jours*, du poète grec Hésiode (début du VII^e^ siècle av. J.-C.), que Virgile cite. On a également établi des rapprochements avec d'autres auteurs latins, avant ou après lui, comme Varron, Caton, Pline l'Ancien ou Columelle. C'est vrai que les Romains aiment leur terroir et sa végétation. Ils l'ont décrit et loué abondamment, comme le rappelle Angelo Rinaldi, se souvenant même des *Roses de Pline* (Gallimard, 1996). Mais le génie virgilien écrase tous les auteurs anciens : lui seul sait valoriser des détails charmants, changer de ton et de rythme, passer vite sur de fastidieux exposés techniques, pour susciter l'imaginaire, inventer des formules originales et des comparaisons inouïes. La liste de ses imitateurs est aussi longue que décevante. Elle n'a presque jamais cessé. Les traductions sont innombrables aussi, surtout au XVIII^e^ siècle, période où les « physiocrates » encourageaient au retour à la nature. La plus connue est celle de l'abbé Jacques Delille (1738-1813) qui eut son petit succès en son temps et influença le sentiment naturaliste du préromantisme. J'y ai souvent vu une prémonition du « sentiment océanique » qu'évoquera Romain Rolland dans une lettre à Sigmund Freud du 5 décembre 1927 : une « sensation religieuse, qui est le fait simple et direct de la sensation de l'éternel (qui peut très bien n'être pas éternel, mais simplement sans bornes perceptibles, et comme océanique) ».

Le prix Nobel de littérature (1985) Claude Simon a publié en 1981 des *Géorgiques*, sorte de saga familiale complexe, écrite à la manière d'une fugue à trois voix, où l'auteur se met en scène comme un des personnages principaux. On reste perplexe sur le rapport avec Virgile, sauf qu'il s'agit toujours de renouer avec le passé et avec le réel par un unique lieu : la terre, avec sa glaise, là, sous nos pieds.

Un dernier conseil, si les vers de Virgile restent lointains pour vous : (re)lisez simplement *Mugitusque boum*, de Victor Hugo (*Les Contemplations*, 5, 17). « Mugissement des bœufs, au temps du doux Virgile… » : les deux poètes s'y mettent en harmonie, par-delà les siècles, à l'écoute des voix éternelles de l'univers sensible, des bêtes et des choses. La vraie leçon des *Géorgiques*, c'est bien cette adhésion au monde, quand la vie est là, simple et tranquille.

Voir : Apiculture, technique et modèle ; *Bucoliques* ; Virgile, suites.

Gladiateurs, vedettes et victimes

Ils ont déchaîné des passions dans l'Antiquité. Les plus vaillants ou les plus chanceux d'entre eux jouissaient d'un prestige et d'une fortune qui font penser à nos footballeurs d'aujourd'hui. Leur corps athlétique a servi de modèles aux plus grands sculpteurs : voyez la statue grecque dite du « Gladiateur Borghèse » (du nom du cardinal Scipione Borghese qui l'acheta dès sa découverte, en 1609). Retrouvée dans les vestiges d'une villa de Néron, elle est aujourd'hui la pièce maîtresse de la galerie Daru, au Louvre. Dans l'imagerie populaire, les gladiateurs continuent à faire fureur. Les enfants en ont des figurines et jouent à les faire combattre, à la manière de petits soldats de plomb. Les adultes ne concevraient pas qu'un péplum ne leur fasse pas la part belle : après *Spartacus* ou *Ben-Hur*, ils les ont vus dans le film de Ridley Scott *Gladiator*, ou dans la série télévisée américaine *Spartacus, Blood and Sand*. Il faut croire que le charme brutal opère toujours puisque *Gladiator*, après trois semaines de distribution aux seuls États-Unis, avait déjà remboursé son coût, qui s'élevait à cent trois millions de dollars.

Comme toujours avec les sujets rebattus, les combats de gladiateurs sont victimes d'idées reçues et erronées. Par exemple, l'apostrophe *Ave, Caesar, morituri te salutant*, « Ave, César, ceux qui vont à la mort te saluent », ne fait nullement partie d'un rituel fréquent. C'est une extrapolation. La formule est authentique, mais elle n'a été prononcée, de manière certaine, qu'une seule fois, par des soldats condamnés à se battre à mort lors d'une naumachie organisée par l'empereur Claude, vers 52. Et encore, cette information s'inscrit dans un contexte très défavorable à Claude, présenté comme un grotesque, un gros bonhomme qui bégaie, vivant dans une crainte puérile de tout. Ce sournois vétilleux, qui ne voulait pas du pouvoir, s'y révéla finalement d'une cruauté sordide et gratuite : il adorait notamment regarder le visage des gladiateurs au moment où ils expiraient. De là, la légende…

Certes, ce n'était pas la gentille fiction du catch d'aujourd'hui. Après la procession autour de l'arène, les gladiateurs commençaient à s'entraîner avec des armements en bois, puis, sur une sonnerie de trompette, passaient aux armes réelles, fort aiguisées. Dès qu'il y avait un blessé grave, le peuple hurlait : *Habet !* – « Il en a ! » Le vaincu levait la main pour demander de cesser le combat. Son sort dépendait souvent des spectateurs qui avaient apprécié sa vaillance ou non. Si le public hurlait trop à la mort, il pouvait s'ensuivre un coup de grâce. Et on achevait ceux qui avaient été obligés de se lancer dans ces traquenards à la suite d'une peine capitale. Certains combats (disons « de gala ») étaient organisés « sans merci », *sine missione*, ce qui signifie que tous les battus étaient égorgés.

On ne doit pas trop croire au geste fatal du pouce (en haut, la vie ; vers le

bas, la mort) que l'on retrouve dans la peinture historique, comme dans un célèbre et très précis tableau de Jean-Léon Gérôme (*Pollice verso*, 1872, Phoenix Art Museum). C'est aussi une constante dans les œuvres cinématographiques, qui s'inspirèrent d'ailleurs souvent de peintres « pompiers » dans le genre de Gérôme, tel Ridley Scott pour son film *Gladiator*, en 2000. Or, cette méthode expéditive (au sens propre) serait d'autant plus incongrue qu'une bonne partie des gladiateurs sont des professionnels de la lutte, volontairement engagés dans ce métier. Marc Aurèle imposa même que les affrontements se fassent avec des armes mouchetées pour épargner des vies. Et s'ils étaient esclaves, les gladiateurs comptaient sur ce moyen pour changer de condition en étant affranchis, et non pour se faire égorger comme des lapins. C'est comme si nous imaginions que le torero était liquidé sur place, dans nos arènes du Midi, pour avoir déplu.

Malgré ces divagations, retenons l'engouement à peine croyable des Romains pour ces joutes, souvent sauvages et sanglantes. Les voix discordantes, critiquant la férocité du cirque, sont assez rares. Cicéron (*Tusculanes*, 2) trouve qu'elles dégénèrent un peu trop, même si ces duels prouvent, à ses yeux, la capacité de l'homme à supporter la douleur. Quelques échos dégoûtés chez des philosophes comme Sénèque (*Lettre* 95) à qui la vue du sang tourne le cœur. De la pitié chez d'autres, comme Pline le Jeune. Mais peu de vraie contestation soutenue et argumentée. Il faudra attendre les débuts du christianisme pour que soient dénoncées l'immoralité et l'inhumanité de ces spectacles coûteux et cruels. Dans les premières années du v^e^ siècle, l'empereur Honorius finit par les interdire, sans être partout obéi pour autant.

Répartis en catégories, selon leur équipement, les gladiateurs s'entraînaient dans des casernes particulières, sous l'autorité d'un maître de combat, le *lanista*. Ils avaient chacun leur spécialité : armement lourd ou léger ; utilisation d'un filet et d'un trident ; à cheval ou sur un char ; corps à corps ou affrontement par équipes, etc. Malgré leur réputation douteuse, ils déchaînaient des passions, des paris, des fan-clubs. On leur donnait des surnoms de vedette. Les femmes, y compris nobles, en étaient folles, et bien des anecdotes sur leurs liaisons sexuelles circulent dans la littérature satirique latine. On leur assurait une carrière quand ils quittaient le métier, comme gardes du corps, vigiles ou videurs, par exemple – ou comme gigolos.

Les jeux du cirque, sans doute d'origine étrusque, sont donc une tradition immémoriale chez les Romains qui en raffolaient. Les ambitieux et les hommes de pouvoir voyaient quel parti tirer d'une telle ferveur populaire. Ces combats prirent, sous l'empire, des proportions gigantesques. On rapporte que Titus sacrifia neuf mille bêtes lors de l'inauguration de l'amphithéâtre Flavien, le Colisée. Ou que Trajan donna des fêtes qui durèrent cent vingt jours. Car il fallait renouveler l'intérêt du public. On avait recours à des décors luxueux. On reconstituait des mers ou des forêts. On importait des fauves exotiques. On exposait des gladiatrices ou des êtres difformes. On finit même par transformer l'arène en scène d'exécution pour des criminels, et plus

tard pour des chrétiens.

Les clichés ne cessèrent pas pour autant, le gladiateur devenant une métaphore passe-partout pour tous ceux qui s'exposent. Combien d'artistes se voient en combattants et en martyrs ! La référence a beaucoup servi. Flaubert est plus direct, comme toujours (*Correspondance*, à Ernest Feydeau, le père de Georges, 1859) : « La race des gladiateurs n'est pas morte ; tout artiste en est un. Il amuse le public avec ses agonies. »

Voir : Casque pompier ; Cirque, sable et sang ; *Panem et circenses.*

Gracques, idéalistes ou factieux ?

Il n'est pas certain que tout le monde sache précisément de qui il s'agit, mais leur nom a bien survécu. Il sonne sérieux, courageux, réformateur. Au point qu'il sert encore de pseudonyme à un groupe de hauts fonctionnaires, de gauche mais pas trop, qui réfléchissent à la rénovation politique française. Ils font pâle figure à côté du citoyen François-Noël Babeuf, un précurseur du communisme, qui se surnomma lui-même *Gracchus* Babeuf (1760-1797) pour mieux afficher ses théories favorables au collectivisme et à l'égalitarisme les plus radicaux.

Cette postérité un peu baroque a un fondement : les deux frères, Tiberius et Caius Sempronius Gracchus, tous deux tribuns de la plèbe, furent bien des révolutionnaires. Issus des *populares*, ils prirent la tête du parti populaire et organisèrent son soulèvement contre les nobles, les *optimates*, en exigeant un fonctionnement plus démocratique de l'État et, surtout, une redistribution des terres. L'histoire des Gracques est donc inséparable de la question obsédante du partage agricole, au moment où commence l'extension romaine. Car, au fur et à mesure des conquêtes, les territoires confisqués entrent dans le domaine public, qu'il faut savoir gérer équitablement. Entre les riches propriétaires et les petits paysans, les tensions s'aggravent inévitablement, surtout au moment où la concurrence de produits, venus des territoires conquis, affaiblit les revenus des plus modestes producteurs. On frôle la guerre civile.

Mais qui sont-ils vraiment, ces Gracques ? Il nous faut ici survoler.

Tiberius (160-133 av. J.-C.), esprit brillant et soldat courageux, vit la chute de Carthage et fut questeur en Espagne avant de se faire élire tribun. Exaspéré par l'accroissement sans fin des grands domaines détenus par les plus riches, il proposa une *Loi agraire* qui en limiterait la taille, pour favoriser la redistribution des terres cultivables. La loi fut votée, dans une grande confusion. Les patriciens, bientôt dépossédés, ulcérés, décidèrent qu'il fallait se débarrasser d'un personnage aussi généreux. Avec l'aide d'un autre tribun acheté, Octavius, ils menacèrent Tiberius, semèrent le trouble public et, surtout, le calomnièrent en prétendant qu'il s'apprêtait à se faire proclamer roi. Un geste de Tiberius, par lequel il montrait sa tête menacée, fut interprété comme la mimique d'un couronnement. Une émeute, excitée par les nobles et

les chevaliers, aboutit à son lynchage et à l'exécution sommaire de trois cents de ses partisans. On jeta son cadavre au Tibre. Et d'un.

Le petit frère Caius (152-121 av. J.-C.) reprit le flambeau, avec un certain cran, malgré le danger. Il tenta de faire appliquer la *Loi agraire*, sans succès. On le tracassa, on l'envoya comme questeur en Sardaigne, on le décria. Nullement découragé, il revint à Rome et fut élu tribun en 128, triomphalement. Il fit des propositions toujours plus hardies : droit de cité pour tous les Italiens, réforme du mode des élections, distribution gratuite d'une ration de blé par jour (une sorte de RSA frumentaire), transfert du pouvoir judiciaire des sénateurs vers les chevaliers. L'aristocratie joua comme la première fois : elle acheta un autre tribun, Livius Drusus, pour contrecarrer Caius, quitte à suggérer des projets plus démagogiques que les siens. On l'éloigna pour qu'il aille fonder une colonie à Carthage. Dès lors, Caius se montra favorable à l'idée que Carthage puisse être relevée de ses ruines. Le peuple ne le suivit plus. Isolé, il se suicida et son corps alla rejoindre Tiberius dans le Tibre. Et de deux.

Malgré leur gloire posthume, les Gracques furent souvent critiqués par les historiens anciens. On leur reprocha d'avoir été des factieux, excitant des dissensions qui mettaient en péril le principe dual romain : le Sénat et le peuple, *Senatus populusque romanus*, SPQR. Ils incarnaient un ferment de guerre civile, honnie des Romains. Tite-Live les qualifient même de « pernicieux ». Dans la même optique, le frère d'André de Chénier, Marie-Joseph, en tirera une tragédie politique ambiguë, *Caius Gracchus* (1792), qu'on peut lire comme une critique des dérapages révolutionnaires, excitant les fanatismes et provoquant le meurtre d'innocents : « […] Malheur à l'homicide ! / Le sang retombera sur sa tête perfide. / Des lois et non du sang ! » (acte II, sc. 2).

En revanche, la mère des Gracques, Cornélie, est devenue une icône dont les mémorialistes, les sculpteurs et les peintres se sont emparés. Nous avons cité une anecdote célèbre à son sujet dans l'article « Féminisme ». Allez aussi voir, au Louvre, sa belle statue de Pierre-Jules Cavelier (1861) qui impose le respect. Plutarque résume, longtemps après, ce que tout le monde pensait encore, à la fin du Ier siècle, de cette femme digne et de ses rejetons : « Durant son veuvage, elle perdit la plupart de ses douze enfants ; il ne lui resta qu'une de ses filles, qui épousa Scipion Émilien [le vainqueur de la Troisième Guerre punique] et ses deux fils, Tiberius et Caius, qu'elle éleva avec tant de soin que, nés, de l'avis unanime, les mieux doués de tous les Romains, l'excellence de leur éducation paraît avoir eu une part plus grande encore dans leurs mérites que leur propre nature. »

Cruel compliment, si on l'entend bien : ce qu'ils avaient de mieux, c'est la vertu de leur mère.

Voir : Tribun : contre-pouvoir ; Patriciens *vs* Plébéiens.

Grammairien, l'instituteur essentiel

Doceo pueros grammaticam : littéralement « J'enseigne les enfants la grammaire ». Le verbe a ici deux compléments d'objet direct, deux accusatifs. Tous les jeunes latinistes ont appris la formule, réalité et exemple à la fois. Car qui dit latin dit grammaire : comme pour toute langue à déclinaisons, cet apprentissage exige l'analyse logique. Faute de quoi on ne sait comment former les mots. Quitte à paraître vieux jeu, je ne vois toujours pas mieux que les langues anciennes pour comprendre les structures grammaticales et l'étymologie. Je ne garantis pas le même résultat avec le rap.

Le grammairien, à Rome, c'est d'abord un professeur. L'enseignement secondaire, réservé à une petite minorité, se compose de deux cycles : la grammaire (de douze à seize ans) et la rhétorique (de seize à dix-huit ans). Le *grammaticus* inculque les règles de l'écriture et entraîne au commentaire des grandes œuvres, grecques surtout, mais aussi des écrivains majeurs, c'est-à-dire, selon les époques : Ennius, Virgile, Salluste ou Cicéron. Le rhéteur forme ensuite à la récitation et au débat. Le tout repose sur l'imitation des meilleurs auteurs, donc sur la mémoire, base de toute compétence linguistique aux yeux des Anciens. La culture, c'est ce qui se transmet.

Ce n'est qu'assez tardivement que les Romains se sont vraiment intéressés à leur propre langue, contrairement aux Grecs. Le polygraphe Varron (*Marcus Terentius Varro*, 116-27 av. J.-C.), auteur encyclopédique de près de six cents volumes, rédigea un *De lingua latina*, « la langue latine », dédié à Cicéron, en vingt-cinq livres. Il n'en reste qu'un quart. On voit comment cet érudit prolixe essaie de constituer une science étymologique raisonnée, en établissant des comparaisons avec les langues italiques et en essayant de remonter à leur source : « J'ai entrepris d'exposer en six livres

l'origine des mots latins », annonce-t-il. Il décèle les difficultés, lucidement : « L'étymologie a ses obscurités, parce que l'origine des mots se perd dans la nuit des temps ou parce que leur dérivation n'est pas toujours exacte ou n'est pas demeurée pure par suite de l'altération des mots ; ou bien encore parce que les mots de notre langue ne sont pas tous d'origine latine ; enfin, parce que beaucoup de mots ont changé de signification. »

Évidemment, bien des assertions de Varron sont inexactes. Mais surtout, il essaie de concilier ce qu'il sait de l'histoire légendaire de Rome avec ses propres observations lexicales. Cet heureux mélange surprend. Un exemple, simplement : considérant que le site originel de la ville de Rome a été délimité par Romulus en traçant un cercle avec une charrue, il explique qu'*Urbs*, « la Ville », vient d'une combinaison de *orbis*, « le rond », et de *urvum*, « le sillon ». Il est ici influencé par le « cratylisme ». Cette théorie entend montrer que les noms ont un lien direct avec leur signification et qu'ils miment les êtres, les animaux ou les objets. Le terme vient de Cratyle, personnage d'un dialogue de Platon qui, débattant avec Socrate, défend l'idée d'une relation motivée et universelle entre les mots et les choses. Pour un Romain, qui croit que sa civilisation est la réalisation d'une société globale, il est tentant de chercher à montrer que le réel et la langue coïncident, puis de retrouver le langage premier et unique de l'humanité. On voit que travail étymologique et idéologie romaine font bon ménage.

Mais cette adéquation parfaite du mot et de la chose, du verbe et de la sensation, c'est l'éternelle utopie des poètes. Pensez aux couleurs des *Voyelles* chez Rimbaud ou à la recherche du « vocable pur » chez Verlaine ou Mallarmé. Saint-John Perse, qui cite volontiers les langues anciennes et qui rêve de capter la langue originelle, est obsédé par cette impossible symbiose de l'expression poétique avec l'objet désigné. Telle est la fonction du poète (*Vents,* 3, 6) :

> *Son occupation parmi nous : mise en clair des messages.*
> *Et la réponse en lui donnée par illumination du cœur.*
> *Non point l'écrit mais la chose même. Prise en son vif et dans son tout.*
> *Conservation non des copies, mais des originaux. Et l'écriture du poète suit le procès-verbal.*

On a bien tort d'opposer grammaire et poésie. Une autre leçon romaine. Mais ces impressions nous entraîneraient trop loin.

Voir : Éducation, pas si ludique !

Guerre civile

Une guerre sans merci, qui fait s'affronter entre eux des citoyens romains. L'horreur. Surtout pour la nation de la *fides*, de la *pietas* et de la *concordia*. Cette déchirure, bien réelle à Rome dans les cent cinquante années qui précèdent notre ère, est une donnée honteuse, qui obsède les esprits. Toute

la réflexion politique des Romains y renvoie, justifiant finalement l'évolution nécessaire de la République vers l'empire. Ces conflits reposent d'abord sur la vieille opposition entre l'aristocratie, les *Optimates*, et la plèbe, les *Populares*. Nous l'avons vu à propos des Gracques. Mais s'ajoutent à ces clivages sociaux, ensuite, des batailles personnelles, des ambitions de chefs qui s'éliminent mutuellement, jusqu'à l'assassinat de Jules César, point culminant, avant qu'Auguste ne réussisse à imposer une pacification et un ordre nouveau.

Ce qui m'intéresse ici, ce n'est pas de faire la liste de ces luttes fratricides, depuis la rivalité de Marius et Sylla jusqu'à l'affrontement des Césariens avec les Pompéiens ou avec Marc Antoine. Les livres d'histoire les détaillent bien. Non. Ce qui est ici passionnant et moderne, c'est la manière dont la guerre civile est devenue une catégorie de la pensée politique romaine, comme chez nous la Collaboration, pour donner à tout prix un exemple. Les historiens chrétiens y verront d'ailleurs un symptôme de la Rome païenne, un trait constitutif qui éclaire ses tares et sa chute. Mais, très tôt, les intellectuels romains dénoncent l'antinomie entre la notion de *civis*, « citoyen », et celle de *bellum*, « guerre ». C'est un oxymore, une incongruité insupportable, une distorsion. Dès lors, chaque camp doit prouver que ses motifs sont plus légitimes, plus *citoyens*, que ceux d'en face. Il faut réconforter les factions et les légions en leur démontrant qu'elles sont dans le bien quand elles tuent leurs semblables. La bataille est donc aussi psychologique et propagandiste.

De part et d'autre, il y eut une guerre des idées. On publiait des pamphlets et des satires. On se lançait des libelles, des faux témoignages, des présages ou des oracles inventés. On prophétisait la fin du monde. Les satiriques se déchaînaient. Les monnaies, les statues, les jeux du cirque, les monuments servaient de supports publicitaires. Ainsi, à la violence physique elle-même s'ajoutait une usure des nerfs : on disait que Rome, invaincue à l'extérieur, allait sombrer du dedans ; on démoralisait et inquiétait l'opinion publique par le spectre de la décadence, tout en idéalisant le passé des débuts de la République. La littérature qui relate les guerres civiles (Salluste ou César, par exemple, ou plus tard Suétone) est peu factuelle ou objective : elle exalte un âge d'or qu'il faudrait retrouver au plus vite, si ce n'est pas déjà trop tard.

Car les écrivains romains ont renoué, à travers un tel sujet de sang et de larmes, avec le tempérament profond de leur littérature : ils s'inscrivent dans la tradition moraliste latine. Salluste dénonce le luxe et la cupidité des riches qui ont tout corrompu. Virgile parle de « siècles impies », c'est-à-dire d'un temps qui a perdu tout lien moral avec son passé et avec autrui. Tite-Live voit dans la volonté de puissance inextinguible la clé de toute histoire humaine. Tacite, plus sombre et plus froid, décèle partout l'œuvre de l'ambition cynique et du despotisme masqué. Tous ressassent les signes avant-coureurs de ces disputes, tels Romulus et Rémus, qui s'entretuèrent, ou tels les Horaces et les Curiaces. Le grand absent dans toute cette vision morale – plus

qu'économique, sociale ou politique –, c'est le peuple. Le peuple romain, celui de la légende et de la tradition, le *populus*, naguère uni et attaché à son terroir, s'est transformé en foule immonde et affolée, manipulée par des autocrates, des démagogues ou des intrigants.

Il faut, une fois encore, lire l'admirable Tacite (*Histoires*, 3, 83). Tandis qu'au cœur de la cité romaine les soldats s'étripent, les gens sont à leurs fenêtres ou sur leurs toits, s'amusent de la mêlée qui se déroule sous leurs yeux, ayant perdu tout sens commun. Le passage est un peu long mais saisissant : « Le peuple était là en spectateur : il assistait à ces combats comme aux jeux du cirque et appuyait chaudement de ses exclamations et de ses battements de mains tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là. Chaque fois que l'un des partis faiblissait, s'il voyait les vaincus se cacher dans les boutiques ou se réfugier dans quelque maison, il demandait à grands cris qu'on les en arrache, qu'on les égorge, puis il allait chaparder la plus grande partie du butin. Car, les soldats étant tout entiers au sang et au carnage, les dépouilles revenaient à la foule. Horrible et hideux était le spectacle qu'offrait la ville entière : ici des combats et des blessures ; là des bains et des cabarets ; à côté de flaques de sang et de monceaux de cadavres, on voyait des prostituées et des travestis ; tout ce qu'une oisiveté dissolue crée de débauches, tout ce qu'une ville prise d'assaut entraîne de crimes : on aurait pu croire que Rome était à la fois en fureur et en rut. »

La guerre civile a tout détraqué et tout banalisé : la foule romaine, viciée, est tellement accoutumée aux jeux, aux mensonges et à la violence que même des frères qui s'égorgent lui semblent des joutes de gladiateurs. Défoulez-vous, braves gens, jouissez, craignez et consommez. Nous nous chargeons du reste. C'est bien une théorie du pouvoir qui se profile ici. Chacun verra si ces considérations lui paraissent de quelque actualité.

Voir : Tacite, explicite.

Guerre des Gaules

Là, il faut prendre des pincettes. Je touche à notre mémoire collective, à « nos ancêtres les Gaulois ». L'imagerie, très inexacte, est ancrée dans nos souvenirs d'écoliers. Certes, les noms nous sont connus, comme Gergovie ou Alésia. Pourtant, on ne sait même pas vraiment où situer Alésia : les « inventeurs » divergent et polémiquent sans ménagement, notamment l'excellente Danielle Porte, auteur de *L'Imposture d'Alésia*, qui dérouille les archéologues adverses. Qu'importe ici la réalité. On touche à l'idéalisation : nous avons tous en mémoire ces tableaux pathétiques où un Vercingétorix moustachu, avec ses tresses (et parfois son casque à cornes), se rend devant un César dur et narquois, comme celui de Lionel Royer *Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César* (1899, musée du Puy-en-Velay). Nous sommes tous des Astérix inconsolés.

Quitte à paraître désobligeant pour nos aïeux, la Gaule, au début du Ier siècle av. J.-C., forme un territoire disparate, bourru et désuni, entre Pyrénées, Alpes et Rhin. C'est un pays *patchwork*, subissant les influences diverses des pays riverains (Italie, Germanie, Espagne) et même plus lointains (Grèce). Les chefs se connaissent peu et ne se soumettent à aucune autorité commune. Les Romains occupent la partie méditerranéenne, la « Gaule narbonnaise », la *Province* (d'où vient Provence). Ailleurs, ils ne s'aventurent guère. C'est la « Gaule chevelue », boisée, mal quadrillée et très peuplée : on évalue la population gauloise à douze millions d'habitants, soit davantage qu'à certaines époques du Moyen Âge.

Les Romains sont tentés par « un droit d'ingérence » dans un pays si peu raisonnable. Mais ils gardent le souvenir cuisant de la prise de Rome par les Gaulois, en 390 av. J.-C. Ils savent bien qu'il leur faudra assujettir ces voisins irréductibles dont ils se méfient. En vérité, il n'est pas sûr que César ait vraiment projeté une conquête systématique. Ce sera plutôt l'insurrection générale des peuples gaulois, dirigée par Vercingétorix, qui fournira à César l'occasion d'une prodigieuse opération, à la fois militaire et politique. Il y joua intelligemment son va-tout.

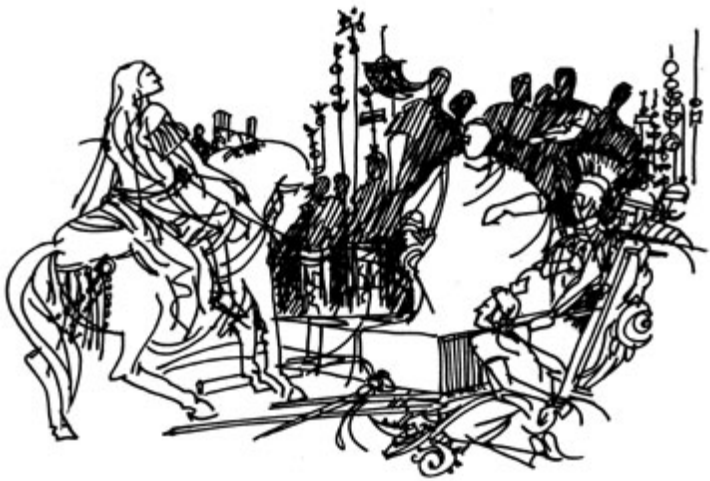
Resituons les choses. Jules César a trente ans et se lance dans son *cursus honorum* (voir ces mots). Il ne lésine sur aucun moyen. Il flatte le peuple en renforçant les pouvoirs des tribuns de la plèbe ou en donnant des jeux. Il s'active devant les tribunaux, pour faire parler de lui, par exemple en accusant de haute trahison le vieux sénateur Gaius Rabirius – pour des faits anciens de trente-sept ans. En 63, il est élu *pontifex maximus* grâce à une campagne ruineuse. Désigné préteur urbain, il a une attitude ambiguë face à la conjuration de Catilina : lors du vote au Sénat sur le sort des condamnés, César s'oppose à leur exécution immédiate mais accepte que son avis soit mis en minorité après l'intervention de Caton.

Envoyé comme propréteur en Bétique (Espagne), il réussit dans cette mission en vainquant les peuples ibères encore insoumis. Il pacifie la province et revient à Rome, où il pourrait prétendre au triomphe, mais il y renonce pour pouvoir viser le consulat. Cependant l'homme le plus en vue reste Pompée, après sa victoire en Orient contre le roi Mithridate VI Eupator. Cette campagne a permis à Rome de s'étendre en Bithynie, au Pont(-Euxin) et en Syrie. Pompée revient couvert de gloire avec ses légions mais, conformément à la règle, il les licencie après avoir reçu le triomphe, en 61 av. J.-C. Il faudra que ces deux hommes s'entendent ou s'affrontent à mort. Le premier triumvirat va stabiliser leurs relations. Mais l'histoire est déjà écrite : reportez-vous à nos articles consacrés à César et à Pompée.

César, Consul en 58, est très populaire. Contournant le Sénat qui se méfie de lui, il fait voter par le peuple un plébiscite qui lui confie la Gaule cisalpine pour cinq ans, avec le commandement de trois légions. Volant au secours de la victoire, le Sénat, un peu dépassé et content de le voir s'éloigner, y ajoute la Gaule transalpine et une quatrième légion. César, en huit années de

guerre incessante, va soumettre la totalité des tribus gauloises et imposer l'autorité romaine. Il commence par stabiliser les migrations, notamment celle des Germains qui errent en Bourgogne. Ensuite, il soumet les peuples de Belgique, au nord de la Seine, ce qui provoque l'enthousiasme à Rome. Enfin, il impose sa loi à l'ouest, au sud de la Bretagne actuelle et en Aquitaine. L'ordre règne en Gaule, presque partout. Mission accomplie.

Il reste à fixer le *limes,* les frontières. César s'occupe d'abord des tribus de Germanie, envahissantes. Il dévaste leur territoire, en franchissant le Rhin. Puis il traverse la Manche et immobilise les tribus de Bretagne, l'actuelle Angleterre. Mais il subsiste des résistances et des insoumissions, sans cesse renaissantes, notamment celle des « Éburons », en Belgique. En 53 av. J.-C., Vercingétorix, le très jeune chef des Arvernes, essaie de coaliser les peuples de la Gaule contre César. Le duel va durer deux ans, dans une sorte de course poursuite usante pour les légions romaines. Finalement établi à Gergovie, une place forte d'Auvergne, Vercingétorix envisage désormais de reprendre l'initiative et de partir à la reconquête. Mais César veut en finir. La marche gauloise vers Narbonne est stoppée. Vercingétorix se réfugie avec quatre-vingt mille hommes dans Alésia, dans l'est de la Gaule.



César organise le siège méthodique. Le blocus aboutira à la capitulation de Vercingétorix. Il restera le prisonnier de César pendant six ans, avant d'être étranglé, dans la prison de Tullianum, le soir même du triomphe de son vainqueur à Rome. Entre-temps, César soigne sa propagande, en publiant ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, texte de qualité, précis et indispensable pour saisir cette période, malgré sa partialité. La romanisation culturelle de la Gaule sera désormais pacifiquement acceptée, après l'annexion militaire violente. Le monde gallo-romain va s'épanouir.

Jules César, fort de son succès, ose franchir le Rubicon et gagner Rome avec ses légions. Il ne craint plus personne. La mort de sa fille Julia, qu'il

avait mariée à Pompée, accélère la distance puis la brouille entre les deux rivaux. On sait ce qu'il en advint…

Voir : César, ou comment forcer le destin.

Guerres puniques

Voir : Carthage, sans partage ; Hannibal, l'ogre de Rome.

Hadrien, *multiplex*

Difficile de ne pas penser aussitôt à Marguerite Yourcenar et à ses magnifiques *Mémoires d'Hadrien* (1951). Une phrase empruntée à la correspondance de Gustave Flaubert, dit-elle, lui en donna l'idée initiale : « Les dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été. » Hadrien, sachant la mort prochaine, souffrant d'une probable sclérose en plaques, y médite, en s'adressant à son successeur Marc Aurèle, sur ce que fut sa vie, celle d'un être *varius, multiplex, multiformis*, « divers, multiple et changeant ». Il a lui-même déjà rédigé son épitaphe, un joli petit poème flûté :

Animula vagula blandula
Hospes comesque corporis
Quæ nunc abibis in loca
Pallidula rigida nudula
Nec ut soles dabis iocos

« Ma petite âme errante, tendrette,
Hôte et compagne de mon corps,
Voici que tu partiras en des lieux
Pâlots, raides et tout nus,
Et tu ne t'adonneras plus à tes jeux habituels. »

Hadrien, Caesar Traianus Hadrianus Augustus (76-138), a laissé une image, un peu idéalisée, de prince raisonnable et lettré. Il comprit que l'empire ne pouvait continuer à élargir ses poreuses frontières. Il fallait désormais favoriser la paix, stabiliser le territoire romain et en consolider le périmètre. Aussi fit-il, par exemple, édifier ce long parapet, au sud de l'Écosse, dit « mur d'Hadrien ». Naturellement doué en tous domaines, d'une culture et d'une mémoire quasi sans exemple chez ses prédécesseurs, c'est un homme fin et sensible aux arts, notamment à l'architecture et à la poésie, admirateur de la Grèce. Il prétendait que les choses essentielles ne pouvaient s'exprimer qu'en grec et, quand il était enfant, on le surnommait déjà « le petit Grec », *Graeculus*. C'est lui qui fit édifier les arènes de Nîmes et le pont du Gard. Il voulut faire de Rome une cité embellie et idéale, où il construisit le Panthéon. Mais son émotivité d'esthète le rendait susceptible. On dit qu'il dessina lui-même les plans d'un grandiose temple de Vénus, et qu'Apollodore de Damas, le plus célèbre architecte de l'époque, se moqua de ces projets colossaux. Hadrien, vexé, le condamna à mort pour outrage et lèse-majesté. S'inspirant de ce qu'il avait vu en Grèce et en Égypte, il se fit construire une immense et somptueuse résidence privée : la « villa Hadriana ».

Il avait épousé Sabine, la petite-nièce de son tuteur Trajan, ce qui favorisa son adoption et la succession impériale, en 117. Il fut un voyageur et un réformateur, une intelligence aiguë et entreprenante. Lisons ce que Marguerite Yourcenar, un peu entraînée par ses propres aspirations, place dans sa bouche : « Je voulais que l'immense majesté de la paix romaine s'étendît à tous, insensible et présente comme la musique du ciel en marche ; que le plus humble voyageur pût errer d'un pays, d'un continent à l'autre, sans formalités

vexatoires, sans dangers, sûr partout d'un minimum de légalité et de culture ; que tout fonctionnât sans accroc, les ateliers et les temples ; que la mer fût sillonnée de beaux navires et les routes parcourues par de fréquents attelages ; que, dans un monde bien en ordre, les philosophes eussent leur place et les danseurs aussi. Cet idéal, modeste en somme, serait assez souvent approché si les hommes mettaient à son service une part de l'énergie qu'ils dépensent en travaux stupides ou féroces ; une chance heureuse m'a permis de le réaliser partiellement durant ce dernier quart de siècle. »

Tout cela est un peu trop beau pour être vrai. Vers la fin de sa vie, en partie paralysé et ayant du mal à respirer, il devint agressif, voyant des complots partout, persécutant des sénateurs innocents. On dit qu'il fut tenté par le suicide et se vengeait sur tout le monde. Si bien que son successeur, Antonin le Pieux, eut du mal à obtenir du Sénat qu'Hadrien soit divinisé en recevant l'apothéose. Immortel ou pas, son corps fut placé dans le riche mausolée qu'il avait fait construire de son vivant, sur la rive droite du Tibre, et qu'on nomme aujourd'hui le château Saint-Ange.

Mais c'est le bel Antinoüs qui a beaucoup contribué au souvenir posthume d'Hadrien. On en reconnaît tout de suite les larges épaules et le profil parfait, au milieu des bustes légués par l'Antiquité. Hadrien en fut fol amoureux et sombra dans le désespoir quand son favori et amant se noya dans le Nil. Il le fit représenter partout et fonda une ville en son honneur, Antinoë, en Égypte. Les Romains n'avaient guère de préjugés dans le domaine des préférences sexuelles. Mais quand la moralisation revint avec le christianisme, on reprocha cette passion à Hadrien. Le besogneux historien Sextus Aurelius Victor, deux siècles et demi plus tard, dans son *Livre des Césars*, est sévère à son sujet : « Mille bruits coururent à sa honte : on l'accusa d'avoir flétri l'honneur de jeunes garçons, d'avoir brûlé pour Antinoüs d'une passion contre nature. »

J'aime qu'on ait retenu de lui son histoire d'amour. Anticipant peut-être les esprits chagrins, Hadrien propose cette belle formule : « Tout plaisir pris avec goût me paraissait chaste. »

Voir : Antonins, despotes éclairés ?

Hannibal, l'ogre de Rome

Non, rassurez-vous, il ne s'agit pas d'Hannibal Lecter, ce personnage atroce et fascinant, créé par Thomas Harris, tueur en série sophistiqué et cannibale raffiné. On se sent parcouru d'un vague frisson en revoyant le génial sir Anthony Hopkins terrorisant Jodie Foster dans *Le Silence des agneaux*. Et même le sourire terrible et charmeur du sadique Gaspard Ulliel, jouant cet Hannibal Lecter, semble nous provoquer directement.

Pourtant, la différence n'est pas si grande. Notre Hannibal Barca (247-183 av. J.-C.), le Carthaginois, fut aussi, aux yeux des Romains, un

personnage mortel et dangereux. Il est resté dans leur mémoire comme une sorte de croque-mitaine horrible. Les mères de famille romaines en menacent les enfants quand ils ne sont pas sages, comme on ferait d'un loup-garou. Quand on pressent une catastrophe ou que se dessine quelque désastre irréparable, on hurle *Hannibal ad portas !* – « Hannibal est à nos portes ! » On se remémorait la panique collective, quand il marcha sur Rome, en 211 av. J.-C., comme d'un cataclysme. José Maria de Heredia s'en fait l'écho dans une de nos récitations par cœur d'antan (*Après Cannes*) :

> *Tous anxieux de voir surgir, au dos vermeil*
> *Des monts Sabins où luit l'œil sanglant du soleil,*
> *Le Chef borgne monté sur l'éléphant Gétule* [= venu de l'Atlas].

Mais voyez comment en témoignait Tite-Live (*Histoire de Rome*, 26) longtemps plus tard : « [Cela] jeta dans Rome une grande terreur. L'affluence des habitants de la campagne, dont les récits ajoutaient le mensonge à la vérité, avait répandu l'agitation dans toute la ville. C'était peu dire que les femmes firent retentir de leurs gémissements les maisons particulières ; les dames de distinction, bravant tous les regards, couraient en foule vers les temples des dieux ; les cheveux épars, agenouillées au pied des autels, les mains tendues vers le ciel et vers les dieux, elles les suppliaient d'arracher Rome aux mains des ennemis. »

Bref, Hannibal est bien l'ogre-calamité de Rome. Et quand Cicéron veut abattre Antoine, il le traite de « nouvel Hannibal », injure suprême dont Antoine se souviendra, quand il fera percer la langue de Cicéron – plus exactement, de sa tête coupée et exposée sur la tribune aux Rostres. Il est vrai qu'Hannibal faillit vraiment l'emporter : il est donc inévitable que les historiens, Tite-Live en tête, aient exagéré la puissance ou le talent d'un ennemi si périlleux, dont l'énormité seule pouvait justifier qu'il ait fait trembler la capitale du monde. On érigea même à Rome des statues du général carthaginois, comme symbole d'une force imbattable et pourtant vaincue, grâce aux dieux. On prétendait que son audace lui avait été suggérée par un songe trompeur. Écoutons encore Tite-Live : « Selon la tradition, il vit en rêve un jeune homme d'apparence divine, qui se disait envoyé par Jupiter pour conduire Hannibal en Italie : il suffisait de le suivre et de ne pas le quitter des yeux. Effrayé, Hannibal le suivit d'abord sans regarder autour de lui et sans se retourner ; puis, poussé par une curiosité bien naturelle, il voulut savoir ce qu'on lui interdisait de regarder derrière lui et ne put s'empêcher de se retourner ; il vit alors un énorme dragon qui faisait un affreux massacre d'arbres et de branches ; et derrière lui éclatait un orage, avec des coups de tonnerre. Quand il demanda ce que signifiaient cet animal monstrueux et ce présage, on lui répondit que c'était le désastre d'Italie. Qu'il poursuive donc sa route sans se poser d'autres questions et qu'il respecte les secrets de la destinée. » Sauf que le désastre *d'Italie* ne serait pas celui *de l'Italie*, mais le sien, celui d'Hannibal en Italie. Ce qu'il ne comprit pas.

De toute manière, nous sommes bien obligés de nous en tenir à ce que

nous ont légué les annales romaines, qui en tracent un portrait terrible. L'adjectif qui revient toujours est *crudelis*, « cruel ». Ce serait un chef brutal, sans éthique et sans règles. Un sauvage pugnace. C'est évidemment faux. Il respectait ses adversaires, s'entretint avec Scipion l'Africain de façon fort urbaine, et il ne se reconnaissait qu'un supérieur en stratégie militaire : Alexandre le Grand. Toute la phraséologie dépréciative latine réussit à imprimer l'inconscient collectif romain, mais elle servait à masquer l'autre réalité : Hannibal fut un stratège hors pair et un génie des batailles. En Afrique du Nord et au-delà, il reste perçu comme un surhomme. Et sa traversée des Alpes, en 218 av. J.-C., avec son armée et ses éléphants reste une opération militaire fascinante, qui suscite encore des interrogations : par où passa-t-il exactement et comment prépara-t-il cette percée ? Plus encore, il a toujours reçu l'admiration des grands chefs de guerre, comme Napoléon, Nelson ou le duc de Wellington.

Après son revers définitif de la bataille de Zama, en 202, Hannibal erra, puis se fit mercenaire auprès des cours d'Asie. Mais Rome veille et elle exige du roi Prusias I^{er}, roi de Bithynie, que le Carthaginois lui soit livré. Il préféra se suicider avec un poison caché dans une bague qui ne le quittait jamais. Finalement, c'est Juvénal (*Satires*, 10) qui nous laisse le plus juste épilogue : « Quelle figure, quel sujet de tableau, ce général borgne monté sur son éléphant de Gétulie ! Mais quelle est la fin de l'aventure ? Ô gloire ! Il est vaincu ce grand guerrier. Il se précipite dans la fuite et l'exil. Le terme de cette vie qui mit jadis sens dessus dessous les affaires des hommes, ni les épées n'en décideront, ni les rochers, ni les flèches ; mais un simple anneau. Va insensé, cours à travers les Alpes escarpées, pour finalement amuser des écoliers et devenir un sujet de déclamation. »

Voir : Carthage, sans partage.

Haruspice, curieux tripier

Les archéologues ont retrouvé à Plaisance (*Piacenza*), en Étrurie, un objet bizarre. C'est une sorte de modèle en bronze, plat, imitant la forme d'un foie. Sur cette maquette, sont délimitées les diverses parties de ce viscère et les intentions divines qui y correspondent. Les Babyloniens procédaient de même, puisque des vestiges comparables furent mis au jour. Visiblement, partout, ce type de divination a sa source dans l'Antiquité la plus haute.

Au demeurant, curieux métier qui consiste à aller triturer les entrailles et les tripes des animaux sacrifiés pour en tirer des éclaircissements sur l'avenir ! On consultait le foie, la rate, l'estomac, les poumons, le cœur et les reins… Nous conservons bien des témoignages sur l'ironie que suscitaient, en privé, ces charlatans professionnels. Mais, formellement, on passait par leur office avant de prendre des décisions importantes ou pour discerner la volonté des dieux. Ils examinaient la consistance, les couleurs ou les déformations des *exta*, « des entrailles », selon des codes ancestraux. Cette pratique divinatoire revint à la mode quand les Romains se passionnèrent pour les Étrusques, car les haruspices venaient presque tous d'Étrurie. On ne pouvait pas les manquer : ils étaient accoutrés d'une vaste tunique haute, à franges, imitant une peau de bête, et ils portaient un ridicule chapeau pointu, comme les flamines. Ils exhibaient et consultaient les « livres des haruspices », salmigondis d'obscurités et de formules ésotériques auxquelles ils faisaient dire n'importe quoi. Caton s'étonnait qu'un haruspice pût en regarder un autre sans éclater de rire.

Moqués sous cape mais consultés discrètement par tout le monde, comme nos « Madame Irma, extralucide » d'aujourd'hui, ils exerçaient leur ministère public à la demande du Sénat ou de l'empereur. L'empereur Claude, un érudit superstitieux qui se passionna pour la civilisation étrusque, les soigna spécialement. Il décida même de créer un « Collège » pour eux : ils y étaient soixante, officiels. Mais d'autres bonimenteurs particuliers étaient sollicités quand un privé avait chagrins ou projets. Ou bien on allait se confier à des sorcières, des voyantes ou des magiciennes. À Rome, il y en avait partout.

C'est tellement dur de ne pas savoir… Sourirons-nous de ces crédulités, nous qui subissons la médiatisation du « parascientifique » ? Les formes ancestrales de la magie et les superstitions populaires d'antan avaient au moins la pudeur de ne pas revendiquer la moindre des rationalités. Je préfère encore un chamane à un faux savant.

Voir : Augure, la clarté des oiseaux ; Auspices.

Homo novus

Il y a comme cela des formules qui réussissent, sans qu'on sache trop pourquoi. Celle-ci s'est maintenue dans sa forme latine. Elle s'est même

figée : on dit des *homo novus*, alors qu'on devrait décliner un *homo novus*, et, au pluriel, des *homines novi*.

Il paraît que cette expression se retrouve dans des jeux vidéo de guerre virtuelle très violente, où l'on appelle de cette façon des *born again*, des morts-vivants, des monstres issus de races mutantes, qui s'entretuent dans des souterrains de métro abandonnés. Mais *homo novus* sert à étiqueter d'autres innovations. Citons pêle-mêle, notamment : un festival de théâtre moderne en Lituanie, des robots, des groupes rock, des pièces, des mimes, des « installations » de créateurs en art plastique, des prophètes, des religieux… Vous en avez sûrement d'autres en tête.

Chez les Romains, on désigne ainsi une personnalité qui ne doit pas sa réussite politique à ses ascendants. On peut citer Caton l'Ancien, le dictateur Marius, Cicéron, le général gourmet Lucullus ou l'historien Tacite. Leurs ancêtres n'avaient occupé aucune charge publique importante. Ils se sont imposés par eux-mêmes. La noblesse patricienne, au fond, continuait de les mépriser, de les voir comme des parvenus, des nouveaux riches ou des bourgeois-gentilshommes, si l'on ose cet anachronisme.

Pour les chrétiens, le vrai *homo novus*, c'est Jésus lui-même qui invite à « revêtir l'homme nouveau ». Cette thématique est très récurrente dans les textes de Pères de l'Église. Mais toutes les religions parlent d'une renaissance de l'humanité. Dans une belle exposition du Centre Pompidou consacrée aux « traces du sacré », une salle s'intitulait ainsi, où dialoguaient des œuvres de Jean Delville, Paul Klee, Marc Chagall, Otto Dix et d'autres.

Horace, biface

Je l'aime pour ce qu'on ne dit pas d'habitude à son sujet. Peu d'auteurs latins furent autant victimes qu'Horace de l'idée reçue. Même Victor Hugo participe (*Les Contemplations*, 1, 13) à cette légende du chic type rêveur et sage qui nage dans le bonheur. C'est moins dégradant que d'en faire, comme d'autres, un vulgaire « bon vivant » enclin aux amours ancillaires et aux appétits passagers. Mais quand même :

> *Horace ! ô bon garçon !*
> *Qui vivais dans le calme et selon la raison,*
> *Et qui t'allais poser, dans ta sagesse franche,*
> *Sur tout, comme l'oiseau se pose sur la branche,*
> *Sans peser, sans rester, ne demandant aux dieux*
> *Que le temps de chanter ton chant libre et joyeux !*

En réalité, Horace, Quintus Horatius Flaccus (65-8 av. J.-C.), n'est pas seulement ce personnage malicieux et charmeur, au lyrisme léger, virtuose et joueur, que tant d'auteurs ont admiré et imité, les poètes de la Pléiade, ou La Fontaine notamment. C'est aussi un auteur amer, comme le montrent ses *Satires* (35-29 av. J.-C.), et un écorché vif, comme s'il voulait nous faire entendre que sa légèreté est un repli, dans un moment où l'ordre politique ne

laissait pas beaucoup de choix à la liberté artistique. Il fait donc feu de tout bois, même du plus graveleux, butinant dans toutes les formes poétiques ou philosophiques. Sa sagesse et son œuvre paraissent atypiques, personnelles, inimitables.

De santé précaire, il exprime sans cesse un sentiment aigu de la fragilité et du dérisoire, s'accordant ainsi à son époque où la vieille République romaine expire dans les convulsions. Il lui a fallu se rallier à l'homme fort, au vainqueur d'Actium (septembre 31 av. J.-C.), cet Octave-Auguste qui impose la réconciliation civile et veut être loué. Mais Suétone souligne l'ambiguïté de ce fils d'affranchi condamné à plaire. Il était, nous dit-il, le fils « d'un marchand de poisson salé, puisque quelqu'un lui lança un jour dans une querelle : "Que de fois j'ai vu ton père se moucher du bras !" ». Il propose lui-même une belle formule, pour résumer son parcours ascendant, depuis ses origines modestes jusqu'au premier cercle de l'empereur (*Épitres*, 1, 20) : « J'ai déployé des ailes plus grandes que mon nid », *Majores pinnas nido extendisse*. Il sut surtout attirer des sympathies. Mécène l'aima, qui lui adresse cette déclaration : « Si je ne t'aime, Horace, plus que mes entrailles, / Puisses-tu voir ton camarade / Encore plus efflanqué qu'un mulet. » Mais Auguste le charrie. Sans doute se méfiait-il de ce rallié, cet ancien ami de Brutus, qui refusa de lui servir de secrétaire (en 25). Il le traite de « petit gros » (*corpusculum*), de « gnome très drôle » (*homuncio lepidissimus*) et même de « pénis bien lavé » (*purissimus penis*). Curieux.

D'ailleurs, ses contemporains durent trouver ses *Odes* (23 av. J.-C.), son recueil lyrique le plus sophistiqué, difficiles à lire et éblouissantes. Une acrobatie de rythmes et de lexique insolite. Il fut leur Mallarmé. Était-ce une façon de vaporiser sa pensée, d'éviter une posture trop explicite ? Je le crois. Il se dispensait ainsi de tomber dans le sermon. À la différence de son ami

Virgile, il ne fut thuriféraire que du bout des lèvres, laissant chacun interpréter. Nietzsche décrypte ce jeu. Dans *Le Crépuscule des idoles,* il dit pourquoi il admire l'embrouillamini de ces subtils agencements : « Aucun poète ne m'a procuré le même ravissement artistique que celui que j'ai éprouvé dès l'abord à la lecture d'une ode d'Horace. Cette mosaïque des mots, où chaque mot par son timbre, sa place dans la phrase, l'idée qu'il exprime, fait rayonner sa force à droite, à gauche et sur l'ensemble… Tout le reste de la poésie devient, à côté de cela, quelque chose de populaire – un simple bavardage de sentiments. »

Le corps maladif d'Horace devient ainsi la métaphore de son temps. Il se protège et se ménage : *sibi parcit*. Et même si, selon Suétone, « il fut fort porté sur le sexe », plaçant « des miroirs partout dans sa chambre », il ne paraît pas très flambant. Il se plaint de son estomac, de sa peau, de son ophtalmie, s'oblige à la diète. C'est un frileux qui craint le froid, mais il fuit aussi les chaleurs d'été et le sirocco « lourd comme du plomb ». Il a seulement vingt-sept ans lors de son voyage à Brindisi, fin 38, en compagnie de Mécène et Virgile, et le trajet tourne déjà au cauchemar. Il ne nous épargne rien de son bilan de santé. Il peste contre les autres qui font ripaille ou qui vont jouer à la balle pendant qu'il jeûne dans son lit. C'est un hypocondriaque. Toute sa vie, il sera en quête d'une eau salubre, image d'une pureté perdue ou vainement poursuivie. Il chante les fontaines naturelles, ce que Ronsard imitera dans son odelette *À la fontaine Bellerie*. Il suit des cures d'hydrothérapie, fréquente les stations thermales, à Baies par exemple, ou il prend des douches froides à Clusium (aujourd'hui Chiusi, en Toscane) ou Gabies (à vingt kilomètres à l'est de Rome). Il se lamente, à la quarantaine, au moment où il rédige les *Épîtres*, d'être déjà bouffi et chauve, de prêter à rire par son embonpoint. Auguste l'invite à écrire de manière plus consistante en ces termes : « Compose une autre fois de plus gros ouvrages : qu'ils fassent seulement le tour de ton ventre. »

Tout laisse à penser que cette gêne morale et physique fut compensée par une humeur badine d'emprunt. Même ses textes érotiques sonnent faux et sont grossiers, telle son *Épode* 12 « à une vieillarde lubrique ». Ainsi se tourna-t-il vers l'épicurisme (voir notre article sur cette doctrine), pour y chercher un sens du relatif, un mode de vie et une indifférence aux idéaux. Quand il dut succéder à Virgile, en 19 av. J.-C., dans le rôle de poète officiel, il devint plus engoncé. Il en fit trop, devint lourd, reprit un ton imprécateur : *Exigi monumentum aere perennius* (*Odes*, 3, 31) – « J'ai achevé un monument plus durable que le bronze », etc. Ses *Épîtres* sermonnent, y compris son *Art poétique*. Mais il y sema de belles maximes, une pensée juste et solide, une réflexion sur la vie intérieure et retranchée. Il proposa un comportement qui dépasse les accidents et les craintes. Ainsi, toujours en mouvement, comme Montaigne qui le cite à tout bout d'*Essais*, Horace, versificateur délicat et savant, fut un inquiet. Il tâcha de tirer sur la laisse augustéenne sans trop se faire rappeler à l'ordre. Un être double, un domestiqué qui aurait aimé rester

en sécession, s'il eût été possible.

Fénelon, dans son *Dialogue des morts*, a donc raison de le montrer sous un jour modeste et un peu désabusé, face à Virgile : « Enfin je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal ; j'ai montré les règles de ce qui est bien : mais je n'ai rien exécuté de grand comme votre poème héroïque. » Il me semble que ce doute dévoile l'essentiel de cet être toujours dans l'entre-deux, dans le médian, dans la *mediocritas*. Comme le dit, dans son *Émile*, Jean-Jacques Rousseau : « Quiconque jouit de la santé et ne manque pas du nécessaire, s'il arrache de son cœur les biens de l'opinion, est assez riche ; c'est l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence, car pour le plaisir elle n'est bonne à rien. » Horace est le poète de l'adverbe *nunc,* du « maintenant ». Il dessine le paysage idéal pour la grâce d'un moment de plaisir, le « lieu charmant », le *locus amoenus*. Il nous laisse des bribes de bonheurs fugaces : un sourire, un dîner, une jeune fille qui passe, un lit chaud… La vraie vie, captée dans son éclatement et sa fugacité. Saisissons le jour.

Voir : Carpe diem ; Élégiaques, l'amour et non la guerre ; Épicurisme, aride bonheur ; Poésie, perle de la pensée.

Horaces et Curiaces

Nous nous dispensons de citer ici les nombreuses parodies dont ces malheureux héros ont été victimes, le jeu de mots tournant toujours autour de « Voraces et Coriaces ».

Voir : Albe, sœur rivale.

Horatius Coclès, bon pied seulement

Pas de nation sans légendes. Les Romains, comme tous les peuples, entretenaient le culte de quelques personnages vaillants, des bravaches et des têtes brûlées qui risquèrent leur vie ou s'illustrèrent dans un exploit surhumain. Lisez aussi notre article sur Mucius Scaevola qui s'automutile la main. Georges Dumézil les a rapprochés, car on trouve dans diverses mythologies ce couple borgne / manchot, notamment avec les dieux germaniques Odin, magicien borgne, et Tyr, juriste manchot.

Publius Horatius Coclès (c'est-à-dire « le borgne », comme le Cyclope, mot de même origine) est l'un d'eux. Selon la tradition, il joua un rôle décisif pour empêcher le roi Tarquin le Superbe, chassé de Rome par la République naissante, de reprendre le pouvoir par la force. On voit que, comme souvent, c'est dans la guerre antiroyauté que la fable héroïque romaine trouve sa source. La phobie collective du retour d'un roi justifiera les assassinats de Tiberius Gracchus ou de Jules César, par exemple.

Nous sommes en 507 av. J.-C., d'après Tite-Live (*Histoire de Rome*, 2,

10). Le roi étrusque Porsenna est aux portes de Rome et se prépare au dernier assaut. L'armée romaine est défaite et désemparée. Les consuls qui mènent les légions faiblissent. Horatius Coclès ferraille, seul contre tous. Il défend le dernier passage, le pont Sublicius, le plus ancien pont de Rome sur le Tibre, qui pourrait ouvrir l'accès de la cité aux assaillants. Il résiste autant qu'il le peut. Puis, débordé, demande qu'on tranche les liens qui maintiennent la passerelle, sombrant avec elle dans le fleuve, devant les ennemis médusés qui l'accablent en vain de leurs flèches. Il arrive à nager, malgré son armure. Il rejoint la rive, sain et sauf. Indiania Jones ne ferait pas plus acrobatique.

Le héros est récompensé par diverses largesses dont des terres cultivables, cadeau suprême chez les bons vieux Romains. Horatius Coclès fut surtout, selon Pline l'Ancien, le premier mortel romain à voir sa propre statue érigée en son honneur. Bizarre. Il est possible que cette histoire ait un lien avec une cérémonie énigmatique qui se déroule le 14 mai : ce jour-là, les pontifes et les vestales jettent dans le Tibre, depuis le pont Sublicius, vingt-sept mannequins de paille à forme humaine, les Argées. Personne ne savait plus à quoi rimait ce rite immémorial de purification. On aurait ici un exemple d'une légende reconstruite, celle d'Horatius Coclès plongeant et renaissant, alors que d'autres traditions parlent de son suicide, pour pouvoir donner du sens à un rituel dont la signification initiale s'était perdue. Beau modèle d'historicisation d'un mythe originel.

Voir : Mucius Scaevola, tête brûlée.

Hygiène, *salus per aquas*

S. p. a. : *salus per aquas*, « la santé grâce aux eaux ». La mode y revient : tout hôtel de luxe a désormais son spa. Mais l'invention est antique. Il suffit de constater l'importance des thermes dans l'organisation des villes romaines pour comprendre à quel point ce peuple était un adepte des bains et de la toilette corporelle.

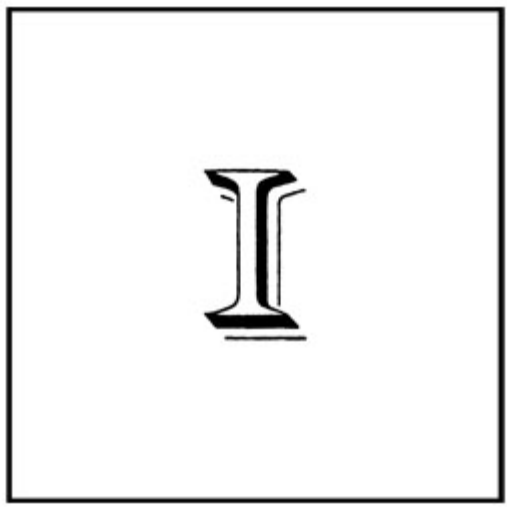
Prenez Jules César. Ses commentateurs insistent sur le soin de dandy qu'il apportait à son corps. Suétone (*Vie de César*, 45) dit que c'était une de ses faiblesses : « Il attachait trop d'importance au soin de son corps ; et, non content de se faire tondre et raser de près, il se faisait encore épiler, comme on le lui reprocha. Il supportait très péniblement le désagrément d'être chauve, qui l'exposa maintes fois aux railleries de ses ennemis. Aussi ramenait-il habituellement sur son front ses rares cheveux de derrière ; et de tous les honneurs que lui décernèrent le peuple et le Sénat, aucun ne lui fut plus agréable que le droit de porter toujours une couronne de laurier. » Cicéron, selon Plutarque, voyait, au contraire, dans ce souci un calcul pour dissimuler sa brutalité : « J'aperçois dans ses projets des vues tyranniques ; mais quand je regarde ses cheveux si artistement arrangés, quand je le vois se caresser la tête du bout des doigts, je ne puis croire qu'il songe à renverser la République. »

La première des ressources, en matière d'hygiène, c'est évidemment l'eau. Les Romains étaient soucieux de sa propreté et de son abondance. C'est une constante de leur aménagement urbain, marqué par les aqueducs, les sources aménagées, les thermes. D'où aussi un système d'assainissement efficace, avec latrines et égouts. À défaut de salles d'eau à domicile, les Romains se rendaient aux bains publics. L'entrée y était généralement gratuite ou accessible. Ils y faisaient quelques exercices dans le gymnasium. Ils transpiraient un peu dans les bains tièdes (*tepidarium*) puis chauds (*caldarium*). Ils se lavaient la peau en s'enduisant d'huile d'olive, puis la grattaient avec un racloir. Enfin, un bain froid (*frigidarium*).

Mais parlons coquetterie. Sous l'empire, on ne porte guère la barbe. Les hommes se rendent chez le coiffeur ou le raseur, le *tonsor*. Même les gens modestes trouvent des boutiques ou des barbiers en plein air. Les puissants (dont les empereurs, comme le prouvent leurs profils sur les monnaies) se faisaient friser et boucler. Cet engouement est tel que le thème du *tonsor* devenu riche, cherchant par sa fortune à gagner une respectabilité, est un classique. On se plaignait qu'ils fussent débordés et pas assez rapides : « Pendant que le barbier fait le tour du visage de Lupercus, une autre barbe pousse à son client », raconte Martial (*Épigrammes*, 7). Les mal coiffés sont donc ridiculisés, comme dit Horace (*Épîtres*, 1). Martial, encore (*Épigrammes*, 10), se moque d'un « chauve qui frise » : « On te voit couvrir ton crâne luisant avec les boucles de tes tempes ; mais déplacées par le vent, elles encadrent ta tête nue de grosses volutes qui pendent de part et d'autre. » Les plus raffinés se font teindre les cheveux et se parfument d'abondance.

Et les femmes ? Vous avez dû remarquer, dans les vitrines des musées d'archéologie latine, la quantité d'ustensiles de toilette qui nous sont parvenus : miroirs, cuvettes, pinces, fers à friser, boîtes à onguent, racloirs, peignes, etc. Sans compter les bijoux et les parures. Les coiffures des matrones pouvaient se compliquer, avec tresses, diadèmes de mèches, ondulations et frisettes. Les plus aisées disposaient évidemment de femmes de chambre et, surtout, d'une coiffeuse-maquilleuse à domicile, une *ornatrix*, une « arrangeuse » ou « décoratrice », qui maquillait lèvres et joues. Ovide, dans son *Art d'aimer*, est intarissable sur cet art qui doit « embellir sans être visible ». Les pièces de théâtre et les textes satiriques font de ce couple sadomasochiste « maîtresse / esthéticienne » un sujet de plaisanteries sans fin. On se croirait dans un salon de beauté moderne.

Voir : Thermes.



Ibant obscuri…

Apollinaire appelait « talismans » ces vers parfaits qui, entendus une fois, s'installent dans notre oreille et notre mémoire, puis nous font cortège toute une vie. Pour moi, comme pour bien d'autres, ce passage de *L'Énéide* (6, 268) reste objet de fascination : *Ibant obscuri sola sub nocte per umbras…* « Ils allaient, obscurs, dans la nuit solitaire, à travers l'ombre et les demeures vides et les royaumes déserts de Dis [= Pluton, "*le riche*"]. C'est ainsi qu'est le chemin dans les forêts, sous la lune incertaine, dans une chiche lumière, quand Jupiter a recouvert de son ombre le ciel, et que la nuit noire a ôté au monde sa couleur… »

Tout le chant 6 de *L'Énéide* est baigné par le nocturne d'un au-delà – que Virgile essaie de dégager de ses figures mythologiques pesantes, pour créer une atmosphère sépulcrale. Énée, guidé par la Sibylle, tel Orphée, est descendu vivant dans les limbes de l'autre monde. Il va y recevoir, par la bouche de son père Anchise, mort voici plus d'un an, la révélation de sa mission. Les Anciens nommaient ce passage une *catabase*, un mot grec qui signifie « marche vers le bas ». Chateaubriand, dans *Le Génie du christianisme* (2, 4, 14), est admiratif de la façon dont Virgile rédige cette traversée d'une sorte de purgatoire : « Il suffit de savoir lire le latin pour être frappé de l'harmonie lugubre de ces vers. Vous entendez d'abord mugir la caverne où marchent la Sibylle et Énée ; puis tout à coup vous entrez dans des espaces déserts, dans les royaumes du vide ; viennent ensuite des syllabes sourdes et pesantes, qui rendent admirablement les pénibles soupirs des enfers ; consonances qui prouvent que les Anciens n'ignoraient pas l'espèce de beauté attachée à la rime. » Et il compare avec Dante, lui-même guidé par Virgile aux Enfers : « *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*[1]. »

L'effet poétique repose sur l'inversion des adjectifs : ce sont les deux pèlerins qui sont *seuls* et c'est la nuit qui est *obscure*. Cette construction croisée est une *hypallage*, une figure de style et de rhétorique, fondée sur une permutation. Les deux sensations (isolement et opacité) sont ainsi mêlées et inséparables. Ce tour sera fort imité. Alphonse de Lamartine (*L'Automne*) écrit : « Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire. » Alfred de Musset (*Souvenir*) est plus léger : « Et ces pas argentins sur le sable muet, / Ces sentiers amoureux, remplis de causeries… » Les Latins rapprochaient, à juste titre, cette figure de la métonymie qui désigne le tout par la partie (« une

plume », « un feutre ») ou le contenant par le contenu (« boire un verre »). Cicéron (*De oratore*, 27, 93) est plus net encore : « Les grammairiens appellent métonymie ce que les rhéteurs appellent hypallage. »

Mais qu'importe la théorie ! Voyons seulement comment le poète dématérialise l'itinéraire infernal, dans un temps suspendu à l'imparfait (*ibant*). Énée ne voit pas vraiment ce que Virgile décrit, il ne peut que le pressentir vaguement comme dans un rêve. Ainsi est préparée la rencontre initiatique du père, Anchise, ombre prophétique, et du fils, Énée, destiné à fonder une nation nouvelle qui dominera le monde. L'expérience est nécessaire mais sera frustrante et nébuleuse, comme les lieux traversés. Énée supplie, en pleurs : « Permets-moi de prendre ta main, permets, ô mon père, et ne te dérobe pas à nos embrassements. » Mais « trois fois il essaya de lui jeter les bras autour du cou, trois fois l'image en vain saisie échappa à ses mains, pareille aux vents légers et très semblable à l'envol du sommeil ». Ce sont cette piété filiale déçue et ce contact, désiré mais refusé, que préparait ce vers magnifique que vous devez (ou devriez) savoir par cœur.

Voir : Énée, une force qui va ; Sibylle, fée latine.

Imperium

Figurez-vous qu'il existe un jeu vidéo intitulé « *Imperium Romanum* » où le joueur, transformé en gouverneur d'une province romaine, doit imposer, arbitrer, construire, rénover et défendre son territoire ou sa cité. C'est un *must*, comme on dit, l'un des plus vendus. Je n'ai pas essayé… *Imperium*, c'est aussi le titre d'un captivant et épais roman de Robert Harris (2006) : un certain Tiron, un Sicilien, y raconte la vie politique romaine et la soif du pouvoir, à travers les épisodes de l'ascension de Cicéron.

Cet engouement n'est pas neuf. Le terme a toujours forcé le respect. Il désigne un pouvoir suprême, qui a force exécutoire, une puissance qui ne se discute pas. Aussi a-t-il bien résisté. Il fut utilisé, par exemple, au Moyen Âge, par le Saint-Siège : le pape, se considérant comme le successeur de Pierre et des empereurs, voulait imposer sa tutelle, son *imperium*, aux rois, couronnant ou excommuniant les princes comme s'ils étaient ses sujets. De même, à la Renaissance, on parlait de l'*imperium* du roi pour affirmer son ascendant sur les autres formes de féodalités. Autrement dit, chaque fois qu'il y aura conflit d'autorité, on cherchera qui a le dessus, qui détient l'*imperium*.

Cette notion clé a régi tout le principe du pouvoir chez les Romains, aussi bien dans le domaine militaire (*imperium militiae*) que dans la vie civile (*imperium domi*). Or, chez les Romains, la domination globale est assumée par Rome elle-même, par le Sénat et le peuple romain, SPQR, *Senatus populusque romanus*. On appelle donc « Empire romain », *Imperium romanum*, le territoire qui dépend de l'autorité de Rome. D'où, en français, le mot usuel d'*empire* pour désigner à la fois la souveraineté et le vaste terroir

qui lui est soumis. Ni l'un ni l'autre ne peuvent s'interrompre : l'*imperium* se transmet, à chaque mandat, d'un consul ou d'un préteur à l'autre, et il s'exerce partout où l'expansion romaine a pu atteindre. Il est toujours et partout.

Cette obsession d'un pouvoir qui ne peut jamais être vacant est héritée de la royauté. La preuve : même sous la République, si les consuls venaient à disparaître brutalement ensemble, le Sénat se ressaisissait de l'*imperium*, pour le remettre à un bref *interrex*, un « interroi ». Ce « roi » intérimaire devait organiser les élections ou, après seulement cinq jours d'interrègne, désigner un autre interroi. Et ainsi de suite, jusqu'à l'élection définitive des nouveaux consuls. La capacité à contraindre et à punir était symbolisée par les faisceaux de verges liées autour d'une hache, qui étaient portés par les licteurs précédant tout détenteur de l'*imperium* dans ses déplacements publics.

Mais, avec l'immensité croissante de l'espace romain, cette question ardue sera moins théorique qu'opérationnelle et logistique. La distribution et la présence de l'*imperium* deviendront finalement une question géographique et non plus juridique. D'où la division entre Occident et Orient, quasi inévitable. Encore un empire éclaté.

Io, ou la vacherie des dieux

Io, les amateurs de mots croisés la connaissent bien. Pour les deux voyelles de son nom, on s'ingénie en définitions retorses : « alla de mâle en pis » ; « arrivait avec ses gros sabots » ; « dame de trèfle » ; « reçut un mufle » ; « rumina sa vengeance » ; « la belle et la bête » ; « une fille racornie », etc.

Pourtant elle mérite mieux que ces contorsions sémantiques. De toutes les passions de Zeus-Jupiter, celle qu'il éprouva pour Io semble une des plus ravageuses et rocambolesques. Le roi des dieux envoie d'abord à Io un rêve qui lui commande de se rendre sur les bords du lac de Lerne et de s'y offrir à son désir. Elle résiste. Elle consulte les devins. Les oracles suggèrent de se soumettre, faute de quoi la colère divine serait sans limites. Zeus, pour visiter Io sans craindre les représailles de son épouse, la métamorphose en une génisse d'une blancheur immaculée. Le divin amant se change en taureau pour ces unions fugaces. Mais Io est soumise à rudes épreuves. Chassée, persécutée, elle erre par le monde, beuglant sa douleur. Enfin, elle parvient en Égypte, où elle finira par retrouver forme humaine. Elle y sera bientôt reconnue comme une divinité de premier rang et vénérée sous le nom d'Isis, déesse magicienne.

Les Romains de l'époque impériale, à leur tour, récupéreront le culte d'Isis (reportez-vous à l'article suivant), divinité de la chance et du salut, bientôt assimilée à Fortuna. Mais Rome n'a pas oublié le culte de Io : près du portique de Pompée, elle a son temple, lieu de rencontres lascives, si l'on en croit le poète satirique Martial (*Épigrammes*, 11, 47, 4). Pendant la Renaissance, lorsque les savants humanistes chercheront à interpréter la mythologie, Io sera saisie comme le symbole de liberté et de lumière. Quand, en 1610, Galilée découvre la première étoile satellite de la planète de Jupiter, il lui donne le nom de Io, en souvenir de leurs amours.

Mais le cas de Io est surtout emblématique d'une puissance divine sans limites qui s'exerce cruellement. Les poètes latins citent souvent l'exemple de Io, innocente victime, quasi violentée, changée en un animal sans grâce, poursuivie de continent en continent par une colère qu'elle n'a rien fait pour mériter. La justice n'a aucune place dans ces vaudevilles jupitériens.

Properce cite Io comme preuve que le destin, imprévisible et versatile, peut ménager toutes les aventures (*Élégies*, 2, 28, 17). Ovide, de même, souligne le caractère humain de la tragédie vécue par Io (*Les Métamorphoses*, 1, 583 et suivants). Il montre son père, Inachos, en sanglots, désespéré, ignorant si sa fille, disparue, est morte ou simplement victime d'un rapt. Ovide analyse les sentiments de Io, métamorphosée mais toujours consciente, avilie par ses chaînes, nue, nourrie d'herbes amères, buvant dans une mare boueuse, suppliant qu'on la délivre, mais capable seulement de beuglements qui l'effraient elle-même. Le ton du récit tourne même au pathétique, quand le père et la fille, changée en génisse, se retrouvent enfin, ne pouvant s'embrasser ni se parler, dans un face-à-face à la fois grotesque et tragique.

Cette scène a été inspirée à Ovide par les représentations de l'art gréco-

romain qu'il a pu admirer, en particulier sur des vases à figures noires. Mais, comme on le voit à Pompéi, par exemple dans la « Maison de Livie », cette humanisation de la légende de Io apparaît encore dans les fresques de l'époque pompéienne, ou dans des peintures murales datant du règne de Néron ou de Vespasien : Io y est représentée sous les traits d'une jeune fille au regard implorant, les yeux embués de larmes, seules deux courtes cornes, discrètes en haut du front, rappelant sa métamorphose animale.

Sur le plan pictural, toute la difficulté du sujet repose sur la métamorphose elle-même : comment rendre Io présente sous la forme de son avatar bovin ? La mutation de nymphes qui se sentent devenir fleur ou arbuste est représentable dans son mouvement même. Mais le changement corporel de Io n'a pas d'histoire ni de figuration. Cette dernière impossibilité artistique achève de donner une tonalité profondément humaine à la tragédie de cette pauvre vache.

Isis, déité des amalgames

Chaque religion cherche sa Grande Déesse, sa mère protectrice et consolatrice. « Le grand dieu, c'est une mère », disait Michelet (*La Femme*, 10). À la suite des Grecs, les Romains ont intégré dans leur panthéon la bienfaisante Isis, celle qui fut capable, selon la mythologie égyptienne, de ressusciter magiquement son frère Osiris. Cette adoption a permis de mélanger Isis avec diverses divinités salvatrices, comme Fortuna, qui accorde la prospérité et la chance, en aidant les marins (et tous les hommes) à éviter les écueils. Dès qu'on affronte un péril ou qu'on en réchappe, surtout en mer, on invoque Isis. Ses ex-voto sont si fréquents qu'ils font le bonheur des artistes, selon Juvénal (*Satires*, 12) : *Pictores quis nescit ab Iside pasci ?* – « Qui ignore que les peintres se nourrissent grâce à Isis ? »

On retrouve souvent ces représentations dans les sites archéologiques, accompagnées de symboles évoquant la fécondité généreuse : l'eau, le grain, la maternité, la corne d'abondance, etc. Sa tenue évoque la puissance de sa thaumaturgie : sa robe porte un énorme nœud (on parle de « nœud isiaque »), ses cheveux sont bouclés et ses vêtements amples ou bigarrés « parce que son pouvoir s'étend sur tout et qu'elle est susceptible de devenir lumière et ténèbres ; jour et nuit ; feu et eau ; vie et mort ; commencement et fin », dit Plutarque (*Isis et Osiris*, 77). Il est vrai que son culte est à facettes : il suscite la dévotion populaire ou intime (comme celui de la Vierge Marie dans le christianisme méditerranéen), mais il est aussi encadré de façon très sophistiquée (avec ses prêtres, ses rites compliqués et ses mystères). Cette diversité lui permit de recevoir toutes les fonctions tutélaires. On la surnomme Reine (*regina*), Maîtresse (*domina*), Victorieuse (*victix* ou *triumphalis*), Salvatrice (*salutaris*). Mais sa vertu principale est de promettre le salut et l'immortalité à ses fidèles initiés.

La ferveur générale fut telle qu'il fallut installer à Rome, officiellement,

le culte d'Isis, ce qui se fit aux débuts de l'empire, notamment sous l'influence de Caligula qui en était un adorateur. Il inaugura un grand temple isiaque, un *Iseum*, nommé « d'*Isis Campensis* », étant sur le Champ de Mars. Othon se revêtait de la robe sacrée des Isiaques, d'après Suétone (*Othon*, 12). Caracalla éleva un autre sanctuaire, sur le Quirinal. Lucain a raison de s'exclamer : « Nous, dans les temples de Rome, nous avons reçu ton Isis et ses demi-dieux à tête de chiens » (*Pharsale*, 8). Dans les provinces aussi, des temples furent édifiés. L'*Iseum* de Pompéi est une merveille archéologique qui nous est parvenue en bon état : entouré d'une enceinte, accessible par une étroite porte, ce temple, qui contenait les statues d'Isis et d'Osiris, était placé au-dessus d'une source, nécessaire aux lustrations. L'éruption du Vésuve surprit des dévots qui tentaient de sauver les objets du culte. La Gaule fut aussi très accueillante à cette religion, ce que rappelle le nom de sites comme Isieux.

On y vénérait la statue de la déesse, dès le lever du jour, jamais la nuit, selon Tibulle (*Élégies*, 1, 3). Lisons Apulée (*L'Âne d'or*, 11, 20) : « Je guettais avec impatience le moment où s'ouvriraient les portes du temple. Enfin, les blancs rideaux sont tirés de droite et de gauche, la vénérable déesse se montre, et nous nous prosternons. Le grand prêtre va d'autel en autel accomplir les rites, et prononce les solennelles oraisons. Le service s'accomplit par une libation qu'il fait, avec le vase sacré, d'une eau puisée à la source du sanctuaire. Les religieux alors saluent des chants accoutumés la première heure du jour et le retour de la lumière. »

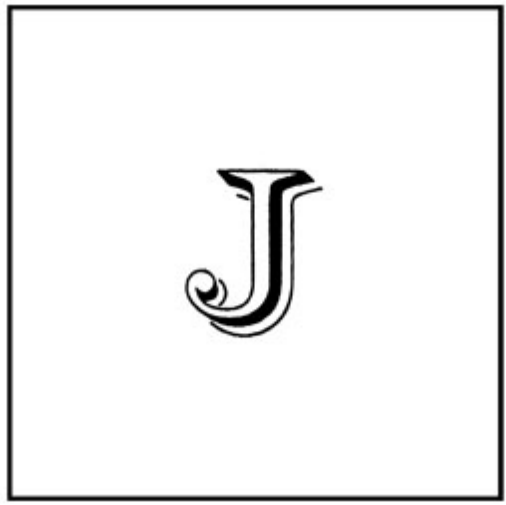
Ces religieux forment un clergé hiérarchisé. Toujours vêtu de lin blanc, le crâne rasé, le prêtre isiaque semble jouer un rôle dans l'accompagnement spirituel des fidèles. Il sert de confesseur et de directeur de conscience. Son sacerdoce crée un lien confidentiel avec les croyants, contrairement aux habitudes très formalistes de la religion romaine officielle, ce qui explique sans doute une partie de son succès auprès des gens simples. Les étapes de l'initiation étaient longues : Apulée nous les a détaillées. Toutefois, des fêtes rituelles permettent à la communauté isiaque de se regrouper. Le voyage d'Isis, *Navigium Isidis*, le 5 mars, conjure les risques pour ceux qui, le printemps revenant, vont prendre la mer. D'après Apulée, c'est l'occasion d'un cortège fleuri et animé qui se dirige vers la mer où un bateau décoré est lancé sur les flots. L'autre grande cérémonie, l'invention d'Osiris, *Inventio Osiridis*, début novembre, retraçait le miracle du héros ressuscité grâce à sa sœur.

La récompense des fidèles qui s'abandonnent à la puissance d'Isis est « une illumination que la mort n'interrompra pas ». Du classique, en matière de sectes et de gnoses. Ces fumeuses attentes métaphysiques rejoignent l'orphisme et autres piétés où sont mêlées purification, révélation et immortalité. Nos auteurs du XIX^e^, romantiques puis symbolistes, qui adoraient les tambouilles mystiques, ont rattrapé cette pauvre Isis et l'ont malaxée avec tous les obscurantismes. Nerval est le champion du genre et, dans sa nouvelle

des *Filles du feu* intitulée *Isis*, il médite sur les impasses de l'incrédulité d'une époque qui méconnaît une telle déesse. Il la retrouve dans *Aurélia* (2, 5) : « Les promesses que j'attribuais à la déesse Isis me semblaient se réaliser par une série d'épreuves que j'étais destiné à subir. » Victor Hugo, grand adepte du syncrétisme, prétend même (dans *Océan*) que le nom latin de Paris, *Parisis*, « vient d'Isis, la mystérieuse déesse de la vérité », et ajoute que « la poésie est sœur d'Isis au triple voile ». Déesse à tout faire, elle n'a pas fini d'être convoquée par les imaginatifs.

Voir : Âne d'or, baudet isiaque ; Io, ou la vacherie des dieux ; Magie ; Mithra, rival du Christ.

1- « Vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance. »



Jeu, *homo ludens*

Les jeux à Rome. Aussitôt, l'on pense cirque, chars, gladiateurs, bêtes féroces, carnages, etc. On oublie que le Romain, comme tout le monde, est un *homo ludens*, un joueur. Au point même que Caton s'en inquiétait et protestait contre la manie des jeux de hasard ou contre les paris sur des matchs. Qu'aurait-il pesté en voyant Néron qui jouait parfois, dans des coups de dés, jusqu'à quatre cent mille sesterces le coup, soit la solde annuelle de quatre cents soldats ! Toute culture noue un lien très fort avec le jeu, on le sait. Rien n'est plus sérieux que le jeu. Une fois qu'on a décidé d'y participer, le reste s'efface. Et c'est en jouant que l'enfant apprend et expérimente : en latin, *ludus* signifie à la fois « le jeu » et « l'école ».

Les vestiges nous laissent les traces de cette omniprésence. Sur le Forum romain, on aperçoit une marelle datant du v^e^ siècle av. J.-C. On ramasse, au cours des fouilles, des osselets, des dés, des toupies en argile ou en bronze. Certaines de ces toupies étaient animées par un fouet, un *sabot*, comme on le voit dessiné sur des vases ou des mosaïques. Des poupées et des marionnettes, parfois articulées, souvent fabriquées en Grèce ou à Alexandrie, circulaient à Rome comme dans tout le bassin méditerranéen. Les filles jouaient à la dînette, grâce à des petits meubles ou de la poterie miniature : petits plats, vases, vaisselle. Dans le sarcophage d'une certaine Triphaina Crepereia, décédée à treize ans vers 150 apr. J.-C., on a trouvé une jolie poupée en ivoire avec son peigne, son miroir, des bijoux, sa panoplie. Les tombes d'enfant, émouvantes et pleines encore de ces souvenirs, rappellent leurs diverses récréations. Les garçons s'amusaient avec des soldats en miniature : on en a découvert à Pompéi. Des jeux stratégiques, ancêtres des échecs, mobilisaient ces figurines, ou bien de simples pions. Ovide (*L'Art d'aimer*, 3) évoque une table à jouer qui « reçoit de chaque côté trois pions, la victoire étant à qui les amène le premier à l'autre extrémité ». Le plus connu (mais il y en avait d'autres) se nomme les « *latroncules* » : on y déplace trois types de pièces (mercenaires, soldats, simples pions) sur un plateau carré avec des cases qui, selon leur couleur, imposent tel ou tel déplacement. Des tournois mobilisaient joueurs et parieurs. On possède même des plaques commémoratives (on dirait aujourd'hui des « coupes ») que reçurent des vainqueurs.

Chaque âge avait ses divertissements, mais la liste est pour nous sans surprise. Le bébé joue avec des sortes de hochets (*crepitacula*) ou de

castagnettes (*tintinnabula*) dont les noms miment les bruits. Les amis malveillants le poussent à casser les oreilles de ses parents en lui offrant des mini-cymbales, des « sistres ». Un peu plus grand, il s'exerce avec des chariots ou des voitures à roues. On sait même que l'on organisait des imitations de course de chars pour les jeunes. Puis, ils jouaient à la balle ou au ballon, avec des règles que l'on peut rapprocher de celles de sports modernes.

Ainsi, petit à petit, on quitte l'enfance en jetant ses jouets. On « élude », au sens ancien : on sort du jeu. Les Latins nomment cette rupture *nuces relinquere*, « laisser les noix ». Celles que l'on jette ou que l'on offre les jours de fêtes, comme nos dragées d'aujourd'hui. Celles aussi avec lesquelles on jouait aux billes à l'âge de l'insouciance.

Jugurtha, l'intenable

Voir : Numidie.

Jules César

Voir : César, ou comment forcer le destin.

Julio-Claudiens, les Césars fous

Les noms des cinq premiers empereurs de Rome sont connus de tous, plutôt pour de mauvaises raisons. Leur mémoire est chargée de bruits et de fureur, de folie et de terreur, d'abus et d'assassinats. Ils ont beaucoup contribué à falsifier l'image de la Rome antique, car on se réfère souvent, spontanément, à cette période pour se figurer un monde de débordement et d'arbitraire. On les appelle Julio-Claudiens car ils sont issus de deux familles patriciennes et se succèdent comme dans une dynastie : la *gens Julia* (Auguste, Tibère, Caligula) et la *gens Claudia* (Claude, Néron). Après Néron, qui n'a pas de descendant, c'est une autre famille, celle de Vespasien, les Flaviens, qui s'empare du trône.

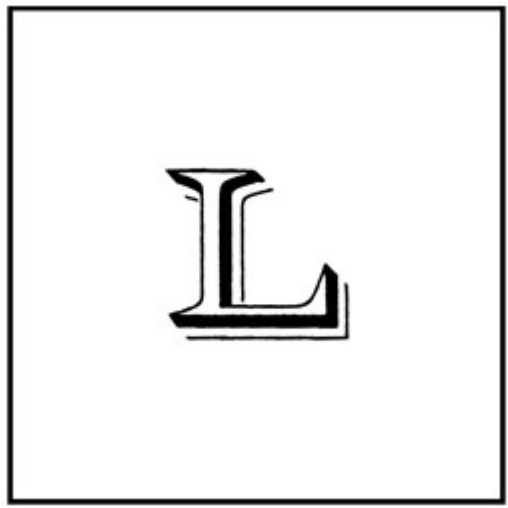
Imposés par la force ou par le diktat de leur prédécesseur, tous assassinés par des proches (sauf Tibère qui se réfugia à temps sur l'île de Capri), dotés de personnalités pathologiques, voire complètement fous (comme Caligula), ils ont pourtant détenu un pouvoir sans partage pendant près de cent ans. Et chaque règne fut assez long. Dans l'ordre : quarante et un ans pour Auguste, vingt-trois ans pour Tibère, quatre ans pour Caligula (et ce fut bien assez), treize ans pour Claude, quatorze ans pour Néron. Cette longévité s'explique évidemment par un despotisme qui annihilait toute subversion. Mais, surtout, les Julio-Claudiens, grâce à leur fondateur Auguste, qui avait mis fin aux guerres civiles, jouissent d'une situation politique stable. Le pays est pacifié, ou presque, les frontières semblent assurées, malgré d'improductives tentatives d'extension vers la Germanie ou la [Grande-]Bretagne. L'activité économique est florissante.

On a beaucoup glosé sur ces personnages et sur leur accession au pouvoir. J'aime bien, notamment, la manière dont Suétone raconte l'avènement de Claude, un grotesque bredouillant et libidineux. La scène de son apparition est tragi-comique : les prétoriens viennent d'assassiner Caligula. Mais ils ne savent plus trop quoi faire. Là, derrière une tenture, une forme arrondie qui tremble. Ils tirent le rideau. C'est Claude qui s'est caché, terrorisé, accroupi et pleurnichant, suppliant qu'on l'épargne. Les prétoriens le relèvent, réajustent sa toge et le proclament empereur : « En voilà un qui ne nous gênera pas beaucoup », se disent-ils. Claude reste incrédule et muet, encore abasourdi d'être en vie. Vive l'empereur !

On compare souvent, bien à tort, la cour impériale romaine avec les mœurs versaillaises de notre Ancien Régime. En France, le roi était entouré de l'élite de sa noblesse et devait au moins sauver les apparences, conditionné par l'étiquette contraignante et par le respect dû à des pairs. Rien de tel à Rome, où l'empereur ne voyait guère les sénateurs que pour des dîners, des salutations ou des réunions sans utilité. Il vivait au milieu de subordonnés (esclaves, domestiques, chambellans, affranchis et pique-assiette) qui encourageaient ses foucades et sa vanité, sa *superbia*, et qui cherchaient à se rendre indispensables ou favoris par une servilité sans limites. Dès lors, rien ne freinait la tendance mégalomaniaque du Prince. Et l'habituelle aliénation populaire (celle qui subsiste dans nos magazines *people*) y contribuait : la vie de la famille impériale (bulletins de santé, naissances, mariages, deuils) suscitait la ferveur publique.

Les Romains se consolaient de la monarchie qu'on leur imposait. D'abord, parce qu'on sauvait quelques apparences, en laissant les rites de la République s'accomplir encore, l'empereur n'étant officiellement que le *princeps* (voyez l'article consacré ce mot), « le premier » des sénateurs. Mais, surtout, parce qu'on préférait l'ordre, même discrétionnaire, à l'anarchie. On ne regrettait pas vraiment l'énergie confuse et brouillonne de la République, même si on citait volontiers les vertus légendaires de quelques héros du passé. L'élite romaine dut se résoudre, sans enthousiasme, à l'ordre impérial, qui permettait de contenir toute forme d'anarchie. Et, d'ailleurs, quelle révolution ou quelle réforme pouvait-on utilement proposer ? S'insurger contre l'empereur, soit, mais pour mettre qui à sa place ? Qui maintiendrait l'ordre public, qui nommerait les hauts fonctionnaires impériaux, qui incarnerait l'unité politique et religieuse de la nation ?

C'est dans cette relation de méfiance réciproque, ponctuée de sanglantes décimations, que le système impérial s'est peu à peu stabilisé au cours du Ier siècle. Dans nos mœurs pacifiées, toutes ces méthodes détestables paraissent exotiques. On aimerait en être certain.



Lares, dieux familiers

Offre un encens modeste aux Lares familiers,
Phidylé, fruits récents, bandelettes fleuries ;
Et tu verras ployer tes riches espaliers
Sous le faix des grappes mûries…

« Modeste », « familiers » : Charles Marie Leconte de Lisle, dans une de ses *Études latines* (10, *Phidylé*), qu'Henri Duparc (1848-1933) transformera en fraîche mélodie, touche juste. Il se souvient d'Horace : « Une main qui touche l'autel sans dépenser, sans l'accroître d'une victime coûteuse, avec le froment rituel et des cristaux de sel… » (*Odes*, 3, 23). Les Lares sont des sortes d'anges gardiens de la maison, les bons génies de la famille. Ils sont bienveillants et protecteurs, « comme des chiens fidèles », nous dit Ovide (*Fastes*, 5) : les statues des dieux Lares, installées dans un coin du foyer, ont souvent pour compagnon un petit chien sculpté, symbole de fidélité. Ils préviennent contre les intrus, semblant toujours fraternels et pacifiques, douces présences et mémoire du lieu.

On les invoque dès que pèse quelque menace. Ils consolent des petits malheurs de l'existence. L'indolent Tibulle, désespéré de devoir partir à la guerre, leur fait une prière d'enfant (*Élégies*, 1, 10) : « Maintenant on me traîne à la guerre, et déjà peut-être quelque ennemi porte le trait qui doit rester fixé dans mon flanc. Mais vous, Lares de mes pères, sauvez-moi, vous qui m'avez nourri, lorsque, petit enfant, je courais à vos pieds. Ne rougissez pas d'être formés dans du vieux bois : c'est sous ce même aspect que vous habitiez l'antique demeure de mon aïeul. On observait mieux sa foi, lorsque, objet d'un pauvre culte, un dieu de bois se dressait dans une étroite chapelle. On l'apaisait, soit en lui offrant une grappe de raisin, soit en ceignant d'une couronne d'épis sa chevelure sacrée. Et celui dont le vœu avait été exaucé lui apportait lui-même des gâteaux, accompagné de sa petite fille qui tenait derrière lui un pur rayon de miel. »

Dans les maisons plus riches, on leur construit un petit autel particulier, le *lararium*. Ils sont là, déposés depuis de nombreuses générations. On se les transmet pieusement, dans chaque famille, si bien qu'on les surnomme aussi les « dieux paternels ». Les amis, les visiteurs, les obligés, les clients, quand ils franchissent le seuil de la maison, les saluent et leur font quelque offrande. C'est une façon d'honorer la lignée de celui qui reçoit ou patronne. Mais il y a aussi des Lares publics, exposés dans des niches, aux croisements urbains et aux embranchements ruraux. Les passants y déposent une fleur, un fruit, un bout de gâteau. Dans bien des villes italiennes, les abris sont toujours là : les Lares ont cédé la place à quelque saint local, à une image pieuse ou à une Sainte Vierge.

Le Lare domestique, *Lar familiaris*, finit par symboliser la demeure elle-même, abri permanent et secourable. Voyez comment Victor Hugo commence son adresse *À un poète aveugle* (dans *Les Contemplations*) :

> *Merci, poète ! – au seuil de mes Lares pieux,*
> *Comme un hôte divin, tu viens et te dévoiles.*
> *Et l'auréole d'or de tes vers radieux*
> *Brille autour de mon nom comme un cercle d'étoiles…*

Voir : Pénates.

Lecture publique

Le snobisme des Romains, dès qu'on touche à la culture, c'est de faire comme les Grecs. C'est encore à eux qu'ils ont emprunté l'idée de la lecture publique, la *recitatio*, très en vogue pendant tout l'empire. Cette mode est assez tardive : on n'en connaît guère d'exemple avant la fin du Ier siècle. Certaines sources en attribuent l'initiative à Asinius Pollion, le fondateur de la première grande bibliothèque publique à Rome, sur l'Aventin, édifiée sur le modèle d'Alexandrie ou de Pergame, en 38 av. J.-C. Pollion, désespéré de la mort de son ami Jules César, voulut rassembler l'élite romaine autour de grands textes qui puissent fédérer et élever les esprits. Esprit indépendant et

caustique, il recevait un groupe de lettrés, côtoyait Catulle, protégeait Virgile et Horace. Il était lui-même un orateur admiré au point que Sénèque le compara à Cicéron.

En touchant un public plus large, et oralement, c'est l'œuvre littéraire elle-même qui va évoluer. La posture de l'écrivain va s'en trouver modifiée. La « récitation » correspond à un moment où les auteurs prennent conscience de leur rôle. Il ne s'agissait plus de s'adresser aux seuls intellectuels et puissants. On avait déjà l'habitude de lire des œuvres à haute voix dans des cercles privés, où l'on conviait amis et clients. Mais, là, l'auditoire change de dimension et son attente est différente. Le commanditaire loue une salle ou bien il fait aménager un espace sur le Forum ou près des Thermes. Il peut, si nécessaire, recruter des affidés pour faire la claque, des laudateurs professionnels, des *laudiceni*. On apprend à capter un public. Les écrivains déjà réputés ou très sûrs de leur talent hésitèrent avant de s'y plier. Horace, par exemple, se récrie et craint une foule pas forcément réceptive (*Odes*, 3, 1) : *Odi profanum vulgus et arceo*, « Je hais le peuple profane et me mets à distance ». Il y viendra finalement, comme Virgile ou Properce. Ovide, exilé, trouve dans cette pratique, devant des barbares dissipés, une consolation, en jouant la comédie d'un temps révolu où les Romains l'applaudissaient.

La conception et la réception de l'œuvre changent donc sous cette influence. Pline le Jeune demande à des serviteurs de repérer et noter les moindres réactions de son auditoire : ennui ou étonnement, hochements de tête, murmures, bâillements ou somnolence, etc. Il s'impose des entraînements à voix forte, anticipant le « gueuloir » de Flaubert, à l'imitation de comédiens ou d'avocats. Il répète en se plaçant aussi en situation d'écoute, obligeant un de ses affranchis à déclamer son texte à sa place. Mais surtout, puisqu'on cherche un contact et une faveur du public, les genres littéraires entrent en mutation. Les œuvres vont privilégier une émotion ou une stimulation. Elles vont devoir s'abréger – faute de quoi, comme il arriva à l'empereur Claude, l'auditeur pourrait s'endormir. Cette méthode encourage les formes brèves ou dramatiques, les lettres, les épigrammes, les satires, les éloges paradoxaux.

D'ailleurs, l'intention du « réciteur » n'était pas exclusivement artistique. Il voulait faire parler de lui, soit pour briguer quelque suffrage populaire, soit, plus encore, pour attirer l'attention d'un généreux mécène ou d'un protecteur politique. Il y a donc un aspect commercial dans la *recitatio*, supposant quelques flatteries pour celui dont on veut susciter les bontés. C'est une tâche ingrate. Juvénal en est un peu amer. Il en avertit un jeune poète, en herbe mais déjà fauché (*Satires*, 7) : « Apprends maintenant de bons tours. Il ne veut pas être généreux, le protecteur à qui tu fais ta cour et pour qui tu désertes le temple des Muses et d'Apollon ; et dans ce but, lui-même fait des vers, prétendant surpasser Homère. Si tu es sensible aux douceurs de la renommée et si tu veux faire une lecture publique, tu obtiendras de lui une salle mal tenue. Il te fera préparer une baraque depuis longtemps verrouillée,

dont les portes s'ouvrent comme celles d'une ville inquiète. Il ira jusqu'à te prêter des affranchis qui s'assiéront au bout des rangées, et ses clients feront une claque puissante ; mais il n'y aura personne pour payer les frais de banquettes, des gradins dont on a loué les chevrons, des chaises de l'orchestre qu'il faut remporter à la fin de la séance […] La manie d'écrire qui possède tant de gens est incurable, le cœur vieillit avec son mal. »

Voir : Orateur, toute une institution ; Rhétorique.

Légat

Un point commun entre du Bellay, Cervantès et Chateaubriand ? Ils furent tous trois, à un moment de leur vie, comme bien d'autres écrivains encore, au service d'une « légation » à Rome. Ils ne s'y plurent guère. Du Bellay est geignard : « Je suis né pour la Muse ; on me fait ménager [= intendant subalterne]. » Cervantès embarque dès qu'il peut sur une galère pour aller combattre les Turcs. Chateaubriand ronge son frein, obligé d'assister le cardinal Fesch, l'oncle de Bonaparte, avec qui il s'entend fort mal. Il écrit à Louis de Fontanes sa honte d'être ravalé à un rédacteur de passeport, même si le pape l'a reçu avec courtoisie, un exemplaire du *Génie du christianisme* à proximité.

Ainsi, les termes de « légat » ou de « légation » se sont perpétués dans le lexique diplomatique, notamment au Vatican : les envoyés du pape, souvent des cardinaux, sont des légats. Dans l'Antiquité latine, le *legatus* est envoyé pour s'exprimer ou pour gouverner au nom de Rome. On donne aussi ce titre à des officiers supérieurs, qui reçoivent une « délégation » pour commander, de la part de proconsuls ou de préteurs en campagne militaire. Des fondés de pouvoir, en quelque sorte. César se flatte, pendant les débuts de la guerre des Gaules, d'avoir disposé de dix légats. C'était aussi un moyen pour certains consuls d'être plus libres de leurs mouvements, pour revenir intriguer à Rome. Ensuite, sous l'Empire romain, ces légats militaires devinrent des délégués permanents de l'empereur pour gouverner des provinces.

Tous les personnages publics romains dont le nom est resté dans l'histoire ont été légats à un moment ou à un autre de leur carrière. Par exemple, c'est quand il fut légat de Trajan en Bithynie que Pline le Jeune s'adressa à l'empereur (*Lettres*, 10, 96) pour savoir comment il devait en user avec les chrétiens. Les divers témoignages laissés par des responsables de légations lointaines nous aident beaucoup à connaître les contrées conquises, plus ou mois stabilisées. Sans les légats, notre regard sur Rome serait myope.

Légion, le *pack* romain

Quand on commença à fouiller les décombres de Pompéi, les archéologues dégagèrent les reliques minéralisées d'un légionnaire, debout, vigilant, à son poste, un peu comme ces soldats chinois (en terre cuite, eux)

qui semblent veiller à jamais sur la sûreté de leur maître en son tombeau. Cette découverte a un caractère symbolique : la légion est, à l'origine, un corps de troupe d'élite, composé de soldats « triés », unis par une discipline de fer. Car le mot *legio* vient du verbe *legere* qui signifie « choisir » : le légionnaire était d'abord un « sélectionné » parmi tous ceux qui sont appelés à servir sous les armes.

La légion, redoutée pour son endurance et son courage, a fait la puissance de Rome. Organisée en subdivisions (cohortes, manipules, centuries), chaque légion est composée, à partir du Ier siècle av. J.-C., de six mille hommes. Elle est capable de faire un solide rempart, mais aussi de se déplacer rapidement. Cette grande mobilité favorisait des manœuvres stratégiques. Sa structure compacte la rendait cependant vulnérable à la dislocation : les grandes défaites des Romains, comme celle de Cannes (216 av. J.-C.), furent consécutives à des tactiques ennemies visant à désagréger le bloc des légionnaires, par exemple par des assauts de cavalerie.

Quand on lit les récits de campagne, cartes en main, on reste étonné par la cadence de marche, qui varie de cinq à sept kilomètres en une heure et qui peut même, en cas d'urgence, s'accélérer. Je me souviens de ce professeur de latin un peu original, à l'université de Bordeaux, qui s'était déguisé en légionnaire, avec tout l'équipement de l'époque, pour refaire un itinéraire césarien et qui finit en réanimation au milieu de l'après-midi. Cette vélocité permettait de masser des troupes rapidement et de surprendre l'ennemi. On ne fit guère mieux dans l'histoire militaire avant la mécanisation.

Les engagés sont tous équipés de même manière : cuirasse segmentée,

casque, grand bouclier, lourd javelot (*pilum*) et épée courte à double tranchant (*gladium*). Ils sont répartis dans des légions qui portent à la fois un numéro d'ordre (de I à XL sous Auguste) et un surnom : la Victorieuse, la Britannique, la Chanceuse, la Pieuse, etc. César en créa une, composée de Gaulois, qu'on surnomma *Alauda*, l'Alouette, car les soldats avaient orné leur casque d'un plumet. Tous étaient très attachés à leur chef, leur *imperator*, qui pouvait leur redistribuer une partie des trophées et des butins : ce lien puissant, à la fois charismatique et économique, jouera un rôle décisif dans la carrière d'anciens généraux en chef pour accéder au trône impérial. César en donna très tôt l'exemple. Il utilisa ce moyen de pression politique, en renonçant à licencier ses troupes et en marchant sur Rome à leur tête. Dès cette époque, le Sénat et le pouvoir central ne contrôlaient plus l'armée.

Montesquieu, dans ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734), souligne le rôle majeur que joua la légion dans l'histoire de Rome, cette machine de guerre ininterrompue, illustrant, à ses yeux, un pragmatisme de conquérant, sans état d'âme : « Les Romains se destinant à la guerre et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un Dieu qui leur inspira la légion. »

Sous l'empire, les légions romaines lèvent trois cent mille hommes en permanence. Il fallait donc recruter hors de la seule Italie. Les provinces fournirent des hommes. Des liens sociaux et culturels se tissèrent avec les populations autochtones. La colonisation et l'assimilation réussirent souvent grâce à la légion, peu à peu métissée. Dans nos contrées gallo-romaines, nous pouvons sans doute nous considérer, peu ou prou, comme des descendants de légionnaires sédentarisés.

Voir : Armée, la grande machine.

Libation

« *Libiamo* », chante-t-on dans un opéra célèbre. Le mot fera plutôt penser, aujourd'hui, à de joyeuses beuveries.

Mais avant de boire, méfions-nous des esprits jaloux, en particulier des dieux qui pourraient s'irriter de nos réjouissances. Dévotion rime avec précaution. Si on observe les diverses manifestations du scrupule religieux, à Rome, on leur trouve un trait commun : accepter un sacrifice, même modeste ou dérisoire, pour ne pas réveiller ou provoquer le monde divin. Voilà pourquoi les Romains ne dérogent à aucun rituel, fût-il à leurs yeux absurde ou inexplicable. Prières et offrandes tentent de créer une sorte de convivialité prudente et distante avec les dieux.

La libation est la forme minimale de ce principe sacrificiel : un peu de vin, de lait ou d'huile, répandu au sol ou offert sur un autel, et l'acte propitiatoire sera accompli. On retrouve ce geste dans toutes les cultures

antiques, souvent accompagné d'un vœu ou d'une invocation. La coutume n'a guère disparu, surtout dans les civilisations attachées à la vie rurale. Elle s'associe à l'idée de fécondité : le liquide versé revient à la terre d'où tout renaît sans cesse. Mais il participe aussi au culte des morts, qui reçoivent, par infusion, un peu de la chaleur d'en haut – ou plutôt d'ici-bas.

C'est ce sobre état d'esprit que rappelle Ovide (*Fastes* 2, 533 et suivants) décrivant une fête de la mémoire parentale, les *Parentalia* : « On honore aussi les tombeaux, en apaisant les âmes des ancêtres, et en déposant de menues offrandes sur les monuments funéraires. Les Mânes n'exigent que peu de chose : la piété leur est plus précieuse qu'un riche présent : le Styx en ses profondeurs n'abrite pas de dieux avides. Ils se satisfont d'une tuile couronnée d'une guirlande votive, de grains épars, d'une simple pincée de sel, de pain trempé dans du vin et de violettes éparpillées. » On pense à la mort de Marie, pleurée par Ronsard :

Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,
Afin que vif, et mort, ton corps ne soit que roses.

Bien sûr, la libation, qui accepte une privation au cœur d'un bonheur, a séduit les chrétiens qui ont beaucoup brodé autour de cette idée du don comme pardon. Mais les poètes aussi. Est-ce sa conversion qui pousse Claudel à tant aimer le mot ? Dans *Connaissance de l'Est*, il consacre une « *Libation au jour futur* ». Finalement, il voit dans ce rite la fonction poétique elle-même : « Je fais aux tempêtes la libation de cette goutte d'encre » (*Pluie*).

Licteur

Voir : Faisceaux.

Livie, la meilleure part

Une forte personnalité, controversée, qui en imposait à son mari Auguste. Elle a suscité des jugements contradictoires. Suétone et Tacite (*Annales*, 1, 10) sont très sévères : comploteuse, obstinée, empoisonneuse, manipulatrice, « elle fit du tort à l'État comme mère, elle en fit plus encore comme marâtre à la maison des Césars ». Évidemment, ces propos ne correspondent guère à l'image qu'en donne, dans l'aile Denon du musée du Louvre, sa grande statue en marbre : une corne d'abondance contre son épaule, elle est figurée, rayonnante et bienfaitrice, en Cérès, déesse de la fécondité.

C'est en cela que le personnage fascine. Un point de convergence chez tous les commentateurs : Auguste la consultait et écoutait ses conseils. Corneille croit à cette tradition. Souvenez-vous que, dans *Cinna* (acte IV, sc. 3), c'est elle qui va le faire pencher vers la clémence :

AUGUSTE

Madame, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
Cinna, Cinna, le traître…

LIVIE
Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE
Hélas ! De quel conseil est capable mon âme ?

LIVIE
Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit…

Livia Drusilla (58 av. J.-C. -29 apr. J.-C.) appartient à la *gens Claudia*, famille aristocratique par excellence. De son premier mariage avec Tiberius Claudius Nero sont nés Tibère, l'atrabileux successeur d'Auguste, puis Drusus. Quand elle se marie précipitamment avec Octave, le fils adoptif de Jules César et le futur Auguste, en janvier 38 av. J.-C., elle a vingt ans et elle est enceinte de son époux précédent. Cette situation insolite fit cancaner. Là encore, les gloses se divisent : coup de foudre mutuel ou pur calcul politique ? En tout cas, ils vécurent ensemble près d'un demi-siècle.

Toujours est-il que Livie va devenir la confidente et le premier conseiller de l'empereur. C'est une tête politique, mais elle reste dans l'ombre. Elle se donne pour fonction publique d'incarner le modèle de la *matrone* romaine, vertueuse et dévouée, tenant sa maison de façon modeste et énergique. Ses bustes la représentent souriante mais assez froide, avec une coiffure à l'ancienne, soigneusement plissée. Elle participe ainsi à la propagande augustéenne du retour aux valeurs morales de la tradition latine. Auguste assure sa promotion : elle est déclarée *sacer*, c'est-à-dire qu'on lui accorde

(fait sans précédent) l'inviolabilité propre aux tribuns de la plèbe. On lui dresse des statues. On la nommera *Augusta* quand l'apothéose d'Auguste sera décrétée par le Sénat.

Elle a évidemment joué un rôle déterminant pour que son fils Tibère soit adopté par Auguste, puis lui succède. C'est d'ailleurs dans cette période qu'on accusa Livie d'avoir éliminé ou empoisonné les autres candidats potentiels (notamment Agrippa Postumus, l'unique descendant direct d'Auguste), anticipant les méfaits d'une Agrippine. Prêtresse chargée du culte du défunt Auguste divinisé, elle devient, sous le règne de Tibère, une sorte de régente qui se mêle de tout, fait ou défait les carrières, et tranche sur tout sujet. On a prétendu que la retraite de Tibère à Capri, dès 26, serait moins due à sa neurasthénie qu'à l'omniprésence de sa mère qui finissait par prendre trop d'ascendant sur lui et qui le manipula pour l'écarter. Elle ne fit rien pour ne pas accréditer cette rumeur. Un exemple : dédicaçant une statue à Auguste près du théâtre de Marcellus, elle fit graver son propre nom d'Augusta au-dessus de celui de l'empereur régnant. Autre preuve : à sa mort, à quatre-vingt-sept ans, le Sénat propose de la diviniser immédiatement et de lui dresser un arc de triomphe. Tibère refuse, comme libéré et pouvant enfin se redresser d'une tutelle pesante.

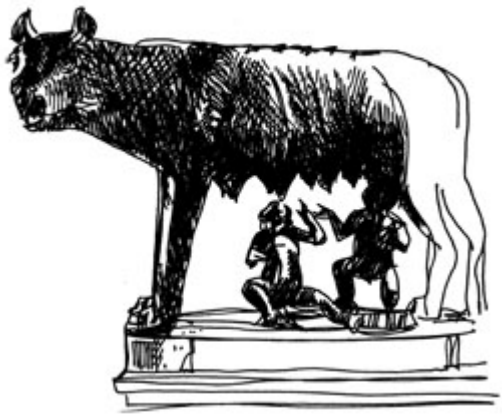
C'est son petit-fils Claude qui, comme pour se démarquer de son oncle Tibère, la divinisera, en 42 apr. J.-C. On associera, dans toutes les manifestations publiques, désormais, les noms divins d'Auguste et d'Augusta : *Divus Augustus et Diva Augusta*. Leurs temples jumeaux se trouvent partout : on en voit un, de style grec, bien conservé, à Vienne, dans l'Isère. Au fond, malgré les détracteurs et les jaloux, Livie a vécu une belle histoire d'amour conjugal. Elle fit tout pour éviter que l'image de son couple complice ne soit dénigrée ou troublée. Certains reporters imaginatifs de l'histoire romaine pensent même qu'Ovide en fit les frais, pour avoir vu et répété un secret d'alcôve qui aurait nui à ces belles apparences. Qui sait ?

Louve, la maman et la putain

> *Une louve je vis sous l'antre d'un rocher*
> *Allaitant deux bessons* [= *jumeaux*] : *je vis à sa mamelle*
> *Mignardement jouer cette couple jumelle,*
> *Et d'un col allongé la louve les lécher…*

Du Bellay (*Antiquités de Rome*) capte, dans cette vision, le « logo » de Rome : la louve dont la ténacité, la résistance et la force sauvage illustrent les vertus innées de la Cité. Si vous ne pouvez vous rendre au palais des Conservateurs, à Rome, et que vous passez à Paris, vous pourrez voir, dans le Quartier latin, square Paul-Painlevé, une réplique en bronze de la *lupa capitolina*, la « louve capitoline », allaitant Romulus et son frère jumeau Rémus. Abandonnés au Tibre dans un panier d'osier, les deux bébés se seraient échoués devant l'entrée de la grotte Lupercale, sur le mont Palatin.

Là, à l'abri d'un figuier sauvage, le *Ficus Ruminalis*, ils furent recueillis et nourris par une louve. Tout le monde connaît la légende. Elle était très populaire à Rome : les historiens et poètes en ont tous parlé, avec plus ou moins d'ironie, et c'est un motif récurrent des mosaïques, peintures, vases et monnaies de l'Antiquité. Un seul exemple, superbe : la fresque de Giuseppe Cesari (1568-1640), visible au musée du Capitole à Rome, où le ciel, en arrière-plan, rayonne et rougeoie pour attester le miracle…



Las, la célèbre statue que l'on croyait remonter aux origines étrusques, au moins au Ve siècle av. J.-C., nous savons maintenant qu'elle fut coulée au milieu du Moyen Âge et qu'on ajouta les deux enfants, sous les mamelles, au XVe siècle seulement. C'est ici sans importance. Cette histoire primitive, les Romains ne voulaient pas la rejeter dans la pure fiction. Ils s'employaient à donner un tour rationnel et historique à des fables qui fondaient leur culture et leurs valeurs. Tite-Live et d'autres supposent ainsi que les enfants auraient bien été sauvés et nourris par une *lupa*, c'est-à-dire par une prostituée, autre sens de « louve », comme le montre encore le mot « lupanar » : en grec, loup se dit *lycos* et le poète Caius Cornelius Gallus aime une courtisane de luxe nommée *Lycoris* (que fréquenta Brutus). Quant à Messaline, dans ses orgies où elle va masquée, elle se fait appeler *Lycisca*, « la louvette ».

Par un curieux retournement de situation, les moralistes prétendirent que cet allaitement par un fauve distilla à la race romaine une forme de férocité future. Les ennemis de Rome en savent quelque chose. Properce (*Élégies*, 2, 6), lui, ne le dit que pour plaisanter : « Le criminel, c'est toi Romulus, toi que nourrit le lait sauvage de la louve : tu sus impunément faire enlever les vierges sabines, mais c'est ta faute aujourd'hui si, à Rome, l'Amour a toutes les audaces. »

Voir : Romulus et Rémus ; Lupercales, la Saint-Valentin.

Lucrèce, mort et transfiguration

Le viol de *Lucretia*, Lucrèce, a séduit bien des artistes, de l'Antiquité à nos jours. Ce fait-divers, peu montrable sur scène, a même inspiré des pièces de théâtre, avec Jean Giraudoux (*Pour Lucrèce*), ou des opéras, avec Benjamin Britten (*The Rape of Lucretia*). La faveur de ce sujet mérite un instant d'attention.

Nous connaissons l'histoire légendaire de cette héroïne, surtout grâce à Tite-Live et Ovide : elle est l'épouse de Tarquin Collatin, parent du dernier roi légendaire de Rome, Tarquin le Superbe (524-510 av. J.-C.). Discrète et rayonnante, elle se tient à l'écart des festins et des agitations, préférant filer la laine avec ses servantes. Cette candeur excite le désir du plus jeune fils du « Superbe », Tarquin Sextus. Affolé par une pulsion amoureuse brutale, il la menace et la viole dans sa chambre. Lucrèce avoue son déshonneur à son mari puis se poignarde devant lui. Tite-Live raconte la scène : « Quant à moi, si je m'absous de la faute, je ne m'affranchis pas du châtiment. Pas une femme ne se réclamera de Lucrèce pour survivre à son déshonneur. Elle tenait un couteau caché sous sa robe ; elle s'en perça le cœur, s'affaissa sur sa blessure et tomba mourante au milieu des cris de son mari et de son père » (*Histoire romaine*, 1, 1). La *vendetta* qui s'ensuit provoquera non seulement l'exécution du criminel mais une émeute populaire et un soulèvement contre la monarchie. La République romaine commence (509 av. J.-C.).

Le destin tragique de Lucrèce a intéressé les peintres par sa violence dramatique : Dürer, Botticelli, Titien, Rembrandt, Tintoret et bien d'autres ont exploité l'érotisme de cette fable. Mais Lucrèce fut surtout un objet de méditation pour les humanistes de la Renaissance, et même beaucoup plus tôt, comme on le voit par exemple dans le *Roman de la Rose*, puis, au milieu du XIVe siècle, chez Boccace ou Chaucer. Car cette sage et belle jeune femme souillée prouve que la pureté et l'honneur peuvent toujours triompher sur l'arbitraire et la corruption. Dès l'Antiquité, Lucrèce est citée comme *exemplum virtutis*, « modèle de vertu », par des auteurs comme Sénèque, Valère Maxime ou Cicéron. Saint Augustin y perçoit la prémonition de chastes femmes chrétiennes violées et choisissant la mort volontaire pour effacer leur honte. Plus tard, en 1594, c'est William Shakespeare qui développe le plus profondément ce motif, en un poème épique de 1 600 strophes, *Le Viol de Lucrèce* : il y peint la crise d'un violeur dépassé et sidéré par sa propre impulsion sauvage, vue comme une « marée incontrôlable qui monte en lui ». Puis Shakespeare insiste sur les tourments de la victime qui se reproche son impuissance face à cette brutalité virile et hors la loi, qui n'arrive pas à supporter son dégoût, qui finit par transmuer son avilissement en colère et en rébellion.

Ces réflexions sont une allégorie du destin de l'artiste confronté au monde réel.

N. B. : ne pas confondre avec le poète Lucrèce, Titus Lucretius Carus (96-55 av. J.-C.). Voir l'article « Épicurisme ».

Lupercales, la Saint-Valentin

Les amoureux qui célèbrent la Saint-Valentin, le 14 février, ignorent sans doute qu'ils le doivent à un certain Gélase Ier. Ce pape oublié décida, en 495, de fixer à cette date la fête du saint protecteur, pour qu'elle se substitue aux survivances de festivités païennes jugées indécentes, les Lupercales.

Avant la réforme de Numa, l'année romaine commençait au 1er mars. Nos quatre derniers mois de l'année en conservent la trace, puisque leur nom a deux mois de retard sur leur place (comme nous l'avons évoqué dans l'article « Calendrier »). Les Romains, avant cette entrée dans le printemps, terminaient le cycle annuel en procédant à des rites de purifications ou d'expiation. Le nom du mois de février, *februarius*, vient de *februa*, « purgation ». Les maisons sont nettoyées de fond en comble, puis on les asperge de sel et de blé. La fête des Lupercales, aux prescriptions assez bizarres, s'inscrit dans ce contexte ancestral de lustration et de régénérescence.

Résumons : la cérémonie débutait au mont Palatin, dans la grotte Lupercale, où, selon la légende, Romulus et Rémus furent protégés et nourris par la louve. Les Luperques, prêtres de Faunus (assimilable au dieu Pan, divinité pastorale à la sexualité vivace), sacrifiaient un bouc puis marquaient au front, avec le couteau sanglant, deux jeunes hommes nus, vêtus seulement d'un cache-sexe en peau de bouc. Ces deux garçons étaient censés descendre des deux familles fondatrices de Rome, les Fabiens et les Quintiliens. Le sang était ensuite essuyé avec de la laine imbibée de lait. Le rituel exigeait alors que les jeunes gens éclatent de rire bruyamment, puis se lancent dans une course éperdue en sillonnant la ville de Rome. Dans leurs mains, des lanières de cuir, taillées dans la peau du bouc consacré, leur permettaient de fouetter les gens qui se trouvaient sur leur passage, notamment les femmes qui espéraient y gagner la fécondité et avoir un enfant dans l'année. La journée se terminait dans les ripailles, pendant lesquelles on flirtait et on jouait à des loteries amoureuses, permettant au hasard d'assortir des couples.

Après le sang versé dans le noir de la grotte en réparation des fautes, le blanc lait maternel, symbole de vie, purifie et offre la joie sonore de la vigueur renaissante, puis de la fertilité : on comprend à peu près le schéma symbolique de cette liturgie, dont on retrouve des traces dans certains carnavals, notamment la flagellation qui féconde. Les Romains saisissaient cette signification globale des Lupercales, qu'ils considéraient à juste titre comme une des plus anciennes fêtes de leur culture. Ils cherchaient même à donner un sens historique à ces mythes : on disait que Romulus, désespéré que les Sabines, enlevées à cette fin, ne soient pas enceintes, dut consulter les devins. Lesquels répondirent qu'un bouc devrait les pénétrer. On se contenta d'un fouet en peau de bouc, à défaut de son sexe, et la prédiction s'accomplit.

Que vivent les Lupercales, la vraie fête des amoureux !

Magie

Les frontières entre le rationnel et le surnaturel restent fragiles chez les Romains, nation superstitieuse. On tâchait de contenter les morts et les dieux pour qu'ils ne viennent pas chercher noise aux vivants. On évitait d'attirer le mauvais œil, l'*invidia*. On craignait les envoûtements et les sorts maléfiques. C'est au point que la prière silencieuse était réprouvée comme une pratique sournoisement nuisible. La loi stipulait l'interdiction des oraisons secrètes, des sortilèges, et punissait de mort le commerce des poisons (*veneficia*) ou des recettes maléfiques.

Les témoignages littéraires hésitent sur la ligne à suivre. Souvent, ils affectent un ton badin. Par exemple, dans sa huitième *Bucolique*, Virgile s'amuse d'une niaise paysanne qui veut ensorceler son fiancé infidèle, pour qu'il lui revienne, et qui s'affole devant l'efficacité de ses propres incantations et des tisanes qu'elle a concoctées. Ce thème est évidemment récurrent dans la poésie amoureuse, chez les élégiaques en particulier. L'éconduit est prêt à suivre tous les conseils de sorcières et de charlatans. Des poètes comme Tibulle ou Properce évoquent, comme en fond de décor, cet univers de passions contrariées où l'on a recours aux enchantements, aux *carmina*, aux « charmes ». Ils espèrent aussi en la magie des mots, du poème, du *carmen*, comme Orphée qui put par ses chants capter tous les êtres de la nature et même aller chez les morts. Voyez notre article « Orphisme ». Tout en évitant de braquer les forces maléfiques, Ovide ironise aussi. Dans *L'Art d'aimer*, il se demande pourquoi les deux plus légendaires et redoutées magiciennes de l'Antiquité, Circé et Médée, furent impuissantes à retenir leurs amants Ulysse et Jason.

Mais, à côté de ses formes allusives, la littérature antique nous relate aussi des faits-divers. Horace met en scène une certaine Canidie, dont l'existence est avérée sous ce nom ou sous un autre. Elle vit, avec d'autres, près du cimetière de l'Esquilin ou dans l'infâme quartier de Subure, sorte de cour des miracles à la romaine. Elle monnaie ses philtres hallucinogènes et ses envoûtements. Elle fait tourner son rhombe, une roue qui siffle et hypnotise. Elle invoque les morts et réveille les forces de l'Au-delà. Elle pratiqua même un sacrifice humain, dit-on, en égorgeant un enfant, pour retrouver un amant perdu.

Car, comme dans toutes les cultures, la magie romaine cherche à relier

les vivants et les morts. Lucain (*Pharsale*, 6) évoque la nécromancie d'une sorcière thessalienne, Érichto. Nous sommes à la veille de la bataille de Pharsale (en 68) entre Pompée et César. À la demande de Sextus, le fils de Pompée, Érichto fait mugir les tombes, affronte des divinités infernales et ranime un soldat tué. Le cadavre reprend vie, parle et laisse présager la défaite. Déçue, la sorcière le renvoie dans l'Au-delà et incinère son corps. Il n'est pas douteux que ce spiritisme était familier au public de l'époque de Néron et que des bonimenteurs devaient prétendre le pratiquer.

On perçoit encore cette fascination chez Apulée (*Les Métamorphoses* ou *L'Âne d'or*), un auteur du milieu du IIe siècle qui fut lui-même accusé d'être un envoûteur et qui dut s'en défendre dans une *Apologie*. Son personnage principal, Lucius, est obsédé de miracles et part en Thessalie, pays réputé pour ses sorcières. Il va y trouver tout ce que la magie peut faire : les morts qui ressuscitent et qui dénoncent leur propre assassin ; les poisons qui rendent amoureux ou fous ; les aphrodisiaques à distance ; les étoiles qui s'arrêtent de glisser dans le ciel ; les nocturnes hantés ; les sorts jetés à partir d'un cheveu de la victime ; les métamorphoses (lui-même, par erreur, s'est retrouvé durablement changé en âne) ; les prophéties, etc. Tout s'arrangera grâce à la déesse Isis, dont le culte, à Rome, était florissant à l'époque d'Apulée. Le religieux (ce que l'on pratique publiquement) prolonge, officialise et canalise la magie (ce qu'on ourdit secrètement) : ainsi s'explique le développement des « religions à mystères » ou des « cultes orientaux » sous l'empire.

Mais la question de la magie renvoie aussi à la mythologie. Les Romains y voyaient un corpus de symboles plus que de croyances. *Les Métamorphoses* d'Ovide, par exemple, offrent une panoplie de tous les sortilèges. Les êtres, souvent victimes d'un ensorcellement, sont rendus fous, aveugles, amoureux, égarés… Comme dans les contes de fées, on les change en animaux ou en végétaux. Circé, elle encore, qui s'énerve de ne pas séduire le roi d'Ausonie, Picus, finit par le transformer en pic-vert. Mais, là, nous touchons au folklore. Il reste que l'animisme romain primitif n'a jamais cessé. Dans leur vie quotidienne, les Romains recouraient à des filous ou astrologues de tout acabit. L'archéologie en a retrouvé quantité de traces, surtout sous la forme de l'amulette (*amuletum*) ou de la tablette au texte maléfique gravé sur du plomb (*defixio*).

Pragmatiques même dans le paranormal, les Romains devaient s'accorder sur cet argument d'Apulée, dans son *Apologie* : *Nihil enim, quod salutis ferendae gratia fit, criminosum est*, « Rien n'est criminel s'il est bénéfique à la santé ». Voilà pourquoi des raisonneurs comme Cicéron (*De la divination*) ou Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, 28), entre autres, en saluent les éventuels bienfaits, faisant la distinction entre la vieille sorcellerie et la magie moderne qui n'est souvent qu'une forme de la médecine. Ce qui les gênait le plus, c'était le secret, la résistance à l'intégration dans le corps social, la dissidence implicite.

Sur ce sujet compliqué, là encore, ils avaient des idées (politiques)

simples.

Voir : Âne d'or, baudet isiaque ; Isis, déité des amalgames ; Mithra, rival du Christ ; Vouer / dévouer.

Magistratures

Voir : Cursus honorum.

Mânes

Vous avez forcément vu ces stèles funéraires romaines, dont l'inscription commence toujours ainsi : D. M. , ce qui signifie *Diis Manibus*, « aux Dieux Mânes » du défunt. Ainsi rendait-on un culte aux âmes des morts, présentes par-delà leur trépas. Plus globalement, on nommait Mânes tous les ancêtres, immortalisés dans quelque Au-delà, toujours prêts à revenir ou à hanter les lieux où ils vécurent. Ce qualificatif recouvre donc un ensemble flou : esprits des décédés ; divinités infernales ou âmes errantes ; fantômes ; symboles spirituels en qui on rend hommage à la perpétuité de la race.

Quels qu'ils soient, il fallait les honorer, les ménager, éviter de les irriter. Car, même si l'étymologie rattache leur nom au vieil adjectif *manus*, qui signifie « bon », la bienfaisance des Mânes n'est pas acquise à jamais. Jaloux des vivants, erratiques, susceptibles, ils se vengeraient si on les oubliait. Les rites funéraires gentilices doivent donc être précis et scrupuleux. Des cérémonies de précaution sont prévues à cet effet : les *Parentalia* sont la fête des « parents », des aïeux ; et les *Feralia* (du verbe *fero*, « porter ») donnent l'occasion de faire des offrandes sur les tombeaux. Ces rites de fin février, avant que le printemps ne renaisse, sont symboliques : on dépose des fleurs (violettes, roses, lis), des parfums (myrte, encens), quelques nourritures simples (fruits, miel, galettes), du sel et du blé, un peu de vin. On crée, au cimetière, une convivialité d'apparence, comme si la famille était encore au complet. Ovide le résume sobrement (*Fastes*, 2) : « On apaise les Mânes de nos pères et on porte de modestes offrandes sur les tombes qu'on leur a dédiées. Les Mânes ne demandent que peu de chose : la piété leur est plus agréable que de riches présents. » On a même l'impression que les offrandes ont plus de valeur si elles sont humbles, évitant de susciter envie ou ressentiment.

Car l'essentiel est que la vie puisse reprendre le dessus et continuer sans être importunée par les âmes défuntes, comme dit encore Ovide : « C'est un réconfort, en quittant les tombeaux de ceux de nos proches qui sont morts, de reporter aussitôt nos regards vers les vivants et de regarder tout ce qui reste de notre sang. » Il reste que les trépassés ne sont jamais définitivement partis. Properce (*Élégies*, 4, 7), en deuil de la belle Cynthie, sent son âme le surveiller encore. *Sunt aliquid Manes : letum non omnia finit…,* « Les Mânes sont quelque chose : la mort n'est pas la fin de tout et l'ombre livide échappe

triomphante au bûcher. Cynthie m'a paru se pencher sur mon lit – elle qu'on vient d'ensevelir au bord de la route et de ses bruits – à l'heure où le sommeil, après les funérailles de mon amour, planant sur moi sans se poser, je me plaignais de la froide plaine de mon lit… »

Cette relation ambiguë est ramassée dans un vers de Virgile (*L'Énéide*, 6) qui a été fort glosé : *Quisque suos patimur Manes*, « Nous subissons chacun nos Mânes », c'est-à-dire « ce que nous avons mérité », sans doute en fonction de notre fidélité aux valeurs qui nous ont précédés et forgés.

Voir : Lares, dieux familiers ; Pénates.

Matrone

Ami, je n'ai pas grand-chose à te dire : arrête-toi et lis.
Cette tombe, qui n'est pas belle, est celle d'une belle femme.
Ses parents l'appelèrent Claudia.
Elle a aimé son mari de tout cœur.
Elle a porté deux fils, elle en a laissé un sur terre, l'autre dessous.
Elle était de conversation agréable et marchait avec grâce.
Elle entretenait la maison et travaillait la laine.
C'est tout. Poursuis ton chemin.

L'épitaphe en vers de cette Claudia, gravée au cours du IIe siècle av. J.-C., semble proposer, pour l'éternité, la synthèse de la matrone romaine idéale : épouse fidèle, mère féconde (et de garçons, ce qui assure la survivance du nom), digne dans tous ses comportements, belle mais retenue, perpétuant des devoirs ancestraux. Elle file même la laine, à une époque où d'autres pourraient le faire à sa place. La tradition le veut : elle est dispensée des corvées domestiques, mais elle doit filer et tisser.

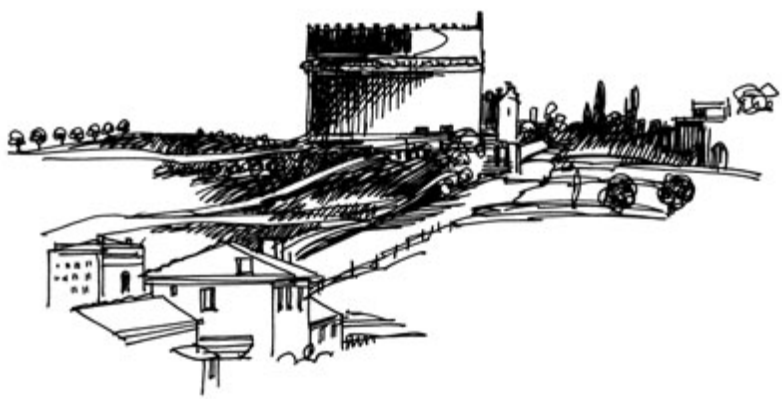
Le mot *matrona* vient de *mater*, « la mère », comme *patronus* vient de *pater*. La matrone est donc, avant tout, une maman, une citoyenne mariée qui veille sur sa maison et sur ses rejetons. Dans son intérieur, on l'appelle *domina*, la « maîtresse », qui régente tout, comme sa descendante, la *mama* italienne. En principe, elle est *univira* : elle n'a appartenu qu'à un seul homme. C'est un titre de noblesse en soi, qu'on rappellera sur son tombeau : « Qu'on inscrive du moins sur ma tombe que je n'eus jamais un autre époux », dit fièrement une héroïne de Properce (*Élégies*, 4, 11). Car « les vieux Romains considéraient le deuxième mariage d'une femme comme une sorte de débauche légale », affirme Valère Maxime (2, 1, 3).

Les Anciens citaient quelques modèles, comme Cornelia, la mère des Gracques, ou Livia, l'épouse d'Auguste. Mais le culte matriarcal est général. Une journée de fête leur est consacrée, le 1er mars (les Calendes de mars), soit le premier jour du printemps selon les Romains, et le début de l'année dans la

Rome primitive. Ce sont les *Matronalia* : les matrones reçoivent des cadeaux divers, on les couronne de fleurs et elles se rendent au temple de Junon, déesse protectrice des épouses. Ovide (*Fastes*, 3) décrit longuement ces festivités et rappelle qu'on célèbre aussi à cette occasion *Lucina*, la divinité qui préside aux accouchements. Car « c'est l'heure où le champ est fécond, l'heure de recréer un troupeau, l'heure où l'oiseau sur une branche se construit un nid et un foyer ». Bref, la matrone est avant tout une génitrice, une future accouchée. C'est la perpétuation de la nation qu'on honore en elle, lieu commun des civilisations anciennes.

Mausolée, vanité posthume

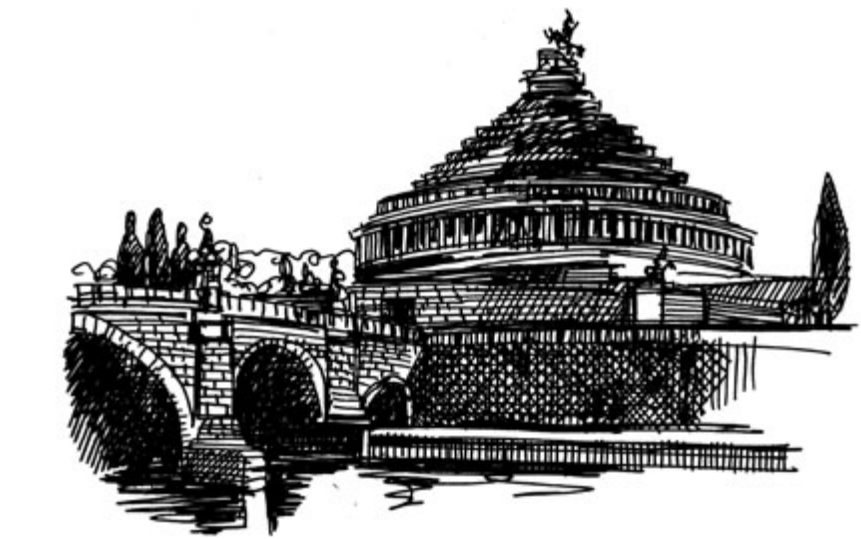
Le visiteur d'aujourd'hui ne peut les manquer : les mausolées sont parmi les monuments les mieux conservés et les plus impressionnants de Rome. Ils s'inscrivent dans une orgueilleuse tradition, puisque le nom de Mausolée vient de la cinquième des supposées « sept merveilles du monde antique » : le tombeau de Mausole, roi de Carie en Asie Mineure, mort en 353 av. J.-C. Il était situé dans la ville d'Halicarnasse, l'actuelle Bodrum, destination touristique du sud-ouest de la Turquie.



Prenons la *Via Appia*, au sud de Rome, en franchissant la porte San Sebastiano. Trois kilomètres plus loin, se dresse le mausolée de Caecilia Metella. Son père, le consul Quintus Metellus, avait mérité le surnom de *Créticus* pour avoir conquis l'île de Crète, en 69 av. J.-C. C'est une construction cylindrique en marbre, avec, sur la corniche, une frise de têtes de taureaux**,** de guirlandes et de trophées. Le sarcophage a quitté la belle voûte de sa chambre funéraire : il se trouve exposé désormais au palais Farnèse. Si nous nous orientons maintenant vers l'ouest, en direction d'Ostie, sur la *Via Ostiensis*, apparaît une insolite pyramide, mausolée du magistrat Caius Cestius, mort en 12 av. J.-C. L'Égypte fascinait la société de l'époque d'Auguste, après sa victoire sur Antoine et Cléopâtre, en 29 av. J.-C. : les obélisques sont nombreux à Rome, mais cette pyramide est unique en son

genre.

Cependant, le mausolée fut surtout le phare de la puissance impériale : c'est à la même époque qu'Auguste décida d'entreprendre, sur le Champ de Mars, la construction d'un monument funéraire pour lui et sa descendance. Se considérant comme le nouvel Alexandre le Grand, il s'inspira de son mausolée, dont la beauté l'avait frappé, à Alexandrie. Mais il voulut aussi, là encore, renouer avec la tradition, et il reprit l'habitude étrusque d'un tertre garni de cyprès. Les restes de ce mausolée d'Auguste, dans le quartier *del Popolo*, sur la *Piazza Augusto Imperator*, dominent le Tibre, près du pont Cavour. Les deux obélisques de granit qui ornaient le monument, à la manière pharaonique encore, ont été déplacés sur la *Piazza del Quirinale* et sur la *Piazza dell'Esquilino*. Traversant le Tibre, enfin, prenons le pont Saint-Ange, l'ancien pont Aelius, construit sous Antonin en 140, pour permettre d'accéder solennellement au tombeau de son père adoptif Hadrien. Il doit son nom actuel à son parapet, surmonté de dix anges sculptés par le Bernin, au milieu du XVII^e^ siècle, à la demande du pape Clément IX. Ce passage conduit au château Saint-Ange (*Castel Sant Angelo*) qui fut originellement le mausolée d'Hadrien.



Pourquoi cette survivance alors que tant de sites archéologiques ont été dévastés par les aléas de l'histoire ? C'est leur fonction idéologique qui a protégé ces monuments de grande dimension. Il s'agissait moins de tombes que de temples ou de sanctuaires, sièges du culte rendu aux empereurs divinisés, puis par extension à sa famille. On y sacrifiait. On y organisait prières et célébrations. Nous savons que la statue d'Hadrien se dressait, au faîte de son mausolée, montée sur le quadrige de son apothéose, et que deux paons en bronze rappelaient aussi la divinité de l'impératrice Faustine

l'Ancienne, avec une épitaphe qui la nommait *diva*. Et pour leurs descendants, le seul fait que leurs restes soient accueillis dans le mausolée familial valait *consecratio*, sacralisation définitive. C'est la religion impériale qui a sauvé les lieux où l'on honorait les Césars divinisés.

Du coup, Martial (*Épigrammes*, 5, 64) s'amuse à juste titre de ce paradoxe d'un tombeau qui prétend témoigner de l'immortalité : « Les mausolées voisins nous incitent à profiter de la vie, puisqu'ils nous enseignent que les dieux eux-mêmes sont mortels. »

Mens sana in corpore sano

N'imaginons pas que les Romains aimaient le sport à la manière de nos joggeurs frénétiques ou de nos amateurs de salles de *fitness*, où d'inquiétantes machines nous font suer, à tous les sens du terme. Paysans devenus soldats, les Romains voient les exercices physiques comme un mal nécessaire pour s'entraîner aux combats militaires. Le fils de Caton l'Ancien, le pauvre, est contraint par son père sévère (comme disait Lacan) à manier toutes les armes, à endurer chaud et froid, à courir de longues distances, à porter des fardeaux, à traverser des rivières à la nage, à survivre seul dans la nature, etc. Ce sont là des passions indispensables de patriciens ou de chevaliers qui veulent faire carrière. La plèbe n'y est pas obligée. Elle ne descend pas dans l'arène. Elle contemple l'effort des autres, exigeant son pain et ses spectacles. Elle serait plutôt de l'avis de Rabelais, franc buveur : *Mens sana non potest vivere in corpore sicco* – « Une âme saine ne peut vivre dans un corps quand il est à sec ».

Cette salubre devise a été souvent reprise et on l'a mise à toutes les sauces, pour servir de devise à n'importe quel club ou collège. Mais de façon incomplète, car la citation de Juvénal (*Satires*, 10) est : *Orandum est, ut sit mens sana in corpore sano* – « Il faut prier pour obtenir la santé de l'âme avec la santé du corps ». Il s'agissait tout simplement d'une banale oraison pour que les dieux nous accordent d'aller bien, mentalement et physiquement. Ce sont les humanistes de la Renaissance qui en ont fait un adage plus ambitieux, comme on le voit quand Rabelais dit que son Gargantua, apte à toutes les activités sportives, « galantement s'exerçait le corps comme il avait l'âme auparavant exercé ». L'homme, « mesure de toute chose », doit développer toutes ses potentialités, se libérer entièrement et viser à un épanouissement global. Renonçant aux pratiques trop théoriques du Moyen Âge, marquées par une spiritualité qui, à leurs yeux, niait les sens, les penseurs de la Renaissance renouent avec les auteurs profanes de l'Antiquité romaine. Montaigne (*Essais*, 1, 26) résume ce plaidoyer pour l'homme total : « Ce n'est pas une âme, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme ; il ne faut pas les dresser l'un sans l'autre, mais les conduire également comme un couple de chevaux attelés à un même timon. »

Dans cette période, la mode du retour aux mœurs romaines (ou à ce

qu'on en croyait) fut générale. Un humaniste italien, nommé Jérôme Mercurialis (1530-1606), en tira un succès de librairie à peine croyable : il édita en 1569 un ouvrage de référence, qui se diffusa dans toute l'Europe, intitulé *De arte gymnastica*, « L'art de la gymnastique ». Empruntant tous ses exemples à la littérature et à l'histoire antiques, il détaillait les pratiques sportives qui garantiraient à l'homme un équilibre parfait et un développement corporel harmonieux. Son traité était illustré de planches gravées explicatives. Assurée que ces instructions, puisées à la bonne source, permettraient d'égaler les Romains en santé et en puissance, toute l'élite européenne sombra dans cette marotte et se mit à l'entraînement.

Juvénal, qui ridiculisa toutes les manies collectives, aurait été bien surpris du succès de sa formule !

Voir : Hygiène, *salus per aquas*.

Messaline, la nymphette impériale

Encore un cas. Elle est devenue un nom commun, affriolant et scandaleux. La vie de Valeria Messalina (25-48), troisième épouse de Claude, mariée à quatorze ans, se résume au luxe et à la luxure. Son appétit de plaisir et sa nymphomanie suscitèrent des anecdotes coquines, voire salées : elle multiplie les amants, se donnant à des esclaves, des gladiateurs et des affranchis ; elle se déguise pour aller se prostituer, dit Juvénal, « aux hommes de la plèbe dans les plus vils bordels de Rome », en monnayant ses passes ; elle organise orgies et partouzes ; elle aménage une partie du palais impérial en lupanar. Bref, voilà une impératrice qui voulut pleinement jouir de ses sujets.

Mais tant qu'il s'agissait de sexe et de débauche, cette lubricité aurait pu lui être pardonnée. Ce qui la rendit encore plus odieuse aux yeux des commentateurs, tous sévères pour elle, c'est sa passion du lucre : elle calomnie et fait proscrire des innocents pour s'emparer de leur fortune, de leur maison ou de leur jardin ; elle vend des passe-droits et négocie des postes ou des commandements ; elle fait assassiner ceux qui refusent ses avances, qui font obstacle à ses appétits ou qui lui font de l'ombre ; elle se débarrasse des épouses de ses amants ; elle ourdit des cabales contre qui la gêne. Elle fit même exiler en Corse le malheureux Sénèque, en l'accusant d'adultère (invention peu crédible) avec la fille de Germanicus, Julia Livilla, dont elle ordonna finalement l'assassinat. Les historiens romains, notamment Suétone et Tacite, sont accablants, au point qu'ils renoncèrent à être exhaustifs dans leur relation des horreurs dont elle se rendit coupable.

Claude, son mari, était sous sa coupe. Il toléra ses intrigues et ses excès. Quand un acteur célèbre, Mnester, lui résista, elle exigea que l'empereur lui ordonne d'obéir aux caprices de son épouse. Ce qu'il fit, et Mnester céda. Il est probable que la jeune Messaline, folle de son corps et tête légère, fut

manipulée par l'entourage de Claude, qui passait par elle pour accéder à l'empereur et pour l'influencer. Mais Claude semble avoir supporté ou encouragé ses adultères… jusqu'au jour où il apprit qu'elle comptait carrément épouser un de ses amants, Caius Silius, dont elle était amoureuse. Stupéfait par ce mariage illicite, et craignant qu'elle ne veuille le détrôner ou l'éliminer, il dut enfin réagir.

Ici, relisons Tacite, admirable de sombre lucidité. Il voit Messaline comme une victime tragique de la « passion » au sens étymologique : une force subie et irrépressible qui conduit à la perte. Messaline va d'excitations en dégoûts : « Elle se répandait en pratiques sexuelles inconnues, sous l'effet d'adultères répétés qui finissaient par la dégoûter. » Quand elle prétendit donc « répudier » l'empereur son mari et épouser Silius, elle perdit tout contrôle des événements. Claude ne sait comment régler l'affaire : il renâcle, cherchant à refiler à d'autres le soin de l'éliminer. Messaline comprend enfin le danger. Seule, dépenaillée, juchée sur un tombereau à ordures (car personne n'a voulu la conduire), elle part vers Ostie pour demander grâce à l'empereur. Claude est désemparé par cette confrontation. L'affolement est général : « La crainte et le tremblement n'étaient pas moindres chez Claude que chez les autres […]. Voici qu'on apercevait Messaline arriver, demandant à grands cris qu'on écoute la mère d'Octavie et de Britannicus. Un accusateur couvre sa voix, rappelle Silius et le mariage ; en même temps il présente un mémoire qui dénonçait ses actes de débauche, pour que Claude détourne les yeux. » Au fond, tout le monde est paniqué, cherchant à se défiler, tout en hurlant au châtiment. La veulerie universelle atteint ici son paroxysme, où se confondent la mollesse larmoyante de Claude, la servilité des sénateurs, l'insensibilité des entourages, la débandade de l'impératrice, l'indécision de tous, prêts au lynchage à condition de ne pas se salir les mains. On ne sait s'il faut livrer Messaline à la justice ou la tuer sur place. Profitant de la confusion, Messaline s'échappe dans les jardins de Lucullus, théâtre naguère de ses parties fines. Un tueur la rattrape et la transperce.

Messaline, louve lubrique devenue victime de la lâcheté universelle, est un symptôme d'une société où plus personne n'est innocent. Après tout, aurait-il été si difficile, tout simplement, de lui dire non ? C'est le bredouillant Claude, amateur de très jeunes femmes et dominé par elles, et son servile entourage qu'il faut accabler.

Mithra, rival du Christ

Il fut à Rome, aux IIe et IIIe siècles, le concurrent principal de Jésus. Les deux cultes prirent leur essor conjointement. Emprunté aux Indo-Iraniens, importé à Rome par les légions qui firent des expéditions dans les contrées voisines de la Perse, Mithra est d'abord un dieu de soldats. Son culte gagna ensuite les milieux populaires, les esclaves, les affranchis. Fermée aux femmes, mal admise par les élites qui la méprisaient, cette religion honore des

valeurs de loyauté et de fraternité viriles.

Mithra est lui-même une divinité mâle et forte. Sa mythologie le présente comme se créant lui-même, *autogenitus*, en s'arrachant à la pierre d'une grotte, d'où il est sorti nu, coiffé d'un bonnet phrygien, armé d'une torche allumée et d'un couteau. Il fit un pacte avec le Soleil et les constellations. Puis il chassa le seul animal vivant, un taureau, qu'il enfourcha, épuisa et ramena dans sa caverne. Un ordre du Ciel exigea qu'il le tue. Le miracle de création s'accomplit : le sang de cette bête sacrifiée fertilisa la terre et fit fleurir toute vie.

Rien de plus simple, *a priori*, que cette genèse. Mais autour de ce mythe assez fruste s'est organisé un cérémonial mystérieux et compliqué, qui se déroule dans le *mithraeum*, le temple de Mithra, une grotte ou un édifice qui imite une cavité naturelle. « Un camp de ténèbres », se moque Tertullien (*De Corona*, 15). Les fidèles s'y retrouvent pour un dîner commun, où l'on partage pain et vin comme dans l'eucharistie chrétienne. Ils suivent aussi des offices énigmatiques. Nous connaissons par une lettre de saint Jérôme (et par l'archéologie) combien l'initiation est longue et hiérarchisée. Le fidèle doit franchir des grades aussi précis qu'obscurs. Il y a sept degrés ascendants : Corbeau, Fiancé, Soldat, Lion, Perse, Héliodrome (= messager du soleil), Père. Un seul prêtre atteint ce titre : il est une sorte de pape du mithraïsme, son représentant sur terre.

Nous savons aussi, par diverses inscriptions, que la dévotion à Mithra supposait bien des contraintes : obéir sans discuter à l'injonction divine, accepter des épreuves physiques, lutter contre tout relâchement de la *virtus*, se préparer à la mort. On voit bien que ces idées ont un rapport avec le stoïcisme que suppose l'engagement militaire. Elles réconfortèrent les modestes actifs de l'empire (soldats, artisans, commerçants, employés). Mais elles sont porteuses de grande espérance. Le *mithraeum* de Sainte-Prisque ou celui de la basilique Saint-Clément, à Rome, nous éclairent de leurs inscriptions votives : « Tu nous as sauvés par le sang répandu », chantent les fidèles à leur dieu. Sauvés ? Julien l'Apostat (*Les Césars*, 336) explique : « Observe les commandements [de Mithra]. Tu ménageras ainsi à ta vie une amarre et un havre assurés et, à l'heure où il faudra quitter ce monde avec la bienheureuse Espérance, ce guide divin sera bienveillant pour toi. »

Baptisés (avec du sang de taureau), invités à des agapes rituelles de pain et de vin, convaincus que les épreuves purifient l'âme, luttant contre les forces du mal, soucieux de solidarité humaine, attendant une immortalité pour prix de leur piété, célébrant la naissance de leur dieu le 25 décembre, les adeptes de Mithra se fondirent lentement dans le christianisme qui, lui, n'excluait pas les femmes. Sous Constantin, il y eut une sorte de compétition entre ces deux Églises, jusque très tard : on voit au Louvre de belles statues en demi-grandeur venues d'un sanctuaire à Mithra érigé en 389. Dans la courte période de Julien l'Apostat (361-362), le culte de Mithra, puissant avatar du paganisme, avait même repris le dessus. Dernier feu de paille avant son interdiction, en 391, et sa disparition. La Croix avait vaincu.

Voir : Isis, déité des amalgames ; Magie ; Superstition.

Monnaie, côté face

Nous n'allons pas nous lancer dans une histoire de la monnaie à Rome, rassurez-vous. Et j'en serais bien incapable. Ici, c'est le témoignage vivant qui m'intéresse. Grâce aux « faces » des monnaies, nous voyons un précieux kaléidoscope de personnages et de dieux, avec des tenues, des costumes ou des coiffures d'une grande précision. Défilent aussi des symboles précis (Victoire, Abondance, Équité, etc.), des scènes mythologiques, des armoiries de provinces ou de généraux, des têtes de consuls ou de princes. Quand l'empereur Hadrien (76-138) perd son amant Antinoüs, noyé dans le Nil, il l'immortalise en faisant frapper des pièces de monnaie à son effigie. Bref, ce sont des sortes de vignettes réalistes qui ont traversé le temps, expressives et intactes.

Nous devons notamment aux pièces romaines une série quasi complète des portraits impériaux, avec une minutie et un réalisme qui permettent aux spécialistes de les identifier au premier coup d'œil. On a même établi des

comparaisons entre les profils de médailles et des bustes antiques, prouvant la véracité des traits. Je me suis souvent arrêté devant ces vitrines de musée où ces personnages, odieux souvent si l'on en croit les annales anciennes, semblent si froidement présents, gravés avec une délicatesse qui tranche avec ce qu'on nous dit de leur violence ou de leur débauche. Auguste, longiligne, visage émacié, nez fin et cheveux tombant sur la nuque ; Tibère, tout en pointes comme un cruel oiseau de proie ; Néron, bouche sensuelle, boursouflé sous un amas de boucles et de favoris ; Vespasien et Titus, qui se ressemblent beaucoup : même forte mâchoire, même cou de taureau… On discerne bien les caractères des femmes aussi : Livie, un peu idéalisée en Pudeur ou en Justice incarnées ; Agrippine, qui n'a pas l'air commode, en effet ; et tant d'autres ! Ces effigies soignées étaient un moyen de propagande et d'unification autour de l'image impériale. Reportez-vous à des catalogues ou à des sites de numismates : ce sont de vraies photos d'identité.

Les Romains étaient fiers d'avoir su imposer un système monétaire stable à l'ensemble de l'empire. Ils avaient leur *euro*. Fondée d'abord sur le bimétallisme (bronze, puis argent), la monnaie a permis des échanges fiables. Auguste y ajouta la pièce en or. Et, malgré des soubresauts, le dispositif a bien fonctionné jusqu'à la chute de Rome.

Notre vocabulaire garde la trace de cette continuité : « pécuniaire » vient de *pecunia*, dérivé de *pecus*, le troupeau, première source de richesse ; « estimer » contient *aes*, le bronze, et signifie « évaluer en bronze » ; du même *aes* nous reste l'« as », pièce coulée en bronze ; le mot « monnaie » nous rappelle que le premier atelier monétaire était installé sur le Capitole, où la déesse *Juno moneta,* « Junon l'avertisseuse », avait son temple. Les pièces elles-mêmes nous ont laissé leur nom : le *denarius*, « denier » (pièce de dix), se retrouve dans *dinar* (mais pas dans *dirham* qui vient de la *drachme* grecque) et le *solidus*, petite pièce de 4,5 grammes d'or, a donné notre *sol* ou notre *sou*.

Rendons grâce aux avares qui enterraient leurs cassettes, mises au jour tôt ou tard par l'archéologie, et plus encore au rite funéraire qui demandait de placer une pièce de monnaie dans la bouche du mort, pour qu'il puisse payer son passage du fleuve des Enfers. Pour les numismates, les fouilles de cimetières et de tombes n'ont pas cessé de fournir des trésors. Une forme d'immortalité comme une autre.

Mort, la grande hantise

Est-ce une entrée adaptée à un dictionnaire amoureux ? Oui, parce qu'elle est prétexte à un hymne à la vie, à la continuité des destinées humaines, à ce que les Latins appellent la *cara cognatio*, la « parenté chérie ». Ils ont aussi loué la vertu d'exemple de la parentèle défunte. Lisez comment Tacite concluait son éloge de son beau-père Agricola : « S'il est un lieu pour les mânes des purs, si, comme les sages le croient, les grandes âmes ne

s'éteignent pas avec le corps, puisses-tu reposer en paix, et nous rappeler, loin du regret stérile et des lamentations, vers la contemplation de tes vertus. Voilà le véritable culte, et la piété d'un entourage proche. »

Les Romains, comme tout le monde, haïssent la mort. Ils la ressentaient comme une sorte de souillure dont il fallait se purifier au plus vite, par crainte de quelque contagion sournoise. Une fois le nom du défunt appelé à voix forte (voyez notre article « *Conclamatio* »), on faisait sa toilette et on l'exposait, tandis que le deuil était signalé par des rameaux de cyprès ou de pin, teintés en rouge, autour de la porte de la maison. Ensuite, le *funus*, les « funérailles », s'organisait en cortège, avec des musiciens et des pleureuses, jusqu'au lieu de l'inhumation ou de l'incinération. Si l'on brûlait le corps, on prélevait un doigt du cadavre pour l'enterrer, car la tradition exigeait une forme de sépulture : un mort qu'on n'enterre pas risque d'errer à jamais et de venir importuner les vivants. Les restes calcinés étaient logés dans une urne cinéraire et placés dans un tombeau. Restait à nettoyer la demeure, lieux et personnes, à y brûler des herbes odorantes telles que thym et verveine, puis à prendre le deuil.

Tous ces rituels funéraires étaient accomplis scrupuleusement, dans la hantise que le trépassé, insatisfait, ne vienne revendiquer d'autres honneurs en tourmentant les vivants. Car les morts n'ont pas disparu. Ils sont ailleurs, dans un autre monde, justement nommé *mundus*, un Au-delà imagé en un souterrain quasi accessible. La famille les associe à ses fêtes, notamment lors de l'anniversaire de leur naissance ou de leur mort. Ces rites domestiques sont complétés par les fêtes publiques du mois de février, les *Parentalia* et les *Feralia* : reportez-vous à notre article « Mânes » où nous les avons décrites. Toutes ces cérémonies soulignaient la continuité de la vie, entre les ancêtres et les vivants, affectant de croire que rien ne les dispersait vraiment.

Il ne faut pas imaginer, comme on le lit trop souvent, que les Romains,

habitués à une vie plus brève et plus fragile, ne ressentaient pas le tragique de la séparation et du deuil. Certes, les textes épicuriens disent que la mort n'est rien. Et les stoïciens appellent à la pudeur ou à la « constance », signes guindés de la sagesse et garanties de la paix intérieure. Un genre littéraire, la *Consolation*, y trouva à s'épanouir. Sénèque a écrit un traité *Sur la brièveté de la vie*, où il insiste surtout sur le temps qui passe en nous, sans que nous y prenions garde, de sorte que nous raccourcissons nous-mêmes notre existence, en ne saisissant pas assez les heures qui passent, thème que Montaigne, excellent latiniste, développera à son tour. « J'ai vécu et l'espace de temps que la Fortune m'avait donné, je l'ai accompli », dit une fataliste inscription funéraire.

Soit, mais ce sont des mots. Nous avons bien des témoignages de la douleur ressentie par la perte d'un être cher. Catulle (*Carmina*, 101), sur la tombe de son frère en Bithynie, est inconsolable du silence et de l'incommunicabilité qui se sont définitivement interposés entre eux. Les élégiaques pleurent sans vergogne l'amour détruit par la mort. Cicéron lui-même ne dompta pas la souffrance d'avoir perdu sa fille Tullia, en 45 av. J.-C., et son chagrin l'abattit au point qu'il commença à se dégoûter de l'action politique, voire de la vie : cet arrachement fut pour lui le début de la fin. Les cultes orientaux (puis le christianisme) vont bientôt susciter l'engouement à Rome, en promettant le salut, l'immortalité ou quelque réincarnation. Dès la fin de la République, tous les auteurs anciens ont fini par se dépouiller des gestes obligatoires et des formules creuses, pour évoquer la mort sur un ton plus personnel. Ils continuaient à prétendre qu'il fallait en accepter l'échéance, à jouer les bravaches. Mais ils l'ont redoutée, et la méditation poétique romaine sur la fragilité de la vie (je pense notamment aux pathétiques textes d'exil d'Ovide) a donné son ton mélancolique et nostalgique à toute notre histoire littéraire.

Voir : Conclamatio ; Mânes ; Superstition.

Mos majorum

On se réclame encore, avec révérence, du « droit romain » comme d'un corpus législatif, détaillé et précis, accompagné de ses jurisprudences. On l'oppose aujourd'hui à la *common law*, supposée plus contractuelle et moins rigidement fixée. Mais c'est une illusion. Les Romains ont produit très peu de lois, excepté les « Lois des Douze Tables », qui mirent simplement en forme des pratiques acquises. Les lois qu'ils votèrent ne touchaient pas le droit privé. Proposées par un magistrat (consul ou tribun, surtout), approuvées par les comices, elles concernaient le domaine politique et les questions sociales.

Car ce qui fait autorité dans un conflit ou dans une difficulté quelconque, c'est la coutume, fondée sur les usages immémoriaux. Cette tradition, c'est le *mos majorum*, « les habitudes des ancêtres », mélange de normes domestiques

et de prescriptions civiques. Dans la vie courante, en famille, en société, comme en matière de pratiques religieuses, on se réfère exclusivement au *mos majorum*. Ce dispositif favorisait évidemment les patriciens et les vieilles familles qui détenaient les clés de la mémoire publique et des conventions sociales.

Dès qu'un débat moral agite les esprits, on cherche ce que les Anciens auraient dit ou fait. On finit par renvoyer à cette prescription impérieuse et évasive : *mos est ut*… – « l'usage est que… ». En revanche, quand les choses tournent mal et qu'elles s'écartent de cette sorte de « loi des morts », les esprits chagrins en infèrent une décadence prochaine. Voyez le mot connu de Cicéron, furieux qu'on ne lui donne pas raison en tardant à éradiquer Catilina : *O tempora, o mores !* Sénèque, démoralisé par les dérèglements néroniens, s'écrie : *Periere mores*, « Les mœurs ont vécu ». Ainsi, toute latitude prise face au mode de vie des Anciens est une corruption.

Mais quelles étaient les vertus romaines léguées par cette tradition ? On les cerne bien, grâce à Auguste, qui s'ingénie à les restaurer, donc à en repréciser les contours. Outre la valeur sûre du « travail », *labor*, elles reposent sur cinq notions principales : la *fides* (la loyauté réciproque) ; la *pietas* (la dévotion aux siens, morts et vivants, et à sa patrie) ; la *virtus* (la droiture dans la vie de citoyen et de soldat) ; la *majestas* (la certitude d'être membre d'une nation d'élite) ; la *gravitas* (la dignité et le sérieux, le sens du respect).

Cette attitude rétrospective a influencé l'écriture historique et biographique à Rome. Les auteurs restent marqués par le besoin de fournir des modèles, des *exempla*, quand ils évoquent des personnalités marquantes. Caton nous rappelle que, dans les banquets, on louait le mérite des héros du passé. C'est l'origine de recueils intitulés *De viris illustribus*, « *Les Hommes illustres* », tel celui rédigé par Cornelius Nepos. Suétone en fit un aussi, qui s'est presque entièrement perdu. Ils furent imités ensuite par les vies de saints ou les martyrologes des chrétiens, avant que le genre ne refleurisse au XV^e^ siècle et à la Renaissance. Et, au XVIII^e^ siècle, l'abbé Lhomond en tira un manuel scolaire qui n'a jamais cessé d'être utilisé, le *De viris illustribus urbis Romae a Romulo ad Augustum*.

Marcel Pagnol, dans *Le Temps des secrets*, raconte l'impression définitive que fit cette lecture au collégien marseillais qu'il était – et qui avait bien du mal avec ses déclinaisons latines. Une partie de son imaginaire, si attaché à son territoire, à ses coutumes et à ses figures inoubliables, fut puisée dans le *mos majorum*.

Mosaïque

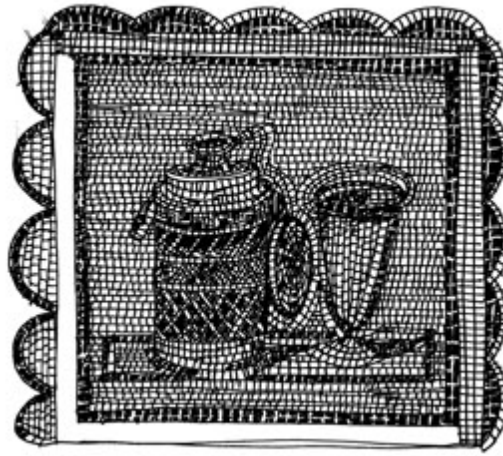
Vous avez forcément été émerveillés au moins une fois devant une mosaïque romaine. Tous les grands musées d'Europe en présentent de superbes. Je pense aussi à celles de Pompéi et Herculanum, de Ravenne, de la

villa Casale (Sicile), de Djemila (Algérie), de Lyon, de Rouen, de Périgueux ou d'Arles, de Tarragone (Espagne), du Bardo ou de Sousse (Tunisie), du site de Volubilis (Maroc)… Elles sont parfois voilées d'un reste de calcaire ou d'argile. On y jette un seau d'eau, et les voilà qui resplendissent. On reste chaque fois médusé, non seulement par une technique à ce point maîtrisée, mais par le réalisme des scènes représentées, grâce au simple assemblage de *tesselles*, ces petits morceaux d'émail, de pierres colorées ou de bouts de verre. Cet art, que Rome a poussé à une forme de perfection, n'a jamais cessé d'être imité, y compris dans nos églises modernes, parvenu jusqu'à nous notamment par le truchement des Byzantins.

La question fut beaucoup débattue entre Romains, pour savoir s'ils devaient posséder un art qui leur fût propre, ou s'ils devaient s'en tenir aux canons de l'art grec. Horace (*Épîtres*, 2, 1) le reconnaît : « La Grèce domptée subjugua ses farouches vainqueurs / Et fit entrer ses arts dans le Latium sauvage. » Ce n'est qu'à la fin du Ier siècle que Rome prétendit s'écarter du modèle attique et s'inventer un style, comme on le voit par exemple avec la Villa d'Hadrien, à Tivoli. Et encore, un œil non exercé n'y verra que des formes « gréco-romaines », comme on dit par facilité. On chercha même, aux débuts de l'empire, à minimiser cette dépendance esthétique, en montrant que l'ambition romaine n'est pas d'ordre esthétique politique, hormis l'art oratoire. Virgile l'exprime sans ambages (*L'Énéide*, 6) : « D'autres frapperont, je le crois, des bronzes à la respiration plus délicate et ils tireront du marbre des visages pleins de vie. Toi, Romain, n'oublie pas de diriger les peuples sous ton empire. Voilà ce que seront tes arts : couronner la paix par les lois, épargner les vaincus et dompter les orgueilleux. »

Ainsi les Romains plaçaient-ils ailleurs leurs ambitions. Ils demandaient à l'art de leur offrir un décor ou une ornementation, parfois comme signe

extérieur de richesse ou de puissance. C'est la mosaïque, avec ses motifs animaliers, familiers ou mythologiques, qui les a aidés à avoir un style propre. Ils s'en servirent comme pavement, dans l'architecture privée ou publique, puis, grâce aux progrès de leur technique, comme couverture murale.



Les procédés romains firent école et s'exportèrent dans tout le bassin méditerranéen, de façon quasi industrielle. Leur développement a favorisé parallèlement un réalisme romain, à caractère idéologique. Regardez les statues typiquement romaines, dès les débuts de l'empire : elles s'écartent de l'idéalisme impeccable ou des morphologies sublimes des Grecs. Elles font la leçon. Elles nous montrent des corps vieillis, des visages creusés, des peaux ridées et marquées de cicatrices, des crânes dégarnis. Ce choix de représentation illustrait les vertus romaines ancestrales d'endurance, de modestie et de grandeur, bien loin du luxe gréco-oriental.

Mais restons-en à ce contact sensuel avec le passé, que permet cet art. En se promenant à Pompéi, dans l'entrée de la maison dite du « poète tragique », on tombe sur une mosaïque, carrée, figurant un chien de garde cambré, avec la mention CAVE CANEM, « gare au chien ». On prend garde à ses mollets. Ailleurs se déploie l'épopée d'Alexandre, dressé sur son cheval Bucéphale. Plus loin, dans la demeure de Siminius Stephanus, Platon devise avec ses disciples de l'Académie, qui l'entourent.

On voit qu'on ne se débarrasse pas des Grecs facilement. Ils sont revenus loger leurs images dans le seul savoir-faire proprement latin.

Mucius Scaevola, tête brûlée

Il faut se méfier des histoires d'héroïsme : elles peuvent donner des idées aux esprits agités. Voyez Nietzsche adolescent, enfermé dans l'austère et studieux collège de Pforta, une prestigieuse institution de Saxe. La classe

contestait la vraisemblance de l'histoire légendaire de Mucius Scaevola ; elle prétendait que personne ne pouvait avoir le courage de plonger sa main dans un feu ardent et que les martyrs n'existaient pas. Nietzsche, alors, se saisit d'un charbon brûlant dans un poêle allumé et le brandit devant ses camarades éberlués.

Cet épisode de l'histoire de la République romaine renvoie au moment où le roi étrusque Porsenna fait le siège de Rome, en 507 av. J.-C., pour tenter de rétablir le détesté roi Tarquin. Nous l'avons évoqué avec Horatius Coclès à qui Mucius Scaevola est toujours associé, le borgne et le manchot formant, dans l'imaginaire indo-européen, un couple héroïque habituel.

Le récit est simple et assez connu : Mucius Scaevola, un jeune patricien, se décide à aller assassiner Porsenna. Un poignard dissimulé sous sa tunique, il se faufile dans le camp des assaillants, trouve Porsenna en train de rendre justice et, le sot, poignarde le secrétaire qu'il prend pour le roi. Arrêté et traduit devant Porsenna, il ne flanche pas, si on en croit le compte rendu de Tite-Live : « Je suis citoyen romain, on m'appelle Caius Lucius. En ennemi, j'ai voulu tuer un ennemi et je suis prêt à recevoir la mort comme je l'étais à la donner. Agir et souffrir en homme courageux est le propre du Romain. Et je ne suis pas le seul que ces sentiments animent : de nombreux autres après moi aspirent au même honneur. Apprête-toi donc à combattre un ennemi à chaque heure du jour. Tu rencontreras un poignard et un ennemi jusque dans le vestibule de ton palais. Cette guerre, c'est nous, la jeunesse de Rome, qui te la déclarons. » Porsenna est furieux, menace de faire torturer Mucius, pour qu'il dénonce les comploteurs dont il le menace. Mais Mucius n'est pas ébranlé : il pose sa main droite sur un brasero : « Vois, dit-il, combien le corps est peu de chose pour ceux qui n'aspirent qu'à la gloire. » Punissant la main qui s'est trompée de victime, le voici gaucher, en latin *scaevola*. Porsenna est sidéré. Ce courage physique, cette abnégation, cette détermination l'impressionnent. Il rend à Mucius sa liberté. Convaincu que tous les jeunes Romains sont des Scaevola en puissance, il se dit qu'il vaut mieux s'en tenir là. Il lève le camp et il met fin à une guerre qu'il ne croit plus pouvoir gagner.

L'histoire de Scaevola n'a pas fasciné Nietzsche seulement. Elle fait partie de ces chroniques héroïques qui ont forgé l'imagerie légendaire romaine. On la retrouve dans tous les recueils latins. Jean-Jacques Rousseau (*Les Confessions*, 1), enfant, s'amuse à affoler ses tuteurs en faisant mine de s'avancer vers la cheminée, après leur avoir narré cette aventure, lue dans un ouvrage de Plutarque. Ce conte a même été repris sous forme d'un opéra, créé à Londres en 1721, dont chacun des trois actes fut mis en musique par un compositeur différent, parmi lesquels G. F. Haendel. Mais c'est la peinture qui a illustré le plus souvent cette scène dramatique, avec des tableaux majeurs, d'Andrea Mantegna, Nicolas Poussin, Charles Le Brun, Pierre-Paul Rubens, François Boucher ou Giambattista Tiepolo, et de bien d'autres encore.

Sénèque, dans son essai *Sur la Providence*, considère que cette fable est une synthèse de ce qu'est l'héroïsme vrai, sursaut contre la fatalité et don des dieux pour éprouver les âmes exceptionnelles, car, dit-il, « les prospérités descendent sur le vulgaire, sur les âmes communes » : « Ainsi fait la Fortune : elle prend pour rivaux les plus braves, et passe dédaigneusement devant les autres. Elle attaque les fronts rebelles et superbes, pour tendre contre eux tous ses muscles. Elle essaie le feu contre Scaevola, la pauvreté contre Fabricius, l'exil contre Rutilius, les tortures contre Régulus, présente le poison à Socrate, le suicide à Caton. Ces grandes leçons d'héroïsme, la mauvaise fortune seule a le privilège de les donner. Plaindras-tu Scaevola parce que sa main est posée sur le brasier ennemi et se punit elle-même de sa méprise, parce que cette main consumée fait reculer le roi que son glaive n'avait pu abattre ? Eût-il été plus heureux de réchauffer cette main dans le sein d'une maîtresse ? »

Nous affecterons de croire que non…

Voir : Horatius Coclès, bon pied seulement.

Nécropole

Dès qu'on se penche sur une civilisation du passé, on est confronté à une évidence que n'aurait pas reniée Auguste Comte : les morts sont plus visibles que les vivants. Autour des lieux de vie, aujourd'hui inertes, s'étalent d'immenses cimetières, situés à distance, pour des raisons d'hygiène et de commodité. Ce sont les « villes des morts », les *nécropoles*. Lors des obsèques, le cortège funéraire va rejoindre cette cité fantôme, en quittant la ville des vivants. La famille s'habille de manière négligée, sans soin apparent, avec de la laine de couleur, les cheveux épars. Les jeunes et les femmes se voilent la tête. Parfois, les parents portent des masques ou des statuettes qui sont d'habitude posés, dans leur maison, sur l'autel des Lares : en quelque sorte, les défunts domestiques viennent faire un petit tour chez eux.

Quand vous atterrissez aujourd'hui à l'aéroport de Fiumicino, vous vous trouvez sur le site du grand port impérial, qui comportait cent trente hectares de bassins, le *Portus Augusti*. Relié à Ostie par un canal, il formait avec le Tibre un triangle, une île artificielle. Surnommé « l'île sainte », cet espace accueillait deux nécropoles : l'une le long de la *Via Portuense* vers Rome, l'autre le long de la *Via Severiana* vers Ostie. Au bord de la route, ombrée de pins parasols, se succèdent des tombeaux qui ont tout l'air de petites maisons. Au-dessus de la porte, le nom de la famille et des épitaphes qui résument la personnalité de l'occupant. Ici et là, des bas-reliefs en terre cuite illustrent sa profession : on le voit au travail. Devant l'entrée, sont parfois disposés des banquettes ou des lits pour que l'on puisse venir déjeuner avec les défunts. Les esclaves sont là aussi, à proximité, dans des sépultures sommaires. La nécropole est donc construite à l'image de la cité vivante. Seul le silence, qui invite à méditer, nous éloigne du quotidien.

L'habitude d'ensevelir les morts à l'extérieur de la Ville se heurta à l'extension urbaine. D'où les « catacombes » : le mot vient du cimetière de *San Sebastiano*, sur la *Via Appia*, car son entrée se situait au fond d'une *combe*, créée par une ancienne carrière. Les chrétiens utilisèrent ces galeries souterraines, dès la fin du Ier siècle, en les agrandissant, pour enterrer leurs défunts, pour se cacher et pour célébrer leurs rites. Puis, les catacombes furent un lieu de pèlerinage, car les premiers morts chrétiens furent souvent des martyrs, bientôt canonisés. Des graffitis laissés par les pèlerins attestent de cette ferveur et de cette piété. Dès que l'on creuse un peu profond à Rome et

alentour, on se retrouve chez les morts. En 2003, au Vatican, une excavation destinée à un parking a dégagé une nécropole gigantesque, avec deux cent cinquante tombes intactes, datant du Ier siècle. Au nord-est, à Lattara, on a trouvé un autre cimetière enfoui, de même dimension et remontant à la même époque, avec une profusion de stèles, de poteries, de verreries, de céramiques. Mais ce sont des vestiges modestes à côté des nécropoles d'origine étrusque, commencées au VIIIe siècle av. J.-C., telles celles de Banditaccia ou de Monerozzi. L'espace mortuaire y est infini, réparti en milliers de tombeaux, disposés selon un plan urbain, avec des quartiers, des rues, des places et des résidences dont les murs sont recouverts de peintures magnifiques.

Dans ces lieux, on se sent en visite, balourd. On ne sait plus à quel ordre on appartient. C'est le vivant qui semble un intrus, comme l'exprime Apollinaire (*Alcools*, *La Maison des morts*) :

> *S'étendant sur les côtés du cimetière*
> *La maison des morts l'encadrait comme un cloître*
> *À l'intérieur de ses vitrines*
> *Pareilles à celles des boutiques de modes*
> *Au lieu de sourire debout*
> *Les mannequins grimaçaient pour l'éternité.*

On marche sur une ligne de partage. Dans cette inversion du regard, ce sont les antiques Romains qui nous observent, nous, passants erratiques. Ou bien ils nous attendent.

Voir : Mort, la grande hantise.

Nobilitas

On se souvient du mot de Voltaire au prince de Rohan : « Votre nom, vous le finissez, le mien je le commence. » Cette formule semblerait de bon sens aux yeux des Romains : quand une personnalité exerce, pour la première fois dans sa famille, une magistrature importante, il est réputé *homo novus* (voir ces mots), mais il devient célèbre. Cette notoire dignité l'anoblit, lui et tous ses descendants. Car, en latin, le mot « noblesse » vient de l'adjectif *nobilis*, « connu ». La *nobilitas* englobe une famille dès lors que l'un des siens a laissé une trace en exerçant une magistrature importante : édilité, préture, consulat. Au vrai, les « hommes neufs » sont rares. Des générations du même nom ont exercé les charges publiques, de façon quasi héréditaire, tout en faisant semblant de se faire élire par les comices, qui forment leur clientèle.

Regardons la symbolisation de la *Nobilitas*, par exemple sur les monnaies : elle y est figurée sous la forme d'une femme, une lance serrée par une main et, dans l'autre, le *Palladium*, c'est-à-dire une statuette de Pallas-Minerve. La force guerrière, l'ampleur de la sagesse : telle est la double vertu du « noble », chef militaire et autorité morale. Issue d'abord des familles patriciennes (celles qui prétendaient remonter aux origines de Rome), cette

aristocratie, comme toutes les autres, s'est inventé des ascendants. Elle se réclame de Troie et des premiers compagnons de Romulus, à commencer par la *gens* de César, les *Julii*. Des généalogies fantaisistes et glorieuses étaient produites avec l'aide de paperassiers professionnels. On retrouvait dans les annales des noms qui ressemblaient au sien. Lors des funérailles, on manifestait l'ancienneté de la lignée en exposant les portraits des ancêtres, les *imagines*.

Quand le pouvoir impérial s'installa, les empereurs affectèrent de respecter les grandes familles et ils les associèrent à tout cérémonial. Mais ces bonnes manières étaient une façon de les cantonner dans des postures nostalgiques. Les vrais nobles, désormais, étaient ceux que l'empereur désignerait comme tels, tout en assurant leur promotion dans la « course aux honneurs ». La *nobilitas* cachait une servitude et étalait de vains titres, sans prise réelle sur la vie politique. D'autant que l'extension de l'empire exigea que l'on accorde quelque *nobilitas* à des non-Romains, à des gloires locales, à des notables fortunés, à des anciens chefs autochtones ou à des familles naguère régnantes et désormais assimilées.

Les vieux patriciens eurent du mal à le digérer. Mais c'était le prix à payer pour l'intégration.

Numa, le premier homme

D'habitude, les rois fondateurs, dans les légendes, sont plutôt des scrupuleux, des impitoyables ou des sévères. Ce qui est curieux, avec Numa, c'est son côté bonhomme et décontracté. Pieux et prudent, c'est aussi un roublard. Même avec les dieux, il joue au plus fin. Voulant éliminer les sacrifices sanglants, il fait des astuces avec Jupiter. Ovide (*Fastes*, 3) raconte cette négociation rusée et laconique. Jupiter est irrité. Il veut du sang, une tête coupée. « "Coupe une tête", dit-il. Numa lui répond : "J'obéirai, je ferai couper un oignon arraché dans mon jardin." Le dieu précise : "La tête d'un homme." "Tu prendras ses cheveux", dit le roi. Mais le dieu exige une vraie vie : "Alors, celle d'un poisson", dit Numa. Le dieu rit : "Sers-toi, dit-il, de ces moyens pour détourner mes traits, ô mortel qui ne crains pas de converser avec les dieux." »

Tel est Numa Pompilius, un Sabin, le deuxième roi de Rome (715-673 av. J.-C.), le successeur de Romulus. On le disait né le jour même de la fondation de Rome. La tradition prétendait aussi, contre l'évidence chronologique, que sa sagacité lui venait de son obédience à Pythagore. Là encore, Ovide, qui adore les histoires invraisemblables et qui fréquenta lui-même les cercles néopythagoriciens de Rome, nous raconte cette rencontre (*Les Métamorphoses*, 15) : « Numa vit un homme de l'île de Samos, qui, fuyant sa patrie et ses maîtres, s'était volontairement exilé par haine de la tyrannie. Quelque éloigné qu'il fût des régions célestes, il s'élevait, par la méditation, jusqu'aux astres, et voyait, des yeux de l'esprit, ce que la nature

refuse aux regards des humains. Arrivé, par la pensée et par de savantes veilles, à la connaissance de toutes choses, il les faisait connaître aux hommes réunis pour l'entendre ; et, tandis qu'en l'admirant ils écoutaient en silence, le sage expliquait l'origine du Monde et les principes des êtres ; ce qu'était la nature, ce qu'était la divinité ; de quelle manière se formaient et la neige et la foudre ; si c'était Jupiter ou le choc des vents dans la nue qui produisait le tonnerre ; ce qui faisait trembler la terre ; par quelle loi les astres se mouvaient, et tous les mystères cachés aux mortels. »

Que ne doit-on pas à Numa, roi pacifique et législateur ! Considéré comme l'instaurateur de la religion romaine, il décréta la divinité de Romulus et instaura le culte de divers dieux. Il éleva le premier temple à la *Fides* (voyez notre article sur ce mot). Il créa les collèges sacerdotaux : Flamines, Augures, Vestales, Saliens, Pontifes, etc. Il réforma le calendrier, établit la distinction entre jours fastes et néfastes. Il faut dire qu'il avait un fil direct avec le ciel, grâce à son inspiratrice, la nymphe Égérie, qui lui prodiguait ses conseils, dans la grotte des Camènes, près d'une source sacrée. C'est sous son règne enfin que tomba du ciel un bouclier de bronze auquel le salut de Rome serait attaché. Prudent, Numa en fit faire onze copies, les *anciles*, au cas où il se perdrait.

Bref, Numa est une figure fondatrice sur laquelle les Romains ont projeté leurs vertus préférées. Tite-Live résume (*Histoire de Rome*, 1) : « Dans ce temps-là vivait Numa, célèbre par sa justice et par sa piété. C'était un homme très versé, pour son siècle, dans la connaissance de la morale divine et humaine […] Il voulut que la ville naissante, fondée par la violence et par les armes, le fût de nouveau par la justice, par les lois et la sainteté des mœurs. » Les Romains se surnommaient « les rejetons de Numa », sans doute pour gommer leur aspect belliqueux. Ensuite, on s'y référa volontiers pour illustrer la sagesse au pouvoir. Bossuet le cite dans ses prêches en forme de leçons royales. Fénelon est plus explicite. Dans ses *Dialogues des morts* (1692), il imagine celui de Romulus et Numa. On voit sans peine qui est concerné par cette fable morale :

> ROMULUS
> Vous avez bien tardé à venir ici. Votre règne à été bien long.
>
> NUMA
> C'est qu'il a été très paisible. Le moyen de parvenir à une extrême vieillesse, c'est de ne faire mal à personne, de n'abuser point de l'autorité, et de faire en sorte que personne n'ait d'intérêt à souhaiter notre mort.
>
> ROMULUS
> Quand on se gouverne avec tant de modération, on vit obscurément, on meurt sans gloire, on a la peine de gouverner les hommes, l'autorité ne donne aucun plaisir. Il vaut mieux vaincre, abattre tout ce qui résiste, et aspirer à l'immortalité.
>
> NUMA
> Mais votre immortalité, je vous prie, en quoi consiste-t-elle ? J'avais ouï dire que vous étiez au rang des dieux, nourri de nectar à la table de Jupiter. D'où vient donc que je vous trouve ici ?

ROMULUS
À parler franchement, les sénateurs jaloux de ma puissance se défirent de moi, et me comblèrent d'honneurs après m'avoir mis en pièces. Ils aimèrent mieux m'invoquer comme dieu, que de m'obéir comme à leur roi…

On comprend que Louis XIV ait pu s'agacer. Le fabuliste Jean-Pierre Claris de Florian (l'auteur notamment du « *Plaisir d'a-â-â-mour* » qui ne dure qu'un moment…) se contenta, lui, d'un « roman pastoral » (*Numa Pompilius*, 1786) dédié à la reine. Mais ces flatteries de courtisan faillirent lui coûter sa tête à la Révolution… et pas une tête d'oignon, car le sinistre Robespierre était moins facétieux que Jupiter.

Voir : Bois sacré ; Calendrier, de la lune au soleil ; Égérie.

Numidie

Vous vous rappelez, dans la série des Astérix, l'album intitulé *Le Domaine des dieux* ? Un animateur de cirque rudoie un de ses esclaves, lequel a goûté de la potion magique. D'une pichenette, il transforme le râleur en fusée. Commentaire : « Il ne faut jamais parler sèchement à un Numide. » Il y a du vrai. Nous l'allons voir.

Les Romains nomment « Numidie » le territoire qui correspond, en gros, au Maghreb actuel. Un peuple *nomade* (ce qui a donné « numide ») s'y est constitué en royaume berbère, bientôt province romaine. Par extension, on appelait parfois Numides les populations issues d'Afrique. Au-delà, plus au sud, s'ouvraient des contrées non explorées. Dans les cartes, on les désignait en inscrivant simplement : *hic sunt leones*, « là, les lions », c'est-à-dire la vie sauvage. Mais la Numidie évoque surtout, pour l'historien, un de ses rois, Jugurtha, personnage libre, vindicatif et querelleur.

Arrivé au pouvoir par un coup d'État, après avoir assassiné son propre frère Hiempsal, Jugurtha se montre provocateur, répétant que « Rome n'est qu'une ville vénale » et qu'il est facile de corrompre ses magistrats ou ses sénateurs. En quoi il ne se trompe pas, car ses largesses et ses pots-de-vin lui gagnent un relatif répit. Mais quand, en 112 av. J.-C., Jugurtha décide d'envahir la partie orientale du pays (confiée par Rome à Adherbal), tout en exécutant au passage des hommes d'affaires romains, le Sénat commence à tousser. Les mêmes méthodes produisant les mêmes effets, Jugurtha distribue, achète, corrompt, promet. Il obtient un vague traité de paix.

Néanmoins la mise à mort d'Adherbal, resté un protégé des Romains, rend la guerre inévitable. Le consul Metellus traverse la Méditerranée et envahit la Numidie. Aidé par l'incapacité de Metellus, bientôt remplacé par son collègue Gaius Marius, Jurgurtha se défend bien et rallie ses voisins à sa cause. Finalement, un guet-apens permet la capture de l'insubordonné. Jugurtha est expédié à Rome et on l'y étranglera en 104 av. J.-C., selon la vilaine tradition, le soir du triomphe de son vainqueur.

Je vous épargne les péripéties de cette « guerre de Jugurtha », que

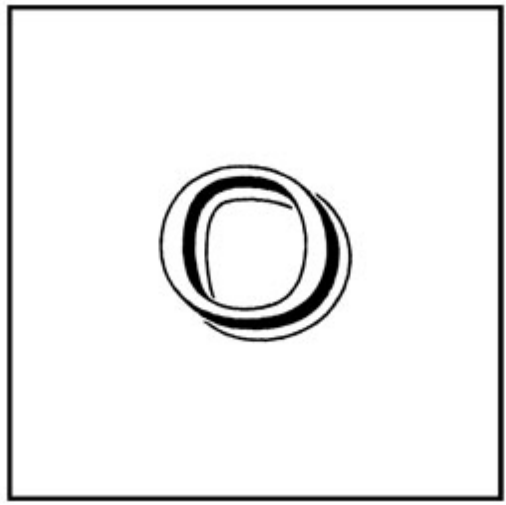
Salluste a rapportée dans le détail, avec force commentaires moralisateurs. Après la guerre civile entre César et Pompée, la Numidie est transformée en province romaine proconsulaire, sous le nom de « Nouvelle Afrique », *Africa Nova*. Mais cette région n'est jamais vraiment stabilisée et, durant tout le Ier siècle, les révoltes et escarmouches ne cessent pas. Face à ces rétives populations de l'Afrique du Nord, Rome hésitera toujours entre répression et relative autonomie, l'insoumission numide restant endémique. Même quand la province sera christianisée, au IIe siècle, elle cherchera le schisme aussitôt : elle adhérera à l'hérésie donatiste, l'une des plus absurdes et radicales qui soient : reportez-vous à l'article « Constantin ».

On ne s'étonnera pas qu'un autre irréductible, le jeune Arthur Rimbaud, à l'âge de quinze ans, ait dédié soixante-quinze vers, en latin, à Jugurtha, figure de la révolte. Voyez l'âpreté du ton rimbaldien, avec ce simple extrait (traduction de Marc Ascione) :

> *Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra :*
> *Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha…*
> *De cette Rome, enfant, j'avais cru l'âme pure.*
> *Quand je pus discerner un peu mieux sa figure,*
> *À son flanc souverain, je vis la plaie profonde !*
> *La soif sacrée de l'or coulait, venin immonde,*
> *Répandu dans son sang, dans son corps tout couvert*
> *D'armes ! Et une putain régnait sur l'Univers !*
> *À cette reine, moi, j'ai déclaré la guerre,*
> *J'ai défié les Romains sous qui tremblait la terre !*
> *Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra :*
> *Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha…*

Une fois encore, l'intuition de Rimbaud est prémonitoire. Jugurtha, dans la période de la décolonisation du Maghreb, sera redécouvert comme symbole de l'insoumission, revendiquant une authenticité perdue. Jean Amrouche, dès 1946, écrit un essai intitulé *L'Éternel Jugurtha, propositions sur le génie africain*, sorte de premier manifeste sur l'indépendance algérienne. Le pugnace Numide d'Astérix n'est pas si loin de refléter une vérité historique.

Voir : Jugurtha, l'intenable.



Orateur, toute une institution

Imaginons une vie politique sans discours. Par quoi les remplacerait-on ?

Les Romains, passionnés de vie publique, considéraient que la meilleure des instructions était l'art de parler en public. D'où la formule du pédagogue et rhéteur Quintilien (35-100 apr. J.-C.), qui fut aussi un théoricien de l'art oratoire à Rome : « On naît poète, mais on devient orateur » (*Institutio oratoria*, « les institutions oratoires »). Il rappelait l'évidence : toute la formation des élites romaines visait à acquérir, à force d'études et d'entraînements, la maîtrise du discours. On obligeait les étudiants à des controverses, les « suasoires » (*suasoriae*), sur les sujets les plus controuvés. On leur enseignait la gestique, la captation d'un auditoire, les trucs pour impressionner.

Tacite résume ce cursus obligatoire, dans son *Dialogue des orateurs* : « Chez nos ancêtres, le jeune homme qui se préparait au forum et à l'éloquence était emmené par son père auprès de l'orateur qui occupait le premier rang dans sa cité. Il s'habituait à l'accompagner, à l'escorter, à écouter tous ses propos, soit devant les tribunaux, soit dans les réunions populaires, de telle sorte qu'il prenait part aussi à ses joutes oratoires, qu'il se trouvait mêlé aux discussions violentes et qu'il apprenait, pour ainsi dire, à combattre au milieu de la mêlée. » Je ne compte pas, ici, débattre des diverses théories de l'orateur : elles excitèrent de perpétuelles controverses chez les Anciens. Car les uns voyaient dans cet art une technique de manipulation pour influencer l'auditoire, donc pour tordre la vérité. D'autres, au contraire, le considéraient comme une honnête persuasion, fondée sur la véracité et sur l'appel à des valeurs civiques ou éthiques, donc comme « de la morale en action », selon une formule de Diderot.

Ce sont les Grecs (Isocrate, Platon, Aristote) qui théorisèrent la rhétorique et l'éloquence, notions parentes, quoi qu'on en dise parfois. Mais les Romains s'en saisirent aussi. Ils organisèrent leur vie publique et politique autour de grands moments oratoires. Quand on lit les livres d'histoire de l'Antiquité, on est frappé par la place qu'y tiennent les discours. Les événements se succèdent, ponctués de prises de parole énergiques, qui font changer le cours des choses ou qui retournent l'opinion des acteurs secondaires. Cicéron a écrit plusieurs traités sur la question (*De inventione oratoria*, *De oratore*, *Brutus*, *Orator*) : il y explique les systèmes de démonstration, les lieux communs du raisonnement, les figures de style, les exemples les plus parlants, les structures du discours, les comportements à tenir en public, les moyens mnémotechniques… Il fait aussi la revue des grands modèles. Ce mélange de codes langagiers et de réflexions morales a influencé le Moyen Âge et la Renaissance, mais il a surtout conditionné le fonctionnement des démocraties modernes, où l'esprit d'examen et la raison remplacent, en principe, la force, la coercition et le diktat.

Voyez la carrière d'un homme comme Tacite. Il a commencé son métier d'auteur par une méditation sur la fonction de l'orateur. Il pense que la pire trahison d'une élite consiste à abandonner sa culture littéraire et ses traditions oratoires. Dans le *Dialogue des orateurs*, brillant essai critique, Tacite s'inspire de Cicéron pour approfondir cette question, en prenant pour prétexte une étude comparée entre les diverses formes de l'éloquence. Ce texte a dû être rédigé à l'époque de Vespasien, vers 105. Il met en scène un poète, Maternus, qui vient de donner lecture d'une tragédie pleine d'allusions politiques. Avec trois de ses amis, Maternus débat des mérites respectifs de l'éloquence officielle et de la poésie. La discussion vise finalement à

s'interroger sur les raisons d'un déclin, moral et social, dont les effets se font sentir sur le langage, notamment sur celui des hommes publics. Le relâchement de l'art oratoire, estime-t-il, a laissé le champ libre aux démagogues et aux superficiels.

Dès que l'histoire bascule, les grands orateurs reprennent la main, donc le pouvoir, rarement pour le bonheur des braves gens. Tous les dictateurs manièrent un verbe charismatique. On l'a vu chez nous, par exemple, lors de la Révolution française : des hommes comme Danton, Mirabeau, Vergniaud ou Robespierre se réclamaient des Anciens. Ils prétendaient imiter les éclats du forum romain. Ils remâchaient les mots latins : vertu, raison, patrie, peuple… Ils s'enivrèrent ainsi du droit de tuer, aimant l'humanité, pas les hommes.

Voir : Lecture publique ; Rhétorique.

Orphisme, verbe et magie

Souvenance nervalienne :

> *Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron,*
> *Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée,*
> *Les soupirs de la sainte et les cris de la fée…*

Gérard de Nerval, artiste marginal et féru de littérature ésotérique, était attiré par le « syncrétisme », ce désir de fondre en une seule mystique toutes les religions. Et sa folie, réelle ou affichée, attestait un penchant pour un art qui refuse, au moment de la révolution industrielle, d'être récupéré par le rationnel et l'utilitaire. En citant Orphée, comme le firent (parfois superficiellement) tous les grands poètes occidentaux, il retrouve justement ces deux tendances conjuguées : d'une part, les adeptes de l'orphisme prétendaient révéler le secret premier et unique des choses cachées, en renonçant aux rites et aux crédulités du panthéon olympien ; et, d'autre part, ils s'insurgeaient contre les systèmes sociopolitiques figés des sociétés antiques. L'orphisme, quand il naît en Grèce au VI^e^ siècle av. J.-C., est d'abord une négation de l'ordre social et religieux. La vie et l'intuition de Nerval font bien de lui un disciple de l'Orphée antique.

Cette secte se réclame donc d'Orphée, l'enchanteur, originaire de Thrace, dont les incantations charmaient les êtres et les bêtes, au point qu'il put même envoûter les dieux infernaux et descendre aux Enfers pour un bref aller-retour. Cet épisode rattache Orphée aux chamans, à des croyances très anciennes ou à des rites primitifs. Mais le motif de cette visite chez les morts est la passion amoureuse. Désespéré par la perte de son épouse, Eurydice, Orphée part la chercher dans l'Au-delà. Cette résurrection leur est accordée, à la condition qu'ils ne se regardent qu'une fois sortis tous deux. Elle le suit. Ils cheminent, en se suivant, vers la lumière. Orphée, à peine dehors, se retourne. Mais Eurydice, elle, est encore sur le sentier des Ombres. Cette fois-ci, la perte est irrévocable. Inconsolable, Orphée se lamente et se détourne à jamais des femmes. La légende ajoute qu'il aurait été massacré par les Bacchantes, jalouses et exaspérées par cette homophilie. Elles jettent son corps dépecé dans un fleuve. Mais la tête coupée glisse sur l'onde en chantant encore.

Ce récit relève totalement du mythe. Les disciples d'Orphée pouvaient difficilement se réclamer de lui, même s'ils aspirent à l'imiter, en pratiquant la « vie orphique » : ils se dispensent des habituels cultes et interdits propres aux religions ; ils refusent de participer aux cérémonies officielles ; ils ne se mêlent pas de vie publique ; ils critiquent l'ordre établi ; ils cherchent leur propre salut, en se purifiant. Les auteurs grecs les peignaient en charlatans et les tournèrent au ridicule. Les comparatistes ont montré que ce mode de vie fait penser au bouddhisme. Disons simplement que les idées orphiques sont suffisamment floues pour s'accommoder à toutes les sauces.

À Rome, où l'on adore la tambouille mystique, l'orphisme se mêle avec le néopythagorisme et avec diverses religions exotiques. Il donne prétexte à des écrits emphatiques qui évoquent le pouvoir des poètes-musiciens. Virgile, dans la quatrième de ses *Bucoliques*, associe Orphée à l'idée d'un monde nouveau naissant, ce qui fit beaucoup gloser, notamment ceux qui y virent une prémonition de l'ère chrétienne. Ovide dans les livres 10 et 11 de ses

Métamorphoses accorde aussi une place importante au cycle complet de la légende d'Orphée. Ces visions garderont leur vigueur dans toute l'histoire littéraire, surtout pendant le romantisme. Elles forment une trame pratique dès que l'on veut réanimer le thème de la voyance du poète, ou du « mage », pour parler comme Victor Hugo (*Les Contemplations*, 6, 23).

Ces proclamations ne doivent pas nous faire perdre de vue la beauté initiale du mythe, qui fascina notamment Virgile (*Bucoliques*, 5) et ses imitateurs : la puissance incantatoire de la poésie, qui délivre de tout, même de la mort : *Tale tuum carmen nobis, divine poeta…* – « Tes chants, divin poète, sont pour nous ce que le sommeil sur le gazon est aux membres fatigués, ce que l'eau jaillissante d'un ruisseau, au milieu des ardeurs de l'été, est à celui qui y étanche sa soif… »

Otium

La morale des Romains, comme tant d'autres, valorise l'effort et le travail. La paresse y est honnie, car contraire aux valeurs énergiques qui permirent à la Cité de se construire et de s'étendre. Les héros idéalisés de l'histoire romaine étaient des rugueux, actifs et vaillants, des serviteurs continuels de la *res publica*. Mais les conquêtes, surtout après la victoire sur Carthage, apportèrent des richesses nouvelles et brassèrent les cultures. Le puritanisme ancestral dut céder devant un nouvel humanisme. On découvrit que le temps qui n'est pas consacré aux affaires (*negotium*, « négoce »), aux besoins vitaux ou à la politique permet un utile loisir, au cours duquel l'homme libre peut s'enrichir dans la culture, les sciences, les arts ou les plaisirs du corps. Cette zone de la vie, où l'on s'occupe autrement, est donc le contraire du *neg-otium* : c'est l'*otium*.

On débattit, évidemment, des vertus de l'*otium*, pour qu'il ne se résume pas à une dégradante inaction, à un relâchement indigne. On voulait se démarquer de la mollesse grecque, la *graeca mollitia*, méprisée à Rome. Les Romains plaçaient sous le terme d'*otium* le travail de l'esprit, les débats d'idées ou les études. Cicéron, dans les *Tusculanes*, réfléchit à cette notion et y voit la condition de la liberté intellectuelle. Paul Valéry s'inspire directement de ses propos dans une *Conférence* de novembre 1935, quand il évoque « cette paix essentielle des profondeurs de l'être, cette absence sans prix, pendant laquelle les éléments les plus délicats de la vie se rafraîchissent et se réconfortent, pendant laquelle l'être, en quelque sorte, se lave du passé et du futur, de la conscience présente, des obligations suspendues, des attentes embusquées. Point de souci, point de lendemain, point de pression intérieure ; mais une sorte de repos dans l'absence, une vacance bienfaisante, qui rend l'esprit à sa liberté propre ».

Sénèque a écrit un traité sur le sujet, *De otio*. Il montre qu'oisiveté et indolence ne sont pas synonymes du véritable *otium*, celui qui favorise le recueillement et la réflexion. Il voit ce laps de temps apaisé comme un chemin

vers la contemplation et la tranquillité d'âme. Il ne s'agit pas de fuir ou de divaguer, mais d'approfondir, dans l'intimité, le sens de nos engagements terrestres. Comme repenti, il donne ses conseils (tardifs) à son ami Lucilius (*Lettres*, 1, 8) : « Je me suis retiré et du monde et des affaires de ce monde. Je travaille pour le compte de la postérité. Je songe à elle en composant des écrits que j'espère utiles. J'y enregistre des conseils d'hygiène morale, des formules, peut-on dire, de médication pratique, non sans avoir éprouvé leur vertu sur mes propres plaies : mon mal n'a pas disparu sans doute, mais il ne s'étend plus. Moi qui ai découvert le droit chemin bien tard, quand j'étais las de mes égarements, je l'indique aux autres. Je leur crie : "Évitez tout ce qui a l'agrément du vulgaire, avantages que le hasard répartit. Devant l'aubaine imprévue suspendez le pas, défiez-vous, tremblez…" » Bref : faites ce que je dis et non ce que j'ai fait.

Nous nous tromperions du tout au tout en comparant simplement avec nos modernes vacances ou même avec le supposé *farniente*, périodes de jouissance et de divertissement. Notre siècle zappant et agité, bombardé d'images agressives et de tohu-bohu, mixant publicité et art, peut-il capter encore la beauté de ce concept latin ? J'ai même l'impression que l'*otium* ancien est l'inversion de ce que nous nommons désormais « loisirs », où prédomine la recherche collective de sensations et d'excitants, congédiant du même coup la mise à distance, la vie intérieure, la capacité d'être à soi. Marc Fumaroli, dans son *Paris-New York et retour* (Fayard, 2009), a bien montré le regrettable effacement actuel du véritable *otium* des Anciens, ce loisir fécond, ce repos actif de l'esprit, ce suspens attentif tourné vers les choses de l'esprit. On se prend à regretter l'usage qui permettait jadis de donner le titre d'*Oisivetés* à des recueils de mémoires, tel ce fabuleux « ramas de réflexions sur différents sujets », intitulé *Les Oisivetés de Monsieur de Vauban*. Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, les cita en modèle de diversité et de puissance intellectuelles, lors de son éloge funèbre de Vauban, prononcé le 4 mai 1707.

Mais je schématise sans doute, d'autant que les premiers auteurs chrétiens ont dénoncé la frénésie païenne des Romains et leur inaptitude à l'*otium* véritable. Tertullien écrit, dans son *De pallio* – « *Le Manteau* » : « Moi, je ne dois rien au Forum, rien au Champ de Mars, rien à la Curie. Je ne veille sur aucun bureau, je ne m'empare d'aucune tribune, je ne guette aucun prétoire, je ne respire pas l'odeur des canaux, je n'adore pas la barre des tribunaux, je ne plaide pas en hurlant, je ne suis ni juge, ni soldat, ni roi : je me suis retiré du peuple. Penser à moi est mon unique affaire : mon seul souci est de ne pas en avoir. Tu vas décrier cette vie de paresse : c'est pour le peuple, pour la patrie, pour l'Empire, pour la chose publique qu'il faut vivre ! Mais cette maxime, c'était bon pour autrefois. Personne ne naît pour autrui. Car chacun doit mourir pour son compte. »

Ovide, version exil

On a peine à imaginer l'ampleur de la vogue que connut Ovide (43 av. J.-C. - 17 apr.) au Moyen Âge, dès l'époque des troubadours qui trouvèrent dans ses œuvres dites érotiques un dictionnaire de la poésie amoureuse. On parla même d'un « âge ovidien », l'*aetas ovidiana*. Au début du XIVe siècle, un auteur anonyme publia un *Ovide moralisé,* poème de 72 000 octosyllabes inspiré des *Métamorphoses*, relues et recadrées dans une perspective morale chrétienne. L'engouement, là encore, fut immense.

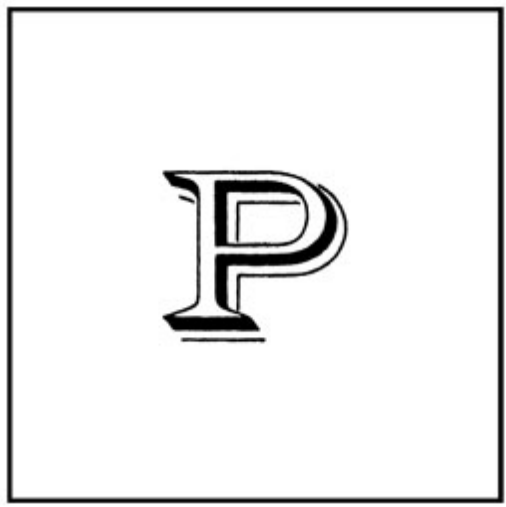
Ovide est le dernier d'une pléiade exceptionnelle, celle des cinq grands poètes de l'Âge d'Auguste. Il a vingt / trente ans de moins que Virgile et Horace, dix ans de moins que Tibulle et Properce. Mais ce qui m'intéresse dans son cas, ce ne sont pas ses poèmes grivois, c'est sa seconde vie. Quand, au tournant de l'ère chrétienne, il dut, bon gré mal gré, oublier les mondanités romaines et réfléchir au destin. Car, les dernières années de son existence, Ovide les passa seul, exilé, en 8 apr. J.-C., au nord de la mer Noire (l'antique Pont-Euxin, d'où l'un de ses titres *Les Pontiques*), sans qu'on sache trop la faute (Ovide parle d'*error*, d'une « erreur ») qui provoqua le courroux définitif d'Auguste.

Il plongea dans une dépression qui l'obligea à méditer sa finitude. Rien n'avait préparé à une telle régression ce patricien brillant et fortuné. Il se retrouve lâché par tout le monde, bien sûr : *Donec eris felix, multos numerabis amicos ; tempora si fuerint nubila, solus eris* – « Tant que tu auras de la chance, tu compteras des amis en nombre ; quand les temps s'assombriront, tu seras seul » (*Les Tristes*, 1, 9). Le voilà abordant des pensées morales et religieuses dont il se serait bien dispensé s'il fût resté chez lui. Les gens de son milieu (quoique superstitieux) considéraient comme des sornettes le panthéon romain, et les devins officiels suscitaient leur ironie. Mais Ovide avait déjà évoqué, à la fin des *Métamorphoses*, une doctrine de rédemption et de réincarnation, en faisant parler Pythagore, un contemporain de Bouddha, à l'autre bout du monde indo-européen. Il avait aussi, dans ses *Héroïdes*, fait se lamenter d'illustres héroïnes, trahies et éplorées (voyez l'article « Didon, *infelix* »), comme Médée ou Ariane, dans un genre romanesque qu'imitera Guilleragues, en 1669, avec ses *Lettres portugaises*. Il ne prévoyait pas que sa biographie lui ferait éprouver de tels *lamentos*.

Proscrit, Ovide cessa de mystifier. Il perçut d'emblée sa déportation comme un assassinat. La vie devient agonie. La parole tourbillonne, à l'image du labyrinthe où l'homme est piégé, dans un hiver éternel et un désert total. La terre d'exil ressemble à la friche lugubre des marécages infernaux ; les routes ne mènent nulle part et se perdent ; les seuls signes de vie émanent de hordes hurlantes, de pillards ou d'animaux menaçants, des ours, des loups ; la mer gèle et se fige. Ovide lui-même se pétrifie, rejeté dans l'antimonde. Il nous hèle de très loin.

Comment survivre ? Tantôt Ovide ravale son talent qui causa sans doute son préjudice. Tantôt il proclame l'immortalité de son génie. Ainsi s'établit une stéréophonie ambiguë, une oscillation. Ce tangage lyrique est d'une lancinante beauté. Ces équivoques laissent les commentateurs partagés. D'un côté, on a décelé chez Ovide la prémonition de la grâce chrétienne, découverte au bout des épreuves. D'autres, tout au contraire, soulignent son paganisme, son athéisme, sa désillusion définitive, sa prière sans transcendance. On en débattra ailleurs qu'ici. Mais il reste que cet intellectuel, pétri par l'imaginaire antique, fut capable, par sa sensibilité et par le drame final de sa vie, de s'ouvrir à l'ère nouvelle. Il pressent aussi, avant Tacite, que la vigueur brutale des barbares emportera un jour la civilisation romaine. L'exilé aigri se transforme en figure tragique, celle du poète maudit. Les recueils des *Tristes* et des *Pontiques* ne cessèrent d'inspirer les déportés et les bannis, tous les déchus qui ont surnagé en écrivant.

Quiconque a un peu vécu finit par aimer Ovide. Il méritait bien une place dans ce dictionnaire amoureux.



Palatin

Voir : Collines (sept).

Palinure, contre-plongée

Les nocturnes latins ont quelque chose de maléfique. Voyez l'œuvre de Tacite, où les pires horreurs se passent la nuit. Vers la fin du livre 5 de *L'Énéide*, Virgile décrit la dernière traversée de la flotte d'Énée en route vers l'Italie. La déesse qui protège les Troyens, Vénus, a obtenu de Neptune que le voyage se déroulerait sans heurts ni malheurs. Une exception : la vie d'un seul homme, dont la mort rachètera toutes les autres.

Le passage virgilien est magnifique. Les vaisseaux glissent sur l'onde dans la nuit. Le pilote Palinure les guide, le regard fixé sur les astres lumineux. Le dieu Sommeil descend vers lui. Il va lui faire payer ses veilles fréquentes en l'hypnotisant pour le noyer. C'est lui, le pauvre Palinure, qui sera la victime expiatoire. Tout le monde dort. Le texte latin, comme chuchotant, est d'une lancinante beauté que la traduction peine à faire entendre :

> *Déjà la Nuit humide avait presque atteint la borne médiane du ciel ;*
> *les matelots, couchés sous leurs rames, sur les dures banquettes,*
> *laissaient se détendre leurs membres dans un paisible repos,*
> *quand le Sommeil, tout léger, se laissant glisser des astres de l'éther,*
> *écarta l'air ténébreux, repoussant les ombres.*
> *Il te cherchait, Palinure, t'apportant de tristes songes,*
> *à toi victime innocente. Le dieu s'installe en haut de la poupe,*
> *sous les traits de Phorbas, et sa bouche émet ces paroles doucereuses :*
> *Palinure, descendant de Iasius, les flots portent la flotte d'eux-mêmes,*
> *les brises soufflent, régulières ; l'heure est au repos…*

Palinure tente de résister à la funeste berceuse, écarquille les yeux, se cramponne au gouvernail. Mais c'est peine perdue. Il est précipité dans la mer sans que personne s'aperçoive de rien. À son réveil, Énée le pleure, désespérant de jamais le revoir.

Mais, plus tard, quand Énée descend aux Enfers, il retrouve Palinure parmi les malheureux dont l'âme errante n'a pas trouvé le repos. Palinure lui raconte sa fin : il a nagé trois jours et trois nuits ; il a atteint les côtes d'Italie ; mais, comble de malchance, la horde locale des Lucaniens l'a aussitôt massacré, abandonnant son corps sur le rivage, sans sépulture. Énée promet,

une fois revenu à la lumière, de lui rendre les honneurs funèbres, nécessaires à sa paix posthume. Mais la Sibylle qui guide Énée au royaume des ombres le rassure : elle sait que les assassins de Palinure reviendront bientôt recueillir son cadavre et l'honorer en donnant son nom au cap Palinure, au sud de Paestum.

L'ombre inapaisée de l'honnête Palinure a touché bien des créateurs. Je pense à Cyril Connolly (1903-1974) qui publia en 1944, à Londres, *Le Tombeau de Palinure*, sorte de voyage intérieur inspiré par l'errance, la séparation et la nostalgie. Palinure, parce qu'il ouvre la voie aux hommes au point d'irriter les dieux, devient une figure de l'initiation. L'écrivain mexicain Fernando del Passo (*Palinure de Mexico*, 1991) le prend aussi pour guide dans la confusion du monde.

J'aime l'étrange survie de ce personnage secondaire, dont l'aventure ne nous lâche plus.

Voir : Énée, une force qui va.

Panem et circenses

Du pain et des jeux, du blé et des spectacles… Ce raccourci célèbre est emprunté à Juvénal (*Satires*, 10, 81), qui stigmatise ainsi une civilisation de soldats virils devenue amollie et assistée. Mais ce sont les premiers chrétiens qui ont popularisé l'expression, pour condamner la brutalité et le matérialisme des païens, guidés par leurs instincts : « des ventres », disait saint Augustin.

Ce cliché a la vie dure, même si l'on a montré que les jeux, financés par les puissants, permettaient de redistribuer les richesses et de rééquilibrer une société inégalitaire. Il ne s'agit pas seulement de satisfaire les désirs du peuple, mais de l'associer à une forme de prospérité partagée. L'aristocratie gouvernante accorde à la plèbe (laquelle l'exige et l'attend) des libéralités et du plaisir. Cette générosité publique, nommée « évergétisme » (littéralement, en grec, « faire du bien »), est une des formes du mécénat. Les fêtes, comme tous les monuments publics, sont des dons, cadeaux obligatoires et indispensables d'une élite. L'organisation socio-économique romaine y trouva sa stabilité, comme le montra Paul Veyne (*Le Pain et le Cirque*, Le Seuil, 1976).

Tous les pleurnichards de la décadence, siècle après siècle, ont ressassé la formule sans se soucier de cette réalité. Les critiques de la société de consommation en ont fait leur slogan. Mais, au fond, ils ne trahissent pas la pensée de Juvénal qui aimait à mettre en parallèle les mœurs frugales des anciens Romains et celles de ses contemporains, superficiels et efféminés. À ses yeux, la Rome impériale est devenue un lupanar et une bouffonnerie, où les citoyens se désinvestissent de la vie politique pour jouir sans entraves. Il en résulte une vraie méthode politique : une démagogie qui dispense les citoyens de penser et de progresser. Sous l'Ancien Régime, on complétait

ainsi : « Le peuple a besoin de trois F. : fêtes, farine et fourches [celles du gibet]. » Liée ou non à la crainte, cette aliénation volontaire transforme la société en une immense nurserie, où chacun court vers une régression hédonique collective, tandis que le pouvoir s'occupe de tout. La réalité se confond avec un parc d'attractions perpétuel et tonitruant qui dissout les problèmes et la critique.

Cet « *Homo festivus* », dont parlait le lucide Philippe Muray, est bien le rejeton des pantins dénoncés par Juvénal.

Voir : Cirque, sable et sang ; Jeu, *homo ludens*.

Pater familias

« Vivre en bon père de famille » : cette notion juridique, assez vague, définit le comportement considéré comme socialement normal. Cette référence morale est ancienne et elle nous vient de Rome, le *pater familias* étant le modèle unique et le responsable, dans sa maisonnée, de tout et de tous.

Cette tradition a la vie dure. Quand Jules Ferry écrit aux instituteurs, en 1883, pour les inciter à une attitude irréprochable, il leur donne ce précepte : « Si parfois vous étiez embarrassé pour savoir jusqu'où il vous est permis d'aller dans votre enseignement moral, voici une règle pratique à laquelle vous pourrez vous tenir : avant de proposer à vos élèves un précepte, une maxime quelconque, demandez-vous s'il se trouve, à votre connaissance, un seul honnête homme qui puisse être froissé de ce que vous allez dire. Demandez-vous si *un père de famille*, je dis *un seul*, présent à votre classe et vous écoutant, pourrait de bonne foi refuser son assentiment à ce qu'il vous entendrait dire. Si oui, abstenez-vous de le dire ; sinon, parlez hardiment. »

Si l'on s'en tient à la vieille loi romaine, le pouvoir du *pater familias* n'a rien d'aimable. Il est, en principe, considérable. Sa puissance paternelle, *patria potestas,* lui donne droit de vie et de mort sur sa femme, ses enfants et sa domesticité. Tous dépendent de sa volonté : ils sont « à sa main », *sub manu*. C'est d'ailleurs le père qui décide si un nouveau-né vivra : déposé à terre, le bébé doit être soulevé par les bras paternels, faute de quoi il reste au sol, exposé, à moins qu'il ne soit vendu ou donné pour adoption ailleurs. Les esclaves aussi ne pouvaient devenir des hommes libres sans que cette « main » soit levée : c'est la *manumissio*.

Au sein de la maison, ces règles terribles s'accommodaient mal du tempérament latin. Les femmes ne se laissaient pas instrumentaliser si facilement et on ne vit jamais un père mettre à mort sa descendance par pur caprice. Son pouvoir n'allait pas sans une responsabilité dont il pouvait avoir à rendre compte. La loi ne correspondait donc plus aux mœurs réelles. Et sous l'empire, il n'y a que le Prince, sorte de « père de la nation », qui détienne dans sa plénitude la *patria potestas*.

Toutefois, le *pater familias* incarne la lignée, le sang, la *gens*. On honore, sur l'autel domestique, son « génie », son *genius*, cette force vitale qui, à travers lui, maintient la survie de la famille à travers les âges et les générations. Il assume un rôle de prêtre domestique (en latin *patrare* signifie « faire acte religieux en qualité de *père* ») : il récite les prières adéquates ; il offre aux dieux la *libatio*, prémices du repas et des boissons ; et il organise le rituel comme il l'entend, l'État n'intervenant jamais dans l'ordonnance des cultes privés. Enfin, si les âmes des ancêtres sont irritées au point de revenir déranger la tranquillité de la demeure, c'est le père qui doit se charger de les apaiser : seul, au milieu la nuit, il les invoque et leur jette une poignée de fèves cuites qui les calmera. Pratique, d'avoir un exorciste à domicile : ça aide à supporter le paternalisme.

Patriciens *vs* plébéiens

Ce duo conflictuel se confond avec l'évolution historique de Rome et il a lentement façonné son système social et politique. Je ne retiens, de cet immense sujet, que les aspects pittoresques.

« Désormais confiant dans ses forces, Romulus conçut alors une structure pour les gérer. Il nomma cent sénateurs. Jugeait-il ce nombre suffisant ou n'y avait-il que cent hommes susceptibles de porter le titre de *pères* ? Car c'est ainsi qu'on les appela, en raison de leur honorabilité, et *patriciens* leurs descendants. » Cette explication de Tite-Live (*Histoire de Rome*, 1, 8) résume ce qu'est, aux origines, un *patricien* : un citoyen romain dont les lointains ascendants furent parmi les cent « pères » de la patrie nouvelle. Il appartient donc à une caste, à une aristocratie héréditaire, celle qui siège au Sénat et qui occupe les grandes magistratures.

Évidemment, ce monopole politique évolua rapidement. Les gens du

peuple, les *plébéiens*, sous la République, ne pouvaient se satisfaire éternellement d'être les simples clients d'une famille patricienne, sans accéder directement à des postes stratégiques. Avec l'extension de Rome, il fallut donner des droits à des hommes neufs ou à des soldats en fin de carrière, notamment celui de posséder leurs propres terres. Dès lors, ces nouveaux propriétaires s'enrichirent, se coalisèrent et voulurent partager le pouvoir politique.

Un premier conflit, inévitable, explosa en 494 av. J.-C. : les plébéiens font sécession, sur la colline de l'Aventin, et exigent d'élire leurs représentants. On les nommera les « tribuns de la plèbe ». Bientôt intouchables, ces tribuns auront le pouvoir d'opposer leur *veto* au Sénat patricien. Mais on ne s'en tint pas là. L'histoire de Rome est jalonnée de tensions entre patriciens et plébéiens, toujours résolues en accordant des droits supplémentaires à la plèbe : autorisation des mariages mixtes ; droit d'un plébéien d'être candidat au consulat ; puis à toutes les autres magistratures, sans exception. La deuxième révolution plébéienne, en 287 av. J.-C., se conclut par la *Lex Hortensia*, texte décisif qui donne force de loi aux résolutions votées par l'assemblée de la plèbe, les « plébiscites », sans que le Sénat puisse s'y opposer.

Dès lors, les dignités sont partagées et l'égalité civile est réalisée. L'aristocratie romaine, mêlée, va se reconstituer autrement. Elle ne se fondera plus sur le clivage ancestral, dépassé et illisible, entre patriciens et plébéiens, mais sur la *nobilitas* (voir ce mot), une sorte de noblesse de robe issue des familles qui ont donné un consul à la République. De toute manière, les familles patriciennes des origines dégénèrent, s'amenuisent ou disparaissent. Aux débuts de l'empire, les lignées les plus prestigieuses sont usées. C'est l'empereur qui recréera désormais des patriciens, choisis et nommés par lui. Enfin, Constantin, au IVe siècle, les supprimera carrément.

La plupart des historiens et des sociologues ont examiné l'histoire des relations entre patriciat et plèbe comme un laboratoire du progrès démocratique et de la conquête des droits. L'un d'eux parle même d'une « révolution permanente légalisée ». Du moins, elle évita le bain de sang et la terreur. Nous ne pouvons pas en dire autant. J'aime aussi que la plèbe romaine ait été accueillante à tous ceux qui partageaient ses idées ou ses intérêts, à l'image d'un parti ou d'un syndicat. Elle eut ses adhérents, si l'on ose dire, y compris des patriciens qui firent le choix de la rejoindre. Publius Claudius Pulcher (assassiné en 58 av. J.-C.), descendant de la prestigieuse famille patricienne des Claudii, se fit même adopter par un plébéien et changea son nom en Clodius, pour faire peuple…

Voir : Consul ; Gracques, idéalistes ou factieux ? ; Tribun : contre-pouvoir.

Pénates

Le mot (masculin pluriel) s'est curieusement bien conservé, dans des formules figées mais usuelles : ses *pénates*, on est heureux de les « regagner » ou de les « retrouver ». On se sent « bien dans ses pénates », comme *L'Homme qui court après la Fortune*, chez La Fontaine : « Il renonce aux courses ingrates, / Revient en son pays, voit de loin ses Pénates, / Pleure de joie et dit : Heureux qui vit chez soi ! » On déménage avec eux, comme la belette qui s'empare « du palais d'un jeune lapin » : « Elle porta chez lui ses Pénates un jour / Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour, / Parmi le thym et la rosée. »

C'est le cas de dire que les pénates veillent au grain. Leur nom vient de *penus*, le « garde-manger », le placard à provisions. Ces divinités domestiques protègent les vivres et elles assurent à la famille les moyens de sa subsistance. Elles vont par deux. Elles sont attentives au foyer, au sens figuré (le gîte) et au sens propre (le feu qui chauffe dans la cuisine). Elles concourent donc à la survie de la lignée. Les pénates sont moins attachés au site qu'à la parenté : ils suivent la famille quand elle change de domicile, voire quand elle voyage loin et longtemps. Ils se transmettent comme un héritage, de père en fils.

Et comme la Cité rassemble en un seul corps social tous ses rejetons, elle forme un groupe uni qui a aussi ses propres pénates. Placés dans le Temple de Vesta, déesse du foyer, sur le Forum, ils protègent la nation. Même les petites bourgades ont les leurs. La légende voulait que les pénates de Rome aient été ramenés de Troie par Énée. C'est cette tradition que relaie Virgile : « Je suis le pieux Énée qui transporte avec moi sur ma flotte les Pénates dérobés à l'ennemi. Je cherche l'Italie, terre de mes pères, qui descendent du grand Jupiter » (*L'Énéide*, 1, 375).

Une autre divinité est associée aux pénates, c'est le dieu *Lare*. On leur offre de modestes sacrifices (notamment ce qui tombe au sol lors du dîner) sur le petit autel domestique, « l'autel *laraire* », qu'ils partagent. Mais le Lare, lui, est un pôle. Il ne voyage pas avec la progéniture. Il est fixé au sol, immuable, en plein cœur de la maison. On honore en lui le génie du lieu où fut implantée la résidence familiale. On le ménage, on se méfie de lui : venant du terrain, ancré dans la terre, il a commerce avec les forces d'en bas. Lors de la fête des *compitalia*, on suspend, à l'entrée de la maison, des santons qui représentent les membres de la famille. Si jamais le Lare voulait entraîner quelqu'un au pays des morts, on espère qu'il se contentera de sa marionnette.

Ces dieux sont des forces spirituelles, sans forme réelle, sans personnalité ni sexe, sans histoire racontable. Ce n'est que tardivement qu'on se mit à les représenter sous l'aspect de statuettes de jeunes gens en tunique courte, tenant une coupe ou une corne d'abondance, souvent accompagnés d'un chien. Car la religion primitive des Romains se résume à l'idée que tout être a son *génie* qui veille sur lui ou l'accompagne. Les dieux n'ont pas, d'emblée, de physionomie particulière. Ce sont des puissances obscures, des présences agissantes, des *numina* (pluriel de *numen*). Les érudits latins (comme Varron) s'échinèrent à structurer leur mythologie et classer leurs

dieux, pour leur donner une apparence et une fonction. Cette construction intellectuelle ne changea rien aux fondements de la spiritualité romaine qui consiste à respecter des rites, pour ne pas réveiller les démons qui sont partout.

Cette approche est profonde. Elle accentue le mystère de la vie et de la mort. Toute naissance est une énigme divine (dont la déesse Lucina est l'image) et toute mort crée un nouvel intercesseur, ombre des Mânes ou présence cachée mais agissante en quelque coin de la nature. Il faudrait ici relire *Ce que dit la bouche d'ombre* de Victor Hugo (dans le dernier livre des *Contemplations*) pour comprendre ce panthéisme des Anciens qui voient et entendent du divin en toute création. Si bien que l'homme doit se garder d'attenter, même par distraction, à la nature en qui il pourrait blesser une forme de vie cachée :

> *Tout parle. Écoute bien.*
> *C'est que vents, ondes, flammes,*
> *Arbres, roseaux, rochers, tout vit !*
> *Tout est plein d'âmes…*

Voir : Lares, dieux familiers ; Mânes.

Péristyle

Vous vous souvenez de l'adaptation que Joseph Losey réalisa du *Don Giovanni* de Mozart, en 1979 ? Le metteur en scène utilisa comme décor, en Vénétie, les palais et villas d'Andrea Palladio, l'architecte italien du XVI^e^ siècle, notamment la « Villa Rotonda » de Vicence. La beauté de ces bâtiments repose d'abord sur leurs *péristyles*, rythmant les façades et magnifiant les galeries d'entrée. Palladio, qui avait redécouvert les traités de l'architecte romain Vitruve, remit à la mode ces dispositifs à colonnades et ne cessa d'être ensuite imité.

« Les Grecs furent des architectes et les Romains des maçons. » Ce cliché dit vrai : l'art grec influença beaucoup les constructions romaines. Dès le début du II^e^ siècle av. J.-C., les familles aisées veulent montrer leur puissance en édifiant de riches hôtels particuliers. Ils font appel à des artisans grecs, qui dressent des colonnes partout. Un préau reposant sur des pilastres, le *péristyle*, extérieur au mur d'enceinte, donne de l'ampleur au bâtiment, tout en offrant de l'ombre. De même, à l'intérieur de la maison, l'*atrium*, parfois disposé en jardin avec sa fontaine centrale, est entouré d'alcôves séparées par des colonnes.

On s'en doute, le péristyle est un signe ostentatoire et pas seulement un type d'habitat. Il remplit une fonction sociale. Les demeures qui en disposent révèlent une force économique et politique. Dans les provinces, en Gaule par exemple, les élites et les édiles se font construire ces portiques, sur le modèle romain. Voilà pourquoi on en voit des vestiges partout : opéras, hôtels de ville, églises, palais officiels. Sans oublier le « Palais Brongniart » à Paris, ex-

temple de la Bourse. Plus d'un boursicoteur s'y est mordu les doigts. Mais ce n'est pourtant pas à lui que pense Nerval, dans *Delphica* : « Reconnais-tu le Temple au péristyle immense / – Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents… »

Voir : Colonne, support et signal.

Philosophie, emprunts et synthèses

La philosophie, à Rome, résulte d'une importation des écoles de pensée grecques, au point qu'on entend souvent dire que « le Romain n'a pas la tête philosophique ». Cicéron reconnaît lui-même, dans les *Tusculanes*, que les Grecs ont tout donné aux Romains, hormis dans le domaine des mœurs, de la politique et de la guerre. Ce transfert et cette adoption commencèrent tôt : dès le début du IIIe siècle av. J.-C., on érigea une statue de Pythagore sur la place des Comices, si l'on en croit Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, 34, 12). Ainsi, alors même que l'expansion culturelle grecque n'en était qu'à ses prémices, le pouvoir romain accueillait et honorait déjà une figure doctrinale étrangère. Ensuite, les écoles athéniennes envoyèrent régulièrement des ambassadeurs à Rome, qui s'exprimaient sur le Forum ou qui étaient reçus pour des lectures publiques : leur virtuosité verbale et leurs innovations intellectuelles suscitaient étonnement, engouement, voire enthousiasme.

Mais l'incompréhension restait forte entre le pragmatisme romain et les spéculations grecques, « cet art qu'ont les pédants de gâter la raison », dirait La Fontaine. Les Romains aiment l'intangible, le constant et le répétable (comme le prouve leur religion formaliste), alors que la philosophie suppose un mouvement perpétuel. Cicéron raconte avec humour (*De legibus*, 1, 53) que Lucius Gellius, envoyé à Athènes comme proconsul en 93 av. J.-C., convoqua tous les maîtres à penser de la ville et les invita à cesser leurs discussions oiseuses, et qu'il leur proposa même son concours juridique pour en finir. Aux yeux d'un magistrat romain, ces querelles théoriques ne pouvaient que troubler une saine conception de l'ordre public, la réflexion systématique lui semblant une perte de temps. On répétait l'axiome : *Primum vivere deinde philosophari* – « Vivre d'abord, philosopher ensuite ». Mais l'interpénétration continua. Des professeurs de philosophie vinrent tenir boutique à Rome, tel le platonicien Philon de Larissa. Et l'élite romaine ne voyait pas d'inconvénient à ce que ses rejetons aillent rendre visite aux penseurs grecs dans leur propre fief. Des personnalités majeures comme Pompée et Cicéron se rendirent à Rhodes pour entendre le stoïcien Posidonius, lequel vint plus tard en Gaule et à Rome où il mourut en 51 av. J.-C. Des courants comme le stoïcisme, justement, jouèrent un rôle dans l'évolution juridique et morale de la Cité, d'autant que les disciples de ces écoles étaient souvent des magistrats ou des avocats.

C'est exactement le cas de l'éclectique Cicéron, qui fut le grand

intercesseur de la philosophie grecque à Rome, de Platon surtout. Quand il dut se faire oublier, sous la dictature césarienne, il organisa même une sorte de séminaire permanent autour de lui, à Tusculum. Sans doute fut-il le premier à comprendre que la conquête romaine devrait passer par la culture et que la maîtrise des doctrines intellectuelles servirait son dessein d'universalité. Il reste que l'on ne connaît pas de philosophie proprement romaine, malgré quelques tentatives, au Ier siècle, dans certains cercles comme celui de la famille des Sextii, pour concilier les doctrines exogènes et la coutume latine, le laconique *mos majorum*. Ce syncrétisme ne réussit pas à imposer des œuvres mémorables. Il est vrai aussi que le pouvoir politique se méfiait des écoles, qu'il voyait comme autant de sectes sournoises et potentiellement hostiles. L'épicurisme, qui ne cessa de croître, échappa à cet ostracisme précisément parce qu'il proposait de ne pas se mêler de vie publique ou d'ambitions partisanes.

Rome, ville pilote du monde, était un carrefour. Les philosophies s'y exprimèrent sans vraiment s'y installer. Elles y étaient à fois omniprésentes et étrangères. Dans la mutation perpétuelle de la civilisation romaine en expansion, on ne savait plus trop où se poser ni à qui se confier. On picorait des idées et des croyances çà et là. On vit même une forme de snobisme grec se développer sous l'empire, et pas seulement au théâtre. On imitait les arts et les ingéniosités de la Grèce, comme en témoigne l'hellénisme de Néron. Quelques habiles en profitèrent pour faire école ou pour se rendre indispensables dans l'entourage des grands. Ils furent vite dépassés par la vogue des religions orientales, ces sociétés secrètes qui promettaient le salut plus vite encore qu'en méditant ou disputant.

Plus profondément, le moyen-platonisme et le stoïcisme (refuge des opposants face aux caprices du Prince) laissèrent leur trace dans les comportements, invitant à penser l'humanité comme une seule famille et à conduire sa vie honorablement, tout en préparant le corps à mourir, l'âme étant promise à une immortalité. Sénèque en tira des traités de direction morale. Le christianisme, religion du partage et de l'espérance, y a trouvé un terrain favorable. Des notions comme celles de liberté intérieure, de charité, de solidarité, de providence commencèrent à s'épanouir, offrant un refuge aux consciences stressées par l'accélération continue et brutale des événements, la grande angoisse des Romains – à juste titre finalement.

Voir : Carpe diem ; Cicéron, le meilleur, hélas ! ; Épicurisme, aride bonheur ; Pythagorisme ; Stoïcisme, chemin de liberté.

Pietas

Le grand ancêtre mythique, le héros fondateur de Rome, la nouvelle Troie, c'est Énée, le « pieux Énée », *pius Aeneas* : il sauve son père des ruines de Troie en le portant sur son dos ; il lui rend visite dans les Enfers pour

savoir comment conduire sa propre destinée ; il a pris soin d'emporter les Pénates de la ville détruite pour les poser en Italie ; il renonce à une passion étrangère, pour la reine Didon, poussé par une allégeance et une loyauté supérieures qui l'obligent à persévérer dans sa mission. Il incarne le modèle originel de la *pietas*.

Notre mot « piété » ne restitue pas la valeur de cette notion essentielle. Parmi toutes les vertus que les Romains honorent, la *pietas* tient la première place. Il s'agit d'un attachement scrupuleux et attentif à autrui, impliquant divers devoirs à l'égard des proches, des parents, des supérieurs, de la patrie et des dieux. Tout individu doit se sentir relié à la communauté, que ce soit sa famille (*pietas erga parentes*) ou l'État (*pietas erga patriam*). À chacun son dû. Car le passé n'est jamais dépassé. Et cette fidélité est réciproque, ascendante et descendante : elle engage le citoyen lambda comme tous les chefs, politiques, civils ou militaires. La *pietas* garantit la bonne entente des êtres au sein de la cité et elle ménage la « bienveillance des dieux », la *pax deorum*.

Les Romains pensaient que la puissance de Rome reposait sur leur attachement constant à la religion traditionnelle et aux principes moraux qui l'accompagnent. Ils y puisaient une certitude confiante en leurs forces et en leur destin. Briser ce *pieux* contrat, ce serait s'exposer à la dissension et à la décadence. Ainsi la piété romaine ne suppose pas des formes particulières de dévotions ou de crédulités. Elle n'exige pas des sentiments exubérants, des effusions et des prières pleines d'émotion. Elle formate simplement un comportement, juste et pratique, fait d'obligations sociales et d'observances rituelles, fixées par la tradition. La piété ne s'exprime pas de manière autonome et privée, elle fait partie des devoirs de la citoyenneté. On ne sait trop, d'ailleurs, si les dieux s'intéressent vraiment aux hommes. On les flatte, on pique leur vanité (sur le thème « si tu es si fort, prouve-le »), on essaie de les apitoyer, on prévient leur colère. Mais on n'attend pas de leur part l'amour d'un dieu aimant, plein de pitié et de bonté.

Car l'obsession des Romains, c'est la solidarité. Leur droit codifie les rapports sociaux de sorte que l'intérêt collectif prime toujours sur les intérêts individuels. La première des vertus civiques, c'est l'obéissance à la loi. La guerre civile n'est pas seulement une horreur en soi. Pis : elle brise les liens de *piété*, ce qui fragilise la Cité et irrite les dieux, et elle rompt avec la *Fides*, cette confiance qui relie les citoyens entre eux. Le choix de passer de la république à l'empire s'est fondé sur cette évidence impérieuse : maintenir à tout prix l'unité romaine. Le divin empereur est garant de la *pietas*, le médiateur absolu, ce qui clôt tout débat. On honore la *Pietas Augusti*, qui est aussi sa clémence, sa « pitié » (qui vient aussi de *pietas*). Voyez les monnaies impériales : la *pietas* y est personnifiée de diverses manières, souvent sous la forme d'une tête féminine couverte d'un voile et d'un diadème.

Personne n'était dupe. La *piété* est le prix à payer pour avoir la paix. Horace le sait bien (*Odes*, 2, 14). Il regarde à distance ces contraintes

religieuses et politiques, sans hostilité ni illusion – car elles ne pèseront pas lourd, face à la fugacité des choses :

> *Eheu fugaces, Postume, Postume,*
> *labuntur anni, nec pietas moram*
> *rugis et instanti senectae*
> *adferet indomitaeque morti…*

« Hélas, c'est à la course, Postume, Postume, que s'écoulent nos ans, et notre piété ne saura nous préserver des rides, des cheveux gris et de la mort indomptée… »

C'est ce sentiment plus intérieur, suggéré ici par Horace, qui suscitera une autre piété, plus personnelle et inquiète d'un salut personnel. Venus d'Orient, avant même le christianisme, des cultes nouveaux, mystérieux et prometteurs d'une vie d'outre-tombe privilégiée (voyez ce que nous avons dit sur Isis ou sur Mithra), feront évoluer l'idée de piété vers son sens moderne de ferveur mystique, avec les débordements qu'on sait.

Poésie, perle de la pensée

C'est par sa poésie que j'ai aimé la littérature latine. Certes, nos prosaïques traductions de collégiens nous amusaient, mais comme des devinettes à déchiffrer : on cherchait à reconstituer la structure syntaxique (verbe, sujet, compléments) et tout se mettait en place. Et puis, ces textes étaient peu ou prou des narrations historiques ou légendaires. Notre bible restait le catalogue des personnalités héroïques, celles du *De viris illustribus urbis Romae a Romulo ad Augustum* (« Les hommes célèbres de Rome, de Romulus à Auguste ») de l'abbé Charles-François Lhomond, un ouvrage qui prévalait dans les classes depuis le XVIIIe siècle et qu'évoque Marcel Pagnol dans *Le Temps des secrets*. Ces biographies, souvent édifiantes, nous apprenaient tout à la fois l'histoire, la morale, la grammaire.

Mais, en classe de seconde, nous avons découvert Catulle, Virgile, Horace, Ovide, les élégiaques… Je me souviens des premières leçons consacrées aux *Géorgiques* et aux *Bucoliques*. Notre professeur, un jeune normalien, nous passionnait. Je mesure, aujourd'hui encore, ce que je lui dois : il nous initia à la beauté de l'imaginaire ancien, si attentif au surnaturel ; il nous donna les repères nécessaires en mythologie ; il nous apprit à scander dactyles (- ˘˘) et spondées (- -) ; il nous obligea à apprendre par cœur de longs passages que je sais encore ; il éveilla notre sensibilité à ces louanges de la beauté, de la nature, des dieux et de l'amour. Il nous sidérait en évoquant le mythe romain du poète, vu comme une sorte de magicien ou d'envoûteur, nouvel Orphée. Il nous enseigna la différence entre *poeta* (le faiseur habile) et *vates* (le devin inspiré). Bref, il fut, selon la formule de Camus, un « premier homme ».

Nos deux piliers restaient Virgile et Horace, comme les deux versants

d'un genre contrasté. Virgile est un regard, un peintre de la nature et le chantre de l'histoire glorieuse de Rome. Malgré un fonds mélancolique, il s'absente de son œuvre, il faut y déceler son émotion pudique. Il reste didactique et descriptif, quoique souvent allusif. Horace est plus vif, plus jouisseur et plus égoïste. On perçoit son humeur et son caractère : sa personnalité et ses sentiments sont partout explicites, dans ses *odes* officielles comme dans les croquis assassins de ses *satires* ou de ses *épîtres*. Tous avaient « le cœur intelligent », pour reprendre une belle formule d'Alain Finkielkraut.

Cette dualité schématique résume bien la mentalité latine, fascinée par son terroir et ses légendes mais aussi tentée par un épicurisme railleur. Cette ambiguïté profonde éclate dans la poésie latine. Un homme comme Ovide, d'abord grivois et amusé par les jeux du monde, voire marchand de recettes érotiques, revient ensuite aux grandeurs des mythes (*Les Métamorphoses*) et des rites (*Fastes*), avant d'inventer les élégies du spleen et de l'exil. Dès l'époque cicéronienne, outre le grand chant épicurien de Lucrèce, le *De natura rerum*, cette dualité est perceptible. Quand on lit les *poetae novi*, « les nouveaux poètes », on passe de pièces amples et éloquentes, très imitées des Grecs, à des poèmes brefs et incisifs. Catulle est typique de cet entre-deux, avec un style mi-enjoué mi-langoureux, dérapant parfois dans une gouaille à peine traduisible. L'objet de sa passion, Lesbie, est tour à tour déifié et traité comme une catin.

La poésie latine ne s'est jamais éteinte. Pendant la Renaissance, des auteurs comme du Bellay écrivent des élégies en latin, et on peut lire encore les brillants exercices en vers latins du jeune Arthur Rimbaud (voyez nos articles « Éducation » et « Numidie »). En France, cette tradition a été particulièrement vive, d'Ausone (un Bazadais de la fin du IVe siècle qui chanta notamment les vins de Bordeaux et la Moselle) au cardinal Melchior de Polignac (1661-1742), auteur d'un poème latin de plus de dix mille vers, *Anti-Lucretius* (publié en 1745), dont Voltaire admira la forme et critiqua les idées. Cette fécondité subsiste chez quelques passionnés qui maintiennent la survie du genre, en considérant le latin comme une langue vivante. Au fait, savez-vous qu'il existe une méthode *Assimil* en latin, *Latine loqueris*, « Tu parles latin » ?

Dans *L'Art poétique* (v. 361), Horace propose un raccourci qui a fait florès : *Ut pictura poesis erit*, « La poésie sera comme une peinture ». Cette injonction a été comprise comme une incitation, adressée au poète, à imiter l'art pictural. C'est souvent l'inverse qui s'est produit : les peintres européens, depuis la Renaissance, ont longtemps cherché leur inspiration dans des citations ou des personnages de la poésie antique. Ils sont bergers d'Arcadie. Ovide prétendait susciter un *carmen perpetuum*, un « poème perpétuel », qui continuerait à prospérer éternellement après lui. Ainsi s'est réalisée l'utopie virgilienne où la poésie procède d'un dialogue compétitif et fécond, d'un « chant amébée » sans fin. Il rêve d'une poésie, moins inspirée qu'inspiratrice, qui donne à penser et à aimer, mais qui, surtout, réveille en d'autres le désir de

créer et de chanter. Car François de La Rochefoucauld eut raison de croire que « des gens n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour ». Telle est la leçon émancipatrice du poète latin (*Bucoliques*, 10) : « L'amour soumet tout ; à ton tour, toi aussi, cède à l'amour ! »

Voir : Bucoliques ; *Carpe diem* ; Élégiaques, l'amour et non la guerre ; *Géorgiques* ; Horace, biface ; Orphisme, verbe et magie ; Ovide, version exil ; Virgile, suites.

Pompée, plus dure sera la chute

C'est un intéressant mystère humain, un destin bizarre, fait d'énergie et de balourdise. Grandeur et décadence. Peu d'hommes se sont couverts de gloire comme lui. On ne l'appelait que sous le vocable de « Grand Pompée » que lui accorda Sylla. Il alla de victoires en victoires, tint quasiment tous les pouvoirs entre ses mains. Mais il acheva sa vie lamentablement, maladroit, battu, fuyard, finalement égorgé en Égypte sur l'ordre de Ptolémée XIII, un gamin de treize ans, le jeune frère-époux de Cléopâtre.

Gnaeus Pompeius Magnus (106-48 av. J.-C.) appartient à une lignée de généraux prestigieux et peu regardants. Son père, Pompée Strabon, défenseur des intérêts du Sénat et des patriciens pendant la guerre sociale, fut un cruel et un vénal, détesté des plébéiens. Plutarque, à leur sujet, eut une formule restée célèbre : « Jamais père n'aura réussi à obtenir autant de haine et fils autant de gloire. » Succédant, à l'âge de vingt-trois ans, à la tête de l'armée levée par son père, Pompée s'autoproclame *imperator* avec l'approbation de ses troupes. Il soutient Sylla, dictateur de Rome, qui sera son premier beau-père, contre Marius dont il bat les partisans en Sicile et en Afrique. Il est déjà tellement craint qu'il devient consul, en 70 av. J.-C., directement, sans avoir suivi le *cursus honorum* (voir ces mots) obligatoire.

Puis il mit de l'ordre en Méditerranée, en chassant la piraterie, avant de stabiliser les conquêtes des provinces d'Orient, en Bithynie, au Pont-Euxin, en Syrie, en Judée. C'est lui aussi qui acheva d'éliminer les derniers esclaves révoltés à la suite de Spartacus. À son retour à Rome, en 61 av. J.-C., on lui accorde un triomphe pour ses victoires *de orbi universo*, « sur le monde entier », tout simplement ! Incontournable, au faîte de sa puissance, il accepte de s'allier avec Jules César, l'homme qui monte, qui a six ans de moins que lui : en 60, il est un des trois *triumvirs*, avec Crassus et César. Ce pacte politique est consolidé par son mariage (le quatrième) avec Julia, fille de César.

Mais ces accords, entre deux ambitieux absolus, ne tinrent pas longtemps. Tandis que César est en Gaule et que Rome sombre dans la confusion politique, Pompée se présente comme le recours : il se fait nommer « consul unique », en 52, ce qui est une incongruité sans exemple. Il calme les

séditions et impose son autorité. Il est le rempart des riches et de l'aristocratie. Il se croit désormais assez intouchable et invincible pour déclarer hors la loi César qui, bientôt, va franchir le Rubicon et foncer sur Rome à la tête de ses légions.

C'est le début de la fin. Pompée et ses partisans semblent dépassés et ils s'éparpillent dans une telle confusion qu'ils oublient même d'emporter le Trésor public. Tous fuient devant l'avance des Césariens et se réfugient en Grèce. En 48 av. J.-C., l'affrontement ultime, à Pharsale, donne la victoire à César. Pompée s'échappe vers Alexandrie. Affolés, les souverains égyptiens le font lâchement tuer par un spadassin romain, sous les yeux de sa femme et de son plus jeune fils, car, se disent-ils, si l'on en croit Plutarque, *mortuus non mordet*, « un mort ne mord pas ». Ils croient habile d'envoyer sa tête à César qui, ne craignant plus rien désormais et pouvant jouer les grand seigneurs, accorde des funérailles officielles à son ennemi. Il prétendit même venger cet assassinat en déposant Ptolémée et en plaçant Cléopâtre sur le trône d'Égypte. On connaît la suite du vaudeville…

Pour moi, Pompée reste une énigme. Ce chef de guerre exceptionnel fut un politique maladroit. Trop lié aux puissances d'argent, se croyant tout permis, il ne calcula pas assez ses stratégies. Il est difficile de comprendre pourquoi il a pris la fuite devant César, alors qu'il tenait Rome et jouissait de tous les appuis, avec une capacité militaire trois fois plus forte que celle de l'insurgé. Croit-on que César aurait fait le siège de la capitale du monde et l'aurait prise d'assaut ? Cicéron, qui fut pourtant un pompéien servile, dans une lettre à son ami Titus Pomponius Atticus (*Ad Atticum*, 7, 21), est à juste titre sévère : « Quant à notre Gnaeus Pompée : lamentable, incroyable, l'atonie la plus complète ! Ni cœur ni décision ni moyens ni activité. Je veux laisser de côté le reste : cette fuite de Rome si déshonorante, les tremblantes harangues dans les municipes, l'ignorance de l'adversaire et de ses propres forces… »

La chute de Pompée a donné à méditer. Tous les historiens anciens l'ont commentée longuement et amèrement. Lucain, disciple du stoïcisme, une des victimes de Néron, s'y consacra dans son poème épique, *La Pharsale* : cette œuvre pessimiste peint la vanité destructrice des ambitions brutales, dont César et Pompée sont l'incarnation pathétique. Les poètes baroques (d'Aubigné, notamment) imiteront son regard inquiet et aigri, dénonçant la guerre civile, née du chagrin des hommes, agis par un carriérisme inepte qui les tourmente eux-mêmes. Montaigne aussi (*Essais*, 2, 10) fréquentera Lucain, « non tant pour son style que pour sa valeur propre, et vérité de ses opinions et jugements ». Voyez enfin la tragédie de Corneille, *La Mort de Pompée* (1644) : cette pièce, très sombre et anxieuse, ne fait apparaître Pompée que sous la forme de son urne cinéraire, comme un symbole d'une vie absurdement ruinée.

Une autre ironie de l'histoire : après son triomphe, consécutif à ses conquêtes en Asie, Pompée demanda à être sculpté nu, tenant dans sa main gauche un globe représentant le monde, en *cosmocrator*, « maître de l'univers ». Cette vaniteuse statue trônait dans la Curie : c'est à ses pieds que Jules César, lardé de coups, se couvrit la tête et expira. Tardive revanche.

Voir : César, ou comment forcer le destin ; Cléopâtre, la star.

Pontife

Le titre est curieux : le *pontifex*, étymologiquement, c'est celui « qui fait un pont ». Soit qu'il ait pour mission de relier l'humain et le divin, de faire passerelle entre eux. Soit, plus probablement, qu'il ait reçu, aux origines, la charge d'entretenir le pont sacré, le S*ublicius*. Devenir pontife, ce n'était pas une question de foi ni de vocation. Le prêtre à Rome exerce une fonction publique et il accomplit, sans ferveur particulière, au nom de la communauté, des liturgies immuables. Tel est son statut social. Rien n'est possible, dans la vie privée comme dans l'ordre politique, si les rites prescrits n'ont pas été respectés.

D'ailleurs, le *pontife* n'est pas exactement un prêtre. Il est plutôt considéré comme l'expert en choses sacrées et en droit religieux. Il veille sur le calendrier, distingue les jours fastes et néfastes, garantit le bon déroulement des consécrations, des dédicaces, des expiations. Il recense les événements majeurs qui seront retenus et relatés dans les « très grandes annales » de l'État, les *Annales maximi*. C'est lui encore qui arbitre sur la nécessité de consulter les « livres sibyllins », ces grimoires de prédictions incompréhensibles. Enfin, il est le juge de paix quand des différends naissent entre prêtres ou qu'il y a débat sur un sujet sacerdotal. Cet ascendant sur ses collègues est d'autant plus assuré que c'est lui qui nomme les vestales et les flamines, entièrement soumis à son pouvoir disciplinaire.

Parmi les divers collèges sacerdotaux, celui des quinze *pontifes* était

donc le plus important. Il tenait son prestige d'avoir été fondé par Numa et procédait par cooptation continue pour maintenir son effectif. C'est le Grand Pontife, le *Pontifex Maximus*, qui le préside, d'abord élu par ses pairs, puis nommé par le Sénat. Élu à vie, il dispose d'un palais officiel, la *Domus Publica*. Il y exerce un magistère de contrôle (au moins théorique) sur tous les actes qui relèvent du religieux, ce qui lui donnait un crédit et une autorité dont les empereurs s'emparèrent : tous, depuis Auguste, furent Grands Pontifes.

« Rome, tu domines le monde en te soumettant aux dieux », disait Horace. L'observance vigilante des cérémonies divines cautionnait, aux yeux des Romains, l'extension et la préservation de leur emprise universelle. Le pontife, clé de voûte de ce dispositif, était donc le garant de la grandeur romaine. On comprend que les empereurs aient monopolisé une telle fonction ! Le titre de *souverain pontife* servit dès la fin de l'empire à désigner le pape, car, comme évêque de Rome et chef suprême de l'Église, il était justement perçu comme l'héritier de l'empereur, pour la Ville et pour le monde, *urbi et orbi*.

Voir : Cultes, prière de ne pas déranger ; Fastes, le génie du paganisme ; Flamines (Les) et leurs tabous ; Prêtres, donneurs de sacré.

Préfet, administrateur en tout genre

C'est un haut fonctionnaire, « mis à la tête » (c'est le sens étymologique de *praefectus*) de quelque charge particulière. Un agent zélé et efficace, dévoué au pouvoir. Du coup, l'histoire chrétienne ne leur donne pas le beau rôle, à ces *missi dominici* qui détenaient, dans les provinces, un pouvoir de justice. On les présente souvent comme les exécutants des basses œuvres. Ponce Pilate, notamment, est *préfet* de la province romaine de Judée quand il eut à juger Jésus. Et voyez, pour prendre un exemple, le superbe tympan de la basilique de Saint-Denis (sculpté au XIIIe siècle) : il nous montre un *préfet* brutal ordonnant la décapitation de l'évêque Denis et de ses compagnons qui refusent d'abjurer leur foi. Sainte Marguerite fut aussi suppliciée pour avoir refusé les avances d'un affreux préfet nommé Olybrius ! Les vierges chrétiennes sont souvent victimes de ces personnages, présentés sous un jour libidineux. La peinture du martyrologe abonde également en vilains préfets.

En fait, ce titre général recouvrait des fonctions très diverses : le préfet du prétoire (qui commande à la garde prétorienne) ; le préfet des vigiles (qui combattent les incendies) ; le préfet du Trésor ; le préfet de l'Annone (qui veille sur l'approvisionnement en grains) ; le préfet de la flotte (armateur et gestionnaire des navires). Mais d'autres préposés du même nom remplissent aussi des charges militaires, tels les préfets des légions ou du camp. En apparence, le plus important est le préfet de Rome (*Praefectus Urbi*), qui administre la Ville quand les consuls (puis les empereurs) sont absents ou empêchés. Mais ce titre ronflant prit rapidement une valeur honorifique,

d'autant que le préteur urbain assurait ce même rôle.

C'est Auguste qui comprit l'utilité de placer des hommes compétents et obéissants à la tête de tous les services importants de la Cité et dans les territoires sous tutelle. Il limita les préfectures naguère réservées aux aristocrates ou aux sénateurs, et il ouvrit cette carrière à des chevaliers puis à des affranchis de talent qui se rendirent indispensables. Il inventa ainsi l'administration moderne, les *énarques* romains. Ces cadres supérieurs ont engendré les élites futures : un empereur comme Septime Sévère est le petit-fils d'un préfet de Trajan en pays berbère.

Voyageurs, entreprenants, expatriés par nécessité, les préfets ont parfois fait souche dans les provinces. L'archéologie trouve partout des traces de leurs tombes ou des attestations lapidaires de leurs actions locales. On dit même que c'est un préfet romain de la fin du IIe siècle, un certain Lucius Artorius Castus, qui aurait inspiré le personnage fabuleux d'Arthur au Moyen Âge. À la tête de la VIe Légion, dite *Victrix* (Victorieuse), Artorius aurait soumis, vers 185, les tribus qui vivaient au-delà du mur d'Hadrien. Mais la chose est discutée par les spécialistes de la légende arthurienne. Ne nous en mêlons pas.

Préteur

Les « prétoires » de nos palais de justice leur doivent leur nom : c'est dans ces lieux que siégeait le « préteur » et qu'il rendait la justice. Il n'avait pas grande latitude : il s'en tenait, à la lettre, aux décrets et lois du Sénat et du peuple romains.

Car les consuls romains avaient fort à faire, étant en charge de tout. On les allégea de leur tâche juridictionnelle, au début du IVe siècle, en créant cette nouvelle magistrature, de même durée et de même niveau que le consulat : celle du préteur, *praetor*. Son pouvoir pouvait rivaliser avec celui du consul, d'autant que lui était garantie une totale indépendance. Élu pour un an par les *Comitia curiata*, les « Comices curiates », le préteur rend la justice et veille à la bonne exécution des lois et jugements. Il est de rang sénatorial, et se déplace entouré de six licteurs qui manifestent sa puissance inviolable.

Le premier préteur, dit « urbain », réglait les procès et litiges entre citoyens de Rome. On nomma plus tard un second préteur, dit « pérégrin », pour les conflits où entraient des provinciaux ou des étrangers. Ensuite, diverses prétures furent créées, jusqu'à seize sous Jules César, pour gérer l'administration des nouvelles provinces conquises. Quand ils avaient terminé leurs fonctions, ils pouvaient, comme « propréteurs », gouverner des territoires ou recevoir diverses charges importantes. Dans les textes historiques, chez Tite-Live par exemple, on voit souvent des préteurs sollicités pour résoudre une énigme, clarifier une rumeur, éteindre un scandale. Ils jouent le rôle de nos juges d'instruction ou de nos enquêteurs de police. Nous l'avons vu dans notre article « Bacchanales ».

Il en est un, un certain Fabius, qu'on trouve souvent cité pour illustrer,

sur le ton de la dérision, la fragilité de la vie, car il mourut étouffé par un simple poil de chèvre caché dans son bol de lait : Rabelais en sourit encore dans le *Quart Livre* (chap. 17). En ce qui le concerne, la locution latine n'a pas eu raison, qui dit : *De minimis non curat praetor* – « Le préteur n'a pas à s'occuper des détails ». C'est vrai, à un poil près. Mais le plus célèbre d'entre eux reste Verrès, qui fut élu préteur urbain en 74 av. J.-C. et fut ensuite nommé propréteur de Sicile. Pendant trois ans, il spolia la province de ses œuvres d'art et leva des impôts injustifiés pour son propre compte. Les Siciliens demandèrent justice et furent défendus par Cicéron. Verrès, accablé par les témoignages, n'attendit pas la fin du procès et s'enfuit en exil à Marseille où il vécut dans une agréable opulence. Mais les deux adversaires du « prétoire », Cicéron et Verrès, par une bizarre coïncidence, moururent au même moment, trente ans plus tard, en 43 av. J.-C., tous deux proscrits par le rancunier et brutal Marc Antoine…

Prêtres, donneurs de sacré

La conception chrétienne du pasteur, homme de Dieu assurant une médiation spirituelle entre les âmes et le Ciel, n'a pas grand rapport avec l'idée romaine de la prêtrise. Le prêtre à Rome est une sorte de diplomate, un médiateur qui veille sur les intérêts de la Cité en protégeant les citoyens des éventuelles mauvaises humeurs divines. Certes, il peut manipuler la superstition ambiante, mais sa marge de manœuvre est étroite, car sa fonction exige qu'il mette en application, scrupuleusement, des rites très anciens et intangibles, dont, le plus souvent, personne ne comprenait plus le sens. Il doit simplement « donner du sacré », *sacra dare*, d'où son nom latin de *sacerdos*.

On peut cependant distinguer deux catégories : d'une part, les prêtres « polyvalents », qui sacrifiaient à tous les dieux, tels les pontifes ou les augures ; d'autres part, ceux qui étaient spécialisés et qui servaient une divinité particulière, tels les flamines, les luperques ou les vestales. Mais les uns et les autres avaient le même rôle : ménager les puissances agissantes et ombrageuses des dieux, éviter que leur énergie agissante (leur *numen*) ne vienne troubler l'histoire des hommes, les traiter en alliés de l'ambition romaine. On veut être en paix avec les dieux : cette *pax deorum* n'exige rien d'intime ou de privé, elle n'a pas besoin de fidèles extasiés. Elle est assurée par la stricte application des rites officiels et obligatoires.

Ces dieux, ils ont leur domaine d'influence. Ils peuvent être installés dans un lieu où l'on va les honorer, près d'une source, dans une grotte, sur une colline… Mais ils remplissent surtout des fonctions, comme Mars, dieu de la guerre, ou Cérès, déesse des moissons. Et comme les Romains démultiplient les moments et les situations qui exigent la bienveillance divine, de la naissance aux obsèques, leur panthéon et leur rituel sont presque infinis. Voyez nos articles « Cultes » et « Fastes ». Les prêtres, à l'origine, étaient issus de l'élite patricienne, mais les plébéiens purent, dès le IIIe siècle av. J.-C.,

occuper toutes les fonctions sacerdotales. Dans leur majorité, ils sont organisés en collèges, car la minutie maniaque des sacrifices supposait des experts nombreux et bien formés. D'autant qu'ils n'accomplissaient pas seulement les fréquents cultes publics, mais veillaient aussi sur les cérémonies privées ou domestiques. On les sollicitait pour être sûr de bien faire ou pour comprendre tel ou tel présage. En compensation, ils sont entourés d'honneurs, indemnisés et dispensés d'impôts. Ils portent la toge prétexte des sénateurs.

Le grand avantage de cette conception fonctionnelle du sacerdoce fut d'éviter à Rome les agités mystiques, les fanatismes religieux, les schismes et les anathèmes, les inquisitions et les guerres sectaires. Hélas, avec la fin du paganisme et l'apparition de religions fondées sur les exigences d'un dieu personnel, « rémunérateur et vengeur », cette sagesse-là n'a guère duré.

Voir : Augure, la clarté des oiseaux ; Cultes, prière de ne pas déranger ; Fastes, le génie du paganisme ; Lupercales, la Saint-Valentin ; Pontife ; Superstition ; Vestales.

Princeps

Ce titre mérite un instant d'attention car il résume la manière dont Rome a pu basculer de la république à l'empire sans véritable révolution institutionnelle.

À partir de l'année 28 jusqu'à sa mort, Auguste se fit appeler *princeps senatus*, « le premier des sénateurs ». Ainsi pouvait-il s'exprimer, au Sénat, avant tous les autres et exposer un avis – qui s'imposait, que tous suivaient, forcément. Les apparences étaient sauves. Tout en concentrant la totalité des pouvoirs, Auguste pouvait continuer à prétendre, selon la formule usuelle, « qu'il avait restauré la liberté du peuple romain et remis le gouvernement de l'État à la libre disposition du Sénat et du peuple ». Formellement, ce n'était pas inexact, même si la prestigieuse préséance du *princeps* transformait, en réalité, le Sénat en assemblée laudatrice et consentante.

Dans les annales de son règne, les *Res gestae divi Augusti*, Auguste décrit toujours sa position par cette formule : *me principe* – « comme j'étais le "premier" ». On observera que le complément *senatus* (« des sénateurs ») a disparu. On passa donc de l'idée d'un *primus inter pares* à celle d'un *Prince*, carrément, au sens moderne du mot, c'est-à-dire d'un souverain absolu qui ne dit pas son nom. L'Empire romain a réussi le simulacre de concilier deux principes d'autorité différents : républicain et monarchique. Le *principat* réalisa cette synthèse théorique : un chef tout-puissant et des structures démocratiques fictivement intouchées.

Relisons Tacite. Cent trente ans plus tard, il reste encore ébahi de cet exploit stratégique (*Annales*, 1) : « Après avoir séduit le soldat par des largesses, le peuple par la distribution de vivres, tout le monde par la douceur de la paix, il s'élève progressivement et tire à lui les attributions du Sénat, des

magistrats, des lois, sans que personne s'y oppose, car les plus acharnés avaient péri dans les batailles ou par la proscription et les nobles qui subsistaient recevaient, en fonction de leur empressement à la servitude, richesses et dignités et, fortifiés par le changement de régime, préféraient la sécurité du présent à l'incertitude du passé. »

Un essai célèbre de Raymond Aron sur les États-Unis, en 1973, les nommait « *La République impériale* », pensant à la formule trouvée par les Romains. Aron s'inscrivait dans une tradition qui remonte à la Renaissance, et que réactivèrent des penseurs comme Voltaire ou Montesquieu : tous voyaient dans le principat romain une forme d'équilibre politique, sinon admirable, du moins efficace.

Voir : Auguste, ou comment devenir tout ; Empereur.

Procès et procédures

Une grande partie du legs littéraire de l'Antiquité est constituée par la relation d'affaires judicaires. Cicéron publia même les plaidoiries qu'il n'eut pas à prononcer, telles ses *Verrines*, relatives au procès de Verrès, lequel prit la fuite avant la fin des débats (voir « Préteur »). D'autre part, une carrière publique supposait toujours de se faire connaître dans les prétoires ou obligeait à se défendre contre divers accusateurs professionnels. La politique et le monde procédural se croisaient sans cesse : on ne pourrait citer aucune personnalité politique romaine d'envergure qui n'ait dû ester en justice à un moment ou à un autre. On a même l'impression que l'aspect purement juridictionnel (veiller au respect du droit et de la loi) ou répressif (condamner un coupable) n'est qu'accessoire. Les acteurs du monde de la justice ont d'autres mobiles : la cohésion de leurs réseaux de clientèle (on soutient son patron et ses proches, on a pris parti) ; l'attachement à des valeurs non juridiques, comme la *fides* et la *pietas* ; la mise en scène des traditions et la sanction de leurs transgressions ; l'expiation religieuse. Ainsi, sous le prétexte des procédures, c'est la consistance morale et sociale de la Cité qui est en jeu. On scénarise au tribunal la cohésion d'une communauté en mouvement.

Le procès est organisé selon un antagonisme simple : l'accusateur (qui doit prouver la culpabilité de l'accusé, sans investigation préalable, faute de quoi il passera pour un calomniateur) et l'accusé, défendu par son avocat (le *patronus* ou l'*orator*). La cour est présidée par un préteur ou par un magistrat désigné, entouré d'un jury : à l'origine, ces assesseurs étaient des sénateurs, puis des chevaliers, enfin tout citoyen un peu fortuné. Les peines allaient de l'amende à la prison. Quand un crime était punissable de mort, le condamné pouvait substituer l'exil définitif à la peine capitale. Le public romain se pressait dans les travées des tribunaux, pour assister aux débats, relatifs à des crimes de droit commun (homicide, enlèvements, attentat aux mœurs) ou à des affaires politiques (malversation, corruption, tentatives factieuses).

Nous avons conservé le témoignage de grands procès qui déchaînèrent les passions populaires. Il n'est pas possible ici d'en faire la revue. Rappelons simplement un exemple, celui d'une histoire qui excita l'opinion, car elle montre bien le rôle d'exutoire collectif de ces contentieux : celle de Sextus Roscius, accusé de parricide, défendu par Cicéron, en 81 av. J.-C. (*Pro Sexto Roscio Amerino*). Alors que Rome sort à peine de la guerre civile, sous la dictature de Sylla, un notable est retrouvé assassiné dans un quartier qu'il n'aurait pas dû fréquenter, Subure, lieu de trafics et de prostitution. Aussitôt, son fils est mis en cause : déshérité, il se serait vengé en assassinant son père. L'accusateur Erucius tente de produire des témoignages défavorables à Sextus, tandis que Cicéron met en cause le désordre et la terreur qui règnent encore à Rome, du fait des proscriptions décidées par Sylla. En déplaçant les débats sur un plan politique, l'ambitieux Cicéron commençait à construire son image publique. Il obtint ainsi l'acquittement de Sextus, personnage pourtant trouble. Mais c'est le contexte historique et la pression de l'auditoire qui firent basculer le jugement.

D'autres formes d'accusation apparurent avec l'empire, notamment les procès pour lèse-majesté (*crimen majestatis*) envers le Prince, sujet que Montesquieu examinera dans le chapitre 12 de *L'Esprit des lois*. Auguste, Tibère, Néron en abusèrent, car rien n'était simple pour éliminer un ennemi ou un gêneur. La « loi de majesté » permettait qu'une déviance devienne haute trahison. Ces persécutions allèrent jusqu'au ridicule. Un citoyen a vendu son jardin où se trouvait une statue d'Auguste, or il est interdit de vendre la statue d'un dieu et Auguste est un dieu : condamné à mort ! Des sénateurs sont abattus pour avoir remplacé la tête d'une stèle d'Auguste par une autre ; pour s'être dévêtus ou avoir battu un esclave devant une image du même Auguste ; pour être allés aux latrines ou dans une maison de passe avec une bague au doigt ou avec une pièce de monnaie où était figuré le profil de l'empereur. Cet acharnement suppose évidemment des délateurs sans scrupule, tel ce vil Publius Suilius (qui épousa une fille d'Ovide) connu pour avoir vécu d'intrigues, de calomnies et de dépouilles.

En principe, les Romains séparaient ce qui relevait des domaines religieux (*fas*), moral (*mos*) et juridique (*ius*). Mais le formalisme des interdits religieux pesait sur la société entière. Toujours inquiets devant le moindre changement en la matière, les Romains eurent du mal à évoluer. Sous Domitien, en 83, un procès fut engagé contre des vestales qui, disait-on, auraient manqué à leur devoir de virginité. Dans la tradition romaine, ce crime est puni d'un châtiment atroce : la prêtresse coupable doit être enterrée vivante. Les habituels excités de l'intransigeance morale exigèrent l'application des règles ancestrales. Domitien fut finalement du même avis, par pure superstition, par conformisme ou par simple cruauté, on ne sait.

Il ne l'emporta pas au Paradis, si l'on ose dire, ou aux Enfers. À peine assassiné par son entourage, il subit un dernier procès posthume : le Sénat le condamna à la disparition de toute trace de sa vie et de son règne, la

damnation memoriae.

Proscriptions

C'est à juste titre que Voltaire, dans son texte de 1766 intitulé *Des conspirations contre les peuples*, s'interroge : « Marius commença les proscriptions et Sylla le surpassa. La raison humaine est confondue quand elle veut juger les Romains. On ne conçoit pas comment un peuple chez qui tout était à l'enchère, et dont la moitié égorgeait l'autre, pût être dans ce temps-là même le vainqueur de tous les rois. Il y eut une horrible anarchie depuis les proscriptions de Sylla jusqu'à la bataille d'Actium ; et ce fut pourtant alors que Rome conquit les Gaules, l'Espagne, l'Égypte, la Syrie, toute l'Asie Mineure, et la Grèce. »

Le principe de la *proscription* est radical. Il fait froid dans le dos. Le simple affichage (« afficher » en latin se dit *proscribere*) d'une liste de noms, ceux de personnes déclarées « ennemies de la patrie ». Tous ceux qui sont ainsi désignés peuvent aussitôt être assassinés par n'importe qui, en récompense de quoi le meurtrier reçoit douze mille deniers par tête et peut prendre possession d'une partie du patrimoine de la victime, confisqué par l'État. Le Tibre charriait des centaines de cadavres. On raconte l'histoire de ce sénateur, s'approchant du tableau fatidique et y découvrant son nom : il eut à peine le temps de s'écrier « je suis perdu » que déjà un tueur, plus prompt que d'autres candidats à cette tuerie, l'avait poignardé dans le dos.

Chacun tentait d'échapper à cette répression aveugle comme il pouvait, en changeant de nom ou d'allure, en vivant dans des cachettes, en se déguisant. Bien des anecdotes tragi-comiques nous sont parvenues à ce sujet. Montaigne, dans un essai intitulé *Qu'il ne faut pas contrefaire le malade* (*Essais*, 2, 25), en reprend une à l'historien grec Appien d'Alexandrie (90-160), celle d'un homme « qui, voulant échapper aux proscriptions des triumvirs de Rome, pour se dérober de la connaissance de ceux qui le poursuivaient, se tenant caché et travesti, y ajouta encore cette invention de contrefaire le borgne. Quand il vint à recouvrer un peu plus de liberté, et qu'il voulut défaire l'emplâtre qu'il avait longtemps porté sur son œil, il trouva que sa vue était effectivement perdue sous ce masque. Il est possible que l'action de la vue s'était hébétée, pour avoir été si longtemps sans exercice ».

Pour expliquer un tel système de terreur, le contexte de crise doit être rappelé. Entre 88 et 79 av. J.-C., une guerre civile à rebondissements oppose les partisans de Marius à ceux de Sylla. Officiellement, les deux généraux se disputent le commandement de la guerre contre Mithridate, roi du Pont(-Euxin). Mais ce conflit surgit d'une rivalité plus profonde, entre des citoyens pauvres qui veulent des réformes, notamment agraires, et la noblesse qui campe sur ses privilèges. On est dans le sillage des tensions brutales déjà connues, vingt ans plus tôt, et pour les mêmes raisons, avec les mutations proposées par les Gracques (voir ce nom).

Plus tard, lors des luttes pour le pouvoir entre Marc Antoine et Octave-Auguste, on réutilisa cette méthode expéditive, digne de la Terreur robespierriste s'abattant sur les Girondins. Cent trente sénateurs furent proscrits. Ces décisions criminelles permirent aussi des arrangements entre ceux qui, après s'être affrontés, se partageaient le pouvoir. Lors du second triumvirat, en 43 av. J.-C., Antoine sacrifia son oncle Lucius, Lépide son propre frère, et Octave son allié Cicéron. Si l'on raisonne cyniquement, ce procédé répugnant est doublement efficace : il permet la liquidation des ennemis sans se salir soi-même les mains et il fournit sans délai un enrichissement personnel et/ou public. Plus sporadiquement, et à une échelle modeste, divers despotes (comme Tibère ou Domitien) y auront encore recours.

Les proscriptions, qui ne se bornèrent pas à Rome mais furent pratiquées dans toutes les villes d'Italie, jetèrent un trouble immense et provoquèrent un brassage social incontrôlé. Des familles entières prirent la fuite. On assista à d'immenses transferts de propriété. Des chasseurs de prime se trouvèrent à la tête de fortunes indécentes. Une partie des élites fut ruinée. On promettait de venger la mort des siens, et les exécutions nocturnes de tueurs présumés se multipliaient. Cette confusion calamiteuse préparait le retour à un homme d'ordre, ce dont le futur Auguste tira parti, en rétablissant rapidement un État de droit, dès 30 av. J.-C. En installant une amnistie, il arriva même à faire oublier qu'il avait personnellement trempé dans ces infamies. À moins que chacun n'ait considéré qu'il fallait tourner la page. En tout cas, l'épuration était terminée. La « clémence d'Auguste » commença.

Publicains, grands commis

Comme tous les manieurs d'argent, collecteurs de taxes ou prêteurs à gages, le publicain, en latin *publicanus*, n'avait pas très bonne réputation dans le monde romain. Bénéficiaire de divers contrats publics, il « touchait » sur tout. On disait « riche comme un publicain » pour parler d'une fortune de mauvais aloi, faite sans trop de scrupule. Lucullus, le grand chef de guerre, vainqueur des rois du Pont et d'Arménie, futur retraité milliardaire et jouisseur, détestait cette profession. Dès qu'il arrivait dans une province, il les chassait « comme des harpies qui enlevaient aux peuples leur nourriture », dit Plutarque dans ses *Vies*.

C'est la raison pour laquelle, dans l'Évangile de Luc (18, 9), Jésus-Christ y fait référence, dans une parabole célèbre, comme exemple pour faire contraste et pour déplacer l'idée reçue. Par paradoxe, même un publicain, personnage pourtant honni et profiteur, peut mieux se comporter qu'un pharisien, en se montrant humble et discret dans ses prières. Il est vrai aussi que son disciple Matthieu, autre évangéliste, était lui-même un ancien publicain et percevait en Judée l'impôt levé par l'occupant romain.

Sans doute, les opérations fiscales et bancaires, commanditées par l'État,

bénéficièrent à ces agents qui, tels les fermiers généraux de l'Ancien Régime, s'enrichirent considérablement. Mais, si on veut bien laisser de côté la classique caricature d'une profession vénale, le rôle des publicains fut essentiel pour Rome. Car, en s'agrandissant, l'empire devait contrôler et gérer les moyens économiques de ses armées et de ses administrations, à Rome, mais plus encore dans ses vastes provinces. Des problèmes techniques se posaient : l'approvisionnement, les recrutements locaux, la mise en place d'un système d'assiette fiscale cohérent, la perception des impôts ou des tributs, le recouvrement des taxes portuaires, la supervision des grands contrats d'aménagement ou d'architecture, la fourniture d'avances ou de prêts. Il fallait sans cesse s'adapter, trouver des intermédiaires. Le système fonctionna assez bien pour s'adapter à l'expansion de l'empire, et les publicains devinrent incontournables. Leur collège, composé surtout de chevaliers puis d'affranchis, était influent, même s'il était interdit à un sénateur d'en faire partie.

Auguste s'employa à transférer une partie des activités des publicains vers des magistrats désignés par lui, procurateurs, préfets ou questeurs. Il trouvait plus profitable aussi de limiter les intermédiaires entre les contribuables et le Trésor, qui ne dépendait que de lui. Il devint une sorte de publicain suprême.

Pythagorisme

Les Romains eurent leur secte de la scientologie.

En 1917, des archéologues découvrent à Rome, près de la Porte Majeure, sous une voie ferrée, une basilique datant du milieu du Ier siècle, édifiée sous le règne de Claude (41-54 apr. J.-C.). Elle comporte trois nefs, décorées de motifs évoquant l'initiation, la mort et le salut. Au centre, un autel à Apollon. Jérôme Carcopino (*La Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure*, 1927) put établir que la secte des « pythagoriciens » romains se réunissait dans ce temple énigmatique, à l'architecture d'inspiration orientale. Après s'être purifiés, les initiés priaient, méditaient, philosophaient, célébraient des cultes mystérieux, puis prenaient un repas en commun. On sait qu'ils ne mangeaient ni œufs, ni fèves, ni poissons. Pour le reste, la doctrine reste assez confuse, même si elle était censée procéder directement des enseignements de Pythagore, le penseur et savant grec né vers 580 av. J.-C. sur l'île de Samos.

Il s'agit donc d'un « néopythagorisme », d'une résurgence à Rome d'un courant ésotérique et scientiste qui s'était déjà répandu en Grèce. C'est un certain Nigidius Figulus qui y fut le principal propagateur, au début du Ier siècle av. J.-C. Ce cercle religieux, se souvenant de son supposé fondateur, est adepte de la spéculation chiffrée. Il s'intéresse à la musique et à la poésie, qui obéissent à la loi des nombres et à des harmonies numériques. Il observe le mouvement des étoiles et défend la croyance selon laquelle l'âme des héros (ou des « purs », des initiés) s'immortalise en devenant un astre, par le

« *catastérisme* ». Il croit en la réincarnation des âmes, la métempsycose. Il s'intéresse au langage et à l'étymologie, pour y déceler les vérités originelles qui s'y sont cachées.

Bref, tout ce fatras mystico-scientifique fit le plus grand effet à des âmes en quête d'une dévotion plus spirituelle, plus fervente et plus chargée d'espérance que le formalisme des cérémonies publiques officielles. La religion romaine, froide et ritualiste, parlant peu au cœur, inapte à répondre aux interrogations pressantes de l'homme sur sa destinée, n'offrait qu'un sinistre Au-delà infernal, image incapable de calmer la quête des créatures face à la mort. Car la question religieuse qui préoccupe les Romains, au tournant du millénaire, c'est celle d'un salut éternel. Le panthéon officiel et les Enfers caverneux ne répondent pas à l'angoisse des mortels. Ils cherchent une croyance plus intime, plus magique et plus attrayante.

Le succès de cette confrérie « scientologique » repose aussi, comme dans toute secte, sur la solidarité et le secret qui soudent les fidèles. Ils se nomment « *frères* », se reconnaissent à des signes inconnus du profane, obéissent à une hiérarchie cachée. Dans ces périodes atroces et cyniques de guerre civile ou de combat pour le pouvoir absolu, le néopythagorisme offre une alternative, voire une résistance, qui annonce la fraternité chrétienne. Le pouvoir s'en méfiait, forcément. Mais les écrivains du moment, les poètes surtout, sentent la force de ce changement moral. Il arrive qu'ils ironisent un peu, comme Horace qui se moque de l'interdit qui pèse sur la fève. En revanche, les quinze livres des *Métamorphoses* d'Ovide sont tout orientés vers les derniers vers, dans lesquels Pythagore lui-même développe une théorie de l'immortalité : « Les âmes ne connaissent pas la mort » – *Morte carent animae*. Le prophète de Samos récuse la peur stérile d'un Au-delà ténébreux, reflet d'une culpabilisation morbide et vaine. Il croit à une rédemption par la pureté d'une vie, comme, à l'autre bout du monde indo-européen, à sa manière, le prêche son contemporain Bouddha. Le *credo* pythagoricien invite l'homme à se consacrer à la purification de son âme pour qu'elle puisse échapper au cycle des réincarnations, puis rejoindre le monde stellaire et divin dont elle est l'émanation.

Cette confession dite « pythagoricienne » reflète tout simplement un état d'esprit déstabilisé. Outre la vieille hantise primitive de la mort, certains Romains, plus perspicaces que d'autres, perçoivent la nature transitoire des choses et s'interrogent sur le devenir, y compris sur celui de leur civilisation. Ils s'accrochent à l'idée (épicurienne aussi) d'une vie qui n'est qu'un brassage continuel et une perpétuelle renaissance. Enfin, ils finissent par franchir le pas mystique en espérant la purification de l'âme, par le cercle des naissances, jusqu'à son union finale avec la divinité.

C'est une première étape vers les cultes dits « orientaux » et les sectes du salut qui vont prospérer pendant deux mille ans et plus. Au moins celle-ci ne fut-elle nuisible à personne. Toutes ne pourront pas en dire autant.

Voir : Orphisme, verbe et magie ; Ovide, version exil.

Questeur à tout faire

C'est un peu la magistrature passe-partout. Le titre recouvre des fonctions assez diverses. À l'origine, dans la Rome royale, le *quaestor* joue le rôle d'un accusateur public, de procureur : le mot dérive du verbe *quaero*, qui signifie « réclamer », « rechercher ». En cas de crime, ils devaient convoquer les comices pour une assemblée au Capitole, obtenir une sentence et la faire appliquer. La tradition prétend qu'ils devaient jeter eux-mêmes le condamné du haut de la roche Tarpéienne. On peut en douter.

Mais, dès la République, le questeur est essentiellement un magistrat chargé d'administrer les finances, à Rome, dans les armées ou dans les provinces. Étape essentielle dans la carrière des honneurs, cette responsabilité permettait de se former aux rouages des services publics et de rendre des services pour se créer une clientèle. Quand Cicéron fut questeur de Sicile, il en profita pour lancer ainsi sa carrière. Les questeurs furent d'abord deux, choisis uniquement parmi les patriciens. Ils doivent tenir les comptes du Trésor, effectuer versements et paiements, exiger les remboursements d'amendes ou de prêts. Ils attribuent aussi les moyens nécessaires aux délégués de Rome dans les provinces et aux ambassadeurs. Ces attributions se retrouvent dans nos questeurs actuels, élus chargés de l'emploi des fonds affectés à l'Assemblée nationale et au Sénat.

Plus tard, au début du IVe siècle, de deux ils passèrent à quatre, et on permit que des plébéiens accèdent à cette charge. Quand Rome accrut son emprise, d'abord sur toute l'Italie puis au-delà, il fallut augmenter encore le nombre de ces administrateurs. Ils furent huit, puis vingt, puis soixante. Leurs postes se spécialisèrent. Par exemple, on créa un questeur d'Ostie, le port de Rome, le *quaestor ostiensis*, qui assurait l'arrivée du blé et veillait sur ce lieu vital d'échanges commerciaux. Auguste en désigna un pour tenir les registres du Sénat. Longtemps plus tard, Constantin installa un « questeur du Palais », haut dignitaire chargé de rédiger les édits ou les lois, sorte de ministre de la Justice.

Les questeurs s'enrichissaient forcément et leur charge, tremplin pour la suite, était enviée. En contrepartie, dès l'empereur Claude, ils durent, à leur prise de fonction, donner des jeux de gladiateurs à leurs frais. Horace (*Satires*, 1, 6), s'adressant à Mécène, prétend, par ironie, que son « existence fortunée, douce et pacifique » lui vient d'« un destin favorable » : « J'avais eu, privilège

estimé des flatteurs, mon aïeul et mon père et mon oncle questeurs. » Ce qui, d'ailleurs, n'est pas vrai : Horace est un fils d'affranchi et les biens de sa famille furent confisqués après la mort de César. Mais il sait de quoi il parle : il dut alors accepter un modeste poste de scribe chez… un questeur !

Voir : Cursus honorum ; Magistratures.

Quirinal

Aujourd'hui, si vous demandez le Quirinal, à Rome, on vous dirigera vers la résidence officielle du président de la République italienne. Le palais est superbe et vaste. C'est le pape Grégoire XIII, en 1583, qui le fit édifier pour lui servir de villégiature d'été, un peu en hauteur. Le site est beau. Les papes s'y installèrent complètement. Napoléon ne s'y trompa pas : quand les États pontificaux furent annexés par la France, en 1809, il en fit son logis.

Mais le Quirinal, c'est d'abord la plus élevée des sept collines romaines, au nord. Quand on visite Rome, on y monte pour jouir d'une vue superbe sur la Cité, sur le Vatican et sa basilique, sur les reliefs alentour. Au milieu de la *Piazza del Quirinale*, le pape Pie VI, en 1780, fit dresser l'obélisque qui servait auparavant d'aiguille au cadran solaire du Champ de Mars, près du mausolée d'Auguste. Cette manie papale de réutiliser les vestiges antiques avait déjà poussé Sixte Quint, à la fin du XVI^e^ siècle, à déplacer les statues des Dioscures, les deux fils de Jupiter Castor et Pollux, en les empruntant aux thermes de Constantin. Quand on monte depuis l'inévitable fontaine de Trevi (où fut tournée la scène culte de *La Dolce Vita*, avec Marcello Mastroianni et Anita Ekberg), vers ce quartier, il faut poursuivre un peu jusqu'à l'église de Saint-André-du-Quirinal, avec ses marbres multicolores. Elle est due au génial architecte Gian Lorenzo Bernini, le Bernin (1658) : âgé, il aimait y revenir, s'y asseoir et la contempler, convaincu d'avoir réussi là son chef-d'œuvre.

La *Quirinalis Collis* tient sans doute son nom des Sabins qui l'habitèrent les premiers et qui y élevèrent un lieu de culte à Quirinus, dieu des combats, vite confondu avec Romulus, comme l'explique Ovide dans les *Fastes* (2, 475 *sq*.). Auguste, en 46 av. J.-C., fit restaurer et embellir ce vieux sanctuaire. Vers la fin de la République, le quartier commença d'être recherché : Atticus, le riche ami de Cicéron, y avait sa villa. Pendant la restauration religieuse augustéenne, les temples anciens du Quirinal, avec leurs rites immémoriaux, comme ceux de la *Dea Salus* (la déesse de la sauvegarde) ou du *Sol invictus* (le soleil invaincu), retrouvèrent vie. Mais ces hauteurs attirèrent surtout, comme c'est encore le cas, des résidences luxueuses. Quand Auguste divisa Rome en arrondissements, le Quirinal (auquel fut joint le Viminal) devint le quartier des riches. Y vivre était un signe de réussite, comme fit le poète Martial une fois reconnu. Les fouilles ont repéré les restes de près de cent cinquante hôtels particuliers ou demeures somptueuses, et de plus de trois mille maisons. Plus tard, Dioclétien y installa des thermes qui seront remplacés par l'église *Santa Maria degl'Angeli*, Sainte-Marie-des-Anges.

Un dernier récit excite, en ces lieux, l'imagination. Quand, le 19 juillet 64, éclata le grand incendie de Rome qui fit rage six jours et sept nuits, on accusa l'empereur Néron d'en avoir été l'instigateur, voire d'avoir espéré la destruction de la Cité pour recréer une nouvelle Rome, *Neropolis*. Les historiens n'y croient guère. En revanche, une scène est relatée par tous les Anciens qui semblaient la tenir pour vraie : Néron, face à la Ville en feu, chantant les vers homériques de la chute de Troie, en s'accompagnant de sa lyre, debout, au sommet du Quirinal.

Voir : Collines (sept).

Rhétorique

Voir : Orateur, toute une institution.

Rire

Les Romains aiment les spectacles. La moindre bourgade a son théâtre et, sous l'empire, ce sont plus de cinquante journées qu'ils consacrent, chaque année, au cirque ou à la scène. Ils empruntèrent d'abord aux Grecs, en imitant leurs comédies. On parlait d'ailleurs de « jeux grecs ». Vers 240 av. J.-C., Livius Andronicus monta des adaptations plus ou moins traduites des pièces grecques. Mais le théâtre grec était raisonneur, plein d'allusions philosophiques, mythologiques et politiques. Aristophane (450-385 av. J.-C.), par exemple, frôlait sans cesse le pamphlet institutionnel et attaquait frontalement les chefs de file du parti démocratique. On dit souvent que ses comédies exercèrent un pouvoir comparable à celui de la presse politique moderne. Les Romains, eux, veulent rire, de façon plus directe et festive. Leur théâtre comique est sans détours, farcesque, écartant toute réflexion politico-philosophique qui ralentirait le rythme. Mais c'est un espace de liberté extraordinaire, comme l'a montré Florence Dupont (*L'Acteur-roi. Le théâtre dans la Rome antique*, Les Belles Lettres, 2003), où se mêlent le chant et la danse, au point que ce loisir envahissait la vie des citoyens, ce qui permit à saint Augustin de décrire Rome comme une ville aliénée par les spectacles, quasi droguée à la fréquentation des théâtres, se vautrant dans une adulation ridicule pour ses acteurs, stars capricieuses.

Voyez la satire, un genre plus tardif qui s'est épanoui à Rome au Ier siècle, notamment avec Martial et Juvénal. Il s'agissait de rendre visibles les ridicules d'une personne ou les excès d'une société. Le lecteur moderne est souvent surpris par la virulence des pamphlets et des libelles romains. Un poète aussi raffiné et cultivé que Catulle perd tout contrôle lorsqu'il se lance dans l'épigramme : il devient obscène et acide. Même le doux et bon vivant Horace semble acerbe dans ses *Satires* : il peint les humains comme des grotesques, des bouffons, des fâcheux, des dissimulés ou des snobs : « Le monde est habité par des fous » (*Satires*, 2, 3). Sa description d'un dîner ridicule inspirera Pétrone (voir notre article « Affranchi ») et… Boileau (*Satires,* 3) : « On n'eût pas quitté la salle avec plus de hâte, si

l'empoisonneuse Canidie, à elle seule plus venimeuse que tous les serpents de l'Afrique, eût soufflé de son haleine empestée sur ces viandes en monceau. » Chez Martial, c'est parfois encore plus abrupt : « Un chien a léché la bouche et la figure de Manna, pourquoi s'en étonner ? Tout chien aime la merde » (*Épigrammes*, 1, 63). Quant à Juvénal, il est brillamment mordant, d'une violence inouïe, volontiers misogyne et cru, comme jeté dans un combat personnel contre une société perdue de vices et de perversités. Personne n'y échappe : philosophes, patriciens, juges, pontifes, généraux, empereurs… Nostalgique de la Rome d'autrefois, fiction qu'il idéalise, il considère que, face au monde tel qu'il est, il est impossible d'écrire autre chose que des satires : *Difficile est saturam non scribere*. On finit par comprendre pourquoi Baudelaire pensait que le rire est satanique parce qu'il est humain.

Mais ces railleries, malgré leur causticité, et sans que leurs auteurs en aient conscience, s'inscrivent dans la tradition de la comédie populaire. Elles continuent à cerner des types, à stéréotyper des personnages : le parasite, l'imbécile, le sournois, le cocu, etc. Elles restent dans le sillage du théâtre comique latin, celui de Plaute et de Térence, qui reprennent des trames empruntées aux Grecs, au IIe siècle av. J.-C. Les acteurs portent tous un *masque* grotesque, en latin *persona*. Nous avons de nombreuses reliques de ces masques scéniques, visibles aussi dans des mosaïques anciennes. Figés sous leur grimace, les protagonistes comiques n'évoluent guère. Ils incarnent un comportement, répétitif et prévisible, tel le vétéran fanfaron, le *miles gloriosus*, soldat vaniteux, sorte de Tartarin latin. Même leur nom ne change pas : Maccus est un goinfre sans esprit ; Bucco un jouisseur rusé ; Pappus un vieux libidineux ; Dossenus un bossu intrigant et gêneur, etc. La *commedia dell'arte* prolongera ce style, où se mêlent pantomimes, danses et chants.

Qu'en pensaient les intellectuels romains ? Riaient-ils à ces pantalonnades ? Aristote, dans sa *Poétique*, référence théorique de tous les intellectuels de l'Antiquité, a consacré un bref passage à la comédie. Il estime que le risible provient du honteux, du laid ou du vil. Nous rions d'autrui pour

ses défauts ou pour son infériorité. Autrement, le rire est toujours, peu ou prou, une sanction de la faute, une condamnation du vice, la critique d'une disproportion. Cicéron, dans son *De oratore*, au livre 2 intitulé *De ridiculis*, est du même avis : « La cause principale sinon unique du rire est le genre de remarques qui relèvent ou désignent, d'une façon qui n'est pas en soi inconvenante, quelque chose qui est en soi inconvenant ou indigne. » Mais, un siècle plus tard, Quintilien, dans son *Institution oratoire*, retourne l'argument : rire c'est se rassurer en se persuadant d'une supériorité. Le rire est dérision : *Ridere est deridere*. « Quand nous rions, écrit-il, nous nous glorifions par rapport à autrui parce que nous nous apercevons que, comparés à nous-mêmes, il souffre d'une faiblesse ou d'une infirmité méprisable. » Voilà pourquoi les maîtres aiment leurs bouffons et leurs gnomes, coutume romaine avant de devenir habitude de Cour. Autrement dit, le rire, comique ou satirique, rassure et sanctionne. La victime d'une risée le ressent comme une cruauté qui le déconcerte. Sénèque raconte (*De la constance du sage*, 16) que « le sénateur Cornelius Fidus, le gendre d'Ovide, se mit à pleurer en plein Sénat quand [le général dont Néron fut jaloux] Corbulon le traita d'autruche déplumée », ce qui provoqua un fou rire dans la Curie.

Il faut croire que cette dérision répond à un aspect profond du tempérament romain, d'autant que le théâtre sérieux eut à Rome un succès mitigé, sans comparaison avec la fortune que la tragédie connut en Grèce. Plaute est plus bavard, avec une sorte de gouaille. Térence est plus fin, plus alerte. On essayait de distinguer les pièces statiques où le dialogue prédominait, les *statariae*, de celles qui étaient plus dramatiques et nerveuses, les *motoriae*. On donnait aussi un nom aux comédies en fonction des costumes des personnages, par exemple les *togatae* ou *pretextae* quand ils étaient en toge. Ou on parlait de *tabernariae* quand le décor était une taverne, avec le type d'hilarité propre à ces lieux de beuveries et de populace. Mais ces classements n'y font rien. Les comédies romaines se ressemblent. Car le rire conserve, à Rome, une trace de ses origines probables : fêtes paysannes ; processions rituelles liées à la moisson et au vin ; jeux paillards, comme on les retrouve dans des festivités religieuses, telles les Bacchanales, les Lupercales ou les Saturnales ; carnavals où les gens s'apostrophent par des moqueries appuyées. C'est un rire franc et rugueux, plus proche des tréteaux moyenâgeux ou de Rabelais que de Molière ou de Marivaux, avouons-le.

Ne croyons pas pour autant que les Romains ne s'en tenaient qu'au rire gras. Mary Beard, professeur à l'université de Cambridge, a fait connaître un recueil, intitulé *Philologos ou celui qui aime rire*, datant du IIe siècle apr. J.-C., qui contient deux cent soixante blagues qui circulaient à Rome. Exemple. Un patient se plaint : « Docteur, chaque fois que je me réveille je me sens tout drôle pendant une demi-heure » ; réponse du médecin : « Vous n'avez qu'à vous réveiller une demi-heure plus tard ! » J'aime mieux cette autre, digne du *nonsense* britannique : « Un barbier, un professeur étourdi et un chauve voyagent ensemble. La nuit, ils montent la garde à tour de rôle. Comme le

barbier s'ennuie durant sa veillée, il décide de raser la tête du professeur pour se distraire. Celui-ci se réveille, passe la main sur son crâne et s'exclame : Quelle andouille, ce barbier ! Il a réveillé le chauve à ma place. »

Voir : Comédie.

Roche Tarpéienne, vertige

Tout commence par une histoire d'amour et de trahison. La guerre entre Rome et les Sabins (fort mécontents qu'on leur ait enlevé leurs jeunes femmes) n'est pas encore achevée. Romulus, dans cette période incertaine, veut qu'on soit vigilant face à toute attaque surprise. Il a nommé Sempronius Tarpeius gouverneur de la citadelle du Capitole.

Las ! Sa fille, la vestale Tarpeia, s'est follement éprise du général ennemi, Titus Tatius. Pour lui, elle trahit la confiance de son père et ouvre un passage aux Sabins qui s'emparent du Capitole. Là, les versions diffèrent : Tatius se parjura-t-il et fit-il écraser la pauvre Tarpeia sous l'entassement des boucliers de ses soldats ? Ou bien est-ce Tarpeia qui, convoitant les lourds bracelets d'or qui ornaient le poignet gauche des Sabins, aurait exigé que chacun lui livre « ce qu'il portait à son bras gauche » et aurait été étouffée sous le poids des bijoux et des boucliers ? Ou bien encore, Tarpeia aurait-elle trahi non les siens mais les Sabins en les infiltrant, avec l'accord de son père, dans la citadelle et en les poussant à se désarmer ? Il reste qu'elle fut enterrée où elle mourut et que la colline prit le nom de « tarpéienne », *mons tarpeius*. La partie haute du site, au sud-ouest, en aplomb sur le vide, est la roche Tarpéienne, *saxum tarpeium*.

De cette crête rocheuse, on précipita dans le vide les traîtres et les factieux, puis tous criminels condamnés à mort. Cette manière, expéditive au sens propre, d'exécuter les peines capitales disparut au Ier siècle av. J.-C. On trouva plus raffiné. Mais quand les généraux victorieux recevaient du Sénat le droit au « triomphe », ils montaient, paradant sur leur char, du Champ de Mars au Capitole. La tradition voulait qu'un esclave leur glisse à l'oreille, pendant cette glorieuse exhibition : *Memento arx tarpeia Capitoli proxima*, « Souviens-toi que la roche Tarpéienne est tout proche du Capitole », ou, tout bêtement, *Memento te hominem esse*, « Souviens-toi que tu n'es qu'un homme ». Il ne s'agissait pas seulement de rappeler que la chute est toujours possible quand on est aux sommets. C'était surtout une manière d'avertissement républicain : « Ne te prends pas pour un roi. » L'abîme est promis à qui rêve du trône.

Les savants qui comparent les mythes fondateurs, tels Georges Dumézil, Claude Lévi-Strauss et René Girard, ont montré que ce scénario est commun à bien des civilisations. On retrouve ailleurs les mêmes éléments fondamentaux d'un récit aboutissant à cette falaise mortelle où s'évanouit celui qui a souillé la cité, d'où il est « déchu ». Mais j'observe aussi que les Romains étaient conséquents : sur la roche Tarpéienne s'élevait le temple de la divinité des bornes et des limites, le dieu *Terminus***.** Tout le monde descend.

Voir : Capitole, des hauts et des bas.

Romulus et Rémus

On ne va pas ici raconter, une fois encore, les détails de la légendaire histoire des jumeaux. Voyez l'article « Albe ». Mentionnons simplement les jalons principaux, qui rappellent des schémas narratifs communs à bien des mythologies dans le monde.

Nous sommes au VIIIe siècle av. J.-C. Numitor, roi d'Albe, est détrôné par son frère Amilius, et sa fille, Rhéa Silva, est envoyée au couvent, chez les Vestales. Le dieu Mars s'en éprend et elle accouche des deux jumeaux. Amilius, furieux, ordonne qu'on jette les deux bébés dans le Tibre. Une louve les trouve, échoués sur la rive, les recueille et les allaite. Le berger Faustulus découvre ce prodige et poursuit leur éducation. Une fois adolescents, ils rétablissent Numitor sur le trône d'Albe. Ils décident enfin de fonder une ville sur les bords du Tibre, le fleuve qui leur sauva la vie. Mais qui des deux en sera le roi ? Ils consultent les auspices. Rémus, sur le mont Aventin, aperçoit six vautours. Romulus, sur le Palatin, en voit douze (peut-être en trichant sur le temps imparti à l'observation) et peut tracer, sous forme d'un sillon, la frontière de sa future ville. Rémus, irrité et se croyant grugé, prétend la franchir : son frère le trucide sur place.

Rome commença à croître, mais les premiers Romains manquaient de femmes. Comme leurs propositions de mariage alentour ne donnaient rien, ils firent un rapt de Sabines, leurs voisines de la cité de Cures. Mauvaises manières. S'ensuivirent d'incessantes batailles entre Romains et Sabins. Ce sont les Sabines elles-mêmes qui finirent par réconcilier leurs maris et leurs

parents. Romulus et le roi sabin Titus Tatius firent la paix et fusionnèrent leurs deux cités, Rome et Cures. Les citoyens prirent le nom de « Quirites », nom dérivé de Cures. Après trente-sept ans de règne, Romulus disparut, en 716 av. J.-C., dans un nuage de fumée, lors d'un violent orage. Personne ne douta qu'il était devenu dieu, le dieu des Quirites, Quirinus. C'est sous ce nom, désormais, qu'il fut à jamais honoré, sur le Capitole, à côté de Jupiter et de Mars. Tous trois constituent la « triade capitoline », les dieux fondamentaux de la religion romaine.

Cette légende a bercé l'imaginaire des Romains et forgé une partie de leurs cultes. Georges Dumézil a montré que Romulus est un pur produit des mythes indo-européens, car il réunit en sa personne les trois « fonctions » fondatrices : la souveraineté magique (il est fils d'un dieu et le deviendra lui-même) ; la force militaire (c'est un roi guerrier et conquérant) ; la capacité à garantir aux siens prospérité et abondance (il capte pour eux la richesse de Cures et leur « offre » les Sabines pour donner la pérennité à sa cité, appelée à croître). Avant ce comparatisme érudit, des historiens modernes, dès le XVIIIe siècle, avaient examiné avec perplexité les récits des Anciens. En 1738, Louis de Beaufort publia une *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de l'histoire romaine*, où il montrait que les traditions rapportées par Tite-Live ou par Denys d'Halicarnasse relevaient de la légende mais que leur analyse traduisait des vérités enfouies et des sources explicables.

Cette quête du sens et des causes, cette étiologie, elle commença dès l'Antiquité. Sensibles à leurs origines, les historiens anciens, notamment Tite-Live, ne savaient pas trop quel statut donner à l'histoire de Romulus et Rémus. Ils dataient les événements avec précision dans le cours de l'histoire, retrouvaient dans la suite des temps la trace des personnages et des faits, ne voulaient pas braquer les familles (notamment celle de César) qui y faisaient remonter leur origine. Cette manie historiciste n'a pas cessé puisque, fin 2007, les archéologues italiens ont annoncé avoir retrouvé sous le Palatin la grotte Lupercale, où la louve aurait allaité les jumeaux. Mais Tite-Live, dans son panorama *Ab Urbe condita*, « Depuis la fondation de la Ville » (1, 16), est bien obligé de garder un peu de raison : « L'extraordinaire, c'est qu'on ait pu croire cette fable et que la croyance à l'immortalité de Romulus ait consolé le peuple et l'armée. »

Tite-Live savait fort bien que ces épisodes légendaires avaient pour fonction de résonner dans les esprits de ses contemporains. Il n'avait pas manqué de parler de l'apparition de Romulus à Julius Proculus et de sa prophétie : « Va et annonce aux Romains que la volonté du ciel est de faire de ma Rome la capitale du monde. Qu'ils pratiquent donc l'art militaire. Qu'ils sachent et qu'ils apprennent à leurs enfants que nulle puissance humaine ne peut résister aux armes romaines. » On voit la portée idéologique du message. Autre exemple : quand Romulus tue son frère, il donne un avertissement d'une éternelle actualité (« Qu'ainsi périsse quiconque franchira ces murs ! »). Les Romains le répétaient chaque 21 avril, lors des fêtes qui commémoraient

la fondation de Rome, comme le raconte Ovide (*Fastes*, 4, 806-862). Mais, pour les besoins de la réconciliation nationale, on imagina aussi un Romulus désespéré d'avoir dû, pour sauver l'avenir de la future cité maîtresse du monde, éliminer son propre frère :

> *Il ne veut pas pleurer en public et, faisant preuve d'un courage exemplaire,*
> *il dit : « Qu'ainsi soit traité l'ennemi qui franchira mes murs. »*
> *Il accorde toutefois des funérailles et sans plus pouvoir retenir ses larmes,*
> *il laisse paraître au grand jour la piété fraternelle qu'il avait dissimulée.*
> *Une fois le brancard posé, il donna à la dépouille un ultime baiser*
> *et dit : « Mon frère, qui me fus enlevé contre mon gré, adieu ! »*

Ainsi, la geste de Romulus et Rémus remplissait parfaitement sa fonction de ciment national, quitte à être régulièrement enrichie, déviée ou réinterprétée. C'est évidemment ce que firent les poètes de l'époque d'Auguste, Virgile en particulier, en tissant un fil qui va de Troie à Rome et d'Énée à César, en passant par les jumeaux fondateurs, simples jalons du grand destin romain, instruments des volontés supérieures, du *Fatum*.

Voir : Albe, sœur rivale ; Louve, la maman et la putain ; Numa, le premier homme ; Roche Tarpéienne, vertige.

Rostres

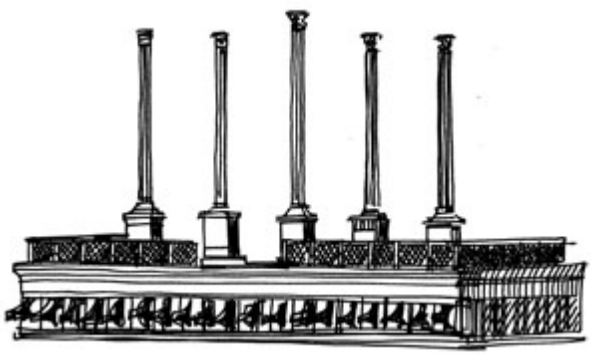
En 1831, Lamartine, pris à partie, dans le journal *La Némésis*, par un plumitif qui reprochait à un si grand artiste de se mêler de politique, répliqua par une diatribe célèbre :

> *Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,*
> *S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron […]*
> *C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste ;*
> *C'est l'heure de monter au* rostre *ensanglanté,*

Et de défendre au moins de la voix et du geste
Rome, les dieux, la liberté !…

Ce « rostre », c'est une métaphore, la partie pour désigner le tout : une vaste tribune en pierre, en arc de cercle, ornée par les premiers éperons de proues (en latin *rostra*) que les Romains prirent à des navires ennemis, ceux de la ville d'Antium, en 338 av. J.-C. Il faut croire que les soldats romains, des fantassins dont la mer n'était pas le lieu de combat préféré, étaient très fiers de ces trophées pour les exposer ainsi. Ces *rostres*, ou « tribune aux harangues », étaient situés face à la Curie. Les séparait une vaste place, le *comitium*, où les *comices* se réunissaient pour voter les lois et élire les magistrats. Au milieu de cet espace, on prenait soin du figuier sacré, perpétuant l'arbre qui abrita les jumeaux Romulus et Rémus allaités par la louve.

Le lieu était donc un point de convergence fréquenté, où l'on venait aux nouvelles. Horace dit que s'y construisaient et défaisaient les réputations (*Épîtres*, 1, 16) et qu'on y errait pour quérir les ragots du moment ou les rumeurs sur ce qui se passait au loin, aux frontières notamment (*Satires*, 2, 6).



C'est depuis ce podium qu'orateurs, consuls et tribuns s'adressaient à la foule. Les grands événements de Rome furent ici commentés ou provoqués. Cicéron y brilla. Voilà pourquoi, dans une macabre vengeance, Marc Antoine, qui ne pardonnait pas à Cicéron ses hargneuses *Philippiques*, y fit exposer sa tête et ses mains tranchées, en décembre 43 av. J.-C. Mais cette fâcheuse manière était déjà ancienne. Pendant les proscriptions, sous Sylla surtout, on y laissait les corps des victimes assassinées ou leurs têtes coupées, livrés à la pourriture, aux corbeaux et aux chiens errants. Le corps de Jules César criblé de coups y fut aussi exposé le 20 mars 44 av. J.-C., avant son bûcher, et une immense foule s'y lamenta.

L'habitude de décorer d'éperons de navire des lieux officiels s'est conservée. En particulier, sous formes de « colonnes rostrales » : par exemple, place de la Concorde à Paris, place des Quinconques à Bordeaux, ou sur l'île Vassilievski de Saint-Pétersbourg. À ma connaissance, entier ou en morceaux, personne n'y est plus pendu.

Voir : Cicéron, le meilleur, hélas ! ; Forum romain ; Orateur, toute une

institution.

Rubicon, petit ruisseau, grande rivière

Le 11 janvier 49 av. J.-C., César, qui vient de traverser les Alpes, se présente, à la tête de la XIII^e^ légion, devant le Rubicon, un cours d'eau, à l'est de la plaine du Pô, qui fait frontière entre la Gaule cisalpine et le territoire directement administré par Rome. La loi romaine interdit de franchir cette rivière avec une armée. Les historiens de l'Antiquité ont tendance à présenter cette violation de la loi comme un défi, presque un coup de tête. César aurait hésité, puis aurait pris le risque, en lançant la formule : *Alea jacta est*, « Le sort en est jeté », que l'on retrouve partout depuis. Les Italiens disent encore *Il dado è tratto*. Depuis, on utilise l'expression « franchir le Rubicon » pour toute décision brutale, périlleuse et irrévocable. On y fait même référence pour signifier qu'aucun obstacle ne résistera à l'avancée, d'où le nom de la « Jeep Rubicon », par exemple, qui est censée passer partout.

En réalité, cette décision fut réfléchie et mûrie, forcément. César a délibérément voulu que cette transgression résonne comme un symbole politique et religieux. On sait qu'il a d'abord libéré des chevaux dans les prés qui bordent la rive nord du Rubicon, pour faire une offrande aux dieux et pour les traiter en alliés. Il s'est alors senti porté par une force divine et adoubé par les volontés supérieures. Il a harangué ses troupes. Un berger musicien, « d'une taille et d'une beauté exceptionnelles », est apparu miraculeusement. Et, selon Suétone (*Vie de César*, 31), César a conclu ainsi : « Allons où nous appellent le langage des dieux et l'injustice de nos ennemis. Le sort en est jeté. »

César sait ce qu'il peut oser. La République est moribonde. Le premier triumvirat, constitué dix ans plus tôt par César, Pompée et Crassus, ne tient plus rien et a d'ailleurs explosé. Crassus a trouvé la mort, quatre ans plus tôt, en combattant les Parthes. Pompée a pris la grosse tête. Il est consul, soutenu par les patriciens et les sénateurs, dont Cicéron. Il se fait appeler *princeps* (voir ce mot) et surestime sa capacité à agir : « Je n'ai qu'à frapper la terre du pied et il en sortira des légions », dit-il avec prétention. Il a obtenu du Sénat une résolution, un *sénatus-consulte*, ordonnant à César de donner congé à son armée. Ces forfanteries ne vont pas durer : dès que César passe le Rubicon, c'est la panique générale à Rome et Pompée plie bagage. L'histoire a basculé.

Une chose intéressante : quand César racontera cette période, dans *La Guerre civile* (1, 8), il ne dira pas un mot du passage du Rubicon, comme pour banaliser l'événement qu'il avait lui-même d'abord théâtralisé. Il n'avait plus aucun intérêt à rappeler son infraction qui allait déclencher une guerre civile : il s'agissait pour lui de rendre autrui responsable des désordres impies qui firent s'entretuer les citoyens romains. César n'était plus le général félon mais le pacificateur et l'unificateur. Toute la difficulté de l'idéologie césarienne, celle qu'Auguste consolidera avec génie, réside dans cette contradiction :

l'empereur est celui qui a mis fin aux déchirements de la Cité et non plus celui qui les a provoqués.

Voilà pourquoi un poète comme Lucain, sous le règne de Néron, doit dessiner un César torturé par son projet, mais qui dépassera sa hantise pour servir (ou pour trahir ?) les intérêts de la patrie (*La Pharsale*, 1) : « Lorsqu'on fut parvenu aux ondes du petit Rubicon, gigantesque apparut à César le fantôme de la tremblante Patrie, clair dans la nuit obscure, le visage empreint d'une tristesse infinie, ses blancs cheveux épars sur sa tête couronnée de tours. Il lui sembla qu'elle se dressait près de lui, s'arrachant les cheveux, les bras dénudés, et qu'elle proférait ces mots mêlés de gémissements : "Où allez-vous au-delà ? Où portez-vous mes enseignes, soldats ? Si vous venez en ayant le droit pour vous, si vous venez en tant que citoyens, c'est jusqu'ici qu'il vous est permis de venir." Alors, l'horreur fit frissonner les membres du chef, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête et, arrêtant sa marche, une faiblesse le retint tout au bord du cours d'eau. » Le texte est ambigu : César est-il un héros qui assume tout pour sauver Rome, comme le fit Énée lâchant Didon, ou, tout au contraire, est-il un prédécesseur de Néron, un criminel qui bafoue les lois ?

Les poètes imprécateurs, à toutes les époques, tels Agrippa d'Aubigné face aux guerres de Religion ou Victor Hugo en exil, reprendront ce thème dialectique. Un des poètes de la Pléiade, Étienne Jodelle, écrivit même un poème de dix mille vers intitulé *Discours de César passant le Rubicon* !

Il passera encore beaucoup d'encre sous les ponts du Rubicon.

Voir : César, ou comment forcer le destin ; Guerre des Gaules ; Pompée, plus dure sera la chute.

Rues et circulation

Quiconque, aujourd'hui, tente de se déplacer dans Rome en voiture y renonce rapidement. Les embarras de la circulation, inextricables, y sont une cible habituelle des humoristes et des cinéastes. Le plus bel embouteillage du monde, au cinéma, vous le trouverez dans le film de Fellini, *Roma*. Mais cette pagaille remonte loin. L'enchevêtrement des rues étroites de la cité antique, constamment bondées, était tel que Jules César finit par prendre une mesure radicale : il fit interdiction de circuler à tout véhicule tracté, sauf après le coucher du soleil. Les exceptions à cette règle étaient rares : la famille impériale, les vestales, quelques prêtres et les entreprises de construction. Dès lors, la nuit romaine était un vacarme permanent, traversé par les grincements de roues, les claquements de sabots et les vociférations de livreurs.

Malgré ces contraintes, d'ailleurs mal respectées, la saturation est constante. La saleté aussi. Horace s'en plaint, dans ses *Satires* : « Vous prétendez que les rues sont libres ? Ici, de lourdes charrettes rompent l'ordonnance d'un convoi funèbre. Là c'est un chien enragé qu'on poursuit. Plus loin, des pourceaux fangeux qui m'éclaboussent. » Le sujet est si sensible

que Juvénal y consacre un long commentaire illustré, très vif et drôle, sa troisième *Satire*, dont les séquences seront souvent imitées, par Scarron et Boileau notamment. Extraits : « Le flot qui me précède fait obstacle à ma hâte ; la foule pressée qui me suit me comprime les reins. L'un me heurte du coude, l'autre avec une planche. Mes jambes se couvrent d'une boue grasse. Voilà un soldat qui pose son gros pied sur mon orteil : j'en retire un clou que sa botte y a laissé. Considère également les dangers de la nuit. Combien de fois des vases fêlés tombent des fenêtres. Tout ce que tu peux désirer, c'est que les fenêtres se contentent de t'inonder du contenu de leurs pots. Et tu n'es pas au bout de tes peines : il ne manquera pas de gens pour te dépouiller une fois les maisons closes, quand partout les boutiques font silence, volets fermés, chaînes de sûreté en place. Il arrive aussi que surgisse un bandit, qui joue du couteau. »

Outre les satiriques, les auteurs anciens se plaignent souvent que Rome soit un séjour malsain et mal bâti – même s'il leur serait odieux de vivre loin de la capitale. Des hommes comme Cicéron, Sénèque ou Pline le Jeune ont besoin, régulièrement, de fuir la poussière et le tapage, pour aller respirer un air meilleur et se sentir mieux. Ils justifient la mode des villas à la campagne, puis des maisons construites sur les hauteurs, par exemple sur le Quirinal, en la présentant comme une nécessité sanitaire. Le palais d'Hadrien à Tivoli tentera même de reconstituer un contre-modèle, une sorte de mini-ville idéale où règnent calme et pureté.

L'archétype du quartier populaire, insalubre et insécurisé, c'est Subure. C'est d'ailleurs à cette partie nord-est de la ville que pense Juvénal quand il parle de saleté, de chaos et de danger. Il prétendait y trouver son inspiration, comme si ces lieux étaient une loupe grossissante de la Rome réelle. Entrelacs de rues sales et de bouges, lieu de prostitution, Subure accueillait les pauvres et les immigrés plus ou moins légaux dans des immeubles construits sans précaution, avec beaucoup de bois, qui parfois s'écroulaient ou prenaient feu, au point qu'on dut édifier un haut mur de séparation entre ces îlots (en latin *insulae*) et le Forum d'Auguste.

Cette situation reflète les problèmes d'une cité qui peinait à accompagner sur le plan urbain son développement économique. Sous Auguste, la population de Rome, qui ne cessait de croître, atteint le million d'habitants. L'enceinte sacrée de Rome semblait toujours trop étroite : Sylla, Claude, Néron, Vespasien, Trajan, Aurélien durent l'élargir sans cesse. Après l'incendie de Rome, en 64 apr. J.-C., Néron proposa un plan global d'urbanisme. Toujours est-il que les Romains avaient l'impression que leur ville était constamment en travaux. L'exode rural et l'arrivée de populations émigrées obligeaient à des constructions hâtives. Jules César et Auguste tâchèrent de structurer les quartiers populaires ; ils firent en sorte que les artisans et les commerçants se regroupent par spécialités ; augmentèrent les effectifs de la police urbaine ; firent abattre des immeubles entiers ; retracèrent des avenues rectilignes, les *viae rectae*. Ces travaux

« haussmanniens » permirent enfin de diviser la ville en quatorze arrondissements. La misère n'avait pas disparu mais elle était mieux circonscrite. Les auteurs nous parlent pourtant d'une violence ambiante qui ne retombe pas, de corps anonymes trouvés au petit matin, de gamins prostitués, de mendiants battus à mort, ou de clochards qui vivent et meurent dans la rue.

Il existe désormais des logiciels qui permettent de se promener virtuellement dans la Rome antique, sans plonger dans cette fange. C'est épatant. On y perçoit le tohu-bohu, mais on y échappe tout en le dominant. Un rêve d'empereur.

Ruines et ruinisme

Aucune ville au monde n'offre plus de vestiges à contempler que Rome. La vue des ruines romaines a touché la sensibilité de tous artistes, dès la Renaissance, et aucun visiteur, aujourd'hui comme hier, n'en ressort indemne. C'est Joachim du Bellay qui instaura le genre « ruiniste » avec ses *Antiquités de Rome*. Obligé d'accompagner son oncle, le cardinal Jean, légat auprès du pape, le poète, privé de ses amis restés à Paris, se laisse envahir par un sentiment d'échec et il trouve, dans ces sites ravagés par le temps, un écho à sa propre solitude. On comprend l'émotion d'un jeune humaniste sidéré par la splendeur de ce qu'il découvre et méditant sur les empires défunts :

> *Qui voudra voir tout ce qu'ont pu nature,*
> *L'art et le ciel, Rome, te vienne voir. […]*
> *Rome n'est plus : et si l'architecture*
> *Quelque ombre encor de Rome fait revoir,*
> *C'est comme un corps par magique savoir*
> *Tiré de nuit hors de sa sépulture.*

Mais la fascination pour ces grandeurs disparues ou dégradées ne se résume pas à une désolation. Les ruines inspirent aussi un désir de pittoresque : leurs contours excitent l'inspiration des dessinateurs et des peintres. Enfin, elles donnent envie de remonter le temps et attirent les érudits. Les premières mises au jour de Pompéi et d'Herculanum, vers 1750, vont provoquer un engouement où ces trois tentations (nostalgie, esthétique et savoir) vont se confondre.

Car le XVIIIe siècle a adoré les ruines : c'est lui qui les a mises à la mode. Même les oubliés d'aujourd'hui accompagnèrent le mouvement. Je ne citerai, pour l'exemple, que le poète périgourdin Jean-Baptiste Cœuilhe (1731-1801), bibliothécaire à la Bibliothèque royale puis à l'École centrale de Périgueux, également maire de la commune de Trélissac. Il eut son heure de gloire avec son long poème descriptif et didactique intitulé *Les Ruines* (1768), où il se présente errant au milieu des monuments romains, ébranlé par la vanité des œuvres humaines :

> *Je ne sais quel attrait, quelle pente secrète*
> *Aux chefs-d'œuvre nouveaux, sur mes pas étalés,*
> *Me force à préférer ces restes mutilés.*

Mais le grand choc ne vint pas des perplexités de cet illustre inconnu. Presque au même moment ont paru les éblouissantes *Antiquités romaines* du dessinateur Jean-Baptiste Piranèse. Elles firent beaucoup d'effet et marquèrent à jamais les esprits. Jouant sur le noir et blanc, Piranèse restitue les reliefs et les lignes architecturales. Il dessine des spirales, des escaliers ensevelis et des à-pics qui donnent le vertige. Il accentue les contrastes en juxtaposant ces amas et une nature sauvage. Le Colisée éventré, par exemple, cohabite avec des palmiers ou des figuiers, et les statues mutilées gisent parmi les ronces.

Enfin, son contemporain Hubert Robert, surnommé « Robert des ruines », à son retour de Pompéi où il a suivi les premières fouilles, associe le décor des ruines à des scènes de genre. Il se souvient des baroques italiens, tel Giovanni Paolo Panini (1691-1765) et de ses *vedute* ou de ses *capricci*, mises en scène imaginaires de ruines antiques. Des couples d'amants, des personnages en tenue folklorique, des mendiants déguenillés (des *scavatori*) semblent écrasés par des arcs, des colonnades, des voûtes à demi écroulées, des statues immenses. Diderot est enthousiaste devant cet art émotionnel, qui stimule une rêverie sur le temps : « Les idées que les ruines éveillent en moi sont grandes. Qu'il est vieux ce monde ! Qu'est-ce que notre existence éphémère en comparaison de ce rocher qui s'affaisse, de ce vallon qui se creuse ? » (*Salon*, 1767).

Il est significatif que l'un des derniers best-sellers juste avant la Révolution ait été *Le Voyage d'Italie* du président du parlement de Bordeaux, Charles Dupaty. Il parut à l'automne 1788 : « D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle ; moi, j'en rapporterai des sentiments, des sensations et des idées. » Le livre de ce rationaliste ami des philosophes rencontra un succès incroyable. Cette sensibilité mélancolique, d'où surgit le romantisme et qui imprègne tout le XIXe siècle, a évidemment prolongé la « poétique des ruines ». Chateaubriand,

dans le *Génie du christianisme* (3, 5), en fait même une sorte de principe : « Tous les hommes ont un secret attrait pour les ruines. Ce sentiment tient à la fragilité de notre nature, à une conformité secrète entre ces monuments détruits et la rapidité de notre existence. » Mme de Staël, dans *Corinne ou l'Italie*, exprime la même idée et développe une théorie sur le lien entre le génie et la perception des finitudes humaines, ce dont les ruines offrent l'exemple. Après eux, tous les poètes utiliseront cette thématique : Lamartine (voir l'article « Colisée »), Gautier (notamment dans son conte fantastique *Arria Marcella*), Heredia et même Verlaine. Si bien que Flaubert en fera une de ses cibles pour moquer les belles âmes qui « bovarysent », qui subliment leur niaiserie en silencieuse extase ou en creuse sensation. Bouvard et Pécuchet veulent sembler profonds en créant, dans leur jardin, un ridicule bassin à la romaine, avec une Vénus plantée au milieu.

Plutôt que de stagner dans ce sentimentalisme, revenons en arrière vers le classicisme et tournons-nous vers Nicolas Poussin. Ce génie n'eut qu'un rêve dans la vie : vivre à Rome. Ce qu'il fit : il y mourut en novembre 1665, après y avoir passé les vingt-trois dernières années de sa vie. Ses *Bergers d'Arcadie*, où des beaux jeunes gens découvrent un antique tombeau enfoui dans une épaisse végétation, ouvrent la voie au genre « ruiniste » et à ses nostalgies, puisque l'épitaphe, gravée en quatre simples mots, invite à songer à la fugacité des choses : *Et in Arcadia ego*, « Moi aussi je fus en Arcadie ».

Mais, dans ce domaine pictural, son contemporain Claude Gellée dit le Lorrain (1600-1682) est plus fascinant encore. Installé à Rome dès 1627, ébloui par la beauté virgilienne de la Campanie, il peint des bergers menant leurs troupeaux au milieu des monuments antiques, couverts de plantes et de mousses. Fénelon y trouva une partie de son inspiration dans son *Voyage de Télémaque*, le livre le plus lu au début du XVIII^e^ siècle, au point qu'on parla de « télémacomanie ». Chateaubriand s'en souvient dès qu'il arrive à son ambassade : « Vous avez sans doute admiré dans les paysages de Claude Lorrain cette lumière qui semble idéale et plus belle que nature ? Eh bien, c'est la lumière de Rome ! » La luminosité du Lorrain influencera tous les paysagistes, notamment Turner et Corot. Tous les écrivains qui feront leur obligé voyage en Italie s'y réfèrent. Même Nietzsche, qui moquait volontiers la peinture, fondit en sanglots devant un de ses tableaux.

C'est ce qu'on appelle être « ravi », être arraché à soi et à tout *self-control* devant un trouble qui nous saisit totalement. Les ruines de Rome ne cessent de me ravir.

Sabines, de gré ou de force

Une fois encore, lisons Tite-Live. Romulus, Rome étant fondée, se soucie de fournir des épouses à ses sujets. Il use d'un stratagème brutal : il organise des jeux en l'honneur de Neptune et y convie ses voisins les Sabins. Tandis que ces dupes se divertissent et combattent, les Romains font une razzia de leurs femmes. Plus tard, quand les Sabins attaquent Rome pour les récupérer, ce sont elles qui s'interposent entre les deux camps, partagées entre maris et pères, et qui imposent la paix : « Alors, les mêmes Sabines, dont l'enlèvement avait allumé la guerre, surmontent, dans leur désespoir, la timidité naturelle à leur sexe, se jettent intrépidement, les cheveux épars et les vêtements en désordre, entre les deux armées et au travers d'une grêle de traits, elles arrêtent les hostilités, enchaînent la fureur, et s'adressant tantôt à leurs pères tantôt à leurs époux, elles les conjurent de ne point se souiller du sang sacré pour eux, d'un beau-père ou d'un gendre, de ne point imprimer les stigmates du parricide au front des enfants qu'elles ont déjà conçus, de leurs fils à eux et de leurs petits-fils. »

On voit que Tite-Live est à la peine pour justifier ces mœurs, même s'il assure qu'il n'y eut pas viol et que Romulus laissa le choix aux femmes enlevées de rester ou partir, leur promettant divers droits, car « cette violence ne doit être imputée qu'à l'orgueil de leurs pères, et à leur refus de s'allier, par des mariages, à un peuple voisin ». Le vrai sujet est là. Romulus, conscient que la démographie fait la force d'un peuple, voit dans les féconds Sabins de dangereux rivaux. La trame de cette légende se retrouve dans les textes fondateurs de bien des civilisations et c'est un débat qui agita encore certains pays (telle la Chine) qui ont longtemps privilégié la naissance des garçons.

Les poètes ont beaucoup badiné sur cette scabreuse histoire. Ovide, dans *L'Art d'aimer* (livre 1), y voit l'origine des flirts suscités par les lieux de divertissement, comme le théâtre ou le cirque. « Le théâtre est l'endroit le plus fertile en occasions propices. Tu y trouveras telle beauté qui te séduira, telle autre que tu pourras tromper, telle qui ne sera pour toi qu'un caprice passager, telle enfin que tu voudras fixer. […] Les femmes, dans leurs tenues les plus élégantes, se pressent aux jeux où va la foule |…]. Elles viennent pour voir, elles viennent surtout pour être vues [en latin la formule est proverbiale : *Spectatum veniunt, veniunt spectentur ut ipsae*]. C'est là que vient échouer l'innocente pudeur. C'est toi, Romulus, qui mêlas le premier aux jeux publics les soucis de l'amour, lorsque l'enlèvement des Sabines donna enfin des épouses à tes guerriers. Alors la toile, en rideaux suspendue, ne décorait pas des théâtres de marbre ; le safran liquide ne rougissait pas encore la scène. Alors des guirlandes de feuillage, dépouille des bois du mont Palatin, étaient l'unique ornement d'un théâtre sans art. Sur des bancs de gazon, disposés en gradins, était assis le peuple, les cheveux négligemment couverts. Déjà chaque Romain regarde autour de soi, marque de l'œil la jeune fille qu'il convoite […] Ô Romulus ! Toi seul as su dignement récompenser tes soldats : à ce prix, je m'enrôlerais volontiers sous tes drapeaux. »

Le succès de ce mythe auprès des artistes est étonnant. On le voyait déjà

représenté sur les monnaies de l'époque républicaine et sur les murs décorés des villas. Mais c'est après la Renaissance que le sujet est fréquent. On admire l'aérienne statue de Jean de Bologne, dit Giambologna, (1581) à la *Loggia dei Lanzi* de Florence. On connaît les grands tableaux, animés comme des ballets, de Pierre de Cortone (1627, musée du Capitole), de Pierre-Paul Rubens (1635, *National Gallery*, Londres), de Nicolas Poussin (1637, musée du Louvre), de Jacques-Louis David (1799, *ibidem*), de Pablo Picasso (Centre Pompidou). Ces scènes d'enlèvement attirent le créateur : elles mêlent la force et la grâce ; elles associent les formes masculine et féminine ; elles mobilisent des effets de mouvement ou d'émotion forte ; elles autorisent la nudité dans des corps-à-corps intenses. Et les Romains aimaient cette histoire virile qui finit bien. Au fond, elle symbolise une forme de réconciliation nationale, raison pour laquelle le peintre David voulut s'en saisir, précisément au moment du Directoire.

Cet épisode fondateur éclaire, me semble-t-il, la conception romaine du pouvoir : une conquête suivie d'un métissage ; la subordination puis la mixité. L'extension de Rome s'est fortifiée par une ouverture aux cultures qu'elle rencontre et soumet, notamment en Grèce, en Égypte et en Gaule. Les peuples conquis reçoivent peu à peu le droit de cité, viennent renforcer les légions, diffusent leurs cultes et leurs dieux. Les Romains manifestent une tolérance à l'égard des usages étrangers, dès lors qu'ils sont vainqueurs. En latin *hospes*, « l'hôte », signifie à la fois celui qui accueille et celui qui est reçu. Le Français a conservé ce double sens. Les Sabines furent bien les deux à la fois, bon gré mal gré.

Voir : Albe, sœur rivale ; Capitole, des hauts et des bas ; Cinéma et péplums, stéréotypes en bobines ; Romulus et Rémus.

Sac de Rome

Il y en eut plusieurs – et il y en aura d'autres, notamment quand les lansquenets de Charles Quint saccagèrent la cité papale, en 1527. Mais on pense d'habitude à celui qui marque, traditionnellement, la chute de la cité romaine ou de ce qu'il en restait. Le « haut Moyen Âge » va commencer. À dire vrai, nous touchons ici au symbolique. Car, au début du Ve siècle, c'est Constantinople qui exerce le principal ascendant sur le monde méditerranéen. Rome n'est plus la capitale politique de l'empire, même si elle se croit encore le centre du monde, entretenant les hauts faits de son histoire et de ses légendes. Elle se souvient avoir été assiégée et prise par les Gaulois, en 390 av. J.-C., mais ce ne fut qu'un épiphénomène qui n'arrêta pas son expansion. Elle a survécu aux assauts d'Hannibal et de Spartacus. Elle a brisé ses villes rivales, rasé Carthage, imposé son mode de vie partout. Elle eut l'obsession constante de contenir le péril barbare, c'est-à-dire les peuples germains d'outre-Rhin et Danube. Mais, cette fois-ci, c'est de plus loin encore qu'une

poussée irrépressible s'exerce : les Huns, venus d'Asie, chassent devant eux les Wisigoths qui doivent nomadiser vers l'ouest et le sud.

Ces Wisigoths ont un statut de « fédérés » : ils ont accepté des traités qui en font des alliés militaires de l'Empire romain d'Orient. Mais la compression caucasienne a tout bousculé. En 378, ils font mouvement, ravagent les Balkans, se répandent partout. Débordé, Arcadius, l'empereur d'Orient, s'emploie à les faire dégager vers l'Italie. Leur avancée laisse partout le souvenir de brutaux qui pillent, volent et violent tout sur leur passage. Enfin, en 410, après diverses tentatives avortées, leur chef Alaric Ier décide le blocus de Rome. Le 24 août, après plusieurs semaines de siège, la ville affamée se rend. La population la plus habile ou la plus riche s'est enfuie et va émigrer en Afrique ou au Moyen-Orient. Les familles moins fortunées, qui n'ont pu s'échapper, se sont réfugiées dans les églises et les basiliques (Saint-Paul-hors-les-murs et Saint-Pierre au Vatican) où les assaillants, eux-mêmes christianisés, n'entreront pas. Le saccage général dure trois jours, sans que la ville soit incendiée, avant qu'Alaric ne reprenne sa marche conquérante vers le sud, en gardant avec lui, pour en faire son épouse, la sœur de l'empereur, Galla Placidia. Mais il meurt à Naples à la fin de l'année et c'est son beau-frère Athaulf qui réalisera ce mariage, à Narbonne, avant d'aller s'installer dans le sud-ouest de la Gaule et en Espagne.

La prise du pouvoir sur l'Occident, dont rêvait Alaric, n'a pas été atteinte. Le sac de Rome ne fut qu'un épisode violent mais relativement isolé. Qu'importe. L'émoi en Europe fut énorme. Le mythe l'emporta. On y vit les funestes prémices de la fin du monde et chacun chercha des explications irrationnelles. La querelle prit rapidement un tour religieux. Tant que les dieux païens avaient été honorés, la Ville avait prospéré : la doctrine chrétienne ne serait-elle pas responsable de cette chute ? Saint Augustin (354-430) dut répondre à ces supputations dans *La Cité de Dieu*. Il retourna l'argument en dénonçant la lente débâcle morale des Romains. Il prétendit révéler les voies de la Providence dans cette catastrophe. S'inscrivant dans la tradition moraliste d'un Salluste ou d'un Juvénal, il observe ces expatriés, arrivant à Carthage, à peine traumatisés et déjà avides de mollesse et de jouissances : « La postérité ne voudra sans doute pas le croire, mais des réfugiés qui avaient pu parvenir jusqu'à Carthage se déchaînaient à l'envi, tous les jours, au théâtre pour tel ou tel histrion. Quelle démence ! Quoi, tous les peuples d'Orient pleurent votre désastre ; aux extrémités de l'univers les plus grandes villes sont plongées dans une affliction ou un deuil publics, et vous autres, vous vous préoccupez des théâtres, vous y entrez, vous vous y entassez, vous y déchaînez un délire bien pire qu'auparavant. »

Après Augustin, cet événement ne cessera d'alimenter la méditation sur la chute des civilisations et de servir de lieu commun à l'imaginaire poétique. Voyez Georges de Scudéry, le frère de Madeleine, celui-là même qui lança la cabale contre *Le Cid* de Corneille. Il composa, vers 1655, un interminable poème épique intitulé *Alaric*, pour illustrer la décadence qu'il ressentait après

la mort de Richelieu, pour qui il complota souvent. Tous les perdants de l'histoire, une fois leurs illusions perdues, firent du sac de Rome une image perpétuelle de la vanité politique. Il y a plus d'un tour sans ce sac.

Sacer

Quel adjectif énigmatique, ce *sacer* ! Car il désigne ce qui relève du sacré (un temple, un prêtre, un interdit) et qui, comme tel, est intouchable. Mais il indique *a contrario* ce qui est maudit ou proscrit (un condamné, un hors-la-loi). C'est par ce terme que les textes de lois archaïques, les « Douze Tables », stigmatisent celui qui commet les infractions les plus graves : *sacer esto* (« qu'il soit maudit »). Un tel condamné, en principe, devait être exclu ou licitement tué par n'importe qui, sans autre forme de procès. Rappelez-vous aussi l'expression virgilienne *auri sacra fames*, « maudite faim de l'or ».

Mais, à l'inverse, un tribun de la plèbe est *sacer*, c'est-à-dire saint et intouchable : quiconque porte la main sur lui commet un sacrilège. Cette inviolabilité tribunicienne a une origine historique. Peu de temps après l'instauration de la République, la plèbe se révolta et fit sécession sur une colline dédiée à Jupiter, le mont Sacré. Ils y procédèrent à des sortes de rites d'initiation et créèrent les tribuns. Puis firent serment que tout attentat contre leurs élus serait une profanation. La *sanctitas* des tribuns leur assura un poids considérable dans la vie politique, même si elle fut parfois transgressée par des mutineries, comme le prouve la mort des Gracques.

Cette ambivalence du sacré (le saint / le proscrit ; le pur / l'exécrable) a fait couler beaucoup d'encre érudite. D'autant qu'on retrouve la même ambiguïté dans l'étymologie du mot *religio*, que les Latins hésitaient à rattacher soit à *relegare* (« repousser »), soit à *religere* (« relier ») : la religion, ce serait ce qui crée de la distance ou de la répulsion, ou bien au contraire ce qui tisse des liens entre hommes et dieux. Mais les Romains ne se penchaient pas longtemps sur des questions aussi théoriques. La théologie et la métaphysique n'étaient pas leur fort. L'essentiel à leurs yeux était de respecter rites et célébrations officielles. Tel est le devoir du citoyen. Le sens du sacré renvoie à l'intimité et non à la pratique religieuse publique.

Pour sortir de ce dilemme, il faut finalement en revenir au sens premier du sacré : ce qui est séparé, ce qui est interdit au profane. Par répulsion ou par majesté. Les poètes latins ont abusé de cette qualification pour louer leur propre office : Virgile (*Géorgiques*, 4), Horace (*Art poétique*, 392), Ovide (*Les Métamorphoses*, 10) se prennent pour le divin Orphée, pour le *sacer Orpheus*. Même Sénèque s'y met, si l'on en juge d'après les extraits qui subsistent de ses tragédies : *Verum est quod cecinit sacer Orpheus* – « C'est la vérité que chanta le saint Orphée » (*Hercule sur l'Oeta*). Ce poncif littéraire a valorisé la sacralité dans un sens positif, celui que la chrétienté retiendra finalement et qu'elle attribuera largement : « sacré collège », « sacristie », « sacré-cœur », etc. Sans compter « l'amour sacré de la Patrie », peu clérical, celui-là, puisque

la Nation remplaça Dieu pendant la Révolution. Mais Victor Hugo chantera encore la « fonction du poète » en ces termes : « Peuples, écoutez le poète, / Écoutez le rêveur sacré, / Dans votre nuit, sans lui complète, / Lui seul a le front éclairé. » Bref, il latinise.

Voir : Cultes, prière de ne pas déranger ; Prêtres, donneurs de sacré ; Vouer / dévouer.

Saturnales : lâchez tout !

Saturne a donné son nom à la planète des mélancoliques. On le confondait déjà, à tort, dans l'Antiquité avec le méchant Cronos, ogre-titan qui dévora ses propres enfants pour éviter qu'ils ne le détrônent : vous avez en mémoire ce terrible tableau de Goya, peint vers 1820, où l'on voit ce monstre mastiquant un petit corps démembré. Verlaine (avant Georges Brassens) retient ce côté noir de la légende, si l'on en croit ses *Poèmes saturniens* :

> *Or ceux-là qui sont nés sous le signe Saturne,*
> *Fauve planète, chère aux nécromanciens,*
> *Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,*
> *Bonne part de malheur et bonne part de bile.*
> *L'Imagination, inquiète et débile,*
> *Vient rendre nul en eux l'effort de la Raison.*

Pourtant, les fêtes romaines en l'honneur de Saturne, les Saturnales (*Saturnalia*), étaient, tout au contraire, un déchaînement jouisseur. Fixées d'abord à la seule journée du 16 décembre, elles se prolongèrent au cours des temps, comme si les gens n'arrivaient pas à dessoûler. Ces festivités débridées mettaient tout sens dessus dessous. Selon le principe carnavalesque de l'inversion et de la dérision, les maîtres cessaient d'ordonner aux esclaves, qui pouvaient parler et agir librement. On tolérait aussi qu'ils se moquent de leurs patrons, en les imitant ou en caricaturant leurs travers. Tous les lieux publics faisaient relâche : tribunaux, Sénat, comices, écoles. Rien d'officiel ne pouvait s'accomplir : ni jugement, ni exécution capitale, ni guerre. Les travaux humains s'interrompaient, à la ville comme à la campagne. Les actifs fermaient boutique et allaient dans les jardins ou les rues. On s'amusait à des jeux collectifs, on s'interpellait, on se déguisait. La foule circulait dehors aux cris de « *Io ! Saturnalia ! Bona Saturnalia !* ». On décorait les maisons de verdure, comme houx et sapins. La population romaine, guirlandes autour du cou, se regroupait surtout sur le mont Aventin pour des pique-niques, comportant une galette et sa fève : le sort désignait un roi du banquet. Il donnait des ordres absurdes et distribuait des gages ridicules.

Nos carnavals sont un prolongement des Saturnales. Les comportements et des rituels sont les mêmes, notamment la fabrication d'une figure grotesque, qui personnifie la fête, voire qui la régente, et qui finit brûlée en public. Cet épouvantail symbolisait sans doute le dieu lui-même, à moins qu'il

ne s'agisse, comme le croient certains spécialistes des religions primitives, d'un simulacre qui perpétue fictivement un sacrifice humain, pratiqué aux origines, en expiation. On a identifié des traces de ces pratiques ancestrales, pour des célébrations saisonnières du même genre, dans d'autres rites indo-européens. Les Saturnales, dont on retrouve des traits dans nos fêtes d'hiver, sont évidemment liées au solstice de décembre. On a l'impression qu'il s'agit de garder en éveil Saturne, le protecteur des agriculteurs, dans la période où les semailles sont finies et où la fertilité va être au point mort. Mais diverses légendes circulaient. La plus connue prétendait que Saturne, dégradé de sa divinité et métamorphosé en simple mortel, était venu dans le Latium et qu'il y civilisa les habitants, des êtres primitifs et bestiaux. Ce règne de paix et de bonheur fut nommé « l'âge d'or », ce dont les Saturnales célèbrent la mémoire.

Aujourd'hui, nous avons conservé le terme, pour désigner des débauches diverses. Mais sa valeur religieuse a disparu, comme il arrive souvent. Joris-Karl Huysmans désignait l'art pompier de son temps comme « les saturnales de sottise ». Il y a des moments, face à certaines « installations », où l'on serait tenté de faire revivre sa formule.

Voir : Âge d'or, utopie première.

Scipion l'Africain, l'orgueil et la vertu

Quelle belle tête de Romain, ce Publius Cornelius Scipio Africanus ! Regardez son buste en marbre, conservé au musée du Capitole : une figure large et énergique, un front dégarni, un regard qui semble vous juger, une expression austère. Toute la force morale de Scipion est là, et elle en impose encore. Une autre statue, en bronze, trouvée à Herculanum, est au musée de Naples : elle dégage la même sévérité. Tous les Anciens ont admiré le sérieux et l'énergie de Scipion l'Africain (235-183 av. J.-C.). Cette réputation a continué à inspirer ses représentations. Une anecdote célèbre illustre sa « continence », c'est-à-dire ici sa capacité à résister à une tentation. Poussin, Niccolo dell'Abbate ou Bruegel l'Ancien, entre autres, ont peint cette scène : Scipion vient de prendre Carthagène ; on lui propose le repos du guerrier, sous la forme d'une jeune prisonnière à la beauté sidérante ; il refuse cette offre, rend la fille à son fiancé et lui accorde même une dot pour faire un beau mariage.

Le rayonnement de ses vertus fut tel qu'on inventa à son sujet des légendes qui rappellent les fictions mythologiques. Voyez les billevesées que narre Aurelius Victor, l'historien du IVe siècle, dans son *Liber de viris illustribus* : « P. Scipion passait pour fils de Jupiter, parce qu'un serpent avait paru dans le lit de sa mère avant qu'elle le conçût, et que pendant son enfance un dragon l'avait entouré un jour de ses plis sans lui faire aucun mal. Lorsqu'il se rendait au Capitole pendant la nuit, les chiens qui gardaient ce

temple n'aboyaient point contre lui. Il ne formait aucune entreprise sans être resté fort longtemps assis dans l'enceinte, où était placée la statue de Jupiter, comme s'il eût reçu alors une inspiration divine. »

La réalité est moins fumeuse et moins idéale. Scipion est issu d'une des plus prestigieuses familles romaines, la *gens* Cornelia. Son ascension s'inscrit dans un contexte historique précis : la dernière phase des guerres puniques, qui ouvraient à la puissance de Rome un nouveau champ de conquêtes, de découvertes et d'enrichissements. Scipion incarne ce désir de changement et de gain, face à une aristocratie conservatrice et vétilleuse. Il excita donc l'adversité du Sénat. Mais rien ne put l'arrêter. La carrière de ce privilégié insoumis fut éblouissante : édile à vingt et un ans, sans en remplir les conditions d'âge légales ; proconsul d'Espagne trois ans plus tard ; consul à trente ans, en 205. Scipion, qui ne doute de rien, se propose alors pour aller débarrasser Rome de son ennemi juré, Hannibal. Le Sénat se méfie de cet orgueilleux et n'accepte qu'avec parcimonie de seconder ses ambitions. Car Scipion le conquérant agace tout le monde, notamment le revêche Caton, qui est questeur auprès de lui et qui, choqué par ses manières luxueuses et outrées, le critique ouvertement. Mais seule la victoire est belle : Scipion fit taire ses détracteurs en allant de succès en succès, jusqu'à la bataille de Zama où il écrasa Hannibal, ce qui mit fin à la Seconde Guerre punique. Une belle tapisserie illustre cette victoire de Zama, au Louvre. C'est ainsi que Rome lui accorda le triomphe et le surnom d'*Africain*.

Sa vanité pouvait le desservir mais elle subjugua les pusillanimes. Un exemple : on l'accusa (à juste titre) de s'être enrichi scandaleusement, lors de ses campagnes contre Antiochus, le roi de Syrie qui avait envahi la Grèce, et dont la flotte était commandée par le même Hannibal, devenu mercenaire. Il

s'en tira en s'exclamant, devant le peuple assemblé : « Romains, ce jour rappelle celui où j'ai vaincu Carthage. Montons au Capitole pour rendre grâces aux dieux et pour leur demander de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent ! » Cet aplomb fit son petit effet. Tout le monde le suivit. Mais ce genre de coup ne marche qu'une fois. Les amis de Caton, qui le poursuivait de sa rancune tenace, finirent par le faire condamner pour ses détournements : en 187 av. J.-C., il dut quitter Rome et il se retira dans son superbe domaine de Liternum, en Campanie. Il y créa une sorte de cour, attirant des artistes et des lettrés. Il y mourut trois ans plus tard, y fut enseveli et fit graver sur sa sépulture cet amer cri d'outre-tombe : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os. »

Mais Scipion nous laisse un autre legs. Cicéron, en 55 av. J.-C., le fait apparaître dans *La République*. Ce passage est connu sous le titre de « Songe de Scipion ». Cicéron y expose, sur le ton d'une révélation mystique, la croyance en l'immortalité astrale des héros, dont l'âme se transforme en étoile, le « catastérisme ». Il raconte qu'en 149 av. J.-C., alors qu'il participait aux guerres puniques, il se trouva, en plein sommeil, guidé dans les sphères célestes par Scipion l'Africain qui lui révéla comment, après leur mort, les grands hommes s'élèvent au ciel et y jouissent d'une béatitude éternelle. Ces idées, influencées par le pythagorisme, circulaient beaucoup à l'époque de Cicéron. Mais il est probable que le fier Scipion, comme la plupart des élites romaines, fut séduit par cette promesse d'immortalité, plus attrayante que l'errance éternelle dans les cavernes infernales et obscures, ce qui n'était pas du tout son genre.

Voir : Caton l'Ancien, bougon en chef ; Guerres puniques ; Hannibal, l'ogre de Rome ; Pythagorisme ; Thermes.

Sénateurs, honneur et soumission

Le sens premier ne fait pas de doute : le Sénat fut d'abord l'assemblée des plus âgés (en latin, « vieux » se dit *senes*). Comme dans toutes les civilisations, les aînés étaient chargés de réguler la vie publique et d'arbitrer les différends. Voilà pourquoi les origines de cette institution se perdent dans la nuit des temps, ce qui confère aux sénateurs un prestige particulier. Ce caractère ancestral est révélé par les rites religieux auxquels le Sénat se soumet : ses séances se déroulent dans un lieu délimité et consacré (un *templum*), après qu'on a pris les auspices et rendu divers sacrifices aux dieux.

Mais les sénateurs ont aussi l'avantage de la durée : on reste sénateur perpétuellement, alors que toutes les autres magistratures correspondent à des mandats provisoires. Nous eûmes aussi des sénateurs « inamovibles » ou « à vie », au XIXe siècle, coutume dont les élus de Haute Assemblée d'aujourd'hui parlent encore avec une envieuse nostalgie. Cicéron dit que le Sénat, garant des traditions, est « le tuteur, le défenseur et le protecteur de la République ». Consulté sur la politique étrangère, donc sur les opérations militaires, le Sénat donne son avis sur le déroulement des conflits, et il stimule ou tance les consuls, lesquels commandent les armées. Il intervient aussi dans l'administration civile et fiscale. Enfin, il se transforme en Haute Cour pour juger les criminels politiques, notamment les traîtres et les factieux. Son pouvoir est donc réel, même si, officiellement, il ne promulgue que des injonctions ou des suggestions, sous forme de décrets nommés « sénatus-consultes » (un *senatus consultum*). Les débats sont longs, commençant dès l'aube jusqu'à la tombée de la nuit, les sénateurs prenant la parole par ordre d'ancienneté. On vote à mains levées ou en regroupant les « pour » et les « contre », pour rendre évident le choix majoritaire.

Ces pouvoirs ont été abolis, sans qu'on l'avoue jamais, dès l'instauration de l'empire. C'est le *Princeps* qui parle le premier et qui impose sa loi. Auguste a commencé par diminuer le nombre des sénateurs, passés de neuf cents à six cents. Il a remplacé la voie classique pour devenir sénateur (avoir été questeur) par un raccourci expéditif : une nomination directe par l'empereur, selon son bon plaisir. C'est lui aussi qui, désormais, donne son rythme à l'assemblée : il en préside les réunions, y présente les motions qu'il souhaite, en obtient les autorisations de dépenses dont il a besoin, y exerce son influence pour que les décisions judiciaires (notamment capitales) répondent à ses vœux ou à ses caprices.

Au début, les sénateurs ont renâclé, voire comploté. Mais les purges ont calmé les ardeurs de ceux qui prétendaient défendre les privilèges de naguère. Ensuite, si l'on en croit les historiens, à quelques rares exceptions près, les sénateurs ont fait assaut de servilité, par instinct de survie ou par appât du gain. Pourtant, ils ont dû supporter toutes les avanies. D'abord, que tous les notables des provinces impériales, de la Gaule en particulier, puissent accéder à la Curie : l'empereur Claude prit un plaisir sadique à offenser ainsi le snobisme aristocratique. Tacite relate comment les sénateurs avalèrent cette couleuvre, même si en catimini ils s'étranglaient de rancœur : « Ils allaient tout envahir, ces riches, dont les ancêtres, à la tête des peuplades ennemies, avaient battu et massacré nos légions. Qu'ils jouissent du nom de citoyens, soit, mais que les insignes de sénateurs et les ornements des magistratures ne leur soient pas prostitués ! »

Le pessimisme de Tacite trouve avec les sénateurs un sujet de prédilection. Il se désole en décrivant des patriciens, issus des plus vénérables lignées de la Rome républicaine, oubliant leur *gravitas*, faire concours de courbettes et d'obséquiosité. Il les voit, terrorisés, devenir de simples comparses du despotisme. Par un hasard du destin, les *Annales*, qui nous sont parvenues incomplètes, s'interrompent sur une scène symbolique : le sénateur Publius Clodius Thrasea Paetus, un aristocrate à l'ancienne, frugal et intraitable, refuse d'approuver les lubies de Néron et quitte insolemment la Curie. On inventa aussitôt des accusations fictives pour « assassiner la vertu ». Ses collègues sénateurs, pour détourner d'eux la colère de Néron, votèrent sa mort. Il se suicida en s'ouvrant les veines. Tacite commente froidement : « Thrasea Paetus, qui d'habitude laissait passer en silence ou par une furtive approbation les adulations, quitta cette fois le Sénat. Il se mit lui-même en danger. Mais aux autres sénateurs il ne donna pas pour autant le signal de la liberté. »

Voir : Auctoritas ; Curie ; Magistratures ; Patriciens *vs* plébéiens.

Sénèque, l'ami de soi-même

Il a couru, comme les autres, après le bonheur. Mais on sent toujours un écart entre ses leçons et sa vie, entre l'idéal et le réel. Je relis, par exemple, son traité sur la vie heureuse, son *De vita beata*. Il y propose une sagesse distante. Il y loue un volontaire exil dont il se dispenserait bien s'il n'était pas en disgrâce. Sénèque (4-65) s'y moque de ce qu'il fut et de ce qu'il redeviendra dès que possible. Il dénonce les agités, les *occupati*, les hommes d'affaires survoltés et *surbookés*, qui gaspillent leur temps et se lamentent que la vie passe trop vite : politiciens, avocats, ambitieux, jouisseurs, érudits vainement spéculatifs. Il demande qu'on se retourne vers l'essentiel, la philosophie, le Souverain Bien. Il invite à revenir à soi, à profiter de l'*otium*, ce temps libre où l'âme et la raison s'apaisent. Mais quoi ! S'est-il écouté lui-

même ?

Il avait bien commencé, suivant les traces de son père, Sénèque le Rhéteur. Venu d'Espagne à Rome, il s'exerçait à l'éloquence, fréquentait les penseurs, les stoïciens surtout. Il est même allé à Alexandrie chercher la voie de la sagesse. Il a, un temps, voulu jouer les ascètes. Mais il a vite été gagné par une carrière moins austère. Il fréquente la cour impériale, tolère tout de Caligula car, dit-on, il couche avec sa sœur Julia Livilla. Il s'échappe en Corse (41-49) quand Claude arrive et le regarde en comploteur. Il s'en vengera (quand il sera certain qu'il ne peut plus lui nuire) en le ridiculisant dans un drôle de texte où il décrit sa divinisation en citrouille : *L'Apocolocynthose du divin Claude*. C'est la féroce Agrippine (voir ce nom) qui le remettra en selle, en 49 : il est préteur puis consul, précepteur du jeune Néron, alors âgé de treize ans. Il lui écrit des « *Dialogues* », des pages qui font la revue des problèmes de morale : *La Constance du sage*, *Sur la tranquillité de l'âme*, *Sur le loisir*, *Sur le bonheur de la vie*, *Sur la colère*, *Sur la providence*, *Sur la clémence*… C'est un favori : tout le monde le craint. On le surnomme « le vieux renard ». Il case sa famille, tels ses deux frères et son neveu, dans tous les postes clés. Entre 54 et 59, agissant au nom de Néron, il est quasiment le maître de Rome.

Mais ce courtisan reste un génie littéraire. Il faut lire, par exemple, les lettres qu'il adresse à son ami Lucilius, un haut fonctionnaire affecté en Sicile. Au moment même où il frôle au quotidien le cynisme, l'artifice et le luxe des puissants, il disserte sur l'absurdité du pouvoir, la vanité des richesses, la sottise populaire, le ridicule des comportements. Et il revient encore sur la souffrance d'une vie dispersée : « Une grande partie de la vie s'écoule à mal faire, la plus grande à ne rien faire, la vie tout entière à faire autre chose. » Cet être si divisé et contradictoire fait un éloge de la cohérence : « Vis avec les hommes comme si les dieux te voyaient, parle avec les dieux comme si les hommes t'entendaient. » Aucun équilibre personnel n'est possible, dit-il, si l'on n'a pas su « devenir l'ami de soi-même ».

Le style de ses œuvres didactiques sent l'artiste mais il est superbe : Sénèque cherche à surprendre ou à provoquer ; il manie les paradoxes et les bons mots ; s'amuse à gourmander ou à féliciter ; tente de reconstituer par lettre la relation maître / disciple des Anciens. Cette réussite formelle, là encore, rend un peu suspectes la sincérité ou la spontanéité de la portée morale. Ce décalage est perceptible aussi dans ses tragédies. Car il fut aussi un auteur dramatique. Ses pièces juxtaposent d'assommants affrontements oratoires, sortes de dissertations philosophiques épaisses. Ce n'était pas du théâtre pour le bon peuple.

Mais l'ensemble de sa doctrine s'enrichit, faisant converger tous les savoirs, formant une pensée puissante qui aura une influence capitale sur notre civilisation. On l'adula, notamment à la Renaissance : Montaigne en est pétri. Comme lui, il voit dans la Nature un Tout guidé par la Providence. L'homme-corps y est inclus et n'y peut rien. C'est donc l'âme qu'il faut faire évoluer, former et nourrir. La sagesse tourne à l'exercice solitaire : elle naît de soi, pour soi. Montaigne, qui a réussi, semble-t-il, cette maîtrise intérieure, avoue sa dette à Sénèque. Il lui emprunte un égotisme qui aura d'autres adeptes, tels Stendhal ou André Gide.

Sénèque savait sans doute comment finirait ce grand écart de l'intellectuel asservi. Il essaya de faire bonne figure dans la Cour dépravée de Néron. Il avale les couleuvres, comme l'assassinat de Britannicus et d'Agrippine. Il s'accroche à une de ses formules : « Une main [propre] lave l'autre [sale]. » Mais son côté donneur de leçons agace. Tacite (*Annales*, 13, 54) rédigera plus tard un compte rendu impitoyable de sa disgrâce : « La mort de Burrus brisa la puissance de Sénèque : le parti de la vertu était affaibli par la perte d'un de ses chefs, et Néron penchait vers les pervers. Ceux-ci s'en prennent à Sénèque de cent façons diverses : "Ses richesses avaient beau être immenses et hors de mesure pour un particulier, il les accroissait encore ; il travaillait à sa popularité personnelle ; l'agrément de ses jardins et la magnificence de ses maisons risquaient d'éclipser le Prince […] et puis il dénigrait le talent [de Néron] à conduire les chevaux, se moquait à chaque occasion de sa façon de chanter. Quand donc cessera-t-on de lui attribuer l'initiative de tout ce qui se fait de glorieux dans l'État ? L'enfance de Néron est finie ; il est en pleine vigueur juvénile : qu'il se débarrasse de ce précepteur pédant." Et Sénèque n'ignorait pas ces accusations… »

Aussi se laisse-t-il compromettre dans la conspiration de Caius Calpurnius Pison, avec Pétrone et d'autres, comme s'il en prévoyait l'issue ratée. Il était temps pour lui de se conformer à ses principes. Condamné à

mort, il s'ouvre les veines dans un bain chaud, sans grandiloquence, réconcilié avec ses préceptes stoïciens (*Lettre* 26) : « Entraîne-toi à la mort : celui qui te dit cela t'ordonne de t'entraîner à la liberté. Qui a appris à mourir a désappris à être esclave », propos que Montaigne reprendra à sa manière (*Essais*, 1, 20) : « La préméditation de la mort est préméditation de la liberté. Qui a appris à mourir a désappris à servir. »

Voir : Agrippine, intrigues et tragédie ; Julio-Claudiens, les Césars fous ; Philosophie, emprunts et synthèses ; Stoïcisme, chemin de liberté.

Sexe, *allegro ma non troppo*

Je ne voudrais pas vous décevoir, surtout si vous vous êtes précipités sur cet article avant de lire tout le reste, espérant du piquant ou du scabreux. Vous pensez sans doute, ayant vu des péplums ou de récentes séries américaines, que les Romains sont des dévergondés, des lubriques, des sadomasos. Quelques vers des élégiaques, parfois grivois, ont attiré votre attention. Vous avez croisé les invectives obscènes de Catulle, d'Horace ou de Martial, et entendu dire que la poésie érotique romaine peut être d'une étonnante crudité. Vous vous souvenez de Fellini transformant en partouze géante le *Satyricon* de Pétrone. Cette réputation de débauche, comme l'a montré Jean-Noël Robert (*Éros romain, sexe et morale dans l'ancienne Rome*, Les Belles Lettres, 1996), pourrait sembler en contradiction avec les valeurs romaines. Soit, mais examinons un peu la chose.

D'abord, cette vision du lupanar global méconnaît l'idéal du *vir*, du mâle romain. Citoyen en temps de paix, soldat en temps de guerre, l'homme s'abaisserait s'il se présentait comme un séducteur obsédé et, pis encore, comme un être dominé par sa sexualité. Quand on veut dénigrer un personnage quelconque, à Rome, on le montre esclave de ses sens, tel le despote fou Caligula, soumis à sa *mollitia*. Il rejoint alors le clan des débauchés, ou plutôt des débauchées, des Messaline en tout genre. On le traite aussi de *bouc*, cette force ignoble et rustique, en rut continuel. Pis encore, on insinue qu'il est un partenaire passif, honte suprême. Car, dans la licence sexuelle, la distinction sociale joue un rôle important : on peut tout faire à un esclave, mais tout n'est pas permis à un homme libre. Il doit garder le dessus. Même si, comme dit Ovide (*L'Art d'aimer*, 3, 787), « il y a mille façons de jouer avec Vénus » – *mille modi Veneris*.

Certes, une forme de pornographie peut nous apparaître dans des fresques (on cite toujours la *Villa* dite *des Mystères*, à Pompéi, qui fait encore débat entre savants) ou dans des objets (lampes, vases, statuettes), mais notre regard n'est pas celui des Anciens, qui plaçaient des phallus dressés à leurs carrefours ou sur leurs façades, pour des raisons religieuses, sans s'offusquer. De jeunes hommes couraient nus pour les Lupercales. De même, notre tabou judéo-chrétien, distinguant hétéro- et homosexualité, est à peine compréhensible à Rome : un homme peut avoir des relations avec une femme ou avec un autre homme. César était bisexuel (« l'homme de toutes les femmes, la femme de tous les hommes », le brocardait-on), comme certains empereurs, et personne ne trouvait cela choquant. Cicéron essaie de déstabiliser Antoine, non parce qu'il couche avec un certain Curion, mais parce qu'il aurait prétendu l'épouser (*Philippiques*, 2). La tradition grecque d'une relation intellectuelle et sexuelle entre deux hommes d'une génération d'écart n'avait pas totalement disparu non plus, même si les Romains ne glorifient jamais la pédérastie.

Le sexe, à Rome, est donc simplement vu comme un plaisir sain et légitime, dès lors qu'il n'est pas vécu dans la soumission. On en plaisante volontiers, mais rien ne paraît plus naturel. On le compare au vin, qui échauffe et met en joie : Ovide dit même que « l'amour après le vin, c'est du feu sur du feu » – *ignis in igne* (*L'Art d'aimer*, 1, 244). La morale ou la loi n'ont rien à y redire, si l'ordre public n'est pas menacé. Une sexualité épanouie est signe d'une faveur divine. Certes, les pratiques sexuelles ont évolué : la paillardise des pièces de Plaute est loin de la sublime passion d'Hadrien pour Antinoüs. Pascal Quignard a même décelé (*Le Sexe et l'Effroi*, Gallimard, 1994) une inquiétude morbide face à la sexualité chez les Romains : une forme de dégoût peut accompagner la libido et ses « fascinations », le *phallus* (mot grec) se disant *fascinus* en latin. Il reste que, comme partout, les satiristes nous ont raconté bien des anecdotes salées qu'il serait absurde de considérer

comme une pratique générale. Ils s'en prennent surtout aux patriciens et aux aristocrates, à cette élite qui, la nuit tombée, est libidineuse. Un tel va draguer des garçons dans des thermes (Pétrone, *Satyricon*, 90) ; Tibère se révèle amateur de fellations et de jeunes gens entremêlés (Suétone, *Tibère*, 43), tout en collectionnant les tableaux érotiques de Parrhasios le Pornographe, un peintre grec contemporain de Socrate ; d'autres vont se travestir pour se prostituer (Messaline, Néron, Commode, Héliogabale) ; un dernier, selon Catulle (*Carmina*, 58), dans des carrefours et des ruelles, « offre sa bouche aux descendants de Rémus ». Suétone, surtout, dans *La Vie des Douze Césars*, fait la commère et multiplie ces détails scabreux, révélant la cour impériale comme impudique et dissolue.

Nous disposons d'un manuel de l'amour à Rome, grâce à *L'Art d'aimer* d'Ovide. Il indique les moyens d'approcher et de séduire les filles : où les trouver, comment les aborder, quels cadeaux leur faire, comment rédiger des billets doux, jusqu'aux premiers baisers et… plus si affinités. Ensuite, il faut passer de la conquête à une vie sexuelle assidue, en renouvelant les attentions, en cachant d'éventuelles infidélités, en donnant du plaisir inventif à sa partenaire. Ovide nous donne l'impression que les femmes sont libres et disponibles, qu'il suffit de savoir les attirer pour qu'on « conclue » assez vite. Ce libertinage ne cadre guère avec l'image de la femme dans la morale traditionnelle romaine, mais, probablement, il reflète une évolution des mentalités aux débuts de l'empire, même si Auguste jouait au restaurateur des vertus passées – tandis que ses Julie (sa fille et sa petite-fille) passaient pour des Marie-couche-toi-là.

Est-ce pour son indiscrétion salace qu'Ovide fut exilé par Auguste, devenu censeur sourcilleux ? Je ne le crois pas. Mais cette interprétation a longtemps prévalu, preuve que la liberté sexuelle qu'on prête aux Romains ne fut ni totale ni admise. Tout simplement, le citoyen romain, mâle méditerranéen, profite de son statut pour jouir, sans inhibition particulière, de matrones, de femmes libérées, de prostituées, d'esclaves des deux sexes… Le sentiment amoureux relève d'un autre ordre. Mais, dans tous les cas, ces pratiques restent intimes et cachées. Bien sûr, on trouvait à Rome des quartiers chauds, des prostituées et des gitons. Les courtisanes ne faisaient pas l'objet d'un mépris particulier. Elles recevaient un droit d'exercer, la *licentia stupri*. On les reconnaissait à leur perruque blonde et à leur robe jaune vif. Elles étaient même à l'honneur lors de certaines fêtes, comme celles dédiées à Bacchus ou à Vénus. Ensuite ces mœurs dégénèrent avec les nouveaux cultes : les temples d'Isis, par exemple, passaient pour des lieux échangistes. Dans la période décadente, on ne contint plus rien. Puis vint le christianisme, qui plaça la luxure au premier rang des péchés. Et quand ce *péché* fut traduit en *délit*, puni par les lois pénales, on vit s'organiser une répression atroce, notamment contre les homosexuels : en 399, tous les prostitués de Rome furent raflés et brûlés vifs en public.

Mais revenons à la bonne époque païenne. Le sexe à Rome n'y fut pas

l'étalage vicieux qu'on croit parfois… en tout cas, pas plus qu'ailleurs et beaucoup moins qu'aujourd'hui où tout est exposé au grand jour *ad nauseam*. Car, comme dit Cicéron (*De officiis*, 1, 35) : « Ce qu'il n'est pas honteux de faire en secret, il est obscène de le dire publiquement. »

Voir : Bacchanales ; Lupercales, la Saint-Valentin.

Sibylle, fée latine

Réécoutons le lancinant psaume de nos messes de *Requiem* :

Dies irae, dies illa
Solvet saeclum in favilla
Teste David cum Sibylla…

« Jour de colère, ce jour-là qui dissoudra le monde dans la cendre, comme le témoignent David et la Sibylle… » Ce rapprochement anachronique est fréquent, mais il n'annonce pas forcément l'Apocalypse : en levant les yeux vers le plafond de la chapelle Sixtine, on voit que Michel-Ange peint des Sibylles aux côtés des prophètes de l'Ancien Testament, comme si la Révélation du Christ provenait à la fois de la Bible et des livres ésotériques païens. Dans la cathédrale de Sienne aussi, on marche sur une marqueterie de pierres colorées où des artistes de la Renaissance ont représenté des Sibylles, côtoyant les Apôtres et augurant l'avènement du Messie.

Ce syncrétisme remonte aux premiers chrétiens et aux Pères de l'Église. Ils avaient conscience de l'influence des « livres sibyllins » sur les crédulités antiques. Il fallait donc démontrer que ces élucubrations annonçaient l'ordre nouveau. Ils citaient également Virgile et la quatrième de ses *Bucoliques* : « Voici venir les derniers temps prédits par la sibylle de Cumes, et de nouveau l'ordre qui fut au commencement des siècles. Voici revenir la Vierge et voici l'âge d'or. Voici que va descendre du haut des cieux une race nouvelle. Diane pure et lumineuse, protège cet enfant qui va naître et qui, fermant l'âge de fer, ressuscitera sur toute la terre la génération du siècle d'or. » Saint Augustin lui-même, dans *La Cité de Dieu*, se livre à une exégèse de vingt-sept vers (chiffre qui symbolise la Trinité : 3 × 3 × 3) prétendument prononcés par la Sibylle d'Érythrée.

Les Sibylles sont des prêtresses d'Apollon qui pratiquent la divination, en usant de formules énigmatiques et interprétables à l'infini, « sibyllines » donc. Les Grecs en dénombrèrent une bonne douzaine, sans compter, dans le même genre, la Pythie de Delphes. Mais les Romains connaissent surtout celle de Cumes. Elle avait demandé à Apollon de lui accorder autant d'années de vie qu'il y a de grains dans une poignée de poussière ou de sable. Comme le raconte Ovide (*Les Métamorphoses*, 14), elle obtint cette faveur qui tourna à sa malédiction, car elle avait omis de préciser qu'elle voulait rester jeune à perpétuité. Elle devint donc, très vite, une aïeule acariâtre et elle ne cessa plus de se dessécher, condamnée à vivre mille ans, *longaeva*. Dans le *Satyricon* de

Pétrone, on la voit moquée par des enfants qui la harcèlent : « Sibylle, que veux-tu ? » Et elle de répliquer : « Mourir ! »

C'est cette même Sibylle de Cumes qui accompagne Énée aux Enfers après qu'il eut cueilli un rameau d'or dans les bois du lac Averne (*Énéide*, 6). Car elle tisse des liens entre le divin et les hommes : elle révèle et prédit ce que les dieux souhaitent ou préparent. La légende rapporte qu'elle détenait neuf livres d'oracles, écrits dans les transes de la possession divine. Elle proposa à Tarquin le Superbe, le dernier roi de Rome, qu'il les lui achète, à un prix prohibitif. Il refusa d'abord cette arnaque, mais la Sibylle se mit à brûler, trois par trois, les précieux grimoires. Finalement, Tarquin accepta de payer les trois derniers au prix proposé pour les neuf, à la demande insistante des augures. Ces « livres sibyllins », invisibles au profane, furent placés dans le temple de Jupiter Capitolin et gardés par deux prêtres, les *duumvirs*, qui les consultaient en cas de catastrophes pour savoir comment y remédier.

Très souvent sollicitée dans la littérature du Moyen Âge, la Sibylle a été intégrée dans le monde des fées, tel celui de la légende arthurienne, où la magicienne Morgane consulte « une enchanteresse Sebile ». Un chevalier de la cour de René d'Anjou, Antoine de La Sale, rédigea même, en 1442, un *Paradis de la reine Sibylle*, récit fantastique où l'on voit un chevalier allemand tomber dans un souterrain peuplé de créatures monstrueuses : il y découvre des plaisirs interdits et ensorceleurs qui lui vaudront la damnation de son âme. C'est une sorte de *Tannhäuser* avant l'heure.

Ainsi « la Sibylle au visage latin » devient-elle l'image de l'inspiration médiumnique et poétique, grâce à laquelle « la terre a tressailli d'un souffle prophétique », comme le suggère Nerval dans *Delfica* (*Les Chimères*). Plus près de nous, Yves Bonnefoy, ému par des Sibylles peintes sur les murs d'un château du Tarn (*Peintures murales de la France gothique*, 1954), s'enthousiasme et renoue avec l'espérance virgilienne d'un âge d'or baigné par la musique et la poésie. La prophétie tarde à se réaliser.

Voir : Bucoliques ; *Ibant obscuri…* ; Virgile, suites.

Sisyphe, côté latin

Oui, je sais, il vient de la mythologie homérique. Mais les Latins s'y sont intéressés, et leurs écrivains le citent volontiers. D'ailleurs, tout le monde croit connaître Sisyphe, le fils d'Éole. L'imagination populaire a retenu son châtiment, alors que d'autres damnés infernaux, tels Ixion ou Tantale, ont moins fixé l'attention. Cette connaissance commune repose sur un simplisme, sur un truisme : la vie avec ses hauts et ses bas ; les efforts humains, toujours recommencés ; la stérilité d'une répétition qui n'aboutit pas ; l'inanité des éternels retours, cycle d'une vie parmi d'autres.

Le poète Lucrèce (*De natura rerum*, 3) fut le premier à y voir l'allégorie de la condition et de l'ambition humaines : « Sisyphe aussi existe dans la vie,

sous nos yeux, s'acharnant à briguer devant le peuple les faisceaux et les haches et se retirant toujours vaincu et triste. Car rechercher le pouvoir qui n'est que vanité et que l'on n'obtient point, et dans cette poursuite s'atteler à un dur travail incessant, c'est bien pousser avec effort au flanc d'une montagne le rocher qui à peine hissé au sommet retombe et va rouler en bas dans la plaine. » On voit qu'Albert Camus n'inventa rien en percevant ce mythe comme l'image d'une existence moderne, soumise au travail forcé et privée de métaphysique. À ses yeux, dans le taylorisme et la trivialité du devoir-vivre contemporain, l'homme doit accomplir son travail. Il faut l'imaginer heureux, puisque aucune autre transcendance ne s'offre à lui.

Je ne veux pas détailler ici les péripéties de Sisyphe, un malin, un rusé, un roi de l'entourloupe, qui fut même capable de simuler la foudre jupitérienne ou d'abuser les dieux infernaux pour aller et venir dans le royaume des morts. Mais son châtiment est bizarre, pour un héros à qui on reprocha sa liberté et son insolence. Contrairement aux métamorphosés, qui sont condamnés à vivre éternellement ce qui les caractérisait (tel l'impitoyable qui devient rocher), on ne voit pas d'emblée le lien de cause à effet. Les dieux ont sans doute voulu humilier Sisyphe avec ce qu'il détestait le plus : la fixité et la banalité, la redite éternelle, sans excursions ni échappées possibles. Le banni des Enfers, sur sa colline arpentée et descendue sans fin, témoignera éternellement qu'il fut trop libre et trop rétif au destin.

On comprend pourquoi, face aux despotismes, on invoqua si souvent, sans avoir l'air d'insister, cette figure de la liberté réduite à une humiliante soumission. Les mécontents et opposants en firent une victime. Comme dira Baudelaire (*Le Guignon*) :

> *Pour soulever un poids si lourd,*
> *Sisyphe, il faudrait ton courage !*
> *Bien qu'on ait du cœur à l'ouvrage,*
> *L'Art est long et le Temps est court.*

Mais Horace est plus abrupt et il ne fait pas le fier : puisque nous irons tous rejoindre Sisyphe un jour (*Odes*, 2), autant ne pas chercher querelle aux puissants et profiter du temps qui fuit. Quant à l'insensible Candida, qui méprise les avances de ses amoureux, quand elle sera décatie, elle cherchera en vain un amant (*Épodes*, 17), en un échec toujours recommencé. Horace l'en prévient. C'est elle, alors, qui jouera les Sisyphe, à jamais !

Soixante-neuf, *annus horribilis*

En 68, Néron est assassiné. Un conflit de succession s'ensuivit, entre l'été 68 (la mort de Néron) et fin 69 (l'avènement de Vespasien) : pendant quinze mois, la bataille pour le pouvoir fait rage comme jamais, hors de l'Italie. Les divers généraux des armées impériales se déchirent. Galba, qui commandait en Espagne, s'impose d'abord (en octobre 68), bientôt assassiné par Othon (en janvier 69), lui-même renversé (trois mois après) par Vitellius,

chef des armées de Germanie, qui marcha sur Rome à la tête de ses légions, composées majoritairement de mercenaires barbares qui ne rêvaient que de viol et de pillage. Pendant cette pagaille, les chefs gaulois sont tentés par la révolte. En 70, à peine Vespasien proclamé, ils s'allient avec un chef germain, Civilis, et ils prétendent créer « l'empire des Gaules ». Les Romains appelèrent cette période « l'année des trois empereurs ». Longuement relatée par Tacite, dans le premier livre de ses *Histoires*, cette année 69 est une sorte d'anthologie ahurissante de l'absurdité politique, dont je ne me lasse pas. Un régal de détraquage général, narré avec un glacial humour noir.

Les trois protagonistes sont des figures de roman bourgeois ou de tragi-comédie. Galba était un homme âgé, plutôt respectable et bien intentionné. Mais c'est un naïf. Il croit avoir l'appui du peuple et des familles patriciennes. Il ne voit rien venir, s'expose sottement, et se fait assassiner vite fait. Tacite l'expédie aussi d'une formule cinglante : « Exempt de vices plutôt que doué de vertus, Galba était jugé par tous comme capable de gouverner l'empire, s'il n'avait pas été empereur. » La vraie raison de cette élimination est qu'il voulut adopter Pison, un Romain de vieille et noble souche. Lequel projet suscita la jalousie d'Othon, un homme de trente-sept ans, ancien favori de Néron, sans doute un de ses mignons. Néron le prit en grippe à cause de la beauté de sa femme, Poppée Sabina, un sacré tempérament disait-on. Elle deviendra d'ailleurs la seconde femme de Néron, en 62, et mourra en 65 des suites d'un coup de pied que Néron lui donna dans le ventre, alors qu'elle était enceinte. Charmant.

Othon est sévèrement peint par Tacite : un efféminé sournois, un ambitieux sans scrupule ni dignité, un usurpateur brutal, un anxieux impatient, entouré d'astrologues et de débauchés. Les soldats de la garde prétorienne, qui l'ont poussé au pouvoir, l'épient et craignent qu'il ne se laisse manipuler par les sénateurs. Quand il organise un dîner avec des sénateurs, sa garde, se croyant trahie, s'insurge. Il la calme difficilement, leur jurant la loyauté des sénateurs, qui, pendant ce discours en leur faveur, s'échappent et vont se cacher, voyant venir les coups. Avant le dernier affrontement avec les troupes de Vitellius, Othon prononce une dernière harangue où il célèbre les vieilles vertus romaines. Mais Tacite le fait parler ainsi pour mieux rendre, par un décalage ridicule, le dérisoire de cette conversion tardive. Battu et abandonné de tous, il se suicide. Il aura régné trois mois.

Vitellius, proclamé empereur par ses légions, où les Germains sont majoritaires, ne tient pas ses troupes. C'est un jouisseur, faisant ripaille constamment, un franc buveur qui laisse ses soldats piller et s'enivrer. Une fois à Rome, ils en font le sac, incendient les temples sacrés du Capitole. Vitellius, totalement dépassé, veut lâcher prise et il essaie de fuir. Mais c'est trop tard : Vespasien, chef des armées d'Orient, vient mettre un terme à cette confusion, où Rome faillit sombrer, et crée la dynastie des Flaviens. Tacite touche au fond du pessimisme dans ces moments, par exemple quand Rome ne sait plus à quel despote elle va être livrée, au sanguinaire Othon ou à cette

canaille de Vitellius : « La ville était en désarroi […]. Alors on vit que, parmi tous les mortels, la fatalité semblait en avoir choisi deux pour perdre l'empire, les plus détestables par leur impudence, leur lâcheté et leur luxure. Cette idée plongea dans la tristesse non seulement le Sénat et l'ordre équestre, mais encore la multitude, et personne ne s'en cachait. » Entre deux maux, le sort choisira le pire. Tacite propose ici, à propos de cette course au pouvoir entre deux militaires grossiers, une bonne définition de la tragédie : « Il s'agissait de deux hommes dont la lutte n'apprendrait rien sinon que le plus détestable serait le vainqueur. »

La fin lamentable du brutal Vitellius, qui fut si redouté, tourne au symbole. Son lynchage est celui de Rome, puissance humiliée : « Vitellius, après la prise de Rome, était sorti du Palatium par une porte dérobée. Il se fait porter en litière sur l'Aventin chez sa femme, avec l'espoir, s'il échappait dans sa cachette aux dangers du jour, de se réfugier en Terracine, auprès des cohortes et de son frère. Puis, par mobilité d'esprit et parce que, ce qui est le propre de la peur, le présent l'affolait, lui surtout que tout effrayait, il rentre au Palatium qui était vide et abandonné, car même les plus intimes de ses esclaves s'étaient enfuis ou évitaient de le rencontrer. Il est épouvanté de cette solitude et du silence des appartements ; il scrute ceux qu'il trouve fermés et frissonne de les voir vides. Enfin, las d'errer misérablement, il se cache dans un réduit ignoble d'où vient l'arracher Julius Placidus, tribun d'une cohorte. On lui lie les mains derrière le dos. Les vêtements en lambeaux, on le menait, spectacle affreux, au milieu des outrages et sans que personne verse une larme. On le contraignait avec la pointe des épées tantôt à lever le visage et à l'offrir aux outrages, tantôt à regarder ses statues qu'on jetait à bas, ou les Rostres, ou l'endroit où Galba avait été tué. Enfin, on le traîna aux Gémonies. Une seule de ses paroles fut recueillie qui ne fût pas indigne d'un homme : au tribun qui l'insultait, il répondit qu'il avait tout de même été son empereur. Puis il tomba sous les coups qu'on lui porta, et la populace s'acharnait sur son cadavre avec la même bassesse qu'elle l'avait adoré vivant. »

La « *populace* » : mais de qui parle Tacite ? Car *quid* du peuple romain et des citoyens, dans tout cela ? Que disent-ils ? Pour qui penchent-ils ? Ils sont au spectacle. Tandis que les soldats de Vespasien et de Vitellius s'entretuent dans les rues de Rome, les gens sont à leurs fenêtres ou sur leurs toits, s'amusent de la guerre civile qui se déroule sous leurs yeux, ayant perdu tout sens commun : « Le peuple était là en spectateur : il assistait à ces combats comme aux jeux du cirque et appuyait chaudement de ses exclamations et de ses battements de mains tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là » – sur cette scène, reportez-vous à notre article « Guerre civile ». Tacite manie dans ces passages une sidérante ironie. Voyez comment il décrit Vitellius, quelques jours avant sa mort : « Comme il haranguait (prodige indicible !), tant d'oiseaux funèbres volèrent au-dessus de sa tête que leur noire nuée voilait la lumière du jour. Il s'y joignit un présage sinistre : un taureau s'échappa de l'autel en renversant tout l'appareil du sacrifice et on dut

l'égorger loin du lieu consacré et non rituellement. Mais le pire des prodiges, c'était Vitellius lui-même : sans connaissance de la guerre, incapable de décision, ne sachant comment on règle une marche, ni comment on s'éclaire, ni les précautions à garder quand on veut précipiter ou différer l'action ; il ne faisait que questionner, chaque nouvelle décomposait son visage, rendait ses pas tremblants et incertains ; et puis, sur ce, il se soûlait. »

On a rarement atteint un tel degré de noirceur. Mais quelle fresque !

Voir : Tacite, explicite.

Songe de Scipion

Voir : Scipion l'Africain, l'orgueil et la vertu.

Spartacus le révolté

C'est le sourire carnassier à fossette de Kirk Douglas ou ses pectoraux soigneusement maculés, sanglés et huilés qui nous reviennent aussitôt à l'esprit, grâce au long (plus de trois heures) film de Stanley Kubrick (1960). Spartacus, ainsi bodybuildé, en est même devenu une icône gay : un guide spécialisé en porte le nom.

Au reste, c'est une mine pour les cinéastes. En 2010, une série télévisée américaine, intitulée *Spartacus : Blood and Sand*, en profite pour dénuder tout le monde, en multipliant les scènes de violence et de sexe. Cette production rejoint une longue liste, entamée dès 1910 à l'époque du muet. La littérature n'est pas en reste, avec les romans d'Arthur Koestler ou de Howard Fast, sans compter des adaptations théâtrales (y compris de Bertolt Brecht), des ballets, des bandes dessinées, des spectacles de marionnettes, des jeux vidéo. Et n'oublions pas les clubs de football, les *Spartak*. À l'époque de la défunte URSS, les similijeux olympiques de pays de l'Est et leurs compétitions de gymnastique s'intitulaient *Spartakiades*. Enfin, les mouvements communistes révolutionnaires s'en sont réclamés, à la suite de Karl Marx qui le citait comme un symbole, et ils se proclamèrent des « spartakistes ».

Spartacus, un prédécesseur des grévistes d'aujourd'hui, un inventeur des mouvements sociaux, un révolutionnaire avant l'heure ? C'est forcer le trait anachronique. Mais son aventure reste un moment crucial de l'épopée latine. Max Gallo, quand il veut brosser l'histoire des *Romains* (Fayard, 2005-2006), fait le choix éclairant de six figures : Spartacus, Néron, Titus, Marc Aurèle et Constantin. Mais qui est ce Spartacus ? Il s'agissait d'un esclave, né en Thrace vers 100 av. J.-C., un ancien légionnaire fait prisonnier et vendu à un maître installé à Capoue, qui transforma cet athlète en gladiateur. Plutarque prétend que sa femme était une prêtresse des cultes dionysiaques (qui ne passaient pas pour tièdes) et qu'elle influença son époux en le poussant à l'insurrection, lui prédisant un destin royal. Ces révoltes venaient toujours des milieux des arènes : dès le début des années 70 av. J.-C., les évasions de

gladiateurs se multiplient. Ils volent des armes, font des razzias pour survivre, forment des bandes incontrôlées, vivent de rapines. Autour d'eux se coagulent des errants, des délaissés, des travailleurs pauvres, des repris de justice, des agriculteurs spoliés. Ces « guerres serviles » (en latin « esclave » se dit *servus*) ne sont donc pas une nouveauté absolue en Italie ni ailleurs.

Mais, pendant l'été 73, l'alerte fut plus chaude. Les fuyards se transforment en une sorte d'armée hétéroclite de plusieurs milliers d'hommes et ils se choisissent des chefs, dont Spartacus. Le Sénat romain sous-estime d'abord le danger. Il a d'autres préoccupations et les fronts se multiplient : il doit faire face à des désordres en Espagne (où est parti Pompée) et aux avancées du roi Mithridate en Grèce. Il envoie finalement le prêteur Gaius Claudius Glaber pour stopper ces débordements. Malgré une armée romaine de trois mille soldats, il est battu par les mutins, plus mobiles et très déterminés. La troupe des esclaves ne cesse de croître et va de victoires en victoires. Insolence suprême, pour venger un de ses compagnons, Spartacus oblige ses prisonniers, des légionnaires romains, à s'entretuer à l'imitation des joutes de gladiateurs. Chacun son tour de donner en spectacle sa propre mort. Un proverbe latin le dit : « N'approche pas du gladiateur blessé » – *Retro a saucio*…

À Rome, on commença à grimacer sérieusement. Les consuls rassemblent les légions. Mais, plus personne ne contrôle Spartacus qui, parti de la plaine du Pô, traverse l'Italie du nord au sud en renversant tous les obstacles, bientôt suivi par plus de cent mille hommes. Il cherche à passer en Sicile où d'autres révoltés, mal réprimés, sont prêts à se soulever. Mais la tentative échoue. Le voilà coincé dans la pointe de la botte italienne. Le Sénat décide de saisir cette chance et envoie Crassus, commandant dix légions, le mater enfin. Les choses commencent fort mal : un de ses légats, jouant une tactique personnelle, se fait écrabouiller. Crassus, humilié, est hors de lui. Il ordonne une décimation de ses troupes : on tire au sort un soldat sur dix. Tous, issus du premier rang, sont fouettés et exécutés sur place. Malgré quelques revers encore, Crassus vainc définitivement les révoltés et Spartacus meurt au combat. Pour dissuader les autres, on crucifia six mille esclaves le long de la *Via Appia* entre Rome et Capoue. En Espagne, Pompée, qui ne voulait pas laisser à Crassus le seul bénéfice de ce triomphe, se débrouilla pour assassiner un maximum d'autres esclaves en goguette.

Cette terrible répression mit fin aux guerres serviles. Elle permit aussi à deux ambitieux, Pompée et Crassus, d'entamer une carrière qui les mena loin et qui s'acheva par une déroute militaire et une mort brutale. Comme leur victime Spartacus.

Voir : Esclaves ; Gladiateurs, vedettes et victimes.

Sportule

Drôle de cabas, cette *sportula* ! Une sorte de panier tressé, pour emporter courses ou provisions. L'objet est si modeste et d'un prix si accessible qu'on disait proverbialement, pour illustrer la radinerie, « n'en donner pas plus qu'une sportule ». Mais ce qui compte, c'est ce qu'on place dedans. Le contenant a donné son nom au contenu : le don, en nature puis en argent, que le patron accorde chaque jour à son client qui vient lui baiser la main, lors de la *salutatio*. En échange de cette aumône, le client fait escorte à son protecteur, lui vend sa voix, l'encense, se rend utile. Pour un patricien très riche, il est flatteur d'avoir beaucoup de *sportulaires*, signe de puissance et moyen de manœuvrer sur le Forum.

Cette scène de courtisans réduits à l'état de mendicité a toujours suscité le persiflage des satiriques, qui y perçoivent une image de la société romaine tout entière, où même des magistrats se font quémandeurs. Voyez Juvénal (*Satires*, 1) qui ouvre son œuvre d'observateur amer par ce spectacle matutinal : « Mais la sportule est prête : ils courent ! Voyez-les… Une mince sportule attend la foule des avides clients à l'entrée du vestibule. Encore a-t-on soin d'examiner vos traits, de crainte que, sous un nom supposé, vous n'usurpiez la portion d'un autre : vous ne recevrez rien avant d'avoir été bien reconnu. Alors, le magnifique patron fait appeler, par un crieur, tous ces fiers descendants d'Énée (car les plus nobles personnages, confondus dans la foule, assiègent aussi sa maison) : Donnez d'abord au préteur, dit le maître, donnez ensuite au tribun. »

Ces quêteurs de sportule, préfiguration des Restos du cœur, étaient nombreux. Ainsi s'organisait une charité calculée qui évitait les tensions sociales trop fortes. Les empereurs la remplaceront par une distribution de

quelques pièces, en guise de kit de survie, habile manière d'installer une dépendance et de garantir une vague paix publique. Pour ces assistés, bon gré mal gré, la liberté et l'envie de s'insurger se rétrécissaient forcément. La sportule devint ainsi le symbole d'une aliénation et d'une domesticité. C'est bien ce que veut dire Baudelaire quand il évoque ironiquement « les bons chiens » (*Petits poèmes en prose*, 50) : « Il y en a qui couchent sous une ruine de la banlieue et qui viennent, chaque jour, à heure fixe, réclamer la sportule à la porte d'une cuisine du Palais-Royal ; d'autres qui accourent par troupes de plus de cinq lieues pour partager le repas que leur a préparé la charité de certaines pucelles sexagénaires, dont le cœur inoccupé s'est donné aux bêtes parce que les hommes imbéciles n'en veulent plus. »

Voir : Clientèle et clientélisme.

Sta viator

Pour un Romain, un mort n'est jamais vraiment mort. Il est quelque part sous terre, prêt à revenir. Divers rites, au long de l'année liturgique, veillent à ménager les défunts, à leur donner quelques gages de fidélité et à s'arranger pour qu'ils restent où ils sont, sans déranger les vivants. Ainsi se maintient un dialogue posthume. Il peut même être provoqué par l'apostrophe du trépassé : c'est du moins ce que suggèrent les tombes romaines. Le long des routes, imitant des maisonnettes, les tombeaux interpellent le voyageur et l'invitent à faire une halte : STA VIATOR, « arrête-toi, passant ».

Ces épitaphes prennent des formes variables, autour du même thème : *resta viator* (« reste, passant ») ; *siste, precor, viator* (« arrête-toi, je t'en supplie, voyageur ») ; *siste gradum* (« retiens tes pas ») ; *tarda iter* (« ralentis ton chemin »). L'appel est complété par une invitation : « lis ma stèle » ; « intéresse-toi à cette inscription » ; « ne méprise pas les mots gravés ici » ; « demeure un moment près de moi » ; « sache sur qui tu marches ». Malgré leurs redites, ces appels d'outre-tombe touchent le cœur. On les retrouve partout, dans le monde méditerranéen antique. On se souvient de l'épigraphe que rapporte Hérodote (7, 228), celle des guerriers spartiates, morts à la bataille des Thermopyles, qui nous parlent à jamais : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois. »

Vous vous souvenez que, dans le dernier chapitre de *Madame Bovary*, le cuistre apothicaire d'Yonville, Homais, se propose pour rédiger l'épitaphe d'Emma. Flaubert écrit : « Quant à l'inscription, Homais ne trouvait rien de beau comme : *Sta viator*, et il en restait là ; il se creusait l'imagination ; il répétait continuellement : *Sta viator*… Enfin, il découvrit : *Amabilem conjugem calcas !* qui fut adopté. » La phrase veut dire : « Tu marches sur une épouse digne d'être aimée », et elle imite en effet des inscriptions officielles plus tardives. Homais cite peut-être Voltaire (*Le Siècle de Louis XIV*, 3) à propos d'un général allemand battu par Condé et Turenne : « Ce général,

regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré près du champ de bataille et on grava sur sa tombe : STA VIATOR HEROEM CALCAS : Arrête voyageur tu foules un héros. » Rousseau, toujours prêt à se démarquer de Voltaire, commente ainsi (*Émile,* 4) : « Quand j'aurais trouvé cette épitaphe sur un monument antique, j'aurais d'abord deviné qu'elle était moderne, car rien n'est si commun que des héros parmi nous ; mais chez les Anciens ils étaient rares. Au lieu de dire qu'un homme était un héros, ils auraient dit ce qu'il avait fait pour l'être. » Il idéalise un peu, emporté par la passion romaine.

Voir : Conclamatio ; Mânes ; Mort, la grande hantise ; Nécropole.

Stoïcisme, chemin de liberté

Nous n'allons pas ici nous lancer dans une histoire du stoïcisme antique ni dans une analyse détaillée de sa doctrine. Ce courant de pensée tirait son nom du grec *stoa* (στοά), « le portique », là où se retrouvaient ses premiers adeptes, à Athènes. Mais on peut s'étonner du succès que rencontra cette philosophie à Rome. Elle enseigne une impassibilité vertueuse, une distance face à la frénésie mondaine, un mépris des conflits et des luttes d'intérêt. Or l'élite romaine, à l'inverse, voyait la « course aux honneurs » ou l'engagement public comme une condition de la réussite d'une vie. Les valeurs du stoïcisme (courage, justice, tempérance, prudence) ne s'accordent qu'imparfaitement à une culture romaine conquérante, dominée par le pragmatisme et l'émulation.

Notre mémoire conserve pourtant l'image de figures romaines exemplairement stoïciennes. On imagine que les bravaches légendaires, genre Scaevola, qui se sacrifiaient pour l'intérêt de l'État, étaient des stoïciens sans le savoir. Ou bien l'on pense à Sénèque s'ouvrant les veines tout en devisant avec ses proches. On admire l'esclave Épictète, impavide pendant que son maître le torture jusqu'à lui casser la jambe, et lâchant ce seul commentaire : « Tu vois, je t'avais bien dit que tu allais la briser. » On évoque Caton l'Ancien : reportez-vous à l'article que nous lui avons consacré. On cite l'empereur Marc Aurèle que la postérité a statufié en monarque éclairé, froid et dépassionné. C'est une fiction, évidemment. Sénèque, par exemple, nous l'avons dit, fut aussi un habile, un retors influent et avide de puissance.

Les Romains étaient comme nous : ni parfaits ni univoques. Mais ils voyaient, dans les différents modes de vie proposés par les écoles philosophiques, des expériences à tenter pour traverser l'existence sans trop de heurts. Ils n'étaient pas aussi friands que les Grecs de spéculations, de cosmologie ou de théories globales. Leur importait de vivre heureux. Du coup, les chapelles n'étaient pas si séparées : les stoïciens et les épicuriens se rejoignaient dans la recherche d'un équilibre qui empêche la souffrance du corps et le désarroi de l'âme, les premiers en se raidissant, les seconds en évitant tous les excès du désir. Ils avaient en commun de considérer tout

individu comme membre d'une seule et même famille : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto*, « Je suis homme et rien d'humain, je le crois, ne m'est étranger », entend-on dans une pièce de Térence, phrase que reprendront à leur compte nos philosophes du XVIIIe siècle.

Mais le stoïcisme a surtout infusé chez les Romains trois idées qui leur allaient bien : la laideur de l'immoralité, qui abîme l'individu et le détruit (les empereurs devaient se sentir visés) ; l'interdépendance des êtres, qui exige de vivre en harmonie avec l'Univers et avec la Cité ; le culte d'une intelligence en éveil, attentive au présent, débarrassée des superstitions nées du passé ou des hantises face à l'avenir. La beauté du bien, l'unité des hommes, la lucidité de l'esprit : voilà le grand trio des devoirs moraux. Lisez les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle (121-180) : on retrouve, chez l'empereur philosophe, un continuel tressage de ces thématiques. « Nous ne sommes que la partie d'un Tout », dont il faut respecter l'équilibre et le destin, sa « Providence » ; « chacun doit tendre vers ce qui est utile et bien approprié à la communauté » ; « seul le présent dépend de nous ». On voit ici pourquoi le stoïcisme a séduit dans d'adeptes, des premiers chrétiens jusqu'à Kant : il propose une voie pour libérer la conscience de ses égoïsmes et pour s'ouvrir à la vertu ou à la *caritas*, la charité. On a parlé même de « sotériologie », c'est-à-dire d'une doctrine qui promet délivrance, perfection et salut.

C'est Cicéron qui, le premier, vulgarisa ces idées, notamment avec son traité sur la loi, le *De legibus*. Il y cerne la notion de « loi naturelle », non pas celle qu'édictent les magistrats, les « Douze Tables » ou (pis) les tyrans, mais celle qui résulte de la raison commune, d'un bon sens partagé. Dans le cœur et dans la réflexion de chaque homme, parle une conscience qui peut se traduire en droit et qui reçoit l'assentiment de tout homme de bien. « Conscience, conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré du bien et du mal ! » s'exclamera le *Pasteur savoyard* de Jean-Jacques Rousseau. Derrière cette longue idée, surgit le rêve d'une loi universelle fondée en raison. Vieille utopie qui ne semble toujours pas pour demain.

Enfin, le stoïcisme a fait progresser les Romains vers le monothéisme. Si l'Univers forme un unique tout, il n'y a forcément qu'un seul Dieu et une universelle vérité. Et si tous les hommes sont parents, partageant la même raison et la même nature, au nom de quoi les uns opprimeraient-ils les autres ou les réduiraient-ils à l'esclavage ? Sénèque le dit clairement à Lucilius (*Lettres*, 5, 47) : « Ils sont esclaves ? Dis plutôt qu'ils sont hommes. Ils sont esclaves ? Ils le sont comme toi ! Celui que tu appelles esclave est né de la même semence que toi, il jouit du même ciel, respire le même air, vit et meurt comme toi. » Épictète raisonne encore plus simplement : il dit qu'il est mal en soi d'imposer à d'autres hommes ce que nous ne voudrions pas pour nous-mêmes. Cette attitude morale des stoïciens, attachés à une providence, un dieu unique et à une fraternité charitable, on comprend qu'elle put se fondre dans le christianisme : il lui doit son premier essor dans les milieux instruits de Rome. Et le prestige du *Manuel* d'Épictète dans de tels cercles se prolongea :

les Jésuites s'en servirent, au XVIIIe siècle, pour préparer les Chinois à accepter le christianisme.

Cette collusion du stoïcisme et de la religion est pourtant un peu contre nature. Car Diderot, dans son *Essai sur la vie de Sénèque le philosophe, sur ses écrits et sur les règnes de Claude et de Néron* (1778), a raison de voir dans cette philosophie un projet libérateur, une utopie éthique : « Le stoïcisme n'est autre chose qu'un traité de la liberté prise dans toute son étendue. Si cette doctrine, qui a tant de points communs avec les cultes religieux, s'était propagée comme les autres superstitions, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus ni esclaves ni tyrans sur la terre. »

Voir : Épicurisme, aride bonheur ; Mort, la grande hantise.

Suave mari magno…

« Il est doux, quand la vaste mer est soulevée par les vents, d'assister du rivage à la détresse d'autrui. Non qu'on trouve si grand plaisir à regarder souffrir, mais on se plaît à voir quels maux vous épargnent. Il est doux aussi d'assister aux grandes luttes de la guerre, de suivre les batailles rangées dans les plaines, sans prendre sa part du danger. Mais la plus grande douceur est d'occuper les hauts lieux fortifiés par la pensée des sages, ces régions sereines d'où s'aperçoit au loin le reste des hommes, qui errent çà et là en cherchant au hasard le chemin de la vie, qui luttent de génie ou se disputent la gloire de la naissance, qui s'épuisent en efforts de jour et de nuit pour s'élever au faîte des richesses ou s'emparer du pouvoir. Ô misérables esprits des hommes, ô cœurs aveugles ! Dans quelles ténèbres et parmi quels dangers, se consume ce peu d'instants qu'est la vie ! »

Ce célèbre début du livre 2 du *De natura rerum*, Lucrèce imaginait-il qu'il deviendrait proverbial ? Voyez ces lignes de Proust (où l'on évoque un drame écrit par l'oublié Henri de Bornier) : « Mon Dieu, c'était bougrement embêtant *La Fille de Roland*, dit M. de Guermantes, avec la satisfaction que lui donnait le sentiment de sa supériorité sur une œuvre à laquelle il s'était tant ennuyé, peut-être aussi par le *suave mari magno* que nous éprouvons, au milieu d'un bon dîner, à nous souvenir d'aussi terribles soirées. » Montaigne cite la même formule (*Essais*, 3, 1) pour constater que, « au milieu de la compassion, nous sentons au-dedans je ne sais quelle aigre-douce pointe de volupté maligne à voir souffrir autrui ».

Le succès de ces vers s'explique par la justesse de la pensée renforcée par la force de l'image. Lucrèce, c'est du Salluste en vers, un moraliste, à la fois raisonneur et versificateur. Il me semble que son analyse n'a jamais été aussi justifiée. Dans notre société « hyper liée », où l'anonymat d'internet permet un universel cancanage, chacun peut être exposé, dénigré ou étrillé. La jouissance du téléspectateur ou du lecteur de blogs se tapit dans cette « vidéocratie ». Nous assistons, calés dans notre fauteuil, au naufrage des

puissants ou des notables. À croire que nous adorons qu'on daube sur les honnêtes gens qui ont réussi. En quoi nous renouons avec le ressentiment de Lucrèce : il avait été témoin, pendant sa jeunesse, des massacres et des proscriptions nés de la guerre fratricide entre Marius et Sylla. Il a vu la conquête des honneurs tourner à la course aux horreurs. Il s'est amusé de cette ironie tragique qui a bouleversé toute hiérarchie sociale.

Mais la survie du fier *suave mari magno turbantibus aequora ventis* a attiré les humoristes. Les amis de Queneau, au sein de l'*Ouvroir de littérature potentielle*, l'*Oulipo*, en ont proposé des traductions homophoniques amusantes. Marcel Bénabou imagine même un poème, intitulé *Un singe en beauté*, en forme de variations : « Suave Emma, ris, ma géhenne au turban », « Sue avec Marie, ma guenon, turbans, gibus et cors à vent tisse », « Suave est Marie Maguenot », etc. Et, en conformité avec le précepte de Lucrèce, bien des jeunes latinistes se sont réjouis de ce mauvais traitement infligé à un texte qui les a si souvent rasés.

Voir : Épicurisme, aride bonheur.

Superstition

Le 22 avril 1794, Malesherbes, le courageux et infortuné défenseur de Louis XVI, part à son tour pour l'échafaud. Il fait un faux pas et manque de trébucher au moment de monter dans la charrette : « Mauvais présage ; à ma place, un Romain n'y serait pas allé. » J'admire son sang-froid et son humour, même à l'ombre de la guillotine, tout comme sa bonne connaissance de la mentalité romaine. Il savait aussi, sans doute, à propos d'escalier, que les Romains s'arrangeaient pour que le nombre de marches permette de commencer et de terminer la montée du même pied, afin de conjurer le mauvais sort. Ils se souciaient de se lever du bon pied.

La superstition romaine est légendaire. Elle se déclinait en diverses phobies qu'on pourrait lister à l'infini. Citons, pêle-mêle : les nombres pairs ; les phénomènes naturels tels que la foudre ; se faire couper les cheveux sur un bateau ; entrer dans une maison du pied gauche ; éternuer au réveil ; laisser passer un chien entre deux amis qui se promènent ; oublier de piétiner le seuil en rentrant chez soi ; manquer de faire une libation avant de boire ; élever un bébé né avec des dents ; épouser une femme sans qu'elle ait touché du feu et de l'eau ; jeter du sel par terre ; toucher à un pivert ; se frotter d'huile en plein air ; prononcer le nom de la divinité tutélaire de Rome ; se marier au mois de mai, etc. Un homme aussi éclairé qu'Auguste ne tentait rien le jour des Nones car leur nom, *Nonis*, pouvait se décomposer en *non is*, « tu n'y vas pas ». Ce genre de hantises, qui sont autant de freins à l'action, Montesquieu (*Dissertation sur la politique des Romains dans la religion*, 1716) en voit même l'utilité pour Rome et y décèle « un des avantages que le peuple romain avait par-dessus les autres peuples » : « Ce peuple, qui se met si facilement en

colère, avait besoin d'être arrêté par une puissance invisible. »

Les auteurs latins les plus estimables et les plus éclairés (à commencer par Cicéron dans son traité *Sur la divination*) semblent perdre leur gravité et leur esprit d'examen dès qu'ils relatent des prodiges. On possède même un recueil hilarant de tous les présages qui se sont manifestés dans l'histoire romaine, écrit au début de notre ère par un certain Julius Obsequens, dont on ne sait rien par ailleurs. Ce livre, intitulé *Des prodiges*, est un panorama complet du paranormal, provoqué par quelque oubli d'un rituel ou par l'agacement divin. Je vous en donne juste un exemple, pris au hasard : « Pendant le consulat de Tiberius Gracchus, le soleil se montra pendant la nuit à Capoue. Sur le territoire de Stellate, la foudre tua en partie un troupeau de moutons ; à Terracine, il naquit trois jumeaux attachés ensemble ; à Formies, on vit pendant le jour deux soleils ; le ciel parut en feu et il poussa de la laine sur les troncs d'arbres ; à Concium, un homme qui regardait dans un miroir fut consumé par la réverbération des rayons solaires ; à Gabies, il tomba une pluie de lait ; la foudre fit de grands ravages sur le mont Palatin. Un cygne, qui était venu s'abattre sur le temple de la Victoire, s'échappa des mains de ceux qui le prirent. Il naquit, à Priverne, une fille sans mains ; à Céphalénie, on aperçut dans le ciel une troupe de musiciens qui chantaient ; il plut de la terre. Une violente tempête renversa des maisons et fit de grands ravages dans la campagne. La foudre ne cessa de tomber. On vit pendant la nuit, à Pisaure, briller comme un soleil ; à Céré, il naquit un porc ayant des mains et des pieds d'homme ; des enfants vinrent au monde avec quatre pieds et quatre mains. Près de la place d'Esium, un bœuf jeta par la gueule des flammes qui ne lui firent aucun mal… » Vous voyez le genre. Et il y en a des pages et des pages…

Ces monstruosités et ces manies faisaient la fortune des prêtres et devins de tout acabit. Par exemple, on ne choisissait jamais le prénom d'un enfant sans avoir consulté les augures. Car on pensait que le nom est en soi un talisman, une formule à caractère magique. Les Romains jouaient sur le mot : *nomen est numen* (« le nom est un signe divin », idée que reprendra Victor Hugo dans ses *Contemplations*) ou *nomen est omen* (« le nom est un présage »). Ils avaient d'ailleurs conscience des excès de leurs crédulités, dont ils étaient prêts à sourire. Et ils distinguaient *religio* (cultes qui relèvent de la piété publique et du devoir civique) et *superstitio* (qui pèse, jusqu'au ridicule, sur le comportement privé). Cicéron tranche : « La religion est un mérite, la superstition est une faiblesse. » Au fond, les Romains sont comme nous, quand nous lisons des horoscopes, craignons d'être treize à table ou évitons de passer sous une échelle, sans pour autant rompre avec le rationnel et sans y croire tout à fait.

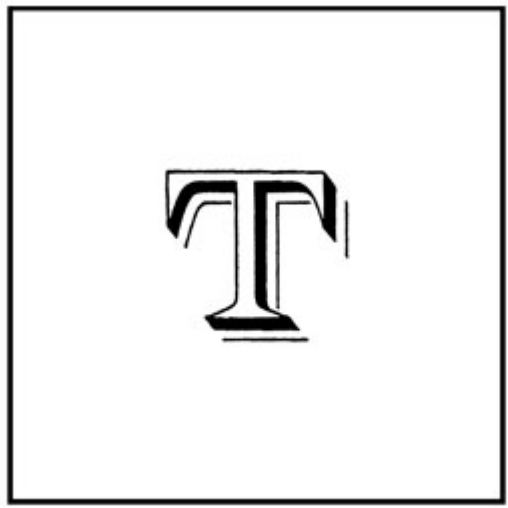
Cette tendance irrationnelle explique la facilité avec laquelle Rome a accueilli les rites exotiques, notamment les cultes venus d'Orient et d'Égypte. La vénération de divinités pharaoniques, tels Isis ou le bœuf Apis, se mêlait d'astrologie, de spiritisme et de nécromancie. Juvénal avait beau se moquer

des interdits égyptiens (*Satires*, 15) : « C'est un sacrilège de presser sous sa dent le poireau ou l'oignon. Ô la sainte nation, qui voit ses dieux croître dans les jardins ! » N'empêche, Caligula se mit à honorer Isis en tant que déesse mère de l'Univers, comme on le voit dans son temple découvert à Pompéi. De même Mithra, dieu indo-iranien, réservé aux hommes, promettait le salut aux soldats en échange de pratiques sacrificielles. Voyez les deux articles qui leur sont consacrés. Toutes ces croyances aimaient le mystère, imposaient des pratiques ineptes ou indécentes, et elles exigeaient des connivences entre adeptes, à qui elles prétendaient ouvrir la voie à une immortalité. C'est sans doute pourquoi le christianisme, dès son apparition, fut considéré par les auteurs latins comme « *la* superstition » par excellence.

Mais il n'était pas nécessaire d'aller vers l'Orient compliqué pour rencontrer des présences cachées. Dès l'enfance, les jeunes Romains apprenaient par cœur le catalogue des divinités (presque toutes féminines) qui présidaient à chaque action, les *di indigetes*. Ce catéchisme était infini. Gaston Boissier (*La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*) en donne un exemple : « Quand l'enfant est sevré, une déesse lui apprend à manger (*educa*) ; une autre lui apprend à boire (*potina*) ; une troisième le fait tenir tranquille dans le petit lit où il repose (*cuba*). Quand il commence à marcher, quatre déesses sont chargées de protéger ses premiers pas : deux l'accompagnent quand il sort de la maison, et deux le ramènent quand il y rentre… » Tous ces anges gardiens infusaient une religiosité aux gestes de la vie quotidienne et en quadrillaient l'emploi du temps.

Ces précautions rendaient l'esprit des hommes attentif à l'usage des lieux et des objets. Paradoxalement, la superstition avait une vertu pédagogique, en obligeant chacun à peser la conséquence de ses actes sur ce qui l'entoure, y compris les plus ordinaires. En latin, le mot *monstrum*, le « prodige », vient de la racine du verbe *moneo*, « avertir » – comme *monumentum*, « le monument » qui est là pour « signaler » : voyez notre article « Arc de triomphe ». Le paganisme, même dans ses dérivés absurdes, avait cette vertu de considérer le monde comme habité et de n'y attenter qu'avec prudence. La nature tout entière était un grand corps divin : *Deus sive natura*, « Dieu et nature, c'est tout un », dira Baruch Spinoza, rejoignant le panthéisme romain.

Voir : Augure, la clarté des oiseaux ; Auspices ; Isis, déité des amalgames ; Mânes ; Mithra, rival du Christ ; *Pietas* ; *Sacer.*



Tacite, explicite

Aucun auteur ancien ne m'accompagne plus que Tacite[1]. J'ai passé des heures et des heures avec lui. J'en relis quelques lignes presque chaque jour. Au point que je me demande toujours pourquoi il me fascine à ce point. Je ne peux répondre que par quelques traits partiaux et subjectifs. Ce n'est pas ici le lieu de se lancer dans une vaste somme sur ce génie.

Tacite considère que les mobiles de l'histoire sont souvent aléatoires, improvisés et brutaux. Il est sceptique face aux comportements humains que l'on croit décisifs, souvent dictés par des errements ou par des obsessions. Il sauve du néant quelques rares saints laïques, qui émergent çà et là, vite écrasés par le hasard ou par la nécessité politique. Il sympathise avec le peuple, bousculé par la folie qu'engendrent le pouvoir ou l'illusion de la puissance. Bref, Tacite est un moraliste précis et un penseur de haute volée, maniant une écriture concise et acide. Sainte-Beuve a raison : « Il vous parle d'une langue si rapide, si forte, si poignante, qu'il vous enlève, vous tire à lui, vous force de penser avec lui. »

Son pessimisme peut aller jusqu'au pamphlet. Mais c'est à tort qu'il passe pour le descripteur d'une inéluctable décadence romaine. Le déclin qu'il rapporte est à ses yeux révolu, puisqu'il écrit au tout début du « siècle de Trajan », vers 100-110, période de progrès et de paix. Il reste simplement traumatisé par un passé récent : il a fait carrière sous cette brute de Domitien, années « déchirées et féroces », comme il dit. Il voit donc se réorganiser un État qui, tout en conservant son ancestral décorum officiel, est soumis à un despotisme qui dépouille de toute prérogative les magistrats de Rome. Il décrit le calvaire des défenseurs d'une cause déjà perdue : l'idéal républicain. Les lettrés, les puissants propriétaires terriens et les militaires invincibles qui formaient l'élite romaine ont cédé la place à des courtisans comédiens, à des technocrates serviles, à des affranchis nouveaux riches.

Face à ces drames, Tacite essaie de comprendre ce qui s'est passé. Il se demande si ce devenir chaotique est régi par les actions humaines ou par quelque providence. Il sait que la fatalité compte peu à côté des emportements et des passions, activés par la liberté humaine ; surtout quand cette liberté est celle du prince, investi d'un pouvoir illimité et autour de qui tout gravite. D'où la tonalité tragique de l'œuvre, mettant en scène des tyrans et leurs satellites, comme dans le théâtre antique, celui d'Eschyle ou d'Euripide et,

plus tard à Rome, celui de Sénèque, que Tacite a dû voir jouer.

La pensée de Tacite a valeur universelle. Comme le disait Lamartine (*Cours familier de littérature française*, 1859), Tacite « n'est pas l'historien, mais le résumé du genre humain. Sa sensibilité est plus que de l'émotion, c'est de la pitié ; ses jugements sont plus que de la vengeance, c'est de la justice ; son indignation, c'est plus que de la colère, c'est de la vertu ». Certes, il évoque des périodes horribles, où la mort expéditive frappe sans cesse et où les maîtres sont parfois des sadiques ou des scélérats. Nos mœurs sont plus policées. Mais si l'on élargit le champ de notre regard contemporain à ce que fut le XX^e^ siècle – celui de la Shoah, du stalinisme, de Pol Pot, du fondamentalisme et du terrorisme – et à la surchauffe (au sens propre et au sens figuré) de la planète entière, Tacite nous aide de sa pertinence. Et les empereurs romains peuvent se comparer aux chefs modernes dont le pouvoir a dégénéré en despotisme de palais et en malsaines bureaucraties.

Tacite, miroir perpétuel : Montaigne le dit avec justesse. Ce fut vrai pour son temps comme pour le nôtre (*Essais*, 3, 8) : « Son service est plus propre à un État trouble et malade, comme est le nôtre à présent. » Encore un mot : son côté sérieux et ardu ne doit pas vous en détourner. Tacite est aussi un humoriste, tournant en dérision les théories et les verbiages qui tentent d'éliminer la bonne vieille réalité. Voyez sa version de l'année 69, *annus horribilis*. Il ouvre la lignée d'un Rabelais (qui a révélé et moqué l'univers médiéval finissant), d'un Voltaire (qui écrase les infamies du mensonge) ou d'un Flaubert (qui décode la niaiserie de la morale et du scientisme bourgeois). Renonçant au concert des bons sentiments, il décrit les pires choses avec une froide ironie qui est un vrai régal. Lisez-le et vous rejoindrez

aussitôt la longue cohorte de ses admirateurs inconditionnels.

Voir : Affranchis, même un peu trop ; Agrippine, intrigues et tragédie ; *Cursus honorum* ; Éloquence, voie et voix politiques ; Guerre civile ; Messaline, la nymphette impériale ; Orateur, toute une institution ; Sénateurs, honneur et soumission ; Soixante-neuf, *annus horribilis*.

Temple, périmètre sacré

L'étymologie du mot est intéressante : le *templum*, c'est un espace séparé, le verbe grec *temno* (τέμνω) signifiant « couper ». C'est, par exemple, la partie du ciel que l'augure délimite avec son bâton sacré et à l'intérieur duquel seront observés les présages, tel le passage d'oiseaux. D'où le verbe *contemplare*, « regarder dans un périmètre clos », qui a donné notre « contemplation », méditation intérieure.

Le temple, par suite, est le bâtiment qui recouvre ce domaine distinct et sacré, le sanctuaire qui est fermé aux profanes. Les Romains, qui ont honoré des idoles dès l'époque protohistorique, n'ont construit leurs *templa* qu'à partir des années 500 av. J.-C., si l'on en croit les archéologues. Il est vrai que leurs constructions, rectangulaires et orientées est-ouest, avec l'entrée vers le couchant, imitent l'architecture grecque, plus ancienne. Un large escalier, en façade, mène à un déambulatoire entouré de colonnes. On le traverse pour atteindre une enfilade de trois salles. La dernière est la *cella* (du verbe *celare*, « cacher ») où est abritée la statue de la divinité et où n'accèdent que les prêtres. Mais il y avait toujours moyen pour les fidèles d'apercevoir la statue, à distance. Le collège des Pontifes veillait sur la vie de tous ces sanctuaires, même si les sacristains, les *aeditui*, étaient souvent stipendiés par des pratiquants qui voulaient frôler leur idole. La satire de ces dévots est un lieu commun de la littérature antique. Mais, comme dit Sénèque à Lucilius (*Lettres*, 41) : « Il n'est pas besoin d'élever les mains vers le ciel, ni de gagner le gardien d'un temple pour qu'il nous introduise jusqu'à l'oreille de la statue, comme si elle pouvait ainsi mieux nous entendre : le dieu est près de toi, il est avec toi, il est en toi. »

Pour les visiteurs de l'Antiquité, la ville de Rome, c'était le Capitole, le Forum et leurs temples. Tous en étaient éblouis : les témoignages abondent. Mais j'ai toujours été ému par le dernier grand texte poétique que la latinité nous a légué : celui de Rutilius Namatianus, un riche Gaulois de Toulouse, devenu préfet de Rome en 414, dans un temps où les Wisigoths ravagent le bassin méditerranéen, après avoir saccagé Rome en 410. Rutilius Namatianus voit que tout bascule et qu'un monde va finir. Sa pensée est bouleversée par la splendeur du passé et par les ruines du présent. Il revient chez lui, en Narbonnaise, pour y mourir. À l'occasion de ce retour ballotté, il rédige un poème, nostalgique et glorieux, intitulé *De reditu suo*. Ce chant du cygne païen est un hommage quasi posthume à *la* ville-temple de l'Univers : « Tes temples resplendissants éblouissent nos yeux étonnés : telle doit être la demeure même des dieux. » « Écoute-moi, reine magnifique du monde, devenu ton domaine, Rome, toi dont l'astre brille parmi mes étoiles ; écoute-moi, mère des hommes, mère des dieux, grâce à tes temples nous touchons presque le ciel » – *non procul a caelo per tua templa sumus*. L'omniscient Charles Dantzig, dans son *Encyclopédie capricieuse du tout et du rien* (Grasset, 2000), trouve que « le plus beau vers de ce sublime livre est *Tempestas dulcem fecit amara moram* – Une dure tempête engendre un doux retard… ».

Quand nous nous promenons dans les restes romains, dont les vestiges majeurs sont des temples, nous sentons bien, comme le dit Gérard de Nerval dans ses *Vers dorés*, qu'« un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres ». Citant ce vers, Julien Gracq, dans *Le Rivage des Syrtes* (1951), résume la fonction éternelle du temple, jusque dans ses décombres : « Rejoindre l'univers minéral, c'est accéder à l'éternel. »

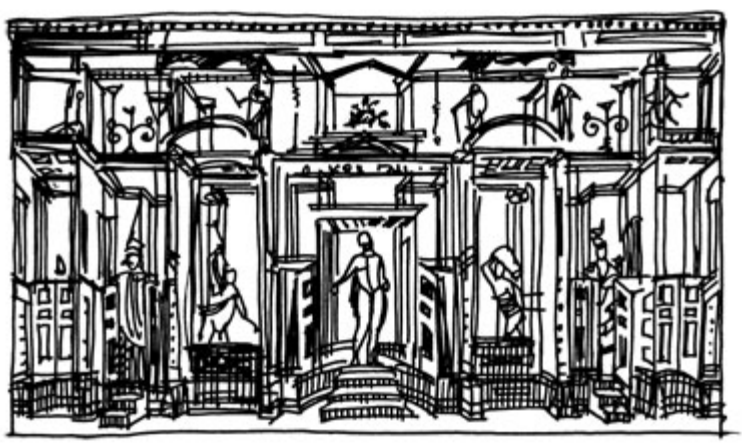
Voir : Colonne, support et signal ; Péristyle.

Théâtre : *plaudite cives*

Là encore, les Grecs ont anticipé. Le théâtre à Rome est d'abord une importation de leurs pièces, jouées par des esclaves ou par des affranchis d'origine grecque. Ce n'est qu'à partir du IIe siècle av. J.-C. que les lieux et les œuvres ont commencé à présenter une originalité latine.

Les lieux, d'abord : à côté du cirque (dédié aux courses de chars) et de l'amphithéâtre (où l'on organise les combats), on voit apparaître des théâtres ou des « odéons », réservés à des spectacles dramatiques et musicaux. Le théâtre romain est un large hémicycle qui va prendre de l'ampleur avec le temps : celui que Pompée fera édifier pouvait accueillir vingt-sept mille spectateurs, et on donna pour l'inaugurer la fresque du Cheval de Troie, avec toutes les machineries possibles. Pour ce qui est des œuvres, il est probable que les premières représentations avaient un lien avec les fêtes religieuses et leurs processions. Tite-Live (*Histoire de Rome*, 7, 2) prétend que le plus ancien spectacle théâtral public à Rome date de 364 av. J.-C. et que des danseurs vinrent d'Étrurie, pour conjurer une épidémie née de quelque colère divine. Ils exécutèrent des pantomimes, mêlant musique et gestique. Ces « pots-pourris », on les nomme en latin *saturae*, d'où vient « satire ».

Ces origines laissent des traces : les Romains aiment le grand spectacle, la faconde et la gloriole. Côté comédie, les figures qu'ils façonnent sont des hâbleurs entreprenants, qui relèvent du farcesque : voyez sur ce point notre article « Rire ». Côté tragédie, il fallut, pour plaire au peuple, tout en conservant le fonds grec qui sert de trame éternelle, enrichir ces pièces à texte par un art du mouvement, du mime et du décorum : décors somptueux, costumes colorés, acteurs maquillés (et non masqués), passages musicaux, allusions directes à l'actualité. On en vint jusqu'à remplacer le héros par un malheureux condamné à mort, lors de la chute de la tragédie, pour donner du piquant (et du sanglant) à la scène.



La structure des lieux évolue aussi. L'architecture d'un théâtre romain

permet de couvrir la scène (avec un *velum*), de ménager des gradins grâce à un système de voûtes et de galeries, de créer des lieux clos et des recoins. On y donne des rendez-vous galants. Suétone parle à ce sujet « de confusion et de sans-gêne sans limites » (*Auguste*, 44). Et Ovide (*L'Art d'aimer*, 1) souligne le rôle convivial et érotique de ces lieux. J'ai donné déjà cette citation dans l'article « Sabines » : « C'est dans les théâtres et leurs gradins en demi-cercle que tu vas chasser : ces endroits te donneront plus que tes propres désirs. Tu y trouveras de quoi aimer, de quoi t'amuser, de quoi faire une conquête passagère, de quoi nouer une liaison durable. Les femmes, dans leurs tenues les plus élégantes, se pressent aux jeux où va la foule, si nombreuse que mon choix a souvent hésité. Elles viennent pour voir, mais elles viennent aussi pour être vues. C'est là que vient échouer l'innocente pudeur. » On comprend pourquoi les premiers textes chrétiens, comme le *De spectaculis* de Tertullien, verront dans le théâtre l'œuvre du diable et un vil prétexte à la débauche

Ces occasions de se dissiper se multiplièrent grâce aux jeux scéniques, les *Ludi scaenici*, organisés dès que se déroulent les grandes fêtes romaines : celles de la Grande Mère (voir l'article « Cybèle »), de Cérès, de Flore ou d'Apollon, par exemple. À la fin de la République, on compte cinquante-cinq jours de jeux scéniques officiels par an. Ils seront plus du double sous l'empire. Pour un despote, il est bon que le peuple s'amuse, plutôt qu'il ne pense. Des grands acteurs font ainsi une carrière de vedettes grassement payées, à la manière des stars d'aujourd'hui, affolent les filles et fréquentent la cour impériale. Un personnage comme Néron les attire et les envie, espérant asseoir sa gloire en rivalisant avec eux.

Voilà : « Vous pouvez applaudir, citoyens », *Plaudite cives*, comme on disait en guise de tomber de rideau.

Voir : Amphithéâtre, marqueur romain ; Cirque, sable et sang ; Fastes, le génie du paganisme ; Rire.

Thermes

L'architecte du Ier siècle av. J.-C., Marcus Vitruvius Pollio, connu sous le nom de Vitruve, nous décrit les aménagements ingénieux que les Romains imaginèrent pour leur lieu de prédilection : les bains. D'abord, il fallait un chauffage central, ce qui explique le nom « thermes », qui vient du grec θερμός, « chaud » : un feu de bois pulsait de l'air brûlant dans des canalisations souterraines (l'*hypocauste*), pour apporter vapeur ou chaleur dans les salles et pour alimenter le bain chaud, le *caldarium*. Ensuite, il fallait un régulateur pour contrôler la température, grâce à un disque de bronze qui pivotait sur un axe, au plafond. Enfin, il fallait des aqueducs et des systèmes de roues à aubes pour soulever l'eau vers les diverses pièces du « *spa* » : on en voit encore des traces à Rome dans les somptueux thermes de Dioclétien et de Caracalla.

Les archéologues ont trouvé des vestiges de ce genre de bains (au moins des piscines froides) dans les sites latins les plus anciens. Dès la fin du IIe siècle av. J.-C., les thermes publics se généralisent, y compris dans des villes modestes, offerts par des mécènes ou voulus par l'État. Ensuite, c'est l'empereur qui financera de tels équipements. Il ne s'agissait pas seulement de se laver ou de se faire masser, mais de rencontrer autrui, sans distinctions sociales. On y donnait rendez-vous à ses amis ou relations, on y faisait du sport, on s'amusait à des jeux de société ou aux dés, on pouvait s'y restaurer, aller à la buvette ou faire des emplettes. On évitait la mixité, chaque sexe disposant de plages horaires distinctes, les femmes venant plutôt en début d'après-midi, parfois avec leurs enfants. Du moins jusqu'au Haut-Empire.

Le rite des thermes est bien connu. Les hommes s'y rendent avant le dîner. Ils laissent leur vêtement au vestiaire (*apodyterium*). Un peu de sport (balle, course à pied, levée de poids) dans la palestre pour transpirer, puis dans une sorte de hammam, à soixante degrés. Cette suée, la *sudatio*, est ensuite raclée avec un grattoir, le *strigile*. Enfin, les trois bains : chaud, tiède (*tepidarium*), froid (*frigidarium*). Les plus riches se font épiler et masser avec de l'huile parfumée. Dans certains établissements, on trouve de grandes piscines, des bibliothèques, des petits salons, des jardins. Juvénal dit même qu'on y entendait des exercices oratoires. L'endroit est donc populeux et bruyant, une « cacophonie permanente », se plaint Sénèque (*Lettres à Lucilius*, 56) : « Mille cris divers retentissent autour de moi ; je loge juste au-dessus d'une salle de bains. Représentez-vous toutes les espèces de bruits qui peuvent offenser nos oreilles. […] Ajoutez à cela les ivrognes, les filous pris sur le fait, et ceux qui trouvent que leur voix fait bon effet dans le bain ; puis les gens qui sautent dans la cuve en faisant résonner l'eau à grand bruit. »

On entend souvent dire que les thermes sont une marque de l'époque

romaine. Les Anciens le pensaient aussi. Leur goût de prendre les eaux caractérisait leur mode de vie et ils l'ont partout communiqué aux populations conquises. Même les lieux de bains, avec leurs décors en mosaïques, permettaient aussi de diffuser les figures mythologiques ou légendaires de Rome. On visite encore ces sites dans toute l'Europe. Rien qu'en France, ils sont bien conservés, entre autres, à Aix-en-Provence, Arles, Évreux, Lyon, Marseille, Nice, Paris (Cluny), Rouen ou Vienne.

Les écrivains romains s'y réfèrent spontanément pour illustrer les comportements humains. Par exemple, Sénèque, visitant la villa de Scipion l'Africain, est admiratif de la rustique simplicité du vainqueur d'Hannibal. Et il illustre son refus du luxe en décrivant le simple lavoir qui lui servait de thermes (*Lettres à Lucilius*, 86) : « J'ai vu son bain tout étroit, et ténébreux selon l'usage antique. De quelle douce émotion je fus saisi en comparant les habitudes de Scipion aux nôtres ! Voilà l'humble recoin où la terreur de Carthage, où celui à qui Rome doit de n'avoir été qu'une fois prise, baignait ses membres fatigués. Il habita sous ce toit grossier, ce vil pavé portait le héros. Qui consentirait de nos jours à se baigner si mesquinement ? On s'estime pauvre et misérablement logé, si les murs de nos bains ne resplendissent d'astragales dont l'ampleur égale la richesse ; si les marbres numides, pour trancher de couleurs, ne s'incrustent dans ceux d'Alexandrie ; si des festons de mosaïque, prodiges de travail et rivaux de la peinture, ne serpentent tout autour ; si le verre ne lambrisse les plafonds ; si la pierre de Thasos, jadis la rare curiosité de quelque temple, ne revêt ces piscines où nous plongeons nos corps desséchés par d'excessives transpirations, et si des bouches d'argent n'y vomissent l'onde à grands flots… » Tout au contraire de Scipion, l'affranchi Claudius Etruscus, fils d'esclave, nouveau riche milliardaire et ostentatoire, étale sa magnificence dans ses bains privés : les bassins y sont parés des éclats de pierres rares. Le poète Stace (Publius Papinius Statius, né en 40) en reste ébahi (*Silves*, 1, 5) et il fait la revue de ces splendeurs : la serpentine verte, le marbre blanc à rayures violettes, les mosaïques de verre, les robinets en argent, les travertins venus du bout du monde…

Bref, un Romain pouvait adopter le dicton : « Dis-moi comment tu te baignes, je te dirai qui tu es. » Mais, on s'en doute, ces lieux magiques, surtout quand on y toléra la mixité, n'étaient pas de vertueux couvents. Quand Properce voit sa belle Cynthie partir en villégiature pour le golfe de Naples, sa seule crainte est qu'elle y fréquente les thermes de Baies, réputés pour leur soufre, au sens propre et au sens figuré. Il les sait propices aux aventures (*Élégies*, 1, 6) : *Ah ! pereant Baïae, crimen amoris, aquae !* – « Ah ! Que disparaissent les eaux de Baies, crime contre l'amour ! »

Voir : Hygiène, *salus per aquas.*

Tibre et *tiberina*

Verlaine, dans son *Nocturne parisien* (*Poèmes saturniens*), compare la Seine aux autres grands fleuves du monde, et il médite sur le Tibre, berceau des beautés architecturales romaines :

Le Tibre a sur ses bords des ruines qui font
Monter le voyageur vers un passé profond,
Et qui, de lierre noir et de lichen couvertes,
Apparaissent, tas gris, parmi les herbes vertes.

Il rêve, le noctambule ! En réalité, les Romains ne se sont pas tellement intéressés à leur fleuve. Ils n'ont pas manifesté une passion particulière pour ses eaux « glauques », comme ils disaient, qui leur servaient d'égout permanent et où ils balançaient les cadavres des proscrits assassinés. Toujours limoneux ou embourbé, peu poissonneux, souvent en crue malgré de fréquents travaux pour canaliser ses inondations, incapable de fournir l'eau saine dont la ville avait besoin, le Tibre (en italien *Tevere*), né dans l'Apennin toscan, débouche par un delta encombré d'alluvions dans la mer Tyrrhénienne. Son envasement à son embouchure fut si difficile à drainer que les ruines du port antique d'Ostie, autrefois grouillant d'entrepôts et de quais, sont aujourd'hui entourées de champs, à plus de quatre kilomètres de la mer. Il fallait des magistrats spéciaux chargés de son entretien, les « curateurs du Tibre », fonction exercée notamment par Pline le Jeune sous Trajan.

Mais, en dépit de son aspect peu reluisant, le Tibre traverse toute la ville, avec l'île Tibérine en son milieu, le cœur de Rome, facilitant son franchissement. C'est donc un compagnon quotidien de l'histoire romaine et, à défaut de vivre en symbiose avec lui – comme font par exemple les Vénitiens avec leur lagune ou les habitants d'Istanbul avec le Bosphore –, les Anciens l'associèrent à leurs légendes.

Ils font venir son nom d'un dieu qui accueillit Énée dans le Latium. Virgile le raconte au début du chant 8 de *L'Énéide* : « Alors, au bord du fleuve, dans la fraîcheur, sous la voûte céleste, le vénérable Énée, le cœur inquiet et attristé par la guerre, s'étendit pour accorder enfin à ses membres du repos. Là, lui apparut en personne le dieu du lieu, Tibérinus au beau cours. Il se dressa, sous l'aspect d'un vieillard, parmi les feuillages des peupliers : une fine étoffe de lin l'enveloppait d'un voile glauque et de sombres roseaux couvraient sa chevelure. Il adressa au héros des paroles qui dissipèrent ses soucis : "Rejeton d'une race divine, toi qui nous ramènes la ville de Troie, arrachée aux ennemis, toi le sauveur de Pergame l'éternelle, toi qu'attendent les campagnes du Latium, ici tu trouveras une demeure sûre, des pénates sûrs ; ne renonce pas, ne crains pas les menaces de guerre ; toute la rancœur des dieux et leurs colères s'en sont allées." »

Parmi les heures de gloire du fleuve, il y eut aussi le sauvetage de Rémus et Romulus, largués au fil de l'eau dans leur nacelle d'osier.

Le premier pont que les Romains construisirent pour franchir le Tibre était le *Sublicius*, tout en bois. Il permettait, en cas d'attaque, de se replier sur la colline du Janicule, lieu d'observation et de défense. C'est là qu'Horatius

Coclès (voir ce nom), en 509 av. J.-C., se battit seul contre les Étrusques, jusqu'à la rupture de la passerelle. D'autres ponts furent jetés sur le fleuve, une dizaine, mais l'extension de la Rome antique en profita peu, continuant à se propager rive gauche. On allait sur l'autre rive pour raccourcir un déplacement. Dans ces espaces, où se situe aujourd'hui le Vatican, des terrains restaient libres ou en friche : Néron y organisait ses fêtes, avant qu'on y place le ghetto des Juifs, jusqu'à la Renaissance.

Les Romains, qui subissaient les inondations du Tibre, pensèrent même à détourner son cours de la Cité, en creusant un canal de contournement. César engagea les premiers travaux mais sa mort les interrompit et on n'en parla plus. Il est vrai que les montées des eaux furent parfois destructrices. Tite-Live raconte qu'en 193 et 192 av. J.-C. elles emportèrent deux ponts et faillirent faire crouler le temple de Vesta. Celle de 69 apr. J.-C., d'une rare violence, ravagea tout, gâcha les provisions et détruisit les réserves de grain, créant une véritable famine. Le port d'Ostie lui-même avait besoin de travaux réguliers pour rester actif. Au point que l'empereur Claude décida de le reconstruire totalement, en 42. Les travaux durèrent douze ans. La construction de l'aéroport de Fiumicino, en 1960, permit d'en remettre au jour les traces archéologiques : un grand bassin avec des môles pour deux cent cinquante navires, une île artificielle, un grand phare à plusieurs étages.

Il reste que, comme tous les fleuves, le Tibre était un dieu, qui avait sa propre fête, le 8 décembre. On le ménageait, à tout hasard. On le représentait en barbu couché, tenant une vasque d'où émerge un courant. On le voit encore dans bien des fontaines de Rome, mais aussi à Versailles et aux Tuileries. Les Romains célébraient également le dieu de la médecine Esculape, sur l'île Tibérine. La légende raconte qu'en 292 av. J.-C., Rome étant frappée par une épidémie de peste, on envoya une ambassade à Épidaure, en Grèce, pour demander secours à Esculape, divin guérisseur. Un serpent apparut, se glissant hors des pieds de la statue du dieu, et il rampa jusqu'au bateau romain, salué par les habitants le long de son chemin. Rapporté à Rome, il s'installa dans l'île. On lui bâtit un temple et l'épidémie cessa. Rien de plus simple. Cette histoire est racontée, entre autres, par Ovide dans *Les Métamorphoses* (livre 15, 622-640) qui donne ces détails étonnants dont son imagination a le secret : « Le serpent s'élève en rampant au haut du mât, promène autour de lui sa tête, et regarde quelle demeure il devra choisir. Le Tibre, dans son cours, se divise en deux parties : il laisse au milieu de ses flots un espace de terre qu'environnent deux bras d'égale largeur, et forme une île qui porte son nom. C'est là qu'en descendant du vaisseau latin le serpent se retire. Il reprend sa figure céleste ; sa présence met fin au deuil du Latium, et il devient le dieu conservateur de Rome. »

Malgré tout, ce Tibre reste sale et bougon. Ce ne sont pas des serpents qui nous le rendront plus attrayant. On comprend la nostalgie de Joachim du Bellay :

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,

Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine…

Voir : Albe, sœur rivale ; Aqueduc, roi des eaux ; Horatius Coclès, bon pied seulement ; Louve, la maman et la putain ; Romulus et Rémus.

Tite-Live, le discours de l'histoire

En 1854, Hippolyte Taine a vingt-six ans. Il participe à un concours de l'Académie française en proposant son *Essai sur Tite-Live*. Il y expérimente sa théorie de la « faculté maîtresse » : autrement dit, il cherche le trait le plus caractéristique dans la psychologie de l'historien latin, l'option prépondérante de sa pensée. Et il considère que, chez Tite-Live, c'est l'art oratoire. De cette faculté, tout se déduit, défauts et qualités : « Par conscience, Tite-Live appuie chaque fait sur des preuves, avoue ses doutes, use de règles sages dans le choix des témoignages, et, quand ses auteurs sont exacts, peint les mœurs avec vérité. Par éloquence et amour de Rome, il conserve la poésie oratoire des anciennes légendes et la grandeur du caractère romain. Mais, parce qu'il aime Rome, il est involontairement partial envers les siens ; parce qu'il est orateur, il manque du sens et de la passion critiques, néglige les monuments originaux, contrôle mal les annalistes qu'il consulte, ne raconte que les faits oratoires, et efface la rudesse de la barbarie sous l'uniformité d'un style trop parfait. »

Admettons. Mais je suis sensible aussi, chez Tite-Live, à sa pudeur et à ses incertitudes. Son style d'orateur est une façon de garder de la distance, d'éviter la brutalité des faits et l'amertume des erreurs. Salluste moralisait, Tacite cédera à une âpre noirceur. Entre les deux, Tite-Live veut conserver de la grandeur, celle des anciens Romains dont il admire les vertus. Il aimerait tourner la page des guerres civiles, vues comme un dérèglement passager. Il veut redonner de l'unité et du sens à l'histoire de sa nation, si prodigieuse et si heurtée. Il se demande jusqu'où cette ascension universelle ira. Voyez les premiers mots de sa « Préface » à son *Histoire de Rome* : « Aurai-je fait œuvre utile en rédigeant l'histoire complète du peuple romain depuis les origines de notre ville ? Je n'en sais trop rien et, si je le savais, je n'oserais l'affirmer… » Ce n'est pas de la fausse modestie : il garde constamment à l'esprit la coutume et l'honneur. Contemporain exact de l'empereur Auguste, sans être son servile affidé (Auguste le traite de « pompéien »), il l'aide à refonder Rome sur les valeurs de la tradition. Il voit la nécessité vitale d'une autorité unique pour imposer ce renouveau : « Nous ne pouvons supporter ni nos vices ni leurs remèdes. »

Tite-Live est un patricien d'Italie du Nord, né à Padoue, en 59 av. J.-C. Il y fut élevé à la dure et à l'ancienne. Il y fit ses classes de rhétorique, comme tout jeune aristocrate, loin du dévergondage de la capitale. Quand il rejoint Rome, en 30, il tombe en pleine confusion civile, à cause du conflit où s'affrontent les partisans d'Antoine et d'Octave. Il constate que personne ne

respecte plus aucune règle du jeu, que les principes moraux élémentaires sont ridiculisés, que règnent la corruption, la brutalité et l'arrivisme. Il comprend qu'il n'est pas fait pour la politique. Il en restera aux études, à une vie calme d'intellectuel, en continuant à s'inspirer des idées de son milieu, traditionaliste et patriote.

Le projet est colossal : l'histoire totale de Rome, rien de moins, année après année, depuis sa fondation, *Ab Urbe condita libri*, de 753 av. J.-C. jusqu'à son temps, le début de notre ère. Il composera cent quarante-deux livres. Nous n'en possédons que trente-cinq, les dix premiers (des origines jusqu'à 293 av. J.-C.) et les livres 21 à 45, de la Seconde Guerre punique à la fin des guerres macédoniennes. Toute la difficulté était de disposer d'archives ou de documents fiables pour les débuts, où le légendaire l'emporte. Tite-Live s'en tient à « ce qui est assez bien établi » : *satis constat*. Il retient le critère de probabilité ou de vraisemblance quand il rencontre des vides ou des contradictions.

Tite-Live parsème son récit de discours imaginaires ou recomposés, dans un style cicéronien : on en compte plus de quatre cents dans les seuls extraits qui nous sont conservés ! D'où l'analyse de Taine. Mais cette technique historiographique, commune dans l'Antiquité, s'accordait à la pensée de Tite-Live, aux yeux de qui ce sont les hommes, avec leur tempérament particulier, qui font l'histoire : quand il aborde les guerres puniques, par exemple, au début du livre 21, il dresse un portrait précis et profond d'Hannibal, physiquement et moralement, comme si tout allait découler de cette seule forte personnalité. La narration est donc bien oratoire, mais dans un souci de rendre perceptibles, audibles presque, les caractères et les mobiles. Au demeurant, Tite-Live racontait aux Romains ce qu'ils voulaient entendre. Il glorifie le destin de la bourgade romaine et attribue de nobles sentiments à ses héros. Il aida ainsi à la constitution d'un mythe, grâce à une kyrielle de figures qui font encore partie de notre mémoire collective et dont les bustes peuplent

nos musées et nos squares Dès son vivant, Tite-Live fit l'objet d'un véritable culte, son œuvre devenant la *vulgate* de l'histoire romaine, la référence obligée et parfaite, l'évangile de l'empire. Quand il mourut en 17 apr. J.-C., revenu chez lui à Padoue, sa célébrité était mondiale. Elle sera durable, chacun puisant dans ses textes ce qui le préoccupe ou l'arrange.

Prenons Nicolas Machiavel, par exemple. Ses *Discours sur la première décade de Tite-Live* (*Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*) sont une réflexion sur ce qui peut fonder la République : gouvernée par la noblesse ou par le peuple ? Lisons : « Prenant d'abord les Romains pour exemple, je dirai que l'on doit toujours confier un dépôt à ceux qui sont le moins avides de se l'approprier. En effet, si l'on considère le but des grands et du peuple, on verra dans les premiers la soif de la domination, dans le dernier le seul désir de n'être point abaissé, et par conséquent une volonté ferme de vivre libre ; car il peut, bien moins que les grands, espérer d'usurper le pouvoir. »

Tite-Live, nostalgique réinventeur de la République romaine et de ses idéaux, aurait apprécié.

Voir : Âge d'or, utopie première ; Albe, sœur rivale ; Auguste, ou comment devenir tout ; Guerre civile ; Hannibal, l'ogre de Rome ; Romulus et Rémus ; Sabines, de gré ou de force.

Toge

Pas si pratique de s'enrouler dans un drap de laine, taillé en demi-cercle, mesurant plus de six mètres, large de deux à trois mètres ! Cette tenue nécessitait l'aide de quelque valet de chambre : on soignait le drapé, on ajustait la hauteur pour éviter de s'y prendre les pieds, on cherchait une apparence harmonieuse et majestueuse. Il fallait pouvoir en remonter un pan sur sa tête, pour se protéger (*toga* s'apparente au verbe *tego*, « couvrir ») en cas d'intempérie ou lors des sacrifices religieux. Une petite traîne ajoutait à la belle allure mouvante de l'ensemble. Tibulle se moque gentiment (*Élégies*, 6) de « ceux qui cultivent leur chevelure avec art et qui laissent flotter le pli ondoyant d'une toge trop lâche ».

La toge est un costume d'apparat que seul le citoyen romain peut légitimement revêtir : s'il est banni, il doit la poser. Les magistrats, notamment les sénateurs, ont droit à une toge bordée d'une bande de pourpre, la *toge prétexte*. Les enfants la portent aussi jusqu'à seize ans, âge où ils reçoivent la *toge virile*, toute blanche, marquant leur passage dans le monde de l'homme adulte, en latin *vir*.

Parce qu'il symbolise la vie civile, le mot *toga* est utilisé métaphoriquement. Cicéron, dans la deuxième des *Philippiques*, dit : *cedant arma togae*, « que les armes cèdent devant la toge », c'est-à-dire « que le pouvoir civil s'impose au pouvoir militaire ». De même, les comédies qui mettent en scène des citoyens romains sont dites *togatae*, « en toge » ; on les oppose ainsi à celles qui imitent les Grecs, où les personnages portent la tenue athénienne, le *pallium*, et qui sont donc des comédies *palliatae*, « en pallium ». Autre exemple : la partie la plus romanisée de la Gaule, on la nomme *Gallia togata*, pour la distinguer des régions gauloises où l'on porte des braies, comme Obélix, la *Gallia bracata*. Cette assimilation est si forte que Tertullien (155-225), dans un prêche intitulé *Le Manteau* (*De pallio*), s'y réfère encore pour illustrer la colonisation forcée qu'imposa Rome à ses compatriotes carthaginois : « Quant à vous, la toge ne vous fut offerte qu'après le bienfait honteux de l'amnistie, comme un présent que l'on fait à des vaincus qui ont perdu leur vieille indépendance. Hélas ! Que cette toge a parcouru de contrées ! »

Dès la fin de la République, ce beau vêtement, trop compliqué, commence à être uniquement d'usage officiel ou cérémoniel. Les gens se couvrent plus couramment d'une tunique ou d'une cape retenue à l'épaule droite par une grosse épingle de nourrice, une agrafe, en latin *fibula,* « fibule ». Mais la toge n'a pas quitté notre mémoire : on s'imagine toujours le Romain ainsi affublé, comme le sont tous les personnages statufiés que

l'Antiquité et ses imitateurs nous ont laissés. C'est ceinte de sa toge que la statue de la liberté nous éclaire. Tel est encore le déguisement favori des prétentieux qui césarisent dans les bals masqués. Ou des démunis : il suffit de voler un drap de lit et de s'entortiller dedans.

Les hommes de loi, les juges (en noir ou en rouge) et les universitaires (pour les grandes occasions) gardent encore la toge, avec des ceintures ou des étoles de diverses couleurs. Dans ces domaines où la science doit se combiner avec l'opinion, il est bon d'en imposer par une jolie robe. Vous vous souvenez de la charge de Pascal contre l'imagination : « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmaillotent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lys, tout cet appareil auguste était fort nécessaire. […] N'ayant que des sciences imaginaires il faut qu'ils prennent ces vains instruments, qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire. Et par là en effet ils attirent le respect. »

Toilette

Voir : Cloaca maxima ; Hygiène, *salus per aquas* ; Thermes.

Tribun : contre-pouvoir

Pour nous, le mot évoque un bateleur de préau, un harangueur politique, voire un baratineur. Il a pris un tour vaguement péjoratif ou inquiétant. Je me suis toujours demandé comment les grands orateurs pouvaient se faire entendre avant l'âge des micros. Un démagogue romain, depuis l'étroite tribune aux Rostres, s'adressait à la foule des comices qui emplissait le Forum et en était compris ? D'autres images comparables nous viennent : Danton et Mirabeau hurlant face à la populace ou devant les Conventionnels agités ; ces films muets où l'on voit des politiciens s'égosiller, comme Lénine ou Jean Jaurès, accrochés à une tribune ou agrippés à quelque mât, mobilisant la multitude. Combien d'auditeurs en profitaient ? Mystère.

Il reste que le « tribun » est l'élu de la « tribu », l'archaïque division du peuple romain primitif. Il devait avoir besoin de souffle et de persuasion pour gagner les suffrages. Les tribus ont disparu. Les tribuns sont restés. Ils sont tribuns militaires (des officiers) ou tribuns de la plèbe (des magistrats civils). Ce sont ces derniers, les *tribuni plebis*, qui comptent. Élus pour un an et rééligibles, ils sont au cœur des tensions entre les patriciens et le peuple, lesquelles jalonnent toute l'histoire de la République. Excédés de n'avoir accès à aucune magistrature, les plébéiens firent sécession sur le mont Sacré (voyez l'article « *Sacer* ») et ne consentirent à la paix qu'une fois garantis contre la tutelle arbitraire des aristocrates, grâce à la création de ces représentants, intouchables. Ils avaient deux prérogatives : le « droit de secours », le *jus auxilii*, pour venir en aide à l'un des leurs, notamment dans des procès ; et le droit de *veto*, pour faire obstacle à une décision prise par le Sénat.

On leur imposait quelques contraintes, comme de ne pas quitter Rome et d'être accessibles jour et nuit. Mais leur contre-pouvoir était considérable. Ils pouvaient citer à comparaître les puissants, les sénateurs, les consuls – et les faire condamner. Les résistances patriciennes furent toutes vouées à l'échec. On connaît l'histoire du jeune Coriolan qui, en 491, imagina de rationner le blé pour forcer le peuple à renoncer au tribunat : il dut s'enfuir en exil, sous menace d'une condamnation à mort. Les consuls battus à la guerre venaient leur rendre compte. Mais, surtout, les tribuns imposèrent une constante évolution législative en leur faveur : ils furent à l'origine des « Lois des Douze Tables » et s'ouvrirent toutes les magistratures du *cursus honorum*, au point qu'un des deux consuls devait obligatoirement être choisi parmi la plèbe. Ces combats pour l'égalité civile et politique trouvèrent leur achèvement quand les tribuns purent convoquer des séances du Sénat, les présider et y faire voter des résolutions, des « sénatus-consultes ». Et comme ils avaient conservé toutes leurs attributions originelles, ils étaient à la croisée décisive des grandes décisions politiques, comme le montre l'affaire des Gracques.

Bien entendu, ces poussées démocratiques n'étaient pas compatibles avec le despotisme qui accompagna l'instauration de l'empire. Jules César n'hésita pas, pendant sa dictature, à s'attribuer « la puissance tribunitienne », c'est-à-dire l'inviolabilité personnelle et le droit de veto. Ses successeurs l'imitèrent, à commencer par Auguste, qui devenait ainsi sacro-saint et pouvait contrer les décisions du Sénat qui le gênaient. Voilà comment une institution destinée à défendre le peuple devint l'instrument idéal du pouvoir personnel. Une vraie leçon de choses politique qui aura beaucoup de disciples, tel l'odieux Robespierre, avant les démocraties populaires.

Le *Tribun* a survécu, le savez-vous ? sous la forme d'un jeu de société récemment inventé : les joueurs y représentent les grandes familles de Rome qui rivalisent pour atteindre au tribunat, en mobilisant en leur faveur diverses catégories sociales et politiques (prêtres, sénateurs, prétoriens, agitateurs et même gladiateurs) grâce à des agents qui parcourent les lieux les plus célèbres de la Ville. Cette campagne électorale fictive prouve, une fois encore, combien le tribun était au centre de toutes les convoitises, car il pouvait se faire entendre, dire non, imposer un point de vue alternatif.

Cet art du contre-feu, Michelet (*Histoire romaine*, 1, 2) le résume très justement : « Tout le pouvoir [des tribuns] était dans un mot : *veto,* je m'oppose. Avec cette unique parole, ils arrêtaient tout. Le tribun n'était que l'organe, la voix négative de la liberté. Mais cette voix était sainte et sacrée. C'est de ce faible commencement que partit cette magistrature qui devait emprisonner les consuls et les dictateurs descendant de leur tribunal. Le pauvre eut mieux qu'il ne voulait. Muet jusque-là, il acquit ce qui distingue l'homme : une voix ; et la vertu de cette voix lui donna tout le reste. »

Voir : Armée, la grande machine ; Candidature, provisoire blancheur ;

Cursus honorum ; Gracques, idéalistes ou factieux ? ; Patriciens *vs* plébéiens ; *Sacer.*

Triomphe

Vanité des vanités ! C'est le clou des péplums à grand spectacle : l'entrée glorieuse d'un général vainqueur à Rome, suivi d'une procession solennelle, à la tête de ses troupes, exceptionnellement autorisées à faire une marche dans la Ville. En principe, seul le Sénat décerne un tel honneur, mais les tribuns de la plèbe pouvaient intervenir en cas de refus. Cette exhibition supposait un étalage de puissance et d'ostentation, pour frapper l'imagination. Une telle luxuriance a attiré les peintres, avant les cinéastes : voyez seulement le tableau de Pierre-Paul Rubens (*National Gallery*, Londres), inspiré du *Triomphe de Jules César* d'Andrea Mantegna (*Hampton Court*, Londres) : on dirait un collage, compilant des figures antiques (muses, pontifes, musiciens, etc.) et une arche de Noé.

Le cérémonial est connu : le cortège se rassemblait sur le Champ de Mars, puis faisait mouvement vers le Capitole, précédé des trompettes et du butin : enseignes, objets de valeur, trophées, éventuellement rostres. Les prisonniers enchaînés suivaient, dont les chefs seraient bientôt voués au supplice : tel fut le sort de chefs rebelles aussi courageux que Jugurtha ou Vercingétorix. Autres victimes en suspens : les animaux enrubannés, qui seraient sacrifiés pour la cérémonie religieuse concluant la fête.

Enfin, voici le triomphateur, sur un char de parade tiré par quatre chevaux, entouré de sa famille et de ses officiers. Il porte une toge brodée d'or et décorée de palmes. Il tient un sceptre d'ivoire et sa tête est couronnée de laurier, comme Jupiter Capitolin lui-même. On l'acclame, mais on le raille aussi. Les vivats et les lazzis se mêlent : par exemple, à César, bisexuel, on devait crier « Vive la reine ! ». Tout au long du parcours, les temples sont ouverts et décorés de feuillages ; leurs autels fument. Enfin, tout se terminait par une fête populaire et par un banquet. Les Anciens gardaient le souvenir de triomphes magnifiques, tels ceux de Scipion l'Africain, de Paul Émile (le fils du battu de Cannes, conquérant de la Macédoine) ou de Lucullus. César prolongea ses festivités pendant quatre jours et trois nuits.

Les empereurs, à partir d'Auguste, mirent le holà à ces débordements exaltés en faveur de rivaux potentiels. Ils considérèrent qu'ils seraient les seuls à y avoir droit, puisqu'ils étaient les commandants en chef de toutes les armées. Aux généraux méritants, on laissa simplement le droit d'aller au Capitole, en grande pompe, pour y sacrifier une brebis (en latin *ovis*) : c'était l'*ovatio*, d'où nous vient « ovation ». La plupart des ovations médiatiques sont aujourd'hui le fait de moutons de Panurge.

Voir : Arc de triomphe, laurier de pierre ; Armée, la grande machine ; Auguste, ou comment devenir tout ; César, ou comment forcer le destin ;

Pompée, plus dure sera la chute.

Triumvirat, deux de trop

Otto von Bismarck disait : « Quand on est trois, il faut être l'un des deux. » Rien de plus compliqué que les ménages à trois. Au fond, chacun sait bien qu'un tel arrangement est provisoire, que ce partage du pouvoir entre prédateurs est une façon de différer l'affrontement des ambitions. C'est ce qui se produisit à Rome. Les deux *triumvirats* (mot composé de *tres*, « trois », et *vir*, « homme ») permirent une alliance fragile qui explosa dès que le plus fort du trio sentit une opportunité pour se saisir du pouvoir personnel.

Le premier triumvirat résulte d'un pacte privé, conclu en 60 av. J.-C. entre Jules César, Pompée et Crassus. Le Sénat n'a pas vu d'un si mauvais œil cet accord politique, qui n'avait rien d'officiel, se disant que des rivalités entre trois généraux empêcheraient le *pronunciamiento* d'un seul. Car on sortait à peine de la conjuration de Catilina : d'autres complots pour prendre le pouvoir étaient possibles. C'était mal préjuger de la suite.

Crassus vient d'écraser la révolte des esclaves menés par Spartacus, mais c'est surtout un affairiste et un spéculateur, qui a amassé une immense fortune sans trop de scrupules. Le « grand Pompée » s'est imposé par ses campagnes en Méditerranée contre la piraterie, puis en Grèce et en Syrie : il se croit plus puissant et plus malin que tout le monde. Tous deux se haïssent mais ils se liguent face à César qui arrive d'Espagne où il était propréteur. Cet intrigant leur semble un concurrent redoutable. Mieux vaut le ménager. Ils l'aident à devenir consul puis à partir comme proconsul en Gaule – en espérant qu'il s'y embourbe assez profond et assez longtemps. Mais ils ne se sont pas assez méfiés. Vous connaissez la suite. En 53, Crassus est tué en luttant contre les Parthes. La fille de César, Julia, femme de Pompée, meurt. Tout se défait. Les deux chefs s'affrontent. Après la bataille de Pharsale, en 48 av. J.-C., Pompée s'enfuit en Égypte où il est assassiné. César, enfin seul, est nommé dictateur. Il sera tué quatre ans après, aux ides de mars 44.

Le second triumvirat, scellé en novembre 43 av. J.-C. pour une durée de cinq ans, réunit Octave (futur Auguste), Marc Antoine (qui termine son consulat) et Lépide (qui commandait la cavalerie dans l'armée césarienne). Il s'agit, cette fois, d'une décision publique, validée par le Sénat et officialisée par une loi, la *lex Titia*. Les trois triumvirs se distribuent l'*imperium* sur les provinces et les légions. Mais surtout, avec une froide immoralité, ils se livrent mutuellement leurs ennemis, en organisant de brutales proscriptions (voyez l'article « Proscriptions »), dont fut victime, au milieu de centaines d'autres, l'indécis Cicéron. Ce partage des rôles dura, vaille que vaille, jusqu'à la bataille d'Actium et la mort de Marc Antoine, aventurier devenu un Roméo égyptien, en 31 av. J.-C. Octave reçoit ensuite le titre d'Auguste. Son règne commence en 27 av. J.-C. C'est la fin de la République et les débuts de l'empire.

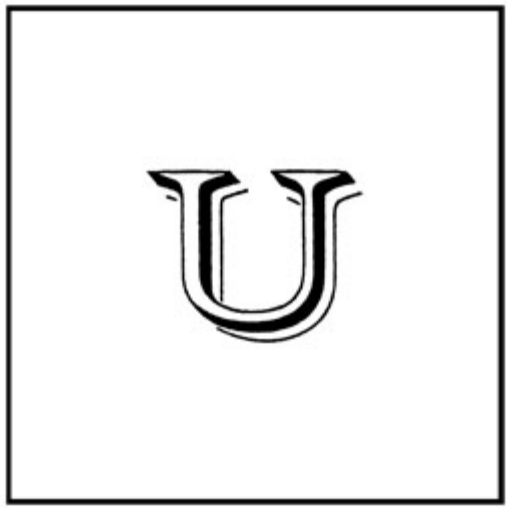
Dans les deux cas, le triumvirat a mis l'État en coupe réglée avant de s'autodétruire au profit d'un seul, tout en faisant bien des dégâts. Corneille, dans *Cinna*, le définit d'un bel oxymore : une « concorde impie ». Ces trinômes ont donc laissé un âcre souvenir. Pourtant, le terme réapparut, dans des moments difficiles de l'histoire. Par exemple pendant la Constituante ou sous le Directoire, quand d'arrivistes seconds couteaux tentèrent de se répartir le contrôle politique. Ou après l'éviction de Laval, fin 1940, quand les trois ministres Darlan (Marine), Flandin (Affaires étrangères) et Huntziger (Guerre) formèrent un comité directeur qui dura trois mois. La défunte Union soviétique dut subir aussi des *troïkas* de tueurs (Staline, Molotov, Beria) ou de gérontocrates.

Plus antipathique encore, le triumvirat qui se forma, en 1561, pendant les guerres de Religion : les chefs catholiques rivaux (le duc de Guise, le connétable de Montmorency, le maréchal d'Albon de Saint-André) remisèrent leurs rancunes réciproques et se coalisèrent pour organiser plus à l'aise le massacre des protestants. Seule consolation de ces horreurs fanatiques, le tableau d'Antoine Caron intitulé *Les Massacres du triumvirat*. C'est une étrange peinture. Caron ne connaît pas l'Italie et il s'appuie sur les gravures qu'il a pu consulter. Il représente donc une Rome de fantaisie et composite, où se juxtaposent dans une même vision : la place du Capitole (telle que redessinée par Michel-Ange !) ; les statues de Marc Aurèle à cheval et de Commode travesti en Hercule ; le Colisée ; l'arc de triomphe de Titus et le château Saint-Ange. Ce panel hétéroclite sert de décor à diverses exécutions sommaires de réformés, ce qui rappelle les proscriptions antiques.

Ainsi, le triumvirat, quittant tout ancrage historique réaliste, est montré par Caron pour ce qu'il est : une forme obscène du cynisme et du calcul politiques, déguisée en utilité générale.

Voir : Auguste, ou comment devenir tout ; Pompée, plus dure sera la chute ; Proscriptions.

1- Je me permets de renvoyer au livre que je lui ai consacré : *Tacite, ses vérités sont les nôtres*, Plon, 2007.



Ubi tu Gaius, ibi ego Gaia

A priori, c'est une promesse de fusion, le contraire du chacun pour soi : « Là où tu es Gaius, là je suis Gaia. » Il n'y a pas de verbe, comme si la sentence avait un caractère intemporel et éternel. Cette formule rituelle du mariage romain, prononcée par l'épouse, est aussi charmante qu'énigmatique. Les Anciens pensaient qu'il s'agissait d'un simple jeu masculin / féminin : « Que chacun soit avec sa chacune », souligné par le parallélisme *ubi* / *ibi*. Mais le prénom Caius/Gaius se rattache à un mot grec qui signifie « le chef, le caïd ». La promise exprimerait-elle, alors, une loyauté d'égale à égal, une *fides* : « Je serai la maîtresse là où tu seras le maître » ? Ce serait simple et joli. Sauf que Gaia, c'est aussi la déesse de la Terre. L'engagement apparaît alors moins comme une parole d'amoureux que comme une reconnaissance de soumission : « Tu seras mon Seigneur, je serai ta Terre. » Enfin, tout cela est discuté.

Mais cette dernière version répond mieux à la conception romaine de mariage, au moins jusqu'à la fin de la République. Les femmes changent simplement de tutelle, passant de l'autorité paternelle à une autre « mainmise », la *manus* de leur époux, seul habilité à gérer les biens du ménage, à décider de tout dans sa maison et à décréter séparation ou répudiation. Plus tardivement, on aménagea des mariages *sine manu*, exemptés de cette domination masculine unique. Les femmes pouvaient ainsi conserver leur autonomie financière, et administrer leur fortune comme elles l'entendaient. Dès l'empire, d'ailleurs, les mariages forcés disparaissent. Le consentement des époux devint vraiment mutuel. De même, le divorce était fréquent, souvent à l'initiative de l'épouse qui reprenait sa liberté et repartait avec sa dot. Vous vous souvenez de Messaline (voir ce nom) qui voulut épouser son amant Caius Silius, estimant avoir divorcé de l'empereur Claude, tout simplement parce qu'elle l'avait décidé, sans autre forme de procès.

Pourtant, le mariage, droit réservé aux seuls citoyens romains, était fortement encouragé, voire obligatoire. On restait dans son milieu : « Si tu veux faire un bon mariage, épouse une femme de ta condition », *Si qua voles apte nibere, nube pari*, dit Ovide (*Héroïdes*, 9, 32). On ne connaît pas de personnalité romaine qui fût célibataire, d'autant que des lois, surtout sous l'empire, écrasaient de difficultés fiscales et sociales les récalcitrants aux épousailles. Comme disait Oscar Wilde, il faut taxer les célibataires, car « ce

n'est pas juste que des hommes soient plus heureux que d'autres ». Blague à part, Auguste accorda même des avantages aux sénateurs mariés et aux mères de trois enfants. On évitait les mésalliances, simplement. Car il ne s'agissait pas forcément d'une affaire d'amour mais d'arrangements entre familles, comme Pompée épousant Julia, la fille de César. Il n'était guère habituel de trop manifester sa tendresse conjugale : Caton le Censeur avait rayé du nombre des sénateurs un mari amoureux qui avait embrassé sa femme en public.

Au demeurant, notre rituel religieux traditionnel du mariage ressemble beaucoup à celui des Romains à qui nous l'avons emprunté : robe blanche, chignon enrubanné et couronné de fleurs, anneaux échangés, bagues à chaton gravées, bijoux, contrat devant notaire, garçons d'honneur, consécration devant un prêtre dans un temple, jonction des mains droites, noubas et banquets… Mais nous avons perdu d'autres usages, déjà considérés comme folkloriques au Ier siècle av. J.-C., en particulier le partage, devant l'autel des Lares, d'un indigeste gâteau d'épeautre (ou de far, en latin *farreus panis*) : la *confarreatio*, qui donna son nom à l'union maritale elle-même. On observait, comme toujours chez les Romains, des rites auxquels on ne comprenait rien, notamment de peigner la coiffure de la mariée selon des prescriptions maniaques : séparer la coiffure en six tresses, à l'aide d'un peigne en fer, si possible forgé avec la pointe de javelot, avant de les rassembler en un chignon.

Les Lares, symbole de la continuité familiale, étaient au cœur du rituel matrimonial, forcément. La fiancée leur abandonne ses poupées et ses jeux d'enfant. Le *pater familias* leur laisse quelques offrandes. L'augure vient leur parler, avant d'aller consulter les entrailles d'une brebis sacrifiée pour l'occasion. Ensuite, l'épouse leur fait ses adieux, puisqu'elle part rejoindre une autre domesticité et qu'elle honorera désormais les Lares de la famille où elle entre. Elle emporte avec elle une statuette de Vénus, déesse de l'amour et de fécondité. Elle peut alors quitter le foyer paternel. Le marié doit simuler un rapt, comme s'il emmenait de force son épouse, probable souvenir de l'enlèvement des Sabines. Un bruyant cortège nuptial les entoure, avec musiciens et flambeaux. Les passants les félicitent et crient *Thallasio !*, exclamation bizarre qui vient probablement du nom d'une vieille divinité italique. On lâche quelques grivoiseries aussi, tandis que sont lancées des noix, signes de bonheur et de fertilité. Enfin, la nouvelle mariée n'entrera pas dans sa nouvelle demeure sans orner le seuil de bandelettes en laine et de fleurs. Le couple veillera à franchir le seuil sans toucher le sol. Le reste ne regarde que lui…

Avec le développement du stoïcisme à Rome, l'amour partagé et durable entre deux personnes devint une vertu. Mais les poètes élégiaques avaient anticipé cette conception moderne du sentiment, en chantant la joie de se donner à l'élu de son cœur. Catulle y consacre même une petite série de poèmes, des *épithalames*, c'est-à-dire des hymnes célébrant le mariage

(*Carmina*, 61, 62 et 64), pleins de charme et de ferveur, qui marquaient ce tournant :

> *Parais, jeune épouse, si rien enfin ne t'arrête, écoute nos chants joyeux. Vois les flambeaux agiter leur chevelure d'or. Jeune épouse, hâte-toi de paraître.*
> *Ne crains plus jamais que ton volage époux se livre à des jeux adultères, et que, pour chercher ailleurs de honteux plaisirs, il quitte le sein d'une tendre épousée.*
> *Non, pareil à la vigne qui s'enlace aux arbres voisins, tu le verras enchaîné dans tes embrassements.*
> *Mais le jour fuit, jeune épouse, hâte-toi de paraître…*

Voir : Féminisme, osons le mot ! ; Lares, dieux familiers ; Sabines, de gré ou de force.

Vae victis

Pour les jeunes d'aujourd'hui, cette expression est surtout le titre d'un magazine de jeux de guerres sur fond historique, des *wargames* simulant une bataille ou une campagne militaire d'autrefois. Ou bien une série de bandes dessinées, intitulée *Vae Victis !*, fresque de quinze tomes, couvrant toute la guerre des Gaules, conçue par Simon Rocca et dessinée par Jean-Yves Mitton. En réalité (si l'on peut dire, car tout ces « mots » sont largement des fictions), si l'on en croit Tite-Live (*Histoire de Rome*, 5, 48), ce sont les humiliantes paroles de Brennus, le chef gaulois qui, en 390 av. J.-C., s'est emparé de Rome. Les Romains vaincus osant discuter la pesée des mille livres d'or (soit 327 kilos !) qui leur ont été imposées comme tribut, Brennus jette sa lourde épée avec son baudrier sur le plateau du contrepoids et lance : *Vae victis !* – « Malheur aux vaincus ! » Seule la victoire est belle.

La vengeance romaine viendra plus tard, quand Camille, dictateur, fit rendre gorge aux envahisseurs gaulois, au point de mériter le titre de « deuxième fondateur de Rome ». Mais les Romains gardaient la mémoire de ce traumatisme. Ils en relataient les épisodes avec une frayeur rétrospective constante. Par exemple, l'arrivée de ces brutes hirsutes dans l'aristocratique Curie : les sénateurs sont figés, assis sur leurs chaises curules, telles des statues de cire ; les Gaulois hésitent ; puis l'un d'entre eux, moins farouche, s'avance et essaie de tirer la barbe d'un sénateur ; lequel s'anime aussitôt et lui rend un coup de bâton ; c'est le massacre. Aux yeux des Romains, les Gaulois ne faisaient guère dans la nuance. Vous vous souvenez du mot de Goscinny, dans un des *Astérix* : « – On t'avait dit de l'assommer, pas de le tuer ! – Finasser, toujours finasser… »

Pour contrebalancer leur défaite, les Romains rappelaient aussi des épisodes qui étaient moins en leur défaveur, telles les oies du Capitole donnant l'alerte lors d'une attaque surprise. Ils prétendaient même que leurs ancêtres avaient démoralisé les assiégeants en leur jetant du pain, pour leur faire croire que les réserves étaient inépuisables. Mais la vérité, c'est que cette prise de la capitale, sans cesse rappelée par les historiens et les politiciens romains, n'est qu'un moment d'une rivalité inexpiable et perpétuelle entre les deux nations. Les Gaulois furent désormais habités par l'obsession d'envahir Rome derechef. Ils firent successivement alliance avec tous ses adversaires : les Carthaginois d'Hannibal, les Grecs du roi Persée, les Germains, les

Bretons et les Wisigoths. Nous nous illusionnons quand nous imaginons la romanisation de la Gaule comme une acculturation continue et acceptée par tous. En réalité, les révoltes gauloises contre le colon romain, au nom de l'indépendance, ne cessèrent jamais, jusqu'à la chute de Rome, au Ve siècle de notre ère.

Enfin, je ne résiste pas ici à emprunter un clin d'œil à Alphonse Allais. Dans une de ses *Fables morales*, il nous propose, non sans fondement, une de ses chutes favorites :

> *Tamerlan, conquérant farouche,*
> *Dans un combat fit vingt captifs.*
> *Il les fit empaler tout vifs.*
> *On n'dit pas si c'est par la bouche.*
> *Moralité :*
> *Malheur aux vaincus !*

Voir : Barbare, l'autre ; Capitole, des hauts et des bas ; Guerre des Gaules ; Sac de Rome.

Varus, Varus !…

Les forêts de Teutoburg, en 9, furent le théâtre de la plus formidable défaite subie par les Romains, depuis la bataille de Cannes (216 av. J.-C.), de sinistre mémoire, qui avait permis aux Carthaginois de se rendre maîtres de l'Italie. Commandées par Publius Quintilius Varus, les légions romaines y furent réduites à néant par les tribus germaniques coalisées et menées par leur chef Arminius. On discute encore où situer précisément l'endroit de la débâcle, mais cela ne change rien à l'affaire.

Cette hécatombe provoqua la mort de plus de quinze mille légionnaires. Humiliation suprême, même les aigles des légions furent capturées. Le revers personnel de Varus (on parlait de *clades Variana*, de « catastrophe de Varus » en latin) fut tel qu'il se suicida aussitôt. Trop sûr de lui, incapable de s'adapter au terrain (des bois marécageux et épais), il laissa son armée avancer en colonne rétrécie et se trouva coincé dans un vallon étroit. Les Germains, à l'affût, profitèrent de cette embuscade pour fondre en masse, subitement, sur les Romains. Ce fut un carnage, d'autant que l'armée de Varus fut trahie par ses propres auxiliaires germains qui se mirent à prêter main forte aux assaillants. Embourbés (il faisait un temps épouvantable), alourdis, ne sachant plus comment manœuvrer, se dispersant dans la plus grande confusion, les légionnaires sont exterminés ou capturés. Désormais, les Germains occupent toute la rive droite du Rhin. L'expansion romaine est, de ce côté, stoppée définitivement.

La consternation, à Rome, fut sans exemple. Suétone décrit ce traumatisme à travers la dépression du Prince (*Vie du divin Auguste*, 23) : « À ce qu'on raconte, enfin, Auguste fut tellement abattu par ce désastre, que plusieurs mois de suite il ne se coupa plus la barbe ni les cheveux, et qu'il lui

arrivait de se frapper de temps en temps la tête contre la porte, avec ce cri : “Varus, Varus, rends-moi mes légions !” Il regarda toujours l’anniversaire de ce désastre comme un jour funeste. » Il faut dire qu’Auguste avait toujours rêvé d’élargir l’empire au-delà du Rhin. Il en résulta des percées et des revers incessants. Mais, entre 7 av. J.-C. et l’année de cette bataille de Teutoburg, la pacification semblait avoir réussi au point qu’on accorda la citoyenneté romaine aux élites germaniques. On lança la création de la future Cologne pour qu’elle devienne la capitale de la province. C’est dans ce contexte que le sénateur Publius Quintilius Varus fut nommé, en 7 apr. J.-C., gouverneur de Germanie. Brutal et autoritaire, il se rend vite impopulaire par son orgueil et par ses méthodes expéditives, notamment dans le prélèvement des impôts et tributs.

Dans son entourage se trouve un descendant du chef des Chérusques, Ermanamer, un jeune Germain de vingt-sept ans qui a été fait citoyen romain et a pris un nom latin, Caius Julius Arminius. C’est ce bel assimilé qui le bernera, fédérant en secret les tribus, s’insurgeant inopinément, et prenant la tête d’une armée qui sera fatale à Rome. On est toujours trahi par les siens. Vous retrouverez ce personnage héroïque dans une habile (et très leste) bande dessinée de l’Italien Enrico Marini, intitulée *Les Aigles de Rome*. Le scénario se situe en 11 av. J.-C., quand Ermanamer est confié en otage aux Romains et qu’il se lie d’une amitié absolue et passionnelle avec un certain Marcus, le fils de son précepteur. Ensemble, ils vont traverser les déchirements de cette période, avant d’être rappelés et séparés par leurs origines. Une belle histoire d’amitié tragique.

Les Germains remplacèrent désormais les Carthaginois dans l’imaginaire romain comme adversaires irréductibles, déloyaux et barbares. Auguste consolida simplement la frontière rhénane. Toutefois, Germanicus, le grand général neveu de Tibère, finira (non sans mal) par battre Arminius, en 16, capturant même son épouse Thusnelda. Il put enfin récupérer les enseignes perdues ainsi que les ossements des soldats battus. Ses troupes, traversant le site du massacre de Varus, semblaient encore sous le coup, terrorisées par ces lieux fantomatiques. Tacite décrit ce paysage lunaire et funéraire : « Au milieu de la plaine, des ossements blanchis, épars ou amoncelés selon qu’on avait fui ou tenu ferme gisaient à côté d’armes ; des membres de chevaux ; à des troncs d’arbres étaient clouées des têtes. Dans les bois voisins, s’élevaient des autels barbares, près desquels avaient été immolés le tribun et les centurions du premier rang. » Tacite a aussi évoqué le désarroi d’un des lieutenants de Germanicus, Caecina, qui est à ce point angoissé par l’endroit qu’il est assailli de visions cauchemardesques, tandis que ses propres troupes ne tiennent pas en place : « La nuit vint, sans sommeil de part ni d’autre, mais pour des raisons opposées : les barbares, festoyant, emplissaient de chants joyeux et de clameurs féroces les profondeurs des vallées et les bois retentissants ; chez les Romains, des feux languissants, des appels entrecoupés, des soldats couchés au hasard contre les palissades ou

errant de tente en tente, moins vigilants qu'incapables de dormir. Le général [Caecina] dormit, mais avec une épouvante affreuse. Varus lui apparut, tout souillé de sang ; il le vit sortir du fond des marais, crut entendre sa voix qui l'appelait ; mais, repoussant sa main tendue, il refusait de le suivre. Au retour du jour, les légions envoyées en flanc-garde, soit par peur, soit par insubordination, lâchèrent leur poste et gagnèrent en hâte un espace découvert au-delà des terres spongieuses. »

Dans son testament, Auguste exigea qu'on inscrivît ce rappel : « J'ai pacifié la Germanie. » Il s'est surtout bien gardé de lui chercher une nouvelle querelle. Il se borna à la contenir derrière un *limes* fortifié, sorte de ligne Maginot avant l'heure, comme s'il pressentait que c'est par là que déferleraient plus tard les envahisseurs qui conduiraient Rome à sa chute.

Voir : Barbare, l'autre.

Veni vidi vici et autres jeux homophoniques

Ce n'est pas vraiment une homophonie, plutôt une paronomase, c'est-à-dire le rapprochement de mots de sens différent mais de sonorité comparable, à quoi s'ajoute ici le parallélisme du nombre de syllabes. Les Romains, orateurs-nés, ont le sens de la formule et ils aiment ces jeux verbaux sentencieux : *Ad augusta per angusta* (« Vers les hauteurs par l'étroitesse », que Victor Hugo reprend comme signe de reconnaissance des conjurés dans *Ruy Blas*) ; *Per aspera ad astra* (« Par les difficultés jusqu'aux astres ») ; *Amantes sunt amentes* (« Les amants sont déments ») ou *Amens amansque* (« Fou amoureux ») ou même *Amor amara dat* (« L'amour donne de l'amertume ») ; etc.

Veni, vidi, vici – « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu » : cette allitération vaniteuse, Jules César la prononça en 47 av. J.-C., après sa victoire éclair contre l'éphémère Pharnace II, roi du Pont(-Euxin). Suétone prétend qu'elle devint aussitôt un slogan, inscrit sur des pancartes lors de son triomphe de généralissime vainqueur. Plutarque (*Vie de César*, 56), lui, admire que l'expression soit intraduisible : « En latin, ces trois mots terminés à l'identique ont une grâce et une brièveté qui disparaissent dans toute autre langue. »

On a beaucoup discuté sur cette boutade laconique. Mais il est certain qu'elle fut comprise par les aristocrates romains comme une forme de mépris : César, au sortir des guerres civiles où Rome s'enlisait, exprime ici l'efficacité d'un chef solitaire et déterminé, détaché des querelles subalternes et des intrigues besogneuses. On comprend pourquoi ce raccourci est devenu la devise des tireurs d'élite (les *snipers*) de l'armée américaine. Mais le succès de ce jeu de mots tient à sa perfection sonore : on le retint par cœur immédiatement et il fut surexploité. Quelques détournements sont célèbres, jusque dans des bandes dessinées. Greg fait dire à son hilarant bavard Achille

Talon : « Je suis velu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Retenons aussi, dans *S.O.S. Fantômes*, l'élégante conclusion prononcée par Bill Murray : « *We came, we saw, we kicked its ass* », c'est-à-dire « On est venu, on l'a vu et il l'a eu dans le c… ». La sentence a été recuisinée à toutes les sauces, dans d'autres films et dessins animés ou dans des jeux vidéo. Elle a servi de titre à des chansons ou à des chœurs d'opéra, notamment chez Haendel ou Berlioz. Elle a même eu le malheur de plaire à des rockeurs : un groupe, *The Hives*, a intitulé un de ses albums *Veni Vidi Vicious*.

Les Romains jonglaient volontiers avec les syllabes. Par exemple, on prétendait qu'Hannibal, approchant les portes de Rome, aurait prononcé cette rafale : « Te te ro ro ma ma nu nu da da te te la la te te », autrement dit : *Te tero, Roma, manu nuda, date tela, latete* (« Je t'épuise, Rome, à mains nues, rendez vos armes, cachez-vous »). Ennius propose ce bafouillage : *Ô Tite tute Tati tibi tanta tyranne tulisti !* (« Ô toi, tyran Titus Tatius, que de grandes choses tu t'es provoquées »). J'aime aussi le murmure de *In mari meri miri mori muri necesse* (« Dans la mer d'un merveilleux vin pur, une souris doit mourir »).

Nous avons conservé aussi quelques palindromes, phrases qui peuvent se lire dans les deux sens, comme *Sum summus mus* (« Je suis la souris suprême »). Sans égaler le génial Georges Perec, qui fit un sidérant palindrome de 1 247 mots (*La Clôture et autres poèmes*, 1980), il est un vers à la manière virgilienne qui a prospéré : *In girum imus nocte et consumimur igni* (« Nous avançons en rond dans le noir et nous sommes dévorés par le feu »). Parlait-il des papillons nocturnes ou de nous autres, pauvres créatures ? Guy Debord s'en est servi, en 1978, pour titrer un sombre film sur l'aliénation moderne. On attribue à Quintilien : *Roma summus amor* (« Rome, mon plus grand amour ») ; *Roma tibi subito motibus ibit amor* (« De Rome te viendra aussitôt l'amour avec ses passions ») ; et surtout *Signa te, signa, temere me tangis et angis* (« Signe-toi et signe, tu me serres et m'étrangles pour rien »), formule absconse qu'on prétendit, au Moyen Âge, être utile aux exorcismes car le diable lui-même l'aurait dite à saint Martin…

Laissons là ces billevesées. Comme dit Montaigne, « je m'instruis mieux par fuite que par suite ». Mais, puisqu'il s'agit ici d'un dictionnaire amoureux, et si vous voulez tout savoir, dans nos alliances, mon épouse et moi, nous avons fait graver une autre jolie paronomase, transculturelle : *Tibi or not to be*.

Voir : Carré magique sous la cendre ; César, ou comment forcer le destin.

Vestales

Toutes les civilisations ont leurs vierges consacrées. Les Romains avaient leurs sept vestales. Créées par Numa, elles étaient recrutées par le

Grand Pontife, fort jeunes, « ni moins de six ans, ni plus de dix », au sein des plus anciennes familles patriciennes de Rome. Elles avaient pour mission d'entretenir, nuit et jour, le feu sacré de la déesse Vesta, protectrice du foyer. Elles veillaient aussi au culte de la déesse, en faisant des offrandes et en récitant des prières sans discontinuer. Cette fonction suscitait le respect et s'accompagnait de privilèges divers. Mais elle supposait bien des contraintes, voire des risques.

D'abord, une longue formation, d'une dizaine d'années. Puis le ministère proprement dit, pendant vingt ans. Après ces trente années de sacerdoce, elles pouvaient revenir à la vie civile, voire se marier, mais c'était mal vu. D'autres restaient près de leur temple circulaire, l'*Atrium Vestae*, dans une sorte de couvent placé sous l'autorité de la Grande Vestale, la *Virgo Vestalis Maxima*. Leur obligation la plus impérieuse était la chasteté. Y manquer était un « inceste » qui entraînait la peine capitale, d'une manière horrible : être enterrée vivante. Après l'avoir fouettée, on revêtait la coupable d'un linceul, comme pour des funérailles. Puis elle était ensevelie dans un tombeau au *campus sceleratus*, près de la porte Colline. On lui installait un lit, on lui laissait une lampe et quelques aliments, avant que cette sépulture soit refermée et recouverte de terre. Pendant les mille cents ans que dura le collège des Vestales, seules dix-huit d'entre elles furent condamnées pour avoir violé leurs vœux. Sous Domitien, la Grande Vestale elle-même subit ce supplice, et son amant, un chevalier pourtant, mourut sous le fouet. Ce n'est qu'au IVe siècle que l'empereur Théodose interdit ces cultes païens et ces méthodes sévères.

Consolation : elles jouissaient d'une grande considération et recevaient les honneurs. On les reconnaissait de loin grâce au voile qui les enveloppait, tissé dans une toile très fine et d'une extrême blancheur. Elles se déplaçaient précédées de licteurs. Si des hauts magistrats, tels que consuls ou préteurs,

croisaient une vestale, ils devaient lui céder le chemin et la préséance, en faisant abaisser leurs faisceaux à son passage. Si elle tombait fortuitement sur un condamné à mort, il était gracié. Les prêtresses n'étaient pas cloîtrées et pouvaient avoir une vie mondaine. Des places d'honneur leur était réservées au théâtre et pour les jeux du cirque : dans le tableau de Jean-Léon Gérôme, *Pollice verso* (voir nos articles « Casque pompier » et « Gladiateurs »), ces saintes-nitouches apparaissent transformées en furies, exigeant qu'on achève un gladiateur à terre. Enfin, le 7 juin, lors de la fête du *Vestaliale*, elles recevaient gratitudes et cadeaux. Les Romains apportaient au temple de la déesse, sur le dos de petits ânes ornés de fleurs, des gâteaux, des petits pains ronds et des colifichets. Les femmes devaient aller pieds nus. Bref, tout le monde était aux petits soins pour elles.

Nous avons conservé trace de ce respect. On évoquait naguère le nom des vestales pour saluer chez une femme la pureté des mœurs et l'attachement à la tradition. Mais le titre, désormais, sonne vieillot et revêche. Julien Gracq l'oppose justement à *Bacchante*. De George Sand, il décrit ainsi la vie en diptyque (*Le Monde des livres*, 5 février 2000) : « Bacchante, puis Vestale, Muse dans les deux cas, et non indigne de l'être, personne n'a accompagné le cortège du romantisme avec autant de vie et de naturel, dans un rôle à transformations. » Et Jean-Paul Sartre, quand il veut défendre l'engagement de l'auteur « qui doit être toujours dans le coup », il le résume en disant abruptement que « l'écrivain n'est pas une vestale ». On s'en doutait.

Mais c'est le sort fatal des vestales dévoyées qui continua de susciter un imaginaire pathétique. L'opéra *La Vestale* de Gaspare Spontini, créé à Paris le 15 décembre 1807, n'échappe pas à ce pathos. Il faut croire qu'il répondait parfaitement au goût de l'empire : il fit une telle sensation que l'Institut de France décréta qu'il était « le meilleur ouvrage lyrique de la décennie ». Le sujet dramatique permettait surtout de déployer toute la panoplie romaine, religieuse, morale et militaire. La symbolique napoléonienne, pétrie d'Antiquité latine, ne pouvait manquer de ressusciter la vestale, icône romaine idéale.

Voir : Albe, sœur rivale ; Catilina, mauvais cas ; Cultes, prière de ne pas déranger ; Procès et procédures ; Roche Tarpéienne, vertige.

Via

Vous avez dû voir, par exemple sur les bords de l'A 9, des panneaux indicateurs illustrés d'un char romain en pleine course. Ils nous rappellent que les voies romaines innervaient toute l'Europe. Nos autoroutes, en France et en Italie, retrouvant la ligne droite, leur sont parallèles. Quand nous roulons près du littoral du golfe du Lion, nous longeons « la Domitienne », la *Via Domitia* : elle traversait les Alpes, passait par Briançon, Embrun et Gap, en suivant la Durance, puis franchissait le Rhône à Beaucaire, avant de filer vers l'Espagne,

en desservant Nîmes, Montpellier, Béziers. Elle devait permettre aux légions de se déplacer et à la poste (le *cursus publicus*) d'acheminer les messages. Tous les mille pas, c'est-à-dire tous les 1 481 mètres, une borne milliaire indiquait les distances. Vous trouvez sur internet une multitude de sites qui répertorient le moindre morceau de voie romaine et qui donnent des idées de pérégrinations. Il y a des passionnés.

J'admire le bâtisseur romain, là encore. On reste confondu par une telle énergie pour quadriller le monde. La construction des *viae* demanda calculs, labeur et ingéniosité. Car ce canevas de la romanisation obligea à agir fermement sur l'environnement. Le choix rectiligne contraignait à défricher, déboiser, dessécher les marais, percer les empierrements, créer des gués et combler des creux. Voyez simplement, aux alentours de Paris, les vestiges qui subsistent dans les environs de Chartres, Senlis, Chantilly ou Montargis. En matière de « ponts et chaussées », on n'a guère fait mieux depuis, au point que ces voies furent utilisées telles quelles jusqu'au XVII^e^ siècle. La solidité et la diversité des *viae publicae* romaines restent impressionnantes, et un marcheur (courageux) pourrait aller de Bordeaux à Jérusalem en suivant leur tracé ou ce qu'il en reste. Les pèlerins de Compostelle foulent les itinéraires antiques. Même le fameux « Chemin des Dames » fut tracé par les Romains.

On pouvait donc parcourir tout l'empire et, en partant de Rome, rejoindre toutes les principales cités d'Europe. Ces grands travaux, financés par l'État essentiellement, étaient une des conditions de son déploiement et de la colonisation. On commença par l'Italie, à la fin du IV^e^ siècle av. J.-C., avec la *Via Appia*, qui relie Rome à Capoue et dont le pavement subsiste encore partiellement çà et là. Puis on multiplia les chemins, au point que le réseau atteignait cent cinquante mille kilomètres à l'apogée de l'empire, sans compter l'Afrique du Nord et le Proche-Orient. Protégé par sa frontière fortifiée, le *limes*, le territoire romain devint un vaste tissu commercial et économique, facilitant les trocs et les approvisionnements, débouchant sur les ports. Comme le chemin de fer plus tard, les *viae* ont vivifié les régions traversées, faisant pousser des bourgades, des tavernes ou des relais.

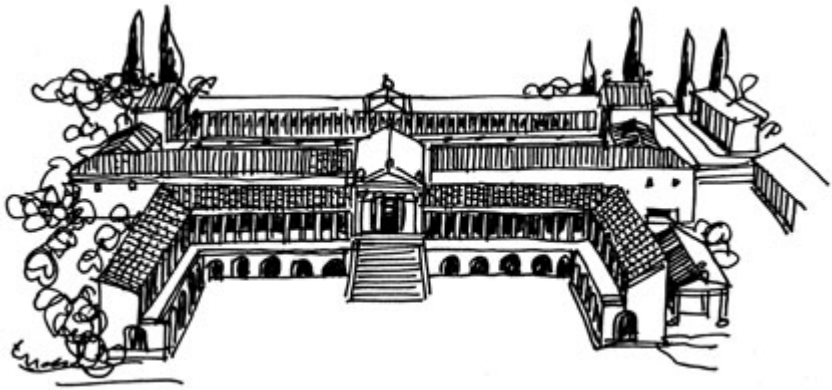
Leur nom nous remet en mémoire de grands politiques, consuls, préteurs ou empereurs, qui les firent construire ou réparer, comme la *Via Agrippa*, qui va de Rome à Boulogne-sur-Mer. Voilà pourquoi on les appelle parfois « voies consulaires » ou « prétoriennes ». Mais il existait aussi un réseau secondaire de chemins vicinaux, les *vicinales*, tels que la voie d'Aquitaine qui reliait Narbonne et Bordeaux, ou la voie Régordane qui va du Puy-en-Velay à Montpellier. Enfin, on nommait *viae* les grandes avenues de la capitale, comme la *Via Nova* ou la *Via Sacra*, la Voie Sacrée. Ce boulevard était emprunté par les badauds : Horace y croisa un fâcheux qu'il a immortalisé (*Satires*, 1, 9) : *Ibam forte via sacra, sicut meus est mos…* – « Il se trouva que j'allais sur la Voie Sacrée, comme à mon habitude… » Mais c'est aussi là que paradent les triomphateurs, traversant le *Forum Romanum* d'est en ouest, avant de s'élever vers le Capitole et d'atteindre le Temple de Jupiter Capitolin.

Jules César, dans ses *Commentaires*, insiste sur le rôle déterminant que jouèrent les voies romaines dans sa conquête de la Gaule. Mais, par un retournement du destin, ces routes, vecteurs de la puissance romaine, facilitèrent aussi sa chute, quand les peuples de l'Est les empruntèrent pour foncer sur Rome. L'expansion y céda la place à l'invasion.

Villa

J'espère que vous avez déjà eu la chance de vous balader dans la région des lacs, sur le versant méridional des Alpes italiennes. Partout, on y voit la forme prolongée de ce que fut une *villa* : de fières façades, des jardins s'enroulant sans fin, des cours d'eau, des perspectives plantées, une végétation envahissante mais joliment taillée. On se sent bercé par le souvenir des fortunés et des poètes qui y séjournèrent, depuis l'Antiquité. Au-dessus du lac de Garde, sur le promontoire de Sirmione, on visite « le refuge de Catulle », une *villa* où il se retirait. Une lignée de brillants humanistes, les descendants de Giulio Cesare Scaligero (1484-1558), y édifia une demeure fortifiée. Stendhal ou le sculpteur Antonio Canova, entre autres, ont aimé les rives du lac de Côme, les paysages de Bellagio, les jardins des *villae* Serbelloni et Melzi. Car ils avaient conscience d'y toucher sensuellement l'art de vivre des Anciens, de capter une éternité. Comme eux, je crois que de tels lieux aident à comprendre ce que furent, sous l'empire, les *villae* romaines : de beaux domaines, mi-campagne mi-jardin, entourant une maison somptueuse.

Certes, il y eut des *villae* dans tous les genres. Tout le monde n'était pas milliardaire. Mais on perçoit encore dans leurs vestiges une atmosphère de beauté et de plaisir, à l'image de l'immense *villa* d'Hadrien, à Tivoli, sur de fraîches collines proches de la capitale. Ou bien, voyez seulement ce qu'il reste des mosaïques de la *Villa del Casale*, sorte de palais campagnard, à *Piazza Armerina*, en Sicile. Les unes devaient manifester la puissance et la richesse de quelques potentats locaux, avec force colonnes et décorations murales : on en découvre des surgeons dans toute l'Europe, parfois trop énergiquement restaurés. D'autres, les *villae rusticae*, étaient de lourdes bâtisses, luxueuses aussi, au cœur de grandes exploitations agricoles, des *latifundia*. On imagine facilement quelle était la vie de leurs propriétaires, *gentlemen farmers* renouant avec leurs racines rurales, entourés de vignes, de blés et d'oliviers, servis par un personnel abondant. Ils y adoptaient un style de vie autosuffisant, mêlant raffinement et rusticité, tel Lucullus qui allait de ses champs à sa bibliothèque, avant ses soupers dispendieux. Malgré ces divergences, toujours, la *villa* romaine stupéfie par son architecture grandiose et par ses décorations sophistiquées.



Car la *villa* illustre le mode de vie rêvé des Romains. Elle est partout une marque ostensible de la romanisation. Mécène se demandait comment concevoir une villégiature qui convienne à toutes les saisons, aérée l'été, confortable l'hiver, toujours ouverte aux visiteurs et à la bonne chère : il édifia une demeure superbe sur l'Esquilin, une *villa urbana*, entourée de jardins, les *horti Maecenatis*. Auguste allait y dormir lorsqu'il était mal en point. Cicéron, à Tusculum, voulait qu'elle soit une mini-cité idéale, tant il est vrai que les très grandes *villae* ressemblent à de petits hameaux. Pline le Jeune décrit sa *villa* des *Laurentes* avec une vanité naïve, fier de ses piscines et de ses massifs (*Lettres*, 2, 17). Ce sont aussi les Romains qui ont inventé les *villae* de bord de mer : à Pompéi, dans la *domus* de Lucretius Fronto, on voit une fresque figurant une rangée de maisons longeant la Méditerranée, protégées de la brise par des portiques.

Tous ces sites, judicieusement localisés, ont longtemps tenu le choc du temps. Ils ont servi à d'autres. Certes, les envahisseurs wisigoths ou huns en ont pillé beaucoup, d'autant que ces propriétés étaient souvent isolées. Mais bien des monastères médiévaux ont ranimé leurs ruines : saint Benoît a établi celui de Monte-Cassino sur les restes d'une *villa* qui avait appartenu à Néron. Il en va de même pour l'abbaye de Vézelay, comme le comprit très tôt l'infatigable Mérimée. Et les châteaux féodaux de l'époque mérovingienne ou carolingienne prirent souvent la suite de domaines gallo-romains qui vivaient en autarcie.

Enfin, le modèle romain évoluait selon les territoires. En Gaule, si on excepte la province romaine dite « Narbonnaise », les *villae* ne sont pas de simples reproductions italiennes. Les bâtiments se distribuent autour d'une large cour centrale, et non à partir d'un étroit *atrium*. De même, en Belgique ou en Bretagne, ces demeures seigneuriales sont plus lourdes, quasi fortifiées pour résister aux intempéries et aux adversités. Ainsi, redisons-le, appelait-on *villa*, par commodité, des édifices très divers. D'où nos modernes « villas », résidences hétéroclites dont la seule appellation ne rassure plus les amateurs de beauté architecturale.

Voir : Atrium ; Colonne, support et signal ; Mosaïque.

Virgile, suites

Oui, je sais, je parle beaucoup de Virgile. Allez, une dernière fois – car, pour citer José Maria de Heredia (*Au vaisseau de Virgile*) :

> *La moitié de mon âme est dans la nef fragile*
> *Qui, sur la mer sacrée où chantait Arion,*
> *Vers la terre des Dieux porte le grand Virgile.*

Dans ses œuvres d'exil, soit trente ans après la mort de Virgile, Ovide en parle déjà comme de *la* référence majeure et le considère comme une sorte de poète national, l'incarnation inégalée du génie romain. Auguste lui-même avait trouvé dans *L'Énéide* la grande œuvre que l'empire naissant attendait, le livre saint exaltant les valeurs morales, politiques et religieuses qui accompagnaient la paix intérieure et le rayonnement universel de Rome. Un peu plus tard, aux alentours des années 80-150, Virgile fera l'objet d'un culte glorificateur. On retrouve et restaure son supposé tombeau ; on écrit sa biographie où il est présenté en prédestiné, dont la naissance s'accompagna de prodiges divers ; les poètes du moment (Stace, Silius Italicus, Valerius Flaccus) l'imitent ou le prolongent, l'appelant « le second Homère », *alter Homerus* ; Quintilien, dans son *Institution oratoire*, le met au programme de toute éducation, en tant que reflétant le patrimoine essentiel de l'humanité ; Juvénal (*Satires*, 7) raconte une scène d'oral où un étudiant doit commenter des questions mythologiques liées au cinquième livre de *L'Énéide*. Sur les murs de Pompéi, en maints endroits, des gamins ont griffonné des bouts de vers virgiliens. Bref, sa gloire fut immédiate et totale.

Pourquoi une telle emprise ? Parce que Virgile a montré la voie dans des genres variés qui servirent de matrices à l'art occidental. On en donnerait cent preuves, mais ce n'est pas le lieu ici d'être exhaustif – ce qui serait d'ailleurs impossible. Je trace simplement quelques sillages, juste pour ouvrir ces perspectives. Les *Bucoliques* ont inspiré Dante et Pétrarque ou les *Pastorales* de la Renaissance et les *Bergeries* de l'âge baroque ou du XVIIIe siècle. Mais elles ont surtout inventé ce mélange de naïveté et de raffinement, ces *Fêtes galantes* d'un temps suspendu, qu'on retrouve chez Watteau ou Verlaine. Par un autre de ses versants, *L'Énéide* façonnera le goût héroïque et pathétique de nos grands textes du classicisme, au théâtre notamment. Autre exemple : l'amour trahi de Didon anticipe, mille ans avant, le grand thème sentimental de la passion impossible, celui qui court de *Tristan et Iseut* à *Werther*, et il n'est pas étonnant que l'opéra s'en soit saisi, de Purcell à Berlioz. Admirable, enfin, l'éloge de la nature, déroulé par les *Géorgiques* ! Virgile y prône une réconciliation écologique entre une vie qui change et croît sans cesse, « sans repos », *nec requies*, et une humanité qui doit se mettre au même rythme, faute de quoi elle se perdra. Ce thème fascinera les romantiques. Saisissons la prophétie d'une pensée qui unit *fides*, *pietas* et *labor*, armatures de toute civilisation : elle se souvient, partage et transmet. Il est presque naturel que le christianisme ait récupéré Virgile en préfigurateur de sa spiritualité, fondée sur la paix et la charité. Nous avons évoqué la relecture chrétienne de la quatrième des *Bucoliques* (voir ce mot). Je n'y crois guère. Mais Virgile a du moins anticipé la relation intime de l'être avec une divinité capable de pitié et de passions.

Ainsi, chaque époque littéraire a trouvé dans la sensibilité virgilienne des motifs d'inspiration, de du Bellay à Michel Butor, en passant par Racine, Baudelaire ou Claudel. Chateaubriand s'y réfère dans son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et fait pèlerinage, comme tant d'autres avant et après lui, au tombeau (censément situé à l'entrée de la grotte de Pouzzoles) de ce « génie mélancolique », selon ses termes. Victor Hugo va plus loin : il traduit ou adapte les vers du « doux Virgile » et dialogue avec lui. Relisez sa déclaration d'amour *À Virgile*, dans *Les Voix intérieures* :

> *Ô Virgile ! ô poète ! ô mon maître divin !*
> *Viens, quittons cette ville au cri sinistre et vain…*

Comme le dit Jorge Luis Borges, dans ses *Neuf Essais sur Dante*, il semblait aller de soi que Virgile fût le guide de Dante, dans *La Divine Comédie*, pour l'initier aux mystères de l'enfer et du purgatoire : « Tu es mon maître et mon auteur », lui déclare-t-il. Quiconque se lançait dans une épopée historique voulait *illico* imiter Virgile, tel le malheureux Ronsard dont *La Franciade*, inachevée à tous égards, se prétendit l'équivalent français de *L'Énéide* et n'eut de monumental que son ratage. Aragon conclut : « C'est au sens de Virgile que je dis je chante. *Arma virumque cano*, "Je chante les armes et les hommes" : ainsi commence *L'Énéide*, ainsi devrait commencer toute

poésie. »

La floraison créatrice suscitée par Virgile a touché tous les arts, notamment la peinture, et à toutes les époques : Raphaël, Michel-Ange, Jan Bruegel, Tiepolo, Rubens, le Greco, Boucher, Turner, Burne-Jones. Mais la passion picturale virgilienne commença au lendemain de sa mort. Une vulgate plastique se mit vite en place dès le début du Ier siècle, comme nous le prouvent les fresques de Pompéi ou d'Herculanum et les mosaïques d'Italie du Sud, de Sicile, d'Afrique du Nord ou du Moyen-Orient. Nous circulons dans les thèmes et les personnages de Virgile dès que nos regards se posent sur les beautés du monde romain. Je me demande même ce que peuvent y comprendre ceux qui ne le connaissent pas.

La profondeur de l'esthétique et de la pensée de Virgile est douloureusement captée par le romancier autrichien Hermann Broch, dans *La Mort de Virgile* qu'il publia en 1945 aux États-Unis, relatant les dix-huit dernières heures du poète à Brindisi. S'appuyant sur une légende selon laquelle, au moment de mourir, Virgile aurait voulu détruire *L'Énéide* encore inachevée, H. Broch médite, dans un style étouffant, sur la responsabilité de l'écrivain face au Mal, résumé par son agonie, par la misère environnante, par les malédictions de l'histoire, par le despotisme… Auguste sauvera des flammes ce chant génial, finalement, avec l'assentiment de son auteur qui accepte du même coup son sort et qui assume de laisser au monde le message d'une beauté imparfaite, à l'image du réel. Telle est, pour reprendre la formule de Broch, l'« apocalypse joyeuse » de Virgile.

Voir : Bucoliques ; Énée, une force qui va ; *Fides* ; *Géorgiques* ; *Pietas.*

Virtus

L'équivalent français s'est un peu défraîchi. La *vertu* est volontiers tournée en dérision, malgré les brillantissimes *Discours académiques sur la vertu* qui en font un éloge annuel, depuis 1782, selon le vœu de l'ami des philosophes Jean-Baptiste de Montyon. Dire d'une personne qu'elle est vertueuse, c'est la faire passer pour un bonnet de nuit ou, pis, pour un Tartuffe, surtout si elle s'adonne à la bonne conscience activiste, à cet altruisme « citoyen » des « cosmopolites qui vont chercher loin de leur pays des devoirs qu'ils dédaignent accomplir chez eux », comme dit J.-J. Rousseau. « Tel philosophe aime les Tartares pour être dispensé d'aimer ses voisins. » Nous avons de bonnes raisons, d'ailleurs, de nous méfier des vertueux professionnels. Au nom de la morale, ils ont souvent édifié des utopies politiques qui ont mal tourné, de Savonarole à Robespierre et de Lénine à Pol Pot. Et je ne dis rien des religions.

Pour les Romains, la *virtus* est moins une affaire de conduite privée qu'un respect de la morale collective. Elle n'est pas une valeur abstraite ou théorique, mais une conscience partagée, qui unit concrètement les citoyens

dans l'accomplissement d'un destin commun. En ce sens elle est complémentaire de la *fides*, la loyauté, ce fondement de la citoyenneté romaine auquel elle est souvent accolée. Le mot l'indique : la *virtus* est la qualité du *vir*, de l'homme, du mâle, du *viril*, énergique et courageux, prêt à soumettre sa vie personnelle aux intérêts supérieurs de la Cité. Cette qualité majeure du citoyen, elle appartient à tous, plébéiens ou patriciens : chacun peut, par elle, accéder aux plus hautes magistratures. Elle se révèle surtout quand naît un conflit qui pourrait nuire à l'État, en particulier dans la guerre. Voilà pourquoi la notion fut divinisée à Rome : Vertu y avait son temple, tout comme Honneur ou Victoire.

Les Romains, comme toujours, exaltaient des modèles de vertu, souvent cités dans leurs discours. Leurs héros combattants – les Cincinnatus, Horatius Coclès, Mucius Scaevola *et alii* – en sont tous l'incarnation, selon un raide code d'honneur que le théâtre cornélien ressuscitera, dans *Horace* ou dans *Le Cid*, par exemple. On pense aussi à Caton l'Ancien, aux mœurs austères, tout dévoué à la République, hostile aux sensualités venues de Carthage ou de Grèce, qu'il considérait comme une corruption fatale. Mais ce sens premier releva vite d'une nostalgie. La *virtus*, d'abord physique, civique et militaire, a évidemment évolué, notamment sous l'influence de la pensée philosophique grecque. Les Stoïciens et les Épicuriens, par exemple, chacun à leur manière, voient dans la *virtus* un ressort éthique intime, une abnégation qui conduit à la vraie sagesse. Ils y puisent une méthode pour contrôler les passions, les pulsions et les troubles. Le vertueux est celui qui arrive à la maîtrise de soi et, partant, à la liberté. Il s'attache à une rectitude morale et s'écarte du vice, *vitium*, perçu alors comme l'inverse exact de la *virtus*.

Dans le même esprit, les Romains couplaient également *virtus* et *fortuna*, la chance, le hasard. L'homme attaché à la droiture doit tout de même apprendre à composer. Il lui faut dompter les accidents de la vie et les désordres de l'histoire, faute de quoi il se trouve livré aux aléas. C'est un parallélisme que reprendra Machiavel, dans *Le Prince* : le souverain sait que les accidents impromptus de l'histoire sont une entrave à son action. La *virtù* consiste à dompter ces imprévus ou à les utiliser comme autant d'opportunités. Les chefs de guerre et les grands politiques, les *virtuosi*, sont des rusés, qui savent manier les événements et les faire basculer à leur avantage, en combinant le calcul et le risque. On voit alors se dessiner un grand écart sémantique : mélange d'héroïsme et de cynisme, la *virtus* devient la qualité majeure des manipulateurs, audacieux (car la chance ne vient qu'aux hardis, *audaces fortuna juvat*) et déterminés, quoi qu'il arrive. Montesquieu pensait aussi que la vertu, certes louable et nécessaire, n'est pas une fin en soi, la politique cherchant non la perfection morale mais le bonheur des peuples et leur prospérité.

N'empêche : suivant la tradition moraliste de Salluste, Tacite considérait que le déclin romain a pour origine le discrédit de la vertu et donc que « le principal objet de l'histoire est de préserver les vertus de l'oubli » (*Annales*, 3,

65). Car la vertu recule quand on gagne plus à flatter qu'à convaincre. Il faut lire son sidérant préambule aux *Histoires*, un texte poignant, presque halluciné. Tacite essaie de comprendre ce qui s'est passé pour que Rome sombre dans la tyrannie, la terreur et la débauche. « Rome désolée par les incendies, voyant consumer ses plus antiques sanctuaires ; le Capitole lui-même brûlé par la main des citoyens ; la religion profanée ; des adultères scandaleux ; la mer couverte d'exilés ; les récifs teints de sang ; dans la Ville, des cruautés plus atroces encore : la noblesse, la fortune, les honneurs (voire le refus même des honneurs) tenant lieu de crime, et, pour prix de la vertu, la mort assurée. »

Nous sommes loin désormais de ces opinions tranchées. Et nous n'avons plus de « combattants » que les « anciens ». La Rochefoucauld, entre autres, nous a appris que les frontières sont floues entre l'affichage de nos vertus et le jeu de nos intérêts. C'est peut-être par là que cette belle *virtus romana* s'est démodée. Déjà Horace lui préférait une précieuse modération, *aurea mediocritas*. Nous resterons donc dans cet entre-deux que suggérait Molière dans son *Misanthrope* : « À force de sagesse on peut être blâmable / Il faut en ce bas monde une vertu traitable. / La parfaite raison fuit toute extrémité, / Et veut que l'on soit sage avec sobriété. » Elle est moins glorieuse, cette « voie moyenne » chère à Montaigne. Mais, avec elle, tout s'équilibre : *in medio veritas*. Et, contrairement à la sourcilleuse vertu des excités du Bien, elle n'a jamais fait le malheur des hommes.

Voir : Fides ; *Pietas* ; Patriciens *vs* plébéiens.

Vouer / dévouer

J'aime le côté franc-jeu des Romains. Voyez : même dans la religion, ils conservent leur esprit raisonneur et contractuel. Dès les origines de leurs cultes, ils privilégient un système d'échange : si la divinité accorde ce qu'on lui demande, celui qui la prie s'engage par un vœu, *votum*, à lui faire une offrande. Il peut faire cette promesse, qui le lie sans retour possible, à titre privé ou au nom d'une collectivité quelconque. Par exemple, un général face à l'adversaire peut faire le vœu de construire un sanctuaire et il n'en sera libéré qu'au moment où il inaugurera le temple, lors de la *dedicatio*. Le chef de guerre peut même proposer aux dieux de choisir son camp plutôt que celui de l'adversaire, en échange de quoi il l'adoptera comme protecteur. Un exemple : le dictateur romain Camille, en 396 av. J.-C., va donner l'assaut à la ville étrusque de Véies et, selon Tite-Live (*Histoire de Rome*, 5, 21), il s'adresse à la déesse protectrice de la cité ennemie en ces termes : « Junon Reine, qui favorises pour l'instant Véies, je te prie de nous suivre, vainqueurs, dans notre ville qui deviendra la tienne et où tu seras accueillie dans un temple digne de ta majesté. »

Sans remonter si loin, Auguste fit le vœu, en 42 av. J.-C., avant son

dernier affrontement avec Brutus et Cassius, les meurtriers de César, de dédier un temple à *Mars Ultor*, « Mars Vengeur ». Après sa victoire, il se conforma à sa promesse. Ce fut un édifice superbe, entouré de colonnes corinthiennes. Au milieu du fronton, Mars était flanqué, à droite, de Vénus (ancêtre supposée de la *gens Julia*) et de Romulus ; à gauche de la déesse Fortune, de Rome et du Tibre. L'épée de César fut déposée dans ce lieu consacré, où les membres de la famille impériale vinrent désormais revêtir la toge virile.

Se fondant sur ce principe, les actes religieux s'apparentent toujours à un troc, dont l'enjeu traditionnel est un sacrifice, celui d'une nourriture (végétale ou animale) dont l'homme se prive pour en contenter les dieux. L'essentiel est d'*obliger* les dieux, de les induire à accorder leur faveur. Le sacrifiant ne manque pas de rappeler qu'il a accompli ce qu'il devait. Vous avez sans doute déjà lu sur des stèles ou des autels la fréquente inscription V S L M : *Votum Solvit Libens Merito* – « Il s'est acquitté de son vœu, de bon gré, comme il se devait ». Cette formule est parfois gravée sur un objet représentant ce qu'on avait prié les dieux de sauvegarder, une jambe, un sexe, une oreille, etc. On parlera plus tard d'*ex-voto*, c'est-à-dire d'acte et d'offrande accomplis « conformément au vœu » qui avait été formulé.

Les attentes des fidèles ne sont pas forcément bienveillantes. On conserve de nombreux témoignages de *votum mortis*, où l'on demande la mort d'autrui. Ce qui fait dire à Sénèque que « l'on serait plus avare de ses vœux si on devait les faire ouvertement » (*Des bienfaits*, 2, 1). Voilà sans doute pourquoi un vœu formulé au Capitole, selon Horace (*Épîtres*, 1, 16), doit l'être à haute et intelligible voix, afin d'éviter trop d'imprécations néfastes. Mais, on avait beau faire, le *votum* gardait ce revers noir, la *devotio*. Il s'agit de faire abandon aux dieux infernaux de personnes, « vouées » ainsi à une exécration ou à une damnation. Un vœu « exécutoire », si l'on ose dire, qui supposait des formules magiques d'imprécation pour que périsse ou que soit handicapé l'individu « dévoué ». Les verbes latins utilisés pour cette malédiction sont assez nombreux pour qu'on les croie fréquemment utilisés : *imprecatio*, *deprecatio*, *exsecratio*, *detestatio*. Les Romains considéraient, par exemple, que ces pratiques provoquèrent la mort de Germanicus ou la démence de Caracalla. Dès qu'un individu perdait la raison ou était atteint de perturbations physiques brutales, personne ne doutait que ce fût la conséquence d'une incantation malveillante. La loi punissait de mort ceux qui étaient susceptibles de se livrer aux maléfices de la *devotio*.

On cite même des exemples d'autosacrifice, comme celui d'un chef militaire qui se résout à « se dévouer », par une *devotio* volontaire : il choisit de se jeter vers la mort sous les coups ennemis, s'offrant en expiation, pour que les puissances divines soient astreintes à faire gagner son camp. Tite-Live raconte un épisode célèbre (*Histoire de Rome*, 8, 9-10), celui du consul Publius Decius Mus qui assura la victoire romaine, en 343 av. J.-C., face aux Latins, en proclamant qu'il se livrait aux dieux infernaux, avant de plonger dans les rangs de ses adversaires où il fut mis en pièces. Le verbe « dévouer »

conserve ce sens en français. Souvenez-vous des *Animaux malades de la peste*. La Fontaine écrit à propos du pauvre baudet qui s'accuse d'avoir, « en un pré de moines passant », « tond[u] de ce pré la largueur de [s]a langue » : « Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue / qu'il fallait *dévouer* ce maudit animal, / ce pelé, ce galeux d'où venait tout leur mal. »

Finalement, ce dialogue pragmatique, donnant-donnant, entre la créature et les puissances divines, me paraît sain et simple. Plus, en tout cas, que les contritions dévotes (moderne « *dévotion* ») ou que le sabir ravageur des illuminés qui prétendent parler au nom de Dieu.

Voir : Cultes, prière de ne pas déranger ; Magie.

Voyageurs à Rome

Qui n'a pas fait le voyage de Rome ? Qui a échappé à son pouvoir d'attraction ? Des défilés de savants, de diplomates, de créateurs, de pèlerins, de lauréats du « prix de Rome », d'esthètes, puis de touristes, ont convergé vers elle. Un précipité d'histoire. Vous vous souvenez de l'exclamation de Chateaubriand, qui aimait les destinées (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*) : « Ombre de l'obélisque : combien d'hommes ont regardé cette ombre en Égypte et à Rome ? » Pendant des siècles, Rome fut le foyer européen de la vie culturelle et le berceau des arts, tout en servant de phare à la chrétienté. Nos prédécesseurs étaient latinisés sitôt qu'ils la considéraient comme leur capitale de cœur. Souvenez-vous de Montaigne, qui exhibait avec une fierté d'enfant (dont il moque lui-même) son diplôme, obtenu non sans mal, de citoyen romain : « J'ai eu connaissance des affaires de Rome longtemps avant que je l'aie eue de celles de ma maison. J'ai su le Capitole avant le Louvre et le Tibre avant la Seine. »

Tant de fascination a forcément créé des déceptions. Dès *Les Antiquités* de du Bellay, mais surtout à partir du XVIII^e^ siècle, les visiteurs lettrés ont exprimé un désir déçu, une sorte de désarroi. Ils ont ressenti la douleur d'une déchéance face à une puissance décatie et couverte de décombres. Ils ont ironisé sur la pompe papale, reflet clinquant et détourné de la souveraineté romaine. Du coup, l'objet de leur attirance se tourna moins vers la Rome réelle et vivante que vers le passé dont elle garde la trace : « Rome de Rome est le seul monument », résume du Bellay. Les voyageurs français et anglais ont tellement exalté un culte des ruines, nous l'avons vu dans l'article « Ruines et ruinisme », que cette louange est quasiment devenue un genre littéraire et pictural.

Ce lamento rétrospectif et cette gravité forment une dérive dont Stendhal s'est méfié. Il a voulu s'en démarquer dans ses *Promenades dans Rome* (1826), souvenirs de ses nombreuses visites, et il place explicitement son récit sous le signe de la vérité, de la liberté et de l'arbitraire. Une sorte de *Dictionnaire amoureux* : « Toutes les anecdotes contenues dans ces volumes

sont vraies, ou du moins l'auteur les croit telles. » Il prend son lecteur par la main pour aller à l'aventure vers la saisie du bonheur qui passe : « Comme de vrais philosophes, chaque jour nous ferons ce qui nous semblera le plus agréable ce jour-là », car à Rome « chacun cherche à s'amuser ». L'Italie fut sa « patrie d'élection ». Tout l'enchante. Il lui suffit de se pencher à la fenêtre de sa chambre, située à côté de la *Trinità dei Monti* : « Je peux admirer les trois quarts de Rome et, en face de moi, de l'autre côté de la ville, s'élève majestueusement la coupole de Saint-Pierre. »

Comme toujours chez Stendhal, on zigzague. Il énumère les églises et les classe par forme. Il s'enivre de beauté dans les musées, en particulier avec Titien et Raphaël. Il peut rester pantois, comme face au Colisée, puis blaguer aussitôt, en racontant l'histoire de cet Anglais, entré à cheval dans cet immense cirque, qui s'exclama : « Par Dieu, le Colisée est ce que j'ai vu de mieux à Rome. Cet édifice me plaît, il sera magnifique quand il sera fini. » Il parsème le récit de digressions historiques, prises dans des époques différentes, invitant à pénétrer les lieux, notamment la nuit, à s'y figurer fêtes et drames, bals ou assassinats. Rome est un prétexte à rêver où à méditer, comme face au couvent de Saint-Onuphre, « sans doute un des plus beaux lieux au monde pour mourir », où le poète le Tasse a choisi d'être enseveli en 1595. Même la place Saint-Pierre, grâce au murmure « tranquille et continu » de ses fontaines, « porte à la rêverie ».

Cette humeur spirituelle, nonchalante et vagabonde ne permet plus à Stendhal de sentir à quel point Rome reste pour l'âme une source d'inspiration et de régénérescence – à l'inverse de Chateaubriand, par exemple, qui s'y sent sublimé. Dans ses *Voyages à Rome*, où il vint pour la première fois en octobre 1796, Goethe insiste, lui aussi, sur ce rôle d'ablution et de purification. Mais ces divergences sont bien la preuve que Rome est universelle et plurielle. Elle renvoie à tout esprit l'écho de ses attentes, en l'arrachant à son habitude. Hippolyte Taine le dit assez justement, dans son *Voyage en Italie.* À Rome, « tous les objets y sont dignes d'être peints et vous tirent de la petite ville régulière et bourgeoise ». Comme pour lui faire contraste, Julien Gracq, replié et sceptique, tâcha de ne pas céder à l'enchantement commun. Son récit, publié en 1988, *Autour des sept collines*, relate une quasi-déconvenue. Mais c'est qu'il était déjà revenu de tout. Gracq, à Rome, comme les autres, s'est vu lui-même. Il n'aimait plus l'amour.

Le plus beau et le plus lumineux *Voyage en Italie* reste celui de Dominique Fernandez qui sait tout de ce pays et de sa capitale. En cent cinquante-deux mots qui servent d'entrées à autant de notices, il entremêle historiettes, portraits, visites guidées, peintures de mœurs, tout en conduisant le novice dans les endroits méconnus ou secrets. Comme lui, j'aime certains lieux que le touriste ne fréquente pas souvent, comme la *Villa Farnesina*, décorée par Raphaël, presque au bord du Tibre. Ou bien les hauteurs de *San Pietro in Montorio*, où Stendhal décida de rédiger sa biographie sous le nom d'Henry Brulard. Et l'île Tibérine enfin : on s'y sent, comme dans l'île de la

Giudecca, à Venise, à la fois plongé dans la beauté urbaine et à distance de ses agressions. On s'y libère un peu du poids d'une ville-monde. Le badaud redevient poète et rêveur. Les bruits inévitables ou la confusion babélienne s'atténuent, s'acclimatent ou s'oublient.

Mais Rome, « ville rapiécée » comme dit Montaigne, n'est comparable à aucune autre cité. Il est des villes qui vous en imposent d'emblée. Le visiteur s'y sent dominé par l'ordonnance architecturale ou par la grandeur patrimoniale, comme les capitales d'Europe centrale. D'autres vous enlacent, vous envoûtent et vous égarent, comme font les entrelacs des canaux et des ponts vénitiens. Ailleurs encore, l'urbanisme désespère votre envie de musarder par la rectitude de ses avenues énormes et sans horizon, ou bien il vous écrase d'une verticalité vertigineuse, comme dans les mégapoles rutilantes et nerveuses d'outre-Atlantique. Mais, toujours, dans « ville » il y a « vie » : le promeneur s'y met en relation avec un être complexe ou avec une grande famille. Il rencontre une entité moins matérielle que spirituelle, mobile et contrastée, lente à s'offrir. Il faut apprivoiser l'espace, établir d'abord un contact tâtonnant et modeste, accepter l'aller-retour ou la tergiversation, prendre lentement ses repères, choisir ses haltes, amadouer les mânes des lieux domestiques…

À Rome, j'ai chaque fois l'impression de revenir dans une de nos vieilles maisons de famille, traversées par les générations successives, un peu branlantes et humides, qu'on rouvre aux beaux jours. Tout revit aussitôt : les veilles malles du grenier bourrées de reliquats insolites et de trésors enfouis ; les traces disparates du passé, affleurant des « meubles polis par les ans » ou zébrant les livres griffonnés ; les linges amidonnés et les objets désuets qui se soumettent à nouveau au toucher, s'assouplissant, quasi familiers ; les chambres oubliées et vaguement délabrées qu'on réintègre ; les tableaux ou les bustes, au regard lointain et bienveillant, dont on ne sait plus trop quel notable ou ancêtre suranné ils illustrèrent ; les allées du jardin et leurs buissons, où d'autres se sont jadis poursuivis, ont joué à cache-cache, se sont donné des baisers ; les planchers qui craquent sous vos pas ou les pavés mal équarris qui vous déhanchent un instant ; les pierres et les murailles qui changent de ton sous les saisons, selon la pente de la lumière frisante ; les volets qui claquent et excitent le vol de quelque oiseau ; les portes moulurées qu'il faut pousser fort, s'ouvrant sur une pénombre bientôt percée de clartés ; les escaliers, larges marches ou colimaçon, qui aiguillonnent l'envie de voir plus haut et plus loin.

Rome, comme ces demeures toujours recommencées, est sensation, donc mémoire retrouvée, immense madeleine dodue et mordorée. On croit visiter des lieux, en ethnologue ou en géomètre, et voici qu'on plonge dans sa propre mémoire, qu'on accomplit à l'improviste le rite proustien du voyage au cœur de soi et du passé. Rome : le temps retrouvé.

Voir : Arc de triomphe, laurier de pierre ; Colisée, colossal ; Collines

(sept) ; Colonne, support et signal ; Mausolée, vanité posthume ; Péristyle ; Ruines et ruinisme ; Tibre et *tiberina.*

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'Art d'apprendre à ignorer, 2000.

Tacite : ses vérités sont les nôtres, 2007.

Chez d'autres éditeurs

Collection de littérature française « Perspectives et confrontations », Hachette Littérature, 5 vol., 1987-1990 : *Le Moyen Âge et le XVI^e^ siècle en littérature ; Le XVII^e^ siècle en littérature ; Le XVIII^e^ siècle en littérature ; Le XIX^e^ siècle en littérature ; Le XX^e^ siècle en littérature.*

Histoire de la littérature française, Hachette Littérature, « Faire le point / Références », 1992.

Essais et textes littéraires, du Moyen Âge à nos jours, 2 tomes, Pretini Editore, Roma, 1995.

Mérimée, Flammarion, 1998 (prix France Télévision), réédition en format de poche**,** La Table Ronde, 2004.

Lettre à tous ceux qui aiment l'école, avec L. Ferry et Cl. Haigneré, Odile Jacob, 2003.

Deux voix pour une école, avec Ph. Meirieu, Desclée de Brouwer, 2003.

L'École de Jules Ferry, 1880-1905, Hachette Littérature, 2005 (prix Louis-Pauwels).

La escuela republicana en Francia, Prensas universitarias de Zaragoza, 2008.

L'État et les Églises, Odile Jacob, 2006.

L'École forme-t-elle encore des citoyens ?, avec A. Filipetti*,* Frémeaux & Associés, 2007.

Peut-on améliorer l'école sans dépenser plus ?, avec V. Peillon, Magnard, 2008.

Ovide et la mort, PUF, 2009.

Une anthologie historique de la poésie française, PUF, 2011.

DANS LA MÊME COLLECTION

Ouvrages parus

Claude ALLÈGRE
Dictionnaire amoureux de la science

Jacques ATTALI
Dictionnaire amoureux du judaïsme

Alain BAUER
Dictionnaire amoureux de la franc-maçonnerie

Yves BERGER
Dictionnaire amoureux de l'Amérique (épuisé)

Jean-Claude CARRIÈRE
Dictionnaire amoureux de l'Inde
Dictionnaire amoureux du Mexique

Jean DES CARS
Dictionnaire amoureux des trains

Michel DEL CASTILLO
Dictionnaire amoureux de l'Espagne

Antoine de CAUNES
Dictionnaire amoureux du rock

Patrick CAUVIN
Dictionnaire amoureux des héros (épuisé)

Malek CHEBEL
Dictionnaire amoureux de l'Islam
Dictionnaire amoureux des mille et une nuits

Xavier DARCOS
Dictionnaire amoureux de la Rome antique

Bernard DEBRÉ
Dictionnaire amoureux de la médecine

Alain DECAUX
Dictionnaire amoureux de Alexandre Dumas

Didier DECOIN
Dictionnaire amoureux de la Bible

Jean-François DENIAU

Dictionnaire amoureux de la mer et de l'aventure

Alain DUCASSE

Dictionnaire amoureux de la cuisine

Dominique FERNANDEZ

Dictionnaire amoureux de la Russie

Dictionnaire amoureux de l'Italie (deux volumes sous coffret)

Max GALLO

Dictionnaire amoureux de l'Histoire de France

Claude HAGÈGE

Dictionnaire amoureux des langues

Daniel HERRERO

Dictionnaire amoureux du rugby

Christian LABORDE

Dictionnaire amoureux du Tour de France

Jacques LACARRIÈRE

Dictionnaire amoureux de la Grèce

Dictionnaire amoureux de la mythologie (épuisé)

André-Jean LAFAURIE

Dictionnaire amoureux du golf

Gilles LAPOUGE

Dictionnaire amoureux du Brésil

Michel LE BRIS

Dictionnaire amoureux des explorateurs

Jean-Yves LELOUP

Dictionnaire amoureux de Jérusalem

Paul LOMBARD

Dictionnaire amoureux de Marseille

Peter MAYLE

Dictionnaire amoureux de la Provence

Christian MILLAU

Dictionnaire amoureux de la gastronomie

Bernard PIVOT

Dictionnaire amoureux du vin

Gilles PUDLOWSKI

Dictionnaire amoureux de l'Alsace

Pierre-Jean RÉMY

Dictionnaire amoureux de l'Opéra

Alain REY

Dictionnaire amoureux des dictionnaires

Pierre ROSENBERG

Dictionnaire amoureux du Louvre

Elias SANBAR

Dictionnaire amoureux de la Palestine

Jérôme SAVARY
Dictionnaire amoureux du spectacle (épuisé)

Jean-Noël SCHIFANO
Dictionnaire amoureux de Naples

Alain SCHIFRES
Dictionnaire amoureux des menus plaisirs

Robert SOLÉ
Dictionnaire amoureux de l'Égypte

Philippe SOLLERS
Dictionnaire amoureux de Venise

Michel TAURIAC
Dictionnaire amoureux de De Gaulle

Denis TILLINAC
Dictionnaire amoureux de la France
Dictionnaire amoureux du catholicisme

TRINH Xuan Thuan
Dictionnaire amoureux du ciel et des étoiles

Jean TULARD
Dictionnaire amoureux du cinéma

Mario VARGAS LLOSA
Dictionnaire amoureux de l'Amérique latine

Dominique VENNER
Dictionnaire amoureux de la chasse

Jacques VERGÈS
Dictionnaire amoureux de la justice

Pascal VERNUS
Dictionnaire amoureux de l'Égypte pharaonique

Frédéric VITOUX
Dictionnaire amoureux des chats

À paraître

Philippe ALEXANDRE
Dictionnaire amoureux de la politique

Stéphane BERN
Dictionnaire amoureux de la monarchie

Jacques CHANCEL
Dictionnaire amoureux de la télévision

Index

Adherbal 1 2
Agricola 1
Agrippine l'Aînée 1 2 3
Agrippine la Jeune 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35
Alaric Ier (roi des Wisigoths) 1 2 3 4
Alexandre le Grand 1 2
Allais (Alphonse) 1
Amrouche (Jean) 1
Annius Milon (Titus) : voir Milon
Antinoüs (favori d'Hadrien) 1 2 3 4
Antonia l'Aînée 1
Antonia la Jeune 1
Antonin le Pieux 1 2 3 4 5
Apicius (Marcus Gavius) 1 2 3 4
Apollinaire (Guillaume) 1 2
Appien d'Alexandrie 1
Apulée 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
Aristophane 1
Aristote 1 2 3 4
Arius (fondateur de l'arianisme) 1
Arminius (Caius Julius) 1 2 3
Aron (Raymond) 1 2
Artorius Castus (Lucius) 1 2
Ascagne ou Iule 1 2 3 4 5 6 7
Asclépiade 1
Asiaticus (Valerius) 1
Asimov (Isaac) 1
Athaulf (beau-frère et successeur d'Alaric) 1 2
Atticus (Titus Pomponius) 1 2 3
Attila 1
Aubigné (Agrippa d') 1 2
Auguste 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123

124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169
Augustin (saint) 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Aulu-Gelle 1
Aurélien 1
Aurelius Victor (Sextus) 1
Ausone 1
Babeuf (François-Noël, dit Gracchus) 1
Balzac (Honoré de) 1
Barber (Samuel) 1
Bardot (Brigitte) 1
Baudelaire (Charles) 1 2 3 4 5 6
Beard (Mary) 1
Beaufort (Louis de) 1
Bellucci (Monica) 1
Bénabou (Marcel) 1
Benoît (saint) 1
Berlioz (Hector) 1 2 3 4
Bernin, le (Gian Lorenzo, dit le Cavalier) 1 2
Bismarck (Otto von) 1 2
Boccace (Giovanni) 1
Böcklin (Arnold) 1
Boileau (Nicolas) 1 2 3
Boissier (Gaston) 1 2
Bonaparte : voir Napoléon Ier
Bonnefoy (Yves) 1
Borges (Jorge Luis) 1
Borghese (Scipione, cardinal) 1
Bornier (Henri de) 1
Botticelli (Sandro) 1
Boucher (François) 1 2
Bouddha 1 2
Bragues (Rémi) 1 2
Brando (Marlon) 1
Brass (Tinto) 1
Brassens (Georges) 1 2
Brecht (Bertolt) 1
Brennus 1 2 3
Britannicus 1 2 3 4 5 6 7 8
Broch (Hermann) 1
Bruegel (Jan) 1
Bruegel (Pieter, dit l'Ancien) 1
Brutus 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
Bugeaud (Thomas-Robert, maréchal) 1
Burne-Jones (Edward) 1

Burton (Richard) 1 2 3
Butor (Michel) 1
Byron (George, lord) 1
Cabanel (Alexandre) 1
Caligula 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31
Calliste (affranchi de l'empereur Claude) 1 2
Calpurnia (épouse de Pline le Jeune) 1 2
Camille (Marcus Furius) 1 2 3
Camille (sœur d'Horace) 1 2
Camus (Albert) 1 2 3 4
Canova (Antonio) 1
Caracalla 1 2 3 4 5
Carcopino (Jérôme) 1 2 3
Caron (Antoine) 1 2 3
Carro (Domenico) 1
Casanova (Giovanni Giacomo) 1
Cassius 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Catilina (Lucius Sergius) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28
Caton l'Ancien 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
Cavelier (Pierre-Jules) 1
Celsus (Aulus Cornelius) 1
Cervantès 1 2
César (Caius Julius) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192
Cesari (Giuseppe, dit le Cavalier d'Arpin) 1
Chagall (Marc) 1
Chaplin (Charlie) 1
Char (René) 1
Charlemagne 1
Charles Quint 1
Chateaubriand (François-René de) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Chaucer (Geoffrey) 1
Chénier (André de) 1 2
Chénier (Marie-Joseph de) 1
Christie (William) 1
Churchill (Winston) 1
Cicéron (Marcus Tullius Cicero) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112

Cincinnatus (Minucius) 1 2 3 4
Claude 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44
Claudel (Paul) 1 2 3
Claudius Caudex (Appius) 1
Claudius Etruscus 1
Claudius Glaber (Gaius) 1
Clemenceau (Georges) 1
Cléopâtre 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31
Cœuilhe (Jean-Baptiste) 1
Colbert (Claudette) 1
Columelle 1 2 3
Commode 1 2 3 4
Connolly (Cyril) 1
Constantin, dit « le Grand » 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23
Corbulon (Cneius Domitius) 1
Coriolan (Cneius Marcius) 1
Corneille (Pierre) 1 2 3 4 5 6 7 8
Cornelia (mère des Gracques) 1 2
Cornelius Fidus 1
Cornelius Nepos 1
Corot (Camille) 1
Cortone (Pierre de) 1
Courbet (Gustave) 1 2
Couture (Thomas) 1
Crassus 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
Crébillon (Prosper de), dit « le père » 1
Crispus (fils de Constantin) 1
Curiaces 1 2 3 4 5
Curius (Quintus) 1
Dalí (Salvador) 1
Dante (Alighieri) 1 2 3 4
Danton (Georges Jacques) 1 2
Dantzig (Charles) 1
David (Jacques Louis) 1 2
Debord (Guy) 1
Debré (Michel) 1
Decius Mus (Publius) 1
del Passo (Fernando) 1
Delaby (Philippe) 1
Delille (Jacques) 1
dell'Abbate (Niccolo) 1
Delville (Jean) 1
DeMille (Cecil B.) 1

Demongeot (Mylène) 1
Denys d'Halicarnasse 1 2
Desberg (Stephen) 1
Diderot (Denis) 1 2 3 4 5
Didon 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20
Dioclétien 1 2 3 4 5 6 7
Dion Cassius 1 2 3
Dix (Otto) 1
Domitien 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
Domitius Ahenobarbus (Cneius) 1
Donatus Magnus (fondateur du donatisme) 1
Douglas (Kirk) 1
du Bellay (Joachim) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
Dubs (Homer) 1
Dufaux (Jean) 1
Dumas (Alexandre) 1
Dumézil (Georges) 1 2 3 4 5
Dupaty (Charles) 1
Dupont (Florence) 1 2
Dürer (Albrecht) 1
Durkheim (Émile) 1
Ekberg (Anita) 1
Énée 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
Ennius 1 2 3
Épictète 1 2 3 4 5
Érasme 1 2 3
Eschyle 1
Euripide 1
Fabius Maximus « Cunctator » 1 2
Fast (Howard) 1
Fauré (Gabriel) 1
Faustine la Jeune 1 2
Fellini (Federico) 1 2 3
Fénelon (François de Salignac de La Mothe) 1 2 3
Fernandez (Dominique) 1
Ferry (Jules) 1
Fesch (cardinal Joseph) 1
Finkielkraut (Alain) 1
Flaminius Nepos (Caius) 1 2
Flaubert (Gustave) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Fleischer (Richard) 1
Florian (Jean-Pierre Claris de) 1
Fontenelle (Bernard le Bovier de) 1

Freud (Sigmund) 1
Frontin 1
Fulvie (épouse de Clodius Pulcher et de Marc Antoine) 1 2
Fumaroli (Marc) 1
Furius Camillus (Lucius) 1
Fustel de Coulanges (Numa Denys) 1 2
Galien 1
Gallo (Max) 1
Gallone (Carmine) 1
Gallus (Caius Cornelius) 1
Garnier (Robert) 1
Gaulle (Charles de) 1
Gautier (Théophile) 1
Gellée, dit le Lorrain (Claude) 1
Gellius (Lucius) 1
Germanicus 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Gérôme (Jean Léon) 1 2 3 4 5 6 7
Giambologna (Jean de Bologne, dit) 1
Gibbon (Edward) 1 2
Gide (André) 1
Girard (René) 1
Goethe (Johann Wolfgang von) 1 2
Goscinny (René) 1 2
Goya (Francisco de) 1
Gracchus (Tiberius et Caius) 1 2 3 4 5 6 7
Gracq (Julien) 1 2 3 4 5
Greco (Domenicos Theotekopoulos, dit le) 1
Grégoire XIII 1 2
Grimal (Pierre) 1 2
Guccione (Bob) 1
Guilleragues (Gabriel de) 1
Guinness (Alec) 1
Guizot (François) 1
Haendel (Georg Friedrich) 1 2 3
Hamilcar Barca 1 2
Hannibal 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30
Harris (Robert) 1
Harrison (Rex) 1
Hélène (sainte, mère de Constantin) 1 2
Héliogabale 1
Héraclon (le pirate) 1
Heredia (José Maria de) 1 2 3 4 5 6
Hérode 1
Hérodote 1

Hésiode 1 2
Hiempsal 1
Hippocrate 1 2
Hobbes (Thomas) 1
Homère 1 2
Horace (Quintus Horatius Flaccus) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63
Horatius Coclès 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Hossein (Robert) 1
Hostilius (Tullis) 1
Hugo (Victor) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
Huysmans (Joris-Karl) 1
indxAgneaux (R. et A. d') 1
indxDidon 1
indxHugo (Victor) 1
indxJugurtha 1
indxNisard (Désiré) 1
indxValéry (Paul) 1
Inglebert (Hervé) 1
Isocrate 1
Iule ou Ascagne 1 2 3 4 5 6
Jamin (Paul) 1
Jaurès (Jean) 1
Jean-Paul II 1 2
Jésus 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Jodelle (Étienne) 1
Jugurtha 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Jules II 1
Julia (fille de César et épouse de Pompée) 1 2 3 4
Julia Livilla (fille de Germanicus) 1 2 3
Julien l'Apostat 1 2 3
Julius Obsequens 1
Juvénal 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30
Kant (Emmanuel) 1
Klee (Paul) 1
Koestler (Arthur) 1
Koons (Jeff) 1
Kubrick (Stanley) 1
La Fontaine (Jean de) 1 2 3 4
La Rochefoucauld (François de) 1 2
La Sale (Antoine de) 1
Labbé (Louise) 1
Lacan (Jacques) 1
Laloux (Victor) 1

Lamartine (Alphonse de) 1 2 3 4 5 6 7 8
Lautréamont (Isidore Ducasse, dit) 1
Le Brun (Charles) 1
Le Ninèze (Alain) 1
Le Riche (Nicolas) 1
Leconte de Lisle (Charles-Marie) 1 2
Leigh (Vivien) 1
Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, dit) 1 2
Léon III 1
Léon Ier, dit le Grand 1
Lépide 1 2 3 4 5
Lévi-Strauss (Claude) 1
Lhomond (abbé Charles-François) 1 2
Livia Drusilla (épouse d'Auguste) 1 2 3
Livius Andronicus 1
Lombard (Lambert) 1
Loren (Sophia) 1
Losey (Joseph) 1
Louis XIV 1 2 3
Louis II de Bavière 1
Lucain 1 2 3 4 5 6 7 8
Lucilius (disciple de Sénèque) 1 2 3 4 5
Lucrèce (Lucretia) 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Lucrèce (Titus Lucretius Carus) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
Lucretius Vespillo 1
Lucullus (Lucius Licinius) 1 2 3 4 5 6 7
Lully (Jean-Baptiste) 1
Mac-Mahon (Edme, comte de) 1
Machiavel (Nicolas) 1 2
Maelius (Spurius) 1
Malesherbes (Chrétien-Guillaume de Lamoignon de) 1
Mallarmé (Stéphane) 1 2 3 4
Man (Anthony) 1
Manet (Édouard) 1
Manilius (Marcus) 1 2
Mankiewicz (Joseph Leo) 1 2 3
Manlius Capitolinus (Marcus) 1 2
Mantegna (Andrea) 1 2 3
Marais (Jean) 1
Marc Antoine 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
Marc Aurèle 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
Marcellus (Marcus Claudius) 1
Marini (Enrico) 1
Marius 1 2 3 4 5 6 7 8 9

Marivaux (Pierre Carlet de) 1
Marlowe (Christopher) 1
Martial 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
Martin (Jacques) 1
Marx (Karl) 1
Massenet (Jules) 1
Mastroianni (Marcello) 1
Matthieu (saint) 1
Mature (Victor) 1
Mausole (roi de Carie) 1
Maxence 1 2 3 4
Maximien 1 2
McDowel (Malcolm) 1
Mécène 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Meier (Richard) 1
Mercurialis (Jérôme) 1
Mérimée (Prosper) 1 2 3 4 5
Messaline 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
Messardier (Gilles) 1
Métastase (Pietro) 1
Metellus Creticus (Quintus) 1 2 3
Metellus Macedonius (Caecilius) 1
Metus Fuffetius 1
Michel-Ange 1 2 3 4 5
Michelet (Jules) 1 2
Milon (Titus Annius) 1 2
Mirabeau (Victor) 1 2
Mithridate VI Eupator 1 2 3 4
Mitton (Jean-Yves) 1
Montaigne (Michel Eyquem de) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
Montesquieu (Charles de Secondat de) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Montyon (Jean-Baptiste de) 1
Moore (Roger) 1
Morgan (Michèle) 1
Mucius Scaevola 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Muray (Philippe) 1
Murray (Bill) 1
Musset (Alfred de) 1
Mussolini (Benito) 1 2
Namatianus (Rutilius) 1 2
Napoléon III 1 2
Napoléon Ier 1 2 3 4 5 6 7 8
Narcisse 1 2 3
Nelson (Horatio) 1 2 3

Néraudeau (Jean-Pierre) 1 2 3
Néron 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74
Nerva 1 2 3 4
Nerval (Gérard de) 1 2 3 4 5 6 7
Nietzsche (Friedrich) 1 2 3 4 5 6 7
Nigidius Figulus 1
Numa Pompilius 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
Numitor 1 2 3 4 5
Octave : voir Auguste
Octavie (fille de Claude et Messaline) 1
Octavie (sœur d'Auguste, épouse d'Antoine) 1 2 3
Odoacre 1 2
Oppius (Caius, auteur de la loi Oppia) 1 2
Othon 1 2 3 4 5 6 7 8
Ovide 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81
Pagnol (Marcel) 1 2 3 4
Palladio (Andrea) 1 2
Pallas (affranchi de l'empereur Claude) 1 2 3 4 5 6 7
Panini (Giovanni Paolo) 1
Parrhasios, dit le Pornographe 1
Pascal (Blaise) 1 2 3 4 5
Passarin (Fernando) 1
Paul (saint) 1 2
Paul Émile le Macédonien (Lucius Aemilius Paullus) 1
Perec (Georges) 1
Pétrarque (Francesco di ser Petracco) 1 2
Pétrone 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14
Philon de Larissa 1
Picasso (Pablo) 1
Pie VI 1
Piranèse (Jean-Baptiste) 1 2
Pison (Caius Calpurnius) 1 2
Platon 1 2 3 4 5 6 7
Plaute 1 2 3 4 5
Pline l'Ancien 1 2 3 4 5 6 7 8
Pline le Jeune 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
Plutarque 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16
Poe (Edgar) 1
Poelvoorde (Benoît) 1
Polignac (Melchior de, cardinal) 1
Pollion (Asinius) 1 2

Polybe 1
Pompée dit « le Grand » 1 2 3
Pompée Strabon (père de Pompée le Grand) 1
Pompée, dit « le Grand » 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54
Ponce Pilate 1
Poppée 1 2
Porcie (épouse de Brutus) 1
Porsenna 1 2 3 4 5 6 7
Porte (Danielle) 1
Poussin (Nicolas) 1 2 3 4 5 6 7 8
Proculus (Pasquius) 1
Properce 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Proust (Marcel) 1
Prudence 1
Ptolémée (XIII et XIV) 1 2 3 4 5 6 7
Pulcher (Clodius) 1 2 3 4 5
Purcell (Henry) 1 2
Puvis de Chavanne (Pierre) 1
Pythagore 1 2 3 4 5 6
Queneau (Raymond) 1 2
Quignard (Pascal) 1
Quinault (Philippe) 1
Quinn (Anthony) 1
Quintilien 1 2 3 4 5
Rabelais (François) 1 2 3 4 5
Rameau (Jean-Philippe) 1
Raphaël (Raffaello Sanzio, dit) 1 2 3 4
Reculé (Henri) 1
Rembrandt 1
Rémus 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
René d'Anjou 1
Rhéa Silvia 1 2 3 4
Richelieu (Armand du Plessis, cardinal de) 1
Rilke (Rainer Maria) 1
Rimbaud (Arthur) 1 2 3 4 5
Rinaldi (Angelo) 1
Ripert (Émile) 1
Robert (Hubert) 1
Robert (Jean-Noël) 1 2
Robespierre (Maximilien) 1 2 3 4
Rocca (Simon) 1
Rochegrosse (Georges-Antoine) 1
Rodriguez (Cristina) 1

Rolland (Romain) 1
Romulus 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51
Romulus Augustule 1 2 3
Ronsard (Pierre de) 1 2 3 4 5
Roscius Amerinus (Sextus) 1
Rousseau (Jean-Jacques) 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Royer (Lionel) 1
Rubens (Pierre-Paul) 1 2 3 4 5
Sabine (épouse d'Hadrien) 1
Sade (Donatien-Alphonse de) 1
Saint-John Perse (Alexis Léger, dit) 1
Saint-Saëns (Camille) 1
Saint-Simon (Louis, duc de) 1
Sainte-Beuve (Charles Augustin) 1
Salluste 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12
Sallustius Crispus (Caius) 1
Sand (George) 1
Sappho 1 2
Sartre (Jean-Paul) 1
Scaligero (Giulio Cesare) 1
Scarron (Paul) 1
Schmidt (Joël) 1
Scipion l'Africain 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27
Scipion Émilien (Second Africain) 1 2 3
Scipion Metellus 1
Scipion Nasica (Publius Cornelius) 1
Scott (Ridley) 1 2 3 4 5
Scudéry (Georges et Madeleine de) 1
Sempronius Tarpeius 1
Sénèque 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42
Sénèque le Rhéteur (père du précédent) 1
Septime Sévère 1 2 3
Sextus Pompée 1
Shakespeare (William) 1 2 3 4 5 6
Shaw (George Bernard) 1
Silius (Caius) 1 2 3 4 5
Silius Italicus 1 2
Simon (Claude) 1
Simon (Michel) 1
Sixte IV 1
Socrate 1 2 3 4 5
Spartacus 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18
Spengler (Oswald) 1

Spinoza (Baruch) 1
Spontini (Gaspare) 1
Stace (Publius Papinius) 1 2
Staël (Germaine de) 1
Stendhal (Henry Beyle, dit) 1 2 3 4 5 6
Suétone 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31
Suilius (Publius) 1
Supervielle (Jules) 1
Sylla 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
Tacite 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74
Taine (Hippolyte) 1 2 3
Tarpeia (vestale, fille de Sempronius Tarpeius) 1 2 3 4
Tarquin Collatin (époux de Lucrèce) 1
Tarquin l'Ancien 1
Tarquin Sextus, dit le Superbe 1 2 3 4 5 6 7
Tasse (Torquato Tasso, dit le) 1
Taylor (Elizabeth) 1 2
Térence 1 2 3
Tertullien 1 2 3 4 5
Théocrite 1
Thrasea Paetus (Publius Clodius) 1 2
Thurn und Taxis (Marie von) 1
Tibère 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26
Tibulle 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10
Tiepolo (Giambattista) 1 2
Tintoret (Jacopo Robusti, dit le) 1
Tite-Live 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47
Titien (Tiziano Vecellio, dit) 1 2 3
Titus 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
Titus Tatius (général sabin) 1 2 3
Toulet (Paul-Jean) 1
Trajan 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15
Tulard (Jean) 1
Turner (Joseph William) 1 2
Uderzo (Albert) 1 2
Urfé (Honoré d') 1
Valère Maxime 1 2 3
Valerius Flaccus 1 2
Valéry (Paul) 1 2 3 4 5 6 7
Van Loo (Carles) 1
Varron 1 2 3 4 5 6 7 8
Varus (Publius Quintilius) 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

Vauban (Sébastien Le Prestre de, maréchal) 1
Velleius Paterculus 1
Vercingétorix 1 2 3 4 5 6 7 8 9
Vergniaud (Pierre Victurnien) 1
Verlaine (Paul) 1 2 3 4 5 6
Verrès 1 2 3 4 5 6 7
Vespasien 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17
Véturie (mère de Coriolan) 1
Veyne (Paul) 1 2
Vipsanius Agrippa (Marcus) 1
Virgile 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80
Vitruve (Marcus Pollio) 1 2
Voltaire 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13
Wagner (Richard) 1
Watteau (Antoine) 1
Weber (Patrick) 1
Wellington (Arthur Wellesley, duc de) 1
Wilde (Oscar) 1
Williams (Robin) 1
Wyler (William) 1 2
Xénophon 1
Yanne (Jean) 1
Yourcenar (Marguerite) 1 2 3
Zola (Émile) 1